{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

T'oung pao. 1931.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

N° 1–2. Année 1931.

T'OUNG PAO

通報

ou

ARCHIVES

CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,
LA GÉOGRAPHIE, L'ETHNOGRAPHIE ET LES ARTS
DE
L'ASIE ORIENTALE

Revue dirigée par

Paul PELLIOT
Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France.

VOL. XXVIII.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL S. A.
LEIDE — 1931.

SOMMAIRE.

	Pages
N. D. Mironov, Nyāyapraveśa	1
Bernhard Karlgren, Tibetan and Chinese	25
J. J. L. Duyvendak, Wong's system for arranging Chinese characters	71
Mélanges: The use of the Cross among the Nestorians in China, by A. C. Moule	78
Singing sands, by A. C. Moule	86
Addenda à la bibliographie des publications de G. Bouillard, par P. Pelliot	87
Bibliographie: Mário Longhena, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò de' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*; Lim Boon Keng, *The Li Sao, an Elegy on encountering sorrows, by Ch'ü Yüan*; *Hôbôgirin, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises*; Ōtani Daigaku Library, *A comparative analytical Catalogue of the Kanjur division of the Tibetan Tripiṭaka*, etc.; S. M. Shirokogoroff, *Social organization of the Northern Tungus*, etc.; N. N. Poppe, *Dagurskoe narečie*; G. D. Sanžeev, *Mančžuro-Mongol'skie yazykovye paralleli*; A. Wedemeyer, *Japanische Frühgeschichte*, par P. Pelliot. Berthold Laufer, *Chinese-Hebrew manuscript*, par A. C. Moule	89
Livres reçus	129
Nécrologie: Auguste Bonifacy, Guillaume Capus, Stanislas Chevalier, Sir Charles Eliot, Louis Wannieck, par P. Pelliot	241

AVIS.

— Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire aura été envoyé au Directeur.

— Le Directeur ne prend pas la responsabilité des opinions émises par les collaborateurs de la Revue.

— Les Auteurs ont droit à un tirage à part à 25 exemplaires de leurs articles. Ils peuvent obtenir des exemplaires supplémentaires au prix de 10 cents par feuille d'impression et par exemplaire pourvu que l'imprimeur soit avisé avec le bon à tirer.

— Prière d'écrire les articles en gros caractères latins et d'une manière très lisible, si possible à la machine à écrire.

Le T'OUNG-PAO paraît en cinq livraisons.

Prix de l'abonnement **16 florins** le volume, franc de port pour tous les pays appartenant à l'Union postale. Pour les autres pays le port en sus.

S'adresser :

Pour les *abonnements*, à la maison E. J. Brill, 33*a* Oude Rijn, Leide, à laquelle doivent être envoyés les mandats sur la poste ou les chèques.

Pour la *rédaction*, à

M. Paul Pelliot, Professeur au Collège de France, 38 Rue de Varenne, *Paris* (VII).

T'OUNG PAO

通報

OU

ARCHIVES

CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,
LA GÉOGRAPHIE, L'ETHNOGRAPHIE ET LES ARTS
DE
L'ASIE ORIENTALE

Revue dirigée par

Paul PELLIOT
Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France.

VOL. XXVIII.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL S. A.
LEIDE — 1931.

8° O²
1830

IMPRIMERIE CI-DEVANT E. J. BRILL, LEIDE.

SOMMAIRE.

Articles de Fond.

	Page
N. D. Mironov, Nyāyapraveśa	1
Bernhard Karlgren, Tibetan and Chinese	25
J. J. L. Duyvendak, Wong's system for arranging Chinese characters	71
Chiu Bien-ming, Tone behaviour in Hagu	245
Paul Pelliot, Brèves remarques sur l'article de M. Chiu Bien-ming	343
A. Waley, Notes on the history of Chinese popular literature	346
Eduard Erkes, Spuren chinesischer Weltschöpfungsmythen	355

Mélanges.

A. C. Moule, The use of the Cross among the Nestorians in China	78
A. C. Moule, Singing sands	86
P. Pelliot, Addenda à la bibliographie des publications de G. Bouillard	87
P. Pelliot, Une phrase obscure de l'inscription de Si-ngan-fou	369
P. Pelliot, Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole	378
P. Pelliot, Une statue de Maitreya de 705	380

Bibliographie.

Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò de' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano, par Mario Longhena; *The Li Sao, an Elegy on encountering sorrows, by Ch'ü Yüan*, par Lim Boon Keng; *Hôbôgirin, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises*; *A comparative analytical Catalogue of the Kanjur division of the Tibetan Tripiṭaka*, etc., par Ōtani Daigaku Library; *Social organization of the Northern Tungus*, par S. M. Shirokogoroff; *Dagurskoe narečie*, par N. N. Poppe; *Mančžuro-Mongol'skie yazykovye paralleli*, par G. D. Sanžeev; *Japanische Frühgeschichte*, par A. Wedemeyer (P. Pelliot); *Chinese-Hebrew manuscript*, par Berthold Laufer (A. C. Moule) 89

A Catalogue of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein, par Arthur Waley; *The Travels of an Alchemist*, par Arthur Waley;

Page

Ancient Buddhism in Japan, par M. W. de Visser; *The Ocean of Story*, par N. M. Penzer; *Tocharische Grammatik*, par E. Sieg et W. Siegling; *Ymago mundi de Pierre d'Ailly*, par Edmond Buron; *Die chinesische Malerei der Han-Dynastie*, par Otto Fischer; *Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums*, par Hans Reichelt; *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, par W. Koppers (P. PELLIOT); *Dialecte dahur*, par N. Poppe; *Le Dialecte des Mongols Urdus (Sud)*, par Antoine Mostaert; *Dialecte alar*, par N. Poppe (Garma SANŽEEV) 383

Livres reçus.

Livres reçus 129, 478

Nécrologie.

Auguste Bonifacy, par Paul Pelliot 241
Guillaume Capus, par Paul Pelliot 241
Stanislas Chevalier, par Paul Pelliot 242
Sir Charles Eliot, par Paul Pelliot 243
Louis Wannieck, par Paul Pelliot 244
Raymond Koechlin, par Paul Pelliot 515
Albert Pouyanne, par Paul Pelliot 516
Boris Yakovlovič Vladimircov, par Paul Pelliot 516

Errata 517

Index alphabétique 518

NYĀYAPRAVEŚA

I. SANSKRIT TEXT.

EDITED AND RECONSTRUCTED BY

N. D. MIRONOV.

INTRODUCTION.

I. Preliminary remarks.

Some twenty years ago (1909—10) the present writer, being interested in Jaina philosophy, esp. in logic, and unable to find printed texts on the subject, made several MSS. of the Deccan College Library, Poona, — chosen more or less at random — be copied for the (then Imperial) Academy of Sciences, St. Petersburg (Petrograd).

Among them was the Nyāyapraveśaṭīkā by Haribhadra. The comparison of the initial *śloka* with the Tibetan version of Dignāga's Nyāyapraveśa in Satischandra Vidyabhusana, Indian Logic, Medieval School (1909), showed that we had before us the same work, or rather, that the text commented upon by Haribhadra was identical with the Skt. original of the Tibetan versions. Thus the Skt. text of this very important work, reputed to be preserved in translations only, was discovered. The present writer thought it worth while to make the discovery public in a paper [1]) printed in the Extra (Divali) N⁰ of an Indian periodical, "Jaina Shasan" (Benares, 1911), edited by the well-known Jaina worthy, the late Vijayadharma Sūri.

---

1) "Dignāga's Nyāyapraveśa and Haribhadra's commentary on it".

The present writer endeavoured to obtain copies from other MSS. — both from the Deccan College and from several Jaina bhandars — in order to prepare an edition, which was announced in the "Bibliotheca Buddhica". These steps proved unsuccessful: in spite of the high influence of Vijayadharma Sūri, the Jains were unwilling to put copies of their MSS. at the writer's disposal. He was practically reduced to the two Deccan College MSS., both of which give the full, word by word commentary and one (A) — the end (about one fifth) of the text (*mūla*). Then came the war; the writer had to leave Petrograd and to give up the edition altogether. His paper remained practically unknown to anybody, but to a few scholars who had contributed to the number of the Indian magazine referred to: hardly any copy of it reached Europe. The most authoritative works on Indian philosophy and literature persisted in considering the NP being lost in original Skt., until the brief news about Mr. A. B. Dhruva's proposed edition of this text appeared in the Index to Prof. B. Keith's "Buddhist Philosophy in India and Ceylon" (Oxford, 1923). The present writer made an effort to save his paper from oblivion by republishing it in the Garbe Presentation Volume (Festgabe R. Garbe, "Aus Indiens Kultur", Erlangen, 1927, pp. 37—46); the German postface ("Nachwort") briefly states the facts referred to in the above lines. Meanwhile appeared the Tibetan and Chinese versions published by Vidhushekhara Bhattacharya [1]) who quotes Dhruva's edition.

Still, this edition did not appear in the beginning of 1928, when the writer came to Europe (and has not appeared even now, March, 1931). This delay has compelled the writer to reconsider his resolution to give up the NP and to return to the studies of olden days, his aim being to give the learned world this very important text which in the last two or three years had been the subject of

1) Gaekwad's Oriental Series, N⁰ 39, Baroda, 1927.

discussion of several scholars (Tubiansky, Tucci, Keith, V. Bhattacharya).

Thanks to the courtesy of Prof. H. N. Randle, Assistant Librarian, India Office, — to whom we owe a masterly monograph on Dignāga, — the two MSS. of the *ṭīkā* were sent from Deccan College, Poona, to Paris, where the Musée Guimet put its rooms and library to the writer's service; it is a pleasant duty to acknowledge the valuable help of the distinguished scholar in charge of this Museum, M. J. Hackin, Curator, as well as of his Assistant, M. R. Grousset, and of M. M. Dupont, Librarian.

As stated above, the two MSS. contain Haribhadra's continuous commentary, but there is only the end of the *mūla* preserved in A (not to mention the two ślokas, the initial and the final). Thus the writer had before him the task not merely of editing, but of reconstructing the text from the *pratīkas* of the commentary, a task not too difficult thanks to the character of the commentary, Haribhadra's aim being not so much to refute the opponents, as to interpret the text for the benefit of beginners.

Unfortunately, the commentary supposes the text well-known to the hearers or readers (who might have learnt it by heart or had a copy before them); therefore, some sūtras remain marked as "needing no explanation" ("*nigadasiddham*", or "*sugamam*") [1]), or "are to be proved by the intelligent/reader/" (*sudhiyā bhāvanīyam*) [2]).

In such cases the only way out of the difficulty was to apply to the Tibetan and Chinese versions. Still more, — as the very best reconstruction (which the writer by no means thinks his text to be!) is by far inferior to an indifferent original text, the writer would never have ventured to publish this text, had he not been able t compare it word by word with these versions. The writer, possessin°

1) §§ 18, 20, 24, 51. 2) § 50.

no knowledge whatever neither of Tibetan nor of Chinese, managed to do it thanks to the most valuable assistance of Prof. S. YAMAGUCHI, Otani University, Kyoto; this distinguished scholar most willingly sacrificed his time to the dull work of collation. The very appearance of this edition is due to the participation of Prof. Yamaguchi; any expression of the writer's gratitude would be too weak. If Mr. Yamaguchi's name has not been mentioned as that of a coeditor on the title page, it has been done to protect him from the numerous criticisms that this edition will most certainly provoke.

The oldest of these translations is the Chinese made by the celebrated Hsüan-chuang (ab. 647 A.D.) [1]) which was subsequently (the date unknown) translated into Tibetan (T^2), whereas another Tibetan version (T^1) was made directly from Skt. (probably, in the 12th cent.).

The result of the collation was such as was to be expected by anyone having some experience in such a comparison of Skt. with Chinese and Tibetan versions: the overwhelming majority of instances clearly showed the identity of the work, but not a few passages are differently worded; sometimes the version (esp. Chin.) is shorter than Skt., sometimes, on the contrary, the translation is more prolix (esp. Tib.) — as if parts of a commentary have been interpolated.

Thus one cannot — strictly speaking — proclaim the identity of the text. That is the case not only of the reconstructed text, but of the *mūla* so far preserved in MS. A. The reader will find the necessary details in V. Bhattacharya's "Comparative Notes" (pp. 13—29).

We may assume that the Skt. text commented by Haribhadra differed in some respects from that which had been used by Hsüan-chwang (Ch. and T^2) and that which served as the base

1) These remarks are based on V. Bhattacharya, pp. XVIII sq.

to the Tibetan translators (T[1]). Practically, the presence or absence of a word, or even of a sentence, in T. or Ch. is no criterion for introduction or elimination of its Skt. equivalent, so far Haribhadra's *mūla* is concerned. And our aim has been to publish the extant Skt. text, which for us is that commented by Haribhadra.

The light shed by T. and Ch. cannot illuminate all the dark or doubtful points: the text offered to the reader — a fact one should bear in mind — is that which underlies the Vṛtti of Haribhadra, according to the best judgment of the present writer. The latter is perfectly aware of the subjective character of the undertaking, but what is a critical edition of any text based on 20 MSS. or so, but a more or less subjective selection of readings?

Before starting the reconstruction, the writer had tried to make out — from the commentary — the very end of the text, preserved in A; the result proved satisfactory, the reconstruction being identical with that of the MS.

It would have been more cautious to publish the commentary in full, in order to give the reader the means of control, but that would have made the publication too bulky, esp., as we have every reason to expect this commentary to appear before long in Mr. Dhruva's edition. The present writer has selected a few passages, important for the understanding of the text. A still greater parcimony has been displayed concerning the glosses of A (i. e. the super-commentary on Haribhadra's *vṛtti*, which the writer has not been able to identify — they may be the *Nyāyapraveśaṭippana* by Śrīcandra of Samv. 1168)[1]).

The writer has endeavoured to exclude from the text everything that seemed to belong to the commentary alone; such words &c. — as well as some necessary addenda — are relegated to the foot-notes. A few doubtful words in the text are included in inverted brackets (› ‹).

---

1) Jainagranthāvalī, p. 74, N⁰ 10; cf. V. Bhattacharya, p. xi.

The division into paragraphs (sūtras), attempted in MS. B — though not going to the end of the work — has been made by the writer, every sentence forming a paragraph (the division of Tib. and of Dhruva's Skt. text seems to be different).

II. Literary data.

The writer, in spite of the very unfavourable circumstances, when he has to write deprived of the most books on the subject, has deemed it necessary to treat certain points, partly controversial, not because he desires to make his opinions public, but in order to present some data from the text edited that seem to him important.

These points are (1) the title of the work, (2) the question of authorship, (3) the commentary of Haribhadra, (4) the Glosses, (5) the MSS.

1. Title. The work has been known up to the last, — chiefly from the Tib. and Chin. versions —, as the Nyāyapraveśa. The colophon of the *mūla* (MS. A) calls it *Nyāyapraveśakasūtra*, the same title appearing in the last verse of Haribhadra's commentary (*Nyāyapraveśakākhyaṃ yad* &c.), as well as in the colophon of MS. B. Bhattacharya (p. XI, n. 1) quotes the initial verse of Pārśvadeva's Pañjikā (*Nyāyapraveśakam iti prathite suśāstre*) with the same title.

The readings of the texts (i. e. of those of the commentaries) have, of course, more value than those of MSS. (colophons) or of foreign versions, though the suffix *-ka* hardly changes anything (*kaḥ svārthe* or diminutive); it may have crept in *metri causâ*. Still, the writer is inclined to accept the form *N°ka* as the original; he has not put it on the title page in order to avoid confusion, the form *N°śa* being generally known. It is likely, that *-ka* is to be taken as a diminutive suffix; then the meaning would be: "The little Introduction into Logic".

2. Authorship. We do not find in the Skt. text (or in its colophon) the name of the author. The two Tib. versions name Dignāga [1]), while the Chinese attributes the work to Śaṅkarasvāmin, a person otherwise unknown.

This discrepancy of the tradition has moved some scholars to deny Dignāga's authorship and to prove it by arguments concerning the doctrine (Randle [2]), Tubiansky [3])). Of late this question has been discussed by Prof. A. B. Keith and Mr. Bhattacharya in the *Indian Quarterly Review*; the latter supplementing his former arguments for Dignāga's authorship of the Introduction to his edition of the Tib. version, while the former also seems to take part for the founder of Buddhist logic.

The present writer has no intention to discuss all the arguments *pro* and *contra*: he has to state a few points from the text and the commentary of the NP.

a) Text. The last śloka runs as follows:

padārthamātram ākhyātam ādau digmātrasiddhaye |
yātra yuktir ayuktir vā sānyatra suvicāritā ||

i. e.: "The mere categories have been enounced at the beginning (of studies) in order to give a mere indication (of the general lines); what is here suitable and what is not, that has been well discussed elsewhere".

This verse may, in the writer's opinion, be on *aṅkaśloka*, i. e. contain a veiled indication to the author's person: *digmātra* contains the first syllable of the name *Dignāga*.

b) Commentary. *a*) This hypothetical allusion to the author's personality is corroborated by Haribhadra's explanation of the word

---

1) Prof. Randle and Bhattacharya write *Diṅnāga*, while our Mss. (Comm.) use the form *Dignāga*, a form adopted by Prof. Keith and others, a form as good as the first.

2) Frgg. from *Diṅnāga*, App. I, pp. 61 sqq.

3) Bull. Acad. Sc. USSR., 1926, pp. 975 sqq.

anyatra (= elsewhere): *anyatra Pramāṇasamuccayādau*, i. e.: "elsewhere, that is in the PS &c.", the PS being the *opus majus* of Dignāga.

b) The same work is again named by Haribhadra ad § 75 (af), where the *mūla* states that there are but two sources of knowledge (*pramāṇa*), perception and inference; according to Haribhadra the other pramāṇas are included in these two: *antarbhāvaś ca Pramāṇasamuccayādiṣu carcitatvān neha pratanyate*, i. e.: "the fact of their being included has been discussed in the PS &c., therefore it is not treated here".

Thus, there is for Haribhadra some kind of intimate connexion between NP and PS, which can be interpreted in the sense that both are works of the same author [1]).

c) Probably the Pramāṇasamuccaya, though not named, is quoted in the following paragraph (ad § 76, ah): uktaṃ ca bhadantena *asādhāraṇahetutvād akṣais tad vyapadiśyate*, "it (pratyakṣam? = perception) is named after the organs of senses (*akṣa*), being caused by the Individual (lit. "non-common").

This half-verse in the *anuṣṭubh* metre looks like a quotation from the PS, probably, from the definition of the pratyakṣa.

Important is also the mention of *bhadanta*; Prof. Randle has the impression that Vācaspati Miśra uses this term specifically of Dignāga [2]).

d) Dignāga is named by Haribhadra in terms which unambiguously point to Dignāga's authorship, § 1 runs:

---

1) Mr. Tubiansky does not agree with our interpretation of *anyatra*; it points, in his opinion, to the fact that the two works belong to the same school. Mr. Bhattacharya expresses the same view as I did in 1911, independently, as he does not mention that paper.

2) Frgg. from Diṅnāga, pp. 27—28, n. 1. Prof. Randle calls this impression "not easy to justify", but cf. p. 49, the quotation from NVT, p. 135, l. 2: "Bhadanto Diṅnāga ākṣipati".

tatra pakṣādivacanāni sādhanam, — the opponent asks the reason of the use of the singular (*sādhanam*); Haribhadra explains: *uktaṃ ca Dignāgācāryeṇa sādhanam iti* &c., i. e., "It has been said by the Teacher Dignāga: Demonstration &c.".

The present writer believes that this settles the matter, at any rate so far Haribhadra is concerned: for him the NP is a work of Dignāga. That is a most valuable fact, supporting the Tibetan tradition. There is no reason to doubt Haribhadra's competence in such matters: the learned author of the Ṣaḍdarśanasamuccaya knew well whose work he was to comment upon. It is difficult to explain how this sentence has escaped the attention of both Mr. Tubiansky (to whom the copies of the NP were accessible) and Mr. Bhattacharya.

The argumentation based upon doctrinal points, such as Prof. Randle's concerning the fallacies of the thesis (*pratijñābhāsa* or *pakṣābhāsa*, p. 62) or that of Mr. Tubiansky, referring to the non-enumeration of the *dūṣaṇābhāsa* ("fallacies of the refutation") in the NP while it is dwelt upon in the Nyāyadvāra, is always more or less subjective and cannot be opposed to direct, or even indirect, statements as to the authorship. A modern scholar treats the same subject differently in a text-book for undergraduates and in a work destined to the learned reader. It would be idle to guess, why did the author of the NP choose some topics leaving out others. It would be quite different, if one could name any doctrinal point standing in a direct contradiction or opposition to the general principles of Dignāga's tenets; up to the present that has not been done.

It is not impossible that the Nyāyadvāra and the NP represent two stages of the teachings of Dignāga.

e) Vārtika. Our text contains some traces of a development subsequent to its author, which later attained its culminating point in Dharmakīrti. The definition of the thesis (*pakṣa*) ends in the

word *pratyakṣādyaviruddha* ("not contradicted by perception &c."), which is directly named an "addition" (*vākyaśeṣa*); this remark, probably, an old gloss, is wanting in Chinese and Tibetan. The glossator explains that the definition formerly ended with "*sādhyatvenepsita*" [1]), and was completed with the said addition by the author of the *Vārtika* ("Supplement") and that Haribhadra commented upon the revised text.

We are in the dark as to the person of this *vārtikakṛt*. Bhattacharya, p. XVI, mentions Dharmottara's assertion that Dharmakīrti wrote his Nyāyabindu as a vārtikakāra to the work of Dignāga, quoting NBṭīkā, p. 78. The Nyāyabindu can hardly be considered as a vārtika, but Dharmakīrti is known to have written the Pramāṇavārtikakārikā and a commentary (*vṛtti*) thereupon (preserved in Tibetan), supplementing the Pramāṇasamuccaya of Dignāga.

Though this very definition of the *pakṣa* seems to have been commented upon by Dharmakīrti (cf. Haribhadra ad § 3: *yad uktaṃ vādimukhyena* (Gloss: *Dharmakīrtinā*) *sādhyatveneti* &c.), chronological reasons do not permit such an identification: the addition (*vākyaśeṣa*) is extant not only in Tibetan, but in Chinese too, i.e. it was already in the original translated by Hsüan-chwang (say, ab. A.D. 647), who does not mention Dharmakīrti, while the latter is well-known to I-tsing (671—695) [2]).

Thus the *vārtikakṛt* must have been some older Buddhist logician. The present writer is inclined to find the answer to this question in the Chinese tradition concerning the authorship of the NP: Śaṅkarasvāmin (otherwise unknown and not mentioned in Tibetan) might have been the author of the *vārtika* or the editor of the

---

1) This definition (§ 3) ..... *svayaṃ sādhyatvenepsitaḥ* must be that criticised by Uddyotakara, NV, 120, l. 2 sq., cf. Randle, p. 27—28, n. 1.

2) Vidyabhushana, Ind. Logic, p. 105; according to Tibetan tradition, Dharmakīrti was a contemporary of the king Sron-tsan-gampo († 650).

"revised and emended" text of the NP. Hsüan-chwang, of course, knew well enough, what a text he had before him, and his evidence is not to be neglected, even if not corroborated by the later Tibetan tradition. Unfortunately, we know nothing else about Śaṅkarasvāmin. He must have been some teacher between Dignāga and Dharmapāla (the predecessor of Dharmakīrti); or did he bear another name in the saṃgha?

3. Commentary. The writer believes that the extracts from the commentary are sufficient to show the character of the work. It is a matter-of-fact scholium on the NP, very nearly approaching the type a Western reader expects to find in a commentary, the commentator's purpose being not to display his learning or to champion the views of his school, but to facilitate the understanding of the original text (*mūla*). A certain amount of polemics, discussion, quotations from authorities could not be eliminated, still, this element is quite subordinate. The commentator writes, it would seem, for a reader not proficient in philosophical disquisitions, for a beginner (what is suggested by the title *Śiśyahitā*). The NP was probably chosen as an elementary text-book on formal logic, where neither the religious views, nor the general philosophical principles of the author play any considerable part. That would explain the fact of a reputed Jaina teacher commenting upon a Buddhist treatise. Haribhadra's commentary is not free from some mistakes and inconsistencies: the introduction — ad *ādivakyā* — contains at least two such mistakes, noted in the glosses (the promise of a disquisition on the *sādhanābhāsa*, later on forgotten by Harithadra, and the confusion between the definitions of the inference, *anumāna*, of the NP and of Dharmottara, v. Comm. *a*, *d* and the glosses).

A more earnest case of inexactitude, or rather of arbitrary explanation, is that ad § 78 (*ak*) concerning the criterion of right cognition (*pramāṇaphala*).

While the sūtra obviously teaches "the verification by experience", "the test of fact" (*sadvyāpāravatkhyāteḥ pramāṇatvam*) [1]), Haribhadra speaks of "the accordance with object" (*saha vyāpāreṇa viṣayagrahaṇalakṣaṇena pratīter grāhakākārasya pramāṇatā*).

Thus a realistic thesis of Jainism is substituted for the pragmatic of the idealistic Yogācāra [2]). Such a substitution is hardly fortuitous or a result of a misunderstanding the commentator well-versed in Buddhist philosophy was not capable of: Haribhadra did not care that his pupils should imbibe heterodox epistemological views and forced the sūtra into the frame of his denomination.

4. Glosses. The glosses contain — as the reader will notice from the few extracts — a good deal of useful material, remarks that are very much to the point; many details that were obvious and needed no explanation in those days, are clearly and soberly explained. Unfortunately, the end has not been preserved which makes any nearer identification of these glosses impossible at least for the present writer, who can only suppose that they are the *Nyāyapraveśaṭippana* by Śrīcandra.

5. MSS.

A. MS. Deccan College Library (Poona) N^0 738 of 1875—76.

11 ff. (2—12 + 1) (of another MS., "Govardhanī" on the margin). 262 × 112 mm. 17 ll. A supercommentary (ṭippanī?) on the margins (in the sequel designated "Gloss").

Writing not fine, but generally correct. Undated, probably (to judge by the script), of the 16th cent.

Contains:

I. Fol. 2, ll. 1—9 the text of the N^{0}praveśa/ N^{0}veśakasūtra/, from the last two *dṛṣṭāntābhāsas* to the end.

---

1) So the v.l. mentioned by Haribhadra, who prefers the reading *savyāpāra* (adopted by our text), which fits better in his explanation.

2) Cf. Keith, Buddh. Phil., pp. 310—311, whence the above characteristics (in inverted commas) have been borrowed.

II. ff. 2, l. 9—12, l. 9, the N°ṭīkā (*Śiśyahitā*) by Haribhadra.

B. MS. Deccan College Library N° 1378 of 1887—91.

15 ff. 265 × 112 mm. 11 ll. (13—15!) to the page.

A blank in the middle of every Fol. Samv. 1499 (= 1556 A.D.) possibly, the date of the original!

Very good, almost calligraphic script, but not always correct.

TEXT.

Sâdhanaṃ *a*) dûṣaṇaṃ *b*) caiva sâbhâsam parasaṃvide *c*)
pratyakṣam anumânaṃ *d*) ca sâbhâsaṃ tv âtmasaṃvide [1]) || 1 ||

a) Comm. adhunâ padârtha ucyate | sâdhyate 'neneti siddhir vâ sâdhayatîti vâ sâdhanam | tac ca pakṣâdivacanajâtam | vakṣyati ca *pakṣâdivacanâni sâdhanam* | [§ 1] viṣayaś câsya dharmaviśiṣṭo dharmî |

b) Comm. tathâ dûṣyate 'neneti duṣṭir vâ dûṣayatîti vâ dûṣaṇam | tac ca sâdhanadoṣodbhâvanaṃ vacanajâtam eva | vakṣyati ca *sâdhanadoṣodbhâvanâni dûṣaṇâni* [§ 81] | viṣayaś câsya sâdhanâbhâsam | . . . âha | nanu vakṣyati *sâdhanadoṣodbhâvanâni dûṣaṇânîti* | tad etat katham | ucyate | sâdhanâbhâsa eva kiṃcit sâmyena sâdhanopacârâd adoṣa iti || etac ca tatraiva nirloṭhayiṣyâmaḥ [2]) ||

c) Comm. âha | nanu sâdhanam api vastuto 'numânam eva tataś *cânumânam* ity ukte sâdhanâbhidhânaṃ na yujyate | . . . . naiṣa doṣaḥ | svârthaparârthabhede sati bhedenâbhidhânât tatra sâdhanaṃ parârtham anumânam idaṃ punaḥ svârtham |

d) Comm. vakṣyati ca *trirûpâl liṅgâl liṅgijñânam anumânam* |
Gloss: sûtram *Dharmottarîyaṃ* na tu prakṛtaśâstrasatkam | etacchâstrasatkam etat sûtraṃ *liṅgaṃ punar* ityâdi [3]) | tat kathaṃ *vakṣyati* ceti | procyate | satyam etat | yady apy atraivaṃvidhaṃ sûtraṃ nâsti tathâ Dharmottarîyaṃ sûtram apy atratyasûtroktânumânalakṣaṇâbhidhâyikam evety arthato 'tratya-Dharmottarîyasûtrayoḥ sâmyam evety arthâpekṣayâ *vakṣyatîti* vyâkhyeyam iti na virodhaḥ |

---

1) B — the full text, A — only the *pratīkas*.

2) The glossator rightly remarks that Haribhadra has forgotten to deal with this question at the end of the work.

3) The definition really begins (§ 77): *anumánaṃ liṅgád arthadarśanam liṅgaṃ punas* &c.

|| iti śâstrârthasaṃgrahaḥ ||

(1) || tatra pakṣâdivacanâni sâdhanam *e*) ||

e) Comm. âha | ekavacananirdeśaḥ kim artham | ucyate | samuditânâm eva pakṣâdivacanânâṃ sâdhanatvakhyâpanârtham || uktaṃ ca *Dignâgâcâryeṇa* [1]) *sâdhanam* iti caikavacananirdeśaḥ samastasâdhanatvakhyâpanârtham ||

(2) || pakṣahetudṛṣṭântavacanair hi prâśnikânâm *f*) apratîto 'rthaḥ pratipâdyata iti ||

f) Comm. praśne niyuktâḥ prâśnikâ vidvâṃsaḥ | svasamayaparasamayavedinaḥ | uktaṃ ca |
svasamayaparasamayajñâḥ kulajâḥ pakṣadvayepsitâḥ |
kṣaminaḥ vâdapatheṣv abhiyuktâs tulâsamâḥ prâśnikâḥ proktâḥ ||

(3) || tatra pakṣaḥ prasiddhaviśeṣaṇaviśiṣṭatayâ prasiddho dharmî svayaṃ *g*) sâdhyatvenepsitaḥ ||

g) Comm. *svayam* ity anenâha || .... yas tadânena vâdinâ dharmaḥ sâdhayitum iṣṭaḥ sa eva sâdhyo netara ity uktaṃ bhavati | yad uktaṃ vâdimukhyena *) tad api saṃgatam eva || *sâdhyatveneti sâdhyatvenaiva na sâdhyatvenâpi* || etena dharmaviśiṣṭo dharmî pakṣa ity âveditaṃ bhavati | tataś ca na dharmamâtraṃ na dharmî kevalo na svatantram ubhayam | na ca tayoḥ saṃbandhaḥ | kiṃ tu dharmadharmiṇor viśeṣaṇaviśeṣyabhâva iti bhâvârthaḥ ||

*) Gloss (? above the line in A): *Dharmakîrtinâ*.

(3*a*) || pratyakṣâdyaviruddha iti vâkyaśeṣaḥ *e*) ||

h) Comm. vâkyaśeṣo vâkyâdhyâhâro draṣṭavyaḥ |
Gloss: nanv asya vâkyasya cullarûpasya mato yadi pâtanikâdvâreṇa vyâkhyâbhidhîyate | tarhi *vâkyaśeṣa* iti pâṭho na yuktaḥ | adhyâhâro hi sâmarthyalabhyasyârthasya śabdena saṃkîrtanam ucyate | sa ca yadi mukhyatayaiva śabdena paṭhyate | na tadâ vâkyâdhyâhâro bhaṇyate | ucyate | kila *sâdhyatvenepsita* ity etatparyantam eva pakṣalakṣaṇam uktam | pûrvâcâryair etac ca *pratyakṣâdyaviruddha* ity asya sâpekṣam | tato *vârtikakṛtâ* paripûrṇapakṣalakṣaṇârthaṃ vâkyaśeṣo 'yam adhîtaḥ | tataś ca savârtikaṃ sûtram vyâkhyânayan yathâpaṭhitam evâmuṃ vârtikâvayavaṃ *Haribhadrasûrir* vyâkhyâtavân | tato 'sya pâtanikâśeṣa ity asya paryâyapradânaṃ câduṣṭam iti ||

---

1) B; A *Dignâgâcá*[0].

(4) || tad yathâ | nityaḥ śabdo 'nityo vâ ||

(5) || hetus trirûpaḥ ||

(6) || kiṃ punas trairûpyam ||

(7) || pakṣadharmatvaṃ sapakṣe sattvaṃ vipakṣe câsattvam eva ||

(8) || kaḥ punaḥ sapakṣaḥ ko vâ vipakṣaḥ ||

(9) || sâdhyadharmasâmânyena samâno 'rthaḥ sapakṣaḥ ||

(10) || tadyathâ | anitye śabde sâdhye ghaṭâdiḥ ||

(11) || vipakṣo yatra sâdhanîyaṃ nâsti ||

(12) || yan nityaṃ tad akṛtakaṃ dṛṣṭaṃ yathâkâśam iti ||

(13) || tatra kṛtakatvaṃ prayatnânantarîyakatvaṃ vâ ||

(14) || ayam eva pakṣadharmo 'nityâdau hetuḥ ||

(15) || dṛṣṭânto dvividhaḥ ||

(16) || sâdharmyeṇa vaidharmyeṇa ca ||

(17) || tatra sâdharmyeṇa tâvad yatra hetoḥ sapakṣa evâstitvaṃ khyâpyate ||

(18) || yat kṛtakaṃ .....[1])

(19) || vaidharmyeṇâpi yatra sâdhyâbhâve hetor abhâva eva kathyate ||

(20) || yan nityaṃ .....[2])

(21) || nityaśabdenâtrânityatvâbhâva ucyate ||

(22) || yathâ bhâvâbhâvo 'bhâva iti ||

]uktâḥ pakṣâdayaḥ[

(23) || eṣâm vacanâni parapratyâyanakâle sàdhanam ||

(24) || yathânityaḥ śabdaḥ .....[3])

(25) || etâny eva trayo 'vayavâ ity ucyante *i*) ||

i) Comm. pûrvâcâryâṇâṃ saṃjñāntaram etat | yathoktaṃ sâdhanam avayavâḥ ||

---

1) Comm. *yat kṛtakam ityâdi* sugamam. To supply: *yat kṛtakam dṛṣṭaṃ tad anityaṃ yathá ghaṭâdiḥ.*

2) Comm. as before. To supply: *yan nityaṃ tad akṛtakaṃ dṛṣṭaṃ yathákâśam.*

3) Comm. as before. To supply: *anityaḥ śabdaḥ kṛtakatvád iti pakṣadharmavacanaṃ, yat kṛtakaṃ tad anityam [dṛṣṭaṃ] yathá ghaṭádiḥ | yan nityaṃ tad akṛtakaṃ dṛṣṭaṃ yathákáśam.*

(26) || sâdhayitum iṣṭo 'pi pratyakṣâdiviruddhaḥ *j*) pakṣâbhâsaḥ ||

j) Comm. pratyakṣaśabdena tatparicchinno dharmaḥ parigṛhyate *śâlikuḍavanyâyât* | madhyamapadalopī vâ samâsaḥ | tataś ca prasiddhadharmaśabdalopât | pratyakṣaprasiddhadharmaviruddhaḥ pratyakṣaviruddhaḥ ||
Gloss: yathâ *kuḍavena* paricchinnaḥ śâlir api kuḍava ucyata evam ihâpi pratyakṣaparicchinno dharmo 'pi śrâvaṇatvâkhyaḥ pratyakṣa ucyate ||

(27) || tadyathâ | pratyakṣânumânâgamalokasvavacanaviruddho 'prasiddhaviśeṣaṇaviśeṣyobhayaḥ prasiddhasaṃbandhaḥ ||
(28) (I) || tatra pratyakṣaviruddho yathâśrāvaṇaḥ śabda iti ||
(29) (II) || anumânaviruddho yathâ nityo ghaṭa iti ||
(30) (III) || âgamaviruddho yathâ vaiśeṣikasya nityaḥ śabda iti sâdhayataḥ ||
(31) (IV) || lokaviruddho yathâ śuci naraśiraḥkapâlaṃ prâṇyaṅgatvâc chaṅkhaśuktivad iti ||
(32) (V) || svavacanaviruddho yathâ mâtâ me vandhyeti ||
(33) (VI) || aprasiddhaviśeṣaṇo yathâ bauddhasya sâṃkhyaṃ prati vinâśî śabda iti ||
(34) (VII) || aprasiddhaviśeṣyo yathâ sâṃkhyasya bauddhaṃ prati cetana âtmeti ||
(35) (VIII) || aprasiddhobhayo yathâ vaiśeṣikasya bauddhaṃ prati sukhâdisamavâyi kâraṇam âtmeti ||
(36) (IX) || prasiddhasaṃbandho yathâ śrâvaṇaḥ śabda iti ||
(37) || eṣâṃ *k*) vacanâni dharmasvarûpanirâkaraṇamukhena *l*) tathâ pratipâdanâsaṃbhavataḥ *m*) sâdhanavaiphalyataś *n*) ca pratijñâdoṣâḥ *o*) ||

k) Comm. eṣâm iti navânâm api parâmarśaḥ .....
l) Comm. pañcânâm âdyânâm (i.e. I—V).
m) Comm. trayâṇâm (i.e. VI—VIII).
n) Comm. ekasya (i.e. IX).
o) Comm. pratijñâ pakṣa ity anarthântaram | doṣâ âbhâsâ iti.

]uktâḥ pakṣâbhâsâḥ[

(38) || asiddhânaikântikaviruddhâ hetvâbhâsâḥ ||

(39) || tatrâsiddhaś catuḥprakâraḥ || tadyathâ ||

(40) || ubhayâsiddho 'nyatarâsiddhaḥ saṃdigdhâsiddha âśrayâsiddhaś ceti ||

(41) (I) || tatra śabdânityatve sâdhye câkṣuṣatvâd iti]hetur[ubhayâsiddhaḥ ||

(42) (II) || kṛtakatvâd *p*) iti śabdâbhivyaktivâdinaṃ *q*) praty anyatarâsiddhaḥ ||

p) Comm. *śabdânityatve sâdhye* iti vartate.

q) Comm. mîmâṃsakaṃ kâpilaṃ vâ.

(43) (III) || tathâ bâṣpâdibhâvena saṃdihyamâno bhûtasaṃghâto 'gnisiddhâv upadiśyamânaḥ saṃdigdhâ siddhaḥ ||

(44) (IV) || dravyam âkâśam iti [1]) guṇâśrayatvâd ity âkâśâsattvavâdinaṃ *r*) praty âśrayâsiddhaḥ ||

r) Comm. âkâśâsattvavâdinaṃ bauddhaṃ praty âśrayâsiddhaḥ | dharmiṇa evâsiddhatvât | tathâ tasyâyam siddhântaḥ | *pañcemâni bhikṣavaḥ saṃjñâmâtraṃ pratijñâmâtraṃ saṃvṛttimâtraṃ vyavahâramâtraṃ | katamâni pañca | atîto vâ | anâgato vâ | pratisaṃkhyânirodhaḥ* *) | *âkâśam | pudgala* iti ||

*) Gloss: sahetuko vinâśaḥ.

(45) || anaikântikaḥ ṣaṭprakâraḥ || tadyathâ ||

(46) || sâdhâraṇo 'sâdhâraṇaḥ sapakṣaikadeśavṛttir vipakṣavyâpî vipakṣaikadeśavṛttiḥ sapakṣavyâpy ubhayapakṣaikadeśavṛttir viruddhâvyabhicârî ca ||

(47) (I) || tatra]hi[sâdhâraṇaḥ prameyatvân nitya *s*) iti | tad *t*) dhi nityânityapakṣayoḥ sâdhâraṇatvâd anaikântikam || kiṃ ghaṭavat prameyatvâd anityaḥ śabda âho svid âkâśavan nitya iti ||

s) Comm. nitya iti atra śabdâkhyo dharmî gamyata eva.

t) Comm. tat prameyatvam.

---

1) *sádhye* to be understood.

(48) (II) ‖ asâdhâraṇaḥ śrâvaṇatvân nitya *u*) iti | tad *v*) dhi nityânityapakṣâbhyâm vyâvṛttatvân nityânityavinirmuktasya cânyasyâsaṃbhavât *w*) saṃśayahetuḥ | kiṃbhûtasyâsya śrâvaṇatvam iti ‖

u) Comm. nityo 'vinâśî śabda iti gamyate.

v) Comm. śrâvaṇatvam.

w) Comm. śabdasya.

(49) (III) ‖ sapakṣaikadeśavṛttir vipakṣavyâpî yathâ | aprayatnânantarîyakaḥ śabdo 'nityatvâd iti | aprayatnânantarîyakârthavidyudâkâśâdisapakṣaikadeśavṛtti-ghaṭâdivipakṣavyâpitvât tad vidyudghaṭasâdharmyeṇânaikântikam | kiṃ ghaṭavad anityatvât prayatnânantarîyakaḥ śabda âho svid vidyudâdivad anityatvâd aprayatnânantarîyaka iti ‖

(50) (IV) ‖ vipakṣaikadeśavṛttiḥ sapakṣavyâpî yathâ | prayatnânantarîyakaḥ śabdo [1]) .....

(51) (V) ‖ ubhayapakṣaikadeśavṛttir yathâ | nityaḥ śabdo [2]) .....

(52) (VI) ‖ viruddhâvyabhicârî yathâ | anityaḥ śabdaḥ kṛtakatvâd ghaṭavad iti vaiśeṣikeṇokte mîmâṃsaka âha | nityaḥ śabdaḥ śrâvaṇatvâc chabdatvavad iti |]ekatra[ubhayoḥ saṃśayahetutvât | kiṃ kṛtakatvâd ghaṭavad anitya âho svic chrâvaṇatvâc chabdatvavan nitya iti ‖

(53) ‖ viruddhaś catuḥprakâraḥ | tadyathâ ‖

---

1) Comm. uktavaiparîtyena sudhiyâ bhâvanîyam. — To supply: *Prayatnánantaríyakaḥ śabdo 'nityatvád iti | aprayatnánantaríyakárthavidyudákáśádivipakṣaikadeśavṛtti-ghaṭádisapakṣavyápitvát tat púrvavad anaikántikam.*

2) Comm. nigadasiddham. — To supply: *nityaḥ śabdo 'mártatvád iti | nityákáśádivṛtti-paramáṇvádinivṛtti-sapakṣaikadeśavṛtty-anityaghaṭagavâdinivṛtti-sukhâdinivṛtti-vipakṣaikadeśavṛttes tad âkâśasukhasâdharmyeṇânaikântikam.*

(54) || dharmadharmisvarûpaviśeṣaviparîta-
sâdhanaḥ ||

(55) (I) || tatra dharmasvarûpaviparîtasâdhano yathâ |
nityaḥ śabdaḥ kṛtakatvât prayatnânantarîyaka-
tvâd veti || ayaṃ]hi[hetur vipakṣa eva bhâvâd
viruddhaḥ ||

(56) (II) || dharmaviśeṣaviparîtasâdhano yathâ |
parârthâś cakṣurâdayaḥ saṃghâtatvâc [1]) chayanâ-
sanâdyaṅgavad iti | ayaṃ]hi[hetur yathâ pârâr-
thyaṃ cakṣurâdînâṃ]sâdhayati[tathâ saṃhatatvam
api parasya]âtmanaḥ[sâdhayaty ubhayatrâvyabhi-
cârât ||

(57) (III) || dharmisvarûpaviparîtasâdhano yathâ |
na dravyaṃ bhâva ekadravyavattvât [2]) sâmânyaviśeṣavad
iti guṇakarmasu ca bhâvâd ubhayatrâvyabhicârât ||

(58) (IV) || dharmiviśeṣaviparîtasâdhano yathâ |
bhâvaḥ satpratyayakartâ | ekadravyavattvâd dravyatva-
vat [3]) || (?)

(59) || dṛṣṭântâbhâso dvividhaḥ sâdharmyeṇa vaidharmyeṇa ca ||

(60) || tatra sâdharmyeṇa dṛṣṭântâbhâsaḥ pañcaprakârâḥ ||
tadyathâ ||

(61) || sâdhanasâdhyadharmobhayâsiddhâ ananvayo viparîtânva-
yaś ceti ||

(62) (I) || tatra sâdhanadharmâsiddho yathâ |
nityaḥ śabdo 'mûrtatvât paramâṇuvat | yad amûrtaṃ
tan nityaṃ dṛṣṭaṃ yathâ paramâṇur iti ||
paramâṇau hi sâdhyaṃ nityatvam asti sâdhanadharmo

---

1) So Comm. *saṃhatatvât* (Bhatt.) seems preferable.

2) Bhatt. (so far reconstructed by us): *ekadravyatvât. ayaṃ* (*hetur.....*) *dravyâdipra-tiṣedhaṃ bhâvasya sâdhayati bhâvasyâbhâvatvam api sâdhayati* (?).

3) Unclear. According to Bhatt. p. 21, to supply: *Ayam eva hetur asminn eva pûr-vapakṣe satpratyayakartṛtvam .... asatpratyayakartṛtvaṃ sâdhayati.*

'mûrtatvaṃ nâsti mûrtatvât paramâṇûnâm ‖

(63) (II) ‖ sâdhyadharmâsiddho yathâ |

nityaḥ śabdo 'mûrtatvâd buddhivat | yad amûrtaṃ tan nityaṃ dṛṣṭaṃ yathâ buddhiḥ | buddhau hi sâdhanadharmo 'mûrtatvam asti sâdhyadharmo nityatvaṃ nâsty anityatvâd buddheḥ ‖

(64) (III) ‖ ubhayâsiddho dvividhaḥ sann asaṃś ceti ‖

(a) tatra ghaṭavad iti vidyamânobhayâsiddho yathâ | nityaḥ śabdo 'mûrtatvâd ghaṭavad ity atra na sâdhyadharmo nâpi sâdhanadharmo 'sti | anityatvân mûrtatvâc ca ghaṭasya ‖

(b) tathâkâśavad iti avidyamânobhayâsiddhaḥ | nityaḥ śabdo 'mûrtatvâd âkâśavad iti tadasattvavâdinam*) prati ‖

*) Comm. bauddhaṃ prati sâṃkhyasyeti.

(65) (IV) ‖ ananvayo yatra vinânvayena sâḍhyasâdhanayoḥ sahabhâvaḥ pradarśyate | yathâ ghaṭe kṛtakatvaṃ anityatvaṃ ca dṛṣṭam iti ‖

(66) (V) ‖ viparîtânvayo yathâ | yat kṛtakaṃ tad anityaṃ dṛṣṭam iti vaktavye *y*) yad anityaṃ tat kṛtakaṃ iti bravîti *y*) ‖

y) Comm. prâk sâdhanadharmaṃ anuccârya sâdhyadharmam uccârayati | âhaivam api ko doṣaḥ | ity ucyate | nyâyamudrâvyatikramo 'nyatravyâptivyabhicârât | tathâ hi | anityaḥ śabdaḥ prayatnânantarîyakatvâd ity atra yad yad anityaṃ tat tat prayatnânantarîyakam | anityânâm api vidyudâdînâm aprayatnânantarîyakatvâd iti.

(67) ‖ vaidharmyeṇâpi dṛṣṭântâbhâsaḥ pañcaprakâraḥ ‖ tadyathâ ‖

(68) (1) ‖ sâdhyasâdhanobhayâvyâvṛttâ avyatireko viparîtavyatirekaś ca ‖

(69) (I) ‖ tatra sâdhyâvyâvṛtto yathâ |

nityaḥ śabdo 'mûrtatvât paramâṇuvat | yad anityaṃ tan mûrtaṃ dṛṣṭaṃ yathâ paramâṇuḥ ‖

paramâṇor hi sâdhanadharmo 'mûrtatvaṃ vyâvṛttaṃ [1])
mûrtatvât paramâṇûnâṃ sâdhyadharmo nityatvaṃ na
vyâvṛttaṃ nityatvât paramâṇûnâm *z*) ||

z) Comm. âha | sâdharmyadṛṣṭântâbhâseṣv âdau sâdhanadharmâsiddha ukta iha tu sâdhyâvyâvṛtta iti kim artham | ucyate | tasyânvaya-pradhânatvâd anvayasya ca sâdhanadharmapuraḥsarasâdhyadharmoccâraṇarûpatvât | vyatirekas tûbhayavyâvṛttirûpaḥ | sâdhyâbhâve ca hetor abhâva ity ataḥ prathamaṃ sâdhyâvyâvṛtta iti [2]) ||

(70) (II) || sâdhanâvyâvṛttaḥ karmavat [3]) |
tatra karmaṇaḥ sâdhyaṃ nityatvaṃ vyâvṛttam anityatvât karmaṇaḥ sâdhanadharmo 'mûrtatvaṃ na vyâvṛttam amûrtatvât karmaṇaḥ *aa*) ||

aa) Comm. prayogaḥ pûrvavad eva | vaidharmyadṛṣṭântas tu karma tac cotkṣepaṇâdi parigṛhyate [4]) |

(71) (III) || ubhayâvyâvṛtta âkâśavan nityatvasâdhakaḥ *ab*) tato hi
na nityatvaṃ nâpy amûrtatvaṃ vyâvṛttaṃ nityatvâd amûrtatvâc câkâśasya ||

ab) Comm. prayogaḥ paramâṇvâdisâdharmyadṛṣṭânta uktaḥ pûrvavat | vaidharmyadṛṣṭântas tv âkâśam iti [5]).

(72) (IV) || avyatireko yatra vinâ sâdhyasâdhananivṛttyâ tadvipakṣabhâvo nidarśyate | yathâ ghaṭe [6]) 'nityatvaṃ [7]) mûrtatvaṃ ca dṛṣṭam iti ||

(73) (V) || viparîtavyatireko yathâ |
yad anityaṃ tan mûrtaṃ dṛṣṭam iti vaktavye yan mûrtaṃ tad anityam iti bravîti *ac*) ||

---

1) B *nivṛttam*.

2) T.[1] ignores this distinction and puts the sâdhâvyâvṛtta ("included middle term", Vidyabh., p. 98) first, though Ch. and T.[2] follow the order of Skt. (Bhatt., p. 21).

3) Cf. Bhatt., p. 23: *sâdhanavyâvṛtto yathâ .... karmavad iti.*

4) I. e. the reasoning is the same as before: "*nityaḥ śabdo 'mûrtatvât karmavat*" etc.

5) I. e. "*nityaḥ śabdo 'mûrtatvâd âkâśavat*".

6) M, A, B *paṭe*.

7) Bhatt., p. 23 (101), inverts the order and reads: "*yathâ ghaṭe 'mûrtatvam* (!) *anityatvaṃ ca dṛṣṭam iti*". We follow the two MSS. of the Vṛtti and the Mûla (M) that begins here in A.

ac) Comm. âha | evam api ko doṣa iti | atrocyate | anyatra vyabhicâraḥ | tathâ hy anityaḥ śabdaḥ prayatnânantarîyakatvât | ity atra yad aprayatnânantarîyakaṃ tan nityam iti | vyatireke vidyutâ vyabhicâraḥ ‖

(74) ‖ eṣâṃ pakṣahetudṛṣṭântâbhâsânâṃ vacanâni sâdhanâbhâsam *ad*) ‖

ad) Comm. uktaṃ sâdhanâbhâsam | adhunâ dûṣaṇasyâvasaraḥ | tac câtikramya bahutaravaktavyatvât pratyakṣânumâne tâvad âha |

(75) ‖ âtmapratyâyanârthaṃ tu [1]) pratyakṣam anumânaṃ *ae*) ca dve eva pramâṇe *af*) ‖

ae) Comm. asamâsakaraṇaṃ viṣayajñâpanârtham | svalakṣaṇaviṣayam eva pratyakṣaṃ sâmânyalakṣaṇaviṣayam evânumânam ‖

af) Comm. *dve eva pramâṇe* ity anena saṃkhyâniyamam âha ‖ tathâ hi bauddhânâṃ dve eva pramâṇe pratyakṣânumâne śeṣapramâṇânâm atraivântarbhâvâd iti | antarbhâvaś ca *Pramâṇasamuccayâdiṣu* carcitatvân neha pratanyata iti ‖

(76) ‖ tatra pratyakṣaṃ kalpanâpoḍhaṃ yaj jñânam arthe rûpâdau nâmajâtyâdikalpanârahitam *ag*) | tad akṣam akṣam prati vartate | iti pratyakṣam *ah*) ‖

ag) Comm. tatra nâmakalpanâ yathâ Ḍittha iti | jâtikalpanâ yathâ gaur iti | âdiśabdâd guṇakriyâdravyaparigrahaḥ | guṇakalpanâ yathâ śukla iti | kriyâkalpanâ yathâ pâcaka iti | dravyakalpanâ yathâ daṇḍîti ‖

ah) Comm. âha | yathendriyasâmarthyâj jñânam utpadyate tathâ viṣayasâmarthyâd api | tat kasmâd indriyeṇaiva vyapadeśo na viṣayeṇeti | atrocyate | asâdhâraṇatvâd indriyasya sâdhâraṇatvâc cârthasyeti | tathâ hîndriyam indriyavijñânasyaiya hetur ity asâdhâraṇam | arthas tu manovijñânasyâpîti sâdhâraṇaḥ | asâdhâraṇena ca loke vyapadeśapravṛttir yathâ bherîśabdo yavâṅkura iti | uktaṃ ca bhadantena |

asâdhâraṇahetutvâd akṣais tad vyapadiśyate iti ‖

(77) ‖ anumânam liṅgâd arthadarśanam | liṅgaṃ punas trirûpam uktam | tasmâd yad anumeye [2]) jñânam utpadyate | agnir atrânityaḥ śabda iti vâ *ai*) | tad anumânam ‖

---

1) A *punaḥ*.

2) Bhatt. Skt., p. 25 (118) adds '*rthe*.

ai) Comm. udâharaṇadvayaṃ tu vastusâdhanakârya-svabhâvâkhyahetudvayakhyâpanârtham *) |

*) Gloss. kâryahetur yathâ | vahnir atra dhûmât | svabhâvahetur yathâ | vṛkṣo 'yaṃ śiṃśapâtvât ||

(78) || ubhayatra tad eva jñânaṃ phalam adhigamarûpatvât *aj*) savyâpâravatkhyâteḥ *ak*) pramâṇatvam ||

aj) Comm. adhigamaḥ paricchedaḥ |]jñânasya[tadrûpatvât | tathâ hi paricchedarûpam eva jñânam utpadyate | na ca paricchedâd ṛte 'nyaj jñânam phalam | bhinnâdhikaraṇatvâd iti |

ak) Comm. saha vyâpâreṇa**) viṣayagrâhaṇalakṣaṇena vartata iti savyâpâram pramâṇam iti gamyate | ..... khyâtiḥ pratîtiḥ | tasyâḥ savyâpâravatkhyâteḥ pramâṇatvam iti | etad uktaṃ bhavati | viṣayâkâraṃ jñânam utpadyamânaṃ viṣayam gṛhṇad evotpadyata iti pratîter grâhakâkârasya pramâṇateti [2]) ||

**) Gloss. vyâpâro nâma pramâṇasya nîlâdivastugrâhakatvam | tato vyâpârayuktasya pramâṇasya yâ khyâtiḥ pratîtir arthasâdṛśyaṃ jñânasyârthâkâratâ tasyâḥ pramâṇatvam ||

(79) || kalpanâjñânam arthântare *al*) pratyakṣâbhâsam |

yaj jñânaṃ ghaṭaḥ paṭa iti vikalpayata utpadyate tad arthasvalakṣaṇâviṣayatvât pratyakṣâbhâsam ||

al) Comm. arthântare sâmânyalakṣaṇe tadarthasvalakṣaṇâviṣayatvât sâmânyalakṣaṇaviṣayatvâd ity arthaḥ ||

(80) || hetvâbhâsapûrvakaṃ jñânam anumânâbhâsam |

hetvâbhâso hi bahuprakâra uktaḥ | tasmâd yad anumeye [3]) jñânam avyutpannasya *am*) bhavati tad anumânâbhâsam ||

am) Comm. avyutpannasyâsiddhâdisvarûpânabhijñasya ||

(81) || sâdhanadoṣodbhâvanâni dûṣaṇâni ||

(82) || sâdhanadoṣo nyûnatvam ||

(83) || pakṣadoṣaḥ pratyakṣâdiviruddhatvam ||

(84) || hetudoṣo 'siddhânaikântikaviruddhatvam ||

(85) || dṛṣṭântadoṣaḥ sâdhanadharmâdyasiddhatvam ||

(86) || tasyodbhâvanaṃ prâśnikapratyâyanaṃ [3]) dûṣaṇam ||

---

1) B ^{0}*grâhaka*^{0}.

2) Then Haribhadra explains a *varia lectio* extant at his time: *sadvyâpâravat*^{0}: anye tu | saṃś câsau vyâpâraś ca sadvyâpâraḥ | pramâṇavyavasthâkâritvât sann ity ucyate | so 'syâ vidyata iti sadvyâpâravatî | śeṣam pûrvavad vyâcakṣate ||

3) Bhatt. Skt., p. 27 (131) ^{0}*pratyâyane*.

(87) || abhûtasâdhanadoṣodbhâvanâni dûṣaṇâbhâsâni ||

(88) || saṃpûrṇe *an*) sâdhane nyûnatvavacanam ||

an) Comm. saṃpûrṇasâdhane tryavayaye |

(89) || aduṣṭapakṣe pakṣadoṣavacanam *ao*) ||

ao) Comm. *vacanam* ityâdi nigadasiddham |

(90) || siddhahetuke 'siddhahetukaṃ vacanam ||

(91) || ekântahetuke 'nekântahetukaṃ [1]) vacanam [2]) ||

(92) || aduṣṭadṛṣṭânte duṣṭadṛṣṭântadoṣavacanam ||

(93) || etâni dûṣaṇâbhâsâni | na hy ebhiḥ parapakṣo
dûṣyate niravadyatvât ||
|| ity uparamyate *ap*) ||

ap) Comm. śâstrakâraṇât |
|| padârthamâtram âkhyâtam âdau digmâtrasiddhaye |
yâtra yuktir ayuktir vâ sânyatra suvicâritâ *aq*) || 2 ||

aq) Comm. *padârthamâtram* iti | sâdhanâdipadoddeśamâtram *âkhyâtaṃ* kathitam | *âdau* prathamaṃ *digmâtrasiddhaye* nyâyadigmâtra-siddhyartham | *yâtra yuktir* anvayavyatirekalakṣaṇâ | *ayuktir* vâsiddhyâdibhedâ | *sânyatra* Pramâṇasamuccayâdau *suvicâritâ* prapañcena nirûpitâ | ity arthaḥ ||

|| NYÂYAPRAVEŚAKASÛTRAṂ SAMÂPTAM [3]) ||

Colophon of the Commentary:

|| Nyâyapraveśakâkhyaṃ yad vyâkhyâyâptam iha mayâ puṇyam |
nyâyâdhigamasukharasaṃ labhatâṃ bhavyo janas tena ||
|| samâptâ ceyaṃ [4]) Śiśyahitâ nâma Nyâyapraveśakaṭîkâ [5]) |
kṛtiḥ Sitâmbarâcârya-Jinabhadra [6])-pâdasevakasyâcârya-Haribhadrasya [7]) ||

---

1) M [0]*ke* | *naikâ*[0].

2) One should expect: *aviruddhahetuke viruddhahetukaṃ vacanam* (as Tib. and Ch.).

3) M adds: iti || || graṃtha 100 ||

4) B; A omits *ca*.

5) B; A [0]*praveśaṭî*[0].

6) B; A *Jinabhaṭṭa*[0].

7) B: [0]drasyeti | graṃthe 'nuṣṭupcchandasâṃ ślokaśatâni pañca saptanavatyadhikâny (= 597) aṅkato 'pi || iti Nyâyapraveśaṭîkâ samâptâ Saṃ 1499 varṣe mâ[0] vâ[0] || likhitâ.
A: graṃthâgraṃ 600 || śubham astu || śrîḥ || śrîḥ || śrîḥ ||

TIBETAN AND CHINESE

BY

BERNHARD KARLGREN.

Attempts to compare Tibetan and Chinese words and thus to prove the affinity of the two languages have been made for more than a hundred years. The historical identity of the Tibetan and Chinese numerals was recognized already by Abel Rémusat, G. v. d. Gabelentz and W. Grube made some important remarks on certain other word groups, and A. Conrady and B. Laufer have taken up the question in more elaborate treatises. It is, however, but recently that a strictly systematic series of word comparisons has been established — systematic in so far as every element of the words (initial, principal vowel, accessory vowels, final) has been treated by itself, and the equivalences in each case illustrated by a series of words. This has been done in a small but important work by Walter Simon: Tibetisch-Chinesische Wortgleichungen, Ein Versuch, Berlin 1930 (Mitt. Sem. Or. Spr. Berl. Bd. XXXII, 1929, Abt. I).

In point of principle, this undertaking is somewhat risky. The natural way to proceed would seem to be, *first* to compare all the Tibeto-Burman languages and dialects and reconstruct their mother language, and similarly to reconstruct a primary form of the T'ai languages, and then to proceed to compare Proto-Tibetan, Proto-T'ai and the most archaic stage of Chinese which we can reach.

Simon has followed another plan. He has gone straight for Tibetan and Chinese exclusively and has tried to arrive at some conclusions from these two languages alone. For this method speaks, however, the fact that as regards Tibetan and Chinese we know the pronunciation of the 7th and 6th centuries A.D. respectively, and that some important conclusions can be drawn even about the Chinese pronunciation of some centuries B.C.

In regard to these latter, I should like to make here a preliminary remark. Simon has proposed, in an earlier work [1]), that the s.-c. *ju-sheng* words (words in Ancient Chinese [Anc. Ch., 6th c. A.D.] *-p*, *-t*, *-k*, e.g. 合 *γâp*, 八 *puat*, 百 *pɒk*) had *-b*, *-d*, *-g* in Archaic Chinese (Arch. Ch., Chou time), and consequently, when he finds other words which reveal Arch. final consonants which were lost before the time of Anc. Ch., he concludes — *faute de mieux* — that these were *fricative*: *-b̄*, *-d̄*, *-γ*, e.g. 怕 *p'aγ*, 例 *liɪ̯äd̄*, 高 *kâγ*. In an article in the J.R.A.S. 1928, I adduced various proofs against these theories of his: Arch. Ch. had final *-p*, *-t*, *-k* in the present *ju-sheng* words, and moreover in words of the type 怕 *p'ak`*, 例 *liɪ̯ät`*, in which latter the falling tone caused the gradual loss of *-k*, *-t* before the time of Anc. Ch. In words of the type 高 Anc. *kâu*, Arch. Ch. had *-g*: *kâg*, which has been vocalized into *-u* before the time of Anc. Ch. The weird reconstruction of *-b̄*, *-d̄*, *-γ* in thousands of words seemed to me most unlikely and impossible to accept. Simon, however, has not been convinced by my arguments, and his new work, discussed here, regularly operates with forms like 百 *pɒg*, 怕 *p'aγ*. And this reconstruction plays an important rôle in his comparisons, for on the strength of his final fricative *-γ*, Simon has a long series of equivalences (e.g. Tib. *ts'er* = Arch. Ch. *ts'ieγ* 刺, *gtor* = *d'əγ* 投

1) Walter Simon, *Zur Rekonstruktion der altchinesischen Endkonsonanten*, I 1928, II 1929, Mitt. Sem. Or. Spr. Berl., Bd. XXX, XXXI.

etc.), where this Chinese -*γ* would correspond to Tib. -*r*, this on account of the great phonetic affinity between fricative -*γ* and "*r* grasseyé" (cf. North German, in which it is difficult to distinguish the words *Wagen* [*vaγən*] and *waren*). To base word identifications on theories so fragile as this reconstruction of a -*γ* (and its similarity with some kind of *r*) seems to me quite unallowable. I will add here yet another reason to those given in the J.R.A.S., which shows that the *ju-sheng* words had really *tenues* (-*p*, -*t*, -*k*), not *mediæ* (-*b*, -*d*, -*g*) in Arch. Ch. — which then makes the -*b*, -*đ*, -*γ* absolutely unnecessary and unlikely, as words like 爪 Anc. *ṭsau*, 高 *kâu*, if they had a final guttural at all in Arch. Ch., simply have had a -*g*: *tsag*, *kâg*. The argument in favour of Arch. -*p*, -*t*, -*k* in *ju-sheng* words which I wish to adduce is this: if the *ju-sheng* words had, as Simon supposes, Arch. -*b*, -*d*, -*g*, this would be sure to cause *frequent interchange in the phonetic series of the script* between words ending in these consonants and words in -*m*, -*n*, -*ng*; for *kab*: *kam*, *kad*: *kan*, *kag*: *kang* are sufficiently similar, phonetically, to satisfy the demands of the constructors of 諧聲 *hie sheng* characters. On the contrary, *kap*: *kam*, *kat*: *kan*, *kak*: *kang* are too dissimilar to allow of an *extensive* interchange in the phonetic series. Isolated cases like 占 *tśi̯äm* phon. in 帖 *t'iep*, 廣 *kuâng* phon. in 擴 *k'uâk*, 旦 *tân* phon. in 怛 *tât* there will be, none the less, just as among the initial interchanges you find cases like 能 *nâi*: 態 *t'âi*. But the *number* of interchanges is, to my mind, decisive: if they are numerous, we shall have to follow Simon and pose *kab*, *kad*, *kag* (帖 *t'ieb*, 擴 *k'uâg*, 怛 *tâd*); if they are few, we shall have to stick to my reconstruction: *kap*, *kat*, *kak* (帖 *t'iep*, 擴 *k'uâk*, 怛 *tât*). In my Analytic Dictionary, which gives some 6000 of the most common characters, there are thousands of cases where -*m* is phonetic in -*m*, -*n* in -*n*, -*ng* in -*ng*, but the interchanges of nasal finals and *ju-sheng* words are quite scarce.

There are in all 23 sure cases:

-m : *-p* in 汎, 砭, 貶; 掐; 擫, 壓; 慊; 捻; 帖, 貼;
-n : *-t* in 讞; 撒; 薩; 妲, 怛; 刎, 吻; 鉢; 揾;
-ng : *-k* in 掠; 擴; 家; 欃.

If we go to the *Kuang yün* there are, of course, some additional cases, but then it is a question of very rare words, the early history of which is more or less obscure. Even among our 23 cases, 10 (汎, 砭, 掐, 擫, 捻, 貼, 撒, 薩, 鉢, 欃) are sufficiently rare (or late) not to exist in the Thirteen Classics (十三經). We are thus entitled to state that an interchange of *ju-sheng* words with words in *-m*, *-n*, *-ng* is quite exceptional in the ordinary characters, and this is, to my mind, a final proof that the *ju-sheng* words had *-p*, *-t*, *-k*, not *-b*, *-d*, *-g* in Arch. Ch. And hence there is no need — nor reason — whatever to operate with those strange *-b*, *-đ*, *-γ* of Simon's.

This having been clearly stated once and for all, I shall use, in the present discussion of Simon's word comparisons, his own graphs: 百 *pwg*, 怕 *p'aγ* etc., in order not to cause any confusion. But the reader should remember that I have not therefore accepted these Arch. final consonants; on the contrary, I consider them unacceptable. —

Simon's comparative work has certain features which are a considerable strength. The words he wants to identify are 338, and all of them are very concrete and well-defined as to their meaning. There are fire, water, sun, moon, boat, net, hat, arm, eye, hand, village, road, horse, worm, to wash, to sew, to breathe, to dig, red, green, soft, and such-like. There are no general, abstract words — which would prove nothing — and the sense is (mostly) exactly the same on both the Tibetan and the Chinese side. This is,

indeed, an excellent feature. Undoubtedly, the author could have multiplied his word identifications if he had been less severe in this respect and if he had operated with abstract and little-saying words; it is greatly to his credit that he has abstained from such methods.

Another very good point is that he always works with *common*, perfectly current words. The Chinese K'ang-hi dictionary, which contains nearly 50.000 characters, will furnish "equivalents" to almost any Tibetan word, if we search among these thousands and thousands of curious dictionary words, the origin of which we know nothing about, and which we never meet in the ancient texts. Earlier writers have not seldom committed the fault of working with such material. Simon never does so. All his Chinese examples belong to the most common fund of the Chinese vocabulary. This has a great advantage in an important respect. It excludes the possibility of dialectal variations. When Simon identifies on the one hand Tib. *gru* 'elbow' = Ch. 肘 *t'i̯ə̯u* and on the other hand Tib. *gru* 'ship' = Ch. 舟 *tśi̯ə̯u*, it might be tempting to say that the difference *t'i̯ə̯u : tśi̯ə̯u* on the Chinese side is due to a dialectal variation, that a form *t'i̯ə̯u* in one ancient dialect was equal to a form *tśi̯ə̯u* in another. But such theories are forbidden by the fact that 肘 and 舟 are quite common words, which certainly coexisted as *t'i̯ə̯u* and *tśi̯ə̯u* respectively in the language of the Ch'ang-an speaker of the 6th c. A.D. (*Ts'ie yün* language). In other words: the material used by Simon is strictly homogeneous, belonging to one and the same ancient dialect, and can therefore be safely compared with the Tibetan material without any risk of dialect variations augmenting the number of sound equivalences. This is very important indeed, especially with a view to what we are going to discuss presently.

A first glance at Simon's comparisons is somewhat discouraging.

The number of possible sound equivalences, posed by him, is tremendously great: everything seems to correspond to everything. Every Chinese vowel seems to correspond to a whole row of different Tibetan vowels, and each of these Tib. vowels in its turn corresponds to a long series of Chinese vowels. And similar is the case of the initial and final consonants. A closer examination shows that the first impression is somewhat deceptive; the existence of the Chinese intercalary vowels *i̯* and *u̯* account for a good number of these variations, so perplexing at first sight. Yet, even if we limit our examination to cases where there are simple vowels on the Chinese as well as on the Tibetan side, the number of different sound equivalences is still disconcerting. Let us choose a few examples:

Vowels:

Tib. *a* = Chin. *a*: T. *bag* = 怕 *p'aγ*; *k'ang* = 家 *kaγ*; *sag* = 沙 *saγ*.
„ *a* = „ *â*: *ngang* = 鵝 *ngâγ*; *ts'ang* = 錯 *ts'âg*; *gtam* = 談 *d'âm*.
„ *a* = „ *uo*: *nga(γ)* = 吾 *nguoγ*; *sa(γ)* = 土 *t'uoγ*; *'da(γ)* = 渡 *d'uoγ*.
„ *a* = „ *ə*: *jag* = 賊 *dz'əg*; *k'a(γ)* = 口 *k'əγ*; *k'rab* = 泣 *k'i̯əb*.
„ *a* = „ *u*: *dang* = 同 *d'ung*; *ts'ang* = 總 *tsung*.

„ *o* = „ *uo* (*wo*): *sgo(γ)* = 戶 *g'uoγ*; *'k'yog* = 曲 *k'i̯wog*.
„ *o* = „ *â*: *gong* = 高 *kâγ*; *rmog* = 帽 *mâγ*; *btsog* = 髒 *tsâng*.
„ *o* = „ *a*: *gong* = 價 *kaγ*; *'og* = 下 *g'aγ*; *gsod* = 殺 *sad*.
„ *o* = „ *ɒ*: *ko(γ)* = 革 *kɒg*; *dog* = 窄 *tsɒg*; *'ong* = 行 *g'ɒng*.
„ *o* = „ *u*: *dong* = 洞 *d'ung*; *rmong* = 曹 *mung*; *btsong* = 葱 *ts'ung*.
„ *o* = „ *ə*: *'k'on* = 恨 *g'ən*; *t'og* = 頭 *d'əγ*; *'ts'ogs* = 湊 *ts'əγ*.

„ *u* = „ *u*: *k'ung* = 孔 *k'ung*; *drug* = 六 *li̯ug*; *gzung* = 聰 *ts'ung*.
„ *u* = „ *ə*: *sgug* = 候 *g'əγ*; *'t'ung* = 吞 *t'ən*.
„ *u* = „ *uo*: *rkub* = 股 *kuoγ*; *gdung* = 疼 *d'uong*; *rtsub* = 粗 *ts'uoγ*.
„ *u* = „ *â*: *dgun* = 寒 *g'ân*; *'gug* = 號 *g'âγ*; *t'ug* = 到 *tâγ*.
„ *u* = „ *å*: *zung* = 雙 *sång*.

Tib. *e* = Chin. *â*: *glen* = 懶 *lân*; *'ts'em* = 簪 *tsâm*; *'dzem* = 慙 *dz'âm*.
„ *e* = „ *ə*: *'dzeg* = 登 *təng*.

Initials:

Tib. *k* = Chin. *k*: *ko(γ)* = 革 *kng*.
„ *k* = „ *g'*: (*rkod* 〈) *krod* = 掘 *g'i̯uəd* (*r* = *i̯*).

„ *k'* = „ *k'*: *k'a(γ)* = 口 *k'əg*; *k'ung* = 孔 *k'ung*; *k'ogs* = 欮 *k'âg*.
„ *k'* = „ *k*: *k'ang* = 家 *kaγ*.
„ *k'* = „ *g'*: *k'on* = 恨 *g'ən*.

„ *g* = „ *g*: *grogs* = 友 *gi̯əγ*.
„ *g* = „ *g'*: *god* = 害 *g'âđ*; *'gug* = 號 *g'âγ*.
„ *g* = „ *k*: *gong* = 高 *kâγ*; *sgang* = 岡 *kâng*.

Finals:

Tib. *g* = Chin. *g*: *dog* = 窄 *tsng*; *jag* = 賊 *dz'əg*; *drug* = 六 *li̯ug*.
„ *g* = „ *γ*: *gog* = 灰 *χuâγ*; *'gug* = 號 *g'âγ*; *bag* = 怕 *p'aγ*.
„ *g* = „ *ng*: *t'ug* = 湯 *t'âng*; *btsog* = 髒 *tsâng*; *sr'og* = 生 *sng*.

„ *γ* = „ *γ*: *k'a(γ)* = 口 *k'əγ*; *sgo(γ)* = *γuoγ*.
„ *γ* = „ *g*: *ko(γ)* = 革 *kng*; *brgya(γ)* = 百 *png*.

„ *ng* = „ *ng*: *k'ung* = 孔 *k'ung*; *dong* = 洞 *d'ung*; *gsang* = 藏 *dz'âng*.
„ *ng* = „ *γ*: *k'ang* = 家 *kaγ*; *gong* = 高 *kâγ*; *ngang* = 鵝 *ngâγ*.
„ *ng* = „ *g*: *'ts'ang* = 錯 *ts'âg*; *gzong* = 鑿 *dz'âg*.

A glance at this selection of posed equivalences tells us that we shall have to imagine a mother language infinitely more rich in different vowels (or diphtongs), initials and finals than both Tibetan and Chinese. For, if we take up, for instance, this vowel table, and try to express the equivalences in formulas, we are at a loss what to do. We have already seen that if Tib. *a* corresponds sometimes to Ch. *a*, sometimes to *â*, sometimes to *uo*, to *ə*, to *u*, this

is *not* due to dialectal phenomena in Chinese. On the other hand it is not due to differences in the consonants preceding or following the vowels, for, as we see, the consonant conditions are quite the same in all the lines: there are nearly everywhere examples where the vowel is preceded and followed by a simple guttural in both languages, or a simple dental in both languages; thus the difference in the treatment of the vowels is not caused by the adjoining consonants — it is not a "bedingter Lautwandel" [1]). Consequently we have to conclude that the mother language had 5 different vowels (or rather vocalisms — they may have been diphtongs in some cases) corresponding to Tib. *a*. Similarly the mother language must have had 6 different vowels (vocalisms) corresponding to Tib. *o*, and *no one of them* was the same as any of the preceding 5, for then it would have resulted in Tib. *a*, not *o*. Again, the mother language must have had 5 different vowels (vocalisms) corresponding to Tib. *u*, and no one of them was the same as any of the preceding 11, for then it would have resulted in Tib. *a* or *o*. Finally, there must have been 2 primary vowels (vocalisms) corresponding to Tib. *e*, and not one of them was the same as any of the preceding 16, for then it would have resulted in Tib. *a*, *o* or *u*. In other words, if we express it in a formula where a^1, a^2 etc. stands for different vowels (vocalisms) in the mother language, we have to pose 18 such (which gave *a*, *o*, *u*, *e* in Tibetan, and *a*, *â*, *uo*, *ə*, *u*, *ɒ*, *å* in Chinese), according as they all give different constellations in Tibetan and Chinese — this always on the condition that the adjoining consonants have had no influence of a nature to cause a diverging treatment of the vowels (the supposition of which would only carry our difficulties over to the consonant scheme):

---

1) It is possible, of course, to suppose that the consonantism has been more varied at an earlier stage — but then we have to imagine a still more complicated consonant scheme, and the one we see in the table is already desperately complicated!

Mother language:		Tibetan:	Chinese:
a^1	>	a	a
a^2	>	a	$\hat{a}$
a^3	>	a	uo
a^4	>	a	$ə$
a^5	>	a	u
a^6	>	o	uo
a^7	>	o	$\hat{a}$
a^8	>	o	a
a^9	>	o	$ɒ$
a^{10}	>	o	u
a^{11}	>	o	$ə$
a^{12}	>	u	u
a^{13}	>	u	$ə$
a^{14}	>	u	uo
a^{15}	>	u	$\hat{a}$
a^{16}	>	u	$\hat{a}$
a^{17}	>	e	$\hat{a}$
a^{18}	>	e	$ə$

Similarly, corresponding to the 3 initial gutturals in Tibetan (*k*-, *k*'-, *g*-) and the 4 in Chinese (*k*-, *k*'-, *g*-, *g*'-) we shall have to suppose 8 in the mother language, as shown by the initial table above. And of guttural finals we have to pose 8, corresponding to 3 Chinese (-*g*, -*ɣ*, -*ng*) and 3 Tibetan (-*g*, -*ɣ*, -*ng*).

Has Simon, then, not tried to prove his posed equivalences? Yes, certainly. And he has done so by the only good and acceptable method existing: by adducing, for every phonetic equivalence law proposed, a *series* of word identifications, where this phonetic law is illustrated. In fact, every equivalence is (as a rule; there are some exceptions) supported by two or more examples, sometimes by quite long series.

A series like this one: Tib. *o* = Ch. *ə*:

T. *'kon* 'to be dissatisfied' = 恨 *g'ən*,
grogs 'friend' = 友 *gi̯ə*γ,
sgog 'leek' = 韭 *ki̯ə*γ,
t'og 'uppermost, top, roof' = 頭 *d'ə*γ,
ts'ogs 'assemble' = 湊 *ts'ə*γ,
rdzogs 'finish' = 曾 *dz'əng*,
gzogs 'side' = 側 *tsi̯ə*g,
slob 'to learn' = 習 *zi̯əb* (*l* = *i̯*), etc.

looks very strong and convincing. But it is considerably weakened by the fact that every example becomes unreliable, since the equivalences for every one of the three elements of the word (initial, vowel, final), posed by Simon as *possible*, are so *many*. Take e.g. the case *t'og* = 頭 (*d'u̯* 〈) *d'ə*γ. Since Tib. *t'*- according to Simon can correspond to Ch. *t'*-, *t*-, *d'*-; since Tib. *o* can correspond to Ch. *uo*, *a*, *â*, *ə*, *u*, *ŋ*; since Tib. -*g* can correspond to Ch. -*g*, -*ng*, -γ; since the combination of *any* of these initials with *any* of these vowels and *any* of these finals will do as an equivalence of Tib. *t'og* 'uppermost', according to Simon's own laws, we have to conclude that *t'og* instead of corresponding to 頭 *d'ə*γ may correspond to 戴 (*tâi* 〈) *tâ*γ 'carry on the head', or 臺 (*d'âi* 〈) *d'â*γ 'tower, high building', or 登 *təng* 'to mount, to rise', or 騰 *d'əng* 'to ascend, to rise', or 棟 *tung* 'ridge-pole, the top'.

In the same way, the identification *k'on* 'dissatisfied, grumble' = 恨 *g'ən* would be quite strong as a support for the following cases in the series, were it not for the fact that Tib. *k'on*, according to Simon's laws, (T. *k'*- = Ch. *k'*-, *k*-, *g'*-; T. -*n* = Ch. -*n*, -*d*, -*đ*) may correspond equally well to 害 (*γâi* 〈) *γâđ* 'to injure', or 悍 *g'ân* 'violent, cruel', or 喝 *γâd* 'to hoot at', or 恩 *g'u̯ən* 'to disgrace', or 諉 *kən* 'to wrangle'.

And inversely, if instead of starting from the Tib. *t'og* we start

from the Ch. 頭 *d'əγ*, we find that Ch. *d'*- is equal to T. *t*-, *t'*-, *d*-; that *ə* corresponds a. o. to T. *a*, *o*, *e*, *u*; that -*γ* corresponds a. o. to T. -*g*, -*ng*, and the consequence is that *d'əγ* need to be identified with *t'og* but can equally well be identified with Tib. *l-tag* 'above', or *l-dang* 'arise'.

In other words: none of the word identifications in a series like the one chosen as an example here supports the rest *nearly* as strongly as we would be inclined to believe at a first glance, because Simon, in order to be able at all to establish this series, where there is parallelism in regard to the *vowels*, has had to operate with such a variety of equivalences in regard to *initials* and *finals*, that the identifications of the *individual words* become absolutely uncertain. Even in cases where the equivalence in sense and phonetic form seems striking, we dare no longer rely upon this, as the equivalence laws established by Simon are so numerous, that other, less salient possibilities become theoretically equally acceptable. When Simon e.g. identifies Tib. *myig* 'eye' with Ch. 目 *mi̯ug*, this seems perfectly safe. But 眸 'pupil of the eye', which according to Simon comes from an Arch. *mi̯əγ*, would be equally good, according to his laws (cf. his identification *t'im* = 沈 *d'i̯əm*). And so, if we are to believe in all Simon's equivalences, we cannot have any definite faith in *myig* = *mi̯ug*.

One cannot help feeling somewhat ill at ease when contemplating these consequences of Simon's comparisons. They give you a distinct feeling that there must be something wrong here, that if some of the comparisons are true — which is absolutely certain — then others must be wrong. Are we then to pick out just a few which seem simple and natural, and then declare that the rest must be erroneous, seeing that it is impossible to accept such a great number of diverging sound equivalences?

I am afraid that to do so would be very rash. It is by no

means always the equivalences that seem easy and natural which are the true ones; on the contrary, comparative philology of the Indo-European languages has taught us that the most weird-looking identifications can be absolutely safe and proved. And if the affinity of two languages is only sufficiently remote, we can get a dreadful variety of sound equivalences — which are none the less all quite reliable. Let us illustrate this by a few examples selected from among well-known words in English and French:

French:		English:
säk (cinq)	=	*faiv* (five) [1]),
sã (cent)	=	*hɒnd*(rəd) (hundred),
säl (sel)	=	*sål-t* (salt),
katrə (quatre)	=	*får* (four),
kör (coeur)	=	*hārt* (heart),
pär (père)	=	*fadə* (father).

Here we have:

Fr. *s-* = E. *f-*, *h-*, *s-*,

Fr. *k-* = E. *f-*, *h-*,

Fr. *p-* = E. *f-*,

or, if we start from the English side:

E. *f-* = Fr. *s-*, *k-*, *p-*,

E. *h-* = Fr. *s-*, *k-*,

E. *s-* = Fr. *s-*.

Anybody who did not know beforehand the history of the Teutonic and the Romanic languages would be inclined to say: some of these word identifications must be wrong, they pose too big a variety of equivalences. And yet we have operated here with only 6 per-

1) It is true that some of these equivalences are not "lautgesetzlich" in the narrowest sense of the word, for at the bottom of cases like *cinq* (and already of lat. *quinque*) and of *four* there are some very special phenomena (dissimilation etc.). But then words *are* often the complicate results of both general laws and special phenomena, and there is no reason why matters should have been less complicated in Tibetan and Chinese than in English and French.

fectly safe words! That the equivalences can all be correct is, of course, due to the fact that French and English (i.e. the Teutonic part of English), though cognate, are only remotely so. When reconstructing the primary forms which explain these 6 words in their so strongly diverging English and French garb, we get to something which but little resembles any of the modern words: *peṅque*, *k̂ṃto-* etc.

And exactly the same may be the case of Tibetan and Chinese. Already a slight acquaintance with these languages teaches us that they have gone very widely apart: the grammatical system is very different, the words we can identify with certainty are already strongly dissimilar. The two languages are indeed but remotely cognate. It stands to reason that if it should be possible, one day, really to reconstruct their common mother language, this will but little resemble Tibetan, and still less, perhaps, Chinese. Therefore we dare not affirm, *a priori*, that a good number of Simon's equivalences must be wrong, because the variation is too great; still less dare we pick out those as true which seem simple and natural, and reject those which appear farfetched and complicated. It may turn out that in some cases the latter are those which are the best.

But, this once stated, we have to emphasize *another* and very important consequence of the remoteness of their affinity. It is all very well, that on the assumption of this remoteness we can consider a very great variety of sound equivalences as theoretically possible; at the same time we must admit, for this very reason, that the truth or untruth of any of these equivalences can never be really proved by aid of these two but remotely cognate languages alone. Would it ever have been possible to identify, with reliable historical phonetic laws, the Teutonic words of the English vocabulary with the corresponding words in French, if we knew nothing whatever of any other Indo-European language, and nothing of the earlier

history of English and French? I doubt it. Even worse is the case of Tibetan and Chinese — monosyllabic languages which have so short and "unseizable" word bodies that it is extremely risky to build anything on the similarity of two syllables. Here, if ever, we have to appeal to other cognate languages for help, if we are ever to attain to any sure results. Simon's idea, to start with a comparison of Tibetan and Chinese alone, is a method which, in a way, he can be said to have refuted himself: by arriving at so many sound equivalences, and by proving thereby that the languages are too remotely cognate to be compared by themselves.

Control by aid of other Indo-Chinese (I.Ch.) languages is certainly a very great enterprise, and one cannot reproach Simon for not having carried it through in all cases. But one would have wished that he had tried it *on certain points* where a reference to the comprehensive materials was feasible and even easy, and thus made a *test* whether his conclusions hold water or not. On some points, it is true, he has adduced forms from other I.Ch. languages as a support for his own constructions, but he has entirely disregarded certain elementary words for which we possess rich material — forms which we can *affirm* to be cognate with those of Tibetan and Chinese.

Let us examine, first, the word '8', in order to touch upon a highly important point of principle. Simon starts from the assumption, which he treats as if it were an axiom, that in comparing Chinese and Tibetan words we can entirely disregard the prefixes and suffixes of the latter. This principle of his works very well in many cases, e.g. T. *g-sum* '3' = Ch. *sâm*, T. *l-nga* '5' = Ch. 五 *nguo* etc. But it is by no means sure that it is *always* safe to assume that Chinese *never* has any traces of the prefixes and suffixes which are so numerous and varying in other I.Ch. languages. On the contrary, there is a considerable risk that a Chinese syllable-word is a

strong contraction of an I.Ch. prefix + stem or a stem + suffix (or even a contraction of a compound word, the members of which reoccur in other I.Ch. languages). A striking example of such a phenomenon I find in the word '8'. The identification of Tib. *brgyad* and Chin. 八 *pwat* is old. Simon analyses it thus: (*br*)-*gyad* = *pwat* and says: "Tib. gutturaler Verschlusslaut = Chin. labialer Verschluss-laut", consequently, in this case *g*- = *p*-, and he cites 3 supporting parallels: T. *brgya* '100' = Ch. 百 *pwk*; T. *glo* 'lung' = Ch. 肺 *pjuwi*; and T. *'gron* 'cowry' = Ch. 貝 *puâi*. Out of these, the case 百 is quite analogous with 八; if Ch. *p*- is equal to the *g*- of the T. stem in 八, it is so also in 百; if it is equal to the *b*- of the T. prefix in 八, it is so also in 百. The really supporting parallels would thus be 肺 and 貝, and I must say that they are not very convincing.

If we now examine the forms for '8' in the I.Ch. languages, we find Simon's principle erroneous: the prefixes cannot be disregarded, and the equivalence *g*- = *p*- in *br-gyad* = *pwat* is wrong. In the following I shall keep within the limits of the material furnished by the Linguistic Survey of India, vol. I, part II, Calcutta 1928. This material is certainly not first-rate — for Chinese, for instance, it is very bad — but for the many little-known languages falling within the range proper of the work it is often the best we can get. It is in any case sufficient for our present argumentation, and it has the advantage of offering the reader an easy reference volume. Thanks to this I can simplify matters by giving only the names of the principal groups and leaving out the names of the languages and dialects falling within each group; the reader can easily look them up.

Tibetan group: *brgyad* (litt. Tib.), *rgyat*, *gyat*, *gyet*, *gye*, *ke*, *ōr-yait*.

Himalayan group: *jyad*, *yai-long*, *yech-chi*, *yē-chi*, *yet*, *yet-le*, *hrē*, *pre*, *b're*, *bre*, *re*, *rai*, *re-chi*, *re-ka-pop*, *rek-pu*, *rī*, *ka-ku*, *ge*, *ya*, *ye*.

Man group: *hiet*, *yēt*, *ye*, *ya*, *yi*.

Lolo group: *hä*, *hē*, *ye*, *hi*.

Bårå group: *chet*, *zat*, *jai*.

Naga group: *ā-chat*, *ta-chat*, *ka-chat*, *sā-chat*, *chā-chet*, *chot*, *da-sāt*, *chi-šat*, *chī-sāt*.

Kachin group: *ma-sat*, *m^{a}sat*.

Kuki-Chin group: *pa-riat*, *pa-reyet*, *ka-riet*, *ga-rīt*, *ar-ret*, *ki-rēt*, *ti-rēt*, *k'ret*, *riet*, *liet*, *šīt*.

Burma group: *šit*, *šet*, *chit-ku*, *pyet-an*, *rhach*.

From these examples we gather that before the stem — whatever the stem originally was — we have various prefixes: *g(a)-* or *k(a)-*; *m(a)-* or *b(a)-* or *p(a)-*; *t(a)-* or *ch(a)-* or *d(a)-*; *s(a)-*; *r-*; *a-* etc. and these occur, with varying vocalism, alone or in combinations after a most motley pattern. They sometimes stand quite unchanged, sometimes coalesce intimately with the stem.

It is evident that Anc. Ch. *pwat*, Siam. Laotien Khamti *pet*, Shan *pit*, Ahom *pet*, *pit* represent one of these *compound* types, comparable with the *pa-riat* etc. of the Kuki-Chin group (cf. *ma-* of the Kachin group) and the *b-* of Tibetan: *b-r-gyad*. Hence *p-* in Ch. *pwat* is an I.Ch. *prefix*, not the first consonant of the *stem*. And therefore Simon's equivalence *g-* = *p-* (*gyad* = *pwat*) is not acceptable (*glo* = *pi̯wi* and *'gron* = *puâi* then also fall to the ground).

The case of the word '8' is to my mind a serious memento, that we cannot simply disregard the Tibetan prefixes in the comparisons with Chinese — they may lurk in the Chinese initials. And it stands to reason that the same risk obtains regarding the finals. That this is so is glaringly proved by the word '100', Ch. *pwk*, Tib. *brgya*; a word which is moreover a striking and instructive parallel to 八 *pwat* in regard to the initial. On the strength of the Chinese final guttural (Simon writes it *bŋg*, cf. p. 26 above) Simon

reconstructs, though with hesitation, a Proto-Tibetan final guttural: "*brgya* (*bgrya*ɣ?) = *pɒk* (*pɒg*) 百". Let us examine the series (the syllables in parenthesis mean 'one'—'one-hundred'):

Tibetan group: *brgya* (litt. Tib.), *rgyā*, *rgya*, *gya*, *r-hyå*, *par-yai*.

Himalayan group: *pra*, *b'ra*, *p'ogwā*, *purrua*, *rā*, *nga-biya*.

Man group: (*i-*)*pwa*, (*yi-*)*pa*, *pē*.

Karen group: (*ka-*)*ya* (*l*^{a}-)*ya*, (*ta-*)*ya*, (*ta-*)*ra*, (*t*^{a}-)*rea* (*ta-*)*gä-yä*, (*dä-*)*g*^{a}-*yä*, (*t*^{ö}-)*yä*, (*l*^{a}-)*za*.

Lolo group: *pī-ya*, (*ti*)-*ya*, (*ti-*)*ha*, (*t'i-*)*hyo*.

Naga group: *krā*, *krē*, *kri*, *te-ngā*(-*chā*), *pu-ngā*, *pu-ga*, *šā*(-*ka*), *ša*(-*k'et*), *ma-chā*.

Kachin group: *l*^{a}-*sa*, *le-sa*, *la-chā*.

Kuki-Chin group: *chā*(-*mā*), *yā*(-*k'at*), *ya*(-*k'at*), *rai*(-*k'at*), *rāa*(-*k'at*), *ra-jā*(-*kāt*), *rā-jā*(-*kā*), *ar-ja*(-*k'at*), *a-yā*(-*k'ē*), *zā*, *ta-rā*, *p'yā*, *prā*, *p'ya*(-*hwat*), *p'ya*(-*hå*), *pya*(-*å*).

Burma group: (*la-*)*šå*, (*ra-*)*chå*, (*ta-*)*šå*, (*ta-*)*yå*, (*tō*^{k}-)*ya*, (*ta-*)*rā*, (*t*^{a}-)*rā*, (*ta-*)*yā*.

This selection of forms tells us, about the Anc. Ch. *pɒk*, Ahom, Shan, Khamti *pak*:

1) that the labial initial does not belong to the primary stem, but is only one of the various prefixes occurring with the word in the I.Ch. family.

2) that the final *-k* (Simon *-g*) is not a final *k* of an I.Ch. stem. It is very risky to conclude anything definite about it. The *pɒk* may represent a labial prefix *pa-* (*pu-*?) with the *g-* which appears in Tib. *gya*, and it would then be in a way parallel to forms like *p'ogwā* (Him. group), *pu-ngā*, *pu-ga* (Naga group); or it may be a labial prefix + stem (corresponding in a way to the *p'ya*, *pra* of the Kuki-Chin group, and to the *brgya* of classical Tibetan) *followed* by a suffix commencing in *k-*. This might be the same element which occurs so frequently in the Kuki-Chin group, *ya-k'at*, *rai-k'at*,

rā-jā-k'ā etc., and that is simply the numeral 'one'. If it is the *k* of this element which turns up in *pvk*, the Chinese stem would reveal a time when the adjective ('one' in 'one hundred') was placed after, not before its principal word, as in historical Chinese; this seems somewhat bold to assume. There are also other possibilities of explaining the Chinese -*k* (cf. pp. 58—61 below). It would indeed be premature to try to decide its exact nature at present. So much seems to me to be certain from the comparative table of the forms for '100', that the I.Ch. root of the word did *not* commence with the *p*- of the Chin. *pvk*, nor was it ended by the -*k* of Ch. *ppk*. The form *pvk* must be the result of some strong contraction of some sort. It is therefore impossible to reconstruct a Proto-Tibetan "*bgryaγ*" on the strength of the Ch. form *pvk*.

That the -*k* of *pvk* is not the final consonant of the root is confirmed by other words ending in Ch. -*k* (Simon -*g*) where -*k* really does end the stem: in such cases it is amply testified to in the cognate languages. We have, for instance, corresponding to the Anc. Ch. 六 *liuk* '6':

Tibetan group: *drug*, *druk*, *ruk*, *truk*, *ṭuk*, *d'uk*, *kū-tauk*.

Himalayan group: *ṭug*, *ṭuk*, *tūk-si*, *tuk-chi*, *tūk-ya-k*, *tuk-ka-ra*, *ta-rok*.

Bårå group: *dŏk*.

Naga group: *trok*, *te-rok*, *tī-rōk*, *t'e-lok*, *ā-rok*, *i-rok*, *tā-rūk*, *sū-rūk*, *cha-rūk*, *sa-rūk*, *t'a-rūk*, *lak*, *uyok*.

Kachin group: *krok*, *kluk*.

Kuki-Chin group: *lōk*, *luk*, *ta-ruk*, *ta-rūk*, *tū-rūk*, *pa-ruk*, *pā-rūk*, *ā-rūk*, *ka-rūk*, *kū-rūk*, *k'ruk*, *kroak*, *s'ok*.

Burma group: *chuk*, *to-rūk*, *k'rōk*, *krauk*, *chak*, *chauk-ku*, *chŏk-ku*.

And in the same way 目 *miuk* 'eye' corresponds to:

Tibetan group: *myig*, *mik*, *tai-myaik*.

Himalayan group: *mīg*, *mig*, *mik*, *mĭk-si*, *mak*, *mūik*, *muk-si*.

Bårå group: *mik-rŏn*, *muk-rung*.

Naga group: *ō-hmyek*, *mak*, *mak-chi*, *mik*, *ñek*, *te-ñik*, *te-nak*, *ā-mek*.
Kuki-Chin group: *mik*, *mek-a-wi*, *ᵃmik*.
Burma group: *myak-chi*, *myak-ji*, *myå-jik* [1]).

What I have said here of words ending in Chinese *-k* makes me suspicious also of some parallel cases in Ch. *-t* (Simon *-d*). We have seen above, in regard to 八 *pæat*, that final dental (Ch. *-t*) belonging to the root has been carefully preserved in a great number of cognate languages. I am therefore unable to accept Simon's views in regard to 日 Anc. Ch. *ńźi̯ĕt* (< *ńi̯ĕt*), which he identifies with Tib. *ñi* (*nyi*). He writes the latter *nyi* [*nyiđ*] with a final dental reconstructed with a view to the Chinese final, and he adds: "Den ursprünglichen Dentallaut des Tibetischen bestätigt *nyin-mo* 'Tag'". I wonder if this is sufficient proof. We find everywhere that the Tib. *nyi* represents a root without final dental:
Tibetan group: *nyi-ma* (= *ñi-ma*), *ñī-ma*, *ñim*, *ni-ma*, *nga*.
Himalayan group: *nī*, *ī-ni*, *yu-nek*, *nem*, *nam*, *nām*, *dūm*, *då-ñi*, *ch'ā-ñi*.
Lolo group: *ñi-me*, *nama*, *nam*, *muni*, *mö°-ñi*, *mī*.
Naga group: *na-ki*, *ār-nī*, *ā-na*, *ā-nü*, *cha-ñu*, *nge*, *a-ngi*, *iyē-kå*, *teñi-hmu*, *nāi-hmek*, *ta-mik*, *tā-mik*, *nī-mit*, *dī-mit*, *nū-mit*.
Kuki-Chin group: *ni*, *nī*, *nī-ša*, *mī-sa*, *nī-sa*, *a-ni*, *ka-ni*, *ki-ni*, *k'å-ni*, *kūt-hni*, *k'o-ni*, *kᵃni*, *nu-mit*.
Lūi group: *cha-mīt*.
Burma group: *ni*, *ne*, *nē*, *nei*.

The root is evidently *ni*, and, to begin with, this can be preceded

---

1) In this word, however, there are some interesting forms in *-t*: Naga group: *mit*, *mīt*, *ā-mīt*, (*a*)-*ñeti*; Kuki-Chin group: *mit*, *a-mit*, *ā-mit kē-mit*, *ka-hmit*, *a-myeit-oi*. These *may* have nothing to do with 目 *mi̯uk*, for they resemble the Munda languages: *müt*, *med*, *mot*, *mod*, *mad*, but it is possible that they are due to the coalescence of the final *-k* with (and loss of it in) the initial consonant of a suffix, cf. Himal. gr. *mi-chi*, *mikᵏ-sa*, *mi-chui*, Naga gr. *mak-chi*, Burma gr. *myå-chi*, *myak-chi*, *myak-ji*, *myeak-zi*, *myitᵗ-si*. This, of course, cannot be decided at the present stage of our inquiries.

by a great variety of elements, as usual: *ka-*, *ki-*, *k'o-*, *kūt-*, *te-*, *cha-*, *ta-*, *ū-*, *yu-*, *ā-*, *ār-*. But then there are various end elements. There is a large diffusion of *-ma*, e.g. *ni-ma*, sometimes coalescing with the stem: *nim*, *nam* etc. There are further the curious syllables *mik* and *mit*, in the Naga group. Do they represent the stem (*ñi* > *mi*)? No, for it is evident, when examined in the light of the *cha-ñu*, *ā-nü*, *ā-na*, *nge* of the neighbouring languages, that in *nī-mit*, *nū-mit* (and *nu-mit* of the Kuki-Chin group) it is *ni*, *nu* which represents the stem, and *mit* is something hinged on to the stem. Similarly *nai-hmek* shows that the same applies to *-mik*. Probably *mit* and *mik* were synonymous words; for this interpretation speaks the fact that the same prefixes *cha*, *ta-* which we have seen in several places occur combined with the *mit* and *mik* *alone*: *ta-mik*, *cha-mit*. Finally, there can be a suffix commencing in *k-*: *na-ki*, *iye-kå*, *yu-ne*^{k}.

It is easily seen that the I.Ch. languages as a whole do not at all favour the idea of a final dental of the stem, as the *mit* hardly can be interpreted as anything of the kind (*mik* could then equally well indicate a final guttural). How to interpret the *t* of Chin. 日 *ńi̯ĕt* (and Siam. *tät*, if this has anything to do at all with the Chinese word), is difficult to decide. It may represent a violent contraction of a compound word: *ni-mit*; but it is equally possible that it has nothing to do with the Tib. *nyi* and all the forms here discussed, and belongs to the same stem as 熱 *ńźi̯ät* (< *ńi̯ăt*) 'hot'. Thus, to reconstruct a Proto-Tibetan "*nyid*" on the strength of Chin. *ńi̯ĕt* will not do. And the *nyin-mo* 'day' shows only — in the light of the forms for 'sun' in the cognate languages — that *-n* is a derivative suffix and does not belong to the stem.

Much the same phenomenon we meet with, when examining the word for 'moon' Anc. Ch. 月 *ngi̯wɐt*, identified by Simon with Tib. *zla*, to which he adds, with hesitation, the derivation

"*slad*? < *snlad*?". This equivalence, though seemingly bold, was proposed already by Grube, and is supported by the parallels *zla* = 曰 *jiuɐt* 'speak' and *zla* = 越 *jiuɐt* 'pass over'. So Tib. *l* is sure enough equal to Chin. *j*. But here again the Chinese word is shown by comparison to be a result of an amalgamation of various elements. The root is *la* (*lwa*?), cf. S. Wolfenden, Outlines of Tibeto-Burman linguistic Morphology, p. 25, and this can be preceded by various elements, alone or in combinations, and it can be followed by elements varying from language to language:

Tibetan group: *zla-ba, da-wa, dau, hle°, le°, lzōd, chi-le°.*

Karen group: *la, lä, le, lü, hlä, ta.*

Man group: *hla, la, lā, ha, hli.*

Himalayan group: *lā, lyā, lai, hla, k'lē, k'lyē, hniā-dio, hlo, hala, gehat, chā-lā, cho-lo, tå-li, pōlō, pol, lā-bā, la-vo, la-zā, lā-dī-ba, lā-dī-ma, lā-t'ī-ba, la-dip-ma, lā-ṭosi, la-ni, lā-ni, tā-ri, lā-nī-ma, twa-syal.*

Lolo group: *lå, li, hlobo, ha, ū-la, š^{a}la, šla-ba, bala.*

Naga group: *le, krö, krü, k'ro, ki-nu, ša-nu, šē, le-nū, let-nū, lit-ñu, lu-tā.*

Kachin group: *šida, š^{a}da, sī-tå.*

Kuki-Chin group: *lā°, t'lā, ṭ'lā, tlā-pā, t'ā, tā, t^{a}-la, hlā, klå, k'lō, lau, kā, k'ā, chā.*

Lūi group: *lēt.*

Burma group: *la, lā, lå, lā-må, lā-mā, p'å-lå, pū-lā, sä-lā, se-lā.*

It will easily be seen that as prefixes can appear: dental elements *ta-, t-, t'-* (*tala, tla, ta, tå-li* etc.), *sa* (*ša-*), *si-* (*ši-*), *se-* (*s-, š-, z-*); guttural elements *k-, k'-, h-, g-* (*klå, k'le, hla, gehat*, etc.); labial elements *p-, p'-* (*pōlō, p'å-lå* etc.); and so on.

As final augments may appear labial elements *-ba, -ma, -må*; dental nasal *la-ni, le-nu* [1]); dental explosive *-dī-, -t'ī-, -t, -d* (*lā-dī-ma,*

1) It seems doubtful whether Shan *lān*, Khamti *lün, nün* belong here or represent another word stem.

lā-t'ī-ma, *lēt*, *lā-ṭosi*, *gehat*, *lzōd* [< *zlōd*?], *let*(-*nū*), *lit*(-*ñu*), etc.).

The Chinese *ngi̯wɒt* < *ngl̥wɒt* seems to be the stem augmented by a guttural prefix and a final dental augment of unknown origin. Neither the prefix nor the augment belonging to the root, Simon is not justified in reconstructing a final "*d*" in Proto-Tibetan on the strength of Ch. *ngi̯wɒt* (nor of Baltī *lzōd*), for Tibetan has evidently not chosen the dental final augment, but the labial: *zla-ba*.

I have written so extensively on these examples in order to show that even when we can be sure that Anc. Ch. had a final consonant like 百 *pɒk*, 日 *ńźi̯ĕt*, 月 *ngi̯wɒt*, we cannot safely reconstruct a final consonant in Proto-Tibetan; this since we cannot accept Simon's axiom that the Chinese syllable represents the root without the addition of augments. On the contrary the Chinese syllable may contain both prefixes and final augments entirely coalesced with the root, and no analysis is possible without a constant reference to all cognate languages. I am afraid that this is a serious objection not only to one of the fundamental principles of Simon's work, but also to various concrete cases among his word identifications.

A still more critical position I take in regard to another category of words. For words in which Anc. Ch. (6th c. A.D.) had final consonants (*ju-sheng* words, like 日 *ńźi̯ĕt*), and for such in which the script (compound characters) indicates an Arch. final consonant: in cases like 例 Anc. *li̯ɑi*` deriving from *li̯ɑt*` as proved by 列 *li̯ɑt*, we can at least be sure of the earstwhile existence of such finals on the Chinese side. But then Simon brings forward a large category of other words in which he supposes equally Arch. final dentals or gutturals: practically every word which ended in a vowel in Anc. Ch. had an Arch. -*đ* or -*ɣ*, according to him. I have already said how weird and unlikely these final fricatives (in thousands of words!) seem to me; but that is a minor point: we

might accept them as *-d*, *-g*, if Simon's reasons for reconstructing them are tenable. But I have already fully explained (J.R.A.S. 1928) why I cannot admit that they are so, in a majority of his cases.

His arguments, exposed in the article "Zur Rekonstruktion der altchinesischen Endkonsonanten" (Mitt. Sem. Or. Spr. Berl. 1928—29) are of 3 kinds.

1) After having shown that various words in Anc. Ch. *-ə̯u*, by their interchange with *-uâi* and *-ui* in the phonetic series and in the Shï-king rimes, reveal an Arch. final guttural (a conclusion which I have further confirmed *loc. cit.*), Simon says: why should it be such *-ə̯u* only and not *all* Ach. *-ə̯u*? And as certain words in Anc. *-ə̯u* interchange, in script and Shï rimes, with words in Anc. *-au*, *-âu*, why should not all *-au*, *-âu* also have had an Arch. guttural final? And as certain words in *-au*, *-âu* in the script and the rimes interchange with words in Anc. *-ieu*, *-i̯ĕu*, why should not these all equally have had an Arch. "*-γ*" (*-g*)? I have already (*loc. cit.*) strongly objected to this mode of reasoning: the conclusion fatally exceeds the premises. I have given a list of *which* series, among the words in Anc. *-au*, *-âu*, *-ə̯u*, *-i̯ə̯u*, *-ieu*, *-i̯ĕu*, can really be *proved* to have had an Arch. guttural final: the words having *iu-sheng* words (i.e. words in Anc. *-k*) for phonetics, e.g. 蕭 *sieu* (with phon. 肅 *si̯uk*); words which interchange, in script or Shï rimes, with *-uâi*, *-ui*, e.g. 有 *ji̯ə̯u*: 賄 *χuâi*; words which rime in the Shï with *ju-sheng* words, e.g. 載 *tsâi* riming with 直 *d'i̯ək*. Nothing definite can be said of other words which end in Anc. *-au*, *-âu*, *-ə̯u*, *-i̯ə̯u*, *-i̯ĕu*, *-ieu*, for these Anc. rimes may contain words of the most varying Arch. kinds.

2) Simon proceeds from his first point: because certain Anc. *-i̯u* interchange, in the script and rimes, with *-ə̯u* (e.g. 偷 *t'ə̯u*: 輸 *śi̯u*), and because many words in Anc. *-o* and *-a* (finals *-uo*, *-i̯uo*, *-a*, *-i̯a*) rime in the Shï with Anc. *-i̯u* and *-ə̯u*, he concludes that such

rimes *-o* : *-i̯u*, *-a* : *-i̯u*, *-o* : *-g̊u*, *-a* : *-g̊u* reveal an Arch. guttural in both rime words. Thus all the words 下 *γa* : 羽 *ji̯u* (Shï-king rime), 戶 *γuo* : 羽 *ji̯u*, 女 *ńi̯wo* : 舞 *mi̯u*, 土 *t'uo* : 父 *pi̯u*, 家 *ka* : 庾 *i̯u* etc. would have had Arch. final "*-γ*". Indeed, in this way he comes to show that practically all the numerous words in Anc. *-i̯u*, *-uo*, *-i̯wo*, *-a*, *-i̯a* had an Arch. guttural final! I have shown that this is not at all confirmed by the Shï-king, as the words in question never rime with real *ju-sheng* words (Anc. *-k*), in the way the words in *-uâi* : *-ui* : *-i̯g̊u* do, which really had such an Arch. guttural. (The poor rime 下 *γa* : 羽 *ji̯u* has a quite different explanation: *γa* < *g'å*, see J.R.A.S. 1928, p. 778 ff.).

3) Simon concluded an Arch. final guttural or dental in large groups of words on the strength of Shï rimes, where the rime word itself had *not* got an Anc. (6th c. A.D.) final consonant, but where the script reveals such a consonant of the Archaic stage. So, for instance, he supposed a guttural in 吾 *nguo* ("*nguoγ*") since 語 *ngi̯wo*, which has 吾 for phonetic, in Shï king, rimes with 寫 Anc. *si̯ă*, which in its turn has had an Arch. guttural because its phonetic is 舄 Anc. *si̯äk* (and then he concludes that 五, which is phonetic in 吾 also had "*-γ*"). 棣 Anc. *d'iei* (and hence 隶 Anc. *d'âi*) had Arch. dental final "*d'ieđ*" because it rimes with 醉 Anc. *tsui*, (the Arch. dental final of which is proved by its phonetic 卒 *tsuət*). And then Simon goes on from one case to another, with an ever more indirect proof; he obtains "rime chains", *all* the words of which get an Arch. final consonant if only *one* of them has any connection in some way with a word which is sure to have had an Arch. final consonant: 次 rimes with 尸; 尸 rimes with 迷 and 葵; 葵 has the phonetic 癸, and this occurs as phonetic also in 騤; this rimes with 依; 依 has for phonetic 衣, which is phonetic in 衮 *i̯ăi* — and for the final *-i̯ăi* there is script proof of a dental final in most cases (e.g. 例 *li̯ăi* with phon. 列 *li̯ăt*);

moreover 尸 rimes with 毗; this has for phonetic 比, for which Kuang yün gives a reading *b'i̯ĕt*. Therefore *all these words* (次, 尸, 迷 with 米, 癸 with 葵 and 騤, 依 etc.) have an Arch. dental final. By aid of such "rime chain" proofs Simon finds final consonants in enormously large groups of words. Against this method of reconstruction I have raised the objection — which to my mind is very serious — that he reckons without the possibility of imperfect rimes in the old poetry. He seems to believe that the poets were philologists who looked upon their verses as if they were tables of phonetic laws in a treatise of comparative philology. But in fact the risk of only approximately exact rimes is very great. It must be remembered that the Arch. final consonants in cases like 寫 *si̯a* (with phon. 鳥 *si̯äk*) and 醉 *tsuɨ* (with phon. 卒 *tsuət*) were entirely lost already before the time of Anc. Ch., as e.g. the Japanese and Korean loan words show. This disappearance certainly did not come as a sudden catastrophe, but must have been prepared by a gradual weakening of the final consonant. This weakening may have required conturies, and it may have *begun very early*, why not in Chou time. Now, if the Arch. 酔 *tsuɨt`* had become, at the time of the poet, $tsuɨ_t$ or $tsuɨ_d$, a poet can very well have been satisfied to rime *d'iei*: $tsuɨ_t$ ($tsuɨ_d$) — not troubling about the faint final consonant in the second word. Similarly, if 余 *i̯wo* rimes with 庶 *śi̯wo*, and this was Arch. *śi̯wok* (because it has 度 *d'âk* for phonetic), it may be due to a weakening of the final guttural already in Chou time: *i̯wo* : $śi̯wo_k$ ($śi̯wo_g$). I therefore expressed my belief that *real proof* of an Arch. final consonant in words of the types *nguo*, *ngi̯u*, *liei*, *ts'i* etc. (i.e. words ending in vowel in Anc. Ch.) can only be said to exist when we have a *direct* connection with *ju-sheng* words (*-p*, *-t*, *-k* in the 6th c. A.D.) [1])

1) This, of course, does not preclude that many more may have had it really, though we are not able to prove it.

either in the script or in the rimes; for these *ju-sheng* words had no such weakening in the final in Chou time, as far as we can judge. Thus the final dental in 醉 *tsuɨ* is certain on account of the phonetic 卒 *tsuət*, a *ju-sheng* word; but we cannot *rely* upon the *indirect* proof that 棣 *d'iei* has had a final dental because it rimes with 醉 *tsuɨ*. Similarly we can be convinced that 到 *tâu`* had a final guttural since it rimes with the *ju-sheng* word 樂 *lâk* (Legge, She king, p. 552). But we cannot be sure that various words in *-âu*, *-i̯äu* etc., which rime with 到, equally had it, for there may have been a hedge-rime *kâu* : $tâu_k$ ($tâu_g$). Therefore, out of these thousands of words in which Simon wants to reconstruct Arch. finals: "*-γ*" and "*-đ*", such finals can be said to be *proved* only in a small percentage of the cases. The rest are more or less unsafe.

Even when Simon adduces direct proofs, he sometimes commits the error of believing too implicitly in the orthodox edition of the Shï king. He thinks the rimes 髦 *t'iei* : 翟 *d'iek* : 晢 *si̯äk* etc. in Shï, Yung-feng 4, prove final gutturals for the series 也. But 髦 is not sure even for the Mao version, for it is quoted 鬄 by Cheng Hüan († 200 A.D.) in his commentary to Chou-li (*T'ien kuan, chueï-shï*), and so it is still quoted by the Sung author Sü Kie in his *Shuo wen hi chuan*. *Shuo wen kie tsï* (100 A.D.) writes 鬄, adding that some write it 髦. Nothing can be built on such unsafe material.

I also wish to point out that Simon operates nearly exclusively with *-γ* and *-đ*, and very seldom with *-b*. It is, however, difficult to see why such enormous groups of words should have ended in gutturals and dentals, and nearly none in labials. In my Analytic dictionary I have shown that in a few cases we can prove an Arch. labial final, lost before Anc. Ch.: 去 *k'i̯wo* < *p`* because of 劫 *ki̯ɐp* etc.; 內 *nuâi`* (< *nuât*) < *nuâp* because of 納 *nâp*. These

納 *nâp* 'introduce' and 內 *nuâp`* (which by dissimilation gave *nuât* > *nuâi*) 'interior, inside', are evidently variations of the same stem. Now, there are more cases which can be suspected of a similar stem variation. There is 對 'to match, to correspond to, to answer', Anc. *tuâi`* which stands to 荅 (答) *tâp* 'to answer' just as 內 *nuâi`* stands to 內 *nâp*. We can expect, therefore, that 對 *tuâi`* was an earlier *tuât*, which was the dissimilated form of an Arch. *tuâp*. An interesting confirmation of this is given by the *Shu king*, chapter *Lo-kao*, where the *ku-wen* version (Legge, p. 443) has 奉答天命, but the *kin-wen* version, as preserved by Fu Sheng in the *Shang shu ta chuan* (ap. *I li king chuan t'ung kie*, chapter *Tsi i*) has 奉對天命. These variants must be due to a great phonetic similarity between 答 and 對. Another suggestive case is 就 'go to, approach', Anc. *dz'i̯ə̯u`*. In the J.R.A.S. 1928, p. 806, I confirmed its guttural Arch. final by the compound 蹴 *ts'i̯uk* and some more derivates *ts'i̯uk*, *ts'i̯uk*. However, it is possible that I was rash there; the *ts'i̯uk*, *ts'i̯uk* forms may be due to dissimilation. Just as 風 Arch. *pi̯um* became Anc. *pi̯ung* by dissimilation, a *ts'i̯up* should regularly become *ts'i̯uk*. 蹴 *may* therefore have been an Arch. *ts'i̯up*, and hence 就 *dz'i̯ə̯u may* have had an Arch. labial final: *dz'i̯ə̯u`* > *p*.

For this speaks the close relation of 就 to the word 集 Anc. *dz'i̯ə̯p*, which meant originally 'come to, go to, join with'. Here again the *Shu king* is suggestive. In the chapter *Ku-ming*, the *ku-wen* version (Legge, p. 547) had 集大命 'he came to the great mandate', but the *kin-wen* version, preserved by the "Classics on stone of the *Hi-p'ing* period" (172—177 A.D.) cut by Ts'ai Yung (*apud* 隸釋 *Li shi*) has 就大命. It is evident that 集 and 就 must have been, originally, very similar to the ear, or we could not explain this variant. Altogether, we shall have to be careful about the words ending in Arch. labial; we

cannot afford to overlook the possibility of their having been quite numerous.

My objections (*op. cit.*) to Simon's wholesale introduction of Arch. final consonants do not seem to have made any impression on him; he must have thought me over-cautious, for in his latest work he takes no account of them. He operates with no less than 82 words — out of a total of 338 Chinese-Tibetan word comparisons, i.e. one fourth of the entire material — in which, on the Chinese side, he has reconstructed Arch. finals, "*-ɣ, -đ*" on the strength of such indirect proofs: words for which there is no direct connection, in script or Shï rimes, with *ju-sheng* words. Indeed, these reconstructions of his take such a prominent place in the whole of his phonetic system, that it must be said, that, if they turn out to be unacceptable, then the principal equivalence laws of his Tibetan-Chinese comparisons — rather unsafe beforehand on account of their great number and variety, as discussed above — to a considerable extent get their support knocked out from under their feet.

It is therefore highly interesting and important to test their value. If I have been over-cautious, if they are good, if Arch. Ch. really had final gutturals and dentals (whether *-ɣ* or *-g*, *-đ* or *-d* is a minor point) in all these words, this must be reflected in some of the cognate languages. So we had better turn to the Linguistic Survey of India again and examine some words, the identity of which with Chinese words is absolutely certain. We have here an excellent and decisive instrument of control.

On p. 13 of Simon's book we find:

nga [*ngaɣ*?] ich = *nguo* [*nguoɣ*] 吾

lnga [*nglaɣ*?] fünf = *nguo* [*nguoɣ*] 五

These are but two examples out of a table of 22 word comparisons, in all of which Simon has reconstructed Arch. Ch. "*-ɣ*". 3 out

of these have direct proofs of their guttural final (九, 渡, 耳); 19 have only indirect proofs. In all the 22 cases Simon reconstructs equally a Proto-Tibetan "-*γ*", and to 18 out of these an interrogation mark is added, indicating that the guttural is reconstructed on the strength of the Chinese forms exclusively; for 4 words Simon has found corroborative evidence for the Tib. guttural outside Chinese.

Let us look first at the word '5':

Tibetan group: *lnga*, *nga*, *γā*, *šnga*, *rnga*, *γa*, *kung-ngau*, *ngå-bi*, *liå-ngai*, *gwai*.

T'ai group: *ha*.

Karen group: *ña*, *ñe*, *ngü*, *ngai*, *yai*, *yü*, *je*, *zü*, *ze*, *ngat*.

Himalayan group: *ngā*, *nai*, *nå*, *nā-sī*, *ngā-chi*, *ngā-ji*, *ngō*, *ngo*, *ngā-ka-bo*, *nga-ka-pop*, *ngā-ka-li*, *ngā-ya-k*, *ngāk-b'ou*, *ngā-ya*, *ngā-ra*, *ngo-lo*, *ba-nga*, *ngo-ngu*, *fa-ngū*, *pil-ngå*, *ā-ngå-kå*, *ā-ng*, *mā-ngā*.

Lolo group: *nga*, *ngo*^{o}, *hnga*, *ngwa*, *wa p*^{a}*nga*.

Bårå group: *pa-ngu*, *pā-ngu*, *po-ngu*, *pu-ngu*, *p'u-ngu*, *po-ngo*, *ma-nga*, *ma-ngā*, *mu-nga*, *ngā*, *ā-gā*, *bā-ngā*, *ngau*, *mi-ngēo*, *p'å-ngō*, *mi-ngū*, *ma-ngyū*, *p'a-ngā*, *p'a-ngeu*, *fa-ngā*.

Kachin group: *m*^{a}*nga*, *ma-ngā*, *mu-nga*.

Kuki-Chin group: *ngā*, *nga*, *ma-ngā*, *pa-ngā*, *ra-ngā*, *ri-ngā*, *pa-ra-ngā*, *hmā*, *hngå*, *hngo*, *pāng*.

Lūi group: *ngā-ha*, *ma-nga-kong*.

Burma group: *ngå*, *ngu*, *ngā*, *ngā-ku*, *hā-an*.

These examples clearly show that the I.Ch. root *ended in a vowel*. Here, as in the words discussed earlier, prefixes occur, varying from language to language, and so do the suffixes, though they are rare in this word. For a final guttural may seem to speak the Nāch'ĕrēng (Himal. gr.) form *ngāk-b'ou*, but a comparison with the sister languages: Sāng-pāng *ngā-ka-bo* and Rūngchenbūng *nga-ka-pop*, and even the more remote languages Arakanese, In∂a, Tavoyan

(Burma gr.) *ngā-ku* make it clear that *-k* is here a loose suffix. This becomes absolutely certain when we come to '4' Ch. *si*, where there has admittedly never been any final guttural: the *-k* suffix appears there as well: Nāch'ērēng *lik-bou*, Sāng-pāng *Lak-ka-bo*, Arakanese *le-ku*. We have not the slightest right to introduce it in the Tibetan. And Simon's reconstruction *lnga* [*nglaγ*?] contains a second error, the metathesis, as is clearly shown by the Kuki-Chin forms *ra-ngā*, *rā-ngā*, *ri-ngā*, which show us the fuller form to which Tib. *lnga* is comparable.

Let us now examine the word "I":

Tibetan group: *nga*, *ngā*, *ngai*, *ñai*, *ngå*, *kå*.

T'ai group: *ku*, *kau*.

Karen group: *nga-swun*, *ña*, *ke*, *k'i*, *ki*, *hē*, *hi*, *kwai*, *va*, *kwe*, *ya*, *yä*, *zä*, *nå*.

Man group: *kō*, *vai*, *go*, *ya*, *yā*, *yē*.

Himalayan group: *nga*, *ngā*, *kā*, *kā-tē*, *hā*, *g^a*, *gai*, *ge*, *gē*, *gye*, *ji*, *kī*, *go*, *gō*, *kå*, *ngŭ*, *nå*, *kā-ngā*, *ko-ngā*, *kong*, *kong-ā*, *ā-kā*, *ang-ā*, *ang-ka*, *ang*, *ung-ka*, *ūng-gū*, *ūng*.

Lolo group: *nga*, *ngwa*, *ña*, *ga*, *ngo*, *go*.

Bårå group: *āngā*, *āng*, *ã*.

Nāgā group: *ngā*, *ngai*, *ni*, *yi*, *ī*, *kai*, *ā*, *ai*, *i*.

Kachin group: *ngai*.

Kuki-Chin group: *ei*, *ei-hāk*, *ke*, *kai*, *kei*, *kyei*, *kye*, *che*, *chē*, *nai*, *ni*.

Lūi group: *nga*, *ngā*, *nga-hak*.

Burma group: *ngā*, *ngå*, *ngo*, *āng*, *ung*.

The only forms which could here speak in favour of a "*-γ*" would be *ang*, *ung*, *kong*, but the testimony of other languages clearly shows that they are contractions of *a-nga*, *u-nga*, *ko-nga*. The root has evidently been *nga*, with but seldom occurring prefixes (*ka*, *a*) and sometimes a final *i* augment. No trace of a "*-γ*". It is indeed impossible for me to accept Simon's reconstructions

lnga [*nglaγ*?] = 五 *nguo* [*nguoγ*], and *nga* [*ngaγ*] = 吾 *nguo* [*nguoγ*], based as they are on the fact that the derivate 語 *ngi̯uo* in the *Shï king* rimes with 寫 *si̯a*, which has 鳥 *si̯äk* for phonetic, against this perfectly crushing evidence of all the I.Ch. languages in favour of a vocalic stem in these words [1]).

If we pass on to words with final "*-đ*", we shall find some analogous cases.

Take the word 四 Anc. Ch. *si*, for which Simon writes:

Tib. *bži* [*bžiđ*?] vier = *si* [*siđ*] 四.

We find:

Tibetan group: *bži*, *žbī*, *sbyī*, *ži*, *ši*, *rai-bi*, *pli*, *gža-rai*, *hla*.

T'ai group: *si*, *s'ī*, *šī*.

Karen group: *li*, *lwi*, *lwī*, *lwe*, *lwä*, *ti*, *lit*.

Man group: *plöü*, *plo*, *hlao*, *piē*, *pē*, *pēi*, *p'ä*.

Himalayan group: *le*, *lī-sī*, *li-ji*, *lī-chi*, *rī-chi*, *lā-ya-k*, *lāk-ka-bo*, *lik-b'ou*, *buli*, *fa-lī*, *b'aluk-pu*, *pingi*, *pli*, *b'li*, *ble*, *b'āl*, *blö-lē*, *vli*, *pi*, *pī*, *pu*, *pū*.

Bårå group: *bri*, *brī*, *bre*, *brui*, *chi*.

Nāgā group: *lei*, *ā-li*, *ā-lī*, *p'ā-le*, *p-hli*, *pā-dai*, *bā-lī*, *pe-li*, *pe-di*, *pe-zi*, *pe-za*, *p'i*, *fi-li*, *mā-lī*, *matlī*, *ma-hli*, *mati*, *mā-dai*, *mū-dai*, *me-že*, *me-zü*, *dā*.

Kachin group: *ma-li*, *ma-lī*.

Kuki-Chin group: *li*, *lī*, *hlī*, *hmuli*, *pa-lī*, *p'a-lī*, *pā-li*, *palli*, *pilli*, *palü*, *p'i*, *pyi*, *ma-ri*, *mā-ri*, *man-li*, *malli*, *min-li*, *milli*, *mī-lī*, *un-li*.

Lūi group: *pī-ha*, *ma-ri-kong*.

Burma group: *le*, *lē*, *le-ku*, *mi*, *mik*, *byit*.

---

1) Having arrived at his conclusion of Arch. final guttural in the words 吾 and 我, Simon adds (Zur Rek. etc. II, p. 25): "Die auf Lautformen ohne ursprünglichen Gutturalauslaut aufgebaute These Karlgrens "Le Proto-chinois, langue flexionnelle" — wird also einer Nachprüfung bedürfen". As I have shown, there is no possibility of reconstructing a "*-γ*" in these words; so nothing has happened to invalidate my thesis about them.

Everything here points to a vocalic root *li*, which is diversely changed through the influence of various prefixes. The only forms which point in the direction of a final-*t* are Taungɔu (Karen gr.) *li*^{t} and Maru (Burma gr.) *byi*^{t}. The former proves nothing, for Taungɔu has a final ^{t} suffix in words where no original dental is possible, e.g. '5' *nga*^{t}. The *byi*^{t} of Maru evidently has to be judged in the light of the dental (palatal) suffixes in the Himalayan group: *lī-sī*, *li-ji*, *li-chi*, *rī-chi*. Another suffix, common in numerals, is the *-k* of *b'aluk-pu*, *lā-yā-k* (Himal. gr.), *mik* (Burm. gr.). For the Tia. [*bžiđ*] of Simon's there is noth the slightest support, nor for the Chinese [*siđ*]. The I.Ch. root had no final dental.

Space forbids the quotation in extenso of the almost perfect parallel of the word 'to die' (see Lingu. Surv. I, 2, p. 246), for which Simon writes:

Tib. *ѐi* [*ѐiđ*] sterben = Ch. *si* [*siđ*] 死.

Here we have about 140 languages which all have a vowel ending (*si*, *ɔi*, *ši*, *t'i*, *še*, *šö*, *tei*, *tai* etc.), and only the following cases which end in a consonant. Zayein (Karen gr.) *ser*; Kabui (Nāgā gr.) *t'ait'*; Maru (Burma gr.) *ši*^{t}, which have to be judged in the light of Rangkas (Him. gr.) *sī-chan*; and a few forms ending in gutturals — the common suffix — e.g. Abor, Miri (Him. gr.) *sig*, K'ami (Kuki-Chin gr.) *dwi* and *do*^{k}.

Here again, we cannot possibly be bold enough to reconstruct a Proto-Tibetan and Proto-Chinese "*siđ*". Simons supporting evidence: Tib. *ѐid* and *gsid-ma* 'Leichenschmaus' and *gѐin-po* 'Verstorbener' are words which must contain derivative suffixes.

For the word 水 'water' Simon writes *świ* [*świđ*]. For this *đ* there is no support at all in the I.Ch. languages (*op. cit.* p. 100); there is a perfectly overwhelming evidence in favour of an I.Ch. root ending in a vowel.

The examples given here will be sufficient — though it would

be easy to adduce some more — to show that Simon's reconstructions of Arch. final consonants in Chinese, by aid of the indirect proofs described above, find no confirmation in the comparative material furnished by other I.Ch. languages; on the contrary, by their remarkably consistent vowel terminations of some such words they give ample proof that his methods of conclusion are too risky and lead him astray.

Simon, of course, can answer to this: "The Arch. finals reconstructed ("-*γ*" and "-*đ*") are so *weak* phonems, that there is a possibility for their having disappeared in all the languages of the I.Ch. family". Or else, he might say: "I have concluded Arch. -*γ* and -*đ* for Chinese and Tibetan alone, not for other I.Ch. languages". The latter I do not think he will be likely to say. Sometimes, indeed, he adduces forms with consonant finals from other I.Ch. languages in order to confirm his reconstructions for Tibetan and Chinese. And besides this, Tibetan and Chinese are so remotely cognate, so extremely dissimilar, that it is impossible to assume that these two alone would form a group within the family, and that they had this feature in common against all the other I.Ch. languages. On the other hand the argument that all the languages may have lost such finals, because they are weak sounds, is nothing that entitles us to reconstruct such finals. If they are missing in all the languages (including Chinese, but for Simon's indirect proofs), we have not the slightest right, according to the principles of comparative linguistics, to assume that they have existed.

There is, however, one objection to my argumentation, which Simon could make. If we can show one or more words where we have stronger reasons for reconstructing Arch. Ch. -*g* ("-*γ*") and -*d* ("-*đ*") than those indirect proofs of his, and if none the less these very words in the majority of the I.Ch. languages have a

vocalic termination, then we may say we have got proofs that a *-g* ("*-ɣ*") or *-d* ("*-đ*") has existed, but that a wholesale loss of it has taken place in this language family. Let us examine this intricate question.

There is a category of words in Anc. Ch. *-ə̧u*, *-i̯ə̧u* which have a curious interchange with words in Anc. *-uâi*, *-ɯi*, *-i* in the phonetic series of the script, *and* in the *Shï king* rimes. From this fact Simon has drawn the conclusion that the whole of this word category had an Arch. final "*-ɣ*" (I prefer to suppose *-g*), and I had occasion (J.R.A.S. 1928) to confirm this clever theory of his by a number of cases where words of this category rimed, in the *Shï king*, with real *ju-sheng* words (words ending in *-k* in Anc. Ch. and even to day in Southern China). To this category belong e.g. 九 *ki̯ə̧u* '9' and 耳 *ńźi* 'ear'. I really believe that it is difficult to deny that Arch. Ch. had some guttural final in these words. And yet they have a vocalic termination in a majority of the I.Ch. languages. Are we to conclude, from this, that large groups of words have had I.Ch. final gutturals or dentals (*-ɣ*, *-đ* or *-g*, *-d*), and that these finals have been dropped in all these languages? That consequently Simon may allow himself to conclude Arch. Ch. finals in any words without having to trouble about the fact that they end in vowels in all cognate languages? I think not. Let us look at '9' first and then at 'ear'.

Tibetan group: *dgu*, *gu*, *rgu*, *rgū*, *dū-gū*, *rgū-mi*, *gu-bi*, *kung-gū*.

T'ai group: *kao* (*kau*).

Karen group: *kwi*, *kwe*, *kwe-ma*, *k'wī*, *lwi* ƌå *tü*, *lwi so ta*, *kut*.

Man group: *yu*, *dua*, *dūā*, *chu-a*, *chu*, *chʸua*.

Himalayan group: *ku*, *kū*, *g'ū*, *guh*, *gui*, *zgui*, *gvī*, *kå-nāng-kå*, *kyā*, *ke-ñong*, *ga-le*, *gu-gu*, *kū-hå*, *ka-kyót*.

Lolo group: *ku*, *kū*, *gū*, *gvū*, *gwī*, *kö*, *ke*, *wö*, *kå*, *tᵃgü*.

Bårâ group: *dgu*, *sku*, *sugū*, *sk'ō*, *chikuk*.

Nāgā group: *guh*, *ta-ko*, *ta-k'u*, *t'a-ku*, *ta-krū*, *tō-kū*, *te-kwū*, *te-k'ē*, *tu-gu*, *tu*, *cha-kū*, *chā-ko*, *cho-ko*, *chi-ko*, *chi-kū*, *ā-kū*, *i-k'ū*, *si-yu*, *ser-kep*.

Kachin group: *ch^{a}ko*, *ch^{a}ku*, *cha-kū*.

Kuki-Chin group: *ko*, *kō*, *kū*, *kūo*, *kwō*, *kw^a*, *kwā*, *kūwa*, *a-ko*, *a-kū*, *ta-kå*, *ta-kū*, *pa-kuā*, *pa-koa*, *pa-kūåe*.

Lūi group: *tū-hū-ha*.

Burma group: *ko*, *kö*, *kui*, *kao*, *tāk-kū*, *kau-an*, *kaung*, *ko-ku*, *kok*, *go^k*.

Is it allowable to conclude, on the strength of the forms *chikuk* (Bårâ gr.), *kaung*, *kok* (Burma gr.) that all the I.Ch. languages once possessed a final guttural in this word, dropped later on in nearly all these languages? No. I am afraid that in spite of these forms we dare not reconstruct any I.Ch. *-g* ("*-γ*") [1]). It is obvious that we have here some "einzelnsprachlich" phenomenon, and the guttural endings are simply suffixes welded to the stem. The form *kaung* has to be seen in the light of the *kau-an* of the sister languages, *kok* in the light of *ko-ku* of Arakanese and Tavoyan. In all likelihood the *chikuk* of Tipurā has a similar origin. It must be remembered that already in the word '100' (Tib. *brgya*, Ch. *pɒk*) examined p. 41 above, there popped up, here and there, a curious final guttural *-k* etc., which must be interpreted as a suffix, and which seems to be especially prone to appear with numerals. Why these suffixes appear in certain languages and not in others, and with certain numerals and not with others, is a question which we cannot answer at present, for we know infinitely too little about those various languages and their individual history. In Arakanese, this *ku* of *ko-ku* is evidently a numerative particle which occurs with all the numerals 2 *hnai-ku*, 3 *ʒon-ku*, 4 *le-ku*, 5 *ngā-ku* etc. Is it too

---

1) As to the forms in *-t* it should be pointed out that Taungʒu *kut* proves no general final consonant; Rong *ka-kyót* is curious, but it must be a peculiar suffix of this individual language.

bold to assume that it is the same in the other languages which have the final *-k*? If Chinese had an Arch. final *-g* in 九, it *might* be a Proto-Chinese numerative particle suffixed and welded into the stem. The same may be the case of 百 *pvk*. Why it should have been preserved (in part at least) with those two numerals and not with the others, I cannot, of course, explain. With '9' it might be due to the final *-u*, a vowel highly akin to the sound *-g* (*-k*), which fact may have helped to preserve it.

It is not even necessary to operate with the idea of a guttural *suffix* in Chinese, and yet the *-g* in 九 may be a purely Chinese phenomenon. We have concluded that there was an Arch. *-g* in this word from the fact that words in *-ə̯u* (e.g. 母 *mə̯u*) and *-i̯ə̯u* (e.g. 仇 *g'i̯ə̯u*) in the *Shï* rimes and in the script interchange with words in *-uâi*, *-wi*, *-i*, and that words out of this very category frequently rime, in the *Shï king*, with words in *-i̯ək*, *-i̯uk*. It has to be observed that it is here a question *only* of words in *-ə̯u*, *-i̯ə̯u*, *not* of words in *-au*, *-âu*, *-i̯äu*, *-ieu* (they never rime with *-i*). This may be due to the fundamental difference in syllable type between *ki̯äu* and *ki̯ə̯u*. That words like 九 *ki̯ə̯u* had *i̯* and *ə* as subordinate vowels and *-u* as the strongest element is an idea introduced already by Pelliot. There can be no doubt that he is right. It is amply shown by the ancient transcriptions of foreign words. In rendering foreign *ku-* one has often preferred 鳩 *ki̯ə̯u* to 俱 or 拘 *ki̯u*; the *-u* in this latter final seems to have been too palatal[1]), something like Engl. *new* (*nju*, with a strongly palatal *u*). In *kə̯u* and *ki̯ə̯u* the *-u* has been clearly velar, like Germ. *Kuh* (or perhaps the still more velar *u* of Swed. Norweg. *ko*). Now, a highly velar *u* is much akin to the articulation of *g*, and it is a very common phenomenon that a *w* (*u̯*) — which is generally very velar, like Engl. *well* — produces a *g* sound: There is, for

1) A pure syllable *ku* did not exist in Anc. Ch., only *kuo*, *ki̯u* and *ki̯ə̯u*.

instance, the well-known fact that Teutonic intervocalic -*ɣɣ*- (-*ww*-) became -*ggw*- in certain languages: A. H. Germ. *houwan* = A. Isl. *hǫggua*, or, to quote modern forms: Germ. *hauen* = Swed. *hugga*. As an initial we have *g*- born from a *w* in *Guillaume* (*Wilhelm*). Perhaps all Arch. Ch. -*ɔu*, -*iɔu* were pronounced with so forcible a velar -*u* that something like a parasitic -*g* was heard: 口 *k'ɔu*$_g$, 九 *kiɔu*$_g$, and perhaps this was the reason why 有 *giəu*$_g$ could be phonetic in 賄 *χuâi* (< *χuəg*, see p. 67 below) and that 讐 *źiəu*$_g$ could rime with 慅 *χiuk* in the *Shï king*? In that case 九 *kiɔu*$_g$ '9' would have had a guttural final element which was not an etymological -*g*, only a phonetic "Nachschlag", if I may express it so, and it would be eminently "einzelnsprachlich". I certainly dare not affirm that this was so, but it is a possibility which we cannot afford to overlook.

Whichever is the true explanation of the Arch. Ch. guttural final in the word '9' — future researches will perhaps reveal the secret some day — I maintain that a synopsis of the I.Ch. forms of the word does *not* encourage us to assume a guttural final in the mother language of the I.Ch. family. The Chinese *kiɔu* < -*g* is an "einzelnsprachlich" phenomenon.

Quite similar is the case of 'ear', Ch. 耳 *ńźi* < *ń*-*g*, see Lingu. Survey p. 64. Here we have again final vowels in many languages: *ni*, *ngi*, *na*, *nā*, *no*, *ne*, *nē*, *nä* etc. But then there is a variety of suffixes, some of which are sure to be properly independent words, as they sometimes occur alone in the sense of 'ear', and many of those are of a guttural type:

Karen group: *nü-ku*, *ni-ku*, *ni-gu*, *nan-kâ*, *la-ko*, *n-ku*, *mâ-ku*.

Himalayan group: *na-kep*, *ne-k'ō*.

Lolo group: *nakō*.

Nāgā group: *nu-g'u*, *nong-ku*, *nu-koun*, *mi-kon*.

Kuki-Chin group: *nā-kong*, *kā-na-ko*, *"hno-gaung*.

Here again the Arch. Ch. *-g* may be a remnant of an end element similar to these suffixes, and therefore we dare not conclude, neither that the Tibetan *rna* had an earlier guttural (Simon: [*nrag*?]), nor that the I.Ch. mother language had any such guttural final.

My discussion of Simon's work has been, to a large extent, a critique and a series of objections. This is but natural in a discussion of a first, intensely difficult attempt to submit the Tibetan-Chinese comparisons to stricter rules than anything produced earlier. I wish to emphasize, that, though I cannot accept Simon's reconstructions for a considerable part of the cases proposed, since to my mind — and as shown here — he has laboured with wrong notions about the Arch. Ch. phonetic garb of these words; and though I do not think that he has correctly analysed the Chinese syllable in certain cases (e.g. 八 *puat*); yet I consider his book to be a courageous and energetic attempt, worth the most serious attention. We have here, after all, a first systematic inventory of the equivalences which seem possible and even probable, all exemplified with cases selected from among the commonest and most concrete words of the vocabulary. It will be a task for future inquirers to determine which of these equivalences hold good, and which will have to be dropped as untrue. A good number of them have even now every appearance of being true. It must be pointed out that the author himself, who modestly calls his book "Ein Versuch", expressly states the nature of his equivalences thus (p. 5): "Die Gleichungen wollen also im allgemeinen noch nicht als richtig, sondern nur als diskutablel angesehen werden". Many of them are, to my mind, more than that: they are convincing.

* * *

Before finishing this article I should like to revert, once more, to the word '9' and the phonetic problems connected with it. In my article in the J.R.A.S. I limited myself to the discussion of the final consonant of cases like 有 *jiəu* phonetic in 賄 *χuâi*; 龜 *kjwi* phonetic in 鬮 *kiəu*; 采 *ts'âi* riming with 已 *i* and 右 *jiəu*; 李 *lji* riming with 母 *məu*; 載 *tsâi* riming with 棘 *kiək* and 輻 *piuk*; 又 *jiəu* riming with 克 *k'ək*; 祀 *zi* riming with 黑 *χək*, 稷 *tsiək* and 福 *piuk* etc. I accepted Simon's theory of final gutturals in all these cases (though I supposed *-g* and not *-γ*), and provisorily I did not enter into the question of the *vowels* in these word categories. I simply accepted, for the sake of brevity, Simon's mode of substituing the guttural for the final *u* and *i* of those words, and thus operated with forms like these: 載 *tsâi* < *tsâg*, 祀 *zi* < *zig*, 賄 *χuâi* < *χuâg*, 龜 *kjwi* < *kjwig*, 有, 又 *jiəu* < *giəg*.

It is evident, however, that this is not satisfactory. On the one hand a rime chain like *tsâg* : *zig* : *piuk*, or one like *χuâg* : *kjwig* : *χək* is too bad; the vowels are sure to have been more similar in Arch. Ch. On the other hand our examination of the I.Ch. forms for '9' above clearly shows that the *-u* of 九 *kiəu* (< *-g*) belongs to the stem, and is *not* a secondary thing, born by the vocalisation of *-g*. We cannot reconstruct a *giəg*; we must reckon with a *giəug* [1]).

In order to make some progress in this problem, I believe we have to take up Dragunov's paper in the *T'oung Pao* of 1928 (vol. XXVI): "Contribution to the reconstruction of Ancient Chinese". I will not enter into any very detailed discussion here of that paper; I will only state that in some of its principal results I think it is

---

1) The origin of the Chinese finals *-əu*, *-iəu*, if thus they are not derived from *-əg*, *-iəg*, is an intricate question, which it is somewhat futile to speculate on. In the word '9' the T'ai form *kao* (*kau*) shows that a vowel before *u* existed already at the time when Chinese and T'ai were one. From a *ku* a *kəu* may easily have arisen simply by the introduction of a parasitic vowel, as is so often the case in Western languages: Anc. Germ. *hūs* becomes *haus*, *heus*, *hüus* in different dialects.

a failure, but that it contains some very good ideas of which we should avail ourselves.

The failure is easily seen from Dragunov's reconstruction scheme. In order to find some difference between the Anc. Ch. dictionary rimes (not poetry rimes this time), the rimes of *Ts'ie yün*, he operates with 3 different kinds of principal vowels, all of which are intermediate between *ə* and *a*. Thus in the rime table 咸 he has the following rimes: (*âm*, *am*, *i̯äm*, *i̯ɒm*, *iem*), *ɒm*, $^{ə}/_{a}m$; and in the rime table 梗 he has: (*əng*, *i̯əng*, *i̯äng*, *ieng*), *ɒng*, *ɐng*.

To distinguish — besides *a* ("*a* aigu"), *â* (*a* grave), *ə* (Germ. Knab*e*) and *ä* — no less than 3 vowels: *ɒ*, *ɐ*, $^{ə}/_{a}$, of so great etymological difference that they distinguish words and result in different rimes: *kɒx*, *kɐx*, $k^{ə}/_{a}x$ is phoneticall impossible. Dragunov has taken his *ɐ* from Jespersen; but he has not understood that Jespersen by *ɐ* means exactly what I mean by *ɒ*, and that the difference is only typographical, Jespersen using an inverted antiqua letter, whereas I use an inverted italic letter! And this sound can very nicely be described as an intermediate between *ə* and *a*: thus $^{ə}/_{a}$ would be a good formula for this very *ɒ*!

Again, his discussion of the Arch. rime *uâi* is very much beside the point. He makes much of the fact that it becomes *ui* (whereas *wai* > *uai*) in Mandarin and *oi* in Annamese. He concludes that it was never *uâi* in Anc. Ch. but "$u^{ə}/_{a}i$". But the Anc. *a* vowel in the rimes *âi*, *uâi* is very well attested by the Japanese loan words; there can be no doubt about the *a* quality in those rimes in the 6th c. A.D. The difference between 瑰 *kuâi* > Mand. *kui*, Ann. *koi*, and 怪 *kwai* > Mand. *kuai*, Ann. *kuai* is not a whit more astonishing than the contrast 官 *kuân* > Cant. *kūn* (Mand. *kuan*): 關 > Cant. *kwan* (Mand. *kuan*). The strong *u* eats out the following vowel: *kuâi*, *kuân* > *kui*, *kūn*; not so the weak *u* (*i̯*).

No conclusions regarding the quality of the Anc. Ch. principal vowel can be drawn from such material.

Let us revert to his "$^{\partial}/_{a}$", which he thinks he can reconstruct for the 6th c. (Anc. Ch.) for certain rimes in the "1st division" of the Sung rime tables: 覃 $^{\partial}/_{a}m$ (as opposed to 談 $\hat{a}m$); 咍 $^{\partial}/_{a}i$ (as opposed to 泰 $\hat{a}i$). If we were to translate this formula $^{\partial}/_{a}$ into what it really comes equal to, phonetically: η, could we them avail ourselves of Dragunov's idea and reconstruct 覃 ηm, 咍 ηi? No. For we know from the rime 庚 ηng, that ηng gives a palatal vowel in Go-on: 庚 $k\eta ng$ > $kiau$ ($ky\bar{o}$), 行 $\gamma\eta ng$ > $giau$ ($gy\bar{o}$), 行 $\gamma\eta ng$ > $giau$ ($gy\bar{o}$), 烹 $p'\eta ng$ > $piau$ ($hy\bar{o}$). Hence, if 感 (rime 覃) were Anc. $k\eta m$, it should be Go-on ken; but Go-on reads it kon. So this is excluded. Yet I think that Dragunov's fundamental idea holds good: that the rimes 咍 $\hat{a}i$, 覃 $\hat{a}m$, 咸 am, 山 an, as opposed to 泰 $\hat{a}i$, 談 $\hat{a}m$, 銜 am, 刪 an are characterized by the fact that the former have more interchange with words in $^{\partial}$ ($-\partial k$, $-\partial m$, $-\partial n$) than the latter in the Chinese script, e.g. 亥 $\gamma\hat{a}i$ (r. 咍, though in the falling tone): 刻 $k'\partial k$; 諳 $'\hat{a}m$ (r. 覃): 音 $'j\partial m$; 艱 kan (r. 山): 艮 $k\partial n$. Dragunov has given good examples of this, and he is doubtless right. What are we to conclude from this interesting fact?

In my "Phonologie" I have proved that there was a difference of length in the principal vowel between 咍 $\hat{a}i$ and 泰 $\bar{a}i$. I drew the analogy that 覃 was $\hat{a}m$ as against 談 $\bar{a}m$, but the supposition of this distinction I considered too risky to be carried through in my Analytic Dictionary. I could in fact have done so, however, for I had already observed the phenomenon so strongly emphasized by Dragunov: that one set of the rimes had more to do with $^{\partial}$ — a notoriously *short* vowel — than another. That I had really done so is disclosed by a trick which I availed myself of (without speaking of it) already in the first part of my Phonologie. In the

Kuang yün rime list, 覃 comes *first* (*hia p'ing sheng* n : r 22) and 談 comes *after* (n : r 23); and 删 comes *first* (*shang p'ing sheng* n : r 27) and 山 comes *after* (n : r 28). In my tables, therefore, I ought to have had:

α 删　　β 山

α 覃　　β 談

I inverted this order:

α 山　　β 删

α 覃　　β 談

If I did so surreptitiously, it was because I hoped to revert to the question in detail. I will do so now. The reason why I inverted them was that I had observed that if *one* in each group was *short* and another *long*, it was 山 which was *short* in the *-n* group, and 覃 which was *short* in the *-m* group — this for the reason that the interchange in the script with words in *-ən*, *-əm* (*ə* a very short vowel) took place in the rimes 山, 覃, not in the rimes 删, 談.

Thus, if I were to keep up my theory of *shorter* vowels in one set, I had necessarily to invert the order between 山 and 删, in order to get 山 parallel (an "*α* rime") with 咍, 覃, 咸. I am glad I did so, for now I can keep to my original theory and complete it with reconstructions which to a certain extent agree with Dragunov's. I maintain that in Anc. Ch. all these rimes had *a* and *â* for principal vowels, but some of them were *short* and derived from an Arch. Ch. vowel more or less of the *ə* category; some were *longer* and derived from an Arch. Ch. real *a*.

First a remark on a typographical point. It was not very fortunate that in the Phonologie I chose the notation *âi* : *a̅i*, *ai* : *āi*, leaving the short vowels unmarked and marking the long ones by a stroke. This was inconsistent, for in other groups I had left the long unmarked: 干 *kan*, 虔 *g'i̯än*, and marked the short by a hook:

巾 *kiə̯ĕn*. (The shortness of *ə*, being inherent in the letter, I did not mark it by any diacritical mark). Better, therefore, than 咍 *ə̂i* : 泰 *ā̂i* would have been 咍 *ă̂i* : 泰 *â̂i*. Even this is typographically inconvenient, because of the double diacritical marks on top, so I now suggest that the short ones be marked by a dot beneath the vowel:

Anc. Ch. 咍 *ậi* 皆 *ại* 覃 *ậm* 咸 *ạm* 山 *ạn*
泰 *â̂i* 佳 *ai* 談 *â̂m* 銜 *am* 刪 *an*

I now propose to see in the *ậ* and *ạ* vowels of Ancient Chinese (i.e. the *short vowels*) vowels derived from *ə*, *ɒ* in Archaic Chinese.

Arch. 咍 *ə̂i* 覃 *ə̂m* 皆 *ɒi* 咸 *ɒm* 山 *ɒn*
泰 *â̂i* 譚 *â̂m* 佳 *ai* 銜 *am* 刪 *an* [1]).

This scheme must be taken with one important reservation: the long 泰 rime exists only in *k'ü sheng*, the falling tone; in *p'ing sheng*, even tone, and *shang sheng*, rising tone, there is only *one* rime, i.e. the long vowel words have coincided with the short vowel words. So in the rime 咍 *ậi* (*shang sheng* 海) we have to expect *two* kinds of words: earlier *-ə̂i* and earlier *-â̂i*.

Among the words in earlier *-ə̂i* there are many cases in which the *-i* can be brought back to an Arch. *-k* or *-g*, and in such cases we obtain, instead of *-ə̂i*, Arch. *-ə̂k̀*, *-ə̂g* > Anc. *-ậi* (Mand. *-ai*).

In this way we get a beautiful explanation of the phenomenon in the Chinese script, pointed out by Dragunov:

塞 double readings (*sậì* < *sə̂k̀* and *sə̂k*.
弋 *i̯ə̂k* < *di̯ə̂k* phonetic in 代 (*d'ậì* < *d'ə̂k̀*.
北 *pə̂k* element in the cognate 背 (*puậì* < *puə̂k*.

---

1) It should be pointed out that in regard to the rime 覃 this is what was proposed by H. Maspero already in his "Le Dialecte de Tch'ang-ngan", B.E.F.E.O. vol. XX p. 116. His table there is purely tentative and supported by no arguments, but I guess that he had some corroborative evidence from the T'ai languages in mind. For 山 he writes *ùn*, *òn* and for 咸 *òm* for Arch. Ch. The *o* here is difficult to reconcile with the rimes of the *Shï-king*.

音 *·i̯əm* phonetic in 諳 (*·ə̂m* 〈) *·əm*.
(cf. 三 *sə̂m* 〈 *səm* constantly riming with 心 *si̯əm* and 風 *pi̯um* in the *Shï*).

今 *ki̯əm* phonetic in 含 (*γə̂m* 〈) *g'əm*.

艮 *kən* phonetic in 艱 (*kə̂n* 〈) *kɒn*. Etc. [1])

If we now, from this digression concerning the Anc. Ch. final *-ə̂i* (deriving from an *əi*, which in its turn sometimes represents an Arch. *-əkˋ*, *-əg*), go back to the cases which started our enquiry (p. 63 above), some of them are much improved by our new Arch. vowel system. A rime chain like 載 (*tsə̂i* 〈) *tsəkˋ*: 棘 *ki̯ək*, 輻 *pi̯uk* is excellent (*-əx* and *-ux* regularly rime in the *Shï king*). And other rimes would be equally good if we could accept Simon's vocalisation theory: *əu* deriving from *-əg* ("*-əγ*"). 有 (*ji̯ə̯u* 〈) *gi̯əg* would be nice as phonetic in 賄 (*χuə̂i* 〈) *χuəg*. Unfortunately we have seen that, in the case which we have been able to test, by aid of general I.Ch. material (九 *ki̯ə̯u*), the *-u* is confirmed to be the principal vowel of the stem (as indicated, sure enough, by my reconstruction *ki̯ə̯u*) and is *not* the result of a vocalisation of *-g* ("*-γ*"). Moreover, as we have just seen, an Arch. *-əg* gave Anc. *-ə̂i*, not Anc. *-ə̯u*. A guttural final there must have been, as we have Shï rimes like 讐 *zi̯ə̯u* : 慆 *χi̯uk*, but then the *-g* has stood *after* the *-u*. We consequently have to be satisfied with an interchange like 有 (*ji̯ə̯u* 〈) *gi̯ə̯ug*, phonetic in 賄 (*χuə̂i* 〈) *χuəg*. This is, after all, not so bad. For the *Shï king* rimes and for the compound characters it is sufficiently good; cf. Shï rimes like 棘 *ki̯ək* : 輻 *pi̯uk*, and compound characters like 風 *pi̯um*, with phonetic 凡 *b'i̯ɯɒm*. And as a recompense we can

---

1) It must be observed that a parallel explanation of the rimes 耕 *kɒng* : 庚 *kɒng* (difference?) is not feasible. There was, consequently, no real parallelism between the table 梗 and the tables 咸, 山 in this respect. The secret of the rimes *ɒng* I will not discuss in the present paper.

afford to reconstruct something for words like 𠂤 *zi* etc., i.e. words in Anc. Ch. *-i* riming with *-uâi*, *-i̯ə̯u*, *i̯uk*) which will be much more satisfactory than the *kjig*, *kjuig*, which we operated with until now. For if *ki̯ə̯u* was not an Arch. *ki̯ə̯g*, this syllable may have existed in Arch. Ch., but resulted in something else than *ki̯ə̯u* in Anc. Ch. What would it be likely to result in?

The *Shï-king* rimes discussed here immediately give an interesting suggestion. When we have (see J.R.A.S. 1928, p. 802) the rimes:

祀 *zi* : **棘** *ki̯ə̯k* : **稷** *tsi̯ə̯k* : **翼** *i̯ə̯k* : **食** *dźʻi̯ə̯k* : **福** *pi̯uk*;
祀 *zi* : **黑** *χək* : **稷** *tsi̯ə̯k*;
字 *dzʻi* : **翼** *i̯ə̯k*;
子 *tsi* : **德** *tək*;
止 *tśi* : **式** *śi̯ə̯k*;
事 *dz̧ʻi* : **式** *śi̯ə̯k*;
鯉 *lji* : **福** *pi̯uk*; —

then it is indeed highly tempting to reconstruct **祀** (*zi* <) *dzi̯ə̯g*, **字** (*dzʻi* <) *dzʻi̯ə̯g*, **子** (*tsi* <) *tsi̯ə̯g*, **止** (*tśi* <) *tʻi̯ə̯g*, **事** *dz̧ʻi* <) *dz̧ʻi̯ə̯g*, **鯉** (*lji* <) *li̯ə̯g*.

And if we consider the parallelism in the later language, this seems very plausible. The once strongly varying vocalism in large groups of *ju-sheng* words has been ruthlessly simplified into *i*, and when the *ju-sheng* *-k* was lost, there was left only the *i* (i.e. *-ī*, *-ii*). Anc. *ki̯ăk*, *ki̯ɒk*, *kiek*, *ki̯ə̯k* have all become, first *kik* and then Mandarin *ki* (i.e. *kī*, *kii*). It seems very plausible to assume a similar development of a *ki̯ə̯g* > *kjig* > *kjii*, though at a much earlier date, for the *-g* disappeared, or rather changed into *-g* long before the time of Anc. Ch. (6th c.).

If these conclusions are right, which can only be definitely determined by a comparative study of Chinese and T'ai, we obtain a satisfactory solution of the problem connected with the curious interchange of the Anc. Ch. finals *-ən*, *-i̯ə̯u* : *-âi*, *-uâi* : *-i*, *-ui* in the

scripts and the *Shï* rimes, and of their riming sometimes with *-ək*, *-i̯ək*, *-i̯uk* in the *Shï-king*. The scheme would have been the following in the Archaic language:

母 *mə̯ug* : 鬮 *ki̯əug* : 載 *tsək`*, 來 *ləg* : 基 *ki̯əg* : 龜 *ki̯wəg* : 黑 *χək* : 棘 *ki̯ək* : 福 *pi̯uk*.

And many phonetic series which look queer in Anc. Ch. become clear immediately, e.g.:

Anc. Ch. 疑 *ngji* 礙 *ngə̂i* 凝 *ngi̯əng*

Arch. Ch. 疑 *ngi̯əg* 礙 *ngəg* (or *ngək`*?) 凝 *ngi̯əng*.

For the four rimes of the table 止 of Anc. Ch. we obtain:

α. 微 *-ə̯i*;

β. 脂 *-i* (< Arch. *-i*, *id*, *-it`* [possibly with some vowel inside *-id*, *-it*]);

γ. 支 *-ie̯* (< Arch. *-ia*).

δ. 之 *-ii* (< Arch. *-i̯əg*).

WONG'S SYSTEM FOR ARRANGING CHINESE CHARACTERS.

THE REVISED FOUR-CORNER NUMERAL SYSTEM 改訂
四角號碼檢字法 by Y. W. Wong 王雲五
(Comm. Press. Shanghai. 1928), pp. 143 [1])

BY

J. J. L. DUYVENDAK.

The title of this pamphlet is somewhat misleading. The system which Mr. Wong presents to the world now is very different from that launched in 1925—26. So different, in fact, that it seems hardly correct to speak any longer of "corners", and the "four" have been increased to "five". The system, which was announced with great conviction before, has gone by the board in the same way as the one which, as the inventor dramatically relates, came to him one day in a flash, while he was having dinner with his family, and which for a brief period seemed to be the true solution. Mr. Wong's enthusiasm has remained unabated and not less than nine times has he changed his classifications since the original four-corner system was published. Of his ingenuity there can be

---

1) [Le système préconisé par M. Y. W. Wong pose un problème très grave et très délicat, et sur lequel il importe que les opinions soient confrontées. Je suis heureux de publier aujourd'hui les remarques de M. Duyvendak, qui donnent de bons arguments pour le maintien du système traditionnel. Mais peut-être y aura-t-il lieu de faire au nouveau système une part assez large dans la pratique, par exemple pour le classement des caractères dans les imprimeries et leur emploi par des protes non spécialisés. Je me réserve de revenir sur la question après avoir suffisamment expérimenté le système de M. Wong avec mes étudiants. — P. P.]

no doubt. One should, however, bear in mind these repeated changes in the system and realize that this last attempt may have to be further revised before it becomes fully satisfactory. Mr. Wong tells us (p. 142) that the National Conference of Education, called by the Nationalist Government in May 1928, unanimously passed a resolution to adopt the Revised Four-corner numeral system for the use of indexing and cataloguing in libraries throughout the country, and accordingly, orders to this effect were promulgated by the Ministry of Education and Research in September of the same year. Up to the time of the pamphlet's going to press 43 organizations had already adopted this system of filing and indexing and two Chinese dictionaries, rearranged according to this system, had been published by the Commercial Press, while several encyclopedias, dictionaries, gazetteers and directories were in the press and have probably appeared by now.

Mr. Wong, being Editor-in-Chief in this powerful printing house, the Commercial Press, holds us all, in manner of speaking, in the hollow of his hand and may well compel us to take serious notice of his invention, and to learn to handle his new publications. A few words of warning may, therefore, not be out of place.

The modern Chinese, forced by the trend of modern development to refer far more frequently to dictionaries, indexes, files, etc. than their ancestors, have a singular aversion to the time honoured arrangement of the characters according to the radicals. A foreign sinologue finds this hard to understand. I feel confident that every foreign sinologist who has been properly trained, is able to look up in a very short time an ordinary Chinese character in any dictionary arranged according to the radicals. After some experience one easily picks out the right radical, remembers the approximate numerical order of the radicals and even knows the numbers of the usual ones by heart. No doubt the counting of the number of strokes

is a little tiresome, but here also experience helps a good deal, and in a good modern dictionary, like the *Tz'ŭ-yüan* 辭源, the search for a character is much facilitated by the fact that all character headings, occurring on a certain page, are listed in the margin. By quickly turning over a few pages one soon discovers the character wanted, even if one has not counted exactly whether it contains 8, 9 or 10 strokes. The search might be still further facilitated if the characters containing the same number of strokes were arranged strictly according to some definite system; either alphabetically, according to the pronunciation, or by taking into consideration whether the first stroke of the non-radical element be a horizontal, a vertical, or a slanting line. The main division according to the radical is vastly preferable to that followed, for example, in the *Chung-kuo-jen-ming-ta-tz'ŭ-tien* 中國人名大辭典, when the classification is according to the number of strokes. In spite of the numerous irregularities which the classification under the 214 radicals presents, I believe that most foreign sinologues are fairly content with the situation. The annoyance caused by the irregularities which sometimes place a character under a radical where it logically does not belong, might be mitigated by a system of cross-references.

Now foreign scholars learn the characters in a different manner from the Chinese. The former study them analytically, learning from the very beginning under which radical a character is to be found. Chinese children learn the characters mechanically and it is not until much later that they turn to dictionaries. I do not know whether they are ever taught systematically how to find a character in a radical dictionary. So far as my acquaintance with modern-educated, as well as with old-fashioned Chinese goes, I have found almost without exception that they cannot handle such a dictionary with the same ease as foreign scholars.

Mr. Wong says (p. 6): "... this Kang Hsi Radical system is not only difficult to learn, but even more difficult to handle after it has been mastered with *unspeakable hardship*" (the italics are mine). That the study of Chinese presents "unspeakable hardship" is a truth upon which we may all agree, but I for one should certainly not reckon this particular thing as a really serious difficulty. And why could Chinese children, with their wonderful memories, not be taught in a systematic manner, how to find a character in a radical-dictionary? Surely they would not find it more difficult than a grown-up Westerner, to remember the numbers of the more important radicals and to have a general idea of the numerical order of all of them? Place a square table, pasted on cardboard such as is found in Couvreur's Radical Dictionary, in front of them, to be consulted in cases of doubt, and surely it will not be necessary, as Mr. Wong claims (p. 5), that "... one has to resort to the index of a dictionary to note the page number marked against each radical before one can go to the dictionary itself".

Mr. Wong claims (p. 137) that speed-tests have proved that a character, arranged according to his new system, could be found far quicker than when arranged according to the radical or the number of strokes [1]). The subjects of the test, however, were Chinese students, who presumably had received previous training in Wong's system. Had they, however, ever been properly trained in the other systems, particularly in the radical one? If not, the test has little value. How little the other systems are understood is borne out by one of Mr. Wong's remarks. He says (p. 136)

---

1) Average time for locating a character was according to the

Radical system:	79	seconds
Strokes number:	128	„
Revised Four-Corner system:	17	„

Wong calculates (p. 34) that in a working life of 40 years no less than 2 years will be saved through using his system.

that in the *Chung-kuo-jen-ming-ta-tz'ŭ-tien* "the number of names under the character 王 is as many as 1,870, among which the reader has to struggle *recklessly*" (italics are mine). Now this is not true. I am not an admirer of the arrangement according to the number of strokes, but even in such a classification the situation is by no means so hopeless as Mr. Wong will have it. The second parts of all the names listed under the character 王 are very sensibly arranged according to 1) the number of strokes, 2) the radical, so that one need not flounder amidst all these *wang*'s without a fair chance of finding pretty quickly the one wanted.

So much then for the criticism levelled against the older classificatory systems; but now as to the merits of Mr. Wong's invention. As I believe his system is not yet widely known among foreign scholars, it may be well to copy out the main rule (p. 33):

"Rule I. Strokes are divided into ten classes, each represented by a figure, as in the adjoining table:

It will be clear from a single glance that this is extremely arbitrary. The strokes —, ㇀, 乚, 乛 have nothing in common, and it is absolutely unnatural to separate the horizontal line in 乚 from the vertical part, with which it forms but *one* stroke. The lines printed in red, figuring in the characters under 3, 4, 7, to mention only these, are of a totally different nature. One has simply to remember that they must be regarded as being of the same group. We may grant this, but certainly Mr. Wong's statement (p. 36, c), that his system is "the most natural system", is not made good. On the contrary, it goes right against the brush. This first rule, however, does not cover all cases. A number of rules follow; nominally there are only eight, and Mr. Wong claims (p. 29) that this is an advantage over his original Four-corner system, which had sixteen rules. But on closer inspection we find these eight rules so much subdivided that the total number of rules to be

remembered is not far short of twenty. Some of the secondary rules seem to contradict each other. So we find under 3 (p. 40), that "if part of a stroke has been previously used as a corner, any other part of the same stroke taken as another corner shall be represented by a zero (○)". Consequently, one would expect the character 瀾, given as an example on p. 41, to be no. 3710. We find, however, that it is no. 3712, presumably on the strength of the somewhat obscure supplementary rule II (3), p. 41: "The two ends of an angle are not considered as angles, as $^{1}\!\!\lrcorner^{7}_{2}$".

I shall not here copy all the rules. I only wish to draw further attention on Supplementary Rule I, where it is stated that "the written but not the printed forms are to be taken as the correct forms of characters", given in a table that follows. There it is ruled that 反[1] and not 反[2] it is to be considered as the correct form, although it would seem that the former is the printed, not the written form. Likewise 安 and not [5]安[6], although the former is the normal printed form. [3]亦[3] is considered correct, and not [2]亦[3], although the difference is scarcely noticeable. In other words, one should remember in the case of all these characters how they have to be regarded for the sake of the present system.

It is, therefore, not quite so simple or so natural as the enthusiastic inventer desires us to believe. There are a number of cases that are quite simple, but so it is in the classification according to the radicals, and the difficulty of determining the "corner" in the more complicated cases seems to be as great as the disadvantage of the other system.

Have all his admirable ingenuity and application then been spent in vain? Not necessarily. I realize that the system may have a certain usefulness in the purely technical work of filing cards and indexes, for which it may be desirable to have a certain number attached to it automatically. More especially in this so

because several characters of a title or a name may be indicated by one figure, by taking, for example, the 4 numbers of the first character, the 2 first of the second and third, the first of the fifth and sixth, etc. The method has been tried for this purpose and has, I am told, been found workable, although a longer test is desirable in view of the fairly large numbers of characters, which seem to present alternative possibilities in the numbering. Apart from this technical and restricted use for office, however, I should very much regret a general application of Mr. Wong's ingenious, but thoroughly unscientific, system for dictionaries, encyclopedias, etc. Do we use algebraic formulas in everyday life, though they may be more concise and clearer than arithmetical figures? Young China, in its recent discovery of the card-index, is in danger of exaggerating the importance of "spur" in these things and wanting to reduce to mere figures things that are alive, that have history, that have beauty. With all its mistakes, there is a beautiful and logical order in the radical classification. What will be the result, if the coming generation never once pauses to analyze the characters and to pick out the radical — and herein lies a certain educative value even when wrongly done — but sees a character merely as a jumbled mass of strokes, a few of which are arbitrarily picked out to give it a number for the purpose of finding its place in the dictionary? One feels inclined to ask: "Why not drop the characters altogether and write in the corresponding figures instead!" [1])

---

1) Cf. also: *China Journal of arts and sciences*, X, pp. 68—71; XI, pp. 10—17, 169—172, 290—291.

MÉLANGES.

The use of the Cross among the Nestorians in China.

The Cross — the crossing of two straight lines — has been long familiar in China. It occurs, I think, on the neolithic pottery which has recently been unearthed in the North, and it has been a written word at least since the Shang dynasty; but it has not, so far as I know, been either very commonly or very conspicuously used as an element in ornament; and it has rarely formed the shape or outline of a whole object, whether building, utensil, ornament, or decorative design. But it is not my object to trace the history of the Cross in China, but to collect the little evidence which exists which may throw light on the question of the meaning attached to the Cross by the Nestorians in China and the uses which they made of it.

It is a strange paradox that no less than six Christian Chinese documents of the T'ang dynasty survive, while of the Yüan dynasty, 500 or 600 years later, no writing is extant except perhaps a broken stone tablet which is said to exist at Chinkiang and an inscription at the same place which is preserved in a book. There are of course numberless references to Christians and their affairs in books and inscriptions of the Yüan dynasty, but practically nothing which is Christian in origin or which throws light on the religious beliefs or practices of the Christians. There are also, besides the written documents, a number of actual Crosses carved on stone or cast in

bronze. Of these the dates (with one exception) are doubtful, and only two or three can be claimed, quite beyond the possibility of dispute, as Christian.

Of the six T'ang dynasty documents two (the Hsi-an Monument, and the translation of the *Gloria in excelsis* [*Éloge de la sainte Trinité*], found by Professor Pelliot at Tun-huang in 1908) are quite certainly genuine; and though the history of the other four manuscripts, which are said to have come from Tun-huang, is obscure, I know of no reason to doubt that they too are genuine. Two of these four I have not seen. A third does not mention the Cross. The fourth, dating perhaps from the middle of the seventh century, gives an account of the life of Christ ending with the Crucifixion. It mentions the Cross only as the instrument of Crucifixion, calling it 木 *mu* "the tree", thus: "The men then took Messiah to another place to a tree on the execution ground (?) named Ch'i-chü (? Golgotha); and having bound him on the tree they also took two robbers [and crucified them] on his left (?) and right. The day that they took Messiah and bound him on the tree at noon (?) time was the sixth-day fast." 人乃將弥師訶別處向沐上枋枋處名爲訖句即木上縛著更將兩箇刦道人其人比在(?左)右邊其日將弥師訶木上縛著五(?午)時是六日齋. The *Gloria* does not mention the Cross.

There remains the great Christian Monument of Hsi-an which was set up early in the year 781. Here there is no explicit reference to the Crucifixion, but the Cross — called no longer *mu* but, significantly, 十字 *shih tzŭ*, "the figure of ten" — is mentioned twice. God, we read, "set out the figure of ten to define the four quarters" 判十字以定四方; and "The figure of ten which is held as a seal lightens the four quarters to unite all without exception" 印持十字融四照以合無拘. The one possible allusion to the Crucifixion is "He hung up a brilliant sun

to take by storm the halls of darkness" 懸景日以破暗府; with its counterpart in the metrical eulogy "The sun rose, darkness was destroyed" 日昇暗滅.

This meagre evidence, as far as it goes, suggests that the Nestorians began in the seventh century with the simple Gospel story making little attempt to adapt it to Chinese language or ideas, and called the Cross "the Tree" (木 *mu*, the word used in modern versions of *Galatians* iii. 13, etc.), but that by the end of the eighth century the Cross was called by the purely Chinese term "Figure of ten", 十字 *shih tzŭ*, and was closely associated with the cardinal points and used as a seal, while all allusion to the Crucifixion was excluded. In other words the Cross had come to have a magical significance and was used as a charm. It is worth while to notice that 佛印 *Fo yin*, "Buddha's seal", is one name for the *crux ansata* or *swastika* (*Giles* s.v. 印), and that 持 *ch'ih*, "to hold", is the proper word for "to be armed with" a magical formula (*Giles* s.v. 持).

Turning to the Yüan dynasty we find the prominence of the Cross sufficiently attested by the fact that Christian monasteries were called 十字寺 *Shih tzŭ ssŭ*, "'Figure of ten' Monasteries", in native official documents. That the story of the Crucifixion was known to Kubilai we learn from Marco Polo, who says: "And by no means will he suffer the Christians to carry the Cross before them, and this because on it was scourged and put to death such a man and so great as was Christ" (*Il Milione*, 1928, p. 70). His successors however allowed the Catholic Christians to carry the Cross conspicuously in their processions and to set it up on their buildings. But for the use of the Cross by the Nestorians there is, I think, only one document, and that is the Chinkiang inscription already mentioned of about the year 1281. It says "The figure of ten is an image of the human body. They set it up in their

houses, paint it in their Churches, wear it on their heads, hang it on their breasts. They consider it as an indicator of the four quarters, the zenith and nadir" 十字者取像人身揭于屋繪于殿冠于首佩于胸四方上下以是爲準. Here we have again the definite connexion of the Cross with the cardinal points, its use as an amulet or charm, and the added comparison to the human body, but not the remotest allusion to the Crucifixion. Before passing on it will be interesting to compare with this what Bishop White of K'ai-fêng has recently written (quoting however no authority or examples) of the *swastika*: "In pre-Christian times and in non-Christian countries the swastika has invariably had a religious or magico-religious significance, and was usually connected with the cardinal points" (*Chinese Recorder*, 1930, p. 252). It would not then be surprising to find the *swastika* closely associated with the Christian Cross.

We now come to the actual Crosses carved on stone or cast in bronze which have survived or of which we have more or less trustworthy records.

The only one which can be exactly dated — and it is very possibly the earliest — is the little Cross which surmounts the inscription on the Christian Monument of 4 February, 781, at Hsi-an. This is a Maltese Cross, with the lower limb slightly longer than the others, measuring $2\frac{5}{8}$ inches in height. It is decorated with no less than seventeen circles (one in the middle, one in each angle, and three at the end of each arm) of which eleven contain each a smaller more or less concentric circle, making a total of twenty-eight circles. The middle one of the three circles at the top is surrounded by what I take to be flame with four tongues. The whole stands on a seven-petalled lotus flower and is supported by two clouds flanked by two sprays of flowers. This Cross with

its lotus, clouds, circles, flames, and flowers is, of course, Christian quite beyond the possibility of dispute.

Two Crosses carved on stones were found in a dilapidated little Buddhist monastery near 房山 Fang-shan, forty miles or so south-west of Peking, in 1919. They are of special interest as having given its name of "Figure of ten Monastery" 十字寺, to a purely Buddhist house in the year 1365, though one of them (and probably the other also) is undoubtedly Christian. In form they are very much like the Hsi-an Cross, but they are considerably larger than that. Each has a circle in the middle, decorated inside and out and in the angles of the Cross with a rather elaborate design of petals, and each stands on a lotus; though the circle-decorations and lotuses of the two are not identical in design. The Cross which in 1919 stood on the east side has also three small circles at the end of each of the three upper arms (those at the top are barely visible on the rubbings which have been reproduced), and the western Cross has a large pointed bulb at the end of the same three arms. In the angles of the eastern Cross are four words of Syriac meaning "Look ye unto it and hope in it" (*Psalm* 34.5 (33.6)). That these words refer to the Cross and not, as in the Psalm, to God is made very likely by Professor F. C. Burkitt's discovery of the same text with the addition of the words "the living Cross" written on a Cross in a Syriac MS. of St. Luke's Gospel in the British Museum (Add. 14459 fol. 67 r^0). Here then we have again some slight indication that the Cross was regarded as a charm, though of course "the Cross" may stand for "the Crucified". The date of these Crosses is quite uncertain. I thought at first that they certainly dated from the Yüan dynasty; but the Syriac writing might well, I believe, be as early as the T'ang dynasty. The inscription of 1365 speaks of a Cross on an ancient 幢 *ch'uang*, and another inscription of 960 in the same monastery speaks of the

survival then of a stone *ch'uang* which must have been already old, so that it is possible that the Crosses date from the T'ang dynasty. On the other hand the stones, as described by those who have seen them, do not seem to be quite like the drums of which a *ch'uang* is usually built; and there is no other evidence of Christianity near Peking in the T'ang dynasty.

The Cross mentioned above as found in a British Museum MS. is roughly drawn and is made up of straight lines arranged in frets and squares, and the ends of the four arms are joined one to another by similar fretted lines in a way that reminds one of some of the little bronze Crosses lately found in Sui-yüan province. It is said to be "comparatively modern" — comparatively, that is, to the sixth century MS. to which it has been added.

Next there are the Crosses carved on gravestones at 石柱子梁 Shih-chu-tzŭ-liang in Mongolia, found in 1890, and dating perhaps from the 12th or 13th century. The photographs of five of these (*Bulletin Catholique de Pékin*, Fev., 1924, facing pp. 54, 55) show plain Maltese Crosses with the ends of the arms pointed. One is quite alone, two (or perhaps three) stand on lotuses, and one on some rather indistinct support. These, though apparently without inscription, seem certainly to have marked Christian graves.

Three Crosses carved on stone were found in or near Ch'üan-chou in Fu-chien in 1638, and engravings of them were published at Hang-chou in 1644. The first of these is again a Maltese Cross of the Hsi-an pattern, standing on a lotus which in turn stands on a pedestal. There is one circle in the middle of the Cross, and the pedestal is decorated with a square, two double spirals, and a zigzag line with dots in the angles. The other two Crosses are very much like each other, plain Latin Crosses with the ends of the arms pointed, and both are framed in cusped ogee arches.

One stands on a lotus with other lotuses and foliage below, and the other is supported on clouds or, perhaps, rocks (?).

Most curious of all is the Cross found in a temple at Ch'üan-chou in 1906, of which a photograph was reproduced in the *T'oung-pao* for 1914, facing p. 644. The Cross and the surrounding arch are exactly the same as in the last two specimens described above; but below the Cross in this case is a human figure sitting cross-legged and holding in his clasped hands a flower from which springs another little Cross. The figure has two pairs of feathered wings, and streamers coming from beneath the arms up in front of the shoulders, behind the side wings of the hat, and meeting behind the Cross. The figure is surrounded by clouds. This interesting stone was built into a rough brick wall when it was photographed in 1910, but is said now to have disappeared.

There is no reason to doubt that these Ch'üan-chou Crosses were Christian and Nestorian, but on the other hand there is no positive or documentary evidence to prove that they were so; and there is no indication of their date. It must be confessed, however, that the presence of Nestorians at Ch'üan-chou is not hinted at in any document known to me, while the Franciscans certainly had two or three convents there in the fourteenth century.

Lastly we come to the little bronze Crosses from Sui-yüan on the northern bend of the Yellow River [1]). These are little seals with outline and ornament in high relief, and a ring at the back by which they may be hung up. Of the six of which I have reproductions the smallest measures $1\frac{1}{4}$ inch across and the largest $2\frac{5}{8}$ inches. They are true Maltese Crosses, the equal arms springing from the sides of a square or in one case from a circle. In three the arms are joined by straight or slightly curved bars, as in the

---

1) Attention was first drawn to these crosses by the Rev. P. M. Scott of Ta-t'ung in *The Chinese Recorder* and in *The Mission Field*, both for February 1930.

Syrian Cross mentioned above, and in one of these each connecting bar carries a semicircle enclosing a dot. In three cases the angles of the Cross are otherwise filled; once with circles, once with rectangles forming together a larger square outside the middle square, and in the third case, which is very roughly cast, with something between a circle and a rectangle. The middle squares or circles are decorated in three cases with a *swastika* and in three with a plain cross. The largest of the six Crosses has the *swastika* also on two of the arms, while the other two arms and the arms of the other five Crosses are decorated with semicircles, crescents, and combinations of straight lines, of which the commonest are ⊤ and Y. One of the Crosses has what is known as a revolving design.

These bronze Crosses are said to be quite common in the district, which was it will be remembered the home of the Christian tribe of the Öngüt in the thirteenth and fourteenth centuries, and a considerable number of them have lately been obtained by collectors with a still larger number made in other shapes, especially that of a bird or of two birds. The Chinese dealers are said to call the things "Yüan dynasty seals", 元押 *Yüan ya.*

It has been argued that the presence of the *swastika* and other non-Christian magical symbols makes it impossible, or at least improbable, that these little Crosses can have had any connexion with Christianity, but (apart from the fact that a similar Cross decorated with the *swastika* and with two Christian monograms in Greek letters, found at Khotan in 1895, may be seen at the Musée Guimet) illiterate Öngüt Nestorians of the thirteenth century cannot be judged by the uncompromising standards of educated modern Protestants, and the evidence given above seems to show that the Christian Cross was regarded in China almost from the first as a magical symbol, while the actual specimens recovered

are in practically every case associated with some non-Christian symbol like the lotus. And the only vestige of Christianity found with the last remnant of the Nestorians in the sixteenth and seventeenth centuries was that they made the sign of the Cross over all that they ate or drank (together with some vague memory of the use of the Psalter) and marked the forehead of their infants with a black Cross as a charm to protect them from misfortune. It does not then seem as if there were at present sufficient reason to doubt that we have in these bronze Crosses examples of the Cross which in the T'ang dynasty the Nestorians "held as a seal" and which in the Yüan "they wore on their heads and hung on their breasts" [1].

A. C. Moule.

Singing sands.

To the editor of The Times [2].

Sir

Dr Gumey's letter in *The Times* of yesterday (2 March) appears to be of special interest as it mentions that the phenomenon occurs at sunset, and so suggests that singing sands may be the explanation of the belief in different parts of Asia that the sun itself makes terrifying noises when it rises or sets. John de Plano Carpini in the middle of the thirteenth century writes that the Tartars attacked a country near a great desert, but fled "because they could not bear the noise of the sun; for when the sun was rising

---

1) [Dans le n^0 1 de la *Revue des arts asiatiques* de 1931, je public un grand nombre de ces croix et d'autres petits bronzes en forme de colombes ou même de poisson, la plupart appartenant à M. F. A. Nixon. Je ne doute pas de l'origine chrétienne de ces monuments. — P. P.]

2) [Cette lettre n'a pas été publiée par le *Times*, à qui elle était adressée; il m'a paru bon de la recueillir. On connaît les discussions du sujet par Lord Curzon et par Sir A. Stein. — P. P.]

they were obliged to place one ear on the ground and to stop the upper ear closely that they might not hear that dreadful sound, nor even so could they avert the death of very many of them from this cause." When the natives were asked why they lived underground, "they said that at one time of year when the sun rises there is so much noise that men can in no way bear it, — as was said above about the Tartars. Moreover they used to beat then on gongs (*organis*) and drums and other instruments that they might not hear that sound." And in a Chinese book of the early fifteenth century (異域圖志 *I-yü t'u-chih*) in the Cambridge University Library there is a picture of the sun setting noisily in the land of 沙彌茶 *Sha-pi-ch'a* [1]) to the accompaniment of gong, drum, and horns; with a note which says: "In the evening when the sun sets the noise is like thunder. The king of the country always gathers a thousand men on the city walls to blow horns, sound gongs, and beat drums to drown the sound of the sun. Otherwise the little children would die of fright."

Yours faithfully

A. C. Moule.

Trumpington, 3 March 1931.

Addenda à la bibliographie des publications de G. Bouillard.

Dans le *T'oung Pao* de 1930, 454—457, j'ai donné une bibliographie provisoire des publications de Georges Bouillard, tout

1) [Sha-pi-ch'a (Cha-pi-tch'a) est le Žābarqa de Kāšγarī; cf. les références données à ce sujet par Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 243, et y joindre E. Huber, *BEFEO*, IX, 663; la transcription chinoise est faite sur la forme alternative J̌abarsa (*J̌abarša?). Le texte qu'invoque M. Moule se trouve pour la première fois en chinois, à ma connaissance, en 1225 dans le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua (cf. Hirth et Rockhill, *Chau Ju-kua*, 153); c'est de là qu'il a passé d'abord dans le 記古滇說 *Ki-kou Tien chouo* invoqué par Huber, puis, au milieu du XIV^e^ siècle, dans le paragraphe final du 島夷誌略 *Tao-yi tche-lio*, et enfin, sous les Ming, dans le *Yi-yu t'ou-tche*. — P. P.]

en la déclarant incomplète. Voici quelques travaux qui m'avaient échappé; il y en a sûrement encore d'autres.

21° *Essai d'une Romanisation unique des Sons Chinois, à adopter par le Gouvernement de la République pour la traduction des Documents officiels en langues étrangères*, par G. Bouillard, Ingénieur en Chef-Conseil d'Administrations de l'Etat Chinois, Péking, 1915, in-4 oblong, XIV + 1 + 58 + (chinois) 8 pages; autographié. [Ce système n'a été adopté, je crois, que par Bouillard lui-même. Il n'était guère possible qu'il s'imposât à l'usage international, puisque, tout en rendant *š-* (le *ch-* de la transcription française usuelle) par *sh-*, à l'anglaise, B. gardait le *tch-* français pour *č*.]

22° *Direction générale des Travaux, Ville de Péking. Note sur les grands Travaux à exécuter*, par M^r^ G. Bouillard, Ingénieur en Chef-Conseil de la Direction générale des Travaux de Péking, Péking, Imprimerie des Lazaristes, 1915, in-fol., 1 fnch + 8 + (chinois) 10 pages, avec une carte pliante.

23° *Analyse clinique rapide des urines suivant une technique préconisée par M^r^ le D^r^ A. Martinet.* Adaptation et Notes par G. Bouillard. Péking, septembre 1917, in-fol., 35 ff., autographié.

24° *Les inondations de 1917. Leurs conséquences et moyens proposés pour les combattre*, par G. Bouillard, Ingénieur en Chef, Conseil du Kin-Han et des Travaux de Péking. Traduit en anglais par M^r^ de Rotrou, Chef du Mouvement du Kin-Han. Traduit en chinois par M^r^ Hoa, Ingénieur principal du Ministère des Communications. Une carte. 1^er^ avril 1918. *Sl* [Pékin], 16 pages (français et anglais) + 13 pages (chinois), avec une grande carte pliée.

25° *Coordonnées géographiques (longitude et latitude) de Pékin.* [*Bull. of the Geolog. Soc. of China*, 1929, n° 2, pp. 95—113, avec 2 pl. h. t.]

P. Pelliot.

BIBLIOGRAPHIE.

Mario LONGHENA, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò de' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano,* Milan, "Alpes", 1929, in-8, 259 pages; 18 lires.

H. Cordier avait publié dans le *T'oung Pao* de 1899 (pp. 380—389) une bibliographie de Nicolò de' Conti, reprise et complétée dans *Bibl. Sin.*², 2052—2054, 3167 et 4015, et dans *Bibl. Indosin.*, 85—94; au moment de sa mort en 1925, il laissait quelques notes en vue de l'édition qu'il avait toujours projetée et que M. G. Ferrand a entrepris de mener à bien. Entre temps M. Penzer a joint Nicolò de' Conti à sa réédition de la vieille traduction anglaise de Marco Polo par John Frampton (Argonaut Press, 1929), et M. LONGHENA publié une ancienne version italienne demeurée inédite. Toutefois il reste toujours que nous connaissons le Vénitien Nicolò de' Conti par des documents d'archives qui amènent à le supposer né vers 1395 et à admettre qu'il est mort en 1469, mais que, sur ses voyages qui ont duré 25 ans, nous n'avons que les renseignements espagnols de Pero Tafur qui l'aurait rencontré au monastère de Sainte Catherine du Mont Sinaï en 1436—1437 et le récit du voyage que Nicolò de' Conti aurait fait à Eugène IV (1431—1447) en 1439 et que Pogge (Poggio Bracciolini, 1380—1459) inséra en 1447 dans le 4ᵉ livre de l'ouvrage *De varietate fortunae*, dédié au successeur d'Eugène IV, Nicolas V; l'un des mss. de l'ouvrage de Pogge a été écrit dès 1448. Seulement ces deux sources apparaissent inconciliables sur de nom-

breux points. L'éditeur espagnol de Pero Tafur, Jiménez de la Espada (1874), a accordé tout crédit à son compatriote, et, à sa suite, le récent traducteur anglais, M. Malcolm Letts (*Pero Tafur*, 1929, dans les *Broadway Travellers*), que M. L. n'a pu connaître pour son édition, admet (p. 9) que, au mont Sinaï, Nicolò de' Conti, ne déposant pas sous serment comme à Florence auprès d'Eugène IV, aurait "added a number of highly coloured details which Tafur swallowed with the greatest relish". M. L. (pp. 29—32) conclut au contraire que Tafur n'a jamais rencontré Nicolò de' Conti au Sinaï, mais entendit parler de lui à Florence en 1439 et imagina la rencontre, nombre d'années après, pour prêter au Vénitien le récit de légendes que lui-même avait recueillies en Orient. Les arguments de M. L. sont sérieux, mais on ne voit pas bien pourquoi Tafur aurait menti ici, alors qu'il est en général exact sur le reste de ses voyages; il faudra procéder à un nouvel examen minutieux des deux textes pour se décider. Nous n'avons d'ailleurs pas encore l'édition définitive de Nicolò de' Conti. Il faut évidemment partir du texte latin de Pogge. M. L. en a étudié lui-même les mss. dans le *Boll. della Soc. geogr. ital.* de 1925 (pp. 191—215) et en a préparé une édition critique; mais elle n'a pas paru, et nous en sommes toujours réduits à celle de 1723, assez infidèle. A la version italienne qu'il édite et commente avec soin, M. L. a eu la bonne idée de joindre une traduction des passages de Pero Tafur concernant Nicolò de' Conti et surtout le récit du voyage que Girolamo Adorno et Girolamo da Santo Stefano entreprirent de Gênes, en 1491, vers les Indes, l'Indochine et Sumatra; il s'était déjà occupé de ce dernier voyage en 1905 dans les *Studi ital. de filol. indo-iran.* dirigées par M. Pullè (cf. *Bibl. Indosin.*, 95). Je ne puis entrer ici dans le détail du texte de Nicolò de' Conti, où bien des passages et des noms demeurent obscurs. Deux ou trois remarques seulement. P. 130: La vieille traduction italienne parle de la pro-

vince de "Machabaria", mais M. L. préfère le "Malabaria" du texte latin, et le croit confirmé par la p. 151 où les deux textes donnent "Melibaria". Je ne suis pas convaincu. Dans le premier cas, il s'agit de la province où est Meliapur (près Madras), c'est-à-dire de la partie de la côte orientale qu'on appelait au Moyen Age Ma'bar; dans le second, la province visée est celle de Coilon (Columbum du Moyen Age), c'est-à-dire la côte occidentale, le Malabar; Marco Polo distingue bien les deux noms; mais, si M. L. dit juste, on peut se demander comment tous les mss. latins, y compris celui de 1448, peuvent avoir ici une fausse leçon, alors que la bonne ne se trouverait que dans la traduction italienne. — P. 146: Je crois, comme M. L., que Nicolò de' Conti n'est pas allé en Chine (même s'il y était allé, une explication de Panchonia par Bangkok, p. 147, serait un gros anachronisme), mais le nom qu'il donne pour la ville impériale nouvelle — l'ancienne est Cambaleschia (*lire* Cambalecchia?), Khanbalïq, Pékin — est assez surprenant. Il l'appelle Nemptai, où on a cherché tantôt Nankin, tantôt Hang-tcheou. M. L. n'ose se prononcer entre les deux identifications; mais, en principe, au début du XIV^{e} siècle, il ne peut s'agir que de Nankin. Il a échappé à M. L. que Yule (*Cathay*^{2}, I, 175) avait déjà reconnu, dans le Nemptai de Nicolò de' Conti, le Nemnai (à lire très probablement Nemtai ou Namtai) de la *Vie de Tamerlan* par Šarafu-'d-dīn. Le nom est donc confirmé, mais non expliqué. Cordier a ajouté que c'est peut-être Nankin et non Hang-tcheou, mais que "Nemptai or Nemtaï is a transcription of Nam tai, the island in the Min River, on which the foreign settlement of Fu chau was built after the treaty of 1842". Cette dernière remarque est au moins ambiguë, car l'île de la rivière Min est évidemment hors de question, mais il se peut que les deux noms soient identiques. Le Namtai de la rivière Min est 南臺 Nan-t'ai, avec l'-*m* final médiéval que les dialectes méridionaux

ont gardé jusqu'à nos jours; or c'est ce même original chinois auquel on songe naturellement pour le Nemptai ou *Nemtai, *Namtai, du XV^e^ siècle. Nan-t'ai signifie "Terrasse du Sud", et nous avons des exemples de Pei-t'ai, "Terrasse du Nord", comme désignation de la capitale du Nord à la fin du V^e^ siècle; mais je ne trouve pas actuellement la preuve qu'un usage analogue ait existé sous les Ming pour Nankin, la "Capitale du Sud". — Pp. 184—185: Pogge parle ici d'un Nestorien parlant turc qui serait venu au concile de Florence en 1439 ou peu après, envoyé par son patriarche, et dont le pays était à 20 jours de route du Cathay. M. L. se trompe en disant à ce propos que les Mongols dominaient la Chine au XV^e^ siècle, car ils en avaient été expulsés en 1368. Quant au pays d'où venait le messager, M. L. incline à le mettre dans l'Asie "centro-occidentale"; mais on peut très bien songer à une chrétienté de l'Asie "centro-orientale". Et surtout il me semble qu'il y aurait eu lieu de faire intervenir ici, fût-ce sous réserves, la fameuse lettre de Toscanelli à Christophe Colomb, puisqu'elle est seule, avec le Pogge, à parler de ces chrétiens d'Asie Centrale venus en Italie sous le pontificat d'Eugène IV (cf. *T'oung Pao*, 1929, 64—65). P. Pelliot.

Lim Boon Keng [林文慶 Lin Wen-k'ing], *The Li Sao, an Elegy on encountering sorrows, by Ch'ü Yüan,* introd. par Sir Hugh Clifford, préfaces par H. Giles, Rabindranath Tagore et Chen Huan-chang, Changhai, Commercial Press, 1929, in-8, xxviii + 200 pages, avec 3 pl., $ 3.00.

M. Lim Boon Keng est né à Singapour en 1869, et son éducation a été plus anglaise que chinoise. L'introduction de Sir Hugh Clifford m'apprend qu'il est l'auteur de l'ouvrage *The Chinese crisis from within*, dont l'intérêt m'avait frappé lors de sa publication au début de 1901 sous le prudent pseudonyme de "Wen Ching"; on

doit aussi à M. Lim une partie des *Present-Day impressions of the Far East*. Citons encore *The Great War from the Confucian point-of-view*, Singapour, 1917; *Tragedies of Eastern Life*, Changhai, 1927. Dans les dernières années, M. Lim a été recteur de l'Université d'Amoy, entretenue par des Chinois de la péninsule malaise et qui fut quelque temps la plus active et le plus régulièrement payée des universités chinoises. Cette fois-ci, il nous donne une traduction du 離騷 *Li sao*, dont il maintient, d'accord avec Leang K'i-tch'ao et contre M. Hu Shih (Hou Che), l'attribution à K'iu Yuan, au début du III^e^ siècle avant J.-C. Le *Li sao* a été traduit déjà en allemand par Pfizmaier en 1852, en français par d'Hervey de Saint-Denys en 1870, en anglais par Parker en 1879 et par Legge en 1895. Le titre du poème n'est pas clair. Dans sa préface, M. Giles reproche à Parker et à M. Margouliès (pour ce dernier, lire "1928" au lieu de "1828", et "p. 84" au lieu de "p. 88") d'avoir traduit *Li Sao* par "Tristesse de la séparation", ce qui est, dit-il, une "bad mistake", "hopelessly wrong"; il n'admet que "Falling into trouble" (*Chinese literature*, 51); c'est trancher vite une question obscure. M. Margouliès traduit *Che ki*, 84, 1 *a*, où le commentaire des T'ang indique les deux interprétations. Et M. Giles, qui fait grand éloge de la version de M. Lim, ne paraît pas avoir remarqué que celui-ci incline à une troisième interprétation, "Adieu aux tristesses", et dit expressément n'avoir adopté "Encountering Sorrows" que "par déférence pour l'usage établi" (p. 48). M. Lim, qui donne le texte et la traduction du *Li sao*, leur a préfixé le texte et la traduction du jugement porté sur ce poème au début du VI^e^ siècle par Lieou Hie, dans son *Wen-sin tiao-long*; cette addition est la bienvenue, mais la traduction en est parfois infidèle: à la seule p. 3, l. 2, Lieou Hie ne vise pas le "style" du *Tso tchouan*, mais les faits qu'il rapporte, comme on le voit par la p. 2, l. 9—11; l. 20, "Pi and Hsing" est inintelligible sans une

note; l. 29—30, la phrase "Feng Lung.... and the daughter of Sung" est traduite inexactement; l. 34, "P'êng Hsien" est une traduction très admissible, et qui est aussi adoptée pp. 68, 98 et 130, mais alors il ne faut pas, p. 114, couper ce nom en "Wu P'êng [巫 彭] and Wu Hsien [巫 咸]" en renvoyant au vers de la page 68 où on a adopté "P'êng Hsien". C'est peut-être rendre service aux savants chinois qui publient des travaux scientifiques dans une langue européenne, même maniée avec une réelle maîtrise comme c'est le cas ici, que de leur dire franchement ce que, pour nous, ces travaux peuvent avoir de défectueux. A ce titre, et en laissant même de côté la traduction qui, en vers, est nécessairement un peu libre, je dois faire remarquer qu'un index biographique de noms propres sans renvoi aux vers est d'autant moins satisfaisant qu'il fait double emploi avec les notices, parfois divergentes, qui sont insérées au cours du commentaire pour les mêmes personnages. Et il ne faut pas lire 娀 "Jung" p. 84, ou 閶 "Ch'i" p. 198, quand on transcrit correctement ces mots par "Sung" aux pp. 3 et 113 et par "K'ai" à la p. 61 (cf. encore 魂 rendu par "Yin" p. 4, mais correctement par "Hun" p. 53). De même, un glossaire systématique de la langue du *Li sao* aurait son utilité, mais il est vain de le donner stance par stance en empruntant la traduction de chaque caractère au *Pocket Dictionary* de M. Soothill. Le résultat est que le vers 196 (揜余轡乎扶桑) est traduit par "The bridle reins I hitch on Fu-sang's self", ce qui ne montre pas en soi que *fou-sang* est ici l'arbre du soleil levant; dans le glossaire spécial des plantes, cette équivalence est indiquée correctemant à la p. 105, mais, dans le glossaire des stances (p. 180), Fou-sang est expliqué par "l'Est, originairement la montagne derrière laquelle le soleil se lève"; cela n'a plus de sens, et je ne sais, ne l'ayant pas sous la main, si c'est bien ce que dit le lexique de M. Soothill, mais il est clair qu'il faut remplacer "montagne" par "arbre". Il y a bien d'autres

exemples de ces inexactitudes ou de ces imprécisions; en particulier, le problème du *keng-yin*, au 4e vers, n'est pas effleuré. L'ouvrage se termine du moins par une bonne bibliographie du *Li sao*, due à M. "H. Y. Feng". P. Pelliot.

Hôbôgirin, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises, Deuxième fascicule: Bombai—Busso-kuseki, Tōkyō, Maison franco-japonaise, 1930, in-8, pp. 97—188, avec les pl. IX—XVII (noir et couleurs), 1 pl. hors texte des fig. 42—43, et un Supplément de 4 pages nch.

Pour le fasc. 1, cf. *T'oung Pao*, 1930, 113. Le premier fascicule était déjà fort intéressant, mais on sent dans celui-ci un effort plus poussé; les informations, puisées directement aux textes, sont d'une richesse et d'une précision exceptionnelles. La plupart des articles donnent des faits, à admettre tels quels comme base de travaux futurs; celui de M. Takakusu sur la danse et la musique (*bugaku* 舞樂, pp. 150—157) touche au contraire à beaucoup de questions où les faits mêmes ne sont pas encore bien établis historiquement; il faut le lire en liaison avec l'*Essai historique sur la musique classique des Chinois* de M. M. Courant et surtout avec le beau mémoire *La musique čame au Japon* donné par M. P. Demiéville en 1925 aux *Etudes asiatiques* de l'EFEO, I, 199—226. Voici quelques remarques au sujet du travail de M. Takakusu. P. 151: 吐羅 (ou 度羅) Dora ne va guère comme nom de Quelpaert; phonétiquement, on songerait plutôt au Tokharestan (cf. Demiéville, I, 200), mais on ne voit pas comment justifier historiquement une telle identification. P. 152: Il semble bien que non seulement les traditions relatives au moine cham 佛哲 Buttetsu sont légendaires comme le dit M. Takakusu (le nom, aussi écrit 佛誓 Bussei, n'apparaît que tardivement, et est vraisemblablement repris de la transcription connue de Vijaya, nom de la capitale du Champa;

cf. Demiéville, I, 212), mais "Bodhisena" aussi est sans autorité; les textes anciens ne connaissent que Bodhi, et, cette fois encore, M. Demiéville a montré que le rattachement de thèmes musicaux à Bodhi est une tradition de basse époque. Pp. 153 et 154: Il n'est pas douteux que le 倍臚破陣樂 Bairo hajin-raku ou Hajin-raku est d'origine chinoise et foncièrement identique au 秦王破陣樂 Ts'in-wang p'o-tchen-yo ou P'o-tchen-yo du début du VII^{e} siècle (cf. Demiéville, I, 218, et la description de cette danse à la fin du ch. 49 du *T"ong tche*; aussi le poème de Po Kiu-yi, daté de 808, qui est traduit dans l'article *Po Kiu-yi* de M. Sung-nien Hsu, *Rev. de l'Univ.* de Lyon, 1930, 66—67). M. Takakusu explique ici Bairo par Bhairava, comme l'a fait Oda Tokunō, mais il semble qu'antérieurement il y ait vu une transcription de Virūḍhaka (Demiéville, I, 218, n. 4); ni l'un ni l'autre ne s'impose. Ni M. Demiéville ni M. Takakusu n'ont rappelé les textes de Hiuan-tsang sur l'air "P'o-tchen-yo du prince de Ts'in" qui aurait alors pénétré dans l'Inde (*Mém.*, I, 255; II, 79; cf. aussi *Vie*, 239; Watters, *On Yuan Chwang's Travels*, I, 348—351); mais il faudra y regarder de près pour interpréter ces textes, évidemment destinés à flatter l'empereur T'ai-tsong, et on peut se demander s'il n'y a pas là un sérieux indice que la musique même du P'o-tchen-yo était en réalité venue de l'Inde. Une dernière difficulté porte sur le sens du titre du morceau. Watters, M. Courant, M. Demiéville, M. Sung-nien Hsu, moi-même lisons P'o-tchen-yo, mot-à-mot "Musique de la rupture de l'armée [ennemie rangée] en bataille", mais, dans ce sens, la lecture japonaise devrait être *Hajin-gaku. Puisque M. Demiéville comme M. Takakusu transcrivent Hajin-raku, il semble que le nom ait été interprété au Japon comme le serait une lecture chinoise "P'o-tchen-lo", c'est-à-dire "Joie de la rupture de l'armée [ennemie rangée] on bataille"; nos confrères japonologues devraient bien s'expliquer sur ce point.

P. 153 按摩 *amma* (ch. *ngan-mo*) est-il bien une transcription? L'expression existe en chinois, où elle a surtout le sens médical de "masser". Pp. 153 et 156: pour 盤涉 *banshiki*, prononciation traditionnelle au lieu qu'on attendrait *banshō*, M. Takakusu "est tenté d'y retrouver le nom du Penjab"; c'est bien impossible, car le nom persan du Panǰāb n'existait pas sous les T'ang et les Song; en réalité, nous n'avons là qu'une autre orthographe du "mode" chinois 般涉 (**puân-źiäp*), sur lequel cf. Courant, 117 et 120; l'origine n'en est pas certaine, mais j'incline à y voir, comme M. Courant, une transcription du nom du mode de musique dit *pañcama* que nous retrouverons plus loin dans un système venu de Kuča; la transcription serait faite sur quelque forme intermédiaire d'Asie Centrale. P. 153: M. Takakusu pense retrouver le nom du roi védique Pedu dans 撥頭 Batō (ou *Battō), mot étranger transcrit de diverses manières (cf. aussi Demiéville, I, 215 et 216); je ne crois cette équivalence vraisemblable ni phonétiquement, ni historiquement, et compte m'en expliquer dans un article spécial ni j'étudierai également les danses 渾脫 *kondatsu* (en chinois 渾脫 *houen-t'o*) et 蘇莫者 *somakusha* (ch. *sou-mo-tchö*) dont M. Demiéville parle, I, 214—215. Pp. 153 et 155: M. Takakusu traduit le titre du 蘭陵王入陣曲 Ranryōō-nyūǰin-kyoku ("Air du prince de Ranryō qui entre dans la mêlée") par "le roi des Nâga Sâgara entre au camp", car selon lui Ranryō est altéré de 羅陵 Raryō, lui-même transcription aphérétique et altérée de 沙竭羅龍 Sagara-ryō. Cette interprétation ne me semble pas admissible. L'air vient de Chine, où il est rapporté au prince de Lan-ling 高長恭 Kao Tch'ang-kong (cf. Demiéville, I, 207, mais en ajoutant la source essentielle, qui est *Pei-Ts'i chou*, 11, 2*b*; le 張恭 Tch'ang-kong de *Hôbôgirin*, 153, est une faute d'impression); par ailleurs, outre la double aphérèse qui est peu vraisemblable, ce n'est qu'au Japon que 龍 *long* (jap. *ryō*) et 陵

ling (jap. *ryō*) se prononcent de même; il faut donc garder Lanling (jap. Ranryō) et traduire "Air du prince de Ranryō qui entre dans la mêlée"; les paroles de cet air que cite M. Takakusu n'ont d'ailleurs rien à voir avec le *nāga* Sāgara. P. 156: 壹越 *ichikotsu*. M. Takakusu fait remarquer que c'est là une lecture aberrante, car on attendrait **ichiotsu*; il ajoute que c'est un air antérieur aux T'ang, et songe à y retrouver le nom d'Ïdïqut-šahrï près de Turfan. Cette dernière hypothèse est à abandonner; le nom d'Ïdïqut-šahrī, "ville de l'*ïdïqut*", formé du person *šahr* avec l'affixe possessif turc de la 3e personne, est tout moderne; mais *ichikotsu* reste obscur. M. Demiéville (I, 206) dit que c'est là un "mode" chinois et renvoie à Courant, 194, n. 10; mais il faut remarquer que le texte chinois, comme l'indique M. Courant, à 伊越 Yi-yue, où 伊 *yi* (**i*) n'est pas anciennement homophone de 壹 *yi* (**i̯ĕt*); le 伊 *yi* du Yi-yue chinois doit être correct et représenter l'"arrondissement de Yi" (Yi-tcheou), cad. Qomul; si les deux noms sont identiques, la forme japonaise est donc altérée graphiquement et phonétiquement; quant à 越 (*yue* (**ji̯ᵂvt*), le terme se rencontre en effet dans la nomenclature musicale chinoise, mais dans des conditions encore mal expliquées (cf. Courant, 119, 175, et peut-être 95, n. 16). P. 156: 沙陀 Shada. Le nom est celui même des Turcs Cha-t'o (jap. Shada), mais M. Takakusu observe que ce nom du milieu du IXe siècle est trop tardif pour représenter le mode musical *shada*, et propose d'y voir "une désignation abrégée de la gamme indienne: sa ri ga ma pa dha ni", dont le nom "aurait été réduit à sa dha ni"; d'autres Japonnais ont proposé de voir en *shada* une altération de 婆陀 **bada*, qui serait lui-même apocopé de 婆陀力 *p'o-t'o-li* (jap. *badariki*), nom d'un mode dans un système venu de Kuča et dont je parlerai bientôt. Mais, ici encore, il faut faire remarquer que le nom du mode musical *cha-t'o* (**ṣa-dᶜâ*, jap. *shada*) vient de Chine et est

connu des textes chinois (cf. Courant, p. 117); ni en Chine, ni en Japon, on n'a d'exemple de la forme "*sa-dha-ni*" que l'hypothèse de M. Takakusu demanderait. L'identité des leçons chinoise et japonaise ne favorise pas, par ailleurs, l'hypothèse d'une transcription altérée et apocopée de *badariki*. Le nom des Turcs Cha-t'o apparaît en réalité dans l'histoire avant le milieu du IX^{e} siècle (je prépare une étude à leur sujet), mais est jusque-là trop obscur pour qu'on soit tenté de faire nommer un mode de musique d'après eux avant cette date. Si le mode *cha-t'o* (*shada*) n'est pas attesté plus tôt, on aura d'autant moins d'hésitation à reconnaître là leur nom que le mode suivant de la nomendature chinoise est celui des 大食 Ta-che, c'est-à-dire des Arabes. Si au contraire le mode est attesté à la date plus ancienne que dit M. Takakusu (mais je ne vois pas qu'il fournisse aucun argument à ce sujet), il faudra vraisemblablement chercher d'un autre côté, et on pourra songer à une transcription un peu anormale d'un terme apparenté à *ṣad*, tel *ṣadja* on encore le *ṣāḍava* que nous tronverons un peu plus loin; mais je ne le crois pas bien probable. P. 156: M. Takakusu mentionne le 樂書 *Yo chou* "de Chin Chō (Tch'en Yang) 陳暢 (1094—1097)". Avec l'orthographe chinoise indiquée, il faudrait lire en chinois *Tch'en Tch'ang, et c'est bien à quoi correspond la transcription sino-japonaise "Chin Chô"; mais le personnage s'appelait en réalité 陳暘 Tch'en Yang (cf. *Song che*, 432, 9; *Sseu-kou...*, 38, 3*b*—6*b*), ce qui devrait donner en sino-japonais "Chin Yō". Quant à son grand *Yo chou* en 200 ch., il n'est pas de 1094—1097, qui est à la date à laquelle Tch'en Yang reçut un grade littéraire, mais de 1101. P. 156: Les renseignements de M. Takakusu apportent ici du nouveau sur la musique introduite en Chine par un homme de Kuča appelé 蘇祇婆 Sou-k'i-p'o (probablement Sujīva), qui excellait à jouer de la "guitare des Hou" (胡瑟琵 *hou pi-p'a*) et était venu à la Cour dans la suite de l'"impératrice turque" des

Tcheou, donc en 568; un document qui est de 587 environ nous a conservé les noms étrangers des sept "modes" (調 *tiao*) ou 旦 *tan* (**tân*, *tāna*) que la famille de Sujīva pratiquait héréditairement à Kuča et qui furent alors adoptés en Chine; avant M. Takakusu, ces sept termes ont déjà été étudiés plus ou moins sommairement par M. Courant (p. 96) et par M. S. Lévi (*JA*, 1913, II, 352); M. Takakusu a pu les expliquer en partie grâce à une inscription musicale de Kudimiyamalai, remontant au VII^{e} siècle et publiée par Bhandarkar dans *Epigraphia Indica*, XII (1914), 226—237; je reprends ici les noms l'un après l'autre, en donnant d'abord les leçons du texte fondamental du *Souei chou* (14, 19*b*), et aussi les variantes des sources plus tardives (le *T'ong tche*, 50, 4, résume l'histoire, mais ne donne pas les noms des modes). 1^{0} 娑陀力 *so-t'o-li* (**sâ-dᶜâ-liə̯k*), traduit par "son égal" (平聲 *p'ing-cheng*). Le *Leao che* (54, 5*b* et 6*a*) a 婆陁力 *p'o-t'o-li* (**bᶜâ-dᶜâ-liə̯k*), le *Song che* (71, 2*a*) donnait les deux formes, sans choisir entre elles (le texte actuel a uniformisé en *p'o-t'o-li*, ce qui rend la glose inintelligible; cf. la note de Ts'i Chao-nan à la fin du ch. 71). D'après M. Takakusu, le *Yo chou* de Tch'en Yang, auquel je n'ai pas accès, donne *p'o-t'o-li*, et ajoute que c'est un mot 胡 *hou* (= d'Asie Centrale, ou, si le renseignement est emprunté à une source antérieure à 600 A.D., sanscrit) signifiant 道 *tao*, "chemin"; M. Takakusu songe à rétablir ici *paddhati*, qui me paraît phonétiquement inadmissible, et est d'ailleurs inconciliable avec l'opinion de M. T. que la forme véritable est *so-t'o-li*. Pour cette dernière forme, M. T. rétablit, comme équivalence assurée, *sādhārita* (cf. aussi *Hôbôgirin*, 46, s.v. *badariki*). Je crois volontiers que *so-t'o-li* (**sâ-dᶜâ-liə̯k*) est la leçon correcte, et *sādhārita* est la forme de l'inscription de Kudimiyamalai, mais la transcription chinoise suggèrerait **sādhārika*. 2^{0} 雞識 *ki-che* (**kiei-ṣiə̯k*), traduit par "son long" (長聲 *tch'ang-cheng*); le *Song che* écrit 稽識

ki-che (**kiei-śi̯ə̯k*). M. T. rétablit *kaiśika*, et il a sûrement raison; *kaiśika* est bien le nom d'un *rāga* dans l'inscription de Kudimiyamalai. Quant au sens, le dictionnaire de Böhtlingk interprète littéralement *kaiśika* par "ayant l'épaisseur d'un cheveu"; mais on a pu aussi attacher au mot l'idée de "longueur" du cheveu, et le mot analogue *keśika* est traduit par "aux cheveux longs". 3° 沙識 *cha-che* (**ṣa-śi̯ə̯k*), traduit par "son simple et droit (?)" (質直聲 *che-tche-cheng*). M. T. n'a tenté aucune restitution; il n'y a pas de terme analogue dans l'inscription de Kudimiyamalai. M. S. Lévi avait restitué *ṣaḍja*. La transcription suppose une forme prâcrite du genre de **ṣă̆śik*^{a}, dont l'original (**śāśika*?) reste indéterminé. Peut-être est-ce là le "ton brisé" (破音 *p'o-yin*) du *sūtra* traduit en 733 par Vajrabodhi (*Hôbôgirin*, p. 97). 4° 沙侯加濫 *cha-heou-kia-lan* (**ṣa-γə̯u-ka-lâm*), traduit par "son répondant [= accordant, "consonnant" de M. Courant]" (應聲 *ying-cheng*). M. S. Lévi avait rétabli *sahagrāma*; M. T. indique *ṣaḍjagrāma*, avec un point d'interrogation. *Ṣaḍjagrāma* a l'avantage d'être le nom d'un des modes musicaux de l'inscription de Kudimiyamalai et de ne pas exiger une correction de 沙 *cha* en 娑 *so* (**sâ*) pour le premier caractère de transcription. La finale doit bien répondre au sanscrit °*grāma*, mais ou bien 加 *kia* (**ka*) est altéré graphiquement de 伽 *k'ie* (**gᶜa*), ou bien le mot est arrivé en Chine avec une initiale sourde (*°*krām*^{a}), due peut-être au "tokharien". De toute manière, la forme entendue en Chine à la fin du VI^{e} siècle n'était pas la vraie forme sanscrite *ṣaḍjagrāma*, mais un prâcritisme, car -*ḍja*- ne peut être rendu par **γan*. Par ailleurs, le caractère avec lequel 侯 *heou* se confond le plus fréquemment est le 俟 *k'i* (**gᶜi̯ə̯*) que nous allons retrouver plus loin, mais **ṣa-gᶜi̯ə̯-ka-lâm*, qui supposerait **ṣăgikrām*, n'est pas non plus très satisfuisant. 5° 沙賴 *cha-la* (**ṣa-lâp*), traduit par "son répondant |"consonnant" de M. C.| harmonieux" (應和聲 *ying-houo-cheng*). On a de même 灑賴

chai-la (**ṣāi-lâp*; ou *cha-la*, **ṣā-lâp*?) dans un texte de 733 traduit par Vajrabodhi (cf. *Hôbôgirin*, p. 97). M. T. a rétabli *ṣāḍava*, nom de *rāga* dans l'inscription de Kudimiyamalai, et qui doit être juste, car la transcription suppose **ṣālap*^{a} ou **ṣālab*^{a}, c'est-à-dire, avec la seconde lecture, exactement la forme prâcrite à laquelle *ṣāḍava* devait aboutir en Asie Centrale. 6° 般贍 *pan-chan* (**puân-źi̯äm*), traduit par "cinquième son" (五聲 *wou-cheng*); le *Song che* écrit 般瞻 *pan-tchan* (**puân-t'śi̯äm*), et c'est aussi la forme que donne M. T.; c'est vraisemblablement cette seconde leçon qui est la bonne, car c'est elle seule qui répond correctement à l'original sanscrit *pañcama*, déjà reconnu par MM. Courant et S. Lévi avant M. T.; la leçon du *Souei chou* supposerait au contraire **pañjama*. *Pañcama* est le nom d'un des modes (*rāga*) de l'inscription de Kudimiyamalai; c'est aussi là le "cinquième ton" (第五音韻 *ti-wou yin-yun*) de la traduction de 733 due à Vajrabodhi (*Hôbôgirin*, 97). 7° 俟利簎 *k'i-li-cha* (**g'i̯ie̯-lji-ṣap*), traduit par "son du bœuf *hou* (?)" (斛牛聲 *hou-nieou-cheng*). Le *Souei chou* écrit en réalité le dernier caractère sous la forme 篧, dont la prononciation régulière est *kien* (**ki̯än*), et c'est pourquoi j'avais transcrit *k'i-li-kien* dans *T'oung Pao*, 1929, 229. Par contre, M. Courant, tout en donnant pour le *Souei chou*, le *Song che* et le *Leao che* le même caractère dont la prononciation normale est *kien*, l'a transcrit *cha* (**ṣap*); c'est en effet une prononciation secondaire indiquée dans le *K'ang-hi tseu-tien*, qui dit que le caractère est alors employé pour 簎 *cha*, auquel il renvoie. En fait, le *Song che* écrit 𥮉 *cha* (**ṣap*), et on a 簎 *cha* (**ṣap*) dans le *Leao che*. Je ne doute guère que la lecture *cha* de 篧 *kien*, invraisemblable en soi, n'ait été indiquée par les dictionnaires que parce que ce *kien* s'était substitué à *cha*, par altération graphique, dans quelque texte qui est probablement celui même du *Souei chou*; je n'ai donc pas hésité à rétablir, comme forme originale du *Souei chou*, le *cha* du *Song che*, confirmé (avec

un changement de clef fréquent) par le *cha* du *Leao che*. Le premier caractère est lu *sseu* par M. Courant, et il est altéré en 侯 *heou* (*γəu) dans le *Song che* (c'est aussi *heou-li-cha*, jap. *kôrisô*, que donne M. Takakusu); mais j'ai montré dans *T'oung Pao*, 1929, 225—229, que toutes les gloses phonétiques indiquent que le caractère 俟, dans les transcriptions, se prononce *k'i* (*g^{c}*jiᵹ*) et non *sseu*; d'autre part, la confusion graphique de 俟 *k'i* et de 侯 *heou* est fréquente; nous en avons peut-être un exemple ci-dessus dans *cha-heou-kia-lan* (pour *cha-k'i-kia-lan*?); un autre, pour la transcription du nom de Yäzdgerd, se rencontre dans Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, 331. Vu le mot "bœuf" de la traduction, M. Courant avait déjà dit que les deux derniers termes de la transcription rappelaient le sanscrit *ṛṣabha*, "taureau", nom d'une des notes de la gamme hindoue; bien que ce ne soit pas là le nom d'un des sept *rāga* de l'inscription de Kudimiyamalai, l'équivalence est certaine, et M. Takakusu la donne à son tour. Seulement, elle ne se limite pas aux deux derniers caractères de la transcription. Pour des raisons qui nous échappent, le mot *k'i* (*g^{c}*jiᵹ*) s'est employé dans les transcriptions d'Asie Centrale en simple valeur de *i*-, c'est-à-dire avec un amuissement — ou une équivalence à alif — de la consonne initiale que nous ne connaissons autrement dans des cas nombreux que pour la spirante sonore **γ*-. *K'i-li-cha* (*g^{c}*jiᵹ-lji-ṣap*) doit donc représenter en définitive une prononciation **irišab* de *ṛṣabha*, autrement dit le mot a passé par une langue qui, comme le turc et le mongol, ne tolérait pas d'*r* au début des mots; peut-être y a-t-il lieu de rappeler ici que *Sujīva est arrivé en Chine dans la suite de l'"impératrice turque". Enfin, la traduction chinoise du terme soulève une dernière difficulté. Dans le *Souei chou*, elle contient le mot *nieou*, "boeuf", mais précédé de 斛 *hou*, nom de mesure, qui ne s'explique pas; on attendrait une épithète précisant que ce "boeuf" est un "taureau".

Vraisemblablement parce que le terme était inexplicable, il a été altéré en 斛律 *hou-liu* dans le *Song che* (sous l'influence du nom de famille double Hou-liu?) et en 斛先 *hou-sien* dans le *Leao che*; autrement dit, ces deux textes n'ont plus le seul élément de la traduction qui soit certainement correct, à savoir *nieou*, "boeuf". Il me paraît bien par contre que le 斛 *hou* du *Souei chou* est fautif, sans que je puisse proposer de correction certaine. J'ai songé à la suivante, encore hypothétique. Avant les T'ang, le caractère 觸 *tch'ou*, mot à mot "attaquer avec les cornes", est attesté dans l'épigraphie sous la forme aberrante 𤣩 (cf. *T'oung Pao*, 1926, 249); un copiste a pu mal comprendre cette forme, et la restituer en 斛 *hou*; *tch'ou-nieou* serait le "boeuf batailleur", par suite le "taureau". L'objection est que je ne puis citer actuellement aucun exemple de *tch'ou-nieou*; mais par ailleurs aucun des mots ordinaires signifiant "taureau" n'est susceptible d'une confusion avec *hou*, soit phonétique, soit graphique. En définitive, il est désormais acquis que les modes ou *tāna* importés de Kuča par *Sujīva sont bien des modes hindous; par contre, ils ne concordent que partiellement avec la série des sept *rāga* du VII^{e} siècle. Mais on ne doit pas oublier qu'ils lui sont antérieurs, et sont même antérieurs à tous les traités de musique hindoue dans l'état où ceux-ci nous sont parvenus. Malgré les obscurités qui subsistent, la série des sept *tāna* de *Sujīva est donc d'une importance réelle pour l'histoire de la musique hindoue, et on doit savoir un gré particulier à M. Takakusu de nous avoir donné des clartés nouvelles à son sujet.

P. Pelliot.

[Ōtani Daigaku Library 大谷大學圖書館,] *A comparative analytical Catalogue of the Kanjur division of the Tibetan Tripiṭaka edited in Peking during the K'ang-hsi era, and at present kept in the Library of the Otani Daigaku Kyoto in which the*

contents of each sutra are collated with their corresponding parts in the existing Sanskrit, Pali and Chinese texts, and in which page-references to the Narthang and the Derge edition of the Tripitaka are also entered, fasc. I, Kyōto, Ōtani Daigaku Library, 1930, gr. in-8, 4 + 177 pages; fasc. II, 1931, pp. 179—360.

Le titre est un peu long, mais a évidemment pour but d'indiquer aux lecteurs européens le contenu d'un ouvrage où tout est en japonais, sauf que les titres d'ouvrages et noms d'hommes sanscrits et tibétains sont donnés en romanisation. Le *Catalogue* du *Kanǰur* prendra trois volumes, et les préliminaires et index ne seront que dans le 3e volume; le premier volume est consacré à la section *rGyud* (*Tantra*), le second aux sections *Prajñāpāramitā*, *Ratnakūṭa*, *Avataṃsaka* et *mDo* (*Sūtra*). On a eu de bonne heure, outre la liste de Schilling von Canstadt publiée par Schmidt en 1845, un index du *Kanǰur* dû à Csoma de Körös et que Feer a traduit en français; il était basé sur le *Kanǰur* de Narthang. En 1914, M. H. Beckh a publié le catalogue du *Kanǰur* mss. de Berlin, dont le prototype remonte au début des Ming et provient de Pékin (sur le *Kanǰur* imprimé sous Yong-lo en 1410, cf. Laufer dans *JRAS*, 1914, 1130; ajouter 明宮史 *Ming kong che*, éd. du *Hio-tsin t'ao-yuan*, sect. 土, 11 *b*, et aussi *Ts'ong-chou kiu-yao*, 54, 9 *b*). Comme on avait déjà le catalogue de Csoma et Feer, P. Cordier a commencé par le *Tanǰur* son index des collections tibétaines de Paris, et il a bien fait puisqu'il nous a fourni ainsi un moyen de travail hors de pair pour une collection jusque-là difficilement utilisable; mais, du coup, notre *Kanǰur* de l'édition "rouge" de Pékin gravée sous K'ang-hi est resté sans catalogue (pour les travaux récents de M. Sakurabe sur les sections de la *Prajñāpāramitā*, du *Ratnakūṭa* et des *Vinaya* dans le *Kanǰur* de Pékin, cf. *Buddhica*, *Bibl. boudhique* I, nos 76 et 77). Un exemplaire de cette même édition rouge se trouve, entre autres, à la *Ōtani*

Daigaku Library et a servi de base au présent travail, qui donne en outre, en volumes et pages, toutes les correspondances aux éditions de Narthang et du Derge et au *Kanǰur* mss. de Berlin (il n'est pas question de celui de "Choni", aujourd'hui surtout connu grâce à M. J. F. Rock). Le catalogue publié par Beckh en 1914 contenait beaucoup plus de renseignements que celui de Csoma et Feer, et portait en outre sur une recension assez différente de celle de Narthang; il a donc été le bienvenu, et il continuera de rendre des services, car il indique le lieu où chaque texte est censé avoir été prononcé et il reproduit souvent le début ou la fin du morceau, toutes indications qui ne se trouvent pas dans le *Catalogue* de l'Ōtani Daigaku Library; mais, pour le reste, dès qu'il s'agit des colophons, des noms des traducteurs et des circonstances de la traduction, la comparaison avec les indications du nouveau catalogue montre que celui de Beckh ne mérite qu'une créance très limitée. En 1914, j'avais publié moi-même dans le *JA*, à propos du catalogue de Beckh, un article où je m'étais surtout attaché à voir ce qu'il y avait dans le *Kanǰur* d'œuvres traduites du chinois et à mettre en relief la personnalité du khotanais Çīladharma et encore plus celle du grand traducteur sino-tibétain 法成 Fa-tch'eng, en tibétain Čhos-grub; mais je n'avais eu ni l'intention ni le loisir d'aller vérifier, dans les énormes liasses du *Kanǰur*, l'ensemble des indications que Beckh avait tirées des colophons et auxquelles je faisais volontiers créance. Peu après, certains doutes nous étaient venus, en particulier à la suite des remarques de M. Laufer dans *JRAS*, 1914, 1134—1139. Mais il suffit aujourd'hui de placer côte à côte le catalogue de Beckh et celui dont nous avons ici les deux premiers volumes pour voir qu'il y a chez Beckh, autant dire à chaque page, des noms omis ou mal coupés, des dates sautées, des informations mal comprises, souvent en contradiction avec celles qu'on rencontre chez Beckh

lui-même un peu avant ou un peu après. Malgré toutes ses qualités, le nouveau *Catalogue* de l'Ōtani Daigaku Library n'est pas d'ailleurs exempt d'erreurs similaires, et on peut regretter que ses auteurs n'aient pas consulté le travail de M. Laufer indiqué ci-dessus; on voit reparaître en effet, dans le nouveau *Catalogue*, certaines méprises que M. Laufer avait déjà signalées à propos de Beckh. Ainsi, on retrouve ici (n^0 19) le temple de "Yu-tuṅ-lhun" du Népal (le pseudo "Yu-tuṅ-lhan" de Beckh, p. 76*a*); M. Laufer a déjà dit qu'il fallait lire Yu-ruṅ, et que *lhun* ne faisait pas partie du nom, mais se rattachait à ce qui suit (*lhun-gyis grub-p'ai gcug lag khaṅ*, "monastère miraculeux"). Il est évident qu'un contresens presque identique est à corriger dans Beckh, p. 85*b*, n^0 12; mais cette fois le nouveau catalogue n'indique pas le lieu de la traduction. En réalité, même après le nouveau catalogue, il restera beaucoup à faire pour l'étude correcte de ces colophons qui, ainsi que M. Laufer l'indiquait en 1914, doivent seuls nous permettre d'écrire l'histoire littéraire du bouddhisme tibétain. On peut souhaiter en particulier que les compilateurs du nouveau catalogue, qui ont souvent reproduit telles quelles des formes fautives et divergentes pour un même nom, tant en sanscrit qu'en tibétain, donnent dans leurs index tous les éclaircissements et toutes les corrections nécessaires. En attendant, nous devrons à l'Ōtani Daigaku Library, outre une précieuse description de cette recension "rouge" du *Kanǰur* qui n'avait pas été dépouillée jusqu'ici, des concordances minutieuses qui rendent aisées toutes les vérifications. C'est un pas de plus vers cette histoire du Canon tibétain pour laquelle M. Laufer a amassé des matériaux depuis bien des années. Une aide puissante sera fournie, pour la liste des noms et la lecture des colophons, par l'index du *Catalogue du Tanǰur* dû à Palmyr Cordier; et, précisément, il est enfin permis d'espérer,

grâce au dévouement de M^lle M. Lalou, que l'impression de l'index de P. Cordier ne se fera plus attendre bien longtemps.

P. Pelliot.

S. M. Shirokogoroff, *Social organization of the Northern Tungus, with introductory chapters concerning geographical distribution and history of these groups*, Changhai, Commercial Press, 1929, in-4, xv + 427 pages, avec 7 cartes et 2 planches en couleurs.

Tout comme dans son livre *Social organization of the Manchus* paru en 1924, mais cette fois sur une plus large échelle, M. Sh. met ici en œuvre une partie du riche matériel ethnographique qu'il a amassé en Transbaïkalie dans ses deux expéditions de 1912 et 1913, puis en Mongolie et en Mandchourie de 1915 à 1917, toujours avec la collaboration active de M^me Shirokogoroff; on doit lui en savoir d'autant plus gré que ses enquêtes actuelles sur l'anthropologie chinoise ne lui laissent guère de loisirs. Sur l'organisation des clans, sur la famille, sur le mariage, sur la propriété, tout est recueilli de première main et enrichit singulièrement des données jusque-là très dispersées et fragmentaires. Les pierres d'achoppement sont l'histoire et la linguistique. Comme M. Sh. le dit lui-même très loyalement dans sa préface, il n'est pas sinologue, mais il a parfois à se servir de textes ou de mots chinois, qui lui ont joué quelques mauvais tours. Voici des remarques de détail sur ce livre d'un grand intérêt. Pp. 1 et *passim*: M. Sh. parle souvent de "pro-Tungus", mais il me semble qu'il entend par là des "pre-Tungus" ou des "proto-Tungus". P. 22: Est-ce que l'explication hypothétique du nom de l'Amour par aphérèse de dahur Qara-mur (mongol Qara-müren) n'a pas été déjà proposée? Pp. 50—51: Il n'y a aucune raison plausible de rattacher "Tungus", en yakout "Toŋus", au chinois 東胡 Tong-hou, ni de relier le turc *toŋuz*, "porc" (et non "*toŋus*"), au même chinois Tong-hou. P. 83: M. Sh.

pouvait être plus affirmatif; les formes chinoises du nom des Dahur *sont* des transcriptions d'un nom étranger, même celles qui ont subi une adaptation sémantique. P. 90: Il est exact que 羅刹 Lo-tch'a (et non "Lo-sa") est la transcription ancienne d'une forme pracrite de *rakṣāsa*, mais son application au nom des Russes paraît bien due aux formes tungus de ce dernier nom, Loča, Ločaṅ, etc.; on ne peut guère supposer que ces formes tungus viennent du chinois, car le nom des Russes en chinois était auparavant, dès l'époque mongole, O-lo-sseu, = Oros. P. 90 et *passim*: "Nuichen" est une innovation peu heureuse; lire "Nüchen", ou "Jučen" (inexact, mais qui a une possession d'état), ou rétablir *J̌určin, seul vraiment correct. P. 93: Nikan, comme nom des Chinois, n'est pas indigène en mongol; c'est une forme mandchoue (venue par le jučen?); l'explication de la n. 1, par une forme inversée de 漢人 *han-jen*, est invraisemblable; j'ai proposé (*JA*, 1913, I, 465—466) une étymologie qui, moins fantaisiste, reste aussi très hypothétique. P. 93: La phrase sur *bogdo* ne peut pas être acceptée telle quelle. P. 145 et pp. 362—364: "Wu-tsi (勿吉), Muki (勿吉), Moxo (靺鞨)". M. Sh., qui lit lui-même "Wu-tsi" (tout en ajoutant que, selon Klaproth, on prononçait "aussi" autrefois "Mu-ki"), dit qu'on attendrait un original mandchou du type de **uǰi*, et que "Moxo, with some imagination, may be connected with the Manchu *mozon*". C'est là méconnaître les règles élémentaires de la phonétique chinoise. Au temps où les transcriptions ont été faites, Wou-ki ("Wu-tsi" est inexact) est à peu près *Miuət-kiėt, et 靺鞨 Mo-ho, un peu plus récent, est *Muât-ɣât; les deux formes sont les transcriptions successives d'un même nom (*Mürkät? *Marɣat?, ou à finale liquide?). P. 175, n. 6: "*Gege*" ne peut se relier au chinois 姐姐 *tsie-tsie* (**tsi̯a-tsi̯a*). P. 246: Tout le paragraphe est à reprendre en supprimant ce qui concerne le chinois. M. Sh. a été trompé par la prononciation moderne du chinois

septentrional et sa transcription usuelle en russe, en même temps qu'il s'est mépris sur le texte chinois qu'on lui a traduit p. 371. Le mot 家 n'est pas *ǰ'a*, mais *kia* (**ka*), et c'est une erreur plus grave de lire également *ǰ'a* pour 眷 *kiuan* (**kj̑ʷän*); impossible donc de leur relier *ǰu*, etc., des dialectes tungus. L'explication de mandchou *bō*, *bao*, par chinois 堡 *pao*, *p'ou*, ne va pas de soi.

Pp. 327—348: La discussion sur Ki-lin et Girin n'est pas convaincante; par ailleurs c'est aller contre la construction chinoise que d'interpréter une transcription 旗林 *k'i-lin* par "the banner-men of forests". P. 361: La tradition qui veut que les Turcs soient entrés en relations avec les Chinois dans le 3e millénaire avant notre ère est sans valeur, et par suite la déduction qui repousserait tout mouvement encore plus ancien au 4e millénaire; en règle générale, la chronologie des "vagues" de migration de M. Sh. me paraît assez fragile. Pp. 379 et 381: *baraγun*, "western, left"; *ǰegün*, "eastern, right", sur la foi de M. Rudnev. Dans *JA*, 1925, I, 230, j'avais dit incidemment qu'il y avait là une inadvertance de M. Rudnev, et qu'il fallait renverser les termes "droite" et "gauche", conformément à la valeur constante de ces mots en mongol. M. Sh. (*Roczn. Orjental.*, IV [1926], 184) a cru pouvoir montrer que M. Rudinev ne s'était pas trompé. En tout état de cause, il eût été singulier que les *Materialy* de M. Rudnev donnassent un sens exceptionnel, d'un emploi très spécial, pour négliger le plus ordinaire qui est juste l'inverse. Mais, comme je l'ai déjà précisé, dans une phrase que M. Sh. n'a pu encore connaître pour le présent ouvrage (*T'oung Pao*, 1929, 411—412), M. Rudnev m'a écrit lui-même, il y a une quinzaine d'années, qu'il avait bien interverti les termes par inadvertance; il faut donc renoncer à l'argumentation développée par M. Sh. en 1926 et dont il s'inspire à nouveau ici.

P. Pelliot.

N. N. POPPE, *Dagurskoe narečie* ("Le dialecte dahur"), Leningrad, Ac. des Sc., 1930, in-8, 1 fnch + 176 pages; 3 roubles.

Le dialecte dahur, important pour l'étude du mongol et du mandchou, n'était guère connu jusqu'ici que par les *Mandjurica* de A. O. Ivanovskiĭ, parus en 1894. Pendant son séjour à Urga en 1927, M. P. a eu l'occasion de s'initier à ce dialecte auprès de plusieurs Dahur originaires de Haïlar; il est à peine besoin de dire que les notations de M. Poppe, mongolisant de grande valeur et bon phonéticien, sont d'une exactitude minutieuse. La conclusion est que le dialecte dahur n'est pas la sorte de langue mixte que les *Mandjurica* laissaient supposer, mais un dialecte essentiellement mongol, avec des particularités archaïques qui rappellent parfois le mongol des XIII^{e}—XIV^{e} siècles (on notera la différenciation en prononciation dahur, p. 97, des trois verbes qui se confondent en *χarala-* dans le mo. écrit classique). Les matériaux d'Ivanovskiĭ sont moins sûrs (par exemple les mots pour "arc" et "flèche" y sont intervertis), mais, basés sur la langue de Dahur qui n'étaient pas de Haïlar, ils gardent toutefois une certaine valeur; c'est ainsi que les Dahur qu'a connus Ivanovskiĭ prononçaient encore dans de nombreux cas l'*h-* < **p-* aujourd'hui amuie dans tous les dialectes mongols autres que le mongor du Kansou, au lieu que M. P. ne l'a entendue que très sporadiquement chez quelques uns seulement des Dahur de Hailar qu'il a interrogés à Urga. Le travail de M. P. était déjà sous presse quand il a reçu de M. Titov un exemplaire d'un petit dictionnaire manuscrit mandchou-dahur où les mots dahur sont rendus en écriture mandchoue; M. P., qui n'a pu l'utiliser cette fois-ci, compte l'éditer indépendamment. Le présent travail comprend des textes, un lexique, et une étude du phonétisme et de la grammaire. P. 75: dahur *dagi*, "à nouveau"; M. P. ajoute, comme équivalence, mongol écrit *dakin*. En fait, le mongol écrit connaît *daki* et *dakin*, mais la transcription de

l'*Histoire secrète des Mongols* suppose toujours *taki* < **taqï*. Le mot est évidemment identique au turc *taqï*, et je pense qu'en mongol même il faut s'en tenir à *daki*, le *-n* de l'autre forme (*dakin*) étant alors d'apparition secondaire. P. 78: dahur *ǰondŏn*, "brocart"; M. P. indique ensuite mo. écrit *ǰongdun*. Si le mot mongol est bien, comme il semble, emprunté au chinois 粧緞 *tchouang-touan*, la vocalisation normale en mo. écrit est *ǰongdon*, comme il est d'ailleurs indiqué dans Kovalevskiï et comme on a en mandchou. P. 78: dahur *ǰŭrŭ̄*, "paire", "tous deux", et ma. *ǰuru*, "paire". Ajoutez mo. *ǰirin*, "deux", qui s'emploie toujours dans l'*Hist. secr. des Mongols*, au lieu de *qoyar*, quand il s'agit de femmes. P. 80: dahur *ĕlĕn'č'ᵊĭg*, mo. écrit *älünčä* (*elünče*), "arrière grand-père"; ajouter *älinčük* d'*Hist. secr.* (§ 180), du *Houa-yi yi-yu*, de l'inscr. mongole inédite de 1362, et *älinǰüg* du vocabulaire sino-ouigour du Bureau des interprètes; le dahur est donc ici plus conservateur que le mongol écrit classique. P. 51: dahur *ĕŭ̆ᵊk'ᵊĕ*; n'est-ce pas mo. écrit *äbügän*? P. 51: dahur *ilās*, "fil", *šilázu* chez Ivanovskiï; ce *šilázu* paraît supposer **hilasu*. Dans ces conditions, ne peut-on songer à mo. écrit *utasun*, *Houa-yi yi-yu hudasun* (lire *hutasun*?), Ibn-Muhannā *hitasun*? Sur ces formes, cf. *JA*, 1925, I, 225. P. 83: dahur *k'ᵊibĕs*, "tapis", khalkha *χiwĕs*. Ajouter mo. écrit *käbis*, ma. *keibisu*, même sens, et peut-être mo. *käbit*, "boutique", dans *Houa-yi yi-yu*, avec les formes turques correspondantes (*käbit* est déjà dans Kāšγarī). P. 85: *minā*, "fouet", mo. écrit *milaγa*. Ajouter mo. *mina'a* dans *Hist. secr.* (§ 195 et 255) et dans *Houa-yi yi-yu*, *minā* dans Ibn Muhannā et dans *Teng-t'an pi-kieou*, *mina* en šera-yögur. P. 85: *maγăl*, "chapeau", mo. écrit *malaγai*. Les textes des XIII^{e}—XIV^{e} siècles ne connaissent que *maqalai* (= *maγalai*). P. 87: dahur *nĕmbĕlgĕ*. La forme correspondante dans l'*Hist. secrète* n'est pas *nenbule* comme l'a cru Pozdnéev, mais *nämbülä* (*nembule*). P. 87: dahur *nĕmbŭ̆s*, mo. écrit *nömürge*. L'*Hist. secr.* ne connaît

que *nämürgä* (*nemürge*), où la voyelle de la 1re syllabe est d'accord avec le dahur. P. 96: dahur *χadālă*, mo. écrit *χaǰaγar*, "bride"; la forme des textes des XIIIe—XIVe siècles est encore *qada'ar*. P. 97: dahur *χan'š'ĭ*, ma. *hangsi*, du chinois 寒食 *han-che*. La définition qu'en donne M. Poppe ne paraît pas d'abord très exacte, car elle s'applique en principe au 清明 *ts'ing-ming*, qui a lieu le lendemain du *han-che*, mais Zakharov est d'accord avec lui, et le *Soeu-t'i ts'ing-wen kien*, 2, 22*a*, montre qu'en effet on a adopté en mandchou *hangsi* comme nom du *ts'ing-ming*. On voit du moins que le dahur transcrit ici le chinois plus fidèlement que ne le fait le mandchou. P. 100: dahur *č'ᶜin'-č'ᶜin'-χuar*, "nom de fleur". Peut-être est-ce le chinois 金錢花兒 *kin-ts'ien houa-eul*, *Inula Chinensis*; on attendrait un *ǰ-* initial, mais il a pu s'assourdir sous l'influence du *č* suivant. P. 137: Puisque M. P. admet que les *h-* du mongol médiéval remontent à **p-* (cf. pp. 112, 129), ce que je crois juste, valait-il d'indiquer ici *h* < **Φ* pour le mongor? P. 141: L'hypothése de M.P. que mo. *aγuški*, "poumon", est issu de **aγusiki* > **aγušiki* (**a'ušiki*) > **aγusiki* semble confirmée par l'*Hist. secrète* (ceci amènerait à modifier ce qui est dit du mot dans Vladimircov, *Sravnitel'naya grammatika*, 374—375). P. 143: L'*Hist. secrète* a toujours *yäsün* pour "neuf", *yärän* pour "quatre-vingt-dix", ce qui ne paraît pas très favorable à une dissociation fondamentale des deux nombres et au rattachement de *yärän* à turc *yüz*, "cent", malgré le dahur *yürĕ(n)*.

P. Pelliot.

G. D. Sanžeev, *Mančžuro-mongol'skie yazykovye paralleli*, Leningrad, 1930, in-8 [Reimpr. des *Izv. Ak. Nank*, 1930, 601—708].

C'est le premier essai un peu développé que nous ayons pour des comparaisons de vocabulaire entre le mongol et le mandchou, avec un exposé systématique des correspondances phonétiques. Le

travail est très neuf à bien des égards, moins cependant que l'auteur ne le dit p. 708, car beaucoup d'étymologies qui ne sont pas, de par leur évidence même, un bien commun, ont été prises par lui à des travaux auxquels il ne renvoie pas à leur sujet: telle l'explication de ma. *bayisiṅ* < mo. *bayišing* < pers. *pīšīwān* (p. 686), qui est déjà dans Vladimircov, *Sravnitel'naya grammatika*, I, 291, 307 (et peut-être même est-elle déjà ailleurs auparavant, car elle ne s'impose pas sans une justification que M. Vladimircov ne donne pas dans sa grammaire), ou le rapprochement entre ma. *fayitan*, "sourcils", et mo. *hanisqa* (p. 701), dont je suis responsable (*JA*, 1925, I, 206). Par ailleurs, M.S. s'exprime avec une fougue un peu tranchante quand il invoque (p. 703) M. Poppe sur l'"Ausnahmslosigkeit der phonetischen Gesetze", et il est vrai que d'aucuns sont avant tout phonéticiens, d'autres surtout historiens ou philologues; mais les faits sont mal connus et leurs lois encore mal établies; M. S. aurait dû voir que les rapprochements qu'il critique ont été présentés sous une forme des plus dubitatives, au lieu qu'au nom de la "rigueur" des lois phonétiques, lui n'a guère d'hésitations, et par suite, quand il se trompe, il se trompe à fond. A part ce petit désaccord, qui ne touche à rien d'essentiel, je pense le plus grand bien d'un travail qui fait honneur aux mongolisants d'origine buriat. P. 616: ma. *ayisin*, "or"; aux rapprochements indiqués, et que M. S. n'ose écarter bien qu'ils ne le satisfassent pas, il faut joindre jučen **alčun* et doublet turc *altun* de *altïn*; le jučen **alčun* fournit l'intermédiaire à consonne palatalisée qui permet de comprendre le ma. *ayisin*. P. 619: ma. *aliγan*, "piédestal". Dans les équivalences, il valait d'indiquer que, pour le mongol, la vocalisation *halaqan* du mot signifiant "paume" est seule bien attestée au Moyen Age. P. 620: Je ne vois guère rien de commun entre l'-*n* final instable du mongol et l'*n*- qui apparaît sporadiquement au début de mots ayant généralement une

initiale vocalique; les doublets du type de mo. *ničи-*, mo. écrit classique *ičи-*, mo. *nilqa* à coté de mo. *ilqa*, etc., se rencontrent d'ailleurs dès les XIII^e^—XIV^e^ siècles. P. 622, à propos de ma. *elgiyen*. Je ne comprends pas l'argumentation de M. S. La forme mongole du Moyen Age n'est pas "*ilegü*", mais *hülä'ü*, et ma. *fulu* rend compte du *h-* mongol, mais non pas *elgiyen*. P. 623: ma. *ičihi*, "tache"; par suite, au fig., "péché"; M. S. donne comme équivalent mo. *ičiri*, "honte"; outre la différence sémantique, c'est méconnaître que le mot mo. est au Moyen Age *hičä-*, "avoir honte"; on attendrait donc en ma. un mot à initiale *f-*. P. 674: ma. *neku*, "amie"; ajouter jučen **nekürü*, "ami". P. 674: Le mo. *noχai*, "chien", ne peut guère répondre à la fois à ma. *niohe* et ma. *luka*, à moins que l'un au moins soit un emprunt; or l'équivalence à *luka* est donnée comme certaine p. 698, et ici aussi il est question, selon M. S., d'équivalence et non d'emprunt. P. 675: ma. *qalqa*, "bouclier", "rempart" < mo. *χalχa*, "rempart"; mais, en mongol du Moyen Age, *qalqa* est "bouclier" également en mongol, tout comme *qalqan* en turc. P. 676: le cas de ma. *kemun* est le même que celui de ma. *nomun* à la p. 674, de ma. *delun* (= mo. *däl*) à la p. 697, où M. S. ne fait pas la même hypothèse. P. 678: M. S. a emprunté le "vieux-mongol" *χubaχai* à M. Vladimircov (*Sravn. gramm.*, p. 210), mais je ne connais dans les textes des XIII^e^—XIV^e^ siècles que *qo'ai* (à lire **qu'ai* < **quᵝay?*) et *qubi*. P. 678: ma. *kuňšun*; aj. mo. *qonši'ut*, "puanteur", d'*Hist. secrète*, § 27. P. 678: Pour *kubun*, "coton", etc., cf. aussi Laufer, *Sino-Iranica*, 490—491 et 574; mais la question mérite une nouvelle étude. P. 678: Le jaγatai *kötäl*, "cheval de main", doit être emprunté à mo. *kötöl*, *id.*, attesté dans l'*Hist. secrète*. P. 679: L'exposé relatif à *geren* et *gurun* ne peut pas être bien exact, car on a déjà **gʷörun*, "royaume", en jučen ancien. P. 680: Pour mo. *γučin*, ajouter que le mot devait déjà avoir la forme moderne avec *-č-* dès 800 A.D., d'après la trans-

cription chinoise étudiée dans *T'oung Pao*, 1929, 250—252. P. 681: ma. *guń* et mo. *güng* sont tous deux des emprunts modernes au chinois 公 *kong*. P. 682: Mo. **qadawar*, "bride"; la forme **qada'ar* est celle de tous les textes du Moyen Age. P. 683: Pour ma. *hiya*, mo. *kiya*, l'osm. *qïi*, leb. *qïi*, ne sont pas à citer, car ils sont l'aboutissement de turc *qïdïγ*, "limite", "berge", lui-même très attesté (cf. *T'oung Pao*, 1930, 310), et leur représentant mo. est *kiǐa'ar* (< **qïdïγar*); par ailleurs, il y a peut-être un rapport entre mo. *kiya* (< **qïya*) et mo. *qaya*. P. 383: Les rapports éventuels de ma. *hošo* et de mo. *χoši'un* sont plus obscurs que M. S. ne les présente, car mo. *qoši'un*, avant les temps modernes, n'est eonnu qu'au sens de "bec (d'oiseau)" et de "pointe (de rocher)", mais il m'entraînerait trop loin de discuter la question ici; je signale seulement qu'en rapprochant en outre golde *poχson*, olča *posko*, M. S. admet ma. *h* (= *χ*) = olča et golde *p*- = mo. *q* (> *χ*), série qui reparaîtra aux pages suivantes, mais qui est contraire aux équivalences admises **p* > ma. *f*-, olča et golde *p*-, mo. du Moyen Age *h* (> O), turc O; et ce bouleversement mériterait bien une justification chez un phonéticien. P. 685: C'est pour la même raison que je ne me rallie pas aux équivalences que M. S. oppose, pour mo. *quru'un*, "doigt", à celles mises en avant par M. Ramstedt et par moi-même; de même pour *χurka*. P. 687: L'osm. "*biden*" (lire *bädän* avec Radlov, IV, 1620?) et le kirghiz "*bödän*" (lire *bedän* avec Radlov, IV, 1620?) me paraissent empruntés à l'arabe, et seraient alors à exclure; cf. d'ailleurs *T'oung Pao*, 1931, 262—263. P. 688: ma. *bodisatu* ne paraît pas emprunté d'une forme mo. *bodhisadwa*, mais de la forme ouigouro-mongole *bodisatv* > *bodisatu*. P. 690: Je suis d'accord pour rapprocher ma. *site*-, "uriner", de mo. **si'ä*- > *ši'ä*-; toutefois la forme turque à invoquer n'est pas l'osm. *sig*- (M. S. l'a pris chez M. Vladimircov, *Sravn. gramm.*, p. 198), mais le turc *sid*-, *siδ*-; la forme osm. est

tardive et illusoire; j'ai toujours pensé qu'à côté des -*γ*- (-'-) mongols issus de -*γ*-, de -*β*- ou même de -*ṅ*-, nous avions ici un cas de ce même -'- < -*δ*-; je compte revenir ailleurs sur ce point. P. 691: mo. "*subarγan*" est-il dialectal et choisi pour justifier le rapprochement avec ma. *sumargan*, ou est-ce une faute d'impression pour *suburγan*? P. 692: Le mo. *šašin* n'est pas tiré directement du sanscrit *śāsana*; il y a eu au moins un intermédiaire ouigour. P. 693: Pour expliquer la forme *tänggis* du mongol, il suffit d'y voir un emprunt au turc. P. 695: Ajoutez turc *tura*, etc. Pour *turun*, si c'est = mo. *tärï'ün*, il ne peut plus avoir rien de commun avec *tuγ*. P. 697: ma. *diyan* et mo. *diyan* sont naturellement des emprunts modernes directs au chinois, au lieu que sogd. *ṭīm* et mo. du Moyen Age *dėm* ont été empruntés avant le passage de -*m* à -*n* dans le chinois de la Chine du Nord; ce changement s'est produit vers 1400; par ailleurs la tradition du mot emprunté n'avait pas survécu; autrement, il aurait gardé, comme d'autres emprunts, la prononciation ancienne. P. 698: L'explication de mo. *noyan* par chinois 老爺 *lao-ye* n'est pas due à M. S., mais je ne vois pas que rien l'appuie. P. 698: ma. *mahala*, "chapeau", me paraît simplement emprunté au mo. *maqalai*, qui est la seule forme attestée au Moyen Age (au lieu du mo. écrit moderne *malaγai*). P. 699: *miṅγan*, "mille"; à côté de *bïṅ*, il y avait lieu de citer ouigour *mïng*. P. 699: L'étymologie de ma. *moo* par ch. 木 *mou*, "bois", est indiquée dans Zakharov, mais ch. *mou* est **muk*; on ne peut donc à la fois garder cette étymologie chinoise, que je crois mauvaise, et donner mo. *modun* comme équivalent de ma. *moo*. P. 699: ma. *moholo*; cf. aussi tel. *moqur*, Kirg. *moqul* et les verbes *moqa*- en turc, *moqo*- en mongol. P. 700: Comment M. S. peut-il dire que ma. *čuvan*, "barque", où il voit bien qu'il s'agit du chinois 船 *tch'ouan*, est "= mo. *čongχu* < khalkha *coṅχö*, "fenêtre"? Le second terme est tout différent, et représente

naturellement le chinois 窗 戶 *tch'ouang-hou*, "fenêtre". P. 701: pour ma. *ǰuru*, "paire", qu'il faut surtout rapprocher, selon moi, de mo. ancien *ǰirin*, "deux" (en parlant de femmes), cf. *supra*, p. 112. Aux pp. 701—703, M. S. a une belle série de mots mandchous à initiale *f*- correspondant à des mots à initiale *h*- du mongol du Moyen Age. La majorité de ces rapprochements avaient déjà été faits; il y en a toutefois un que je voudrais encore appuyer d'un nouvel argument. Dans *JA*, 1925, I, 250, tout en notant que le mot pour "eau" avait été noté avec *h*- initiale au Kansou par Potanin et par Mannerheim, j'avais pensé que cet *h*- pouvait être d'apparition secondaire puisque le mot *usun* est toujours écrit sans *h*- dans nos textes des XIII^{e}—XIV^{e} siècles. Depuis lors, les notations du P. Mostaert ont confirmé l'*h*- initiale de ce mot en mongor, et M. S. s'appuie sur cette indication pour rapprocher de mo. *usun* (*< *husu*) le ma. *fusu*-, "arroser". Je crois qu'il a raison, et que je retrouve ce *h*- de **husu* à époque ancienne. Le *Hei-Ta che-lio* de la 1re moitié du XIII^{e}-siècle nous parle en effet des 斛速益律子 Hou-sou Yi-liu-tseu qui sont, dit-il, les 水韃韃 Chouei-Ta-ta, ou "Tatar d'eau", et on a de même le pays 水達達亦剌思 Chouei-Ta-ta Yi-la-sseu dans *Yuan che*, 23, 4*b*. Je ne sais ce qu'est Yi-liu-tseu ou Yi-la-sseu, sauf que les deux transcriptions rappellent singulièrement (avec un -*s* de marque du pluriel?) les deux orthographes 耶律 Ye-liu et 亦剌 Yi-la du nom de famille de la famille princière des K'i-tan; mais *hou-sou* ne peut qu'être le mot traduit par *chouei*, "eau", et nous avons ainsi, pour le XIII^{e} siècle et dans la Mongolie du Nord-Est, une forme **husu* à *h*-initiale. P. Pelliot.

A. Wedemeyer, *Japanische Frühgeschichte, Untersuchungen zur Chronologie und Territorialfassung von Altjapan bis zum 5. Jahrh. n. Chr.*, Tōkyō, 1930, in-8, XVI + 346 pages, avec 3 cartes;

RM. 24. [= *Supplementband XI* des *Mitt. d. deutsch. Gesellsch. f. Nat. u. Völk. Ostasiens*].

M. W. aime prendre les peuples à l'aube de l'histoire. Dans le *Hirth Anniversary Volume* d'*Asia Major* (1923), il avait donné (pp. 456—559) la première partie d'un gros mémoire où il tentait de prouver l'historicité de Yao, de Chouen et de Yu; malgré tout l'appareil critique de recherches très ponssées, l'argumentation m'en avait paru peu convaincante (cf. *T'oung Pao*, 1923, 372); je ne sais d'ailleurs pourquoi la suite du mémoire, annoncée pour le "numéro suivant", puis, à la fin du t. I d'*Asia Major*, promise pour le t. II, n'a finalement jamais paru. Le présent travail s'inspire d'une discussion de textes encore plus minutieuse, et il a l'avantage de porter sur des documents chinois, japonais et coréens qui ne sont assurément ni toujours clairs, ni d'une tradition bien assurée, mais qui du moins doivent à la diversité même de leur origine de prêter parfois au contrôle et aux recoupements. Il faut ajouter aussi que des travaux japonnais de valeur, en particulier ceux de Kurita Hiroshi et de Yoshida Tōgo, avaient dégagé la voie où M. W. s'est engagé résolument. Mais les résultats n'en sont pas moins l'œuvre propre de M. W. lui-même, et ils lui font honneur; jamais encore Européen ne s'était attaqué aux débuts de l'histoire japonaise avec autant de méthode et une préparation aussi ample. On sait que la chronologie japonaise traditionnelle, telle qu'elle résulte du *Nihongi*, ne mérite pas créance pour les premiers siècles de notre ère (les temps plus anciens, préhistoriques ou protohistoriques, sont encore plus nébuleux), et Motoori Norinaga, puis M. Aston, avaient déjà vu que certains faits rapportés au règne de l'impérature Jingō devaient, sur le témoignage formel de l'histoire coréenne, être abaissés de deux cycles, c'est-à-dire de 120 ans (cf. aussi Cl. E. Maitre, dans *BEFEO*, II, 581—583; et *T'oung Pao*, 1926, 208); mais on n'en continuait pas moins à

garder pour la mort de Jingō elle-même la date de 269 indiquée par le *Nihongi*, et à l'identifier par suite tant bien que mal à la reine 卑彌呼 Pei-mi-hou (Himika?) dont il est question en Chine dans le *Heou-Han chou* et le *San kouo tche* (M. W. ne dit pas pourquoi il écrit 鼻彌呼 Pi-mi-hou). La conclusion propre à M. W. est qu'il faut abaisser de deux cycles le règne même de Jingō, qui serait ainsi morte seulement en 389; je ne suis pas aussi à l'aise pour juger d'un problème d'histoire japonaise que d'une question d'histoire chinoise; mais l'argumentation de M. W., sur ce point capital, m'a paru de bon aloi; il en résulte naturellement tout un bouleversement pour la chronologie des princes qui succèdent à l'impératrice Jingō (sur une source aujourd'hui perdue à laquelle le *Nihongi* devrait peut-être tout ou partie de sa fausse chronologie, cf. le travail de M. W., p. 83). Par ailleurs, alors que les prédécesseurs de M. W. s'étaient contentés en général des sections consacrées au Japon dans les histoire dynastiques chinoises et les encyclopédies, lui a pris la peine (pp. 90—91) de relever les mentions d'ambassades japonaises dans les "annales principales" du *Tsin chou*, du *Song chou* et du *Nan che*; il retraduit en outre intégralement les notices du Japon que contiennent le *Heou-Han chou* et le *San kouo tche*; enfin son commentaire abonde en théories qui ne sont peut-être pas toujours sûres (par exemple p. 112 pour l'introduction du cheval au Japon seulement dans la seconde moitié du IV^{e} siècle), mais qui incitent toujours à la réflexion (cf. ce qui est dit de l'intrusion de données mythologiques dans l'histoire, pp. 145 et 152). Toutefois, sur un grand nombre d'équivalences proposées pour les noms de lieux, de personnes, de fonctions, je dois bien dire que nous avons encore là, à mon sens, un premier essai très poussé plutôt que des solutions qui s'imposent. Sans doute il s'agit d'un sujet des plus difficiles, et sur lequel il est probable qu'on continuera longtemps d'entretenir, en tel ou tel point, des opinions

divergentes. Il ne m'en paraît pas moins possible d'avancer encore, et le travail actuel de M. W. me semble prêter à trois objections principales. 1° La traduction des textes chinois est souvent assez lâche, parfois nettement inexacte. 2° Avec un dictionnaire détaillé des noms de lieux du Japon, et en se donnant une marge phonétique suffisante pour les équivalences, on peut trouver des identifications pour une forme quelconque, fût-elle fautive. 3° Les formes transcrites en caractères chinois doivent naturellement être lues selon la prononciation du chinois au temps où la transcription a été faite; M. W. rétablit donc des prononciations anciennes approximatives, mais il serait bien en peine de les fonder. D'après lui (p. 171), les restitutions de l'*Analytic dictionary* de M. Karlgren ne s'appliquent pas ici, et il est vrai que M. Karlgren a rétabli le moyen-chinois de 500—600 de notre ère, au lieu que M. W. travaille sur des formes plus anciennes d'un ou de plusieurs siècles. Mais quand M. W. rejette par exemple pour 好古都 Hao-tchan-tou les restitutions *Xâu-t'śi̯äm-tuo de M. Karlgren et leur substitue *Kassottu ou *Kassetto pour y retrouver l'actuel Kaseta, il est évident que sa "restitution" de prononciation ancienne, phonétiquement injustifiable, résulte simplement de son identification et ne peut donc être invoquée pour l'appuyer. De même quand à la p. 27, voulant identifier d'anciens titres coréens, il imagine pour 飡 une ancienne prononciation **ts'am*, c'est là une solution inadmissible puisque le moyen-chinois et, jusqu'à nos jours, le sino-coréen distinguent soigneusement les finales en *-n* et celles en *-m* et que dans aucun dialecte, ni anciennement ni de nos jours, il n'y a eu de *-m* final dans le mot visé ici. Quant aux lectures japonaises qui ne tiennent souvent pas compte des occlusives finales, par exemple dans 駕洛 Kara (p. 121) ou dans 烏越 *Uwo (p. 184), il y a là, si les équivalences sont exactes, un problème qui ne doit pas être insoluble, mais je ne dispose pas des éléments voulus pour

l'aborder. Voici maintenant quelques remarques sur des points de détail. P. 52: Pour le 晉起居注 *Tsin k'i-kiu tchou*, cf. surtout *Souei king-tsi-tche k'ao-tcheng*, 5, 6 *b*—7 *b*. P. 57, n. 82: Dans *T'oung Pao*, 1926, 251, j'ai parlé du *San-tseu king*; c'est aux pp. 207—209 que j'ai donné mon opinion sur l'introduction du 千字文 *Ts'ien-tseu wen* au Japon. P. 89: On ne devrait plus parler des "Toba"; c'est un monstre dû à la sinologie européenne. Pp. 90—91 et 117: Il n'était pas difficile, avec la *Concordance des chronologies néoméniques* du P. Hoang, de donner les équivalences exactes en jours du calendrier européen; M. W. eût vu par là qu'à la p. 117 le jour *jen-yin* du 3e mois de 462 n'est pas le 19e jour, comme il le dit avec un point d'interrogation, mais le 22e, et qu'il s'agit du 6 mai 462. P. 96, n. 214: L'explication de 開府儀同三司 *k'ai-fou yi t'ong san-sseu* n'est pas grammaticalement exacte; cf. à ce sujet *BEFEO*, III, 667. P. 102: Il y a eu certainement confusion graphique entre 彌 *mi* et 珍 *tchen*; pour d'autres exemples de cette confusion, cf. *T'oung Pao*, 1929, 202—203 et 264—265. P. 105, n. 229: Il n'est pas besoin du *Kanseki-kaidai* pour savoir que les histoires dynastiques ne sont pas établies directement sur des pièces d'archives. P. 108: Le raisonnement sur 司馬曹達 Sseu-ma Ts'ao-ta qui représenterait *Uma no Tomo-no-miyatsuko me paraît bien peu vraisemblable. P. 172: Dans le *Heou-Han chou*, 115, 5 *b*, le nom du "royaume" de 邪馬臺 Ye-ma-t'ai (*Ia-ma-dˁâi, lecture japonaise traditionnelle Yamadai) est suivi de cette glose du VIIe siècle: 按今名邪摩推。音之訛反, ce que M. W. a traduit par: "Das is eine fehlerhafte Aussprache des jetzigen Namens Yamatai". Mais, à prendre le texte tel quel, il faut comprendre: "Le nom actuel est Ye-ma-t'ouei; [le mot] se prononce *tch*(*e* + *ng*)*o*"; telle est en effet la manière dont les prononciations en *fan-ts'ie* sont toujours indiquées dans ce commentaire. Cette glose phonétique aboutit à *tcho*

(**t'śuâ*), et ne peut porter que sur *t'ai* ou sur *t'ouei*, mais on n'a pas d'indications sur une prononciation palatalisée de *t'ai* (**dᶜâi*); en fait, vu sa place et la rédaction de la note, la glose devrait viser *t'ouei*. Le mot *t'ouei* (**tᶜuâi*) n'est pas indiqué dans les dictionnaires avec une prononciation *tcho* (**t'śuâ*), mais on lui connaît une prononciation subsidiaire *tch'ouei* (**t'śᶜʷi*), qui du moins est palatalisée. J'ajouterai que le *Souei chou* (81, 6*a*) et le *Pei che* (94, 11*b*) écrivent réciproquement 邪靡堆 Ye-mi-touei et 邪摩堆 Ye-mo-touei (cette dernière forme se retrouve dans le ch. 195 du *T'ong tien*), et qu'on ne connaît pas de prononciation palatalisée pour *touei*. On a encore d'autres altérations dans le ch. 324 du *Wen-hien t'ong-k'ao*, et d'Hervey de Saint-Denys (*Ethnogr.*, Orient., 50) a encore enchéri sur elles; en outre, le *Wen-hien t'ong-k'ao* remplace 反 *fan* par 也 *ye*, et c'est bien vraisemblablement sur ce texte, et non sur celui même du *Heou-Han chou*, que M. W. a traduit cette note. En tout cas, on voit qu'il vaudra d'étudier de près l'histoire et les graphies d'un nom qu'on a souvent tenté de mettre en rapport avec celui même du Yamato. Pp. 173, 180: La traduction de 持衰 par "der Enthaltsamkeit Übende" mériterait au moins une note; qu'on lise *tch'e-chouai* (qui ne va guère) ou *tch'e-ts'ouei* ("porter le deuil"?), le sens n'est pas clair, et cependant le terme n'a pas l'air d'être une transcription. P. 173: Au début du § 19, M. W. a vraisemblablement raison de lire 廣武 Kouang-wou (qui est donné en fait dans le *T'ong tien*), mais le texte même du *Heou-Han chou* a 建武 *kien-wou* (que donne également le *Wen-hien t'ong-k'ao*), et il valait de le dire. P. 399, n. 1 (et cf. pp. 174, 190, 238): Les explications de M. W. sur l'expression 倭奴國 Wo-Nou-kouo ou Wo-nou-kouo ("Royaume des Nou du Wo"?) sont les bienvenues, mais s'accordent mal avec le passage, auquel il renvoie cependant, et où il explique *nou* par le japonais *no* au sens de "pays" dans une série de transcriptions

tout à fait similaires. En tout cas, il faut noter que l'expression Wo-Nou-kouo ou Wo-nou-kouo est plus ancienne que je ne l'ai indiqué dans *T'oung Pao*, 1928, 443. P. 174: "Überdies hat die chines. Schrift in der Han-Zeit wahrscheinlich Radikale noch nicht oder nur ausnahmsweise verwendet (Mitteilung von Dr. Haloun), erst in der handschriftl. Uberlieferung sind sie in die Texte eingefügt worden". Il est exact qu'on trouve parfois sous les Han, et même après eux, certains caractères qui ne comportent pas de "clefs" alors qu'ils s'écrivent usuellement avec une "clef" plus tard, ou qui en comportent une différente, mais comment peut-on dire que, de façon générale, les clefs n'étaient pas employées sous les Han et ont été ajoutées dans les textes après cette date quand les documents mss. des Han recueillis par Sir. A. Stein et les inscriptions des Han nous montrent les clefs en plein usage et quand, en l'an 100 de notre ère, le principe même du *Chouo wen* est le classement par clefs? P. 176: "Vaterbrüder, Vaterschwestern"; 舅姑 *Kieou-kou* signifient "beau-père et belle-mère [de la femme]". P. 176: "Aus zerbröckeltem(?) Erz und Granit stellen sie Wurfgeschosse(?) her...". Le texte est 摩礪青石以作弓矢, c'est-à-dire: "Ils polissent du *ts'ing-che* pour en faire des arcs et flèches..". Je suppose que *kong*, "arc", a été amené par le mot "flèche" qui suit, "arc-flèche" formant une sorte de binome, mais qu'il ne s'agit que des flèches, et plus spécialement des pointes de flèche; quant au *ts'ing-che*, "pierre vert-noir", c'est un nom ordinaire du granit, mais ne s'agirait-il pas ici d'obsidienne? Pp. 177 et 209: Par 郡使 *kiun-che*, M. W. veut entendre des fonctionnaires indigènes des principautés japonaises, et non des envoyés (*che*) des commanderies (*kiun*) chinoises (de celle de Tai-fang principalement) comme l'avait admis M. Aston. Mais c'est sûrement M. Aston qui a raison; il n'y avait pas de "commanderies" (*kiun*) au Japon au III^e^ siècle, et le texte du *San kouo tche* s'ex-

plique très bien en disant que les "envoyés des commanderies (chinoises)" s'arrêtent toujours quelque temps dans l'état de Yi-tou à l'aller et au retour (郡使往來常所駐)"; c'est qu'il y avait une sorte de vice-roi qui avait là sa "résidence" régulière (cf. p. 181, où 治 *tche* n'est pas exactement "er regiert", mais "il a sa résidence", son "siège administratif"). Pp. 178 et 199—200: M. W. lit 郡支 Kiun-tche, qu'il rétablit arbitrairement en *Gusshi et où il cherche une localité actuelle Kushi. Mais, puisqu'il traduit le texte du *San kouo tche*, comment peut-il adopter sans rien dire Kiun-tche, alors que toutes les éditions du *San kouo tche* donnent 都支 Tou-tche et que Kiun-tche n'est que la leçon tardive, et vraisemblablement fautive, du *Wen-hien t'ong-k'ao*? Si l'équivalence traditionnelle de 一支 Yi-tche à Iki est juste (p. 189), on doit penser que 支 *tche* est vraisemblablement en valeur de 岐 *k'i* par exemple, et Tou-tche supposera un original du type de *Toki ou *Togi; nous voilà loin de *Gusshi, Kushi. P. 181, n. 434: Les 邸閣 *ti-ko* (ou 邸閣 *ti-ko*) sont effectivement un terme technique des Han et des Six dynasties, qui s'applique à un système de greniers officiels pour l'armée; cf. l'article de Wang Kouo-wei à leur sujet, signalé dans *T'oung Pao*, 1929, 155. P. 239: L'étymologie de jap. *fumi* par ch. 文 *wen* ne va bien ni phonétiquement, ni pour le sens; pour une autre hypothèse, cf. l'article de M. S. Yoshitake dans *Bull. Sch. Or. Stud.*, VI (1930), 45—53. Pour finir, je tiens à mentionner l'intérêt des trois cartes historiques (deux du Japon, une de Corée) que M. W. a jointes à ce livre important. Il n'y a malheureusement pas d'index. P. Pelliot.

Chinese-Hebrew manuscript, a new source for the history of the Chinese Jews, by Berthold Laufer, $9\frac{1}{2} \times 6\frac{3}{4}$, pp. 189—197, from *The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, Vol. XLVI, No. 3, April 1930.

Dr Laufer has done a great service by printing this little preliminary notice, and promising a full and detailed edition, of this interesting manuscript which for many years was treasured by the London Society for the Promotion of Chistianity among the Jews, in Lincolns Inn Fields, and has recently been purchased by the Hebrew Union College at Cincinnati. Dr Laufer's work consists of a few pages on the general history of the Jews at K'ai-fêng, followed by a more detailed notice of the manuscript, which contains more than forty pages of the names of the members of the Jewish community, written some in Hebrew and some in Chinese. These names deserve and are no doubt receiving very careful study, and Dr Laufer may possibly be led to modify his first assumption that they are those of the Jews alive there about the year 1670. There are a few small points which call for attention. On p. 191 Tobar's unlikely suggestion that the "single very small book" mentioned by Brotier is the *Ming tao hsü* "in *ten* sections" recorded in 1663 is accepted. And "P'ien-liang" should surely be "Pien". On p. 194 "16 clan names" is a slip for 17; and it is a question whether "seventy families" in the inscription of 1489 should not be corrected to "seventeen families". Seventy is a large number of families to have come at once (Dr Laufer says the Jews came "in small detachments"), the likeness of 七十 and 十七 is obvious, the Chinese construction is not quite normal as it stands, and if the 17 names given are not the whole list but merely specimens of 70, the presence of three duplicates among them is hard to explain. The paper ends with a reference to Ricci's well known interview with a Jew named Ai in 1605 and an attempt to show that "either Pelliot's identification of Ricci's Ai with Ai T'ien is untenable, or if it be correct, Ricci's story cannot be true". But why? Because in the synagogue at K'ai-fêng there was a Chinese inscription (which Pelliot seems to have overlooked when writing

"Le Juif Ngai" in the *T'oung Pao*, vol. XX) written by "this alleged sinicized Jew" or "this alleged heretic", Ai T'ien (cf. Tobar, *Inscrip. juives*, p. 28). Ricci does certainly say that his Ai had been expelled from the synagogue, and was half excommunicated, and "*would have* abandoned his religion *if* he had been able to obtain the Doctor's degree", but he does not in the least give the impression that he was a "heretic" or a "renegade". On the contrary he writes of him as of one who could not indeed read Hebrew but was familiar with the Old Testament stories, who knew intimately the circumstances and history of his synagogue and of the Jewish community, who had two brothers who were Rabbis, who would not worship idols but reverenced the Jewish Patriarchs, and he introduces him explicitly as "un giudeo di natione *e di professione*" (*Op. Stor.* I, p. 468). Can there be the least difficulty in supposing that such a man would write a conventional formula for the synagogue and sign himself "a disciple of the Church"?

The Chinese characters in the MS., written by one who could write Hebrew, "are very crudely written", and men able to write Chinese well would of necessity be asked to write the ornamental inscriptions; and it was indeed the common custom in such cases to obtain if possible the services of a graduate. Here was a member of their own community, a brother of two of their Rabbis, a man with the *chü-jên* degree, ready to hand. Moreover we are explicitly told in 1663 (Tobar, *l. c.* p. 81) that "the horizontal and vertical inscriptions placed in the synagogue were all written by mandarins in charge of different offices in the province of Ho-nan". The "mandarin" Ai Fu-shêng (a grandson of Ai T'ien, according to Dr Laufer), who wrote several of these inscriptions in or about the year 1668, signs himself like his grandfather "a disciple of the Church"; though it is to be observed that neither he nor his four brothers nor his father, Ai Ying-k'uei, who also wrote a tablet, are included

among the members of the Ai clan in this Chinese-Hebrew manuscript, which is (if Dr Laufer is right) of just this date. And in any case Ai T'ien was a graduate, and as such would, if Ricci is right, have been put out of the synagogue, and yet wrote an inscription for the synagogue. My own impression is that Pelliot's identification of Ricci's Ai with Ai T'ien is only confirmed by the facts to which Dr Laufer has drawn attention.

These and a hundred other difficulties will no doubt be fully dealt with by Dr Laufer who promises a new edition not only of his Chinese-Hebrew manuscript but also of the famous inscriptions on stone which were preserved in the synagogue until its destruction. It may be worth while to mention that the original diary of one of the delegates who visited K'ai-fêng in 1851 and obtained, I think, this and other MSS. for the London Society is preserved in the University Library at Cambridge.

A. C. Moule.

LIVRES REÇUS.

— Maurice ADAM, *Us et coutumes de la région de Peking d'après* Je sia kieou wen k'ao 日下舊聞考, *ch. 146—147—148*, ékin, Nachbaur, 1930, in-4, VIII + 48 pages, avec 8 photogravures ors-texte; tiré à 350 ex. numérotés. [Fait suite au résumé des h. 108—144 publié par le même auteur en 1928; cette traduction, ù les noms propres et titres d'ouvrages sont donnés en transcription t traduction, met à la disposition des non-sinologues les nombreux xtraits groupés dans le *Je-hia kieou-wen k'ao*. Je ne suis pas par-isan des transcriptions *sia* pour *hia*, *kin* pour *tsin*, etc. Dans les ·écits de voyage des pages 7 et 8, il faut lire 王曾 Wang Ts'eng et non Wang Houei), 周煇 Tcheou Houei (et non Tcheou Chan; 'erreur remonte ici à Chavannes qui disposait d'un mauvais texte); cf. d'ailleurs *BEFEO*, IX, 239—242. Les huit planches sont des photographies prises par l'auteur, tant de monuments (en particulier de Yun-kang) que de petits bronzes de fouilles de sa collection.]

— Maurice ADAM, *A propos de Ha-ta-men*, *sd.* [1927], in-4, 4 pages. [Tir. à part du *Journal de Pékin* du 21 mai 1927, où l'article est signé du nom chinois de l'auteur "Ya Lo Yuan" [亞樂園]. Hésite entre la forme 哈達 Ha-ta du *Tch'en-yuan tche-lio* et du *Je-hia kieou-wen k'ao* et la forme 海岱 Hai-tai du *Leao-tchai tche-yi*. En fait, l'origine du nom populaire de Ha-ta-men est obscure. M. Sirén n'a d'ailleurs rien dit de la question dans son ouvrage de 1924, *The walls and gates of Peking*.]

— Maurice ADAM, *Chen Mou Tch'ang, le Hangar du Bois-génie,* 'ékin, Impr. de la "Polit. de Pékin", 1927, in-8, 36 pages impr. t brochées à la chinoise; $ 0.80. [Fait partie de la *Coll. de la Polit. de Pékin*". Sur le 神木廠 Chen-mou-tch'ang, bâtisse enurant un tronc d'arbre-génie qui se trouve au S.E. de la ville rtare de Pékin, entre Tong-pien-men et la Deuxième Ecluse Eul-tcha). Etudie l'histoire légendaire de ce tronc-génie, visité déjà ar Timkovskiï en 1821.]

— Maurice ADAM, *Description sommaire de 25 districts des environs Pékin d'après le Je Sia Kieou Wen K'ao* 日下舊聞考, *CVIII à CXLIV*, Pékin, Impr. des Lazaristes, 1928, in-8, II + 134 pages, avec 5 pl. [L'une des planches, après la p. 70, produit l'une des dalles à croix nestoriennes retrouvées il y a uelques années au 十字寺 Che-tseu-sseu du 房山 Fong-chan.]

— B. M. ALEXÉIEV [V. M. ALEKSEEV], *Les problèmes de la ittérature chinoise contemporaire.* [Extr. de *Revue de Paris*, 1929, 07—920.]

— B. M. ALEXÉIEV, *Die chinesische Dichtung.* [Réimpr. de *inica,* V (1930), 117—133.]

— ANGELICO, *Mélanges chronologiques chinois*, 1re série, Pékin, npr. de la "Politique de Pékin", 1929, in-8, 1 fnch + 119 pages, 1.00; 2e série, *ibid.*, 1930, in-8, 1 fnch + 155 pages, $ 1.00.)ans *Coll. de la "Politique de Pékin"*. Episodes de l'histoire inoise arrangés en récits. La 1re série va jusqu'au début de ère chrétienne, la seconde jusqu'à l'an 1000. Il doit y avoir ne suite.]

— *Annual Report of the Imperial Household Museums Tokyo and Nara for the year 1929*, Tōkyō, Imp. Household Museum, 1930, in-8, 8 + 103 + 3 pages en japonais et 8 pages en anglais, vec 35 planches; 80 *sen.* [Reproduit, entre autres, deux extrémités de tuiles qui portent le nom de 樂浪 Lo-lang (écrit une fois 樂琅 Lo-lang).]

— J. Bacot, *Dictionnaire tibétain-sanscrit par Tse-ring-ouang-gyal (Che riṅ dbaṅ rgyal)*, reproduction phototypique, Paris, Geuthner, 1930, gr. in-8, 1 fnch et 101 pages doubles (pliées). [= *Buddhica*, 2e sér., t. II. Excellent facsimilé d'un dictionnaire tibétain-sanscrit mss. appartenant à M. Bacot. L'ouvrage compte environ 15.000 mots tibétains, ce qui dépasse le nombre de ceux de la *Mahāvyutpatti*, et comme bien des mots de la *Mahāvyutputti* ne se trouvent pas ici, le nombre des équivalences nouvelles est considérable. Le dictionnaire est rangé par ordre alphabétique des mots tibétains; un volume ultérieur donnera l'index alphabétique des mots sanscrits.]

— W. Bang et. A. von Gabain, *Türkische Turfan-Texte. III*, Berlin, 1930, in-8; RM. 4.00. [Tirage à part des *Sitz. d. preuss. Ak. d. Wiss.*, Ph.-hist. Kl., 1930, 183—211, avec 2 pl. Brillant essai de reconstitution et de traduction de la grande hymne à Mani dont von Le Coq avait publié une partie, sans traduction, dans ses *Türk. Manichaica III*, 46—48.]

— W. Bang et A. von Gabain, *Türkische Turfan-Texte. IV*, Berlin, 1930, in-8, 20 pages; RM. 2.00. [Tir. à part des *Sitz. d. preuss. Ak. d. Wiss.*, Ph.-hist. Kl., 1930, 432—450. Comme précédemment, l'étude principale, celle du turc, est due à M. Bang; Mlle von Gabain s'est occupée des expressions chinoises parallèles.

Il s'agit ici de deux nouveaux formulaires bouddhiques de confession, en écriture ouigoure; ils sont à lire en même temps que ceux de F. W. K. Müller, *Uigurica II*, et celui du *Suvarṇaprabhāsa* ouigour dans *Ungar. Jahrbücher*, X, 193—210. La présente étude avance beaucoup l'interprétation, mais il reste encore pas mal de mots obscurs.]

— W. Bang et A. von Gabain, *Uigurische Studien*, I. [Tir. à part des *Ungar. Jahrb.*, X (1930), 193—210. Ce premier article est consacré au formulaire de confession du *Suvarṇaprabhāsa* ouigour, (*Bibl. Buddh.*, XVII, 133—141); en appendice, déchiffrement sans traduction du formulaire analogue, allittéré et rimé, dont deux fragments se trouvent dans les mss. de Turfan T III M 195 et 197. Depuis lors, les auteurs ont publié d'autres formulaires dans leurs *Türkische Turfan-Texte IV*, et qui paraissent être ceux qu'ici même (p. 193) ils comptaient alors faire paraître dans la "Gedenkschrift" projetée pour A. von Le Coq. L'éloge de ces travaux turcologiques de M. Bang n'est plus à faire. P. 203: Comme nom de mesure, 合 se prononce théoriquement *ko* (**kâp*), et non *ho* (**γâp*) comme à l'ordinaire; je tiens à le signaler, car j'ai commis moi-même l'erreur dans *T'oung Pao*, 1922, 95; c'est donc **kâp* et non "*kop*" qu'il faut donner comme forme chinoise ancienne à la n. 2. Pp. 205—206: "Tarïm"; il en faut encore rapprocher les nombreux exemples que fournissent les inscriptions nestoriennes du Semireč′e. Mais, contrairement à Chwolson, aux feuilles imprimées du dictionnaire ouigour de Radlov, à M. Brockelmann et à M. Bang, je crois que, chez Kāšγarī et dans tous nos textes, il faut vraisemblablement lire Tärim et y reconnaitre une forme subsidiaire de Tängrim; je m'en expliquerai ailleurs.]

— [V. Bartol′d.] *Ḥudūd al-ʿālem, rukopis′ Tumanskogo, s vvede-*

niem i ukazatelem V. Bartol'da, Leningrad, Ac. des Sciences, 1930, gr. in-8, 45 et 78 pages. [V. Bartol'd (Barthold), à la veille de sa mort, a rendu un dernier service aux études orientales en faisant exécuter le facsimilé du "manuscrit Tumanskiĭ", et en l'accompagnant d'une introduction magistrale et d'un index. On sait que ce mss. a été découvert à Boukhara en 1892 par un émissaire du général A. G. Tumanskiĭ († 1920); il disparut quelque temps au lendemain de la révolution russe, puis, après avoir passé par Paris, entra finalement au Musée Asiatique (l'introduction ne dit rien de ces vicissitudes). L'ouvrage porte le titre de *Ḥudūd al-ʿālem* ou plus complètement كتاب حدود العالم من المشرق الى المغرب, "Livre des divisions du monde de l'Orient à l'Occident"; il est anonyme, mais a été commencé en 982—983 pour un prince de J̌ūzǰān (Gūzgān), dans le Nord-Ouest de l'Afghanistan actuel. L'auteur n'a peut-être jamais voyagé lui-même, et ne cache pas qu'il a puisé dans ses devanciers musulmans, mais sans citer aucun d'entre eux. L'examen de son texte montre qu'il doit beaucoup à Ibn-Χurdāðbäh et à J̌äiχānī; et, pour l'Asie Centrale, les itinéraires perdus de J̌äiχānī ont été également utilisés au XI^{e} siècle par le Persan Gurdēzī, ce qui explique que beaucoup de noms soient communs aux deux textes; par ailleurs, ces emprunts faits à des sources diverses sont à la base de certaines confusions; enfin, il va de soi, vu le mode de composition, que l'anonyme ne reproduit pas, pour tout ce qui est extérieur au monde musulman, un état de choses contemporain. Puisque que l'ouvrage est enfin accessible, il faut espérer qu'un iraniste donnera, en caractères typographiques, une édition critique des sections concernant l'Asie Centrale et Orientale, et lui adjoindra une traduction annotée. En attendant, l'index établi par M. B. facilitera grandement les recherches. Pp. 19—20: Ce que M. B. dit à propos du بنجول "Penǰūl" et de اوج Uǰ[-Turfan] devra être modifié en tenant compte de la prononciation ancienne de 溫肅

Wen-sou (*Uən-siuk) et de 于祝 Yu-tchou (*Jiu-t'śiuk); cf. *T'oung Pao*, 1923, 131. P. 38, col. 1: جنيانكث Činīānkäθ, si le mss. est correct, est une forme persane intéressante à côté de la forme sogdienne چينانچكث Činānčkäθ, "la Ville chinoise"; c'est le nom iranien de Qaraχoǰa.]

— Georges Bataille, *Les monnaies des Grands Mongols*, Paris, Florange, in-4, 32 pages, avec 3 pl. [Tir. à part d'*Aréthuse*, nos 13 et 14 (1926—1927).]

— [Bataviaasch Genootschap.] *Feestbundel uitgegeven door het Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen bij gelegenheid van zijn 150-jarig bestaan 1778—1928*, 2e partie, Weltevreden, G. Kolff, 1929, in-8, II + 437 pages, ill. [Pour le 1er vol., cf. *T'oung Pao*, 1930, 110. Les articles, par ordre alphabétique, vont ici de C. C. F. M. Le Roux à K. Wulff. Aux pp. 100—109, article de M. S. Lévi sur le *ysa* (= *za*) des syllabaires sanscrits tardifs (p. 105: 陀 *t'o* est peut-être altéré de 蛇 *chö*? Ce qui est dit de 闍 *chö* pp. 106—107 est inexact, quand cela ne serait que pour ne pas tenir compte de l'ancienne sonore initiale).]

— Luigi Foscolo Benedetto, *Di una pretesa redazione latina che Marco Polo avrebbe fatta del suo libro*, Florence, Olschki, 1930, in-8, 12 pages. [Tir. à part de *Arch. Stor. Ital.*, sér. VII, vol. XIII (1930), 207—216. M. B. combat la thèse soutenue par M. R. Cessi dans la *Rivista di Venezia* de juillet 1929 et selon laquelle le mss. latin de l'Ambrosienne et le mss. Ghisi utilisé par Ramusio représenteraient un texte latin établi à Venise par Marco Polo lui-même, différent du texte français écrit antérieurement à Gênes par Rustichello de Pise; M. B. a bien raison.]

— Luigi Foscolo BENEDETTO, *Perché fu chiamato "Milione" il libro di Marco Polo.* [Art. du journal hebdomadaire *Marzocco* de Florence, 14 sept. 1930. M. Benedetto se demande si ce titre de l'ouvrage, qui a été aussi un surnom non seulement de Marco Polo, mais de son père, n'est pas un vrai nom, tout à fait indépendant du mot "million" auquel on a voulu le rattacher de très bonne heure (dès Jacques d'Acqui); "Milion" est par exemple le nom d'un des dix martyrs de Nicopolis; ou serait-ce, demande M. B., une forme aphérétique d'Emilione, diminutif archaïque de Emilio ?]

— Emile BENVENISTE, *The Persian religion according to the chief Greek texts*, Paris, Geuthner, 1929, in-12, 121 pages. [C'est le texte revu de quatre conférences faites à la Sorbonne en 1926 sous les auspices de la Ratanbai Katrak Foundation. La thèse essentielle brillamment défendue par M. B. est que la religion persane décrite par Plutarque d'après des sources plus anciennes n'est pas le zoroastrisme, ni même l'ancien mazdéisme, mais le dualisme zervanite; la démonstration, en particulier, que la plante *omomi* est l'amome, annoncée p. 74, a paru depuis lors dans *JA*, 1929, II, 287—296.]

— *Bibliographie bouddhique*, I, Janvier 1928—Mai 1929, Paris, Geuthner, 1930, in-4, XII + 64 pages. [= *Buddhica*, dirigés par J. PRZYLUSKI, 2e série: Documents, t. III. Cette bibliographie analytique est l'œuvre d'une douzaine d'auteurs, et le travail de coordination et de présentation est dû en fait à Mlle M. Lalou. On appréciera particulièrement l'annonce des livres et articles japonais, et c'est peut-être l'aspect de cette bibliographie qu'il y aura surtout à développer à l'avenir, si du moins on peut s'assurer au Japon les concours réguliers qui seraient indispensables. Tel

quel, ce premier volume est déjà très instructif, et présenté commodément, avec index des noms d'auteurs et des grandes divisions géographiques. P. 50: Une inadvertance met sous le nom de M. O. Sirén le n^0 255 (*The G. Eumorfopoulos collection of Chinese.... paintings*); le livre est de M. L. Binyon. A la même page (n^0 259), je doute que M. J. E. L. [= J. E. Lodge] écrive "Rockfeller", comme le faisait G. Migeon, au lieu de "Rockefeller".]

— Carl W. Bishop, *The find at Hsin Chêng Hsien.* [Extr. d'*Artibus Asiae*, 1928/29, n^{os} 2—3, 110—121. M. B. raconte sa visite sur les lieux en 1923. Dit que le petit tigre en jade qu'il y trouva diffère tout à fait des autres jades qu'on a dit provenir de Sin-tcheng. Les pigments rouges seraient peut-être de l'ocre, et non du cinabre comme on avait cru d'abord (ceci vaudrait d'être tiré au clair).]

— Davidson Black, *Preliminary notice of the discovery of an adult* Sinanthropus *skull at Chou Kou Tien*, Peiping, 1929, in-8. [Réimpr. de *Bull. Geol. Soc. of China*, VIII, n^0 3, 207—211, avec 9 planches.]

— Davidson Black, *Interim report on the skull of* Sinanthropus, Peiping, 1930, in-8. [Réimpr. de *Bull. Geol. Soc. of China*, IX, n^0 1, 7—10, avec 6 pl.]

— Davidson Black, *Notice of the recovery of a second adult* Sinanthropus *skull specimen*, Peiping, 1930, in-8. [Réimpr. de *Bull. Geol. Soc. of China*, IX, n^0 2, 97—98, avec 1 pl.]

— A. K. Bogdanov, *K značeniyu slov ǰigür-ē aγuĸγan v pis'me il'-khana Arguna k Filippu Krasivomu* ("Sur le sens des mots *jigür-ē*

ayuɣan dans la lettre de l'ilkhan Argun à Philippe le Bel"). [Réimpr. de *Dokl. Ak. Nauk*, 1928, 237—240. Il s'agit d'un passage obscur de la fameuse lettre mongole envoyée en 1289 par Arɣun à Philippe le Bel. M. B., se référant aux messagers rapides porteurs d'un oiseau ou d'une plume d'oiseau comme insigne, propose d'expliquer le terme de la lettre qui, pris tel quel, paraîtrait signifier "plaçant sur l'aile", en supposant qu'il a ici la valeur de "en toute hâte". C'est tout au plus une hypothèse, et qui ne rend pas compte de l'emploi du mot "aile"; d'ailleurs, même avec "plume" ou "oiseau", l'interprétation ne se serait pas imposée sans d'autres exemples. On entrevoit d'autres solutions possibles, même à part de celles antérieures de Schmidt et de M. Klyukin, mais je manque encore de phrases analogues pour choisir entre celles auxquelles j'ai moi-même songé, et dont aucune non plus ne s'impose.]

— C. R. Boxer, *Dom Francisco da Gama, Conde da Vidigueira e sua viagem para a India no ano de 1622, Combate naval de Moçambique em 23—25 de Julho de 1622*, Lisbonne, Imprensa de Armada, 1930, in-8, 24 pages et 1 pl. [Réimpr., à 75 ex., des Anais do Club Militar Naval, n^os^ 5—6 (mai-juin) de 1930. M. B. est l'auteur de l'excellente traduction annotée des *Commentaries of Ruy Freyre de Andrada*, parue en 1930 dans les *Broadway Travellers* (cf. *T'oung Pao*, 1930, 436—437). Ses publications sont toujours riches en documents nouveaux, comme le savent les lecteurs des derniers volumes des *Transactions of the Japan Society*; d'autres ont paru dans des recueils moins familiers aux orientalistes, le *Mariner's Mirror* et le *Boletim da Agencia Geral das Colónias*.]

— C. R. Boxer, *Uma desconhecida vitória naval portuguesa no século XVII*, Lisbonne, 1929, in-8, 14 pages. [Réimpr. de *Bol. da Ag. Geral das Col.*, n^0^ 52. Sur la victoire remportée en 1613 à Sainte-Hélène par le *Nazaré* sur 4 navires hollandais.]

— C. A. Boxer, *Nuno Alvares Botelho e a sua armada de alto bordo (1624—1625)*, Porto, 1928, in-8, 30 pages. [Relation contemporaine inédite, publiée d'après le mss. de la Bibliotheca Nacional de Lisbonne.]

— C. R. Boxer, *A situação dos Portugueses no Japão em 1635* [= *Bol. da Ag. Geral das Col.*, n^0 64 (oct. 1930), 47—55. C'est l'édition d'une lettre inédite de Manuel Ramos, *ouvidor* de Macao, datée du 11 décembre 1635, et conservée dans les *Livros das Monções* du Tôrre do Tombo.]

— C. R. Boxer, *A Portuguese Embassy to Japan (1644—1647)*, translated from an unpublished Portuguese Ms. and other contemporary sources, with commentary and appendices, Londres, Kegan Paul, 1928, in-8, VIII + 64 pages, avec 3 pl.; 5 sh. [Réimpr. des *Trans. of the Japan Soc.*, XXV (1927—8), avec additions. L'ambassade avait quitté Lisbonne, sous Gonçalo de Siqueira de Sousa, le 5 févr. 1644 et jeta l'ancre au large de Nagasaki le 26 juin 1647; elle ne fut pas admise à débarquer. M. Boxer traduit le récit inédit de cette entreprise avortée d'après les *Livros das Monçoẽs* des archives de Lisbonne, en y joignant des extraits traduits du *Dagh-Register* inédit du comptoir de Nagasaki pour octobre 1646—octobre 1647 et une série d'autres informations portugaises, hollandaises ou japonaises. Travail de grand intérêt, comme tout ce qu'écrit l'auteur. A noter, dans le passage traduit du *Dagh-Register* (pp. 48—49), le départ le 2 août 1647 de deux jonques portant une ambassade de Chinois partisans des Ming (sur laquelle cf. aussi *Trans. Japan Soc.*, XXIV, 17), et l'arrivée, peu de jours après, d'autres jonques venant de Formose, du Foukien et du Tonkin.]

— Juliet Bredon, *Le roman d'une ville interdite*, Pékin, Impr. de la Polit. de Pékin, 1930, in-8, 61 pages brochées à la chinoise;

ill.; $ 2.00. [Description du Palais de Pékin par quelqu'un qui le connaît bien.]

— C. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz nach Maḥmūd al-Kāšγarīs Dīvān luγāt at-Turk*, bearbeitet, Budapest, Körösi Csoma-Gesellschaft, and Leipzig, O. Harrassowitz, 1928, gr. in-8, VI + 252 pages. [= *Bibl. Orient. Hungarica I.* Publié par la Körösi Csoma-Gesellschaft avec l'appui de l'Acad. Hongroise des Sciences. Je reviendrai plus longuement sur cette publication qui met à la disposition de tous, par ordre alphabétique et avec traduction allemande, le matériel lexicographique turc si malaisé à consulter dans le texte original de Kāšγarī.]

— René Cagnat, *Notice sur la vie et les travaux de M. Henri Cordier*, Paris, Firmin-Didot, 1929, in-4, 20 pages, avec 1 portrait en héliogr. [= *Publ. de l'Institut*, 1929, 29*ter*. Cette notice, hommage légitime d'une vieille amitié, a été lue dans la séance publique annuelle de l'Ac. des Inscr. et B.-Lettres du 22 nov. 1929.]

— N. P. Chakravarti, *L'Udānavarga sanskrit*, texte sanskrit en transcription, avec traduction et annotations, suivi d'une étude critique et de planches, t. I (ch. I à XXI), Paris, Geuthner, 1930, in-8, 272 pages. [= *Mission Pelliot en Asie Centrale*, Série Petit in-Octavo, t. IV. Important.]

— G. L. M. Clauson, *The Geographical Names in the Staël-Holstein Scroll.* [*JRAS*, 1931, 297—309. Sur le document "śaka" en question, publié par MM. F. W. Thomas et Sten Konow, cf. *T'oung Pao*, 1930, 230, où j'ai donné déjà deux des identifications que M. Cl. propose aujourd'hui, à savoir celles de Īcū à 伊州 Yi-tcheou (= Qomul, Ha-mi) et de Phūcaṃni à 蒲昌 P'ou-tch'ang

(aujourd'hui Pičan ou Pijan). Dans une communication faite l'an passé à la Société Asiatique, j'ai aussi indiqué la même identification de Yirrūṇciṃni au 輪臺 Louen-t'ai des T'ang et à Urumči que M. Cl. a reconnue aujourd'hui indépendamment. Tant dans cette communication que dans une étude détaillée encore inédite, j'ai montré en outre que les prétendues "Five Towns" dont M. Cl. parle (p. 304) à la suite des éditeurs du texte représentent simplement le nom iranien de Beš-balïq; d'autre part Beš-balïq se trouvait au Nord des T'ien-chan, dans le voisinage de l'actuel Ǐimsa, et M. Cl. se trompe (p. 306) en le confondant avec Karakhoǰa (Kao-tch'ang, Qočo). Je pense enfin, comme je l'ai dit à la Societé asiatique, que les villes de "Bihiraki" et de "Śapari" (p. 306) sont respectivement les villes de 憑洛 P'ing-lo et de 沙鉢 Cha-po que nous connaissons sous les T'ang entre Beš-balïq et Urumči. Pour le reste, et à part les noms évidents de Kouatcheou, de Kan-tcheou, de Leang-tcheou et même de Turfan ("Tturpaṃni"), déjà reconnus en partie par les premiers éditeurs, les listes du document présentent des difficultés considérables. Les solutions auxquelles M. Cl. a abouti me paraissent de nature à orienter la recherche et à servir de base de discussion, mais la plupart se heurtent à de graves objections. En particulier, je ne crois pas à une explication de "Kau'yāki" et de "Ttiyāki" par chinois 高 *kao*, "haut", et 低 *ti*, "bas", suivis de "*yāki*" qui serait le nom de Qarašahr (p. 305; pourquoi alors ne pas décomposer de même "Phalayākī"?). Je suis également moins convaincu que M. Cl. que Kautañai (p. 306) "is the Śaka spelling of the original (non Chinese) name which the Chinese represented by Kao-ch'ang", car il n'est pas certain que Kao-tch'ang transcrive un nom indigène (encore que ce soit possible), et Kao-tch'ang est peut-être transcrit déjà *Kučān (Kč"n") en sogdien ancien (cf. H. Reichelt, *Die soghd. Handschr. d. Brit. Mus.*, II, 5). A la p. 307,

je tiens des "noms de districts" se terminant en 山 西 *chan-si* pour invraisemblables.]

— Georges Coedès, *Etudes cambodgiennes*. XXIII: La date du temple de Bantãy Srĕi. XXIV: Nouvelles données chronologiques et généalogiques sur la dynastie de Mahīdharapura. [Extrait de *BEFEO*, XXIX (1929), 289—330. Montre que le temple de Bantãy Srĕi, contrairement à ce qu'on avait pensé, n'est pas partie du X^e^ siècle, partie du début du XIV^e^, mais tout entier de la fin du X^e^ siècle. Précise les dates de la dynastie à laquelle appartiennent, entre autres, Sūryavarman II (avènement 1113, † vers 1152), le fondateur d'Angkor Vat, et Jayavarman VII (avènement 1181, † après 1200), le fondateur du Bayon.]

— Georges Coedès, *Les inscriptions malaises de Śrīvijaya*, 52 pages, avec 7 pl. [Réimpr. de *BEFEO*, XXX (1930), 29—80. Nouvelle traduction, avec un excellent commentaire, des quatre inscriptions malaises les plus anciennes qu'on connaisse actuellement; la première est de 605 śaka (683 A.D.), et les trois autres suivent à très peu d'années. Toutes les quatre se rapportent au royaume de Śrīvijaya de Palembang, dont la fortune commençait seulement à s'affirmer. Elles permettent en outre, par comparaison avec le témoignage de Yi-tsing, de constater que le *mahāyāna* avait gagné déjà l'Insulinde, mais vraisemblablement depuis fort peu de temps, et qu'il y était arrivé sous la forme tantrique.]

— William Cohn, *Chinese art*, Londres, The Studio, 1930, in-8, XVI + 75 pages, avec 1 frontispice en couleurs et 90 fig. sur 56 planches. [Bon manuel d'initiation avec des planches heureusement choisies. Sur le détail, on pourrait formuler de nombreuses remarques. Il en est une au moins que je ne puis passer sous silence.

M. C. dit (p. 29, et cf. aussi p. 5) qu'il ne nous est parvenu aucune fresque des temples des Six Dynasties; c'est oublier des grottes entières de Touen-houang décorées de fresques au début du VI^{e} siècle, en pur style des Wei. P. 42: Les dates de Castiglione ne sont pas 1698—1768, mais 1688—1766, et on ne peut dire qu'"il ne réussit jamais à cacher ses origines européennes", vu qu'il ne le chercha pas, bien au contraire. Je ne crois pas que l'imprimerie soit née en Chine des estampages ("stone-rubbing"), mais bien plutôt des sceaux.]

— Eudore de Colomban [= M^{r} Gervaix, des Miss. Etr.], *Histoire abrégée de Macao*, Pékin, Impr. dela "Polit. de Pékin", 1928, in-8, 2 tomes de 2 fnch + 143 pages et de 1 fnch + 136 pages, avec nombreuses ill. hors texte; $ 4.00. [Dans la *Coll. de la "Polit. de Pékin"*. L'ouvrage est sans prétention, et n'a pas utilisé les sources chinoises, mais il est écrit avec une certaine verve, et l'auteur résume ou traduit des documents européens souvent peu accessibles, en particulier des documents portugais.]

— August Conrady, *Das älteste Dokument zur chinesischen Kunstgeschichte, T'ien-wen* 天問, *Die "Himmelsfragen" des K'üh Yüan*, terminé par Ed. Erkes, Leipzig, Asia Major, 1931, in-8, viii + 267 pages; RM. 27. [= *China-Bibliothek der "Asia Major"*, t. II. Publication posthume importante, sur laquelle il faudra revenir.]

— Ananda K. Coomaraswamy et Françis Stewart Kershaw, *A Chinese Buddhist water vessel and its Indian prototype*. [Extr. d'*Artibus Asiae*, 1928/29, n^{os} 2—3, 122—141. Des deux auteurs, le second est mort prématurément en 1930. MM. C. et K. distinguent la *kuṇḍi* ou *kuṇḍikā*, vase à eau à deux ouvertures (dont une

latérale), et le *kalaśa*, vase à eau à une seule ouverture, et les suivent dans les textes et l'archéologie. Aux pp. 129—131, discussion du terme de "fruit d'*āmalaka*" employé par Hiuan-tsang pour désigner la partie terminale d'un *stūpa*, et qui est traduit en chinois par *pao-p'ing*, "bouteille précieuse". P. 137, tentative d'expliquer par une *kuṇḍikā* mal comprise la sorte de panier ou de bourse que tiennent en main des *bodhisattva* de Long-men et d'ailleurs.]

— Ananda K. COOMARASWAMY, *Pali* kaṇṇikā = *Circular Roof-Plate. The parts of a Vīṇā.* [Réimpr. de *JAOS*, 50, 238—253, avec 1 pl. Précieuse discussion de termes techniques.]

— J. DARIDAN et S. STELLING-MICHAUD, *La peinture séfévide d'Ispahan: Le palais d'Alâ Qapy*, Paris, Les Beaux-Arts, 1930, in-4, 24 pages et 21 pl. [Préface de R. GROUSSET. Intéressant relevé de la décoration architecturale et des fresques, certaines nettement de style européen. Les auteurs émettent l'opinion qu'une des fresques pourrait être de Riza Abassi. Le préface de M. Grousset parle du "*tchi* chinois", et les auteurs invoquent (p. 14) "le fameux tschi ou 'bande de nuages' ainsi appelé parce que, selon toute vraisemblance, c'est leur déroulement que rappelle ce ruban en spirale développé à l'infini"; s'il s'agit bien, comme je le suppose, du 芝 *tche*, ce n'est pas là le nom d'une "bande de nuages", mais d'un champignon, et ce n'est que par métaphore qu'on peut l'appliquer à un mode de représentation des nuages; mais il n'y a là ancune idée de "bande" et le type n'a rien de commun avec les rinceaux reproduits à la p. 14.]

— Henri DEHÉRAIN, *Orientalistes et antiquaires. La vie de Pierre Ruffin, orientaliste et diplomate 1742—1824*, t. I, Paris,

Geuthner, 1929, in-4, VIII + 292 pages, avec 1 carte et 8 pl. [= Service des antiquités de Syrie, *Bibl. arch. et hist.*, t. XIII.]

— H.-R. DIWEKAR, *Les fleurs de rhétorique dans l'Inde*, étude sur le développement des "alaṅkāra" ou ornements stylistiques dans la littérature sanskrite, Paris, Adrien Maisonneuve, 1930, in-8, 1 fnch + 133 pages. [Le ch. 5 (pp. 55—71) est sur Aśvaghoṣa. A la p. 122, M. D. revient sur sa thèse, exposée déjà dans *JRAS*, 1929, 825—841, que Bhāmaha se place entre Diṅnāga et Dharmakīrti.]

— *Dragages de Cochinchine, Canal Rachgia-Hatien*, Saïgon, 1930, in-8, 81 pages, avec 15 planches, 4 cartes et 3 graphiques hors texte. [Exposé des travaux qui ont porté, entre autres, la culture de riz en Cochinchine de 522.000 hectares en 1880 à 2.443.000 en 1930. Aux pp. 43—61, listes commodes des gouverneurs généraux de l'Indochine depuis 1887, des commandants, gouverneurs et lieutenants-gouverneurs de Cochinchine depuis 1858, des directeurs généraux et inspecteurs généraux des Travaux Publics depuis 1899, etc.]

— André DUBOSCQ, *La Chine et le Pacifique*, Paris, Fayard, 1931, in-12, 204 pages; 9 fr. [Exposé clair et objectif; le journaliste averti qui tient au *Temps* la rubrique de l'Extrême-Orient s'y montre, à son ordinaire, sympathique aux efforts des républicains chinois pour faire sortir du chaos actuel un ordre nouveau.]

— J. J. L. DUYVENDAK, *Het sinologisch Instituut*, Leide, Brill, 1930, in-8, 15 pages. [C'est le discours prononcé par l'auteur à l'inauguration de l'Institut sinologique de l'Université de Leide le 20 décembre 1930.]

— J. J. L. DUYVENDAK, *Historie en confucianisme*, Leide, Brill,

1930, in-8, 32 pages. [Discours inaugural comme professeur (*hoogleeraar*) à l'Université de Leide, prononcé le 8 octobre 1930.]

— P. Dr. Andreas Eckardt, *Koreanische Musik*, Tōkyō, 1930, in-8, 63 pages et 24 pl.; RM. 10. [= *Mitt. d. deutsch. Gesellsch. f. Nat. u. Völk. Ostas.*, XXIV, partie B. A part quelques articles en japonais, la seule notice consacrée jusqu'ici à la musique coréenne était celle de M. Courant, en appendice à son *Essai historique sur la musique classique des Chinois*, pp. 211—220. Le P. Eckardt, qui vit en Corée, nous renseigne aujourd'hui plus complètement. Son travail est intéressant et bien illustré; après l'avoir lu, on a toutefois un peu l'impression que laissait sa *Geschichte der koreanischen Kunst* (1929), à savoir que, cette fois encore, la Corée doit à peu près tout à la Chine. Mais ce serait d'autant moins une raison de négliger le sujet que la Corée a tout de même eu quelques initiatives et que par ailleurs elle a pu conserver plus vivantes certaines traditions qui se sont affaiblies on même perdues dans la Chine où elles étaient nées; on trouve aussi trace parfois d'influences mongoles. P. 41: Il y a quelque erreur dans "Shin Tchuhi", puisqu'il s'agit du philosophe Tchou Hi. P. 53: "Die Koreanischen Phonetiker haben eben auch die Sprachlaute ganz systematisch in Gaumen- 牙音, Zungen- 舌音.... und Lippenlaute 唇音 eingeteilt und diese im universistischen System in Verbindung mit den fünf Tönen der Musik.... usw. gebracht". Les "phonéticiens coréens" ne sont pour rien dans tout cela; le système leur est arrivé de Chine tout constitué. Beaucoup de fautes d'impression dans les caractères chinois. Aux pp. 58—63, airs coréens notés. La pl. VIII reproduit un joli décor de musiciens emprunté à la grande cloche de Silla de 732.]

— Robert Eisler, *Das Geld, seine geschichtliche Entstehung*

und gesellschaftliche Bedeutung, Munich, Verlag der Diatypie, 1924, in-8, 383 pages, ill. [Parle, entre autres, de la monnaie et du papier-monnaie en Chine. P. 220: Le pseudo-voyageur Jean de Mandeville n'est pas à citer comme une source. P. 223: "Kend-schatu" est une vieille faute de lecture pour Kaïkhatu.]

— Pascal M. d'Elia, S.J., *Le triple démisme de Suen Wen*, traduit et annoté, 2e éd. revue et corrigée, Changhai, Bur. sin. de Zi-ka-wei, 1930, in-8, xxv + 45* + 637 pages.

— Eduard Erkes, *A neolithic Chinese idol?* [Extr. de *Artibus Asiae*, 1928—1929, 141—143. A propos du petit animal-amulette étudié par M. Andersson, *The Cave-Deposit of Sha Kuo T'un*, 18—19, et pl. VIII; M. E. y verrait plutôt un tigre, ce qui est en effet possible. A la p. 142, M. E. dit que "the li 狸 which is mentioned in writings of the later antiquity was probably not the domestic cat but the weasel"; je crois volontiers que le 狸 *li* ou 貍 *li* n'est pas le "chat domestique", et le nom s'est appliqué assez lâchement à des espèces variées, surtout en adjoignant à *li* quelque qualificatif; mais pourquoi parler de la belette plutôt que du chat sauvage?]

— Ed. Erkes, *Aus den Beständen des Rautenstrauch-Joest-Museums. Eine merkwürdige chinesische Bronze*, Leipzig, E. Wiegandt, 1930, in-4, 4 pages. [Réimpr. de *Ethnologica*, t. IV. Plaque-socle de bronze décorée des silhouettes en léger relief d'un homme et d'une femme nus; sur le milieu de la plaque est fichée une monture ajourée en forme de cœur, la pointe en bas, où s'insèrent deux médaillons ronds, l'un portant 依身多女 *yi-chen to-niu*, l'autre 吐普加身 *t'ou-p'ou kia-chen*; en-dessous de la plaque-socle, date de 2e année 大同 *ta-t'ong*. M. E. voit dans cette

date la preuve que le bronze est de 536 de notre ère. Le type graphique des inscriptions des médaillons ne me paraît guère conciliable avec une date aussi ancienne, ni ce que la planche montre de la forme de l'objet. Mais il faudrait avoir une photographie des figures nues elles-mêmes et de l'inscription de la plaque-socle pour se faire une opinion. Les inscriptions des médaillons restent assez énigmatiques.]

— J. Escarra, *Le régime des concessions étrangères en Chine*, Paris, Hachette, 1929, in-8, 140 pages. [Ex. hors commerce extrait du *Recueil des cours* de l'Ac. de droit international.]

— Jean Escarra, *La loi chinoise sur les effets de commerce du 30 octobre 1929*, Paris, Rousseau, 1930, in-8, 28 pages. [Extr. des *Ann. de droit commercial français*, 1930, n° 1.]

— Jean Escarra, *La loi chinoise sur les assurances du 30 décembre 1929*, Paris, Libr. gén. de droit, 1930, in-8, 18 pages. [Extr. de *Rev. gén. des assurances terrestres*, mai-juin 1930.]

— Jean Escarra, *La codification contemporaine du droit privé chinois*, Agen, 1930, in-8, 43 pages. [Extr. de *Bull. de la Soc. de Législ. comparée*.]

— *Les Etudes chinoises*, *sl* [Bruxelles], 1930, in-8, n° 1, 24 pages. [Ce nouveau bulletin de la sinologie belge a pour animateur le P. Louis Van Hée. On y trouvera entre autres un court autographe en chinois et en mandchou écrit en 1690 par l'Empereur K'ang-hi à la louange des Européens et que le P. V. H. a retrouvé dans les archives de la Compagnie de Jésus. Ensuite, un article sur les onze anciens jésuites qui ont reçu des titres mandarinaux; il y est fait état d'une lettre inédite du P. Gogeisl.]

— N. FETTICH, *Bronzeguss und Nomadenkunst auf Grund der ngarländischen Denkmäler*, avec appendice de L. BARTUCZ sur les 'sultats anthropologiques des fouilles de Mosonszentjános, Prague, eminarium Kondakovianum, 1929, in-4, 96 pages + 2 fnch., avec 7 pl. [= *Σκυθικα 2*. M. N. F., du Musée National Hongrois, a irigé de 1926 à 1929, avec M. L. Bartucz, les fouilles de l'im- ortant cimetière de Mosonszentjános (comitat de Moson), qu'il doit ire connaître dans une monographie considérable. En la préparant, a été amené à rédiger le présent travail où, utilisant l'ensemble s matériaux trouvés dans les anciens cimetières de Hongrie et s comparant à ceux provenant de la Russie méridionale, de la bérie, voire de la Corée, il expose les résultats auxquels cet ·amen comparatif l'a conduit pour les monuments du "deuxième ·oupe" de Hampel. M. F. ne s'embarrasse pas de théories *a priori*; s'abandonne aux seuls faits archéologiques et anthropologiques, i le mènent comme par la main. Le champ de ses comparaisons, i est très étendu, lui suggère naturellement certaines conclusions; ais on sent qu'il était prêt et serait encore prêt à en adopter utres, le cas échéant; attitude scientifique excellente, qui devrait e celle de tous, et ne l'est pas. L'étude porte essentiellement sur petits objets de bronze, fondus le plus souvent au moyen de ules pris sur des modèles taillés en bois (pp. 49—50); mais on encore retrouvé en Hongrie ni un de ces moules ni un de ces dèles en bois (p. 53); M. F. insiste (pp. 54—56) sur cette actéristique du "deuxième groupe" que c'est un art uniquement bronze (sans objets d'or ou d'argent), et de bronze fondu (non oussé). Les caractéristiques de motifs et de style en sont telles 'il ne peut s'agir d'une continuation ni de l'art des tumuli "scythes" la Russie méridionale, ni de celui de Minusinsk; ils représentent e troisième civilisation, dont la patrie est à chercher, dit M. F. 63), là où d'une part l'influence hellénique, de l'autre celle de

echnique sud-sibérienne de la fonte du bronze ont pu se con-
ier. Pour des raisons diverses, et entre autres parce que l'étude
ıropologique montre que la population du cimetière de Moson-
ıtjános avait les caractéristiques de la race mongole, M. F. cherche
e civilisation dans l'Asie non pas seulement centrale, mais
entale; c'est de là que serait venu le peuple nomade qui a laissé
Hongrie les bronzes fondus du "deuxième groupe" (pp. 80—81);
st de là qu'il aurait apporté ses motifs et sa technique. Même
fluence hellénique qu'on reconnaît dans ces bronzes ne serait
s le fruit de contacts au cours de la migration de ce peuple
rs l'Europe, mais serait dûe à de véritables modèles helléniques
e ce peuple aurait déjà connus dans sa lointaine patrie au fond
l'Asie. Telle est la conclusion d'une étude dont la clarté et la
briété s'accompagnent d'une richesse et d'une précision de docu-
entation exceptionnelles. Malgré tout, et M. F. le dit tout le
'emier, il ne peut encore s'agir bien souvent que de solutions
attente. On notera aux pp. 66—68 l'utilisation des fresques de
urfan pour l'étude des ceintures des nomades. Pour les sinologues,
vaut de remarquer une fois de plus que, dans tout ce matériel,
n ne trouve ni pour la Hongrie, ni pour la Sibérie, rien qui rap-
elle ce que nous avons pris l'habitude d'appeler, à la suite des
rchéologues chinois, des "boucles de ceinture", et qui ne s'est pas
ncore retrouvé davantage sur les monuments figurés de la Chine;
e véritable mode d'emploi de ces objets si abondants reste mystérieux.]

— [De Filippi.] *Spedizione italiana de Filippi nell' Himalaya, Caracorúm e Turchistán Cinese* (1913—1914). Ser. I: Geodesia e geofisica, vol. III: C. Alessandri et N. Venturi Ginori, Geofisica, Meteorologia, Aerologia e Pireliometria, Bologne, N. Zanichelli, [1931,] in-4, xix + 565 pages.

— [De Filippi.] R. Pampanini et D. Vinciguerra, *Raccolte di piante e di animali*, Bologne, Zanichelli, [1930,] in-4, vii + 315 pages et 8 planches. [= *Spedizione Italiana de Filippi nell' Himàlaia, Caracorùm e Turchestàn Cinese (1913—1914)*, série II, vol. X.]

— [Louis Finot et Victor Goloubew.] *Le temple d'Angkor Vat.* Deuxième partie: La sculpture ornamentale du temple, I. Introduction et pl. 151—218, Paris, Van Oest, 1930, petit in-folio, 18 pages, 1 plan et pl. 151 à 218; II, *ibid.*, 1930, pl. 219 à 286. [= *Mém. archéol. publ. par l'EFEO*, t. II. Pour la 1re partie, cf. *T'oung Pao*, 1930, 112. L'introduction, par V. Goloubew, précise l'importance nouvelle d'Angkor Vat, édifié au milieu du XIIe siècle, maintenant que le Bayon, l'enceinte d'Angkor Thom et toute une série de monuments datés longtemps des IXe—Xe siècles viennent de descendre à la fin du XIIe. Les planches sont excellentes.]

— Otto Fischer, *Die chinesische Malerei der Han-Dynastie*, Berlin, Paul Neff, 1931, in-4, xi + 150 pages, avec 4 ff. illustr. hors texte (dont 1 en couleurs) et 80 planches. Tiré à 250 exemplaires; RM. 125. [Œuvre sérieuse et importante, dont je donnerai un compte rendu dans la *Rev. des arts asiatiques* de 1931.]

— K. K. Flug, *Očerk istorii Daosskogo kanona (Dao Dzan'a)* ("Esquisse de l'histoire du Canon taoïque [Tao tsang]"). [Dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 239—250. Le P. Wieger a publié le catalogue du *Canon taoïque*, mais il a autant dire laissé de côté son histoire, que j'ai été jusqu'ici seul à esquisser dans *JA*, 1912, II, 141—156; le travail de M. Fl. est beaucoup plus poussé et détaillé que les notes que j'avais alors publiées. En comparant le *Catalogue* du P. Wieger et l'édition du *Canon* republiée en 1925, M. Fl. a constaté que cinq œuvres sont omises dans le *Catalogue* Wieger.

P. 241: Sur 尹文操 Yin Wen-ts'ao, cf. aussi *BEFEO*, X, 118—119; c'était un taoïste du 昊天觀 Hao-t'ien-kouan, et il avait aussi compilé par ordre impérial le 老子聖紀 *Lao-tseu cheng-ki* (cf. *Tripit.* de Kyōto, XXX, V, 455 v⁰). P. 245: Le nom de 景教經 *King-kiao king*, qui signifierait "livre saint nestorien", avait bien été donné par erreur par les savants de Pékin au traité manichéen que Chavannes et moi avons traduit, mais il n'y a pas de raison de dire que ce fut un de ceux incorporés autrefois au *Canon taoïque*. Par ailleurs, je me rallie à la traduction que donne M. Fl. pour le passage de la préface de Tchang Kiun-fang que Chavannes et moi avons traduit dans *JA*, 1913, I, 327; les livres 降 *kiang* ne sont pas des livres "révélés", mais des livres du 秘閣 Pi-ko que l'Empereur avait "octroyés" (*kiang*) en les envoyant à 餘杭 Yu-hang.]

— Alfred Forke, *Dichtungen der T'ang- und Sung-Zeit, aus dem chinesischen metrisch übertragen*, Hamburg, Friederichsen, 1929, 2 vol. in-8, Deutscher Text, XII + 173 pages; Chines. Text, 19 + 79 pages. [= *Veröffentl. d. Sem. f. Spr. u. Kultur Chinas an der Hamburg. Univ.*, n^os 3 et 4. M. F. avait publié en 1898 des *Blüten chinesischer Dichtung* qui avaient rencontré une faveur légitime; son nouveau choix de poèmes est traduit dans la même veine; bien que le titre ne mentionne que les T'ang et les Song, les 20 premières pages donnent des "poèmes anciens" (古詩 *kou-che*), dont certains sont censés remonter à près de mille ans avant les T'ang. Pour autant qu'un étranger en puisse juger, M. Forke paraît heureux dans ses versions métriques; par ailleurs, on ne peut leur demander l'exactitude littérale de traductions en prose; il est cependant quelques cas où je ne suis pas sûr que la pensée même du texte soit saisie justement. C'est ainsi que, dans le morceau "Konfuzius Klage" (p. 3), "Einen Wandrer heimgeleiten —

Freunde fern auf öden Wegen" rend 之子於歸。遠送於野; Legge avait traduit (*Chin. Cl.*², I, 76): "Homeward goes the youthful bride, — O'er the wilds, crowds by her side". Autrement dit, M. Forke voit un voyageur errant, qui ne serait autre que Confucius, là où Legge reconnaissait une jeune mariée. Je n'ai pas sous la main de commentaire de ces vieux poèmes, mais il me paraît en effet difficile que le vers 之子於歸, emprunté textuellement à l'ode *T'ao yao* du *Che king* (*Chin. Cl.*, IV, 12—13), s'applique à quelqu'un d'autre qu'une jeune épousée allant à la maison nuptiale. Le morceau des pp. 4—5 est attribué par M. F. à 李延年 Li Yen-nien et concerne un serviteur de 霍光 Houo Kouang, 馮子都 Fong Tseu-tou, à un moment où, toujours d'après M. F., son maître était "régent", après 74 av. J.-C. Mais, en 74 av. J.-C., Li Yen-nien avait déjà été mis à mort depuis plus de dix ans. Et par ailleurs, à raison d'expressions comme 大秦 Ta-ts'in pour désigner l'Orient méditerranéen, je ne crois pas que le poème puisse remonter aux Han occidentaux. P. 37: "Viele Khane der Barbaren"; mais il n'y avait à la fois qu'un 單于 *chan-yu*. On pourrait multiplier les remarques; mieux vaut ne pas bouder sur notre plaisir à lire ces versions, même un peu libres par moments.]

— W. Sherwood Fox et R. E. K. Pemberton, *Passages in Greek and Latin literature relating to Zoroaster and Zoroastrianism, translated into English*, Bombay, D. B. Taraporevala Sons, *sd* [1928], 2 fnch + 145 + II pages; préface de J. J. Modi. [= *K. R. Cama Oriental Institute Publication n*⁰ *4*.]

— Howard Spilman Galt, *The development of Chinese educational theory*, Changhai, Commercial Press, 1929 [mais 1930 au v⁰ de la même page], in-8, VII + 180 pages; $ 3.00. [Résumé

honnête, mais superficiel. Trop de textes cités d'après le *T'ou-chou tsi-tch'eng*. Le livre est grossi artificiellement, par exemple par des index en fin de chapitres qui font double emploi avec l'index général.]

— E. Gaspardone, *Matériaux pour servir à l'histoire d'Annam*. 1. La géographie de Li Wen-fong. [Tir. à part de *BEFEO*, XXIX (paru en 1930), 63—105. Il s'agit du 越嶠書 *Yue kiao chou* de 李文鳳 Li Wen-fong, géographie de l'Annam datée de 1540 et restée inédite. Aurousseau en avait acheté un mss. en Chine pour l'EFEO en 1912, et le tenait pour le mss. original, ce que rien ne semble assurer. M. G. n'a rien trouvé à l'EFEO pour préciser où et comment Aurousseau avait acquis ce texte; je ne serais pas surpris que ce fût à Changhai, et de Yang Cheou-king qui me paraît être aussi le vendeur des vocabulaires mss. des Ming qu'Aurousseau rapporta également cette année-là. Quoi qu'il en soit, le prospectus récent du 北平圖館叢書 *Pei-p'ing t'ou-chou-kouan ts'ong-chou* annonce que la Bibliothèque de Pékin doit y faire paraître, dans la 3e série (*tsi*), le *Yue-kiao chou*, édité d'après un "ancien manuscrit"; j'ignore s'il s'agit d'un texte recopié sur le mss. de l'EFEO. Le *Yue-kiao chou*, en 20 ch., est essentiellement une refonte du 安南志略 *An-nam chí lu'o'c* de Lê Tắc, continué par Li Wen-fong jusqu'en 1540. M. G. traduit ici la préface générale et ce qui concerne la première partie des divisions territoriales; un second article doit compléter celui-ci. La traduction, très soignée et minutieusement annotée, montre que M. G., assez nouveau venu à la sinologie, est maintenant en pleine possession de sa méthode et connaît ses textes admirablement. P. 101: "*tcheou* de Ts'i 七州"; je crois qu'il faut lire "匕州 *tcheou* de Pi", Pi étant abrégé de 匕景 Pi-ying ou 比景 Pi-ying. J'ai expliqué (*BEFEO*, IV, 188) comment les variantes 上景 Chang-ying, 巳景 Sseu-ying, 亡景 Fang-ying étaient

altérées de la première forme, et 北景 Pei-ying de la seconde. J'ajouterai aujourd'hui que 比景 Pi-ying se trouve dans le 吳都賦 *Wou tou fou*; cf. aussi sur ce terme les notes du 文選箋證 *Wen-siuan tsien-tcheng*, VI, 13—14. D'autre part, en ce qui concerne la confusion graphique de 匕 *pi* et de 上 *chang*, cf. *Ts'ien-Han chou*, 94 B, 3*a*, où le commentaire a 飯匕 *fan pi*, qui est devenu 飲上 *Yin chang* dans *Wen-yuan ying-houa*, 470, 4*b*.]

— G. K. Gins, *Etičeskie problemy sovremennogo Kitaya, Ethical Problems of Contemporary China*, Harbin, Russko-Man'čžur. Knigotorg., 1927, in-8, 1 + 80 pages. [Les données sur les principes de la civilisation chinoise sont surtout empruntées à Georgievskiï, *Principy žizny Kitaya* (1888), et à la trad. française de l'ouvrage de Leang K'i-tch'ao, *La conception de la loi et la théorie des légistes à la veille des Ts'in* (Paris, 1926); mais l'auteur a aussi utilisé nombre d'autres publications dont certaines, parues en Extrême-Orient, sont encore peu connues en Europe.]

— Daisy Goldschmidt, *L'art chinois*, Paris, Garnier, 1931, in-12, 211 pages. [Dans la *Coll. artist. Garnier* dirigée par L. Réau. Bon manuel, en général bien informé, prudent, élégant, avec des illustrations heureusement choisies. Il y a cependant des faiblesses. Les transcriptions sont souvent irrégulières, et "Ts'in", au lieu de "Tsin", pour la dynastie qui suit les Trois Royaumes, a l'inconvénient de prêter à confusion avec la dynastie Ts'in du III^{e} siècle avant notre ère; de même "Kuça" (pour Kuča), "Vairoçana" (pour Vairocana) sont des monstres. En me citant (p. 52), M^{me} G. me fait parler de "l'an 3000 avant notre ère", quand j'ai dit "l'an 300". P. 99: Les fresques de Touen-houang ne commencent pas au "début du VIII^{e} siècle", mais au moins au début du VI^{e}. En datant de 1516 la fondation de Macao (p. 177), l'auteur anticipe d'une trentaine

d'années. Une bonne demi-douzaine de noms ou de titres sont estropiés dans la petite Bibliographie des pp. 201—204.]

— René GROUSSET, *Les civilisations de l'Orient*, t. I: L'Orient, Paris, Crès, 1929, in-8, 1 fnch. et II + 362 pages; t. II: L'Inde, *ibid.*, 1930, II pages + 1 fnch. + 371 pages; t. III, La Chine, *ibid.*, 1930, 2 ffnch. + 360 pages; t. IV: Le Japon, *ibid.*, 1930, VIII + 321 pages. [Richement illustrés et conçus sur un plan moins technique que l'*Histoire de l'Extrême-Orient*, ces quatre volumes, qui vont paraître aussi incessamment en traduction anglaise, populariseront une foule de notions dispersées jusqu'ici dans les travaux des spécialistes. L'information en est de bon aloi, et une sympathie avertie s'y exprime dans une langue coulante qui plaira. Comme de juste, l'un ou l'autre de nous nuancerait parfois autrement telle ou telle opinion encore sujette à controverse, mais il y a peu d'erreurs véritables; seules, quelques dates se contredisent et il y a du flottement dans les transcriptions de certains noms.]

— Erich HAENISCH, *Das Ts'ing-shi-kao und die sonstige chinesische Literatur zur Geschichte der letzten 300 Jahre.* [Extr. de *Asia Major*, VI (1930), 403—444. Renseignements nombreux et précis sur la récente histoire de la dynastie mandchoue intitulée 清史稿 *Ts'ing che kao*, en 536 ch.; ce premier état risque de n'être pas suivi d'un second. Même sous sa forme de "premier état", le *Ts'ing che kao* a en réalité deux recensions, l'une représentée par l'édition originale publiée à Mukden en 1928, l'autre parue depuis à Pékin et qui a été expurgée par la censure. Sur l'œuvre, cf. aussi la note de M. W. Fuchs dans *Ost. Zeitschr.*, V (1929), 117—118. Nous n'avons encore à Paris aucun exemplaire d'aucune recension. A partir de la p. 411, l'article de M. H. quitte le *Ts'ing che kao* pour passer à un examen rapide des conditions où

l'historiographie chinoise s'est exercée et surtout à un tableau des ressources dont on dispose pour étudier l'histoire chinoise à partir du XVII[e] siècle. P. 431: "Wang Shu-tan 王樹坍"; il faut écrire 王樹枏, et je crois bien que cet érudit, que j'ai connu, prononce son nom Wang Chou-nan.]

— Erich Haenisch, *Sinologie*. [Réimpr. de *Festschrift... Friedrich Schmidt-Ott*, 262—274.]

— Erich Haenisch, *Aus ostasiatischen Bibliotheken und Archiven*. [Dans *Forsch. u. Fortschritte*, Berlin, 6[e] année, n[0] du 20 févr. 1930, 87.]

— Erich Haenisch, *Untersuchungen über das Yuan-ch'ao pi-shi, die Geheime Geschichte der Mongolen*, Leipzig, S. Hirzel, 1931, gr. in-8, 100 pages. [= *Abhandl. d. phil.-hist. Kl. der sächs. Ak. der Wiss.*, XLI, n[0] IV. M. E. H., bien connu pour s'occuper à la fois de chinois, de mandchou et de mongol, consacre cette monographie à une portion de l'*Histoire secrète des Mongols* de 1240, d'après le texte mongol transcrit phonétiquement en caractères chinois qui a été publié par Ye Tö-houei en 1908, et en utilisant aussi la version japonaise de Naka Michiyo. Le choix de la fin du ch. 1 et du début du ch. 2 est heureux, car nous avons là plusieurs morceaux allitérés de caractère épique qui ont un grand intérêt tant au point de vue de la langue que du souffle assez sauvage qui les anime. Sur les principes mêmes de la transcription et sur le détail des restitutions mongoles, j'aurais beaucoup à dire, tant à raison des manuscrits meilleurs dont je dispose que des principes mêmes de restitution auxquels une étude prolongée du texte m'a conduit. Mais il me paraît inutile d'anticiper ici sur mon édition globale que je compte bien mettre sous presse à l'automne de la présente année. Parmi les mots remarquables dont la liste est donnée pp. 61—63, certains

résultent de simple fautes de texte ou de restitutions inexactes; d'aures, qui manquent à nos dictionnaires, se retrouvent dans des documents de l'époque mongole; plusieurs sont des emprunts au turc; mais il en reste un certain nombre que l'*Histoire secrète* est jusqu'ici seule à donner. L'un d'eux retiendra particulièrement l'attention, c'est *balamut* (nos dictionnaires mongols ont *balamat* et *balamut*), "étourdi", "inconséquent", que Kovalevskiï (p. 1075) rapprochait déjà à bon droit de russe et polonais *balamut*, de même sens. Mais *balamut* est assez ancien en slave, et d'autre part le turc l'ignore. On n'eût pas attendu qu'un tel mot, ainsi attesté en mongol au moins dès le début du XIII^{e} siècle, eût pu passer en slave de si bonne heure sans intermédiaire turc. J'ai depuis longtemps l'intention de consacrer une note spéciale à *balamut*. L. 1: Au lieu de "*Kün-i ts'ung-shu*" de "Yang Lien", lire 連筠簃叢書 *Lien-yun-yi ts'ong-chou* de 楊(尙文) Yang (Chang-wen).]

— M. C. Haguenauer, *Mélanges critiques*, Tōkyō, 1930, in-8, 98 pages, avec 1 carte. [Extr. du *Bull. de la Maison Franco-jap.*, II, n^{os} 3—4. Résume et critique des travaux japonais récents sur les îles Ryūkyū et sur Formose; étudie en particulier la question de la valeur de 流求 Lieou-k'ieou (Ryūkyū, ou Formose, ou les deux) dans le ch. 81 du *Souei chou*; les Gores (prononcez Gorès), dont le nom apparaît pour la première fois dans un document portugais de 1513, seraient des Coréens établis aux Ryūkyū. Au moins à en juger par ces très utiles résumés, il me semble qu'il y a encore ici quelques flottements dans les argumentations, d'ailleurs très minutieuses, de nos confrères japonais; mais la discussion en entraînerait loin. Quelques remarques: Pp. 28—29: Les étranges erreurs qui faussent l'histoire de 鄭芝龍 (Nicolas Iquon des Européens) et de son fils 鄭成功 Tcheng Tch'eng-kong (Koxinga) dans tous nos ouvrages occidentaux, et en parti-

culier dans Giles, *Biogr. Dict.*, nos 264 et 267, se retrouvent en partie dans l'exposé de M. H.; il est faux que Tcheng Tch'eng-kong ait attendu la mort de son père pour ne pas continuer sa politique de conciliation avec les Ts'ing, car Tcheng Tche-long se soumit en 1646, fut alors conduit à Pékin et y fut traité avec honneur jusqu'à sa mise à mort sur la fin de 1661, au lieu que Tcheng Tch'eng-kong ne se soumit jamais vraiment, et ne dut d'ailleurs survivre à son père que quelques mois. P. 48: 黃叔璥 Houang Chou-king (et non "Houang Cheou-king"), docteur de 1709, n'est pas un "Formosan"; frère cadet de Houang Chou-lin (Giles, *Biogr. Dict.*, n° 867), il devait être comme lui originaire de la région de Pékin; il est mort en 1729. "Tch'en Kiong-louen"; lire Tch'en Louen-k'iong. Pp. 58—59: Pour les aventures de Benyowszky à Formose, il faudrait d'autres cautions que celle de Benyowszky lui-même; cf. *T'oung Pao*, 1930, 65—67.]

— Louis Halphen, *La fin du Moyen Age, I, La désagrégation du monde médiéval (1285—1453)*, Paris, F. Alcan, 1931, in-8, 569 pages; 70 francs. [Forme la 1re partie du t. VII de la collection *Peuples et civilisations, Histoire générale*. Bien que certaines parties soient l'œuvre de MM. H. Pirenne, Augustin Renaudet, Ed. Perroy, Marcel Handelsman, la plupart des chapitres, au moins sous leur forme dernière, sont dus à M. L. Halphen, entre autres celui qui concerne l'Asie moyenne et orientale. On trouvera là un tableau sommaire, mais suffisant, clair et généralement exact, des destinées de l'empire gengiskhanide à partir de l'avènement de Khubilai. Quelques remarques. P. 177: Che-tsou n'est pas un nom pris par Khubilai de son vivant, mais le titre dynastique qui lui a été décerné après sa mort. Dans la note, lire "Jabalaha"; de même p. 182. — P. 178: Le Cambodge ne s'est pas reconnu vassal de la dynastie mongole au même titre que le Champa ou

la Birmanie. — P. 179: On peut attribuer éventuellement aux "penchants naturels" des Mongols les "scènes de chasse et de guerre", mais non les "admirables paysages"; ceux-ci sont un héritage des Song, et purement chinois. — P. 180: "1297" est un lapsus pour l'envoi de Rabban-Çauma; lire "1287". — P. 184: Lire "Hôjô Tokimouné" (Hōjō Tokimune pour nous), et non "Hôjô Tokimoun". — P. 186: La vraie forme du nom doit être Balaban et non "Balban"; et il est probable que "Taghlak", bien que traditionnel, est une mauvraise vocalisation pour "Tughluk" (Tuγluq pour nons).]

— E. S. Craighill HANDY, *The problem of Polynesian origins*, Honolulu, 1930, in-8, 27 pages. [Tir. à part des *Bernice P. Bishop Museum Occasional papers*, IX, n⁰ 8. Sur les relations de la Polynésie et de l'Asie. M. H., en 1926, avait soutenu la parenté des *arii* de Tahiti, descendants de Tan-ga-loa, et des Tanka de Canton. Il modifie son hypothèse (pp. 18—19), mais je ne vois pas alors comment "Tan-ga-lao" aurait eu un nom chinois. Tout cela est bien douteux.]

— Olaf HANSEN, *Zur soghdischen Inschrift auf dem dreisprachigen Denkmal von Karabalgasun*, Helsingfors, 1930, in-8, 39 pages, avec 1 pl. [= *Journ. Soc. finno-ougr.*, XLIV, 2. M. H. menait à bien son travail au moment même que je souhaitais qu'il fût entrepris (cf. *T'oung Pao*, 1930, 250). Mémoire très sérieux et solide au point de vue du sogdien; il permettra de faire avancer l'étude des noms des *qaγan* ouigours. Peut-être l'examen direct de l'estampage de Paris laisserait-il déchiffrer quelques mots de plus; M. H. n'a eu à sa disposition que les planches des *Inscriptions de l'Orkhon* et de l'*Atlas der Alterthümer der Mongolei*, ainsi que des photographies de la stèle et des estampages de Leningrad; mais aucune photo-

graphie ne rend les détails qu'on peut reconnaître sur un estampage en variant les angles d'éclairage.]

— C. Hentze, *Beiträge zu den Problemen des eurasischen Tierstyles.* [Extr. d'*Ost. Zeitschr.*, N. F., VI (1930), 150—169.]

— Ho Tchong-han, *Code civil de la République de Chine*, traduit, avec introduction de M. "Foo Ping-sheung" [Fou Ping-tch'ang] et préface de S. E. Hu Han-min, Zikawei et Paris (Recueil Sirey), 1930, in-8, xxx + 194 pages + 1 fnch Errata. [Ne contient encore que les Livres I (Principes généraux), II (Obligations), III (Droits réels). Les Livres IV (Famille) et V (Successions) n'étaient pas encore adoptés. Ce nouveau Code civil est très différent du projet complet publié en chinois en 1911 et 1916 et qui s'inspirait surtout des codes allemand et japonais de 1896.]

— 胡適 Hou Che ("Hu Shih"), 胡適文存 *Hou Che wen-ts'ouen*, 3e *tsi*, Changhai, Ya-tong T'ou-chou-kouan, 1930, 4 *pen*, in-12, 4 + 16 + 1022 pages, $ 2.60. [La 1re série de ces œuvres littéraires et critiques avait paru en 1921, la seconde en 1924; des rééditions de 1925 et 1926 ont été signalées dans *T'oung Pao*, 1928, 202. La 3e série est divisée en 9 ch. Il est impossible de donner le détail d'un recueil de morceaux qui touchent aux problèmes les plus divers, depuis les origines jusqu'aux questions contemporaines; mais tout sinologue sait aujourd'hui l'étendue des connaissances de M. Hou et la pénétration de sa critique. Voici en gros la répartition des matières: Ch. 1: Questions contemporaines. Ch. 2—4: Méthodes de l'érudition et critique de textes (au ch. 3, longue étude du mémoire de M. Karlgren sur l'authenticité du *Tso tchouan*, une autre sur le *jou-cheng*; le ch. 4 porte en partie sur Bodhidharma, au sujet de qui M. Hou expose des opinions

presque identiques à celles que j'ai proposées moi-même dans *T'oung Pao*, 1923, 253—261 [cf. aussi ici *infra*, à propos de MM. Tokiwa et Sekino]; en fin de ch., notes sur les mss. de Touen-houang conservés à Londres et à Paris). Ch. 5 et 6: Sur le roman et le théâtre, dont M. Hou s'est toujours beaucoup occupé. Ch. 7: Notes à propos de lectures (au pp. 931—950, contribution importante au texte de *Mo-tseu* et à l'annexion de *Mo-tseu* par les taoïstes). Ch. 8: Préfaces, postfaces, lettres, dissertations, toutes sur des sujets littéraires (pp. 1127 et suiv., sur des œuvres françaises de "Tcheng Ki-tong" [Tch'en Ki-t'ong]). Ch. 9: Sujets variés; aux pp. 1189—1210, longue préface à l'édition chinoise du "Four-corner system" (四角號碼檢字法) de M. "Wong". Tout sinologue doit parcourir ce recueil si riche.]

— Hou Che (Hu Shih), 神會和尚遺集 *Chen-houei houo-chang yi-tsi*, Changhai, Ya-tong T'ou-chou-kouan, 1930, 1 *pen* in-12, 5 + 2 + 230 pages; $ 2.20. [Oeuvres du moine Chen-houei, qui fut, au VIII^{e} siècle, le 7^{e} patriarche de l'Ecole du Sud (Nan-tsong). Les textes ont été retrouvés dans les mss. de Touen-houang, en particulier parmi ceux conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris.]

— Sung-nien Hsu [徐仲年 Siu Tchong-nien], *Po Kyu-yi*. [Extr. de la *Rev. de l'Univ. de Lyon*, 1930, 57—75. Esquisse biographique et traduction de quelques poèmes; ce sont les plus exactes et les meilleures qu'un Chinois ait données jusqu'ici en français.]

— J. Hugon, S.J., *Mes paysans chinois*, Paris, Dillen, 1930, in-8, 206 pages, ill. [Le P. Joseph Hugon, né à Cherbourg en 1893, mort à Hai-tcheou (Kiangsou) en 1929, n'était arrivé en Chine que depuis 1926. Outres sa vocation d'apostolat, le P. Hugon avait un esprit très cultivé, et son récit est alerte.]

— Vincenz HUNDHAUSEN, *Das Westzimmer, Ein chinesisches Singspiel*, Pékin, Pekinger Verlag, 1926, in-8, 356 pages, avec 21 bois hors texte; relié toile, RM. 10. [Tiré à 5000 ex. Cette traduction du 西廂記 *Si-siang ki* a été exécutée avec l'aide de M. "Wang Yo-Deh", bibliothécaire de l'Université de Pékin. Cf. à son sujet *T'oung Pao*, 1930, 220. En appendice, *Die Geschichte von Ying-Ying*, d'après "Yüan Djeng" (lire "Yüan Djen").]

— Vincenz HUNDHAUSEN, *Die Laute, von Gau Ming, Ein chinesisches Singspiel*, Pékin, Pekinger Verlag, 1930, in-8, 6 ffnch. et 469 pages, ill. [C'est la première traduction complète, dans une langue européenne, du 琵琶記 *P'i-p'a ki* de 高明 Kao Ming (docteur de 1345). Elle a été exécutée avec l'aide du poète 馮至 Fong Tche. M. H. a eu accès aux plus anciennes éditions du texte. Dans l'introduction, mieux vaudrait dire 陳繼儒 Tch'en Ki-jou (1558—1639) que Tch'en Mei-kong; et la réédition n'est-elle pas de 1910?]

— 池内宏 IKEUCHI KWŌ, 眞興王の戊子巡境碑と新羅の東北境 *Shinkyō-ō no Bōshi junkyō-hi to Shiragi no tōhoku kyō* ("La stèle de la tournée d'inspection en *wou-tseu* du roi Tchen-hing et les limites Nord-Est du Sin-lo"), Tōkyō, 1929, in-8, 3 + 3 + 97 pages, + 1 fnch. Errata, avec 1 pl. frontispice, 1 carte et 10 planches. [=古蹟調査特別報告 *Koseki chōsa tokubetsu hōkoku*, fasc. 6; publication du Gouvernement général de Corée. Cette inscription du royaume de Sin-lo (Silla, Shiragi) fort endommagée, remonte à 568; on l'a crue un certain temps perdue; elle se trouve aujourd'hui en un endroit qui est à peu près, sur la carte, à 40° 20′ de latitude Nord et 127° 12′ de longitude Est de Greenwich. Il subsiste deux autres inscriptions de ce même roi; la date de l'une est effacée;

l'autre est de 561; M. Ikeuchi les reproduit également. Ce beau mémoire étudie en détail le texte de l'inscription, les vicissitudes de la stèle, et aussi toute l'histoire de la région.]

— *Izvestiya Yuridičeskogo Fakulteta, Memoirs of the Faculty of Law in Harbin*, t. VI, Harbin, 1928, in-8, 397 pages; t. VII, *ibid.*, 1929, 477 pages + 1 fnch. Errata, avec 2 pl. [Je n'ai reçu que ces deux volumes des *Izvestiya*, outre un certain nombre de publications spéciales que j'indique sous les noms de leurs auteurs. La Faculté de droit de l'Ecole supérieure de Harbin est très active avec MM. Ryazanovskiĭ, Engel´fel´d, Gins, Setnickiĭ, Tretčikov, etc., et si le vol. VI est entièrement consacré au droit et à l'administration en Chine, le vol. VII a des articles de tout autre caractère, sur l'Etat idéal de Platon, le problème des causes finales, l'évolution du transport par routes en Angleterre, etc.; la Chine n'y est représentée, au sens large, que par des données sur la composition chimique de l'alimentation chinoise (de M. N. Morosov) et par un article sur le droit mongol étudié au point de vue du droit comparé (par M. Ryazanovskiĭ). Le t. VI contient (pp. 361—372) une bibliographie du droit chinois, due à M. Ryazanovskiĭ. Elle est surtout intéressante au point de vue des travaux russes; le reste est jeté un peu pêle-mêle, et on ne trouve chez M. R. aucune indication des bibliographies qui ont précédé la sienne, en particulier la plus copieuse qui est celle que j'ai donnée sous le titre *Le droit chinois* dans le *BEFEO* de 1909 et le *Complément bibliographique à l'étude du droit chinois* publié par Vissière dans la *Rev. du Pacifique* du 15 déc. 1927, 711—725; les traductions de M. Deloustal sont également ignorées. Mais il est probable qu'on n'a guère à Harbin les moyens d'information désirables sur les travaux français.]

— C. Ž. Žamcarano, *Proizvedeniya narodnoï slovesnosti Buryat* ("Les productions de la litérature populaire des Buryat"), livr. 1 : Les productions épiques des Ekhrit-Bulgat: Gêsêr-Bogdo, épopée, Leningrad, Ac. des Sc., 1930, in-8, 1 + 166 pages. [= *Obrazcy nar. slovesn. mong. plemën*, Textes, t. II. Les 2 livr. du t. I avaient paru en 1913 et 1918. Les textes, en romanisation, ont été recueillis par M. Ž. en 1906. On sait que M. Ž. vit maintenant à Ulan-Bator-Khoto (= Urga), où il est l'animateur du Comité scientifique mongol, un des trois organismes qui ont contribué aux frais de la présente édition.]

— Arvid Jongchell, *Huo Kuang och hans tid, Täxter ur Pan Ku's Ch'ien Han Shu*, Göteborg, Elanders boktryckeri, 1930, in-8, vii + 231 pages. [M. J., élève de M. Karlgren, a groupé ici les renseignements du *Ts'ien-Han chou* concernant 霍光 Houo Kouang († 68 av. J.-C.), non seulement en traduisant la biographie du personnage (ch. 68 du *Tsien-Han chou*), mais en y joignant les textes épars dans le reste de l'œuvre de Pan Kou et en les éclairant par les indications des commentateurs chinois et des sinologues occidentaux. Houo Kouang, frère du fameux général Houo K'iu-ping, fut très en faveur dans les dernières années de l'empereur Wou († 87 av. J.-C.) et tout-puissant sous ses deux successeurs, jusqu'à sa mort; son rôle et les événements tragiques auxquels il fut mêlé justifient bien qu'on lui consacre une monographie. Dans l'ensemble, le travail de M. J. est sérieux, mais l'onomastique y est assez maltraitée. Quand on écrit correctement "Kung-sun Hung" 公孫弘 par exemple, on ne doit pas donner "Tung Fang-shuo" (pp. 26 et 228) pour 東方朔 Tong-fang Cho, "Kung Yang" et "Ku Liang" (pp. 4, 226) pour 公羊 Kong-yang et 穀梁 Kou-leang. M. J. appelle toujours 弗陵 "Fu Ling" le plus jeune fils de l'empereur Wou, celui qui fut l'empereur Tchao; on a de même la notice

d'un "Fu Ling" dans Giles, *Biogr. Dict.*, n° 592; mais le même *Biogr. Dict.* de Giles, n° 1297, consacre une notice à 劉弗陵 "Liu Fu-ling"; il s'agit du même personnage, et la première notice est à supprimer. M. J., de son côté, devrait dire "Fu-ling", ou plus complètement "Liu Fu-ling", mais non "Fu Ling". Par ailleurs, ce nom personnel de Fou-ling soulève certaines difficultés; malgré l'explication de Tchang Yen (*Ts'ien-Han chou*, 6, 15*a*, et cf. 7, 1*a*), on est un peu étonné, si le nom fut bien d'abord Lieou Fou-ling, de le voir réduit ensuite à Lieou Fou seul; mais ceci n'est pas à discuter à propos du livre de M. J. Voici un cas plus sérieux. Aux pp. 110 et 169, M. J. nomme deux fois un même personnage; et il indique bien en note qu'il s'agit d'un même personnage, mais il transcrit le nom la première fois "T'u Lao T'ang" (de même à l'index), la seconde fois, sans autre remarque, "T'u Ch'i-t'ang" (cette seconde mention est omise à l'index); comment a-t-il pu laisser passer deux transcriptions si divergentes? Enfin, M. J. a bien vu que, d'après le commentaire, il s'agit d'un descendant de 胡, de Turco-mongol. Or l'orthographe du nom est 屠耆堂; il faut évidemment transcrire "T'u-ch'i T'ung", T'ou-k'i T'ang pour nous, et le "nom de famille" est formé avec le titre hiong-nou bien connu de *t'ou-k'i*.]

— N. Kano, *O fragmente staroï rukopisi "Literaturnogo sbornika"* 文選 *khranyaščegosya v Aziatskom Muzee Akademii Nauk* ("Sur le fragment d'un mss. ancien du "Recueil littéraire" *Wen-siuan* conservé au Musée Asiatique de l'Ac. des Sc."), traduit du chinois par J. Ščuckiï. [Dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, n° 2, 135—144. Le fragment a été rapporté de Touen-houang par S. F. Ol'denburg en 1915, et la traduction de l'article est faite sur le mss. inédit qui en a été remis à M. Šč. par M. Kano. Le fragment a 179 lignes de texte et de commentaire; il a été écrit au plus tôt dans

la seconde moitié du VII[e] siècle, mais avant 713. Il représente une recension qui n'est ni celle du commeutaire de Li Chan, ni celle du commentaire dit des "Six auteurs" (celui-ci n'est d'ailleurs que de 718). La dizaine de mss. fragmentaires du *Wen siuan* retrouvés par Stein et par moi appartenaient au contraire tous à l'une ou à l'autre de ces deux dernières recensions. Le fragment du Musée Asiatique fait probablement partie de quelqu'un des autres commentaires qu'on connaît en particulier par le catalogue japonais de 889—897, mais qui, dès les Song, avaient disparu en Chine et au Japon. Le texte de ce fragment sera publié prochainement dans les *Zap. Koll. Vostokovedov.*]

— Kao Lou, *Conception d'une fédération mondiale*, Paris, Recueil Sirey, 1930, in-8, 117 pages. [= *Bibl. de l'Acad. diplom. intern.*, I.]

— V. A. Kazakevič, *I. Namogil'nye statui v Darigange. II. Poezdka v Darigangu* ("I: Statues funéraires à Dariganga. II: Voyage à Dariganga"), Leningrad, 1930, in-8, 64 pages, avec 1 carte et 12 + 4 pl.; rouble 1.50. [= *Mater. kom. po issled. mong. i tannu-tuv. nar. respublik i buryat-mong. ASSR*, fasc. 5. M. K. a poursuivi dans l'été de 1927 des recherches linguistiques et archéologiques dans un district oriental de la Mongolic indépendante, celui de Dariɣangɣa (Dariganga), qui est situé au S. O. du lac Büir et au Nord-Est de la station télégraphique de "Tuirin" (cette station est sur la route d'Ulān-bātor-χoto [nom actuel d'Urga] à Kalgan); il vaut que je donne ces renseignements, car le Dariɣangɣa ne figure pas sur nos cartes ordinaires; et de son côté M. K., qui publie une carte du Dariɣangɣa fort détaillée pour tous les sites qu'il a visités, a négligé d'y indiquer aucune latitude ou longitude pour faciliter les repérages. La région a été traversée par Yong-lo en 1410 et par K'ang-hi en 1696; les inscriptions

chinoises qui rappellent ces passages seront publiées à part par M. K., et il y aura également un fascicule de recherches linguistiques. Outre le récit du voyage, M. K. reproduit et étudie ici ce qui l'attirait surtout au Dariɣangɣa, à savoir les tombes anciennes, qui y abondent, et leurs statues de pierre. Ces tombeaux sont faits de pierres disposées selon certains principes géométriques; ils se rattachent au genre qu'on appele communément, dans la littérature archéologique russe, des "*kereksür*" (m. à m. "nids de Kirghiz", *χirgīs-ūr*; Castrén, en 1848, écrivait Kirgit-ür et Kirgis-ür; cf. Vladimircov, *Kastren-mongolist*, 89—90, et *Doklady Ak. Nauk*, 1929, 172); dans le Sud de la Mongolie, M. K. a entendu plus souvent la désignation de *bullŭši* (mo. écrit *buluši* [je ne sais où M. K. a rencontré cette forme en mo. écrit]). Sur certains de ces "*kereksür*" se trouvent encore de ces statues de pierre, habillées ou nues, généralement tenant une tasse sur l'estomac, auxquelles on donne dans la littérature russe le nom de *kamennye baby*, "vieilles femmes de pierre"; il leur convient d'autant moins ici, comme le fait remarquer M. K., que la plupart de ces statues, à Dariɣangɣa, sont masculines; l'une toutefois, avec des parties sexuelles masculines, mais des seins de femme, paraît hermaphrodite. Ces statues, appelées *χún čulū*, "pierre à homme", dans la Mongolie septentrionale, sont désignées dans la Mongolie méridionale sous le nom de *χörŭk* (mo. écrit *körüg*), "portrait". Un dernier terme, surtout courant dans la Mongolie méridionale et occidentale, est khalkha *χöšīn čulū*, mo. écrit [dans le système des mongolisants russes] *kösiy-e čiɬaɣun*, ce que M. K. interprète littéralement par "pierre-colonne"; et M. K. note que son emploi pour désigner même les statues de pierre, bien qu'attèsté, est abusif. Je crois en réalité que *kïïšä* (telle est la forme sous laquelle les Chinois ont entendu le mot au XVIII^e^ siècle) a eu un sens plus large que nos dictionnaires ne l'indiquent, car après la domination dzoungare

il a subsisté longtemps dans la région des T'ien-chan plusieurs lieux appelés Küšätü (mo. écrit Küšiyätü), et ces lieux à *küšü* étaient des endroits où il y avait non des colonnes, mais des stèles inscrites; l'un d'eux est bien connu pour devoir son nom à l'inscription de Kiang Hing-pen (cf. Chavannes, *Dix inscr. de l'Asie Centrale*, 227). A propos de ces statues, M. K. reprend en assez grand détail la question des statues *balbal* des inscriptions de l'Orkhon et soutient, comme Thomsen et M. Kotwicz d'ailleurs, que le terme de *balbal* ne s'applique pas à la statue du mort placée dans l'enceinte du tombeau, mais aux figurations d'ennemis vaincus et tués qui se dressaient hors de l'enceinte; c'est en effet l'interprétation la plus probable. Et M. K. a peut-être raison de rapprocher de *balbal* le mo. écrit *balbala-*, "briser", "mettre en pièces". Les statues reproduites sur les planches sont d'un grand intérêt, les unes d'exécution grossière, quelques autres bien plus raffinées et vraisemblablement dues, comme M. K. le suppose, à des artisans chinois; les plus belles (nos 15 et 16, pl. XI et XII) me font l'effet de ne pas être bien antérieures à l'époque mongole, mais je puis me tromper.]

— Raymond Koechlin, *Souvenirs d'un vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient*, Chalon-sur-Saône, E. Bertrand, 1930, in-12, 112 pages. [Tiré à 200 ex.; non mis dans le commerce. Elégante plaquette, où revit l'enthousiasme des collectionneurs de l'âge héroïque.]

— Wilhelm Koppers, *Tungusen und Miao, Ein Beitrag zur Frage der Komplexität der altchinesischen Kultur*, Vienne, 1930, in-4. [Réimpr. des *Mitt. d. Anthropolog. Gesch. in Wien*, LX (1930), 306—319. S'appuie surtout sur les recherches anthropologiques et ethnographiques de M. Shirokogoroff, pour qui les ancêtres des Chinois du Nord, les "Urchinesen", véritables créateurs de la

civilisation chinoise, sont venus de l'Ouest, au lieu que les Tungus, originaires de la Chine septentrionale, ont été refoulés vers le Nord; le P. K. recherche si, à côté de ce refoulement vers le Nord, il n'y a pas eu des populations apparentées aux Tungus et qui ont été rejetées vers le Sud, et dont les Miao par exemple pourraient être plus ou moins les descendants. D'une façon générale, j'estime que, si M. Shirokogoroff reproche à M. Laufer de trop s'appuyer sur les annales chinoises, qui ne connaissent qu'une partie des Tungus, lui-même tire, d'observations anthropologiques encore très fragmentaires, des conclusions qui les dépassent singulièrement. L'important article du P. K., qui part de ces théories, me paraît donc être une réunion intéressante de matériaux d'attente, mais avec laquelle il serait encore prématuré de rien bâtir. Le P. K. lui-même, très averti de ces problèmes, en a d'ailleurs assez le sentiment.]

— P. W. KOPPERS, *Die Frage des Mutterrechts und des Totemismus im alten China.* [Réimpr. d'*Anthropos*, XXV, (1930), 981—1002. Commence par rappeler que le matriarcat et le totémisme ne sont plus regardés comme des stades nécessaires dans l'évolution des sociétés humaines et qu'en outre on n'admet plus que les deux institutions soient liées l'une à l'autre. Rattache les "traces" de matriarcat dans l'ancienne civilisation chinoise (développée essentiellement, selon lui, par une race venue de l'Ouest ou du Nord-Ouest) à des survivances pré-chinoises. Quant au totémisme, c'est peut-être le totémisme nord-asiatique qui serait responsable de l'introduction sous les Tcheou de l'interdit exogamique entre personnes ayant le même nom de clan. L'article est très richement documenté, comme tout ce qu'écrit le P. K.; mais, lui-même non sinologue, l'auteur n'a pas toujours pu bien choisir ses répondants. Le livre de M. E. Schmitt n'est pas très sûr (cf. *T'oung Pao*, 1928, 448—450); et

MM. Krause et J. C. Ferguson, malgré d'autres mérites, ne font pas autorité pour l'organisation sociale de la Chine ancienne. Le P. K., dans une note bibliographique générale (p. 984), nomme bien les *Fêtes et Chansons anciennes de la Chine* de M. Granet (1919), que M. E. Schmitt ignorait encore en 1927, mais ne paraît pas avoir remarqué par exemple le cas du totem-orchidée si net aux pp. 201—202; par ailleurs, il ne fait aucune mention des *Danses et légendes de la Chine ancienne* de M. Granet (1926), ni de *La Chine antique* de M. H. Maspero (1927), qui eussent été pour lui des ouvrages capitaux. Il faut ajouter aujourd'hui sur certains points de détail, et quitte à défendre des opinions divergentes, Conrady (édité par E. Erkes), *T'ien-wen* (1931), surtout aux pp. 185, 198, 267. Mais l'article, tel quel, s'impose à l'attention, et on sera heureux de lire prochainement, du même auteur, son étude comparée du mythe du chien Pan-hou (lié selon lui à une organisation matriarcale), à paraître dans les *Wiener Stud. z. Kulturgesch. und Ling.* et qui est intitulé *Der Hund in der Mythologie der zirkum-pazifischen Völker*. P. 988: Sur 后土 Heou-t'ou, cf. aussi Conrady, *T'ien-wen*. Pp. 992 et 998: Quelle que soit la valeur primitive du nom de Sien-pi, les prétendus "Toba" (lire T'o-pa; "Toba" n'existe pas) n'étaient sûrement pas de langue tungus. P. 992, n. 56, et p. 993, n. 60: Si l'élevage du porc est bien, comme il semble, plus ancien chez les Tungus que chez les Turco-Mongols, on pourra peut-être considérer comme un emprunt fait au tungus le nom ancien du porc domestique en turc, *laγžïn*, qui n'est à peu près sûrement pas turc d'origine, au lieu qu'il y a pas mal de mots tungus à initiale *l-*. Par ailleurs, les "'pig' races" de Parker, comme synonyme de Tungus, reposent sur une explication étymologique par le turc plus tardif *toṅuz*, *tonguz*, "porc", qu'il n'y a pas lieu de conserver (elle ne pourrait valoir qu'en tant que le porc domestique aurait reçu à un moment donné, en turc, le nom

du peuple de qui les Turcs l'auraient tenu, ce qui ne paraît pas admissible puisque le nom turc ancien du porc est *laγžïn* et que *toñuz*, en son sens turc le plus ancien, n'sst pas le porc, mais le sanglier. P. 998: Le taoïsme considéré comme production spécifique de la "Chine du Sud" est une théorie très répandue en Allemagne, mais les raisons sur lesquelles on l'a fondée jusqu'ici sont ruineuses.]

— Władysław Kotwicz, *Contributions aux études altaïques, I—III*, Lwów, 1930, in-8, 105 pages. [Tir. à part du *Roczn. Orjental.*, VII, 130—234. I (130—152): Notice préliminaire. C'est une esquisse de l'histoire des études "altaïques". II (152—221): Les noms de nombres. Etude très poussée, où M. K. reprend et précise, après MM. Ramstedt et Poppe, l'étude des noms de nombres dans les langues altaïques; bien des points demeurent douteux, et M. K. est le premier à le dire. III (222—234): Les noms de couleurs. Voici quelques remarques de détail. P. 132: "*Elementae linguae tartaricae* (1696)". En réalité, cette œuvre de Verbiest a été écrite entre 1676 et 1681 et imprimée par les soins de Melchisedech Thevenot entre 1682 et 1687, probablement vers 1685; cf. *T'oung Pao*, 1922, 367—386; 1923, 189—192. — P. 163: Le mo. *ǰirin*, "deux", qui n'est connu jusqu'ici que par l'*Hist. secrète des Mongols*, y est soigneusement distingué de *qoyar*, "deux". *J̌irin* s'y emploie toujours et seulement quand il s'agit de deux femmes. Je compte d'ailleurs écrire une note sur la distinction des genres en mongol ancien. — P. 165: La prononciation *iški*, *iški* de t. *iki*, "deux", est usuelle au Turkestan chinois; mais elle paraît être du même ordre que par exemple *išt* pour *it*, "chien", et il semble au moins prématuré d'y chercher la trace d'une ancienne gémination. — Pp. 186—187: M. K. rétablit en *am* les transcriptions en *an* (*ngan*) du vocabulaire jučen publié par Grube, pour la raison que la prononciation *am* est attestée en *'phags-pa* au XIV^{e} siècle;

et il n'hésite que pour le mot **ančun*, "or", sans renoncer toutefois à le lire **amčun*. Il y a là une confusion. Au XIV^e^ siècle, le chinois du Nord — et le *'phags-pa* en est d'accord — distinguait encore *-m* et *-n*, mais ces deux finales s'étaient déjà confondues en *-n* quand ont été effectuées les transcriptions du vocabulaire de Grube. De plus, sous les Yuan et les Ming, l'*-n* du chinois est employé à transcrire tantôt *-n*, tantôt *-l*. Aussi **an-č'un* (*ngan-tch'ouen*) transcrit-il très probablement **alčun* (cf. turc *altun*, *altïn*, mo. *altan*, ma. *ayisin*). D'autre part, les transcripteurs du temps du vocabulaire de Grube, n'ayant plus que *-n* (et non *-n* et *-m*), ont employé cet unique *-n* (sans pouvoir distinguer s'il était issu de *-n* ou de *-m*) à rendre aussi bien *-n* que *-m* du jučen; c'est ainsi (cf. p. 228) qu'il rendent par *la-an* (avec 安 *ngan* issu de *-n* et non de *-m*) ce qui était certainement **lām* en jučen (< ch. 藍 *lan* < *lam*), ma. *lamun*, "bleu (indigo)". C'est à ce titre que **amšo* est très probable en jučen pour "onze".]

— P. K. Kozlov, *Kratkiĭ otčët o Mongolo-Tibetckoï êkspedicii Gosudarstvennogo Russkogo Geografičeskogo Obščestva 1923—1926 gg.* ("Rapport sommaire sur l'expédition mongolo-tibétaine de la Soc. russe de Géogr. de 1923—1926"), Leningrad, Ac. des Sc., 1928, gr. in-8, 47 pages et 11 pl.; rouble 1.50. [= *Severnaya Mongoliya*, III, des public. de la "Komissiya po naučn. issled. mong. i tannu-tuv. respublik". Quelques renseignements sur les fouilles de Noïn-ūla en mars-mai 1924 et au printemps de 1925. Dans le bassin de la Tūla, découverte et reproduction (pl. IV) d'une grande tortue-base de pierre, avec gravure d'un serpent sur un côté et d'un bouquetin sur l'autre (p. 8). Les inscriptions mongoles du Cokto-taïji (étudiées par M. Vladimircov dans *Izv. Ak. Nauk*, 1926 et 1927; cf. *T'oung Pao*, 1929, 415). Monuments de l'Ongin-γōl (p. 16). Découverte dans le Gobi septentrional d'un très riche site paléontologique à faune

d'*Hipparion* (pp. 29—30). Nouvelles fouilles à Karakhoto (mais il me paraît sans fondement d'appeler cette ville, p. 35, la "capitale" du royaume Si-hia). Découverte d'une tombe de souverain (?) au haut du sommet arrondi du Ikhe-bogdo (pp. 41, 43 et pl. XI). M. K. dit avoir reconnu des "lettres nettement latines" parmi les gravures rupestres du "Bičiktē-dulan-khada" (pp. 8—9); mais ceci ne semble pas confirmé par les pp. 2 et 29 des rapports de MM. Poppe et Bambaev dont il sera question plus loin (et où il est dit que le rocher s'appelle en réalité Bičiktē-ulān-khada, "le Rocher rouge inscrit"). Enfin, M. K. a retrouvé, sur les pentes orientales du Khan-kokśun-ūla (partie du Khangai), les ruines et la stèle de fondation d'une ancienne enceinte dont il écrit le nom "Šyua-uï-čžen" et dont il place la fondation en 1275 (pp. 28 et 43). Cette date lui est fournie par l'inscription, dont il donne la traduction, et où on rencontre deux fois la mention de la "15^{e} année *džiou-yuan*"; il faut évidemment lire *tche-yuan*, mais la 15^{e} année *tche-yuan* est 1278, non 1275 (je soupçonne en outre que *aïl* est une mauvaise restitution pour *ngao-lou*, c'est-à-dire *aγruq*). Il serait nécessaire de publier le texte chinois original d'une inscription importante, et qui nous ferait connaître le nom exact, le site, le fondateur ("Tchang Wen"?) et la date de fondation d'une des places fortes créées sous Khubilaï dans la haute Mongolie. Cette fondation paraît se rattacher à l'expédition qui fut envoyée en Mongolie au 4^{e} mois de 1278 sous le commandement de 劉國傑 Lieou Kouo-kie (*Yuan che*, 10, 2*a*), mais il serait vain de vouloir préciser avant d'avoir le texte chinois de l'inscription. A vrai dire, M. Alekséev m'avait envoyé spontanément, en février 1927, des photographies de l'inscription, mais pâles à en être presque illisibles; je crois toutefois pouvoir affirmer que la lecture réelle du prétendu "Šyua-uï-čžen" est 宣威軍 Siuan-wei-kiun.]

— O. Kümmel, *Neun chinesische Spiegel.* [Extr. de *Ost. Zeitschr.*, N. F., VI, 170—176, avec 4 pl. Etudie 9 miroirs dont 8 avaient été rapportés par le regretté Jörg Trübner.]

— [B. M. Kupletskiï,] *Predvaritel'niï otčët geologičeskoï êkcpedicii v Severnuyu Mongoliyu za 1926 god* ("Rapport préliminaire de l'expédition géologique dans la Mongolic septentrionale pour 1926"), Leningrad, Ac. des Sc., 1929, in-8, 49 pages, avec 4 pl. et 1 carte; 1 rouble. [= *Mat. kom. po issled. mong. i tannu-tuv. nar. respublik i buryat-mong. ASSR*, livr. 1.]

— Marcelle Lalou, *La version tibétaine des Prajñāpāramitā.* [Extr. du *JA*, 1929, II, 87—102.]

— Kenneth Scott Latourette, *Chinese historical studies during the past nine years.* [Réimpr. d'*Amer. Hist. Rev.*, XXXV (1930), 778—797. Indique les principales publications chinoises (grâce surtout aux renseignements de M. A. W. Hummel) et européennes (à l'exception du russe, qui n'intervient guère que par renvoi aux notices du *T'oung Pao*). Dans ce résumé fort utile, une seule omission véritable, mais de taille: il n'est rien dit des travaux japonais, capitaux cependant pour l'histoire de la Chine.]

— B. Laufer, *Methods in the study of domestications.* [Réimpr. de *The Scientific Monthly*, XXV (1927), 251—255. Voit, à l'origine de la domestication d'espèces animales, des habitudes religieuses, surtout divinatoires; le rôle utilitaire n'apparaît qu'après coup.]

— B. Laufer, *The prehistory of television*, [Réimpr. de *The Scientific Monthly*, XXVII (1928), 455—459. Suit le rêve de la vision à distance, au moyen de tubes, miroirs ou coupes, dans les littératures classiques et orientales.]

— B. Laufer, *The American plant migration.* [Réimpr. de *The Atlantic Monthly*, XXVIII, 1929, 239—251. [Important pour l'histoire de la pomme de terre, de la patate donce, de l'ananas; montre en particulier, contrairement à Bretschneider, que la patate douce n'existait pas en Chine au II^e^ ou III^e^ siècle de notre ère, mais fut introduite des Philippines au Foukien en 1593.]

— B. Laufer, *Catalogue of a Collection of Chinese Paintings in the possession of Dr. Frederick Peterson*, New-York, 1930, in-8, 51 pages. [Imprimé à 100 ex. par le Dr. Fr. Peterson; n'est pas dans le commerce. Comprend 229 n^os^. Beaucoup de peintures signées de noms connus, mais l'authenticité devra être contrôlée. De toute façon, la collection contient ou contenait (elle était à vendre) des pièces de valeur. Sur l'une d'elles, acquise par la Library of Congress et qui ne figure déjà plus au présent *Catalogue*, cf. *T'oung Pao*, 1930, 223—224; il s'agit de ce que je crois être l'original du *Keng-tche t'ou* ("Tableaux du labourage et du tissage"), peint en 1696 par Tsiao Ping-tcheng. Je profite de l'occasion pour ajouter que le 新學會社 Sin-hio houei-chö de Changhai a mis en vente, en 1930, pour $ 1.50, une reproduction du "*Keng-tche t'ou*, exemplaire conservé au palais, sous K'ang-hi" (康熙內府藏本耕織圖), en 2 séries de 23 pl. chacune, avec préface impériale, "peinture et calligraphie étant également excellentes" (書法畫法均皆絕妙); je ne suis pas en mesure de déterminer les rapports éventuels entre cette reproduction et l'album qui appartenait au Dr. Peterson.]

— B. Laufer, *The early history of felt.* [Réimpr. de *The American Anthropologist*, XXXII (1930), 1—18. Suit le feutre dans les textes de la littérature classique, et surtout en Asie; documentation abondante et précieuse. P. 5, *in fine*: "1148", lire

"1178". P. 7: Je conserve des doutes sur chin. *fou-lou* transcrivant tibét. *sbra*; cf. *T'oung Pao*, 1915, 22—23 et 422. P. 9: Au temps de Fa-hien (*circa* 400 A.D.), il y avait au Turkestan chinois, outre les Iraniens, des "Tokhariens". P. 10: Pour "*namadi*" et "Jitroghavarshman" de Stein, *Sand-buried ruins of Khotan*, 380 ("402" est un lapsus), cf. aussi *Ancient Khotan*, 367; mais noter que les éditeurs des *Kharoṣṭhī Inscriptions* (pp. 346 et 352) lisent *namata* (et *namati*) et Jiṭughavaṣmana. P. 11: Il est exact que Sir A. Stein (*Sand-buried ruins*, 320) appelle "*kirghiz*" les "feutres de Khotan", mais il y a là quelque erreur; le nom du feutre au Turkestan chinois est *kiɣiz*, *kigis*, *kiiz*, inséparable du *kiðiz* de Kāšɣarī (Brockelmann, 108), et n'a jamais comporté d' *r*. P. 16: Des idoles mongoles en feutre, rapprocher les poupées mandchoues en étoffe qu'on a encore retrouvées récemment au Palais de Pékin (cf. *T'oung Pao*, 1928, 148).]

— B. Laufer, Wilfrid D. Hambly et Ralph Linton, *Tobacco and its use in Africa*, Chicago, Field Museum, 1930, in-8, 45 pages, avec 6 pl. [= Field Museum, *Anthropology*, Leaflet 29. Fait suite à *Tobacco and its use in Asia* (= Leaflet 18) de M. Laufer. Montre que le tabac a bien été importé d'Amérique en Afrique, et en outre que, comme en Asie, on n'y a *fumé* le chanvre indien ("*hachich*", "*bang*") qu'après avoir appris à fumer le tabac avec la pipe. La bibliographie ne nomme pas l'ouvrage en 3 vol. de Leo Wiener, *Africa and the discovery of America*, paru en 1920; cette abstention est un jugement.]

— B. Laufer, *A Chinese-Hebrew manuscript, a new source for the history of the Chinese Jews.* [Réimpr. de *The Amer. Journ. of Sem. Lang. and Lit.*, XLIV (1930), 189—197. Porte sur un des mss. provenant des Juifs de K'ai-fong-fou et qui appartiennent

aujourd'hui au Hebrew Union College de Cincinnati; il s'agit d'un registre de la communauté juive de K'ai-fong-fou portant sur 1660—1670. Comme toujours, M. Laufer a groupé des informations d'un grand intérêt. Pp. 196—197: Je m'étais bien aperçu après coup qu'en parlant de Ngai T'ien dans *T'oung Pao*, 1920/21, 32—39, j'avais omis de mentionner l'inscription indiquée dans l'ouvrage de Tobar; mais je ne vois pas que l'identification de ce Ngai T'ien avec l'informateur de Ricci en soit ébranlée; comme le suppose éventuellement M. L., Ngai T'ien n'a pas dû représenter à Ricci les choses bien exactement, et sa prise de grades littéraires "confucéens" n'était pas en soi une cause suffisante d'exclusion de la synagogue. On accueillera avec plaisir la nouvelle de la prochaine publication intégrale du registre, annoncée par M. Laufer. Cf. le compte rendu de A. C. Moule, *supra*, p. 125.]

— B. Laufer, *Geophagy*, Chicago, 1930, in-8. [Field Museum, Publ. 280, Anthr. Series, XVIII, n^{0} 2, pp. 101—182, avec 1 fnch (Table des mat.). La première et principale partie de ce mémoire, où notre confrère montre une fois de plus l'extrême étendue de son érudition, est consacrée à l'Asie; la Chine a même un traitement de faveur (pp. 111—126). P. 112: 稽, nom de famille, est en principe à lire Hi, non "Ki". P. 113: "Kia Hu 賈胡"; lire "*kou Hou*", "un Hou marchand"; cf. à ce sujet *T"oung Pao*, 1922, 430.]

— Louis de La Vallée Poussin, *Tathatā and Bhūtatathatā*, Tōkyō, Taisho Univ., 1930, in-8. [Extr. du *Wogihara Commemorative Volume*; réimp. du *Journ. of the Taisho University*, vol. VI—VII.]

— Louis de La Vallée Poussin, *Notes bouddhiques*. [Extr. des *Bull. Cl. des L. et Sc. m. et p. Ac. R. de Belg.*, 5^{e} sér., t. XVI (1930), 9—39. XVI: Maitreya et Asaṅga. XVII: Vasubandhu l'Ancien.

XVIII: Opinions sur les relations des deux Véhicules au point de vue du Vinaya. Dans le dernier n^0 du *JA* de 1930, je reprends l'étude du texte chinois utilisé par M. de L. V. P. dans la "note" XVIII.]

— Louis de La Vallée-Poussin, *Le dogme et la philosophie du bouddhisme*, Paris, G. Beauchesne, 1930, in-12, 213 pages. [Petit livre où l'auteur expose brièvement les vues très nuancées que lui suggère sa longue familiarité avec les systèmes; les "Notes et bibliographie" des pp. 165—210 sont non moins précieuses. Pour l'"être intermédiaire" ou *gandharva* dont la "courte existence" est de "sept jours ou sept semaines", peut-être, malgré une différence fondamentale dans l'origine, cette conception a-t-elle influé sur les délais traditionnels de sept jours ou de sept semaines qui jouent un rôle dans les rites funéraires chinois; il vaudrait d'y regarder de près.]

— Louis de La Vallée-Poussin, *Vijñaptimātratāsiddhi, la Siddhi de Hiuan-tsang*, trad. et annotée, Paris, Geuthner, 2 vol. in-8, t. I, 1928, pp. 1—432; t. II, 1929, pp. 433—820. [= *Buddhica*, 1re série, Mémoires, t. I et V; malgré les titres, les deux tomes n'ont paru en volumes qu'en 1930. C'est la traduction du 成唯識論 *Tch'eng wei-che louen* (Nanjiō, *Catal.*, n^0 1197), faite par quelqu'un qui connaît comme personne la métaphysique du Mahāyāna, et qui a acquis une grande familiarité avec la terminologie technique du bouddhisme en sanscrit, en pâli, en tibétain et en chinois. M. de La Vallée-Poussin a consulté en outre les commentaires chinois, en particulier ceux de 窺基 K'ouei-ki (et non "Kouei-ki" comme il transcrit toujours). Aux pp. 721—820, important appendice sur la "carrière du bodhisattva", sur la *tathatā* ou *dharmatā* et sur les "corps du Buddha". Pas un mot d'introduction et pas d'index; ce sera pour un fascicule additionnel.]

— Bimala Churn LAW, *A study of the Mahāvastu*, avec note préliminaire de A. Berriedale KEITH, Calcutta et Simla, Thacker, 1930, in-8, 3 ffnch + x + 180 pages + 1 fnch. Errata, avec 4 pl. (ni numérotées, ni paginées, et sans table). [M. LAW ne veut pas discuter la composition du *Mahāvastu*, au sujet de laquelle la note de M. Keith fait seule quelques remarques, mais il donne une analyse complète de l'ouvrage, avec un index des noms cités; c'est un travail commode et très utile.]

— [Z. A. LEBEDEV, B. M. KUPLETSKIĬ, E. E. KOSTYLEVA, N. M. PROKOPENKO, B. B. POLYNOV et I. M. KRAŠENINNIKOV,] *Predvaritel'nye otčety geologičeskoï, geokhimičeskoï i počvenno-geografičeskoï êkspedicii o rabotakh, proizvedënnykh v 1925 godu* ("Rapports préliminaires de l'expédition géologique, géochimique et de géographie pédologique sur les travaux exécutés en 1925"), Leningrad, Ac. des Sc., 1926, gr. in-8, 163 pages, avec 9 pl. et 5 cartes; roubles 3.15. [= *Severnaya Mongoliya*, I.]

— LI Choen, *Le Journal de Che Ta-kai, Episodes de la guerre des Taï ping*, traduit, Pékin, Impr. de la "Politique de Pékin", 1927, in-8, 182 pages brochées à la chinoise, avec 1 pl.; $ 3.00. [Fait partie de la *Collection de la "Politique de Pékin"*. Sur 石大開 Che Ta-k'ai, du Kouang-si, cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1729; il était le 翼王 Yi-wang des T'ai-p'ing et périt par la "mort lente" à Tch'eng-tou en 1863. Sur son 日記 *Je ki* ou "Journal", cf. par exemple 淸譚 *T's'ing t'an*, VII, 44—45. Des quatre volumes, il ne subsiste que le dernier; encore est-il incomplet; ce qui reste porte sur 1859—1862. Je n'ai pas l'original pour comparer avec la traduction; si elle est fidèle et si le document est authentique, il est évidemment d'un grand intérêt. Les transcriptions sont faîtes suivant un système assez déconcertant ("Tsing-Tee-tseng" pour King-tö-tchen, etc.).]

— Li Tz-hiung, *Abolition of Extraterritoriality in China*, avec préface par Wei Tao-ming, Nankin, The Internat. Relat. Committee, 1929, in-8, iv + 86 pages.

— The Library of Congress, *Division of Chinese literature 1929—30*, Washington, 1930, in-8. [Comme chaque année, c'est l'Appendice II au *Report of the Librarian of Congress* (pp. 341—389); les pp. 341—368 sont de M. Hummel; les pp. 368—389, de M. W. T. Swingle. Parmi les additions, à noter le facsimile du *Po-tch'ouan hio-hai* des Song publié en 1927, le 清史稿 *Ts'ing che kao* (mais, vu les remarques de M. H., ce doit être là un exemplaire expurgé; cf. Haenisch, dans *Asia Major*, VI, 410). Aux pp. 349—350, il est longuement parlé, avec grands éloges, du 佛教大辭典 *Fo-kiao ta-ts'eu-tien* et du 說文解字詁林 *Chouo-wen kiai-tseu kou-lin* de M. 丁福保 Ting Fou-pao; mais il eût valu d'ajouter que le premier de ces ouvrages est essentiellement un démarquage du *Bukkyō dai-jiten* d'Oda Tokunō. Grâce au Dr. Joseph R. Rock, la Library of Congress avait acquis en 1924 69 volumes en écriture pictographique des "Nashi" ou Moso du Yunnan; un nouveau lot de 529 volumes et 13 peintures a été acquis de lui en 1929—30; il n'existe nulle part de collection de cette importance. Le Dr. Rock, retourné sur place, s'occupe de l'interprétation des textes.]

— 劉復 Lieou Fou, 燉煌掇瑣 *Touen-houang to-so* („Recueil de fragments de Touen-houang"), *sl* [Peiping], 2 *pen* in-4, sans date [1930], 3 + 17 + 212 pages. [= N° 2 des Publications spéciales (*tchouan-k'an*) de l'Institut d'hist. et de philol. de l'Academia Sinica. Préface de 1925 par M. Ts'ai Yuan-p'ei. Introduction de 1925 par M. Lieou Fou. Il s'agit des morceaux de littérature populaire et de langue vulgaire qui figurent parmi les mss. de Touen-houang

que j'ai rapportés à Paris (le 鳴沙餘韻 *Meisa yoin* de M. 矢吹慶輝 Yabuki Keiki, basé sur les mss. de Londres, ne donne que des textes bouddhiques; cf. *infra*, sous le nom de M. Yabuki; mais l'un d'eux rentre dans la catégorie de ceux que publie M. Lieou Fou); M. Lieou Fou les y a copiés dans le temps qu'il préparait ses thèses de doctorat sur la phonétique chinoise. Il y aura en tout 104 morceaux, parmi lesquels on retrouve naturellement le "*Fou* de Yen-tseu" qui a été publié et traduit ici même par M. Margouliès (*T'oung Pao*, 1929, 25—42, et cf. *ibid.*, p. 200), mais M. Lieou n'a connu qu'un des deux mss. que M. Margouliès a utilisés (à la p. 30, l. 6, de l'article de M. Margouliès, il faut vraisemblablement lire, comme dans le texte de M. Lieou: 健兒論切。儜兒說苦。). M. Lieou a classé les textes en trois séries selon qu'ils intéressent l'histoire littéraire, l'histoire sociale ou l'histoire des mots; les deux *pen* déjà parus ne contiennent que la première série, comprenant 46 morceaux sur 104. Comme le souligne M. Ts'ai dans sa préface, nous avons là, pour la première fois, des matériaux importants de la vie et de la littérature populaires sous les T'ang, au lieu que tous les morceaux connus jusque-là, même ceux de littérature légère, comportaient une part de rédaction savante. Le morceau sur Wang Tchao-kiun (pp. 83—96), que son onomastique date des T'ang, n'est pas sans intérêt pour l'histoire des T'ou-kiue.]

— 劉復 Lieou Fou et 李家瑞 Li Kia-jouei, 宋元以來俗字譜 *Song Yuan yi-lai sou-tseu p'ou* ("Répertoire des formes graphiques vulgaires à partir des Song et des Yuan"), Pei-p'ing (Péking), 1930, gr. in-8, 6 + 8 + 137 pages + 2 pages (Errata), avec 6 fnch de facsimilés; $ 1.20. [= Public. spéciale n^0 3 du Départ. d'hist. et de phil. de l'Institut central national de recherches. Les graphies anormales, qu'on les appelle "vulgaires"

ou seulement "spéciales" (別 *pie*), ont existé en Chine de tout temps. On a déjà des répertoires pour les exemples épigraphiques depuis le début de notre ère jusqu'à la fin des T'ang; le Bureau de compilation du Grand Dictionnaire chinois (中國大辭典 *Tchong kouo ta ts'eu-tien*) établit actuellement la liste des caractères "spéciaux" employés dans les mss. bouddhiques des T'ang; MM. Lieou et Li Kia-jouei donnent ici les formes "vulgaires" qui se rencontrent dans douze éditions allant des Song au milieu du XIX^{e} siècle. Les variantes abondent; c'est ainsi que ces douze éditions offrent 18 formes "vulgaires" du seul caractère 龍 *long*. M. Lieou songe à établir ensuite un répertoire des formes "vulgaires" en usage depuis le milieu du XIX^{e} siècle, et un autre des caractères "spéciaux" attestés sous les Han.]

— A. K. Lu, *L'histoire de Fou Sang-siang*, Pékin, Impr. de la "Politique de Pékin", 1928, in-8, 43 pages brochées à la chinoise. [Dans la *Coll. de la Politique de Pékin*". Histoire romancée d'une femme qui, fiancée un moment à 楊秀清 Yang Sieou-ts'ing, le "roi de l'Est", fut prise comme concubine par l'empereur même des T'ai-p'ing, Hong Sieou-ts'iuan.]

— Heinrich Lüders, *Weitere Beiträge zur Geschichte und Geographie von Ostturkestan*, Berlin, 1930, in-8, 60 pages et 2 pl.; RM. 5.50. [Tir. à part des *Sitz. d. pr. Ak. d. W.*, 1930, 7—60. Donne de nouveaux noms de rois de Kuča; étudie les noms anciens de Qarašahr; discute la légende de la destruction de Rauruka. J'ai repris l'étude de ces questions, en m'appuyant sur les documents de M. Lüders et sur les textes chinois, dans un mémoire spécial que j'espère pouvoir faire paraître prochainement. J'y montrerai en particulier que, contrairement à l'opinion courante, une forme 烏耆 Wou-k'i de 焉耆 Yen-k'i n'a jamais existé

(le travail spécial consacré à Fa-hien et aux citations du *Choueiking tchou* qui vient de paraître dans le 1er vol. du nouveau *T'ōhō gaku-hō* de Kyōto s'en tient encore [p. 208] à l'opinion traditionnelle).]

— Heinrich LÜDERS, *Kātantra und Kaumāralāta*, Berlin, 1930, in-8, 59 pages et 2 pl.; RM. 5.50. [Tir. à part des *Sitz. d. pr. Ak. d. W.*, 1930, 482—538. M. L. y étudie, avec sa maîtrise habituelle, de nouveaux fragments du *Katāntra*, la grammaire sanscrite la plus répandue autrefois au Turkestan chinois. Il publie et commente en outre des fragments d'une autre œuvre grammaticale jusqu'ici inconnue, le *Kaumāralāta*; le mss. serait de *circa* 325 ap. J.-C. Il s'agit donc de l'œuvre d'un Kumāralāta, dans lequel M. L. ne doute guère qu'on doive reconnaître l'auteur de la *Kalpanāmaṇḍitikā*, c'est-à-dire de ce qu'on appelait auparavant le *Sūtrālaṃkara* d'Aśvaghoṣa; incidemment, M. L. dit (p. 47, n. 2) que les arguments de MM. S. Lévi et Nobel pour défendre l'attribution de ce dernier ouvrage à Aśvaghoṣa ne l'ont pas ébranlé, et qu'il aura peut-être l'occasion de s'en expliquer ailleurs.]

— S. E. MALOV, *K istorii i kritike Codex Cumanicus* ("Pour l'histoire et la critique du *Codex Cumanicus*"). [Dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 347—375. Commence par montrer que, dans la liste des mois des pp. 80—81, il s'est produit un décalage accidentel d'une ligne à partir du mois de mai dans la liste des noms de mois en "persan" (ils sont d'ailleurs arabes); pour un décalage analogue d'une ligne, cf. *T'oung Pao*, 1931, 301. Il passe ensuite aux énigmes, déjà expliquées tant bien que mal par Kuun (1880), Radlov (1887), puis beaucoup mieux par MM. Bang (1912) et Németh (1913); M. Malov a utilisé, outre tous ces travaux, une nouvelle version mss. que Radlov avait établie en 1915, et il apporte en outre ses propres observations ou solutions; sur les 47 énigmes, il ne s'occupe que de celles dont le sens ne lui paraît

pas encore suffisamment établi ou pour lesquelles il a à proposer des parallèles nouveaux, et il n'y en a pas moins de 32: c'est dire tout ce que l'étude de ces énigmes offre encore d'obscurités; la nouvelle étude, qui marque un nouveau progrès, est encore loin de tout expliquer. Dans l'énigme XVII (p. 360), je me demande si *talašman*, vu l'autre passage du *Codex Cumanicus* où le mot se retrouve (p. 86; et cf. Bang, dans *Bull. d. l. Cl. d. Lettres de l'Ac. R. de Belgique*, 1911, 411—413), ne doit pas être considéré comme la forme prise en qïpčaq par le persan *danišmand*. On sait que, sous la former *dašman*, c'est là l'ancien nom mongol des prêtres musulmans (cf. *T'oung Pao*, 1930, 16), et par ailleurs il est attesté alors dans l'Asie occidentale sous les transcriptions *thalassimani*, *talisimani*, etc. (cf. Yule-Cordier, *Cathay*, III, 86); le "bâton" serait ici celui du prêtre voyageur. Il se pourrait d'ailleurs qu'en osmanli *talašman*, et même *delišmen* fussent sortis de *danišmand* par étymologie populaire et adaptation sémantique correspondante. M. Deny, que j'ai consulté, ne répugne pas à cette explication; il m'a en outre fourni, pour l'Anatolie, des exemples du XV^{e} siècle où *dānišmand* est écrit دانشمان *danišman* et دانشمن *danišman* (ou *dänišmän*), sans -*d* final. P. 364 (énigme XXXIV), la solution adoptée par M. M. a l'inconvénient de négliger l'allitération. P. 365 (énigme XXXVI): M. Malov, en général, n'a pas assez vérifié ses transcriptions sur le facsimilé publié par M. Bang. C'est ainsi qu'en transcrivant *ka tamis* (*s* = *š*), il a négligé les tildes surmontant les deux *a*; et à la ligne suivante, le mss. a *ulus* avec *s* gothique (= *s*), non avec *s* latine (= *š*); enfin, malgré MM. Bang, Nemeth et Malov, je ne puis lire le suffixe suivant, sur le mss., que comme *ga* et non comme *gä*. P. 369: Dans la traduction de l'énigme XLI, le mot *al*, "rouge", a été sauté par inadvertance. P. 369: Dans l'énigme XLII, le mss. ne me paraît pas avoir *avruv*, mais *ayvruv*, et si on pense que le *y* est supprimé ou à supprimer, il fallait le dire.]

— S. E. Malov, *Sitātapatrā-dhāraṇī v uïgurskoï redakcii* ("La *Sitātapatrā-dhāraṇī* dans la rédaction ouigoure"). [Dans *Dokl. Ak. Nauk*, 1930, n° 5, 88—94. F. W. K. Müller avait publié en 1911 des portions de cet ouvrage dans *Uigurica II*, 50—75 et 100—102; M. Malov donne ici 16 pages nouvelles, qui appartiennent sans doute à la même édition xylographique. Il est bon d'avoir dès à présent ce complément à l'édition de Müller, et on y rencontre un certain nombre de mots intéressants; mais puisque l'ouvrage existe aussi en sanscrit, en tibétain et en chinois, il ne serait pas bien difficile de préciser un certain nombre des passages dont l'interprétation a fait hésiter M. Malov (sur ces textes et leur histoire, cf. Hoernle, *Manuscript remains* 52—57).]

— N. Ya. Marr, *Yazyk i pis'mo* ("La langue et l'écriture"), Leningrad, 1930, in-8, 23 pages; rouble 0.50. [= *Izv. Gos. Ak. Ist. mat. kult.*, VI, fasc. 6.]

— Henri Massé, *L'islam*, Paris, Armand Colin, 1930, in-16, 221 pages, 10 fr. 50. [= N° 126 de la *Collection Armand Colin*.]

— L. Massignon, *Annuaire du monde musulman*, 3e édition (1929), Paris, E. Leroux, 1930, in-8, 484 pages. [Les pp. 338—371 portent sur l'Extrême-Orient. A la p. 332, le § sur la Mongolie est très inexact, car Urumči et Kulja ne sont pas dans la Mongolie septentrionale, non plus que les Torγōt revenus de la Volga (et qui sont d'ailleurs bouddhistes et non musulmans); et ce n'est pas moi, mais Kozlov, qui a retrouvé une ancienne mosquée à Kara-khoto. De telles erreurs (dont j'avais déjà relevé certaines dans *T'oung Pao*, 1928, 451, à propos de la 2e édition) sont rares d'ailleurs dans cet ouvrage si ample, si dense, et d'une utilité reconnue par tous.]

— N. MATSUMOTO, *La légende de Kogorô le charbonnier*, Tōkyō, 1930, in-8, 13 pages. [Réimpr. de *Bull. Mais. franco-jap.*, II, n° 3—4. S'appuie sur un article où M. 柳田國男 YANAGIDA Kunio étudie la légende du charbonnier (*sumiyaki*) 小五郎 Kogorō. M. Yanagida suppose que cette légende populaire est l'aboutissement d'un mythe popularisé par des forgerons ambulants qui avaient pour centre religieux le temple de 八幡 Hachiman à 宇佐 Usa (Kyûshû). M. Matsumoto a retrouvé de son côté les thèmes du mythe dans d'anciens ouvrages coréens et conclut que la technique des forgerons "fut sans doute introduite de Corée au Japon par certains prêtres-rois".]

— *Mélanges Charles Diehl, Etudes sur l'histoire et sur l'art de Byzance*, Paris, E. Leroux, 1930, 2 vol. gr. in-4; t. I, Histoire, XXXI + 308 pages, ill., 1 pl. hors texte (portrait); t. II, Art, 247 pages et 19 pl. [Très belle publication. Au point de vue de l'Asie Centrale et Extrême-Orientale, il faut noter au t. I, 257—263, l'article de M. J. B. Papadopoulos sur *Une lettre de Grégoire Chioniadès, évêque de Tabriz*; on y voit que, vers le début du XIV^e^ siècle, les *ilkhan* mongols de Perse avaient accepté la nomination d'un évêque orthodoxe byzantin à leur capitale de Tabriz; nous ne connaissions jusque-là dans la région, à cette époque, qu'un épiscopat nestorien. Dans le t. II, 137—159, l'article de M. A. Protič sur *Les origines sassanides et byzantines de l'art bulgare* touche aux problèmes généraux de l'expansion artistique de l'Iran. Et M. Strzygowski fait intervenir même la Chine en traitant de la décoration "irano-nordique" de l'église arménienne de Diarbékir (II, 197—205).]

— I. I. MEŠČANINOV, *Kromlekhi* ("Les cromlechs"), Leningrad, 1930, in-8, 30 pages; rouble 0.60. [= *Izv. Gos. Ak. Ist. mat. kult.*,

VI (1930), fasc. 3. Parle surtout d'Olbia. Exposé méthodologique. L'auteur renvoie entre autres à un article de lui, *La céramique préhistorique ornée de la Chine* (en russe), paru dans le t. V des *Izv. Obšč. izuč. Azerbeïdžana.*]

— **明清史料** *Ming Ts'ing che-leao* ("Matériaux historiques des Ts'ing et des Ming"), publiés par le Kouo-li tchong-yang yen-kieou-yuan li-che yu-yen yen-kieou-so (Département d'histoire et de philologie de l'Institut Central National de recherches), fasc. 1—4 (ff. 1—400), Changhai, 1930, 4 *pen* in-8, avec 1 planche; chaque fasc., $ 1.00. [Il s'agit des documents d'archives sauvés du Nei-ko et dont le Tong-fang hio-houei avait déjà tiré en 1924 les 10 *pen* de la première série (seule parue) du **史料叢刊** *Che-leao ts'ong-k'an*, mise en ordre par M. Lo Tchen-yu. L'œuvre actuelle, qui s'annonce beaucoup plus vaste, est préparée par une commission composée d'érudits pékinois connus, MM. **陳寅恪** Tch'en Yin-k'o, **朱希祖** Tchou Hi-tsou, **陳垣** Tch'en Yuan, **傅斯年** Fou Sseu-nien et **徐中舒** Siu Tchong-chou. Une introduction retrace l'histoire de cette masse énorme de documents d'archives, aujourd'hui fragmentaire d'ailleurs après avoir failli périr complètement. Les documents publiés dans les quatre premiers *pen* vont de 1629 à 1653. Je relève parmi eux quatre documents émanant ou signés de T'ang Jo-wang, c'est-à-dire du P. Adam Schall (II, 108 et 174; III, 256; IV, 317); ils sont respectivement de 1645, 1646, 1649 et 1653, et le dernier est un oracle!]

— V. Minorsky, *Tiflis*, 1930, in-8. [Tir. à part de l'*Encycl. de l'Islām*, livr. M, 791—802. Aux pp. 795—796, renseignements sur l'occupation de la Géorgie par les Mongols. Les formes géorgiennes des noms mongols sont parfois intéressantes (par exemple Yama pour Ǯäbä).]

— N. D. Mironov, *Kuchean studies. I. Indian loan-words in Kuchean*, Lwow, 1929, in-8, 81 pages + 2 pages Addenda et Errata. [Réimprimé de *Roczn. Orjent.*, VI, 89—169 et 274—276. P. 154: On notera que M. M. renonce ici, à propos de *śamana*, à ce qu'il avait dit, au sujet de *ś-* < *ṣ-* en "koutchéen", dans *JNChBrRAS.* 1924, 109 (mais d'où vient son "*shan-men*" pp. 164 et 165, au lieu de "*sha-men*"?). P. 163: Il est invraisemblable que *burqan* (pourquoi "*purkan*"?) soit issu de **butqan* par confusion graphique de *t* et *r* en écriture ouigoure. Pp. 167 et 276: Pour *στατήρ* > ouig. *sidir* (non *sitir*) > turkī *sär*, cf. aussi *T'oung Pao*, 1922, 97.]

— *Missions, Séminaires, œuvres catholiques en Chine* (avec une carte des Missions), 9e année, 1928—1929, Changhai, Zi-ka-wei, 1930, in-8, 76 pages; $ 0.40.

— Sushil Chandra Mitter, *La pensée de Rabindranath Tagore*, Paris, A. Maisonneuve, 1930, in-8, 179 pages, avec 1 portrait. [Préface de S. Lévi.]

— Jivanji Jamshedji Modi, *Cama Oriental Institute Papers*, Bombay, British India Press, 1928, in-8, x + 254 pages. [Recueil des articles publiés par M. (auj. Sir) J. J. Modi dans le *Journal* du Cama Oriental Institute. Outre des articles assez brefs sur des textes avestiques, il y a dans ce volume deux longs mémoires, l'un sur l'exemplaire personnel du *Zend-Avesta* traduit par Anquetil Duperron (avec notes autographes d'Anquetil-Duperron et documents ajoutés, retrouvé à Colombo et offert au Cama Oriental Institute), l'autre sur le lieu de naissance de Zoroastre (que Sir J. J. M. croit pouvoir fixer à Āmvi [Amui], près d'Urmiah).]

— J. J. Modi, *Anthropological Papers*, part IV, Bombay, British India Press, 1929, in-8, xvi + 239 + xvi pages. [Suite des mé-

moires lus par l'auteur à l'Anthropol. Society de Bombay. Aux pp. XIV—XVI, bibliogr. sommaire des publications de Sir J. J. M. *La Note on the "mystic eyes" on Indian boats* (pp. 206—212) intéresse aussi les sinologues.]

— J. J. MODI, *Asiatic Papers*, part IV, Bombay, Times of India Press, 1929, in-8, XIX + 337 pages, avec 1 planche. [Suite des mémoires lus par Sir J. J. MODI devant la Bombay Br.R.A.S. Parmi eux, une étude sur une nouvelle croix à inscription pehlvie trouvée en 1924 à Kaḍamaṭṭam dans le Travancore (pp. 1—18) et un long travail sur *Rustam Manock (1635—1721 A.C.), the broker of the East India Company, and the Persian Qisseh (History) of Rustam Manock* (pp. 101—320).]

— Edvige Toeplitz MROZOWSKA, *La prima spedizione italiana attraverso i Pamiri (1929)*, Rome, R. Soc. Geogr. Ital., 1930, in-8, 56 pages, avec 36 pl. et deux cartes.

— Paul MUS, *Etudes indiennes et indochinoises*, III: Les balistes du Bàyon. [Réimpr. de *BEFEO*, XXIX (1929; paru en 1930), 331—341, avec 3 pl. Sera à utiliser dans toute étude nouvelle sur l'histoire des arbalètes et des balistes en Chine. Les balistes du Bàyon paraissent être d'invention chinoise. P. 338: Il n'y a pas d'homme appelé "吉陽軍 Ki Yang-kiun"; il s'agit du "territoire militaire de Ki-yang", dans l'île de Hainan; l'erreur remonte à d'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie, Méridionaux*, dont les pages 555—557 sont une suite de contresens; il valait d'autant moins de les reproduire que j'ai signalé autrefois la valeur véritable de Ki-yang, et qu'on la trouve aussi, donnée correctement, dans G. Maspero, *Le royame de Champa* (éd. de 1914), p. 221.]

— 中尾万三 Nakao Manzo, 食療本草の考察 *Shokuryō honzō no kōsatsu* ("Examen du *Che-leao pen-ts'ao*"), Tōkyō, Maruzen, 1930, gr. in-8, 216 + 6 pages; 1 *yen* 20. [= 上海自然科學研究所彙報 "*Journal de l'Institut d'histoire naturelle de Changhai*", vol. 1, n^0 3. Le Dr Nakao, qui s'est beaucoup intéressé aux drogues chinoises conservées depuis bien des siècles dans le Shōsōin de Nara, a profité de son voyage en Europe en 1927 pour examiner les fragments de *Materia medica* provenant de Touen-houang et conservés à Londres et à Paris. La première partie du présent travail est une étude très minutieuse sur l'histoire du *Che-leao pen-ts'ao*, composé en 706 par 孟詵 Mong Chen († 713), déjà mentionné dans un catalogue de 721, et accru peu après par 張鼎 Tchang Ting; cette édition accrue par Tchang Ting est déjà citée par Tch'en Ts'ang-k'i dans son *Pen-ts'ao che-yi* de 739. La date de 706 pour la composition du *Che-leao pen-ts'ao* est à substituer à celle de "la seconde moitié du VII^e siècle", généralement adoptée en Europe à la suite de Bretschneider, *Botanicon Sinicum*, I, 45. La seconde partie donne tous les fragments subsistants du *Che-leao pen-ts'ao*, y compris ceux retrouvés dans les mss. de Touen-houang. A la fin, index des drogues par nombre de traits, avec renvoi aux pages. Travail de grande valeur.]

— Jiujiro Nakaya, *Introduction à l'étude des figurines néolithiques au Japon (Résumé)*, Le Mans, 1930, in-8, 11 pages. [Extr. de *Bull. Soc. préhist. franç.*, 1930, n^0 9.]

— J. Nakaya, *Contribution à l'étude de la civilisation néolithique du Japon.* [Extr. de *Rev. des arts asiat.*, 1930, 151—167, avec 6 pl. Excellent résumé. M. Nakaya doit reprendre et développer ce sujet dans deux volumes d'*Ars Asiatica*.]

— Jiujiro NAKAYA, *L'âge de pierre au Japon.* [Dans *Formes*, n^0 IV (1930), pp. 9—11, avec 2 pl.]

— **南明野史** *Nan-Ming ye-che* ("Histoire non officielle des Ming du Sud"), Changhai, Commercial Press, 1930, 3 *pen* in-12, 2 + 49 + 76 + 95 + 1 ff. (3 ch. + 1 appendice), $ 1.60. [Histoire des prétendants Ming depuis 1644 jusqu'en 1656. Le mss. utilisé appartient au Han-fen-leou de la Commercial Press, mais on en a modifié la division en 5 ch. pour l'éditer, et le titre est nouveau. L'œuvre, datée de 1739, est signée d'un pseudonyme: **南沙三餘氏**, "Maître San-yu, de Nan-cha". L'auteur a recueilli une masse d'information précises et curieuses. A l'appendice (3^e *pen*, 86 v^0), renseignements sur un groupe de partisans des Ming qui se voit d'abord refuser le débarquement à Nagasaki par ce qu'on prend leur navire pour un navice chrétien venu avec des ententions agressives (il s'agit du censeur **馮京第** Fong King-ti; sur cet épisode, cf. *Report of the Librarion of Congress 1929—1930*, 351—353); l'auteur chinois de 1739 se montre ici assez bien renseigné sur les mesures prises par le shogunat contre les chrétiens (cf. aussi 89 v^0).]

— M. F. NEÏBURG [NEUBURG], *Geologičeskie issledovaniya v raïone khr. Batyr-Khairkhan (severo-zapadnaya Mongoliya) v 1926 q.* ("Recherches géologiques dans la région de la chaîne Batïr-Khairkhan [Mongolie N. O.] en 1926"), Leningrad, Ac. des Sc., 1929, in-8, 29 pages, avec 1 carte et 2 pl.; rouble 0.75. [= *Mat. kom. po issled. mong. i tamu-tuv. nar. respublik i buryat-mong. ASSR*, livr. 7. Les recherches de M. N. ont été effectuées sous la direction de M. I. P. Račkovskiï.]

— J. NÉMETH, *Die petschenegischen Stammesnamen.* [Réimpr.

des *Ungar. Jahrb.*, X (1930), 27—34. [Revient sur une question qu'il a étudiée dans *Kör. Cs. Arch.*, I, 219—225, et après lui, Markwart, dans *Ung. Jahrb.*, IX, 68—103. Donne de nouveaux arguments pour expliquer ces doubles noms tribaux par un premier élément, qui est la couleur dominante des chevaux de la tribu, et un second, qui est primitivement un titre de fonction porté par le chef de la tribu. P. 32: Il n'y a aucun doute que le texte sur les Hiong-nou qui, au siège de P'eng-tch'eng, répartissent leurs chevaux aux quatre points cardinaux suivant la couleur de leurs robes, décèle une influence chinoise, et d'ailleurs je soupçonne fort, comme M. N. en a un peu le sentiment, qu'il n'est pas à prendre au pied de la lettre. P. 33: L'iranien "*kat*" est au propre *känt*, *käθ*, *kät*; l'explication de *-κάται* par le turc *qataγ*, "lieu fortifié", mise en avant par M. N., me semble bien préférable.]

— Németh Gyula, Compte rendu de Aurélien Sauvageot, *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*. [En hongrois. Extr. de *Nyelvtud. Közlem.*, XLVII (1930), 467—475.]

— Németh Gyula, *A honfoglaló magyarság kialakulása*, Budapest, 1930, in-8, 351 pages. [En hongrois. Etudes importantes sur l'onomastique tribale et personnelle des anciens groupes ethniques auxquels les Hongrois sont apparentés. P. 46: "*se-kin*" est une mauvaise lecture pour *k'i-kin*; cf. *T'oung-Pao*, 1929, 225—229. P. 140: le *wu-ku* de de Groot est 巫 蠱 *wou-kou*, "envoûtement"; l'expression est purement chinoise, et je ne vois pas qu'on puisse la rapprocher telle quelle de turc *bügü*, *bögü*, *büi*, mongol *bügä*, *bögä*, *bö'ä* > *bȫ*, "devin", "sorcier"; mais il n'est pas impossible que *bügü* soit apparenté à 巫 *wou* (**miu*) seul, "sorcier".]

— Camille Notton, *Annales du Siam*, 1re partie: Chroniques

de Suvaṇṇa Khamdëng. Suvaṇṇa K'ôm Khăm, Siñhanavati, Paris, Charles-Lavauzelle, 1926, in-8, XXIX + 216 pages + 1 fnch Errata, avec 10 pl. 2e partie: Chronique de La:p'un, Histoire de la dynastie Chamt'evi, *ibid.*, 1930, in-8, XV + 68 pages + 1 fnch Errata, avec 7 pl.

— OBSERVATOIRE DE ZI-KA-WEI, *Calendrier-annuaire pour 1931* (29e année), Zi-ka-wei, 1930, in-16, IV + 106 + 115 pages, avec 3 graphiques, 16 pl. et une carte des fuseaux horaires.

— PANKING, *Les chevaliers chinois, roman de mœurs et d'aventures*, traduit, Pékin, La "Politique de Pékin", 1922, in-8, 1 fnch et 219 pages brochées à la chinoise, ill.; $ 5.00. [Dans la *Coll. de la "Politique de Pékin"*. Traduction d'une dizaine de chapitres extraits du 水滸傳 *Chouei-hou tchouan.*]

— PANKING, *Livre de cuisine d'un gourmet poète (Le Brillat-Savarin de la Chine)*, traduit, Pékin, La "Polit. de Pékin", 1924, in-8, 1 fnch + 70 pages, $ 1.00. [Dans la *Coll. de la "Polit. de Pékin"*. C'est la traduction du livre de cuisine bien connu composé par 袁枚 Yuan Mei (et non "Yuan Nei"; 1716—1797), le 隨園食單 *Souei-yuan che-tan*; cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2557.]

— P. PASQUIER, *Discours prononcé le 15 octobre 1930 au Grand Conseil des intérêts économiques et financiers de l'Indochine*, Hanoi, Impr. d'Extr.-Or., 1930, in-8, 124 pages.

— [N.V. PAVLOV, Ya. I. PROKHANOV et N. P. IKONNIKOV-GALICKIÏ,] *Predvaritel'niï otčët botaničeskoï êkspedicii v Severnuyu Mongoliyu za 1926 god* ("Rapport préliminaire de l'expédition botanique dans la Mongolie septentrionale pour 1926), Leningrad, Ac. des Sc., 1929,

in-8, 131 pages, avec 8 + 6 pl. et 3 cartes; 2 roubles. [= *Mat. kom. po issled. mong. i tannu-tuv. nar. respublik i buryat-mong. ASSR*, livr. 2.]

— W. C. Pei, *An account of the discovery of an adult* Sinanthropus *skull in the Chou Kou Tien deposit*, Peiping, 1929, in-8. [Réimpr. de *Bull. Geol. Soc. of China*, VIII, n^0 3, 203—205.]

— Paul Pelliot, *L'origine des relations de la France avec la Chine: Le premier voyage de* "L'Amphitrite" *en Chine*, Paris, Geuthner, 1930, in-4, 79 pages. [Réimpression corrigée d'articles parus dans le *Journal des Savants* en 1928 et 1929; j'y ai joint une introduction, des Addenda, un index et une table.]

— Aurelio Peretti, *Per la storia del testo di Marco Polo*, Florence, Olschki, 1930, in-8, 33 pages. [Tir. à part de *Arch. Stor. Ital.*, sér. VII, vol. XIII (1930), 217—247. Donne des arguments nouveaux pour établir que les passages particuliers à Ramusio et au mss. latin de l'Ambrosienne ne sont pas des additions, mais représentent bien des portions de la rédaction première due a Rustichello de Pise, passages qui ont été supprimés par les copistes. Montre par ailleurs que cette suppression, bien que rapide, a été progressive, et qu'il y a quelques cas où la recension de "Grégoire" (texte de Pauthier) conserve des membres de phrase que le "texte géographique" ne contient déjà plus. En définitive, la tradition du texte de Marco Polo est des plus complexes, et on peut penser que, même en combinant le "texte géographique" avec Ramusio et le mss. de l'Ambrosienne, il subsiste des lacunes, surtout vers la fin du récit.]

— [B. B. Polynov, V. I. Lisovskiï, N. Lebedev, Yu. S.

NEUSTRUEV, A. KRIŠTOFOVIČ et I. P. KHOMENKO,] *Predvaritel'nïi otčët počvenno-geografičeskoï êkspedicii v Severnuyu Mongoliyu v 1926 godu* ("Rapport préliminaire de l'expédition de géographie pédologique dans la Mongolie orientale en 1926"), Leningrad, Ac. des Sc., 1930, in-8, 149 pages, avec 4 + 3 + 1 + 1 pl., 2 cartes et 2 tableaux; roubles 3.50. [= *Mat. kom. po issled. mong. i tannutuv. nar. respublik i buryat-mong. ASSR*, livr. 9.]

— [N. N. POPPE et B. B. BAMBAEV,] *Predvaritel'nïi otčët lingvističeskoï êkspedicii v Severnuyu Mongoliyu za 1926 god* ("Rapport préliminaire de l'expédition linguistique dans la Mongolie septentrionale pour 1926"), Leningrad, Ac. des Sc., 1929, in-8, 74 pages, avec 2 pl.; rouble 1.25. [= *Mat. kom. po issled. mong. i tannutuv. nar. respublik i buryat-mong. ASSR*, livr. 4. Les pp. 1—24 sont occupées par le rapport de M. Poppe dont j'ai parlé, d'après un tirage à part, dans *T'oung Pao*, 1930, 228—229. Le rapport de M. Bambaev complète sur quelques points celui de M. P., et publie en outre la transcription et la traduction d'un morceau épique et d'un récit recueillis à Ulan-bator-khoto.]

— N. N. POPPE, *Alarskiï govor* ("Le parler alar"), 1re partie, Leningrad, 1930, in-8, 130 pages; 3 roubles. [= *Mater. kom. po issled. mong. i tuvinskoï narodn. respublik i buryat-mong. ASSR*, livr. 11. Cette étude sur le dialecte des Buriat d'Alar (pris au sens strict) s'appuie en partie sur le parler de l'un d'eux, mongoliste déjà connu, G. D. Sanžeev, mais M. P. est aussi allé sur place en 1928. On a ici la phonétique (exposée très minutieusement) et les matériaux pour la morphologie.]

— J. PRZYLUSKI, *Emprunts anaryens en indo-aryen*. [Extr. du *Bull. Soc. Ling.*, XXX, fasc. 2 (n° 90) [1930], 196—201.]

— Jean Przyluski, *La croyance au Messie dans l'Inde et dans l'Iran à propos d'un livre récent*, 12 pages. [Extr. de *Rev. Hist. des Relig.*, (juillet—août 1929). A propos de C. Abegg, *Der Messiasglaube in Indien und Iran*; maintient contre M. Abegg que le messianisme n'est pas né indépendamment dans le parsisme, dans le bouddhisme et dans l'hindouisme. Je ne sais si l'avenir consacrera l'hypothèse de M. Przyluski qui veut expliquer par Gog et Magog le Koka et Vikoka du *Kalki-purāṇa*; mais je pense comme lui qu'il y a un lien entre Mithra et Maitreya et que la légende de Kāśyapa dormant au Kukkutapāda doit quelque chose à Keresaspa.]

— Jean Przyluski, *Un ancien peuple du Penjab: les Salva*. [Extr. du *JA*, 1929, I, 311—354.]

— Jean Przyluski, *Pre-Dravidian or Proto-Dravidian*. [Extr. de *Ind. Hist. Quarterly*, VI (1930), 145—149. Soutient qu'il ne faut pas établir dans l'histoire ethnique de l'Inde une succession "Munda, Dravidiens, Indo-aryens", mais "Proto-dravidiens, Munda, Indo-aryens".]

— J. Przyluski, *La théorie des Guṇa*. [Tir. à part de *Bull. Sch. Or. St.*, VI (1930), 25—35. [Voit, à l'origine de la théorie indienne des trois *guṇa*, la triade iranienne Ohrmazd, Mithra, Ahriman, et, par-delà toutes deux, une influence sémitique venant d'Assyrie; cette triade existe en outre dans le macrocosme et dans le microcosme, et ce sont là aussi des spéculations que l'Inde aurait reçues par l'Iran.]

— J. Przyluski, *Açvaghoṣa et la Kalpanāmaṇḍitikā*. [Tir. à part des *Bull. d. l. Classe d. Lettres et d. Sc. mor. et pol.* de

l'Ac. R. de Belgique, 5e série, XVI (1931), 425—434. Maintient, avec M. Lüders et contre M. S. Lévi, qu'il ne faut pas parler d'un *Sūtrālaṃkara* d'Aśvaghoṣa, mais d'une *Kalpanāmaṇḍitikā* de Kumāralāta.]

— Giorgio PULLÉ, *Viaggi a' Tartari di frate Giovanni da Pian del Carpine* (*Historia Mongalorum*), Milan, Ed. "Alpes", 1929, in-12, 1 fnch + 240 pages, ill.; 18 lire. [= *Viaggi e scoperte di navig. ed esplor. italiani*, t. V. Ce volume est assez déconcertant. M. PULLÉ a publié en 1913 une édition du texte latin, et une traduction nouvelle était d'autant plus souhaitable qu'il n'y avait encore en 1929, comme traductions modernes, que les extraits donnés en 1900 dans le *Rubruck* de Rockhill et la traduction russe de M. Malein parue en 1911. Mais il semble que M. P. n'ait rien vu de ce qui a été publié sur Plan Carpin depuis une douzaine d'années, même en Italie. Toutes les vieilles erreurs, par exemple le contresens qui fait fournir à Plan Carpin des serviteurs par Hugues de Saint-Cher, reparaissent ici; et, en reproduisant le texte latin de la lettre de Güyük à Innocent IV, M. P. ne soupçonne pas que le texte original en persan en a été retrouvé, publié et traduit. Même ce retard dans l'information mis à part, le nom de Yadrincev (Yadrintsev) est toujours estropié en "Yandrintzev", Younghusband devient "Younghousband", etc.; la carte en face de la p. 96 fait passer Plan Carpin près du lac Barköl (les cartes et illustrations ne sont ni numérotées ni paginées, et il n'y en a pas de table); à la p. 176, il est dit que *baγatur* (*ba'atur*) est "l'indiano *bahadur*; sanscrito *Bahu-dhâra* titulo principesco"! Quant à la carte catalane de la bibliothèque de Modène reproduite en face de la p. 16, elle est peut être intéressante, mais il est matériellement impossible d'y rien lire, même à la loupe.]

— Dr. G. R. Rachmati, *Zur Heilkunde der Uiguren.* [Dans *Forsch. u. Fortschritte*, t. VI, n^0 33 (20 nov. 1930), p. 436. Résumé du travail suivant.]

— Dr. G. R. Rachmati, *Zur Heilkunde der Uiguren.* Berlin, 1930, in-8, 25 pages, avec 2 pl. [Réimpr. des *Sitz. d. pr. Ak. d. Wiss.*, Ph.-hist. Kl., 1930, 451—473. Edition et traduction d'un mss. médical ouigour assez tardif, rapporté à Berlin de la région de Turfan. Travail excellent, où abondent les mots nouveaux. A la l. 53 (cf. aussi p. 466), il faut sûrement transcrire *bägini* et non *bäkini*, et de même *bägni*, et non *bäkni*, dans Kāšγarī; sur ce mot *bägni*, "bière", "boisson fermentée de céréales", cf. *T'oung Pao*, 1914, 448—453, et 1926, 61—64. A la l. 164, on notera la forme *surma* (ou *sorma*), sans palatalisation; sur ce mot, cf. en dernier lieu, *T'oung Pao*, 1930, 257—261. P. 465 (pour l. 7): La forme *pitpidi* paraîtrait suggérer que le mot fût fait sur la transcription chinoise du nom sanscrit *pippali* (comme M. R. indique bien l'emprunt chinois pour *qum-a* < 胡麻 *hou-ma*, "lin" [cf. Laufer, *Sino-Iranica*, 288; Bagchi, *Deux lexiques*, 300], à propos de la l. 64), et à un moment où on entendait encore les occlusives finales en chinois. Mais, en réalité, les Chinois n'ont pas dû transcrire sur *pippali* (estropié bizarrement en *pipṛ* dans le *Fan-yu tsa-ming*; cf. Bagchi, *Deux lexiques*, n^0 1013, p. 303), mais sur une forme iranienne apparentée à sogd. *pδ'pδ·h* (Reichelt, *Die soghd. Handschriftenreste*, II, 51) et à persan *pilpil* > ar. *filfil* (cf. Laufer, *Sino-Iranica*, 374—375). P. 468 (pour l. 83): Dans *čüsüm*, à côté de l'usuel *yüǰäm* et *ǰüǰäm* (*üžmä* de Kāšγarī, dans Brockelmann, 238), n'aurions-nous pas un exemple de ces notations de *ǰ-* par *č-* en ouigour tardif dont j'ai parlé dans *T'oung Pao*, 1930, 271—273, 352—353? P. 469: Dans *qïḍaï sïmïq-ï*, *qïḍaï* (= *Qïtaï*) doit être le nom même de la Chine, et paraîtrait indiquer que la

rédaction du texte est postérieure au milieu du X^{e} siècle. Si les emprunts au chinois ne sont pas des mots qui avaient vraiment passé dans le vocabulaire ouigour tardif, on peut se demander si le texte n'est pas traduit du chinois; si tel était le cas — pas très probable cependant —, l'étroite parenté que M. R. signale entre certaines des recettes et des recettes traditionnelles de l'ancienne médecine osmanli y gagnerait encore en intérêt. En faveur de mots chinois passés en ouigour avant l'an 1000, on peut à peine faire état, vu la possibilité d'un emprunt au sogdien, de la transcription de *pitpidi*, qui semblerait conserver les anciennes occlusives du chinois, alors que celles-ci devaient être en effet amuies, dans le chinois parlé à Turfan, dès les environs de l'an 1000. Par ailleurs, l'emploi probable de Qïtaï (Qïḍaï) comme nom de la Chine ne peut guère être antérieur à cette date, et la notation de *yüǰäm* en *čüsüm* incite à faire descendre encore le texte beaucoup plus bas; l'écriture elle-même est de type très tardif.]

— J. Rahder, *Groot-Indië*, Utrecht, J. Van Druten, 1930, in-8, 33 pages. [Discours inaugural prononcé par M. Rahder le 7 avril 1930 en prenant possession de la chaire de M. Caland; il l'aura occupée peu de temps, car il vient d'être choisi pour succéder à de Visser dans la chaire de japonais de Leide. Cette première leçon est d'une richesse de détails plus grande que la plupart des documents de ce genre. On remarquera (p. 7) que M. R. met sans hésitation Issedon Scythica à Kuča et Issedon Serica à Touen-houang. P. 23, n. 1: Le temple manichéen de Beš-balïq vers 640 paraît venir de quelque confusion. P. 26: *Sütköl*, "Lac de lait", n'est pas sorti du Mongol Sün-daläi; le terme est purement turc. P. 27: Les 'A-ža sont les T'ou-yu-houen, et nous n'avons rien de leur langue; M. Thomas s'est trompé.]

— Salomon REINACH, *Amalthée, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. 1, Paris, Leroux, 1930, in-8, VIII + 449 pages, ill.; t. II, *ibid.*, 502 pages, ill. [Dans ces réimpressions de travaux antérieurs, quelques passages seront à utiliser pour des études comparatives: I, 127: provenance méditerranéenne du corail exporté aux Indes au début de notre ère. II, 165: les compteurs de vitesse à Rome. II, 226: monnaies d'argile et de cuir doré dans le monde gréco-romain. Au t. I, p. 9, je relève cette citation du *Parallèle des anciens et des modernes* publié par Charles Perrault en 1688: "Quelques années avant Raphaël et le Titien, il s'est fait des tableaux, et nous les avons encore, dont la beauté principale consiste dans cette finesse de linéaments; on y compte tous les poils de la barbe et tous les cheveux de la tête de chaque figure. Les Chinois, quoique très anciens dans les arts, en sont encore là. Ils parviendront peut-être bientôt à dessiner correctement, à donner de belles attitude à leurs figures et même des expressions naïves de toutes les passions; mais ce ne sera pas de longtemps qu'ils arriveront à l'intelligence parfaite du clair-obscur, de la dégradation des lumières, des secrets de la perspective et de la judicieuse ordonnance d'une grande composition". M. S. R. ajoute en note: "Il y avait déjà des objets d'art chinois dans la collection de Mazarin; mais je ne connais pas de texte antérieur à celui-ci où le style des artistes chinois soit apprécié". En fait, le défenseur des "modernes" avait été devancé ici de près d'un siècle par Matteo Ricci, qui s'était exprimé sur la peinture chinoise en termes assez analogues et aussi malheureux (cf. *T'oung Pao*, 1921, 5—6).]

— Louis RENOU, *Grammaire sanscrite*, t. II: Le nom, le verbe, la phrase, Paris, A. Maisonneuve, 1930, in-8, pp. 273—576; les 2 vol., 235 fr. [Sur le t. I, cf. *T'oung Pao*, 1930, 229. Ce t. II

termine la grammaire savante du sanscrit entreprise par M. Renou. Aux pp. 543—548, appendice sur l'accentuation.]

— Prof. V. Riasanovsky [= Ryazanovskiĭ], *Fundamental institutions of Chinese civil law*, Harbin, Impr. du Chin. East. Railway, 1926, in-12, 74 pages + 1 fnch Errata.

— Prof. V. Riasanovsky, *Mongol'skoe pravo (preimuščestvenno obyčnoe) istoričeskiĭ očerk. The Mongolian Law (with special reference to the customary law)*, Harbin, 1931, in-8, 306 + 42 + II pages. [Les pp. 39—42 de l'Appendice sont un résumé anglais de l'ouvrage, qui est lui-même une rédaction accrue de l'ouvrage publié par l'auteur en anglais en 1929 sous le titre de *Customary Law of the Mongol tribes* (cf. *T'oung Pao*, 1930, 229); cette édition anglaise de 1929 était elle-même traduite de son travail russe de même titre paru en 1923 et 1924 dans les nos 51 et 52 du *Vestnik Azii*. La traduction des documents mongols de 1759, 1763, 1788, 1793, 1800, 1808 et 1817 donnée dans l'Appendice est due à M. C. Ž. Žamcarano. Beaucoup d'informations; des erreurs aussi. En tout cas, M. R. a raison de dénier toute autorité aux prétendus articles du *yasa* de Gengis-khan donnés par Pétis de la Croix et auxquels M. Lamb vient de rendre la popularité.]

— Dr. Friedrich Risch, *Johann de Plano Carpini, Geschichte der Mongolen und Reisebericht 1245—1247*, traduit et annoté, Leipzig, Ed. Pfeiffer, 1930, in-8, XVI + 405 pages; RM. 25. [= *Veröffentl. d. Forsch.-Inst. f. vergleich. Rel.-gesch. a. d. Univ. Leipzig* du Prof. H. Haas, 2e série, 2e livr. Cette traduction est la meilleure que nous ayons de Plan Carpin, et elle est assez copieusement annotée (les textes d'écrivains arabes ou syriaques sont souvent invoqués). L'impression a dû être achevée avant que

l'auteur ait eu connaissance des *Sinica Franciscana* du P. Van Den Wyngaert parus en 1929, et il n'apparaît pas qu'il ait vu l'édition de M. G. Pullé parue en 1913, ni la traduction russe publiée par M. Malein en 1911. Bien qu'il ait rencontré mon nom dès 1928 dans les *Contemporaries of Marco Polo* de M. M. Komroff, M. Komroff s'est exprimé si discrètement que M. R. n'a pas vu alors que M. Komroff m'avait "emprunté" la traduction de la lettre de Güyük à Innocent IV et du sceau de Güyük, et ce n'est que dans les *Addenda* qu'il a utilisé directement mes articles *Les Mongols et la Papauté* de la *Revue de l'Orient chrétien* (au moins celui de 1922—1923, car il ne fait pas état des indications ou rectifications de celui de 1924). Le texte suivi par M. R. est celui de l'édition de d'Avezac, moins bon qu'on ne l'a cru longtemps; bien des variantes et corrections de M. R. (pp. 367—374) ne sont pas confirmées par l'édition Van Den Wyngaert. La traduction est en général soignée. Je relève cependant qu'aux pp. 40 et 258, il est encore question de serviteurs fournis à Plan Carpin par Hugues de Saint-Cher; j'avais déjà fait remarquer (*Les Mongols et la Papauté*, 67—70) que cette assertion, contraire à l'histoire, résultait de ce qui me paraissait être un vieux contresens sur le texte même de Plan Carpin; et le P. Van Den Wyngaert (pp. 125—126) s'est rangé expressément à mon avis. La note de la p. 300 sur l'affaiblissement ou l'amuissement du *k* en russe ne répond à rien; les exemples auxquels M. R. renvoie sont des cas de *-g-* (ou *-γ-*) intervocalique (et non initial), non de *k* (ou *q*), et l'amuissement est là un fait mongol (la transcription "Hulaku" est mauvaise; lire "Hulagu"). Je reviendrai sur d'autres points dans un article sur Plan Carpin et Rubrouck qui va être mis sous presse.]

— P. Rivet, *Sumérien et Océanien*, Paris, Champion, 1929, in-8,

61 pages. [= *Coll. ling. publiée par la Soc. de Ling. de Paris*, XXIV. Je ne suis convaincu ni de la thèse générale, ni du détail des rapprochements. Ce n'est pas bon signe pour une théorie que d'invoquer les étymologies "sumériennes" de M. Waddell (p. 1). Il me paraît *a priori* peu vraisemblable qu'on doive rapprocher (p. 23) du sumérien *šag*, "cœur", les divers mots mon-khmer, d'ailleurs assez différents au point de vue phonétique, qui signifient "cœur", "vulve", "anus", "pénis", "estomac" et "poumon". Si le santal *oroǰ* est la prononciation bengali de l'arabe *ʿarz* (p. 7 et n. 2), on ne voit pas à quel titre il est invoqué comme mot spécifiqucment munda à rapprocher du sumérien, non plus que les autres mots arabes qui le suivent (ou encore que *kharid* de la p. 49). La remarque pourrait d'ailleurs être étendue; ainsi, pour santal *nagad*, *nogod*, "argent", M. R. indique en note "hindi: *nagd*, monnaie; aryen: *naqd*"; mais c'est évidemment l'arabe *naqd*, "argent" ("aryen" n'est-il pas ici un *lapsus* pour "arabe"?). D'autre part, les formes munda données p. 6 pour le nom du chameau *ūṭ*, etc., et l'"aryen moderne" *uṭ* sont inséparables de sanscrit *uṣṭra*, avest. *uštra*.]

— Sir E. Denison Ross, *Nomadic movements in Asia*, Londres, 1929, in-8, 45 pages. [Est le texte de quatre Aldred Lectures données pour la Royal Society of Arts: Les Arabes, les Turcs (T'oukiue et Ouigours), les Seljuk, les Mongols. P. 26: Il n'y a aucune apparence que le nom "Tatar" soit d'origine chinoise.]

— Michel Rostovcev, *Le porte-épée des Iraniens et des Chinois*, Paris, Geuthner, 1930, gr. in-4. [Extr. de *L'art byzantin chez les Slaves*, 1er recueil, pp. 337—346, avec 2 pl. hors-texte. M. R., sur la foi des fouilles de Corée, renonce à l'explication qu'il avait donnée en 1923 dans le t. 26 des *Monuments Piot* et admet aujourd'hui que le porte-épée de jade était fixé le long du fourreau.

Il invoque justement à l'appui de cette dernière opinion une plaque d'or de l'Ermitage, à laquelle on doit ajouter aujourd'hui un autre exemple encore plus net que M. R. ne pouvait pas connaître, la figure *d* de la pl. 111 des *Fouilles de Hadda*, III (1930); y joindre aussi von Le Coq, *Bilderatlas*, p. 15 et fig. 50, et aussi l'attaque de Māra, *ibid.*, p. 52, ou encore l'épée du prétendu Chosroès d'Ajaṇṭā. Mais, ceci acquis, le détail du mode d'attache par lequel on reliait le porte-épée à la ceinture ne me semble pas encore suffisamment éclairci. Par ailleurs, M. R. continue de penser que ce porte-épée en jade est une invention iranienne et non chinoise.]

— J. Helen Rowlands, *La femme bengalie dans la littérature du Moyen Age*, Paris, Maisonneuve, 1930, in-8, vii + 243 pages. [Etude directe des sources bengalies.]

— L. Sabatier, *Palabre du Serment au Darlac, Assemblée des chefs de tribus,* 1er janvier 1926, Hanoi, 1930, in-8, 96 pages + 1 fnch Errata. [Elégante plaquette, dont le texte est imprimé dans un encadrement. Intéressant pour la mentalité Moï.]

— A. Salmony, *Eine neolithische Menschendarstellung in China*, avec 2 pl. [Extr. de *IPEK*, 1929, in-4, 31—34. Sur un couvercle dentelé de vase "néolithique" qui, après avoir passé par Paris, a été acquis pour les collections est-asiatiques de Stockholm par le Dr Andersson. On n'a que le couvercle, en forme de haut de buste humain. Il est à certains égards encore plus intéressant que les deux vases complets analogues que j'ai vus à Stockholm il y a quelques années et qui sont encore inédits (M. S. ne les a pas vus, et parle d'"un ou deux vases" seulement d'après une phrase de M. Sirén).]

— G. Sanžeev, *Pesnopeniya alarskikh Buryat* ("Les chants

des Buriat d'Alar"), Leningrad, 1929, in-8. [Extr. de *Zap. Kol. Vostokovedov*, III, 459—552. Les morceaux sont donnés en transcription et en traduction. Nul n'était plus qualifié pour faire cette publication que M. S., qui est lui-même un Buriat de ce groupe.]

— G. D. Sanžeev, *Fonetičeskie osobennosti govora nižneudinskikh Buryat.* ("Les particularités phonétiques du dialecte des Buriat de Nižne-Udinsk"), Leningrad, 1930, in-8, 11 pages; rouble 0.25. [= *Mat. kom. po issled. mong. i tannu-tuv. nar. respublik i buryat-mong. ASSR*, fasc. 8. P. 9: Je doute qu'il y ait lieu de rapprocher du *bulγâhăn* buriat l'aberrant *bol-qa-dun* de l'édit de la veuve de Darmabala; le texte de cet édit, au moins tel qu'il a été publié, est très fautif (cf. *nayad-da* pour *noyad-da* à la l. 3), et la forme correcte *bal-qa-dun* (= *balγad-un*) se rencontre à la l. 3.]

— G. D. Sanžeev, *Darkhatï, êtnografičeskiï otčët o poezdke v Mongoliyu v 1927 godu* ("Les Darkhat; rapport sur un voyage en Mongolie en 1927"), Leningrad, 1930, in-8, 64 pages; 1 rouble. [= *Mat. kom. po issled. mong. i tuv. nar. respublik i buryat-mong. ASSR*, livr. 10. La mission que M. S. a remplie chez les Darkhat en 1927 était ethnographique et linguistique; nous n'avons encore ici que le rapport ethnographique. Les Darkhat proprement dits vivent dans la région du lac Kosogol, dans la partie septentrionale de la Mongolie indépendante; ils ont des branches "buriatisées", les "Soyot de l'Oka", qui sont établies sur le territoire sibérien, à 300 kil. à l'O. du Baïkal; l'histoire ancienne des Darkhat est à peu près inconnue; ils parlent aujourd'hui mongol. M. S. rapporte ici leurs légendes, assez pauvres, et décrit leurs rites chamanistes, fort intéressants; on notera aux pp. 50—51 leurs pratiques de "totemophagie", que M. S. rapproche de cérémonies buriat analogues décrites par lui dans l'*Anthropos* de 1927. Les Darkhat se disent

proches parents des Uriangkhai, qu'ils appellent "Ouigours" (p. 7; pour les survivances de ce terme chez les Darkhat et leurs parents Soyot, cf. aussi pp. 14, 56, 63).]

— *La Satire chinoise politique et sociale, Année 1927*, Pékin, Impr. de la Polit. de Pékin, 1927, in-4, 44 pages, $ 0.50; *Année 1928, ibid.*, 1928, 41 pages, $ 0.50; *Année 1929, ibid.*, 1930, 100 pages, $ 0.75. [Fait partie de la *Coll. de la Pol. de Pékin.* M. Monestier a été bien inspiré de reproduire en volumes ces caricatures instructives tirées des journaux chinois.]

— Seu Ring-hai, *Autour d'une vie coréenne*, Paris, Agence Korea, 3e éd., 1929, in-12, 189 pages. [Le héros du livre est le patriote "Bac Sontcho", mort en 1929.]

— Sadahiko Shimada (島田貞彦), Sueji Umehara (梅原末治) et Tanenobu Aoyagi (青柳種信), *Studies on the prehistoric sites at Okamoto, Suku in the province of Chikuzen* (par M. Shimada), avec *Essay on the Ancient mirrors from Suku* (par M. Umehara), et appendice *Illustrated Description of Ancient Objets found at Mikumo Village, Ido-gun in Chikuzen Province* (par Aoyagi), titre japonais: 筑前須玖史前遺跡の研究 *Chikuzen Suku shizen iseki no kenkyū*; Kyōto, 1930, in-4, 8 + 1 + 115 + 36 pages en japonais, et 28 pages en anglais, avec 1 pl. frontispice en couleurs et 30 + 39 pl. en noir. [*Reports upon archaeol. res. in the Departm. of Lit. Kyōto Imp. Univ.*, XI (1928—1930). La publication a été mise au point par M. Hamada Kosaku; les résumés anglais sont dus à MM. Hamada et Umehara. L'apparition de ce 11e vol. a été retardée par les absences de ces deux auteurs, mais la publication va maintenant reprendre annuellement. Le mémoire d'Aoyagi, qui n'avait jamais été publié intégralement, est de 1823.

En dehors de céramique généralement du type "Yayoi", on a trouvé à Okamoto des miroirs de bronze que les études faites depuis douze ans montrent devoir être des Han occidentaux; M. Umehara souligne l'importance de ces spécimens pour l'étude des miroirs dits Ts'in et en particulier de ceux recueillis par M. Karlbeck dans le bassin de la Houai. Texte et illustrations, tout est excellent dans le présent volume.]

— S. M. SHIROKOGOROFF, *Phonetic notes on a Lolo dialect and consonant L*, Peiping, 1930, in-8. [Réimpr. du *Bull. of The Nat. Research Institute of Hist. and Philol.* publié par l'Academia Sinica, I, II, 183—225. Résultats obtenus à Yunnanfou en 1928 auprès d'une famille de huit Lolo venant de la région de la petite ville de "Posi" dans le Sud-Est du Yunnan, assez voisine des aires du dialecte Ni étudié par le P. Vial et du dialecte Ahi étudié par le P. Liétard. Le présent article, fort intéressant pour les sons (y compris les tons et accents) doit avoir une suite. P. 187: Il est excessif de dire que les mots d'une seule syllabe sont "très rares" dans les langues indo-européennes; et l'anglais? P. 217: M. Laufer a pu être trompé par certaines notations du P. Vial, mais je ne vois pas pourquoi le *shl* du P. Vial ne pourrait être rendu par *šl*, car il est hors de question que *sh* ait été un *s* aspiré pour le P. Vial; cf. d'ailleurs son "chlo-bo ou shlo-bo", p. 213 du présent mémoire.]

— 昭和四年の國史學界 *Shōwa shi-nen no kokushi gakukai* ("Les études d'histoire nationale en 1929"), Tōkyō, 1930, in-8, 1 + 73 + 42 pages. [Etabli par le Yoyogi-kwai et publié chez le marquis 筑波 Tsukuba. La première partie passe en revue le progrès accompli en 1929 dans les différentes branches de l'histoire du Japon; la seconde est une bibliographie des livres et articles, classés sous 21 rubriques.]

— Walter SIMON, *Tibetisch-Chinesische Wortgleichungen*, Berlin et Leipzig, De Gruyter, 1930, in-8, 72 pages. [Réimpr. de *Mitt. d. Sem. f. Or. Spr.*, XXXII, 1929, 1re partie, 157—228. Sur cet important mémoire, cf. l'article de M. Karlgren, *supra*, pp. 25—70.]

— Jules SION, *Asie des moussons*, 1er partie: Chine-Japon; 2e partie: Inde—Indochine—Insulinde, Paris, Colin, 1re partie, 1928, gr. in-8, pp. 1—272; 2e partie, *ibid.*, 1929, pp. 273—548, avec 96 pl. et 2 cartes. [= *Géogr. univ.* publiée sous la direction de P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS, t. IX. Travail excellent, fait par un maître de la géographie moderne; l'auteur s'est tenu en général au courant des informations les plus récentes (sauf sur le domaine proprement historique); il n'y avait rien de tel avant le présent ouvrage. Quelques observations: M. Sion dit, p. 2, qu'il a suivi la transcription Vissière, et c'est vrai en gros, mais il a supprimé partout l'apostrophe, ce qui fausse assez gravement les noms ("Kai-fong" se prononce tout autrement que "K'ai-fong"). P. 71: La note est une espèce de repentir, mais qui semble insuffisant; les observations des géologues Andersson et Yih sur l'origine assez "récente" du loess jaunâtre (à distinguer de l'argile rouge à *Hipparion*) sont confirmées entre autres par les découvertes des PP. Licent et Teilhard de Chardin quant aux restes de l'homme paléolithique de Nihowan et par la stratigraphie de la région du *Sinanthropus*. P. 74: "1230 av. l'ère chrétienne" ne répond à rien; et, au lieu de "Lo-pan", lire Lieou-p'an. P. 81: Qu'est-ce que "Mien-ti", qui signifierait "Terre du blé"? Lire *t'ien-ti*, "champs"? P. 141: Les "Abassides" n'existaient pas au "Ve siècle". Au lieu de "Tong-kia", lire Tan-kia. P. 179: Se méfier des substrats blancs et négroïdes en Chine. Dans la n. 1, M. Sion ne me paraît pas rendre justice à M. H. Maspero (et non "G. Maspero"). P. 180: Ts'in Che-houang-ti est le "vrai" créateur de l'unité impériale, et,

avant les Han, avait étendu la limite de l'empire jusqu'au Kouang-tong. Par ailleurs, le Yunnan n'est pas demeuré un état indépendant "jusqu'en 1680". P. 181: "En 1257, lorsque Gengis-khan...."; en 1257, Gengis-khan était mort depuis 30 ans. "Une peuplade de race mantchoue ou toungouse, les Toba...."; "les Turcs Khitaï...."; mais les T'o-pa ("Toba", souvent employé en Europe, est une restitution fautive) étaient probablement de langue turque, peut-être mongole, sûrement pas tungus, et les "Khitaï" (K'i-tan) étaient probablement de langue mongole, mais sûrement pas turque. P. 189: "Honndo" n'est pas plus exact que Hondo, bien au contraire.]

— Steinilber-Oberlin, *Les sectes bouddhiques japonaises. Histoire; doctrines philosophiques; textes; les sanctuaires*, Paris, G. Crès, 1930, in-8, xviii + 347 pages, 1 pl. frontispice; ill. [M. St.-O. a déjà fait paraître chez Crès, chez Stock, chez Piazza, une dizaine de volumes consacrés à l'Inde et au Japon; la plupart sont des traductions, exécutées en collaboration avec M. 松尾邦之助 Matsuo Kuninosuke, qui a aussi participé au présent ouvrage. L'enquête de M. St.-O. s'est faite sur place au Japon, mais il a aussi consulté une littérature abondante en langues européennes, surtout en français. Le livre, écrit avec une vive sympathie pour les écoles japonaises de métaphysique bouddhique, est destiné à un public plus large que celui des orientalistes, et rencontrera certainement un réel succès. On peut regretter que les noms et mots étrangers soient trop souvent estropiés, même les mots anglais; en français, ne pas confondre "brocart" et "brocard" (p. 81).]

— Lt-col. J. Stephenson, *The zoological sections of the Nuzhatu-l-Qulūb of Ḥamdullāh al-Mustaufī al-Qazwīnī*, édité, traduit et annoté, Londres, 1928, in-8, xix + 100 + 127 pages. [= *Oriental Translation Fund*, N. S., vol. XXX. L'ouvrage de Ḳazwīnī est de 1339; la partie

zoologique en était encore inédite; elle n'est pas très originale, mais la nomenclature est importante. M. St. a établi son texte de façon éclectique, sans donner les variantes des mss. On le doit surtout regretter pour les noms turcs et mongols des animaux, et M. St. n'a pas connu les articles que M. Poppe en 1925 et moi-même en 1927 (*JA*, 1927, I, 279—294) avons déjà publiés à leur sujet. Je reviendrai sur ce travail.]

— O. Strauss, *Albert von Le Coq †*. [Dans *Orientalist. Literatur-zeit.*, juin 1930, col. 393—398; von Le Coq en était un des rédacteurs en chef.]

— Daisetz Teitaro Suzuki, *Studies in the Lankavatara sutra*, Londres, Routledge, 1930, in-8, xxxii + 464 pages, avec 1 pl. et 1 tableau; 20 sh. [M. S. a été amené à écrire cet cuvrage par les recherches poursuivies en vue d'une seconde série d'*Essays in Zen Buddhism* (la 1re série a paru chez Luzac en 1927). Il est divisé en trois parties: 1° An Introduction to the study of the Lankavatara sutra (pp. 3—85); 2° The Lankavatara sutra and the teaching of Zen Buddhism (pp. 89—236); 3° Some of the important theories expounded in the Lankavatara (pp. 239—371); un précieux glossaire sanscrit-chinois occupe les pp. 376—458. La seconde partie avait déjà paru dans le *Eastern Buddhist* de 1928 (t. IV, nos 3—4), la 1re dans celui de 1929 (t. V, n° 1), mais toutes deux ont été très remaniées ici; la 3e partie est toute nouvelle. M. S. procède d'abord à une comparaison minutieuse du texte sanscrit, des trois versions chinoises (une quatrième, la plus ancienne, est perdue) et des deux versions tibétaines; l'exposé dogmatique est fait avec la compétence de quelqu'un pour qui toute cette doctrine est une réalité vivante et sentie profondément. Je suis moins d'accord avec ce qui concerne la vie de Bodhidharma, le créateur traditionnel

de la doctrine Zen. M. S. sait bien que beaucoup de ce qu'on répète sur Bodhidharma est d'apparition tardive et purement légendaire, mais il en retient le maximum qu'il peut; en fait, on ne trouve dans son livre aucune allusion au seul contemporain de Bodhidharma qui nous ait laissé quelques lignes sur lui, à savoir Yang Hiuan-tche (cf. *T'oung Pao*, 1923, 252—261; aussi *supra*, p. 161, à propos de M. "Hu Shih", et *infra*, à propos de MM. Tokiwa et Sekino). L'ouvrage n'en est pas moins de première importance pour l'étude du *Laṅkāvatāra* et aussi pour la connaissance générale des doctrines Zen. Voici quelques remarques sur des points de détail. P. 4: Dharmarakṣa, bien que ce soit là la restitution traditionnelle, depuis Nanjiō, pour 曇無讖 T'an-wou-tch'an (*D'âm-mjiu-ṭṣ'am), est impossible phonétiquement; il faut vraisemblablement adopter Dharmakṣema comme l'a fait M. Bagchi (*Le Canon bouddhique*, 212—213). P. 7: "Tang Yang"; lire Tan-yang. "Yüan-chia (玄嘉)"; lire 元嘉. P. 13: "法成 Fa-chang", lire "Fa-ch'eng". P. 42: "乾栗太心 (*ch'ien-li-tai* or *hṛidaya-hsin*)"; le premier caractère ne serait-il pas fautif et l'ensemble à corriger par exemple en 紇栗太 *ho-li-t'ai*, *hṛdaya*? P. 60: "Chang Shuo 張說"; lire "Chang Yüeh" (= Tchang Yue). P. 289 (et index, p. 463): "Śṛīgālamātṛi"; cette équivalence de 鹿子母堂 Lou-tseu-mou-t'ang est surprenante; n'y a-t-il pas là une faute de texte pour Mṛgāramātṛ, pâli Migāramātā, confirmé d'ailleurs par plusieurs transcriptions chinoises? Pour finir, enregistrons une bonne nouvelle. On sait quelles controverses se sont élevées au Japon sur la date réelle du *Sūtra de l'Eveil à la foi dans le Mahāyāna* attribué traditionnellement à Aśvaghoṣa et dont M. S. a publié une traduction anglaise en 1900 (voir à ce sujet l'important mémoire de M. Demiéville signalé dans *T'oung Pao*, 1930, 218); M. S., qui aurait dû normalement donner ici son opinion actuelle sur ce problème, annonce (p. 282) qu'il le réserve pour

l'introduction d'une édition prochaine où sa traduction d'il y a trente ans sera révisée.]

— W. W. Tarn, *Seleucid-Parthian studies*, Londres, Humphrey Milford, *sd* [1930], in-8, 33 pages; 2 *s.* 6 *d.* [Réimpr. des *Proc. of the Brit. Acad.*, t. XVI; l'auteur, qui n'est pas sinologue, s'était déjà occupé des relations du monde classique et de l'Asie Centrale et Orientale dans un article que le *Journ. of Hellen. Stud.* a publié en 1902. Plusieurs remarques intéressantes sur les noms des Tokhariens, des Asianoi, des Yue-tche, etc., mais viciées par l'idée étrange que le *Wei chou* place le pays des Tokhares (Touhouo-lo) dans "the northern part of Eastern Turkestan" (p. 5). Il faudrait pas mal de pages pour discuter le détail des raisonnements en redonnant à chaque texte chinois son vrai sens et sa vraie date.]

— 陳澧 Tch'en Li, 東塾讀書記 *Tong-chou tou-chou ki*, Changhai, Commercial Press, 1930, in-8, 1 *pen*, 25 ch. (dont 8 manquent, n'ayant pas été achevés), $ 0.80. [Oeuvre bien connue où le Cantonais Tch'en Li (1810—1882) a réuni ses notes concernant l'histoire et la portée des classiques et des philosophes.]

— 陳柱 Tch'en Tchou, 老學八篇 *Lao hio pa p'ien* ("Huit articles sur Lao-tseu"), Changhai, Commercial Press, 1928, in-8, 3 + 1 + 151 + 4 pages; $ 0.60. [Contient entre autres un supplément à la biographie de Lao-tseu, pour lequel l'auteur accorde trop de créance aux récits de Tchouang-tseu. La 3e section a de bonnes choses sur les rimes chez Lao-tseu et relève toutes les citations de Lao-tseu dans le *Wen siuan*. Les sections suivantes concernent les citations de Lao-tseu chez Tchouang-tseu et Han Fei-tseu. La dernière section est un texte critique ponctué du

Tao tö king. On notera les coupures adoptées pour le premier paragraphe, d'accord avec Sseu-ma Kouang et Wang Ngan-che: 道可道、非常道; 名可名、非常名。無、名天地之始; 有、名萬物之母。故常無、欲以觀其妙; 常有、欲以觀其徼。此兩者同、出而異名。L'auteur modifie ici parfois les leçons ou les ponctuations qu'il avait adoptées antérieurement dans son 老子今訓 *Lao-tseu tsi-hiun*.]

— 陳柱 Tch'en Tchou et autres, 清儒學術討論 *Ts'ing-jou hio-chou t'ao-louen*, ("Etudes sur les travaux de lettrés des Ts'ing"), 1re série (*tsi*), 2 ch., Changhai, Commercial Press, 1930, in-8, 3 + 1 + 98 pages, $ 1.00. [Mémoires de M. Tch'en Tchou sur un ouvrage de 姚際恆 Yao Tsi-heng (né en 1647), sur un mss. inconnu de 戴震 Tai Tchen (1723—1777), sur la philosophie des poèmes de 趙翼 Tchao Yi (1727—1814), sur la philosophie de 洪亮吉 Hong Leang-ki (1746—1809). En outre, trois mémoires d'auteurs différents, dont la meilleure étude qu'on ait encore, due à Mr 張壽賢 Tchang Cheou-Lien, sur la vie et sur les ouvrages du grand érudit 孫詒讓 Souen Yi-jang (1848—1908).]

— 程樹德 Tch'eng Chou-tö, 說文稽古篇 *Chouo-uen ki-kou p'ien*, Changhai, Commercial Press, 1930, 1 *pen*, in-12 (2 ch.; 2 + 2 + 3 + 72 + 62 pages; la préface de l'auteur est de 1928. [Très discursif. L'auteur part des caractères du *Chouo uen* et de leur analyse pour déterminer les détails de l'organisation sociale et de l'état matériel de la Chine antique. Beaucoup de notes sont intéressantes par le groupement des textes. Mais aucune critique: par exemple, un passage suspect du *Kouan-tseu* suffit à convaincre M. Tch'eng qu'on fabriquait des cuirasses de fer au temps de

l'Empereur Jaune (II, 42). Et, enchérissant sur M. Tchang Ping-lin, M. Tch'eng, à raison du *fou-sang*, fait aller Yu le Grand au Mexique.]

— Tcheou Houan, *Le prêt sur récolte institué en Chine au XI^e^ siècle par le ministre novateur Wang-Ngan-Che*, Paris, Jouve, 1930, in-8, 150 pages. [Une des meilleures thèses de doctorat d'Université dues à des Chinois; M. Tcheou y étudie le système du 青苗 *ts'ing-miao*, ou système d'avances sur les récoltes avant maturité, institué par Wang Ngan-che; confrontant les témoignages, il montre que le système est loin d'avoir rencontré l'opposition populaire que les adversaires de Wang Ngan-che ont prétendue; sa conclusion générale, que je tiens pour juste, est qu'on a tort de considérer souvent Wang Ngan-che comme un socialiste, mais qu'il tendait aux interventions gouvernementales qu'on appelle, non son abus du terme, socialisme d'Etat. Quelques remarques: La bibliographie étrangère sur Wang Ngan-che, qui ne cite qu'un article de M. de Varigny dans la *Rev. des Deux Mondes* du 15 février 1880, est insuffisante (cf. *Bibl. Sin.*[2], 680 et 3508—3509); et l'index français-chinois des noms propres, d'ailleurs fort incomplet, devrait renvoyer aux pages du livre. La transcription, qui est toujours un obstacle pour les Chinois, est assez correcte; on rencontre cependant des erreurs du type de "*chao-sin*" (p. 74) pour *chao-hing*; la lecture "Ts'ien K'ai" (p. 15) pour 錢顗 Ts'ien Yi est par contre conforme à une mauvaise prononciation qui est aujourd'hui presque générale. Wang Ngan-che n'est pas né en 1019, comme le dit M. Tcheou (p. 8); c'est là une erreur du *Song che* pour 1021 (cf. ma remarque d'*Asia Major*, IV, 387); la date exacte paraît être le 18 décembre 1021; quant à sa mort, elle n'est pas du 9 mai 1086 (p. 12), mais du 21 mai (*Song che*, 17, 3*a*); on voit ainsi que le détail des dates de M. Tcheou ne mérite pas toute créance.]

— Tcheou Tsong-fan, *Amitié amoureuse, Correspondance sentimentale de "Nuage mystérieux" et "Froide Mouette"*, trad. du chinois, Pékin, Impr. de la Polit. de Pékin, 1930, in-8, 1 fnch (avant-propos de A. Monestier) + 88 pages brochées à la chinoise, $ 2.00. [Dans *Coll. de la "Polit. de Pékin"*. "Nuage mystérieux" (Yi-yun) et "Froide Mouette" (Leng-ngeou) sont les appellations littéraires des auteurs de cette correspondance sentimentale, M. "Li Wĕi-chien", jeune poète, né au Sseu-tch'ouan en 1909, et M^lle "Hwang Lu-yin", romancière, originaire du Foukien, tous deux résidant à Pékin. Ces lettres brûlantes ne sont évidemment pas dans la note classique des correspondances chinoises; on aimerait être sûr que chez ces jeunes gens, qui ont tous deux étudié des langues occidentales, la sentimentalité ne se teinte pas d'un nouveau type d'"allusions littéraires", d'origine étrangère, et moins concises que les anciennes.]

— 鍾泰 Tchong T'ai, 中國哲學史 *Tchong-kouo tchö-hio che* ("Histoire de la philosophie chinoise"), Changhai, Commercial Press, 1929, in-8 (2 chap.), 1 + 1 + 3 + 186 + 4 + 175 pages; $ 2.00. [L'auteur est de tendances plus conservatrices, au sujet de la tradition, que Leang K'i-tch'ao ou M. Hou Che, qu'il contredit assez souvent; c'est ainsi qu'il tient pour l'authenticité de l'attribution à Lao-tseu et à Kouan-tseu du fond des œuvres qui circulent sous leurs noms. L'ouvrage commence à la haute antiquité, et s'arrête à la fin du XIX^e siècle avec Tseng Kouo-fan, laissant à l'avenir de classer les contemporains.]

— Tchou Kia Kien et Armand Gandon, *Ombres de Fleurs*, Pékin, Nachbaur, 1930, in-4, 210 pages, ill.; tiré à 500 ex. [Ce volume, élégamment présenté, est un choix de poésies chinoises données en texte original et en traduction française; la plupart des morceaux se trouvaient déjà dans l'*Anthologie de la poésie chinoise*,

publiée en 1927 par les mêmes auteurs; d'où l'indication de "nouvelle édition" jointe cette fois au titre, qui semble emprunté lui-même au poème de Sou Che de la p. 174. MM. T. et G. se sont attachés à ne choisir que des poèmes dont la traduction est intelligible sans notes; on sait que c'est un cas assez rare, et, malgré tout, ils ont dû laisser parfois une strophe ou un vers sans traduction. Les versions suivent en général le texte de près et avec bonheur; pas toujours cependant, et par exemple la suppression de la Voie lactée et de son "pont" dans la dernière strophe de la p. 26 (星漢 et 河梁) fausse gravement le sens. La chronologie est secondaire dans une anthologie poétique; mieux vaudrait cependant, dans une troisième édition, vérifier les dates indiquées dans les notices; elles sont en majeure partie inexactes.]

— P. Teilhard de Chardin, S.J., *Une importante découverte en paléontologie humaine: le Sinanthropus Pekinensis*, Louvain, 1930, in-8, 16 pages. [Extr. de la *Rev. des quest. scient.*, juillet 1930. Résume pour le public ce que représente déjà la découverte de deux crânes, de dents, etc., d'un type pré-Neanderthal, dans le Pléistocène inférieur, à 周口店 ("Chou-kou-tien", environ 50 kilom. au S.-O. de Pékin). "Plus proche du Pithécanthrope que des Hommes de Neanderthal par la longueur de la visière supra-orbitaire, par la force de la constriction post-orbitaire, et par la petitesse générale du crâne, le *Sinanthropus* est très en avance sur le Pithécanthrope par le développement bien dessiné des protubérances frontales et pariétales". "Les dents... sont essentiellement de type humain". "Pour diverses raisons théoriques assez séduisantes, le Dr. Black et plusieurs paléontologistes américains supposent que le type humain aurait pris naissance, vers la fin du Tertiaire, en Asie Centrale, — et que c'est à partir de là qu'il aurait rayonné simultanément vers l'Est et vers l'Ouest. Une autre hypothèse,

mieux appuyée il nous semble sur les faits paléontologiques, serait d'imaginer que le *Sinanthropus* a remonté, de l'Inde où de l'Indonésie, vers le Nord, en suivant la côte, — en même temps que les Buffles, les Cerfs Rusa et les Muntjacks qui apparaissent en Chine du Nord à l'extrême début du Quaternaire. On pourrait faire d'autres suppositions encore..."]

— Teilhard de Chardin et C. C. Young, *Preliminary Report on the Chou Kou Tien fossiliferous deposit.* [Réimpr. de *Bull. Geol. Soc. of China*, VIII (1929), n° 3, 173—202, avec 1 table des matières, 1 tableau et 1 planche. "The Chou Kou Tien is undoubtedly older than, and almost entirely distinct from the Loessic fauna".]

— P. Teilhard de Chardin et C. C. Young [楊鍾健 Yang Tchong-kien], *Preliminary observations on the Pre-Loessic and Post-Pontian formations in Western Shansi and Northern Shensi*, Peiping, mai 1930, 1 fnch (table) + 37 pages (anglais) et 2 + 20 pages (chinois), avec 9 planches. [= *Geological Memoirs* (continuation des *Mem. Geol. Surv. China*), Series A, n° 8. Le "loess" de Richthofen englobait des terrains d'âge différent, principalement la "Terre rouge" pontienne à *Hipparion* et le *loess* jaune proprement dit. Le présent mémoire définit une zone intermédiaire, à argile rougeâtre, qui est post-pontienne mais pré-loessique. Aux pp. 32—35, description d'outils paléolithiques qui étendent à l'Est l'aire de l'homme paléolithique dans la Chine du Nord jusqu'à la rive orientale de la grande boucle du Fleuve Jaune.]

— F. W. Thomas, *Tibetan Documents concerning Chinese Turkestan. IV: The Khotan Region.* [Réimpr. de *JRAS*, 1930, 251—300. Comme les articles précédents, celui-ci est très riche et prêtera longtemps à des commentaires de détail. Je me bornerai aujourd'hui

à une ou deux remarques. Pp. 281 et 291: La traduction usuelle de Sna-nam par Samarkand ne repose sur rien; cf. à ce sujet Laufer dans *T'oung Pao*, 1914, 106, et dans *JRAS*, 1914, 1136, et moi-même dans *JA*, 1914, II, 130. P. 288: Si gYar-skiaṅ, Yar-skiaṅ et Yar-skieṅ sont bien Yarkand comme il semble, et bien que les transcriptions de l'époque mongole supposent *Yarkän, ou Yarkän[d], ou Yarkän[t], peut-être faut-il rapprocher de la transcription tibétaine la transcription chinoise moderne Ye-eul-k'iang, qui est aussi à nasale gutturale finale. Toutefois la forme tibétaine moderne est Yer'khen, et on ne voit pas bien chez quel intermédiaire une prononciation dialectale a -*ṅ* final aurait survécu. Pp. 288—289: Le nom de Qar*ɣ*alïq est au moins turcisé, car il signifie en turc le "Lieu des corbeaux". Je ne crois guère par ailleurs qu'il faille voir dans la finale de Tch'ou-kiu-pan, etc., un composé dont la finale serait un mot *pan* ou *pam*, car on a une forme indianisée Čugopa, et le nom chinois le plus ancien, 子合 Tseu-ho (*Tsi*ɣ*âp), suppose une forme indigène *Ci*ɣ*ap ou *Či*ɣ*ap.]*

— 丁山 Ting Chan, **說文闕義箋** *Chouo-wen kiue-yi tsien* ("Notes sur les sens qui manquent dans le *Chouo wen*"), Peiping, Institut d'hist. et de philol., 1930, in-8, 4 + 55 ff.; $ 0.80. [= N⁰ 1 des Publications spéciales (**專刊** *tchouan-k'an*) de cet Institut. Etudie, par comparaison avec les textes littéraires et l'épigraphie, cinquante caractères dont le sens est spécifié comme "manquant" (**闕** *kiue*) dans le texte actuel du *Chouo-wen* ou parfois dans la recension de Hiu K'iai (920—974). Propose ainsi un certain nombre de corrections soit au texte actuel ou au texte primitif de Hiu Chen, soit à son interprétation].

— Mgr. E. Tisserant, *Nestorienne (L'Eglise)*, dans A. Vacant, *Dict. de théol. catholique*, fasc. 91—92, Paris, Letouzey, 1930, in-4,

col. 158—288 et 313—323. [Travail très informé, de beaucoup le plus au point que nous ayons sur le sujet. Sur un domaine si vaste, touchant à tant de disciplines, des erreurs de détail sont inévitables; voici quelques remarques. Col. 198: Il y a une nouvelle croix à inscription pehlvie, retrouvée en 1924 dans l'Inde, à Kaḍamaṭṭam dans le Travancore (cf. *supra*, p. 189). Col. 199: Il n'y a pas de raison pour penser qu'A-lo-pen soit un "homme venu de la mer". Col. 200: La retraite dont Yazd-bōzēd fit les frais doit se placer probablement juste avant l'érection de l'inscription de Si-ngan-fou, c'est-à-dire dans l'hiver de 780—781, non en 779. Col. 201: King-tsing n'a pas collaboré à la traduction en chinois d'un texte "ouigour", mais vraisemblablement d'un texte sogdien. Col. 203: Ki-lie ne répond pas phonétiquement à "Cyriaque", mais à Gabriel. Col. 206: "Chin-tan chiao"; en français, écrire Kin-tan kiao; l'opinion de M. Saeki est d'ailleurs insoutenable. Col. 209: Je ne crois pas que la légende du Prêtre Jean doive sa naissance au christianisme des Keraït. Col. 211: David et Marc n'arrivent pas à Chypre en "juin 1248", mais en décembre; en juin, Saint Louis était encore en France. Le sceau de Mar Yahballaha n'est pas en mongol, mais en turc. Col. 212: Le Coq s'est trompé en attribuant à la persécution de 845 le massacre de moines à Kao-tch'ang; en 845, la région de Turfan n'était plus au pouvoir de la Chine, et l'édit impérial, dirigé contre toutes les religions étrangères, y était sans effet. "Segin" ne peut pas être Si-ngan-fou, mais représente très probablement 西京 Si-king, c'est-à-dire, à cette date, Ta-t'ong dans le Chansi. Col. 214: "Kuoseng"; lire plutôt Kōšang (à corriger en Tōšang?). "Wang?" me parait être Öng, singulier de Öngüt. P. 218: Marco Polo n'a pas quitté la Chine en 1288, mais probablement au début de 1292. Col. 223: "...l'Öngüt Georges, roi des Ouryanghéens"; "Ouŕyanghéens" est à supprimer, car c'est une mauvaise restitution pour Öngaye,

ethnique syriaque tiré de Öng, singulier de Öngüt. Col. 224: Les Alains de Pékin étaient des soldats de la garde impériale, non des marchands. "Semiscanta" est certainement Sämizkänt, nom médiéval connu de Samarkand. Almalïq n'était pas "au sud du lac Baïkal", mais dans l'Ili. Col. 264: Rabban Çauma est né dans le Nord de la Chine, mais n'était pas Chinois. Col. 265: L'inscription du tombeau de saint Bahnam n'est pas en mongol, mais en turc.]

— Tokiwa Daijō et Sekino Tadashi, *Buddhist Monuments in China*, Text, Part II, Tōkyō, Bukkyō-shiseki Kenkyū-kwai, 1930, in-4, 5 + 142 + 5 pages, avec plans pliants de Yun-kang et de Long-men. [Sur la magnifique publication de nos deux confrères japonais, cf. *T'oung Pao*, 1929, 411. Jusqu'ici un seul des cinq volumes du texte japonais avait paru dans une version anglaise, d'ailleurs abrégée. Nous avons ici le second volume anglais, qui traduit le second volume japonais, en le résumant parfois lui aussi et en s'abstenant de traduire les inscriptions. Comme il arrive souvent dans ces versions anglaises d'ouvrages japonais, le traducteur connaît mieux l'anglais qu'il ne connaît le sujet; c'est ainsi que, p. 20, on lit en anglais que l'art du Gandhāra et l'art sassanide ont pénétré en Chine sous les Tsin (= III^{e}—V^{e} siècles de notre ère), et y ont été assimilés "ever since the Chou and Han eras"; ce n'est naturellement pas là ce que dit le texte japonais. Des coupures comme "Ou Yang-hsiu" (pp. 2 et 18) pour "Ou-yang Hsiu" ou "Hsia Hou-shu" (p. 96) pour "Hsia-hou Shu", des lectures "Sung" Ping (p. 2) pour 宗炳 "Tsung Ping" (par confusion avec 宋 "Sung"), "*t'ung*" (p. 11) pour 幢 "*ch'uang*" (au sens de "bannière"), "Fu-i" (p. 21) pour 伏羲 "Fu-hsi" et "Wang I-chih" (p. 7) pour 王羲之 "Wang Hsi-chih" (par confusion avec 羲 *yi*), "Chao Mêng-t'iao" (p. 124) pour 趙孟頫 "Chao Mêng-fu", la

mauvaise coupure qui transforme le moine connu "Hsiang-mai" en un "Hsiang Mai-tao 祥邁道" (p. 125) montrent que le traducteur n'est pas à l'aise en chinois. Mais nous aurions mauvaise grâce à insister. Le texte japonais de ce second volume, qui porte en particulier sur Yun-kang et Long-men, est de tout premier intérêt, et la traduction, malgré ses inexactitudes de détail, le met mieux à la portée de qui n'est pas spécialement japonisant. On notera qu'il y a maintenant trois inscriptions datées à Yun-kang, de 483, 489 et 495. Nos confrères pensent que l'exemple de Touen-houang a inspiré en partie Yun-kang, et ils datent plusieurs grottes de Touen-houang de la première moitié du V^e^ siècle; je reviendrai ailleurs sur cette question, mais dois immédiatement faire remarquer que l'une des grottes indiquées, 120 N, ne peut pas être aussi ancienne, car des inscriptions contemporaines permettent de la rapporter exactement à 538—539. D'après nos confrères, la plus ancienne construction en brique subsistant en Chine est la belle tour-pagode à 15 étages du Song-yo-sseu, datant des Wei (pp. 132—134); j'en suis d'accord avec eux. Quant à la plus ancienne construction en bois connue en Chine, elle serait, d'après eux, de 1038 (p. 53); mais nous avons à Touen-houang un portique de grotte antérieur de quelques décades. Sur Bodhidharma, les deux auteurs se heurtent au même problème et semblent incliner discrètement aux mêmes solutions (pp. 116—118) que j'ai proposées dans *T'oung Pao*, 1923, 253—261; cf. aussi *supra*, pp. 160—161.]

— F. M. Trautz, *Professor Dr. F. W. K. Müller † 18. April 1930, In Memoriam, slnd* [1930], Berlin, in-4, 7 pages, avec 1 portrait.

— N. G. Tretčikov, *Bibliografiya finansov Kitaya* ("Bibliographie des finances chinoises"), Harbin, 1930, in-8, 2 ffnch et 70 pages. [Cette bibliographie systématique, qui compte 1085 n^os^, est divisée en 2 parties,

la première donnant les ouvrages en russe, la seconde les ouvrages en anglais; elle va jusqu'à 1929 inclus. La bibliographie anglaise n'indique que ce que l'auteur a pu consulter à Harbin. On comprend que l'auteur se soit limité à deux langues s'il le désirait ou si les conditions locales le lui imposaient, mais par là même le titre est un peu trompeur, car il y a des travaux de valeur sur les finances chinoises qui ne sont écrits ni en russe ni en anglais. Du moins, en ce qui concerne les autres langues européennes, les trouvera-t-on indiqués, jusqu'en 1923 inclus, dans la *Bibliotheca Sinica*[2]. Et pour les travaux russes, surtout ceux des trente dernières années, la présente bibliographie de M. Tretčikov est d'une richesse à satisfaire les plus exigeants. Un index des noms et titres facilite le maniement de cet excellent répertoire.]

— 蔣善國 Tsiang Chan-kouo, **中國文字之原始及其構造** *Tchong-kouo wen-tseu tche yuan-che ki k'i keou-tsao* ("Les origines de l'écriture chinoise et ses procédés constitutifs"), Changhai, Commercial Press, 1930, in-8, 2 *pen* de 1 + 1 + 2 + 76 et de 97 ff.; $ 2.00. [Le mss. était achevé en 1928. L'originalité du travail, au point de vue chinois, est que M. Tsiang s'est initié aux travaux européens sur les civilisations préhistoriques et sur les coutumes des "primitifs" et y fait largement appel dans la première partie de son exposé. Il commence par évoquer les survivances historiques des "cordelettes nouées" (結繩 *kie-cheng*) sur le sol chinois ou aux confins de la Chine, puis admet que, dans l'expression 書契 *chou-k'i* des appendices du *Yi king*, *chou* signifie "écriture" et que 契 *k'i* est pour 栔 *k'i*, au sens de *tally*, de "taille" (les deux systèmes auraient coexisté à un moment donné, l'un chez les dirigeants, l'autre dans le peuple). Le 河圖 *Ho-t'ou* et le 洛書 *Lo-chou* sont écartés à bon droit comme de date incertaine, mais on est surpris que M. Tsiang paraisse croire que le caractère

de "carré magique" du *Lo-chou* n'a été reconnu qu'il y a quelques années. Non moins justement à mon sens, tout caractère d'écriture est dénié aux trigrammes du *Yi king*; les trigrammes auraient d'abord été une notation mnémonique saisonnière du froid, du chaud, de la sécheresse, de la pluie abondante, etc., et ensuite, développés en hexagrammes, ils sont devenus un procédé de divination; les spéculations philosophiques à leur sujet seraient un développement bien plus tardif; toutes vues qui me paraissent pleinement raisonnables. La suite de l'ouvrage, après des notices sur l'histoire des "Tambours de pierre" et celle de la découverte et du déchiffrement des oracles des Yin (à I, 72*b*, l'équivalence "1889" est un lapsus pour "1899"), est consacrée à l'étude des divers procédés employés dans la création des caractères chinois; étude minutieuse, avec quelques nuances nouvelles dans les conclusions, mais qu'il entraînerait trop loin de vouloir exposer et discuter ici.]

— Dr M. Y. Tsu, *Aux lecteurs du "Triple démisme"*, Liège, 1930, petit in-8, 8 pages. [A propos de la traduction du P. E. d'Elia; cf. *supra*, p. 146].

— G. Tucci, *The Jātinirākṛti of Jitāri.* [Extr. des *Annals of the Bhandarkar Or. Res. Institute* [1930?], 54—58. On ne connaissait Jitāri (*circa* 940—980?) que par les textes tibétains. M. T. édite ici un court traité de *nyāya* dû à Jitāri et retrouvé au Népal.]

— G. Tucci, *The Nyāyamukha of Dignāga, the oldest Buddhist text on logic, after Chinese and Tibetan materials*, Heidelberg, 1930, in-8, 72 pages. [= *Mat. z. K. d. Buddh.* du Dr. M. Walleser, fasc. 15. Est traduit sur Nanjiō n° 1224 (texte très difficile), avec reproduction de certains passages parallèles dans les traductions tibétaines du *Pramāṇasamuccaya.*]

— Giuseppe Tucci, *Pre-Diṅnāga Buddhist Texts on Logic from Chinese sources*, Baroda, Oriental Institute, 1929, in-8, xxx + 40 + 32 + 77 + 89 + 91 pages; 9 roupies. [= *Gaekwad's Oriental Series*, vol. 49. Après une introduction très riche, M. T. publie: 1°. Le *Tarkaśāstra* (titre sanscrit douteux), qui est le 如實論 *Jou-che louen* (Nanjiō, 1252), retraduit par lui du chinois en sanscrit et imprimé en devanāgarī. 2°. L'*Upāyahṛdaya* (titre sanscrit douteux), qui est le 方便心論 *Fang-pien sin louen* (Nanjiō, 1257; "1247" de M. T. est une faute d'impression), retraduit par lui du chinois en sanscrit et imprimé en devanāgarī. 3°. Le *Vigrahavyāvartanī* (titre certain), qui est le 廻諍論 *Houei tcheng louen* (Nanjiō, 1251), traduit par lui du chinois en anglais et publié parallèlement avec la version tibétaine du *Tanjur* (Cordier, *Cat.*, III, 291, 293). En même temps que la version anglaise de M. T., une traduction française de ce même texte, par M. Susume Yamaguchi, a paru dans *JA*, 1929, II, 1—86. 4°. Le *Śataśāstra* (titre certain), traduit par lui en anglais sur la version chinoise de la première moitié, 百論 *Po louen* (Nanjiō, 1188; "1189" de M. T. est une faute d'impression); le texte est d'Āryadeva, le commentaire d'un Vasu qui est ou n'est pas Vasubandhu. Dans la dernière partie, les pp. 1—58 sont occupées par des notes importantes, et les pp. 61—82 par un précieux index chinois-sanscrit des termes techniques de logique (*nyāya*). M. T. a donné ses raisons pour traduire les deux premiers textes en sanscrit, mais d'aucuns, dont je suis, auraient aimé aussi une version anglaise. En tout cas, le travail, tel quel, est excellent et digne du jeune érudit qui, pendant son séjour dans l'Inde, a eu l'honneur insigne d'être désigné comme l'un des premiers membres de la nouvelle Académie italienne.]

— G. Tucci, *On some aspects of the doctrines of Maitreya-*

[*nātha*] *and Asaṅga*, Calcutta, 1930, in-8, 81 pages. [Fait partie des *Calcutta Univ. Readership Lectures*. Insiste entre autres, sur l'"historicité" de Maitreya, le maître d'Asaṅga.]

— G. Tucci, *A Fragment from the Pratitya-samutpada-vyakhya of Vasubandhu*. [Extr. de *JRAS*, 1930, 611—623. Le fragment, retrouvé au Népal, représente environ un huitième du texte complet; celui-ci n'est connu que par la traduction tibétaine (Cordier, *Cat.*, III, 365).

— G. Tucci, *Bhamaha and Dinnaga*, Bombay, 1930, in-4, 6 pages. [Tir. à part de *The Indian Antiquary*, LIX (1930), 142—147. Montre que, contrairement à ce que pensait M. Jacobi, Bhāmaha est antérieur à Dharmakīrti; il aurait même vécu assez peu après Dinnāga. En fin d'article, M. T. signale quelques rares mentions d'Īśvarasena dans les textes sanscrits; on ne connaît guère cet écrivain que par les sources tibétaines.]

— Boris Unbegaun, *Catalogue des périodiques slaves et relatifs aux études slaves des bibliothèques de Paris*, avec préface d'André Mazon, Paris, Champion, 1929, in-8, XIII + 223 pages. [= *Trav. publiés par l'Institut d'études slaves*, n° IX. La rareté et la dispersion des périodiques slaves dans les bibliothèques de Paris rendaient éminemment désirable l'inventaire dont M. U. a bien voulu se charger et qui rendra les plus grands services. L'enquête a porté sur 25 bibliothèques; dans une nouvelle édition ou un supplément, il y aura lieu d'en examiner quelques autres, telles celles du Musée Guimet ou de la Société asiatique, ou la jeune bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes chinoises, qui a déjà acquis quelques séries importantes. Il faut bien reconnaître que les lacunes de nos séries sont considérables. Parfois, en réunissant

les volumes épars dans les diverses bibliothèques, on peut consulter n'importe quel volume d'un périodique; mais, trop souvent, des volumes ou des collections entières manquent partout à Paris. On n'y trouve par exemple aucun volume des importants *Ežemésyačnyya sočineniya* de la seconde moitié du XVIII^{e} siècle. Pour les études asiatiques en particulier, les trous sont énormes. Quelques uns ne sont peut-être qu'apparents et dûs à des omissions dans les relevés: je me figure mal qu'il n'y ait pas dans les bibliothèques publiques de Paris un seul numéro des 10 volumes de *Mélanges asiatiques* de l'Académie des Sciences de Russie, ni des deux volumes d'*Aziyatskiĭ Sbornik* qui lui font suite; de même pour le *Bull. de l'Ass. Internat. pour l'Exploration.... de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient* et sa contre-partie russe (différente) *Izvéstiya.... Russkago Kompiteta dlya izuč. Sredneï i Vostočnoï Azii*, etc.; de même pour la *Bibliotheca Buddhica*. Mais il paraît trop réel qu'on y chercherait vainement quoi que ce fût des 87 fascicules (sans compter les suppléments) du *Sbornik materialoo... po Aziï* publié par l'Etat-Major, ou des *Protokoly Turkestanskago kružka lyubiteleï arkheologii*, ou des *Materialy* de la commission pour l'étude de la Transbaïkalie, ou des *Trudy Komissii po izučeniyu Yakutskoï A.S.S.R.*; et ainsi de suite. Il n'est peut-être aucune des sections sibériennes de la Société russe de géographie dont tous les n^{os} se trouvent, ici ou là, dans les bibliothèques de Paris. Et, même en combinant leurs ressources, on n'y trouve pas non plus tous les fascicules des *Izdaniya* de la Faculté Orientale (Saint-Pétersbourg, 1899—1918), ou des *Trudy po Vostokovédéniyu* (Institut Lazarev de Moscou), ou des *Učënyya zapiski* de l'Université de Kazan, ou des *Izvéstiya Vostočnago Instituta* de Vladivostok. Du moins, grâce au *Catalogue* de M. U., voyons-nous mieux maintenant quelles lacunes il est le plus urgent de combler.]

— C. S. Usov et Čžên Aï-tan [鄭愛堂 Tcheng Ngai-t'ang], *Učebnik kitaïskago razgovornogo yazyka* ("Manuel de langue chinoise parlée"), Harbin, *sd* [1929—1930], in-8, 4 parties en 9 cahiers (il en faut 10?). [Leçons progressives, ni plus ni moins pratiques que celles qui existent dans d'autres langues. Ce manuel a déjà connu un réel succès, car les quatre parties imprimées en 1929—1930 sont respectivement en 6e, 5e et 4e éditions.]

— Louis Vanhée, *Les séries en Extrême-Orient.* [Réimpr. de *Arch. di Storia della Scienza (Archeion)*, XII (1930), n° 2, 117—125. Le Jésuite Pierre Jartoux (1669—1720) nous est bien connu par ses travaux cartographiques et par quelques lettres ou mémoires en français, mais en Chine il est surtout célèbre par ses neuf formules analytiques sur le cercle. Le P. Van Hée montre que trois seulement étaient alors publiées en Europe; "les autres formules sont de lui [= *Jartoux*], jusqu'à plus ample informé". Les savants chinois ont depuis lors utilisé ces formules mécaniquement, sans en faire la théorie. Les formules de Jartoux ont dû en outre arriver par quelque voie inconnue au Japon, où elles sont appliquées dès 1722.]

— *La Vie populaire à Pékin (année 1922)*, Pékin, La „Politique de Pékin", 1925, in-8, 1 fnch (note de A. Monestier, l'éditeur) + 164 pages brochées à la chinoise, avec 65 fig. sur 28 planches hors texte, $ 5.00. [Dans *Coll. de la "Politique de Pékin"*. C'est le 1er vol. de l'intéressante série dont la suite a été signalée dans *T'oung Pao*, 1930, 442—443.]

— B. Vladimircov, *Kastren-mongolist*, in-12, *slnd.* [= *Pamyati Kastrena*, pp. 87—92 (recueil à la mémoire d'Alexandre Castrén); M. Vl. y étudie son rôle de mongolisant. Castrén voyagea chez les

Buriat en 1848 et fut le premier à s'occuper sérieusement de leur langue. On sait par ailleurs que Castrén croyait absolument à une famille "ouralo-altaïque".]

— [B. Ya. Vladimircov et G. I. Borovka,] *Predvaritel'nye otčety lingvističeskoï i arkheologičeskoï êkspediciï o rabotakh, proizvedënnykh v 1925 godu* ("Rapports préliminaires de l'expédition linguistique et archéologique sur les travaux exécutés en 1925"), Leningrad, Ac. des Sc., 1927, gr. in-8, 88 pages, avec 1 carte et 10 pl.; roubles 2.25. [= *Severnaya Mongoliya*, II. Les pp. 1—42 sont occupées par le rapport de M. Vl. sur ses recherches linguistiques et ethnographiques à Urga et dans les districts d'Urga et du Kentei, déjà indiqué dans *T'oung Pao*, 1929, 415, d'après un tirage à part. Un dicton moderne (p. 11: "Les gens ont un chef; un vêtement a un col") est le même qu'on trouve déjà au § 33 de l'*Histoire secrète des Mongols*. Pp. 11—20: Renseignements, avec extraits assez copieux, sur les mss. et éditions vus à Urga. Pp. 20—35: Chamanisme mongolo-tibétain. Pp. 36—42: Archéologie. Pp. 36—37: A visité trois Jū-modo (J̌ao-modo), dont aucun ne peut être celui où Galdan fut défait en 1696. A cherché ensuite en vain le Burqan-qaldun, et s'est convaincu que la plupart des noms de lieux donnés dans l'*Histoire secrète* sont inconnus aujourd'hui. Les recherches de M. Borovka (pp. 43—88) ont porté sur toute la zone arrosée par le cours moyen de la "Tola" (Tūla), dont il donne une carte archéologique excellente. P. 48: Découverte d'une station néolithique près de Navan-ceren. Distingue 4 types de tombeaux: tombes princières, tombes à dalles, *kurgan*, *kereksür*. Dans un *kereksür* où se trouvaient un squelette d'homme et 2 squelettes de chevaux, M. B. a trouvé deux fragments d'un tissu à dragons, de type encore nettement sassanide; par comparaison avec un tissu trouvé à Katanda par Radlov et qui doit être des VII^{e}—VIII^{e} siècles

M. B. place celui-ci aux VI^e—VII^e (fig. 7 et pl. V; très intéressant). Parmi les dessins rupestres, distingue ceux de style "scytho-sibérien" et ceux de style turc.]

— B. Ya. VLADIMIRCOV, *Ob odnom okončanii množestvennogo čisla v mongol'skom yazyke* ("Sur une terminaison du pluriel en mongol"). [Réimpr. de *Dokl. Ak. Nauk*, 1926, 61—62. M. Vl. y cite dix exemples où des mots à finale vocalique sont attestés avec le pluriel en *-d* (*-t*), au lieu de celui attendu en *-s*. On pourrait en ajouter d'autres, tel le doublet Nangkiyas et Nangkiyad (Nangkiyat).]

— B. Ya. VLADIMIRCOV, *Mongol'skoe nökür* ("Le mongol *nökür*"). [Réimpr. de *Dokl. Ak. Nauk*, 1929, 287—288. Renonce à sa tentative antérieure de reconnaître en *nökür* un emprunt au persan نوکر *näukär*; c'est en effet sûrement l'inverse qui s'est produit. Comme le dit M. Vl., le mot est donné en jučen dans une transcription chinoise qu'il ramène à *"*niekür*", mais pour laquelle on pourrait théoriquement admettre ou préférer *"*nekür*" (**näkür*). J'ajouterai que cette transcription n'a été signalée jusqu'ici qu'en jučen tardif des Ming, mais que le mot figure déjà dans une inscription jučen inédite de 1206 dont je possède un estampage.]

— B. Ya. VLADIMIRCOV, *Po povodu drevne-tyurskogo Ötüken yïš* ("Au sujet du vieux-turc Ötüken yïš"). [Réimpr. des *Dokl. Ak. Nauk*, 1929, 133—136. En écrivant sa note, M. Vl. ne pouvait pas encore connaître mes remarques de *T'oung Pao*, 1929, 212—219; il se trompe en croyant que la transcription chinoise qu'il invoque est en faveur de Ötükän plutôt que de Ütükän; c'est le contraire, car 烏 *wou* (**uo*) transcrit en principe *u* et non *o*; les exemples en abondent. Pour le reste, certaines remarques nous sont com-

munes, mais chacun de nous apporte un contingent d'informations qui ne se trouvent pas chez l'autre. M. Vl. cite toute une onomastique intéressante de noms "vieux-turcs" ou "vieux-mongols" de localités formés avec ceux de divinités ou de héros.]

— B. Ya. Vladimircov, *Geografičeskie imena orkhonskikh nadpiseï, sokhranivšiesya v mongol'skom* ("Noms géographiques des inscriptions de l'Orkhon conservés en mongol"). [Réimpr. de *Dokl. Ak. Nauk*, 1929, 169—174. Pose les équivalences suivantes pour ces noms géographiques: 1: Aγu = riv. Aga (mo. écrit Aγu) en Transbaïkalie. 2: Altun (yïš) = Altaï (avec justification phonétique de cette équivalence). 3: Baï-balïq survit dans le nom du monastère de *Baëbalaq (> Bàĕwălăgīχürē), sur la rive Nord de la Selenga. 4—7: Buqaraq, Ertiš, Käm, Orqun vont de soi. 8: Ötükän (cf. note précédente). 9: Qarluq. 10: Qasuï; équivalences douteuses; on peut aussi songer, je crois, au nom de la tribu turque des 哥舒 Ko-chou (*Kâ-śi̯ʷo). 11: Qïrqïz. 12: Qïtañ. 13: Šanduń. C'est bien le chinois 山東 Chan-tong, mais M. Vl., en disant simplement "nom d'une province chinoise", donne l'impression qu'il s'agit du Chantong actuel, ce qui n'est pas le cas; le Chantong des T'ang comprenait le Tcheli. 14: Säläńä, où M. Vl. voit un nom d'origine mandchoue-tungus (ma. *selengge*, "de fer"; *sele*, "fer"). 15: Taňut. 16: Tatar. 17: Töpüt, Tibet. M. Vl. incline à l'étymologie sTod-Bod, mais cette forme n'est pas attestée anciennement, et les transcriptions turque et chinoise ne la favorisent pas autrement. 18: Tuγla, la Tūla; cf. aussi *T'oung Pao*, 1929, 211; 1930, 15. 19: Uïγur.]

— B. Ya. Vladimircov, *Zametki k drevnetyurkskim i staromongol'skim tekstam* ("*Notes sur les textes turcs-anciens et vieux-mongols*"). [Réimpr. de *Dokl. Ak. Nauk*, 1929, 289—291. 1⁰ ouigour

idil = vraisemblablement mo. *ijil*, "familier". 2⁰ Le suffixe -*ču*; dans karaim *qamču*; ouig. *yertinčü* (expliqué par tib. *'jig-rten*, ce dont je ne suis pas convaincu, pour des raisons de dates), *qalïnčü*, *yirčü*, *irinčü*, *ögrünčü*; mo. *qaraču*, *noyanču*, *nayaču*, *siraču*, *orulaču*, *γoγču*, *niγču* (ou *iγču*); ma. *alču*, *χoχoču*, *guču*, *sireču*. 3⁰ mo. *jam* et turc *yam* (cf. à ce sujet *T'oung Pao*, 1930, 192—195). 4⁰ Sur turc *ðïr-*, mo. *iruwa*, "présage", et turc *irü*, "présage", mo. du XIV^e^ siècle *hirü'är*, mo. écrit classique *irü'är* et *irü'äl*, "prière" (sur ce dernier, cf. *JA*, 1925, I, 216—217). 5⁰ Mo. *dayir* = turc *yaγïz* (cf. *T'oung Pao*, 1930, 192).]

— B. Ya. Vladimircov, *Mongol'skie tituly beki i begi* ("Les titres mongols *beki* et *begi*"). [Dans *Dokl. Ak. Nauk*, 1930, 163—167. Distingue expressément mo. *bäki*, titre de chefs mongols, de mo. *bägi*, titre donné à des princesses. *Bägi* serait une véritable forme mongole ancienne, qui n'est reliée au turc *bäg* qu'au point de vue étymologique. Quant à mo. *bäki*, bien originairement mongol lui aussi, il s'apparenterait au turc *bäk*, "fort", "solide". A cette dernière équivalence, on pourrait objecter qu'on nous donne le plus souvent turc *bäk* comme issu de turc *bärk*, qui a le même sens; mais je n'ai jamais été convaincu de cette dérivation, à laquelle le rapprochement fait par M. Vl. devra, s'il se confirme, faire renoncer définitivement.]

— B. Ya. Vladimircov, *Popravki k čteniyu mongol'skoï nadpisi iz Erdeni-dzu* ("Corrections à la lecture de l'inscription mongole d'Erdeni-ju"). [Dans *Dokl. Ak. Nauk*, 1930, 186—188. Il s'agit de l'inscription étudiée par M. Poppe. M. Vl. apporte à la lecture, indépendamment de moi, une partie des corrections que j'ai faites dans *T'oung Pao*, 1930, 228—229. P. 188, n. 8: M. Vl. s'étonne un peu que dans *JA*, 1920, I, 180, j'aie toujours écrit *bülä'ä* et

non *bölä'ä*; la raison en est simple; je reproduis là la transcription des transcripteurs chinois du XIV^e^ siècle qui écrivent toujours *bö'äsü*, *bö'ätälä*, mais *bülä'ä* (M. Vl. se trompe donc en disant que *bölä'ä* se rencontre dans le texte mongol de l'*Histoire secrète*, du moins au point de vue des transcripteurs du XIV^e^ siècle).]

— B. Ya. Vladimircov, *Gde 'pyat' khalkhaskikh pokoleniï' — Tabun otoγ χalχa* ("Où se trouvent les 'Cinq tribus des Khalkha'?"). [Dans *Dokl. Ak. Nauk*, 1930, 201—205. A côté des "Sept tribus des Khalkha", qui constituent essentiellement les Khalkha actuels de la Mongolie septentrionale, les textes du XVII^e^ siècle parlent parfois des "Cinq tribus des Khalkha". M. Vl. montre que ce sont là essentiellement les J̌araγud (> J̌arōd) et les Bārin qui vivent aujourd'hui dans la Mongolie "intérieure", aux confins de la Mandchourie.]

— B. Ya. Vladimircov, *Mongol'skoe ongniγud — feodal'nyï termin i plemennoe nazvanie* ("Le mongol *ongniγud*, titre féodal et nom de tribu"). [Dans *Dokl. Ak. Nauk*, 1930, 218—223. Explique *ongniγud* par **ongliγud*, plur. de *ongliγ*, "celui qui appartient au *ong*", c'est-à-dire au 王 *wang*, "prince". Donne à ce propos une série de noms de tribus mongoles tirés d'anciennes charges de cour.]

— E. Waldschmidt, *Wundertätige Mönche in der Osttürkestanischen Hīnayāna-Kunst*. [Réimpr. de *Ost. Zeitschr.*, N.F., VI, 3—9, avec 3 pl. Excellent article où M. W. distingue les représentations du *yamakapratihārya* de celles du *mahāpratihārya*. Les représentations de moines à plusieurs têtes, en particulier de Kāśyapa, me paraissent fournir l'explication d'une peinture de Kāśyapa à double silhouette (face et profil), datée de 729, que j'ai rapportée de Touen-houang et qui se trouve aujourd'hui au Musée Guimet.]

— Ernst et Rose Lenore WALDSCHMIDT, *Das Kunstgewerbe Süd- und Hochasiens*, Berlin, Wasmuth, *sd* [1930]. [= H. Th. BOSSERT, *Gesch. d. Kunstgewerbes*, III, 181—344. On sait la valeur archéologique et philologique de tous les travaux de M. E. W. Les deux auteurs étudient ici les arts appliqués de l'Inde, du Turkestan chinois, du Tibet, de l'Insulinde et de toute l'Indochine; l'illustration fait largement appel aux collections du *Museum für Völkerkunde* de Berlin. Bon manuel et bonne bibliographie. P. 268: Peut-on dire que le gros de la population de la région de Turfan était turc dès le VII^e^ siècle?]

— A. WALEY, *Notes on Chinese Alchemy (Supplementary to Johnson's "A Study of Chinese Alchemy")*, 24 pages in-8. [Tir. à part de *Bull. Sch. Or. Stud.*, VI (1930). Je n'ai pas le travail de M. Obed Simon Johnson que celui-ci complète (et que le compte rendu de M. Laufer, dans *Isis*, XII, 330—331, montre bien médiocre). M. W. insiste sur le double caractère de l'alchimie chinoise, exotérique par la transmutation du cinabre en or, ésotérique par une transmutation spirituelle de l'"essence" présente dans l'homme, et il compare ces conceptions à celles de l'Inde, de la Grèce et du Moyen âge occidental. Certains seront surpris de le voir estimer que le chapitre de Sseu-ma Ts'ien sur les sacrifices *fong* et *chan* est apocryphe et repris du *Ts'ien-Han chou*; mais j'en suis d'accord avec lui.]

— S. T. WANG, *L'histoire anecdotique chinoise sous les Tsing*, Pékin, La "Polit. de Pékin", 1924, in-8, 1 fnch + 236 pages; $ 3.00. [Dans la *Coll. de la "Polit. de Pékin"*. Traduit d'une histoire anecdotique de la dynastie mandchoue, intéressante, mais dont on ne doit pas tout accepter les yeux fermés.]

— 王雲五 "Y. W. WONG" (WANG Yun-wou), *Wong's system for arranging Chinese characters, the revised four-corner numeral system.* (改定) 四角號碼檢字法, Changhai, Commercial Press, 1928, in-8, 2 ffnch + 143 pages. [Cf. l'article de M. Duyvendak, *supra*, 71—77.]

— 王雲五大辭典 *Wang Yun-wou ta ts'eu-tien* ("Grand Dictionnaire de Wang Yun-wou"), Changhai, Commercial Press, 1930, in-12, 1 fnch + 3 + 2 + 1384 + 2 + 154 + 1 + 45 + 2 + 53 pages, $ 6.00. [Dictionnaire compilé par M. "Y.W.Wong", *managing director* de la Commercial Press, et classé selon le *revised four-corner system* dont il est l'auteur. Le dictionnaire distingue la fonction grammaticale des mots; il inclut beaucoup d'expressions de langue vulgaire, et même des provincialismes.]

— MAX WEGNER, *Ikonographie des chinesischen Maitreya*, Berlin, De Gruyter, 1930, in-8, 58 pages, avec 3 tableaux et 7 pl. [Thèse de doctorat de Max Franz Emil WEGNER, né à Wozinkel (Meckl.) le 8 août 1902; c'est en réalité un tirage à part de l'*Ost. Zeitschr.*, 1929, livr. 4—6, et auquel il aurait valu de joindre une page d'Errata (par ex. pour "Byamps-pa" [p. 4; vieille erreur d'Eitel] au lieu de Byams-pa; pour 石善 [p. 9] alors que la transcription indiquée supposerait 左善 Tso Chan, etc.). Travail très sérieux, basé sur l'étude minutieuse des monuments et de leurs inscriptions. Les réflexions des pp. 3—4, d'une fougue juvénile, ne font pas justice à la *Chinese sculpture* de M. Sirén, qui contient naturellement des erreurs, — et M. W. a raison de les relever, — mais qui reste le principal répertoire de sculpture chinoise dont nous disposions. Parmi les thèses nouvelles pour lesquelles M. W. apporte de bons arguments, il faut noter les deux suivantes: 1° (p. 19) La figurine dans la coiffure se rencontre chez des images de Maitreya et n'est

donc pas, comme on l'admet généralement, un signe suffisant pour caractériser Avalokiteśvara. 2° La figure méditante, le menton reposant sur la main, le coude appuyé sur le genou replié, ne serait ni Maitreya comme on le dit souvent, ni le Nyoirin Kwannon qu'on met en avant au Japon, mais Śākyamuni lui-même au moment d'atteindre la *bodhi*. Je garde des doutes. Si l'arbre est bien l'arbre de la *bodhi*, il me semble assez difficile d'admettre que Śākyamuni ne s'y soit pas placé immédiatement assis à l'indienne, les jambes croisées et repliées devant lui. Peut-être aussi faut-il faire une plus large part à des désignations plus ou moins fantaisistes dans les inscriptions, un même type pouvant servir sous plusieurs noms. P. 35: Pour l'inscription datée de Wan-li (1573—1619) de l'ancienne stèle Peytel, je suis en mesure de donner une précision nouvelle. Je tiens de celui même qui a acquis la stèle à Pékin que quand il la vit la première fois chez Paul, le marchand du Pei-t'ang, elle ne portait encore aucune inscription; entre deux visites, l'inscription fut ajoutée. Il ne faut donc plus tenir compte de l'inscription, mais cela ne suffit pas à garantir que la stèle est bonne.]

— Friedrich Weller, *Kuci-Kučі-Küsän*. [Extr. de *Asia Major*, V (1930), 319—323. Sur les noms anciens de Kuča. Je reviens sur cette question au cours d'un mémoire sur la région de Kuča, qui est prêt pour l'impression.]

— Stuart N. Wolfenden, *Outlines of Tibeto-Burman Linguistic Morphology, with special reference to the Prefixes of Classical Tibetan and the Languages of the Kachin, Bodo, Nâgâ, Kuki-Chin and Burma Groups*, Londres, Royal As. Soc., 1929, in-8, xv + 216 pages. [= *Prize Publication Fund*, XII. Travail de très grande importance. Des travaux d'approche avaient été exécutés par Schiefner,

par Conrady, par M. B. Laufer, par M. H. Maspero, mais jamais encore le groupe tibéto-birman n'avait été étudié avec cette ampleur et cette rigueur. M. W., tout en rendant justice à ses prédécesseurs, écarte beaucoup de leurs hypothèses. Nous n'en sommes encore qu'au début de ces études comparatives, et il n'est pas sûr que ses propres solutions soient toujours plus sûres; en particulier les rapprochements avec le chinois, qui ne jouent d'ailleurs dans le présent travail qu'un rôle très secondaire, ne s'imposent pas toujours dans l'état actuel de nos connaissances. La bibliographie donnée aux pp. 203—214 est excellente. M. W. avait préludé aux *Outlines* par plusieurs articles parus surtout dans *JRAS* de 1928 et 1929 et l'un dans *Language*, IV [1928], 277—280. Il vient de continuer dans *JRAS*, 1931, 47—52, par un article bref, mais important, sur les transcriptions tibétaines de mots *si-hia*, où il montre que les lettres-préfixes des transcriptions tibétaines du *si-hia* se retrouvent assez souvent comme préfixes syllabiques dans le dialecte *ǰyarung* moderne du Sseu-tch'ouan occidental; et, aux pp. 210—213 du même numéro, il formule des remarques critiques sur les *Tibetisch-chines. Wortgleichungen* de M. W. Simon.]

— 矢吹慶輝 Yabuki Keiki, 鳴沙餘韻 *Meisa yoin* (à peu près "Dernières vibrations des Sables sonores", par allusion au nom de "Mont des Sables sonores" donné à la montagne des grottes de Touen-houang), *Rare and unknown Chinese manuscript remains of Buddhist Literature discovered in Tun-Huang collected by Sir Aurel Stein and preserved in the British Museum*, Tōkyō, Libr. Iwanami, 1930, grand in-folio, 9 ff. de texte et 104 pl., dans un cartonnage. [Cette œuvre somptueuse, publiée à 250 exemplaires avec l'appui du 啓明會 Keimeikwai, ne m'a pas été envoyée par l'auteur ou les éditeurs, mais elle est trop importante pour que je ne lui consacre pas une courte notice. La 1re partie

l. 1—87) reproduit, en tout ou en partie, des œuvres ou commentaires qui manquent au *Canon* actuel; la 2e (pl. 88—104) produit des préfaces ou des colophons et quelques mss. particurement précieux, y compris les deux mss. manichéens dont l'un t le début du formulaire de Paris et l'autre est l'hymnaire que M. Lenz et Waldschmidt ont étudié. La pl. 3 reproduit une rtie du ch. 4 d'un commentaire inconnu du *Laṅkāvatāra* dû au oine 圓暉 Yuan-houei du 中大雲寺 Tchong-ta-yun-sseu. e n'ai pas entrepris encore les vérifications nécessaires, mais il e paraît *a priori* y avoir les plus grandes chances pour que ce it là l'original du commentaire de "Wen-hvi" que nous ne conaissions jusqu'ici que par la version tibétaine incorporée au *Kanǰur* f. *JA*, 1914, II, 129). Le texte III de la pl. 81 émane de ce 洪辯 Hong-pien (ou Hong-jen?) que nous connaissons à Touenouang par d'autres documents, entre autres par la stèle de 851 M. Yabuki a lu 哄 *hong* le premier caractère, mais je crois u'il s'est trompé). Le n° II de la pl. 85, "Preface to poems by rahmacārin Wang" (王梵志詩集并序 *Wang fan-tche he-tsi ping-siu*) est différent de l'ouvrage de même titre dont nous vons au moins deux mss. à Paris (dont un complet) et qui est ublié dans le *Touen-houang to-so* de M. Lieou Fou (pp. 165—173; f. *supra*, pp. 180—181). Le n° I de cette même pl. 85 sera à utiliser dans l'étude de la liste des "patriarches". Le n° I de la pl. 92 ajoute un exemple à ceux déjà connus de datation au moyen de *nien-hao* de la famille royale du Kao-tch'ang (14e 延壽 *yencheou* = 637). Les pl. 102—103 reproduisent un texte important concernant Houei-neng, le 6e patriarche de la secte du *dhyāna*.]

— A. Yu. Yakubovskiĭ, *Razvaliny Urgenča* ("Les ruines d'Urgenč", Leningrad, 1930, in-8, 68 pages et 5 pl.; 1 rouble. [= *Izv. Gos. Ak. Ist. mat. kult.*, VI, fasc. 2. Travail archéologique

très sérieux, qui donne les résultats des recherches de 1928 à Kunya-Urgenč ("Vieil Urgenč"), mais n'incorpore que sous forme de brèves notes quelques remarques sur les recherches de 1929. Les pp. 5—22 sont consacrées aux témoignages historiques sur le "Vieil Urgenč". Le plus ancien est le texte du ch. 96 du *T's'ien-Han chou* où sont énumérées les cinq principautés vassales du K'ang-kiu. M. Ya. emprunte leurs identifications (p. 5) à un article de Bartol'd que je n'ai pas, *Istoriya kul'turnoï žizni Turkestana*, et où la principauté de Ngao-kien est identifiée à Gurgänǰ ou Urgenč; M. Ya. en conclut que le nom d'Urgenč existait dès avant l'ère chrétienne. Les identifications de Bartol'd sont en réalité celles mêmes qui sont indiquées dans le *Sin T'ang chou* (cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue occid.*, en particulier p. 145). Je ne veux pas disculter ici si le *Sin T'ang chou* s'appuie sur une tradition sérieuse pour tous ces noms, mais dois faire remarquer que 奧鞬 Ngao-kien est *·Âu-kiɐn (ou *·Âu-gʿiɐn) ou *·Ịuk-kiɐn (ou *·Ịuk-gʿiɐn), autrement dit qu'on n'y trouve pas trace de l'*r* de Gurgänǰ ou Urgenč; l'équivalence théorique attendue serait *Aβkan (ou *Aβgan) ou *Okan (ou *Ogan), et phonétiquement on pourrait, à la rigueur, songer aux Αὐγαλοί de Ptolémée (sur lesquels cf. Sarre und Herzfeld, *Iranische Felsreliefs*, 254), de localisation encore assez incertaine. Un titre hiong-nou a été transcrit par les deux mêmes caractères, mais nous n'en connaissons malheureusement pas l'original (cf. de Groot, *Die Hunnen der vorchristl. Zeit*, 202, 207, 209, 210, où toutefois l'identification à l'Orkhon ne repose sur rien et est phonétiquement invraisemblable). On ne peut donc encore tenir pour acquis que le nom de Gurgänǰ ou Urgenč soit attesté avant l'ère chrétienne.]

— [Yamanaka Company.] 世界民衆古藝術品展覽會 *Sekai minshū ko-geijutsu hin tenrankwai* ("Exposition d'objets

anciens d'art populaire du monde"), Osaka, [1930,] in-8, 8 fnch, 27 fnch de planches et notices (dont 4 en couleurs) et 43 pages. [Catalogue de l'Exposition qui eut lieu au Club des Beaux-arts d'Ōsaka les 12—14 mai 1930. Surtout intéressant pour la céramique extrême-orientale, Siam compris.]

— 箭内亙 Yanai Watari, 蒙古史研究 *Mōko-shi kenkyū* ("Recherches d'histoire mongole"), Tōkyō, 1930, in-8, 45 + 989 + 30 + 1 + 117 + 50 pages, avec 8 pl. et 1 carte; 8 *yen*. [Yanai Watari (1875—1926), enlevé prématurément à 51 ans, avait déjà mené à bien une masse de recherches concernant l'histoire et la géographie historique de la Corée, de la Mandchourie et de la Mongolie. L'époque mongole l'avait particulièrement attiré, et, bien qu'il ne fût pas mongolisant, il a publié à son sujet de nombreux mémoires, dans le *Tōyō gaku-hō*, dans le *Shigaku-zasshi*, dans le *Man-Sen chiri rekishi kenkyū hōkoku*, etc. La piété de sa famille et de ses confrères a réuni la plupart d'entre eux dans le présent ouvrage, très riche, et dont la consultation est facilitée par un bon index; ce sera un livre de référence constante pour quiconque s'intéresse à l'histoire des Gengiskhanides et de leurs institutions.]

— W. Perceval Yetts, *Chinese Tomb Figures in Silver*. [Tir. à part d'*Ost. Zeitschr.*, N.F., V, 211—215, avec 2 pl. Défend contre M. L. Reidemeister l'authenticité de certaines figurines funéraires en argent; M. Reidemeister maintient son point de vue dans une note additionnelle. Mon impression, d'après les reproductions, est que ces figurines de femmes, en argent, pourraient bien aller rejoindre tels chiens d'argent et certaines plaques d'argent, qui ont paru sur le marché il y a quelques années.]

— W. Perceval Yetts, *A Note on the "Ying tsao fa shih"*.

[Réimpr. de *Bull. Sch. Or. St.*, V (1930), 855—859. Montre, par un volume du *Yong-lo ta-tien* appartenant à M. Brewitt-Taylor, que les illustrations de la grande édition récente du *Ying-tsao fa-che* ne sont pas toujours fidèles. Sur cet ouvrage unique d'architecture chinoise ancienne, cf. aussi le n° 1 du *Bull. of the Soc. for the Research of Chin. architecture*, analysé dans *Bull. Sch. Or. St.*, VI, 253. J'ajouterai que, tant pour l'édition du texte que pour les planches, il faudra utiliser aussi l'édition publiée sous Tao-kouang par M. 楊 Yang et que, assez étrangement, tous les auteurs et préfaciers des éditions récentes ont ignorée; je ne l'ai jamais pu trouver, mais un exemplaire en figure au catalogue de la bibliothèque de Ye Tö-houei (on dit que cette bibliothèque a péri en partie dans les récents incendies communistes de Tch'ang-cha).]

NÉCROLOGIE.

Auguste BONIFACY.

Le lieutenant-colonel Auguste Bonifacy est mort à Hanoi le 3 avril 1931, dans sa 75e année. C'était un Indochinois de la première heure, et qui s'était tellement attaché au pays qu'il s'y était fixé après avoir pris sa retraite. Connaissant à fond l'annamite, il s'était en outre beaucoup occupé des populations allogènes du Haut Tonkin. Il appartiendra à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, dont il fut toujours l'ami et le collaborateur, de parler de lui en quelque détail. Sa dernière publication, qui n'a été distribuée qu'au lendemain de sa mort, est une étude *A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la guerre franco-chinoise de 1884—1885 et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, parue sous le couvert de l'Ecole Française à l'occasion de l'Exposition Coloniale [1]). La plupart des autres travaux de Bonifacy ont paru dans le *BEFEO* et dans la *Revue indochinoise*. En 1907, il avait donné au *T'oung Pao* deux articles, l'un une *Etude sur les Tày de la Rivière Claire*, l'autre une *Etude sur les Cao Lan*.

P. Pelliot.

Guillaume CAPUS.

Jean-Guillaume Capus, qui vient de s'éteindre à Boulogne-sur-Seine le 27 avril 1931, était né à Esch-sur-Alzette (Luxembourg) le 25 août 1857. Licencié ès-sciences naturelles en 1875, Capus prépara au Museum d'histoire naturelle une thèse de doctorat ès-sciences qu'il passa dès 1879, et dès lors

---

1) Bonifacy ne s'est pas aperçu que l'"officier chinois nommé Sou Yuan-tch'ouen 蘇元春", dont ces peintures offertes autrefois à l'Empereur de Chine illustrent les notes, n'est autre que le fameux "maréchal Sou" qui, aux alenteurs de 1900, était sur la frontière du Kouang-si. M. Doumer l'avait fait nommer commandeur de la Légion d'honneur. Il fut par la suite dégradé et condamné à mort. Les démarches de notre Légation contribuèrent à faire commuer cette peine en un exil perpétuel à Urumči; le maréchal Sou était à Urumči quand j'y suis passé à la fin de 1907; il est mort assez peu après. D'autres personnages nommés dans les notices, par exemple le gouverneur 潘鼎新 Pan T'ing-sin et le général 楊玉科 Yang Yu-k'o, sont également bien connus.

sa vie combina toujours l'exploration et les recherches botaniques. De 1880 à 1882, il accompagna G. Bonvalot dans l'Altaï, pour revenir par le Turkestan russe et le Caucase; Capus a donné le récit de ce voyage dans son livre *A travers le royaume de Tamerlan* [1]). En 1887, il repartait, avec Bonvalot et le dessinateur Pépin, pour le Pamir et l'Afghanistan, d'où il rentra en France par les Indes à la fin de 1888; c'est ce second voyage que Capus a décrit dans *Le Toît du monde* [2]). Une mission dans les Balkans en 1894 est racontée dans *A travers la Bosnie et l'Herzégovine.* Enfin, en 1897, Capus fut choisi par M. Doumer pour organiser les services scientifiques, agricoles et commerciaux de l'Indochine. Cette mission aboutit à la création de la Direction de l'Agriculture et du Commerce, où Capus fut admirablement secondé par M. Henri Brenier; l'organe du nouveau service, le *Bulletin économique de l'Indochine*, acquit bientôt une grande autorité. Toutefois, après le départ de M. Doumer, les initiatives de Capus se heurtèrent souvent à des oppositions, et Capus rentra définitivement en France en 1907. Cet excellent homme, simple, ennemi du bruit, passa les dernières années de sa vie dans une demi-retraite à l'Office Colonial qui occupe la Galerie d'Orléans du Palais Royal.

P. Pelliot.

Stanislas CHEVALIER, S.J.

Le P. Stanislas CHEVALIER, S.J., qui est décédé á Changhai le 27 octobre 1930, était né le 22 octobre 1852; entré dans la Compagnie le 23 septembre 1871, il arriva en Chine le 24 octobre 1883, et reçut le nom chinois de 蔡尙質 Ts'ai Chang-tche (*tseu* 思達 Sseu-ta); il appartint toujours à la mission de Zikawei. Je n'ai pas qualité pour apprécier l'œuvre technique d'astronome et de météorologiste qu'il accomplit aux côtés du P. Froc; mais on sait la renommée légitime que les observatoires de Zikawei et de Zocé se sont acquise dans le monde savant. Le P. Chevalier est en outre l'auteur de *La navigation à vapeur sur le Haut Yang-tse* (1890) et de l'*Atlas du Haut Yang-tse, de I-tch'ang fou à P'ing-chan hien* (1899), qui ont rendu et rendent encore les plus grands services. Ceux qui, sans être astronomes de profession, s'intéressent à l'histoire de l'astronomie chinoise, ne devront pas négliger son *Catalogue d'étoiles observées à Pékin sous K'ien-long* (avec le P. Tsutsibashi, 1914) et son *Atlas Céleste, Concordance des constellations chinoises et européennes d'après les observations faites a Pékin sous l'empereur K'ien-long* [3]).

P. Pelliot.

---

1) Paris, A. Hennuyer, 1892, in-8, XVI + 434 pages; cf. *Bibl. Sin.*[2], 2835.

2) Paris, Hachette, 1890, in-16, XV + 289 pages; cf. *Bibl. Sin.*[2], 2834—2835, où on trouvera aussi l'indication de quelques articles donnés par Capus à diverses revues à la suite de ses deux voyages.

3) Je n'ai pas vu ces deux derniers travaux, ni n'en trouve de mention dans le *Supplément* de *Bibl. Sin.*[2]; ils sont indiqués dans la bibliographie des travaux du P. St. Ch. établie par l'Observatoire de Zikawei et qui est reproduite dans *Revue franco-chinoise*, XI (1930), 337—338.

Sir Charles ELIOT.

Sir Charles ELIOT est mort le 15 (?) mars 1931, entre Penang et Colombo, sur le *Hakone-Maru* qui le ramenait en Angleterre; il avait 68 ans; avec lui disparaît un des plus extraordinaires polyglottes des temps modernes, mais qui était mieux qu'un polyglotte.

Fils d'un clergyman, Charles Norton Edgcumbe ELIOT entra à Oxford en 1880, et, tout en se plaçant au premier rang pour l'étude des langues classiques, se distingua en sanscrit et en syriaque. En 1885, il entra au Foreign Office, et fut envoyé à Saint-Pétersbourg; quelques mois après, il passait des examens de russe, et un peu plus tard publiait une grammaire finnoise. Envoyé à Tanger en 1892, il obtint la prime d'arabe, et quand l'année suivante il fut transféré à Constantinople, il prit celle de turc. Après un séjour à Washington et une mission à Samoa, Sir Charles devint en 1900 consul général à Zanzibar et commissaire de l'Afrique Orientale anglaise; il démissionna en 1904 plutôt que d'exécuter des instructions qu'il désapprouvait, mais entre temps il avait étudié le swahili et publié une grammaire du masai; c'est aussi pendant sa période "africaine" que parut, sous le pseudonyme d'"Odysseus", son livre *Turkey in Europe* (1901), qui fit grand bruit et était peut-être encore, quand éclata la grande guerre, le meilleur ouvrage d'ensemble sur la vieille Turquie. Toutes ces tâches n'avaient pas empêché Sir Charles de recueillir une documentation précieuse sur les mollusques, et de publier sur ce sujet des monographies qui font autorité.

Ayant juste passé la quarantaine, Sir Charles, qui avait en outre visité l'Amérique du Sud aussi bien que les Pamirs, et été témoin oculaire des massacres arméniens de 1890 et 1896 et de la prise de Cuba par les Américains, sembla renoncer à la vie errante du diplomate et du voyageur quand il accepta le poste de vice-chancelier de l'Université de Sheffield (1905); mais il s'expatria à nouveau quand on lui proposa d'être le premier "Principal" de l'Université de Hongkong (1912). Le gouvernement anglais l'y alla chercher pour faire de lui, en 1918, un haut-commissaire en Sibérie, puis, l'année suivante, un ambassadeur au Japon. Il prit sa retraite en 1926 sans quitter ce dernier pays auquel il s'était attaché, et il vécut à l'hotel de Nara, au centre du vieux Japon, jusqu'au voyage de retour qui devait lui être fatal.

Sir Charles connaissait l'Extrême-Orient avant sa nomination de 1912 à Hongkong, et il avait même publié en 1907 ses *Letters from the Far East*, mais c'est surtout à partir de 1912 que l'ancien titulaire de la Boden Sanskrit Scholarship se consacra à l'étude des religions indiennes en y joignant, pour le bouddhisme, l'utilisation directe des sources chinoises; Sir Charles, qui ne faisait rien à demi, venait alors passer à Pékin ses mois de vacances pour y acquérir la pratique du chinois mandarin, estimant à bon droit que le maniement de la langue parlée aide à l'intelligence du style écrit. Le résultat de ses recherches est consigné dans les trois volumes de *Hinduism and Buddhism* (1921), le plus sûr des ouvrages généraux consacrés à ce vaste sujet [1]).

---

1) Cf. en particulier le compte rendu de L. Finot dans *BEFEO*, XXIV, 271—276.

J'ai beaucoup connu Sir Ch. E., à Hongkong, à Pékin, en Sibérie, à Londres. C'était un homme assez renfermé, capable de longs silences. Mais je l'ai toujours vu prêt à rendre service, et il savait apprécier chez autrui la méthode et l'amour du travail dont lui-même donnait si bien l'exemple [1]).

Paul Pelliot.

Louis WANNIECK.

L'antiquaire bien connu Louis WANNIECK est mort à Paris le 24 mars 1931. Une erreur opératoire l'avait brûlé aux rayons X depuis nombre de mois; on empira son état par un excès de rayons ultra-violets; des rayons jaunes ne le soulagèrent pas; il a fini dans des souffrances atroces.

Né en février 1875, W. était d'origine tchéco-slovaque, avec des attaches du côté de Trieste. Il navigua dans sa jeunesse, puis se maria et ouvrit un commerce à Pékin. Peu à peu, il arriva à une excellente connaissance de la porcelaine chinoise, mais c'est un séjour que fit à Pékin notre confrère B. Laufer qui lui révéla l'intérêt des pèriodes archaïques et lui en donna la première initiation. Dès lors, W. s'engagea de plus en plus dans cette voie nouvelle, et on lui doit d'avoir vu à Paris certaines séries de pierres sculptées et de bronzes d'une importance exceptionnelle. Une grande douleur l'atteignit. Son neveu Francis Péranlt, qui faisait déjà preuve d'un goût très sûr dans ses achats, a été emporté à Pékin en 1930 à l'âge de 27 ans, par une fatalité analogue à celle qui venait d'enlever à M. E. Worch son beau-frère Jörg Trübner. Aujourd'hui W. lui-même disparaît, laissant le souvenir d'un brave homme, et qui s'était montré généreux envers le Musée Guimet et surtout envers la Musée Cernuschi. Il n'avait pas d'enfants, et c'est sur sa veuve que pèse désormais toute la charge de sa maison.

P. Pelliot.

---

1) J'ai emprunté certaines précisions sur la carrière de Sir Ch. E. à la bonne nécrologie publiée dans *The Times* du 17 mars 1931.

THE PHONETIC STRUCTURE AND TONE BEHAVIOUR IN HAGU

(COMMONLY KNOWN AS THE AMOY DIALECT)

AND THEIR RELATION TO CERTAIN QUESTIONS IN CHINESE LINGUISTICS.

BY

CHIU BIEN-MING,

University of Amoy.

INTRODUCTION.

DEFINITION OF HAGU.

Hagu or the Amoy dialect has been variously called Hok-kien or the Min 閩 dialect. Both these terms cover geographically the province of Fukien, but it is well that in the field of language we guard against such a loose terminology. For, in the first place, the Amoy dialect is not to be classified with the dialect of Foochow, the provincial capital, because in the latter all final *-m*, *-n* have developed into *-ng*, which in Amoy are still preserved intact. On the other hand, the dialect of Swatow and Tiechiu 潮州 in the northeastern part of Kwangtung, adjoining Fukien, and the dialect of Chinese inhabitants in the island of Hainan, stand in such a close relation to the Amoy dialect that for all linguistic purposes they may be treated together under the same group. Furthermore, the language of the Chinese population in Formosa is the same as the speech of Chiangchiu 漳州, a prefecture city some twenty miles from Amoy. Geographically, therefore, the so-called Hok-kien

or Min dialect embraces the southern coastal half of Fukien, the north-eastern corner of Kwangtung, and the islands of Formosa and Hainan.

The term "Amoy dialect", on the other hand, is too narrow. It conveys the idea that it is the language of the region in and round about Amoy. This, as we have just seen, is not the case. It covers the geographical area just described, and, within itself, shades off into a rich variety of sub-dialects. It is a problem for linguistics to determine which of these should be accepted as the standard form. The particular form as spoken in Amoy derives its importance simply because of Amoy as a modern seaport, whose pronunciation is considered fashionable and worthy of imitation by the people from up-country. In literary circles, on the contrary, the pronunciations in Chiangchiu and Tsoânchiu 泉州 have always occupied a much more important place. In fact, the Amoy pronunciation is not always the older. For example, 君 and 斤 are differentiated in Chiangchiu as *kun* and *kin*, and in Tsoânchiu as *kun* and *kun*, but in Amoy they are both read *kun*. All this goes to show that, while retaining for the principal sub-dialects their local names like Amoy, Chiangchiu, Tsoânchiu, Swatow, etc., we need for the entire group a more comprehensive term. In this study we shall refer to the entire group as "Hagu" 廈語, using this generic term to cover the language of the geographical limit just defined. And we are doubly justified in doing so, because this language — for it has all the attributes of an independent language — under its variant forms has been brought over to the South Seas, the Dutch Indies, the Straits Settlements, and the Philippines, by Chinese emigrating in groups of thousands, so that authorities there find it a necessary auxiliary instrument of administration.

MEANING OF RECONSTRUCTION.

In the field of Chinese linguistics, it has been the custom in recent years to speak of the reconstruction of old Chinese — a point of view and a method introduced from Indo-European philology, principally by Karlgren in his work: *Études sur la phonologie chinoise* [1]). The so-called "reconstruction" is really only an alphabetical adjustment of the rime systems already arranged and put together by Chinese phoneticians and lexicographers around the year 600 A.D. The European sinologue has dressed up the rime classes in letters, which the Chinese scholar could do not better than express in his unwieldy ideograms. The former has followed the latter faithfully, making identical distinctions. Thus Karlgren reconstructs 蕃 as *pj^{w}än*, 編 as *pi^{w}än*, 王 as *ji̯^{w}âng*, without convincing us how those sounds could actually have been distinguished or pronounced by the ancient Chinese who had no letters to look at. It might well have been that the rimists — as we shall hereafter call the authors of the rime dictionaries — were merely preserving dialectal distinctions or the spelling of other systems employed by previous authors. When the alphabetist, who came later, took up the rimes, he redistributed them into a somewhat mechanical system of pigeon-holes. This mechanical system was Karlgren's mainstay in his reconstructions, and so his results like those of the alphabetist are largely schematic. It is in this schematic sense that we see the similarity between the Chinese and the Indo-European reconstructions. The reconstructed forms in Indo-European, however, are deduced from known facts in languages dead and living, and are supposed to have existed; but the reconstructed Chinese forms are interpretations of phonetic schemes which represent a language definitely known to have existed.

1) Archives d'Études Orientales, Vol. 15, Upsala, 1916—1924.

Later attempts of Karlgren [1]) and Simon [2]) into archaic Chinese are much more akin to the sort of reconstruction in Indo-European.

HAGU AND SINO-FOREIGN DIALECTS.

The question naturally suggests itself: would it be possible to arrive at a more tangible decipherment of the ancient rimes, something less mechanically schematic, something approximating better to the real state of pronunciation then existing? The answer is: Yes, if a modern dialect could be found which was the ancient language itself or which came nearest to the language of that time. Maspero has shown that the *Ts'ie-yun* 切韻, the source of all our knowledge about a form of Chinese in 600 A.D., was a northern dialect [3]), and indeed the dialect of Ch'ang-an 長安. Karlgren has proved that Sino-Corean was also based on a northern dialect [4]). Sino-Corean is variously stated to have been introduced into Corea in the 4th, 5th or 6th century [5]).

The Kan-on version of Sino-Japanese was also from the north; but Sino-Corean served even better than Kan-on as the touchstone employed by Karlgren in his reconstructions. Both these ancient forms, however, were foreign loans into languages different from Chinese in type, and consequently were incapable of taking over all phonetic properties, particularly the charasteristics of tone, nasalization and aspiration.

The relation in which Kan-on (said to be introduced in the 7th century) [6]) stands to Hagu is shown in the following examples:

---

1) Karlgren, Analytic Dictionary of Chinese and Sino-Japanese. Karlgren, Problems in Archaic Chinese, J.R.A.S., Oct. 1928.

2) Simon (Walter), Zur Rekonstruction der altchinesischen Endkonsonanten, Mit. Sem. f. Orient. Sprachen, Band XXX u. XXXI, Berlin, 1927—28.

3) Maspero, Le dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang, BEFEO XX, 1920.

4) Karlgren, The reconstruction of Ancient Chinese, T'oung Pao, 1922.

5) Kanazawa, Über den Einfluss des Sanskrits auf das japanische und koreanische Schriftsystem.

6) The Japanese claim that Kan-on was taught by Chinese who lived in Japan in

Kan-on	*Hagu*	*Kan-on*	*Hagu*
我 ga	góa Ngó	念 den	liām
頑 guan	Goân	內 dai	lāi, Lōe
臥 gua	Gō	男 dan	Lâm
儀 gi	Gî	藍 ran	lâm
涯 gai	Gâi	難 dan	Lân
嚴 gen	Giâm	蘭 ran	lân
吟 gin	Gîm	年 den	Liên, nî
琴 kin	khîm	田 ten	Tiɛ̂n, tshân

Kan-on	*Hagu*	*Kan-on*	*Hagu*
眼 gan	Gán	能 do	Lêng
騎 ki	Khî	騾 ra	lô
求 kiu	Kiû	惰 to	Tō
牛 giu	Giû, gû	二 dzi	dzī
轎 kio	kiō, Kiāu	兜 dzi	dzî
堯 giō	Giâu	人 dzin	dzîn
行 ko	kiâⁿ, Hiông	茶 ta	tɛ̂, tê, Tô

Kan-on	*Hagu*
萌 bo	Biông
明 bei	Biông
米 bei	bí
尾 bi	Bí, bé
馬 ba	bé, bɛ́, Má
埋 bai	bâi
買 bai	bóe, Mái
門 bon	Bûn, mâg
文 bun	Bûn

---

the course of the 6th century seems to be in better accord with its name, which preserves an archaic *k* for the character 漢, as no one Chinese dialect does, not even the Ts'ie-yün. See Maspero, Le dialecte de Tch'ang-ngan, p. 18.

Where we find the initials agree, the vowels are fairly alike, but the finals differ.

Next, the relation between Sino-Corean and Hagu is shown by the following examples:

Sino-Corean	*Hagu*	*Sino-Korean*	*Hagu*
雞 kiei	Ke, koe	虔 kən	khiɛ̂n
禮 liei	Lé	權 kuən	koân
雷 loi	lûi	掀 hən	hiɛn
腿 t'oi	thúi	建 kən	kiɛ̀n
流 liu	Liû, lâu	元 uən	oân, Goân
輕 kiəng	Kiəng, khin	販 p'an	phòa^{n}, Hoàn
江 kang	kang	甘 kam	kam
茶 ta	tɛ̂, tê, Tô	貪 t'am	Tham
		君 kun	kun

We find here an agreement in initial, vowel and final to such a perfection that the common origin of these two dialects could scarcely be any longer doubted. That is simply another way of saying that Hagu stands at least on the same footing as Sino-Corean in its relation to the Ts'ie-yün. But Hagu is a living Chinese dialect, capable of inheriting the characteristics of sound and tone. Therefore Hagu has even greater value than the foreign adaptations for a close approximation to the sounds of the Ts'ie-yün.

HAGU AND THE OLD DIALECTS.

Among modern Chinese dialects, Mandarin is young and no comparison with it need be made. But comparing Hagu with Cantonese and Hakka, known to be two of the oldest Chinese dialects, we have the following results:—

Cantonese	*Hakka*	*Hagu*	*Ts'ie-yün*
佛 fɒt	fut	pud, Hud	b'iuət
唐 tᶜong	tᶜong	tn̂g, Tông	dᶜang
張 t'śöng	čong	tiuⁿ, Tiɔng	tᶜi̯ang
陳 t'śᶜɒn	čᶜin	tân, Tîn	dᶜi̯ĕn
方 fong	fong	png, Hɔng	pi̯ʷang
周 t'śau	čiu	tsiu	t'śi̯ə̯u
傅 fu	fu	pò, Hù	pi̯u
金 kɒm	kim	kim	ki̯əm
楊 iöng	iong	iûⁿ, Iâng	i̯ang
江 kong	kong	kang	kång
潘 pᶜūn	pᶜan	phoaⁿ	pᶜuân
朱 t'śü	ču	tsu	t'śiu
林 lɒm	lim	lîm	li̯əm
洪 hung	fung	ân̂g, Hông	ɣung
黃 uong	fong	n̂g, Hông	ɣʷang
白 pak	pᶜak	pe', piəg	bᶜɒk
王 uong	vong	ɔ̂ng	ji̯ʷang
葉 ip	iap	iab	iäp
茶 t'śᶜa	tsᶜa	tê, tɛ̂, Tô	dᶜa

These examples are mainly taken from family names. Here we find Hagu always coming up closer to the Ts'ie-yün pronunciation as reconstructed by Karlgren. Hagu is therefore the oldest of the three old dialects. Clearly, then, the position of Hagu is highest among Chinese dialects, no less than among Sino-foreign dialects, for an approximation to ancient Chinese.

This sketchy review gives us already an idea of the sort of language we are handling. A closer study in the following pages of the structure and development of Hagu, based on an intimate acquaintance with the dialect, ought to throw further light on

problems in Chinese linguistics and contribute some answer to the question raised above as to whether the reconstructions may not be simplified in one way or another.

ABORIGINAL, COLLOQUIAL, AND LITERARY WORDS.

One thing more, and we shall be through with these preliminary remarks. All Chinese dialects exhibit the common characteristic, to a more or less pronounced degree, of having two readings for certain ideograms, — the one literary, and the other colloquial. In Mandarin, the difference between the two readings is quite insignificant; in Hagu the difference is very marked so that under certain conditions only one of the two readings may be correctly employed. With respect to this peculiarity, these two dialects represent the two extremes. For the present we will only describe what happens in Hagu. The following are examples:

Colloquial		*Literary*		*Colloquial*		*Literary*
人	lâng	Dzîn	坐	tsē		Tsō
口	kháu	Khó	食	tsia’		Sid
目	bag	Bɔg	看	khòa^{n}		Khàn
耳	hī	Nzí	聽	thia^{n}		Thiəng
手	tshiú	Siú	扶	phô		Hû
脚	kha	Kiɔk	行	kiâ^{n}		Hiông

Of course, there are purely literary characters which have no colloquial reading, and there are colloquial words which cannot find their character equivalents. In the latter instance a character of the same meaning is assigned as substitute, or else a “vulgar” character would be invented. E. g., for *be*°, ‘to want’, is given 要 *iàu*; for *ba*°, ‘meat’, is given 肉 *dziɔg*; for *phà^{n}*, ‘empty’ is invented 有, which is 有 devoid of its contents. Etymologically, these characters do not agree with the sounds they stand for; it is an

example of the unwieldiness of Chinese ideograms when it comes to a matter of expressing sounds. Be that as it may, these readings exist and in fact go back to different sources. First, some are aboriginal words, *thó-ōe* 土話, which the Chinese adopted when they settled down in Fukien. Secondly, some are every-day words, *pe'-ōe* 白話, which the Chinese brought with them in their speech during their successive waves of migration from the North, owing to political upheavals and the invasions of northern barbarians. Thirdly, some are literary words, *bûn-giɛn* 文言, handed down through the written medium from master to pupil, and fostered by the civil service examination system and the desire to seek civil promotion in the service of the State. *Thó* 土, *pe'* 白, *bûn* 文, therefore, are the three elements which make up Hagu. The problem of Hagu etymology is to sort out the *thó* from the *pe'* and *bûn* words, and to identify the Chinese elements with their correct Chinese characters.

It is true, there are extra-Hagu words, such as 第一 *tāi-iad*, meaning 'first-rate, excellent, glorious', borrowed direct from Cantonese; or *sap-bûn* 'soap', modelled after Portuguese 'sabaõ'. But such words are few in number and not of great significance.

For the study of ancient Chinese pronunciation, however, only the *pe'* and *bûn* words play an important rôle. The *bûn* reading is the language of the rime tables and dictionaries; it is the Kan-on or Sino-Corean on Chinese soil; it is kept up by a continual literary and cultural influence from the North. But the *pe'* reading is not directly descended from the books of rime; it has a more independent existence, a more natural development and is appreciably more conservative, exhibiting probably a dialect of the pre-Ts'ie-yün period. Thus 厚 'thick' is literarily *hō*, which corresponds to the Ts'ie-yün pronunciation; but colloquially *kāu*, which

represents a stage of the language when the velar had not yet been assibilated.

Modern Hagu presents a homogeneous mixture of these forms of words, which have each its proper part to play. The parallel in English is sometimes like the existence of 'think over' side by side with 'deliberate'; sometimes like the different shades of meaning in 'moral' and 'morale'; and sometimes merely like the alternative forms of 'Fernsprecher' and 'Telephon' in German. At any rate, these various forms have different historical values. In the present study we shall follow the excellent usage adopted by Campbell in his *A Dictionary of the Amoy Vernacular* [1]), by writing the literary pronunciations with capital letters as initials, so that those not in capitals belong to the other classes of words. Where the literary and the colloquial pronunciations agree, however, only small letters will be used. And where a doubtfull ideogram is assigned to a pronunciation, the ideogram will be enclosed in parentheses. Thus: 知 *Ti, tsai*; 心 *sim*; (識) *bat*.

I. THE PHONETIC STRUCTURE.

There is already a system of Romanization for the transliteration of Amoy and Swatow, and a certain amount of literature, largely for missionary purposes, employing the system. The important works dealing with the system are:

Douglas, A Chinese-English Dictionary of the Vernacular, or spoken Language of Amoy; New edition, London, 1899.

Campbell, A Dictionary of the Amoy Vernacular; Shanghai, 1913.

Steele: The Swatow Syllabary, Shanghai, 1909.

These works will be referred to as the current system. The present system of transcription is an attempt to be consistent with

---

1) Shanghai, Presbyterian Mission Press, 2nd Edition, 1924.

the usage in modern phonetic science, but does not differ materially from what is already in vogue. In order to reduce explanatory matter to a minimum, I consider the explanation as sufficient when the sounds are referred back to phonetic symbols of the International Phonetic Association. These are always enclosed in square brackets [ ].

Current spelling is enclosed in ⟨ ⟩. The transliteration here adopted is left without any parentheses.

a. *Initial Consonants.*

	Stops			Nasal stops	Fricatives	Affricates			Nasal affricate
Bilabial .	p	ph	b	m	(hv)				
Dental . .	t	th	l(d)	n	s	ts	tsh	dz	nz
Velar . . .	k	kh	g	ng					
Glottal . .	°		’	ŋ	h				

The system of initials in Hagu is quite symmetrical in character. *p, t, k, ts* are unaspirated as in French; while *ph, th, kh, tsh* are aspirated as in English, and never so strong as in German.

l, which might with equal right be rendered *d*, wavers between[l] and [d], and is really [λ].

ts, tsh, dz, in current spelling, occur before the vowels *a, o, ɔ, u*, and are written ⟨ *ch, chh, j* ⟩ before *i* and *e*. There is really not such a differentiation into two series. *nz* is *dz* nasalized, as in 耳 *nzí*, and should be pronounced like all affricates as a unit, and not as *n* followed by *z*.

ng is a digraph for [ŋ]. It is one sound like in English ‘singer’, where *g* should not be sounded. Example: 雅 *ngá*.

The glottal stops ° and ’ are two varities of [ʔ], described respectively by Sweet as ‘glottal catch’ and ‘clear beginning’, and

by Sievers as 'fester Einsatz' and 'leise Einsatz' [1]). These occur regularly before all syllables beginning with a vowel or a sonant, as in 紅 *'âng*, 烏 *°ɔ*, 黃 *'n̂g*, 不 *'m̄*, 姆 *°ḿ*, but are left unmarked in the present transcription as well as in current orthography.

^{n} occurs in independent nasalized rimes such as 異易 $ī^{n}$, 肆 $ì^{n}$, 矣 $ì^{n}$, 惡 $ɔ̀^{n}$, 酋 $iú^{n}$ (see infra). This nasal sound affects the entire syllable and the sign is in practice placed at the end of the syllable. But from a theoretical point of view, it may with equal right be regarded as a glottal stop initial.

A voiced *h* [ɓ], does not exist as an independent sound, but is often heard in intervocalic positions where a voiceless *h* is normally expected. Thus 大漢 *tōa-hàn* > [tōa ɓàn]. A labialized *h* [hʷ], like in English 'what' [hʷɔt] is probably in existence, thus 風 *hɔng* or [hʷaŋ]. Both these varieties of *h* have an historical value, but in practice are not recognised as different phonemes, and hence are written only as *h*.

b. *Final Consonants.*

All Hagu syllables are either open or else closed by the following stops:

-m, -n, -ng, -^{n}

-p, -t, -k, -°

-b, -d, -g, -'

-m, *-n*, *-ng* as final consonants lengthen the quantity of the syllable and carry the tone of the syllable along. When these finals are reduced, the syllable generally becomes nasalized. Thus from 監 Kam, 山 San, 橫 Hiông we obtain ka^{n}, soa^{n}, $hoâi^{n}$.

-p, *-t*, *-k* and *-b*, *-d*, *-g* as final consonants shorten the quantity of the syllable, giving it an abrupt finish, which to the Chinese ear constitutes a difference in tone. Phonetically *-p*, *-t*, *-k* are ['^{p}, '^{t}, '^{k}]

1) Viëtor, Elemente der Phonetik, p. 23.

and *-b*, *-d*, *g* are [$^{\circ}_{\circ}$, $^{\circ}_{\circ}$, $^{\circ}$]. They are all pronounced without explosion. *-p*, *-t*, *-k* serve to mark etymologically an upper tone, and *b-*, *-d*, *-g* a lower tone. When these finals are reduced, the syllable winds up with the glottal stop. Thus from 甲 *Kap*, 雪 *Soat*, 伯 *Piək*; 合 *Hab*, 月 *Goad*, 石 *Siạg*, we obtain *ka°*, *se°*, *pe°*; *ha'*, *ge'*, *tsio'*.

In current orthography, *-b*, *-d*, *-g* are also written as ⟨ *-p*, *-t*, *-k* ⟩; and *-°*, *-'* are both given as ⟨ *-h* ⟩.

c. *Vowels and Sonants.*

	Vowels			*Sonants*	
	Front	Central	Back	Front	Back
High	i ɨ	ɯ	u	m	ng
Close	e	e	o		
Open	ɛ	ɔ			
Low		ʌ			

i, *e*, *o*, *u* are the normal pure monophthongs.

ɔ is very open in open syllables, = [*ɒ*]. Thus 索 *sɔ̀* is like English 'saw' [*sɒ*]. In closed syllables, it is also more closed. Thus, 王 *ɔ̂ng*, 惡 *ɔk* [ɔŋ, *ɔk*], which in current spelling are written ⟨ *ông*, *ok* ⟩.

ɛ is the vowel in English 'there'. Ch. 馬 *bɛ́*.

ʌ is always the front variety. Thus 甘 *kam* is never like the vowel in E. 'calm' or 'come', but like in G. 'Kamm', or in F. 'patte'.

u is an unrounded [*u*], but further forward toward the central position. Thus: Ts. 魚 *hû*, 汝 *lú*. It is possibly like the sound in Swedish 'hus'.

ɨ is the American variety of the short i in 'sit', which approaches 'set' in acoustic effect. Ts. 口 *khɨ́*.

ə as in English 'heard'. It occurs both as an independent vowel and as a glide, E. g. Ts. 登 *təng*, but A. *tiəng*. The current spelling, ⟨eng, ek⟩ holds good for Swatow, but is really meant for *iəng, iək* in Amoy and Chiangchiu.

m, *ng* as vocal sonants are always preceded by a glottal glide ° or'. Thus 梅 *'m̂*, 媒 *h'm̂*, 光 *k°ng*, 算 *s°ng*. But this is not marked in the current spelling, neither in the present transcription. (See also below).

d. *Diphthongs and Triphthongs.*

By diphthongs and triphthongs are meant combinations of vowel with vowel as well as combinations of vowel with the sonants *-m*, *-n*, *-ng*, and the corresponding stops. This classification is made because the sonants and their stops play a part just like vowels in bearing the tone or in reducing it [1]).

1. Combinations of vowel with vowel:

a i̯	a u̯		
i̯a	i̯o	i̯o	iu̯
o̯a	o̯e	o̯ɛ	
ə̯e	u̯i		
i̯au̯	o̯ai̯		

The relative quantity of the components making up the diphthongs is indicated by marking the shorter with the sign ⌢ under the vowel. *i*, *u*, *o* appear to be always shorter than the other component. But when *i* and *u* come together, then *u* is shorter than *i*. These marks will not be used in the actual transcription.

---

1) Cf. in Lithuanian, where am̃, ám are both possible places for the tone. See Meillet-Printz, *Einführung in die vergleichende Grammatik der Indo-Germanischen Sprachen*, p. 57.

2. Combinations of vowels with sonants and stops.

am,	ap,	ab;	an,	at,	ad;	ang,	ak,	ag
iam,	iap,	iab	iɛn,	iɛt,	iɛd	iang,	iak,	iag
im,	ip,	ib	in,	it,	id	iəng,	iək,	iəg
						eng,	ek,	eg
(ɔm	ɔp	ɔb)	un,	ut,	ud	ɔng,	ɔk,	ɔg
						iɔng,	iɔk,	iɔg
(oam,	oap,	oab)	oan,	oat,	oad	(oang,	oak,	oag)

The forms in parentheses are rare; *oam*, *oap*, *oab* occurring only in a few cases in Swatow. This list may be expanded by adding all the combinations with the glottal stops -° and -'. It will be observed that *ai* and *au* do not enter into combination with final consonants. Such forms as in E. 'time, sign, town' [taim, sain, taun], or in G. 'kaum, dein' are not possible in Hagu.

e. *Nasalization.*

One of the outstanding characteristics of Hagu is the presence of an extended series of nasalized sounds. In the present transcription, nasalization is indicated by the superscript ^{n}, placed at the end of a syllable, following the practice in current orthography. This nasalization in Hagu sounds very slight to foreign ears, being much weaker than the same phenomenon in French or in Polish. It probably began like the *anusvāra* [1]) in Sanscrit, and worked its way on to the vowels. Of course it affects the whole syllable, the various elements of the syllable becoming more or less nasalized according to their respective susceptibility. Thus the open or back vowels are more easily nasalized than the close or front

---

1) This anusvāra is not a mere nasalization, but a nasal continuation of, or a nasal glide following a pure vowel. The name Sanskrit was originally [sa˜skṛta, saãskṛta], which came to be variously pronounced in India as [ʃɔŋʃkrito, sʌnskrit, sʌw̃skrut]. See Chatterji, *Origin and Development of the Bengali Language*, p. 244.

vowels; voiced consonants have the habit of becoming nasalized, while voiceless consonants are unaffected. Therefore it is possible to have 搬 *poa*^{n}; but *bôa*^{n} goes over immediately to 麻 *môa*, where every part of the syllable is nasal.

Historically the reduction of final nasal sonants has caused their nasality to be absorbed into the syllable. But there must have been original nasals, not developed from nasal end-consonants. Thus 火 Hó^{n}, 寬 Kóa^{n}, 異 ī^{n}. The bulk of nasalized syllables is represented by words with the colloquial reading, and these are invaluable in reconstruction, as they shed light on the composition of the vowels before the final sonants were absorbed.

The following are all the possible nasalized rimes, with variant forms in parenthesis:

a^{n}	ai^{n} (ɯ̈i^{n}, oi^{n})	au^{n}	e^{n} (ɛ^{n})
i^{n} (ɛ^{n}, e^{n})	ia^{n}	iau^{n}	iu^{n} (iɔ^{n}, (ie^{n})
ɔ^{n}	oa^{n}	oai^{n} (ui^{n})	ou^{n}

ui^{n} (oɛ^{n}, ue^{n})

m ng (ui^{n})

f. *Distribution of Nasalized Rimes.*

There are four clases of nasalized rimes:

1. Independent nasalized rimes;
2. Those developed from *-m*;
3. Those developed from *-n*;
4. Those developed from *-ng*.

In Campbell's Dictionary the number of characters belonging to each class are as follows:

(1) 96; (2) 36; (3) 165; (4) 221.

This shows that most of the nasalized rimes were developed from *-ng*. The normal way for a rime to become nasalized seems to be:

$$-m > -n > -ng > -^{n}.$$

There is a long way to go, before *-m* becomes nasalized; and that explains probably why so few of the *-m* class are represented.

The following are some examples of the most common nasalized rimes in Amoy:

(1) *Independent.*	(2) < *-m*	(3) < *-n*	(4) < *-ng*
Hó^{n} 火夥好	ti^{n} 甜	oā^{n} 換	tsî^{n} 晴
Hò^{n} 貨耗好	thi^{n} 添	pi^{n} 鞭邊	tsī^{n} 靜
Ī^{n} 異易		pí^{n} 扁	tsià^{n} 正
Nzí 耳爾邇	(3) < *-n*	pì^{n} 變	tsiâ^{n} 成
Kiá^{n} (子)	tsì^{n} 箭	poa^{n} 搬般	tsiu^{n} 章漿樟
kóa^{n} 寬	hī^{n} 硯	pòa^{n} 半	tsiú^{n} 掌
pháī^{n} (歹)	hoa^{n} 歡	pôa^{n} 盤磐	tsiù^{n} 醬
sī^{n} 豉	hôa^{n} 鼾	phi^{n} 篇	tshi^{n} 生星青
tá^{n} 打	hōa^{n} 岸旱	phì^{n} 片	tshí^{n} 醒
tha^{n} 他	ī^{n} 院	phia^{n} 骿	tshiá^{n} 請
phī^{n} 鼻	kiā^{n} 健件	tsôa^{n} 泉	tshiū^{n} 象
tsáī^{n} 指	koa^{n} 肝官乾	thòa^{n} 炭	tshiù^{n} 唱
Tsáī^{n} 宰	toa^{n} 單	thi^{n} 天	siū^{n} 想
	tòa^{n} 旦	tî^{n} 纏	sia^{n} 聲
(2) < *-m*	tōa^{n} 段彈	soa^{n} 山	siâ^{n} 城
ká^{n} 敢	kôa^{n} 寒	sì^{n} 扇	tiá^{n} 鼎
ka^{n} 監	kōa^{n} 汗	phōa^{n} 伴	tià^{n} 碇
kâ^{n} 含	koai^{n} 關	phoa^{n} 潘	tiā^{n} 定
ki^{n} 鹼	koái^{n} 枴	kai^{n} 間肩	tiu^{n} 張
khî^{n} 鉗	koài^{n} 慣	káī^{n} 揀	tiù^{n} 帳
nâ 林籃	kọāi^{n} 縣	tsâī^{n} 前	tiû^{n} 場
ní 染	khòa^{n} 看	tsáī^{n} 怎	tiū^{n} 丈
sa^{n} 三衫	oa^{n} 安鞍		niá 領
tá^{n} 膽	oá^{n} 碗	(4) < *-ng*	niú 兩
tà^{n} 担	oà^{n} 晏	tsí^{n} 井	niû 量

(4) < -*ng*	(4) < -*ng*	(4) < -*ng*	(4) < -*ng*
mî 棉	kiàⁿ 鏡	piáⁿ 丙	iáⁿ 影
miâ 名 明	kiâⁿ 行	piâⁿ 平	iâⁿ 營 贏
miā 命	kiuⁿ 薑	siⁿ 生	iûⁿ 羊 楊
hiuⁿ 香	khiuⁿ 腔	sìⁿ 姓 性	iūⁿ 樣
kiⁿ 庚 更	pîⁿ 平	hiaⁿ 兄	
kiaⁿ 驚 京	pīⁿ 病	hoâiⁿ 橫	

From the above examples the origin of the nasalized rimes may be summarised in the following manner:

-*m*-class: $am > a^{n}$

$iam > i^{n}$

-*n*-class: $an,\ oan > oa^{n}$

$oan > oai^{n}$

$i\varepsilon n > i^{n}$

$i\varepsilon n > i\partial ng > ai^{n}$

-*ng*-class: $eng > e^{n},\ i^{n}$

$i\partial ng > ia^{n}$

$iang,\ i\supset ng > iu^{n}$

g. *Distribution of the Sonants m and ng.*

There are just a few words with the sonant *m*. These are: 媒 *hm̂*, 茅 *hm̂*, 姆 *ḿ*, 梅 *m̂*, 不 *m̄*.

The sonant *ng*, on the other hand, is fairly well represented among nearly all the initials. It is distributed according to its origin among the following groups:

< -*oan*	< -*un*	< -*ɔng*	< -*iɔng*	< -*iəng*
kńg 管	hng 昏	kng 光 扛	nńg 兩	ńg 影
ńg 阮	mn̂g 門	kńg 廣	ng 央	
hn̂g 園	mn̄g 問	kǹg 鋼	ǹg 向	
pn̄g 飯	tǹg 頓	khng 康 糠		

< *-oan*	< *-in*	< *-ing*
khǹg 勸	sng 孫 酸	n̂g 黃
hn̄g 遠	sńg 損	hng 方
mńg 晚		png 方 楓
tn̄g 斷		pńg 榜
nńg 輭		tng 當
nn̄g 卵		tǹg 當
tsn̂g 全		tn̂g 唐 堂
tsng 甎		tn̄g 丈
tshng 穿 村		thng 湯
		thn̂g 糖
		nn̂g 榔
		sng 桑 霜
		tsng 莊 粧
		tsn̄g 狀
		tshng 倉
		tshn̂g 牀

h. *Distribution of Rimes with Glottal Stop.*

There are four classes of Glottal stop rimes:

(1) Independent glottal stop rimes;

(2) Those developed from *-p*, *-b*;

(3) Those developed from *-t*, *-d*;

(4) Those developed from *-k*, *-g*.

In Campbell's Dictionary the number of characters belonging to each class are as follows:

(1) 52; (2) 71; (3) 88; (4) 191.

This shows that the normal way for a rime with *-p*, *-t*, *-k*, or *-b*, *-d*, *-g* to become glottal is as follows:

-p > -t > -k > -°

-b > -d > -g > -'

The following are some examples of the most common glottal stop rimes in Amoy:

(1) *Independent*

tsia° 諸
tsio° 借
kha° 較
phau' 雹
the' 提
tsa° 卡

(2) 〈 *-p, -b*

a° 押 鴨
a' 匣 盒
tsi° 接 摺
tsha° 插
ha' 合 脅
ia' 頁 葉 蝶
hio' 葉
ka° 甲
khoe° 瞌
khoe' 夾
la' 臘 蠟 獵
loe' 笠
na° 塌
ni° 躡
ngoe° 筴 莢
ngoe' 挾
oe' 狹 陜
sa' 煠
ta° 答 搭

(2) 〈 *-p, -b*

ta' 踏
tau' 沓
ti' 碟
tha° 塔
tha' 疊

(3) 〈 *-t, -d*

be' 襪
bi' 篾
boa° 抹
boa' 末
tsia' 食
tsi' 舌 折
ge' 月
hoa° 喝
hui° 血
ia° 挖
koa° 葛 割
khoa° 渴 濶
li' 裂
loa' 辣
mi' 物
oa' 活
pi° 鼈
poa° 鉢 撥
poa' 鈸 拔 跋
poe° 八

(3) 〈 *-t, -d*

pu° 發
pui' 拔
phe' 沫
phoa° 潑
se' 雪 說
si° 薛
si' 蝕
soa' 煞 撒
te' 奪
thi° 鐵
thoa° 獺
tsoa' 蠽
tsoe° 節
tsoe' 截

(4) 〈 *-k, -g*

a' 畫
be' 麥
bo' 莫
tse' 絕
tsia° 即 隻 睭 脊
tsio' 石
tshe° 册 嘖
tshia° 赤
e' 噎
gia' 額

(4) 〈 *-k, -g*

hia' 額
ho' 鶴
ia' 易 亦 役 驛 帙
io° 約
io' 藥
dzia° 迹 跡
dzio' 弱
ke° 格 隔 郭
ke' 逆
kia' 屐
ko° 閣 復
khe° 客 缺
khia° 隙
khi° 缺
la' 曆
lau' 落
lia' 掠 簾
lio' 略
lo' 落
me' 脈
mɔ' 膜
o' 學
pa° 百
pe° 柏 擘
pe' 白 帛
po° 卜

(4) < *-k, -g*	(4) < *-k, -g*	(4) < *-k, -g*	(4) < *-k, -g*
po' 薄 箔	sio° 惜	te' 𠕋夕	to' 燵
pia° 壁	sio' 俗	tia° 摘	the' 宅
pha° 樸 扑	soe° 塞	tia' 糴	thia° 折
phia° 癖 僻	so° 索	ti° 滴	tso° 築
pho° 粕	tau° 篤	tio' 着	tso' 擲
sia° 錫 削	te° 啄	to° 卓 棹	ui' 劃

From the above examples, the origin of the glottal stop rimes may be summarised in the following manner:

-p, -b class:	*ap, ab*	> *a°, a'.*
	iap, iab	> *i°, i', ia', oe°, oe'.*
-t, -d class:	*at, ad*	> *oa°, oe'.*
	iat, iad	> *i°, i'; ui°.*
	oat, oad	> *oa°, oa', oe', e'.*
-k, -g class:	*ek, eg*	> *e°, e', i°, i', ui'.*
	iək, iəg	> *ia°, ia'.*
	ɔk, ɔg	> *o°, o'.*
	iɔk, iɔg, iak, iag	> *io'.*

i. *Rime Correspondences in sub-Hagu Dialects.*

The initials among the sub-dialects of Hagu agree almost perfectly. The rimes also agree as a whole. Where the rimes vary, the following correspondences may be established:

(*Full form*)	*Amoy*	*Tsoanchiu*	*Chiangchiu*	*Swatow*
家 (ia)	a	a	ɛ	ia
監 (am)	a^n	a^n	a^n	a^n
口 (ou)	au	ɨo	au	au
雞 (i)	e	e	e	oi
果 (uo)	e	ə	oe	oe
間 (ien)	iəng	ɯi^n, ai^n	an	oi^n

(*Full form*)	*Amoy*	*Tsoanchiu*	*Chiangchiu*	*Swatow*
見添院 (ien, iam, üan)	i^n	i^n	i^n	i^n
更 (eng)	i^n	i^n	ε^n	e^n
鏡 (iəng)	ia^n	ia^n	ia^n	ia^n
轎 (iau)	io	io	io	ie
中弓 (ung)	iɔng	iɔng	iɔng	ɔng, iɔng
薑 (iang)	iu^n	iu^n	$iɔ^n$	ie^n
光 (uang)	ng	ng	ui^n	ng
狗 (ou)	ɔ	i̊o	ɔ	ou
雞 (i, ie)	oe	əe	e	oi
瓜 (ua)	oe	oe	oa	oa
慣 (uan)	oai^n	$\ddot{a}i^n$	oan	ui^n, ue^n
風 (uang)	ɔng	oang	ɔng	oang
居 (ü)	u	ä	i	ä
斤 (ün)	un	än	in	än

j. *Tones and their Transcription.*

The tones in Hagu will be designated as follows:

1*st tone*	2*nd tone*	3*rd tone*	4*th tone*
a, am, an, ang	á, ám, án, áng	à, àm, àn, àng	a°, ap, at, ak
5*th tone*	6*th tone*	7*th tone*	8*th tone.*
â, âm, ân, âng	ã, ãm, ãn, ãng	ā, ām, ān, āng	a', ab, ad, ag

Here the diacritical signs indicating tone are those in current orthography. *a°*, *a'*, *ab*, *ad*, *ag* are rendered ⟨ *ah*, *áh*, *áp*, *át*, *ák* ⟩ in current orthography.

It is, however, customary to speak of only seven tones in Hagu, the original tone 6 being considered to have been lost. In Swatow the 6th tone is a sub-tone of the 7th tone; in Amoy the 6th tone falls together with the 2nd tone.

The philological practice is to partition the tones into four tone-classes, with an upper and a lower series, making in all eight tones. Their nomenclature is as follows:

	Level	Rising	Departing	Entering
Upper series	1. 上平 tsiū^{n}-piâ^{n}	2. 上上 tsiū^{n}-sióng	3. 上去 tsiū^{n}-khù	4. 上入 tsiū^{n}-dzib
Lower series	5. 下平 ē-piâ^{n}	6. 下上 ē-sióng	7. 下去 ē-khù	8. 下入 ē-dzib

These tone names have practically lost their meaning in modern dialects, and should not be taken literally as indicating the character of the tones. The so-callad "rising" tone, for example, may actually be "falling". The existing tone-forms differ from dialect to dialect, but their tone-classes remain the same in a general way.

To avoid confusion, it is expedient that we refer to these tone-classes by their number. By combining the system of diacritical tone marks and the tone number system, we have a convenient method of indicating tone-shifts, which we shall examine in greater detail later on. Thus 目珠 ^{6}*bag-tsiu* 'eye-ball', means that *bag* shifts to the 6th tone from its proper tone, the 8th; but that *tsiu* retains its proper tone, namely the 1st.

Through loss of stress, a tone becomes enclitic. Its number is 0, and its function is further indicated by the double hyphen. Thus: (給他) hɔ̄ - -°i, 'give him', where - -*i* assumes the enclitic tone from its proper tone, the 1st; but the tone of *hɔ̄* is unchanged.

II. TONE BEHAVIOUR IN HAGU.

For an exhibition of tone curves and an interpretation of tone behaviour, the reader is referred to an experimental study published in the *Archives Néerlandaises de Phonétique Expérimentale*, January

1931, under the title "The tone behaviour in Hagu: an experimenta study". We shall content ourselves here with a brief treatment o the salient points.

Let it be understood, first of all, that in Chinese we are concerned with sets of tone patterns with which words are clothed. The tone patterns in each set vary in form and number from dialect to dialect. Each so-called speechtone is individually a pattern. The tone pattern does not consist of pitch alone. It is high or low pitch combined with the form of pitch glide and the smooth or abrupt way of utterance. For example, it is possible to speak of a "short" tone, paradoxical as it may seem. Moreover it must be remembered that the same speaker — not to say different speakers — changes his pitch and speed constantly. In pronouncing isolated syllables, the full tonal values may be expressed, but in connected speech and more especially in an excited or depressed state of mind, these values may be greatly modified.

Fortunately, the native speaker has simplified the task for us by having classified the tones. His classification is all the more useful, because he judges by relative values, that is, values as determined by circumstances happening within the same period of speech activity. If he utters a tone in C, there is no saying whether it is meant for a high tone or a low tone, a long or a short tone, until it is put with the syllables which follow or precede. If he glides a tone in the interval of a fifth which he normally does in an octave, he does not thereby utter a different tone. In every case it is the starting pitch and the direction of the glide which determine the characteristics of a particular tone. And what is more remarkable, he may even say that two given syllables are in the same tone-class, whereas they are different tones in speech, because he instinctively makes an allowance for the difference brought about under well-determined conditions. Our principal task will be to

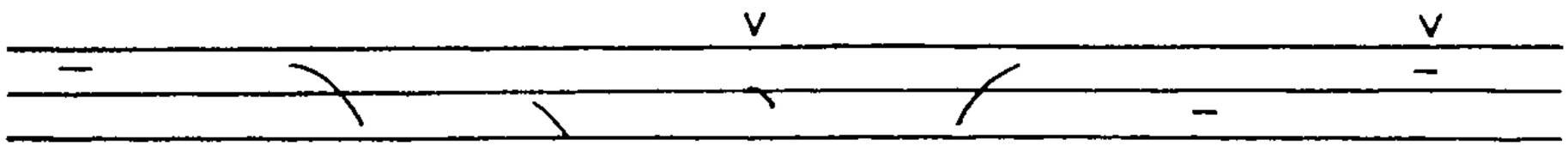
investigate what these conditions are, but we always have to fall back upon his psychological scheme of relative values. All observations should be taken only with reference to the same set of circumstances, and comparison can only be made when results are reduced in terms of general characteristics and labelled under their class names.

A tone, therefore, may be analyzed into (1) the origin and range of pitch, (2) the direction and form of glide, and (3) its length or quantity. In the following paragraphs we shall describe briefly the characteristic behaviour of the tones in Amoy, as they occur (a) in single syllables, (b) in disyllables, (c) in trisyllables or triplets, (d) in enclitic syllables, and (e) in connected speech.

a. *Tones in single syllables.*

Every monosyllable has its proper tone when taken by itself. There are 7 such proper tones in Amoy, namely.

1.	2.	3.	4.	5.	7.	8.
kau	káu	kàu	kau°	kâu	kāu	kau’



The characteristics of Amoy tones may be further summarised as follows:

Short tones: 4, 8.

Long tones: 1, 5, 7, 2, 3.

Level tones: 1, 7, 8.

Rising tone: 5.

Falling tones: 2, 3, 4.

Big-glide tones: 2, 5.

Small-glide tones: 3, 4.

Zero-glide tones: 1, 7, 8.

High tones: 8, 2, 1.

Middle tones: 7, 4, 5.

Low tone: 3.

The only rising tone is tone 5. Tone 2 "falls" an octave but its lower end may often be reduced. Tone 3 is the lowest tone, and falls. Tone 4 and tone 8 are abrupt. Tones 1 and 7 are even, being without any appreciable glide.

b. *Tones in disyllabes.*

When two syllables in juxtaposition are members of the same syntactic unit, the second syllable retains its proper tone, but the first undergoes a remarkable shift in tone.

Thus:

風吹 ^{7}*hɔng-tshe*, "kite", - - where *hɔng* shifts from the first tone, its proper tone, to the 7th, but *tshe* does not shift.

上海 ^{6}*Siɔ̄ng-hái*, "Shanghai", - - where *Siɔ̄ng* shifts from the seventh tone, its proper tone, to the 6th, but *hái* does not shift.

Endless examples may be given. Suffice it to say, however, that the changes may be represented as three chains of tone-shifts, in the following manner:

(a) 3 > 2 > 1 > 7 > 6.

(b) 4 > 8 > 6.

(c) 5 > 7 > 6.

That is to say, if the first syllable is in tone 3, it shifts to tone 2; if in tone 2, it shifts to tone 1; if in tone 1, it shifts to tone 7; and if in tone 7, it shifts to tone 6. Likewise in chain (b) and chain (c). This tone behaviour of the first syllable is carried out with precise regularity, no matter what the tone of the second

syllable may be. It is what we shall hereafter call the "law of tone-shifts". This relation between the proper tone and the shift-tones may be tabulated as follows:

Proper tones:	1	2	3	4	5	7	8
	∨	∨	∨	∨	∨	∨	∨
Corresponding shift-tones:	7	1	2	8	7	6	6

It will be seen that tone 6 exists only as a shift-tone and never as a proper tone. It is really a new tone, which increases the entire number of tones to eight.

This striking phenomenon of tone-shift may be partly explained as tone assimilation or tone sandhi. It is apparently an effort to form a smooth inflection of toneform among the syllables of a given tonal group, so that the syllables of the group may be felt as a continuous whole.

This law of tone-shifts holds for syntactic groups of more than two syllables. All syllables of the group, except the last, shift their tones according to law. Thus:

豈有此理 ^{1}khí-^{1}iú-^{1}tshú-lí.
眞無法度 ^{7}tsin-^{7}bô-^{8}hoat-tō.

where the syllables *-lí* and *-tō* undergo no shift in tone, and hence are called the "tonic" syllables. All the pretonic syllables are in their regular shift-tones.

c. *The glottal stop tone-shift.*

There is an exception to the law of tone-shifts just stated, but the exception occurs so regularly that it becomes of itself a separate rule. Whenever a syllable in tone 4 does not end in *-p*, *-t*, *-k*, but in a simple glottal stop, e.g. *be*°, *kha*°, *pha*°, its corresponding shift-tone is not tone 8, but tone 2. Thus:

$^{2}be^{\circ}$-*thái*, "how can?"
$^{2}kha^{\circ}$-*gâu*, "more clever".
$^{2}pha^{\circ}$-*phòa*, "broken".

This exceptional behaviour of the glottal stop tone 4 makes it necessary to amend the law of tone-shifts to read: "Glottal stop tone 4, however, shifts to tone 2". This we shall call the "glottal stop tone-shift", to be expressed by the formula: $4^{\circ} > 2$.

(d) *Tones of triplets.*

The tone behaviour of triplets, i. e. groups of the same syllable pronounced three times, calls for special mention. Here the triplication is applied to adjectives to bring out the force of the superlative.

The tones of all the possible triplets undergo tone-shifts in the following manner:

1. 芳 $^{51}phang$-$^{7}phang$-*phang*, "very sweet".
2. 好 $^{1}hó$-$^{1}hó$-*hó*, "very well".
3. 正 $^{2}tsià^{n}$-$^{2}tsià^{n}$-$tsia^{n}$, "very correct".
4. 博 $^{8}phɔk$-$^{8}phɔk$-*phɔk*, "very learned".
5. 圓 $^{5}\hat{\imath}^{n}$-$^{7}\hat{\imath}^{n}$-$\hat{\imath}^{n}$, "very round".
7. 重 $^{5}tāng$-$^{6}tāng$-*tāng*, "very heavy".
8. 白 $^{58}pe'$-$^{6}pe'$-*pe'*, "very white".

Here the third syllable of each group occupies the longest time and constitutes regularly the tonic. The second syllable is the shortest in the group, and shifts its tone in accordance with law. The first syllable comes in between the other two in the matter of length, but observes the law of tone-shifts only in the cases of *hó*-, $tsià^{n}$-, *phɔk*-. In the other cases, the first syllable shows a preference to retain its proper tone or to shift to tone 5. Thus: $^{5}\hat{\imath}^{n}$- retains its proper tone; $^{5}tāng$-shifts to tone 5; and $^{51}phang$-

and ^{58}pe'- waver between their proper tones and the shift-tone 5, the double figures being employed to indicate such a wavering. This interesting deviation from the law governing tone-shifts is what we shall call the "emphatic tone-shift".

e. *The enclitic tone.*

An enclitic tone is the tone which one or more post-tonic syllables assume, at the end of a syntactic group. For example, in the English sentences "I shouldn't think °so". "What's the mat°ter °with °you!", the syllables marked ° may be said to be in the enclitic tone. This is indicated by the medial point in the transcription, and the numerical notation of the tone is 0. Thus:

With enclitics

跛落去 *pao'. °lo'. °khì*, "fall down".
驚死 *kia^n. °sí*, "frightened to death".
贅人 *tsòe. °lâng*, "betrothed".

Without enclitics

跛倒 ^{6}*poa'-tó*, "fall".
驚死 ^{7}*kia^n-sí*, "fear death".
做人 ^{2}*tsòe-lâng*, "to be e man".

It will be seen that the tonic in the groups with enclitics is not the end syllable, but the syllable immediately before the enclitic syllable or syllables. The enclitic drags a syllable, no matter what its proper tone may be, down to the same low, falling, dying-away tone and smooths out the group to a soft finish. The effect of the enclitic tone is to bring into prominence the previous syllable, thereby introducing not only a change of emphasis but also different shades of expression, and very often radical changes in meaning, as the examples show.

f. *Tones in connected speech.*

The behaviour of tones in the complete sentence may be seen in the following examples:

A. Proverb.

細漢偷挽匏 [2]Sòe-hàn/ [7]thau- [1]bán pû/;
大漢偷牽牛 [6]Tōa-hàn/ [7]thau- [7]khan gû/
"(If as) a child (he) steals a gourd,
"(As) a man (he will) steal a cow".

B. A Riddle for the persimmon.

銅茶鍋	[7]Tâng-[7]tê-e/,	"A copper tea-kettle,
鐵茶蓋	[2]Thi°- [7]tê-kòa/;	"With iron lid.
借你摸	[2]Tsio° [1]lín bɔng/,	"Touch it, if you like,
不當拍破	[6]M̄- [7]thang [2]phà° -phòa/.	"But don't break it".

C. Proverb.

(盛)貓上灶 [6]Sēng niau/, [6]tsiū^{n} tsàu/:
(盛)子不孝 [6]Sēng kiá^{n}/, [8]put hàu/.
"Pet the cat and it jumps into the cooking-place;
"Spoil the son and he becomes unfilial".

D. At the theatre.

暗 — —	"[2]Àm-[7]bin-bɔng/.	„All is dark,	(Says the
鼕 — —	[6]Tōng-[2]ti^{n}°-tshiau°/."	But what a noise!"	blind)
光 — —	[7]Kng-[2]ià^{n}-ià^{n}/.	„All is bright,	(Says the
靜 — —	Tsēng-[2]tsiau°-tsiau°/."	But not a voice!"	deaf)

Here we find all the laws which we have considered in the previous paragraphs apply with beautiful precision. The tonal groups are separated by means of vertical strokes. In each group the last

syllable regularly retains its proper tone, and represents what we have called the tonic. All the rest of the syllables shift their tones according to law.

This division of the sentence into tonal groups, each clustering to its tonic, is the most wonderful feature of the Amoy dialect, or, for that matter, of language in general. Up to this time the phenomenon has not been observed in connection with any other Chinese dialect. It might well be that such was the character of the "tone-accent" in Indo-European, which is said to have existed before the modern system of "stress-accent" came into vogue. Be that as it may, we have to bear in mind that the "tonic" spoken of here has not a mechanical stress and is not a particular fixed form of tone. The proper tone of the tonic syllable may be any of the existing ones, but the "tonic" can always be identified from the singular fact that *its proper tone is kept unshifted.*

In studying Chinese, Europeans are prone to look for syllables which are stressed or unstressed, strong or weak. I must confess that the determination of stress is an extremely delicate task, and I believe one very often runs the danger of imagining what does not actually exist. Even the enclitic, the only syllable which may be suspected of a want of stress, may be spoken with great force. The plain fact is that in Chinese there is no stress in the European sense, and if anything could be called the equivalent of European stress, it would be this tonal immutability of the "tonic" syllable. Mere emphasis, which of course should be distinguished from syllabic stress, could be made in Chinese, as in European languages, by means of the expiratory force.

What is of paramount interest to us, of course, is the fact that the tonic breaks the sentence up into tonal groups. We are curious to know the function of tonal groups. A few examples, perhaps, will give us some idea. 風吹 *Hɔng/ tshe* means "the

wind blows"; but ⁷*hɔng tshe/* is "a kite". 花紅 *Hoe/ âng/* means "the flower is red"; but ⁷*hoe-âng* is "a gift in money". 天地 *Thi^{n}/ tōe/* means "heaven and earth"; but ⁷*thi^{n}-tōe/* means "the universe". In each pair of examples the distinction is merely the presence of one or of two tonic syllables, but very different things are meant. "The wind blows" and "the flower is red" are sentences, but "a kite" and "a gift in money" are not. "Heaven and earth" are separate entities, but "the universe" is one.

It is evident here that we touch upon the field of syntax. The tonics are just so many points of syntactic division, and the tonal groups are the corresponding syntactic units. Our understanding in speech is grounded on a correct appreciation of the relation between these units. To the grammarian they furnish the sole basis upon which the sentence may be analyzed.

What the categories are into which these units may be classified is a study in "tone syntax", into which we cannot enter now. It is sufficient here that we have shown the part that tone plays as a determining factor. As a final demonstration, we give the Amoy version of the fable "The North Wind and the Sun", divided up into tonal groups or syntactic units:

⁸Pak-hɔng/ ⁸kap ²Thài-iông/.

北 風 及 太 陽

⁶Ū ⁶tsid-pái/ ⁸Pak-hɔng/ ⁸kap ²Thài-iông/ ²te° ²tàu ¹pûn-sū/

有 一(回) 北 風 及 太 陽 在 鬥 本 事

⁷ê sî//. ¹tú-¹á ⁶tsid-⁷ê ⁷kiâ^{n}-lɔ̄/ ⁷ê-lâng/, ⁶tshiɔ̄ng ⁶tsid-¹niá ⁶kāu-

的 時(甫有)一 個 行 路 的 人 穿 一 領 厚

⁸tut-tut/ ⁷ê ⁷mî-hiû// ²tùi hia/ kè//. In/ ⁶tsiū ⁷su-niû/ kɔ́ng//

(得 很)的 棉 裘 對 彼 過(他 們)就 思 量 講

"Lán/ ¹lɔ́ng ⁶m̄-¹bi^{ɛ}n tsì^{n}//. ⁶Nɑ̄ ¹sái ²khòa^{n} ⁶tsī-tsūi// ⁶ōe ⁶hɔ̄

咱 攏 不 免 爭 若 使 看 是 誰 會(使)

^{8}hit-^{7}ê ^{7}kiâ^{n}-lɔ̄/ ^{7}ê lâng/ ^{2}thǹg ^{7}i ^{8}hit-^{1}niá ^{7}mî-hiû// ^{6}tsiū ^{7}tsai

彼個行路的人 脫伊彼領棉裘 就知

^{1}tó ^{6}tsid ê// ^{1}pún-sū/ ^{2}kha° tōa//." ^{1}Sɔ́-^{1}í ^{8}Pak-hɔng/ ^{6}tsiū ^{1}khí

(何)一個本事較大 所以北風 就起

^{7}Hɔng-thai//. ^{6}M̄-^{1}kú i/ hɔng/ ^{1}kɔ́ ^{1}dzú thàu//, ^{7}kiâ^{n}-lɔ̄/ ^{7}ê lâng/

風颱 不顧伊風 鼓愈透 行路的人

^{7}mî-hiû/ ^{1}kńg ^{1}dzú ân//. ^{1}Kàu-bé/ ^{8}Pak-hɔng/ ^{7}bô ^{7}i hoat// ^{6}tsiū

棉裘 捲愈緊 到尾北風無伊法 就

^{2}pàng hē-te°//.

放下着

^{2}Ko° ^{8}tiap-^{1}á kú/ ^{2}Thài-iông/ ^{6}tsiū ^{8}tshut-hiān// ^{2}sì-kòe/ ^{7}ûn-^{7}ûn-^{1}á

再霎時久太陽 就出現 四處勻勻兒

phag//. ^{7}Kiâ^{n}-lɔ̄/ ^{7}ê lâng/ ^{7}liâm-^{7}pi^{n} ^{6}dzoa' ka° ^{2}tòng-^{6}bōe-tiâu//,

曝 行路的人 連鞭 熱到當不住

^{7}mî-hiû/ ^{6}tsiū ^{2}thǹg-nɒ̀g· °khí· °lâi//.

棉裘 就脫了 起來

^{2}Tùi ^{1}án-ni/ ^{8}Pak-hɔng/ ^{6}dzīn-su//, ^{7}hâng-^{6}hɔg ^{2}Thài-iông// ^{1}pún-

對如斯北風 認輸 降服太陽 本

sū/ ^{2}kha°-tōa//.

事較大

Summary.

Summing up, we may say that the behaviour of tone in Hagu is a most remarkable linguistic phenomenon. It serves, first of all, to distinguish words of different meanings. Then it figures as a means to bring out emphasis and contrast. Then by an ingenious working of tonal laws, it is able to organize syllables of widely different tones into smooth tonal groups, each gathering around its tonic. Finally the tonic lays the foundation for the analysis of syntactical relations. Such, in a few words, is the function of tones in Hagu.

III. HAGU AND THE TS'IEN-YÜN.

The Rimists and the Alphabetists.

Our knowledge of ancient Chinese phonetics, that is to say as handed down by the literary tradition, depends on the fan-ts'ie 反切 spellings found in books and dictionaries of rimes. For a systematic treatment of these spellings, the earliest work of which we have a good knowledge is the Ts'ie-yün 切韻 by Lu Fa-yen 陸法言 and a number of other co-workers. This was completed in the year 601 A.D. Only fragmentary manuscripts of this work copied during the 8th century are in existence, but the work is enlarged and preserved in essential features in the *Kwang-yün* 廣韻 published during the Sung Dynasty, 1007 A.D. These will be referred to as the work of the rimists 韻書.

Later, the alphabetical principle came to be known, apparently through the influence of Sanscrit in Buddhist translations. Towards the end of the T'ang period a monk by the name of Shou-Wen 守温 dressed up a system of 36 initials, arranged very much in the same order as the Devanāgarī alphabet in Sanscrit. After this, attempts were then made to group the rimes, grade and classify them under the 36 initials so as to furnish a sort of index to the rimes of the *Ts'ie-yün*. The first of these is 切韻指掌圖 or *Index to the Ts'ie-yün*, by Yang Chung-siu 楊中修 of the Sung Dynanty. Such works will be referred to as the works of the alphabetists 字母家.

A description of these works is given by Karlgren, *Phonologie chinoise*, pp. 23—41, and by Maspero, *Le Dialecte de Tch'ang-ngan*, pp. 11—17, and it is not neccssary to go over the same ground here. Suffice it to say, the rimists organize the fan-ts'ie spellings into groups, in which each rime is assigned a character as rubric, without, however, arranging their initials and the internal vowels

in any definite order. One observes, however, that in the choice and co-ordination of their rimes two important principles are implied. These are: (1) the principle of labialization, and (2) the principle of yodicisation. No names were given by the rimists to these principles, but the fan-ts'ie spellings they used consistently gave the secret away.

When it came to the alphabetists, the rime rubrics were brought under an alphabetical order. Also nomenclature was introduced. Labialization was a difference between *k'ai-k'ou* 開口 (spread lips) and *ho-k'ou* 合口 (round lips). Yodicisation was *têng-tze* 等子 (grading), according to the presence or absence of medial -i- and the various stages in its formation and development. These principles were then expressly worked into tables into which the rime-groups were classified, and they acted as two co-ordinates of the phonetic system of the alphabetists. The following figure gives a general idea of such a scheme:

等 Grade	開口 K'ai-k'ou	合口 Ho-k'ou
I	ɑn	uɑn
II	ɑn	oɑn
III	jɑn	wɑn, yɑn, juɑn
IV	iɑn	iuɑn

In grade I there is no yod; in grade II the possibility of yod; in grade III an old yod which has already made its influence on the initial to be felt; in grade IV, a new yod. Labialization is conservative; it protects the initial from changing. Yodicisation is progressive: it affects the initial and accelerates its development.

Our knowledge of ancient Chinese phonetics, however, falls essentially on the fan-ts'ie spellings, to the unravelling of which the rimist and the alphabetist furnish great assisstance.

The method of the fan-ts'ie spelling consists of separating the sound of any syllable into two parts: (a) the initial and (b) the rime. Thus: 德 t(ek) + 紅 (h)ong = 東 tong, the sound of one character being rendered by two other characters, of which the first is what we call the initial and the second the rime. A scientific, inductive and exhaustive study of the fan-ts'ie in the Ts'ie-yün, as exhibited in the Kwang-yün, was undertaken by Ch'ên Li 陳澧, alias 蘭甫 (d. 1882), whose work 切韻考, or an *Inductive Study of the Ts'ie-yün*, was completed in the year 1842.

Ch'ên Li studied the fan-ts'ie spelling twice over. In the first study, he established by a method of correlation [1]) 41 initials instead of the 36 initials ascribed to Shou-wen 守温 (these 41 initials should, in the light of modern phonetic theory, be expanded to 48 in number). Instead of the 206 rimes, which are customarily considered to make up the Ts'ie-yün, he was able to identify 310 [2]). In the second study, he applied these results to the tables which the alphabetists employed for the interpretation of the Ts'ie-yün, and was rather severe in the criticism of the method of the alphabetists.

Accepting now what is of worth in the work of the rimists and alphabetists, we turn to the modern method of attacking this problem. The modern method is to approach the sounds of the fan-ts'ie spellings by means of modern dialects. For the inauguration of this method on a firm foundation, we are indebted to Karlgren and Maspero, among others. Here we are concerned only with what Hagu is capable of contributing.

---

1) This method was independently employed by Karlgren, who apparently did not know of Ch'ên Li's work at the time when he wrote the *Phonologie Chinoise*.

2) The reader need not be surprised at the great number of rimes, as they are distributed among the four tone-classes, giving to each class an average of 70 to 80 rimes.

3) 切韻考外篇卷三, p. 8 ff.

In the comparative study below, we depend on the work of Ch'ên Li for the differentiated initials and rimes of the Ts'ie-yün. In the alphabetic rendering, we follow for the time being the reconstruction of Karlgren and Maspero. In the Hagu part, a native work called 十五音 *Sib-ngó-im* is consulted, while the alphabetic rendering is based on the extensive list of Hagu readings exhibited under appendix II and III.

a. *Comparative Table of Initials in Ts'ie-yün and Hagu.*

Note: In the following table the characters like (居), (莊), etc., in parentheses are not among the 36 initials of Shou-Wen 守温, but have been identified by Ch'ên Li. k′, t′, p′, etc. are the yodicised or palatalized forms. The Hagu character rubrics are taken from Sib-ngó-im 十五音.

	I		II		III		IV		
	清 *ts'ing*		清 *ts'ing*		濁 *chuo*		濁 *chuo*		
				Glottal					
Ts'ie-yün	影	°	曉	χ	匣	γ	喻	'	(pure)
	(伊)	°′	(香)	χ′	( )		(于)	′	(yodicised)
Hagu	英		喜	h	英	'	英	', n	
				Velar					
Ts'ie-yün	見	k	溪	kh	( )		(五)	ng	(pure)
	(居)	k′	(去)	kh′	群	g′	疑	ng′	(yodicised)
Hagu	求	k	氣	kh	求	k	語	g, ng	
				Dental					
Ts'ie-yün	端	t	透	th	定	d	泥	n	(pure)
	知	t′	徹	th′	澄	d′	娘	n′	(palatalized)
Hagu	地	T	他	th	地	t	柳	l (d), n	

		Dental Fricatives		*Liquid*	
Ts'ie-yün	心 s	邪 z	來 l		(pure)
	審 ś	禪 ź	(力) l′		(palatal)
	(山) ṣ	( )	( )		(supradental)
Hagu	時 s	時 s	柳 l		

Affricates

Ts'ie-yün	精 ts	淸 tsh	從 dz	( ) nz		(dental)
	照 tś	穿 tśh	(神) dź	日 ńź		(palatal)
	(莊) tṣ	(初) tṣh	牀 dẓ			(supradental)
Hagu	曾 ts	出 tsh	曾時 ts, s	入 dz, nz		

Bilabial Fricatives

Ts'ie-yün	非 ɸ (f)	敷 ɸ (f^{c})	奉 β (v)	微 ɱ (mv)
Hagu	喜 h (hv)	喜 h (hv)	喜 h (hv)	門 b

Bilabial

Ts'ie-yün	幫 p	滂 ph	並 b	(莫) m		(pure)
	(彼) p′	(披) ph′	(皮) b′	明 m′		(yodicised)
Hagu	邊 p	頗 ph	邊 p	門 b, m		

The above table may be studied horizontally and then vertically.

A. Horizontally it should be observed that to two or three forms in Ts'ie-yün corresponds only one form in Hagu.

(1) In the velar series, the yodicised forms of Ts'ie-yün correspond at most in Hagu to the presence of -i after the initials. Thus 居 *ki*, 去 *khi*, 疑 *gi*, 香 *hiɔng*. There is no sign yet of a tendency to assibilate.

(2) Similarly in the dental series, the initials in Hagu are still pure. Palatalization has hardly begun. Hagu 端 *toan* and 知 *ti* have the same dental *t*. The *i* of 知 *ti* only shows the possibility of a later palatalization and eventual development into an affricate.

(3) In the like manner the labials preserve an exact state of correspondence. The evolution of 非敷奉微, originally p′, ph′, b′, m′, into denti-labials *f*, *f′*, *v*, *w* is seen in Hagu in the state of action. 非敷奉 are represented in Hagu by *h*, which was apparently a [h*r*]. 微 is *b* or *w*, where *w* is represented in current orthography as *o-* or *u-*. The development is evidently *p* > h*r* > *f*.

(4) Likewise the affricates in Hagu exist only in the dental stage. Only the presence of *i* indicates a possible later palatalization and its eventual absorption into a supradental affricate. Thus in Hagu 精 *ts* = 照 *ts* = 莊 *ts*. In Ts'ie-yün, *ts* > *t′ś* > *ṭṣ*.

(5) In Hagu there is no mixing up of the dental series 知 and the dental affricate series 照 like in many other dialects. The two series are kept distinct, as must have been originally the case.

(6) There is in Hagu only the voiceless fricatives *h* and *s*. *h* corresponds to *χ*, *γ*, and *s* corresponds to *s*, *ś*, *ṣ*, *z*, *ź*.

B. Vertically, we observe that while columns I and II present the exact correspondence between the unaspirated and aspirated consonants in Ts'ie-yün and Hagu, Column III sets the voiced in Ts'ie-yün against the voiceless in Hagu, and column IV the nasal against the voiced or the nasal. Further Hagu has only the voiceless *s* and *h* against the voiced and voiceless varieties. The Sib-ngó-im has even just one character which does duty for both the voiced stops and the nasal. Thus 語 = g, ng; 柳 = l, n; 入 = dz, nz; 門 = b, m.

Taken all in all, the Hagu initials appear to have been greatly reduced, but in our opinion they represent more exactly the ancient situation. The *i* which prepared for the palatalizatiou must have been earlier than the palatalization itself. The use of two characters for one initial — 見群 for *k*, 端定 for *t*, 精從 for *ts*, 幫並 for *p*, etc. — is but to differentiate the tone series,

見 etc. being in the upper tone series, and 群 etc. in the lower series. The use of one character for two initials — 疑 for *g*, *ng*; 泥 for *l*, *n*; 日 for *dz*, *nz*; 明 for *b*, *m* — shows that that character is only meant for a voiced stop, the nasalization being left to the final. Thus 明 is *bieng* > *ming*, under the influence of *-ng*. Therefore the difference between Ts'ie-yün and Hagu was but a difference in the method of treating the initials which the alphabetists had adopted. In our days we are able to think of a consonant in the abstract, but the alphabetist was unable to detach the consonant from the syllable and its tone.

This comparison with Hagu leads us to the conclusion that the initials of Ts'ie-yün as reconstructed by Karlgren would have to be revised. We shall take this up again in the sections on the "Meaning of 清 and 濁" and the "Question of Nasals".

b. *Comparative Tables of Rimes in Ts'ie-yün and Hagu.*

Note: The following tables give the rimes of Ts'ie-yün and sub-rimes (in parentheses) as identified by Ch'ên Li. The rimes are arranged under three classes: The *a*-class, the *e*-class, and the *u*-class. These are then sub-divided into groups, 13 in all. The number is the numerical order as in Kwang-yün. The 平聲 rimes as given hold for 上聲 and 去聲. Only in group *-ai* are four special rimes in 去聲 represented. The 入聲 rimes are numbered 1°, 2°, 3°, 4°, etc. In [ ] are the reconstructions of Karlgren. On the right side of the equations are the Hagu correspondences, the comma separating alternate readings. These readings are dressed up from the extensive table of fan-ts'ie rimes given in Appendix III.

a-CLASS.

Group -am 咸.

Grade

I
- 22′ 覃 [âm] = am, ɔm
- 23′ 談 [âm] = am, a^{n}
- 27° 合 [âp] = ap, a'
- 28° 盍 [âp] = ap, a°

II
- 26′ 咸 [ɐm] = am
- 27′ 銜 [ɐm] = am, a^{n}
- 31° 洽 [ɐp] = ap, iap
- 32° 狎 [ɐp] = ap, a°

III
- 24′ 鹽 [i̯ɐ̈m] = iam
- (炎) [i̯ɐ̈m] = iam
- 28′ 嚴 [i̯ɒm] = iam
- 29′ 凡 [i̯^{w}ɒm] = oɐm, oan
- 29° 葉 [i̯ɐ̈p] = iap, io'
- (輒) [i̯ɐ̈p] = iɐp
- 33° 業 [i̯ɒp] = iɐp
- 34° 乏 [i̯^{w}ɒp] = oap, oat

IV
- 25′ 添 [iem] = iam, i^{n}
- 30° 帖 [iep] = iap

Gronp -an 山

I
- 25 寒 [ân] = an, oa^{n}
- 26 桓 [uân] = oan, oa^{n}
- 12° 曷 [ât] = at, oa°
- 13° 末 [uât] = oat, oa'

II
- 27 删 [ɐn] = an
- (關) [^{w}ɐn] = oan, oai^{n}, ·ui^{n}, uɛ^{n}
- 28 山 [ɐn] = an, oa^{n}
- (頑) [^{w}ɐn] = oan
- 14° 黠 [ɐt] = ɐt, oe°
- 滑 [^{w}ɐt] = ut, oat
- 15° 鎩 [ɐt] = at
- (刮) [^{w}ɐt] = oat

III
- 22 元 [i̯^{w}ɒn] = oan
- (言) [i̯ɒn] = iɛn, ɐn
- 2′ 仙 [i̯ɐ̈n] = iɛn
- (權) [i̯^{w}ɐ̈n] = oan
- (緣) [i̯^{w}ɐ̈n] = iɛn, oan
- 10° 月 [i̯^{w}ɒt] = oat, oɛ', e'
- (謁) [i̯ɒt] = iɛt
- 17° 薛 [i̯ɐ̈t] = iɛt
- (劣) [i̯^{w}ɐ̈t] = oat
- (悅) [i̯^{w}ɐ̈t] = iɛt, oat

IV
- 1′ 先 [ien] = iɛn, iəng, i^{n}, ɐi^{n}, ɔi^{n}, ui^{n}
- 玄 [i^{w}en] = iɛn, oan, oai^{n}
- 16° 屑 [iet] = iɛt, it, i°
- 穴 [i^{w}et] = iɛt

Group -ang 宕

Grade

I
- 11′ 唐 [âng] = ɔng, 'ng
- (光) [uâng] = ɔng, 'ng, ui^{n}

II
- 4 江 [å̊ng] = ʌnh, ɔng

III, IV
- 10′ 陽 [i̯ʌng] = iɔng, iang, iu^{n}, iɔ, ie^{n}
- (王) [i^{w}ʌng] = ɔng

19° 鐸 [âk] = ɔk
(穫) [^{w}âk] = ɔk
4° 覺 [å̊k] = ʌk, o°
18° 藥 [i̯ʌk] = iɔk, iak, io°
𢜔 [i̯^{w}ʌk] = ɔk

Group -au 効

I
- 6′ 豪 [âu] = o, ʌu

II
- 5′ 肴 [ʌu] = ʌu

III
- 4′ 宵 [i̯ä̈u] = iʌu
- (嬌) [i̯ä̈u] = iʌu, io, ie

IV
- 3′ 蕭 [ieu] = iʌu, io

Group -ai 蟹.

I
- 16 咍 [âi] = ʌi
- 15 灰 [uâi] = oe, ui

II
- 13 佳 [ā̆i] = ai
- (蛙) [^{w}ā̆i] = oa, o
- 14 皆 [ʌi] = ai
- (乖) [^{w}ʌi] = oʌi

14‴ 泰 [â̂i] = ʌi
(外) (uâ̂i] = oe, oa
15‴ 卦 [^{w}ā̆i] = oa, o
16‴ 怪 [^{w}ʌi] = oai
17‴ 夬 [^{w}ā̆i] = oai, oa, ai

III
- 13‴ 祭 [i̯ä̈i] = e
- (衛) [i̯^{w}ä̈i] = oe, ɐe
- 20‴ 廢 [i̯^{w}ɒi] = oe, ui

IV
- 12 齊 [iei] = e, oi, oe
- (圭) [i^{w}ei] = oe, ui, oi

Group -a 果 (假),

I
- 7′ 歌 [â] = oa, o
- 8′ 戈 [uâ] = oe, o, e

Grade

II
- 9′ 麻 [ɑ] = ɑ, ɛ, e
- 瓜 [ʷɑ] = oa, oe, oɛ

III, IV （爹）[i̯ɑ] = iɑ

e-CLASS.

Group -em 侵

II, III, IV	21′ 侵 [i̯ɔm] = im, iam	26° 緝 [i̯ɔp] = ip, ɑp
	（金）[i̯əm] = im	（邑）[i̯ɔp] = ip

Group -en 臻

I	24 痕 [ən] = ɐ̈n, in, un	
	23 魂 [uən] = un	11° 沒 [uət] = ut
II	19 臻 [i̯ĕn] = in	7° 櫛 [ɒt] = iɛt, iək
III	17 眞 [i̯ĕn] = in	5° 質 [i̯ĕt] = it
	（銀）[i̯ĕn] = in, ɐ̈n, un	（乙）[i̯ĕt] = it
	（筠）[i̯ʷĕn] = un	（率）[i̯uĕt, ʷi] = ut
	21 殷 [i̯ən] = ɐ̈n, in, un	9° 迄 [i̯ət] = it
	20 文 [i̯uən] = un	8° 物 [i̯uɔt] = ut
IV	18 諄 [i̯uĕn] = un, in	6° 術 [i̯uĕt] = ut

Group -eng 曾（梗）

I	17 登 [əng] = iəng, əng, eng	25° 德 [ək] = iək, ek
	弘 [ʷəng] = ɔng	（國）[uək] = ɔk, iək
II	13 耕 [ɒŋ] iəng, eng	21° 麥 [ʷɒk] = iək, e’
	（宏）[ʷɒng] = ɔng	（革）[ɒk] = iək, ek
	12 庚 [ɒng] = iəng, iⁿ, ɛⁿ, eⁿ	20° 陌 [ɒk] = iək, e°
	（橫）[ʷɒng] = iɔng, ɔng, oaiⁿ, uiⁿ	虢 [ ] = iək

Grade

III
(驚) [i̯ɒng] = iəng, ia^{n}
(劇) [i̯ɒk] = iək, e°
(明) [i^{w}ɒng] = iəng, ia^{n}, i^{n}, e^{n}
16 蒸 [i̯əng] = iəng
24° 職 [i̯ək] = iək, it, (ʌt)
(域) [i^{w}ək] = iək

IV
14 清 [i̯äng] = iəng, ia^{n}
(役) [i̯äk = iək
(營) [i^{w}äng] = iəng, ia^{n}
23° 錫 [iek] = iək
15 青 [ieng] = iəng, i^{n}, ɛ^{n}
閾 [ ] = iək
(螢)]i^{w}eng] = iəng

Group -eu 流

I 19′ 侯 [ə̯u] = ɔ, ʌu, ɬo, ou
III 18′ 尤 [i̯ə̯u] = iu, (ʌu)
IV 20 幽 [iə̯u] = iu, iu^{n}

Group -e 止

II
III
IV
5 支 [ie̯] = i, ia
(羈) [ie̯] = i
(爲) [^{w}ie̯] = ui
(規) [^{w}ie̯] = ui
6 脂 [ɨ] = i, ai, u
(追) [^{w}i] = ui
(秀) [^{w}i] = ui
7 之 [i] = i, u, ɯ
8 微 [^{w}ei] = ui
希 [e̯i] = i

O-CLASS

Group -ong 通

Grade			
I	2 冬 [uong] = ɔng, oang, ang	2° 沃 [uok] = ɔk, ak
	1 東 [ung] = ɔng, ang	1° 屋 [uk] = ɔk, ak
III	(中) [i̯ung] = iɔng, ɔng	(六) [i̯uk] = ɔk, ʌk
	3 鍾 [i̯^{w}ong] = iɔng	3° 燭 [i̯^{w}ok] = iɔk

Group -o 遇

I	11 模 [uo] = ɔ, i̯o, ou	
II, III, IV	10 虞 [i̯u] = u, ɯ, ɔ, o	
	9 魚 [i̯^{w}o] = u, ɯ, i	

The above correspondences are established from a detailed study of the rimes of the fan-ts'ie spellings, as exhibited in Appendix III. Here again we see Hagu in a remarkable state of preservation with respect to Ts'ie-yün. The finals -m, -n, -ng and -p, -t, -k are kept intact throughout, and the vowels on both sides of the equations are either identical or so closely related that the transition may easily be detected. We notice that the literary readings have in many cases fallen together, but that from the colloquial readings we are often able to differentiate the rimes. Thus 淸 青 蒸 are all three *-iəng* in literary reading, but colloquially may be distinguished into *-ia^{n}*, *-ɛ^{n}*, *-ing*, which admittedly was the reason that the rimist introduced three rubrics for this rime.

In the light of these correspondences, we may be permitted to introduce on general lines the following simplications to the reconstructions:

1. Whenever there is not special rubric character for a *ho-k'ou* rime, Karlgren supposes the *ho-k'ou* to be weak, and he indicates the 'weakness' by the sign ^{w}. Thus the *ho-k'ou* of 寒 *-an* is 桓 *-uan*, but the *ho-k'ou* of 山 *-ʌn* having no special rubric is

represented -^{w}an. As a matter of fact, the *ho-k'ou* of 山 is provided for in the fan-ts'ie spelling, as Ch'ên Li has shown. The rimist did not provide a special character chiefly because there were in most cases not many characters which could be brought under it. The rimist is not always consistent in this regard; sometimes he even provides a rubric character for the *ho-k'ou* only. Thus 微 -*uei*, 怪 -*uai*, 卦 -*uai*, 廢 -*uai*, 凡 -*uam* are all *ho-k'ou* rimes. This *ho-k'ou* may not be weak after all.

But if it is desired that we preserve the distinction made in the historical treatment, then I should propose the symbol *o* written without raising, thus *oai*, *oan*, as is found in Hagu, leaving the symbol *w* for a more important use to be shown below.

2. The element of yod and its influence concern chiefly rimes of grades III and IV. To preserve the historical treatment, -j- may be used for grade III, and -i- for grade IV, although the acoustic difference between the two would be difficult to detect. Thus 愆 -*jan*, 牽 -*ian*; 宵 -*jau*, 蕭 -*iau*. No further indication of yod on the side of the initial will be necessary.

It should be noticed that the element of yod may not necessarily stand at the head of the rime, but may form the second element: Thus: we write 祭 -*ej*, 齊 -*ei*; 虞 -*oj*, 魚 -*uj* instead of Karlgren's [i̯äi, i̯ei, i̯u, i̯^{w}o].

When the principal vowel of a rime is a full *i*, the rime regularly goes to grade III, and no further indication of the yodicising influence is necessary. Thus 之 -*i*, 尤 -*iu*, 蒸 -*ing*, 陳 -*in*, 金 -*im*.

3. When labialization and yodicisation happen at the same time, we have a more complicated phenomenon. It is difficult to say which comes first. Karlgren prefers the formula [i̯^{w}], which figures in his reconstructions to such an extent as to become quite formidable. When *i* is the principal vowel or when yod occurs at

the end of the rime, the problem is of course simple: Thus 追 *-wi*, 衛 *-wej*; 圭 *-wei*. But when these two elements come into conflict, one of the three things may happen: (1) *u* wins over *i*, (2) *i* wins over *u*, (3) the two tie. We shall indicate (1) by *w*, (2) by *y*, and (3) by *ju* or *iu*. Thus (1) 筠 *-win*, 王 *-wang*, 凡 *-wam*, (2) 玄 *-yen*, 明 *-yəng*; (3) 元 *-juan*, 營 *-iuang*. All these three types under proper conditions have the possibility of becoming *ü*.

4. In the a-class rimes, *â* (grave) and *a* (aigu) are delicate shades of difference which could hardly be maintained for two long parallel series like *kâ ka/ kân kan/ kâm kam/* etc., without causing confusion. Distinctions between vowels such as these, occurring in other languages, are always accompanied by a different environment of sound. We should make the distinction more marked and more in harmony with Chinese speech habit, by revising these vowels to *å* and *a*, where *å* is like in E. 'all', and *a* like in G. 'dann'. The first shows a labializing influence, while the second a fronting tendency, which under favourable circumstances may develop into palatalization. We reconstruct, therefore:

Grade I. 歌 -å, 該 -åi, 豪 -åu, 唐 -ång, 寒 -ån, 覃 -åm;
Grade II. 麻 -a, 皆 -ai, 肴 -au, 江 -ang, 删 -an, 咸 -am.

Under the influence of the second element, the subsequent development of *å* is different in different cases. Thus: *åi*, *ån*, *åm* settle into *ai*, *an*, *am* because of the fronting influence of *-i*, *-n*, *-m*; but -å > oa > o/ au > ɔu > ɔ > o > u/ ång > ɔng > ng/.

5. In the e-class, Grade I is represented by

侯 -eu, 痕 -en, 登 -eng.

Grade II differentiates from Grade III only by initials.

Grade III contains the full vowel *i*. Thus:

之 -i, 尤 -iu, 蒸 ing, 眞 in, 侵 im.

6. In the o-class Grade I is represented by

模 -ou, 冬 -oung, 東 -ong.

Grade III by 虞 -oj, 魚 -uj, 鍾 -iong.

7. A mere distinction in length like *ā* and *a* seems to be the last thing possible in Chinese. A short vowel by the side of a long one would at once be put in the *ju-sheng* 入聲. Therefore the difference between 咸 and 銜 is not a matter of length, but a difference in nasality. Thus: 咸 -*am*, 銜 -a^m, where -^{m} is an anusvāra, indicating -*am* on the way to -a^n. Similarly, 覃 -$å^m$, 談 -$å^m$/, 删 -*an*, 山 -oa^n/ 先 ai^n, 仙 $iɔn$/ 耕 -əng, 庚 -e^n/ are possible reconstructions.

8. Our reconstructions may be summed up as follows:

a-Class.

Group -am: -åm, -å^m/ -am, -a^m/ -jam, -ja^m, -wam/ -iam

Group -an:
- -ån, -oa^n/ -an, -a^n/ -jan, -ai^n/ -ian
- -uån/ -oan, -oai^n/ -wan, -yan, -juan/ -iuan

Group -ang:
- -ång, -ng/ -ang/ -jang/ -iang — -iɔ^n, -ie^n, -iu^n
- -uång, -ɔng/ -oang/ -wang, -jang, -juang/ -iuang

Group -au: -åu,/ -au/ -jau/ -iau

Group -ai:
- -åi/ -ai/ -ej/ -ei
- -uåi/ -oai/ -wej/ -wei

Group -a:
- -å/ -a/ -ja/ -ia
- -uå/ -oa/ -wa/ -iua

e-Class

Group -em: -im/ -iəm

Group -en:
- -en/ -ən/ -in/ iən
- -un/ -ün/ -win/ -iuən

Group -eng: -eng/ -əng/ -ing/ -iəng — -i^{n}, -e^{n}, -ia^{n}
-ueng/ -oəng/ -wing/ -yəng/ -iuəng — -oai^{n}, -ui^{n}

Group -eu: -eu/ -iu/ -iəu

Group -e: -i/ -iə — -ia, -ai
-wi/ -uiə

o-Class

Group -ong: -ong, -oung/ -iong

Group -o: -ou/ -oj, -uj — ·ɯ

c. *Pre-Ts'ie-yün Characteristics in Hagu.*

In addition to what we have said above concerning the initials and the rimes, showing to what extent Hagu and Ts'ie-yün have sounds in common, we will now mention certain characteristics in Hagu which are older than Ts'ie-yün itself.

A. Under the initials we observe the following:

1. The only spirant is *S*. There are no ś, š and their voiced counterparts. This presents a parallel to the early stage in Indo-European.

2. Only the pure dental series *ts* exists. There are no supra-dental or palatal varieties.

3. The initial 日 *dz*, *nz* has the alternative pronounciation of *l*, *n*, especially in Amoy. Thus: 汝 *Dzú*, *lú*; 人 *Dzîn*, *lâng*; 兒 *Dzî*, *lî*; 閏 *Dzūn*, *lūn*; 爾耳 *Nzí*, *ní*; 輾 *Dzoán*, *loán*, *níg*; 染 *Dziám*, *ní*. Certain words of the initial 來 *l* affect even the prononciation *dz*. E.g. 耒 *Lūi*, *Dzôe*, *dzōe*; 劣 *Loat*, *dzoat*. Now, as we have stated before (p. 251), the Hagu variety of *l* is really a hybrid between [*l*] and [*d*], which historically would be represented by the initials 泥 and 娘 (see Table of Initials p. 281). This tendency of the initials 日, 泥 and 娘 to interchange, one

for the other, is a survival of an ancient reality and confirms the theory of Chang T'ai-yen 章太炎 that in former days 日 and 娘 were the same consonant as 泥.[1])

4. Under the initial 喻 [', n], a glottal stop of the lower tone series, are found

逾	榆 dzû	愈	庾 dzú	諛	裕 諭 喻 dzū
異	易 肆 īⁿ	以	已 矣 íⁿ		

showing that herein are hidden certain words with the initial 日, and that 喻 behaves like 疑 泥 日 明 when it comes under the influence of a nasal.

5. Under the initial 匣, which is either ' or *h* of the lower tone series, are found the following velars:

下	kē, Hā	合	kap, Hab	含	kâm, Hâm	縣	Koāiⁿ, Hiɛn
寒	kôaⁿ, Hân	糊	kô, Hô	玄	goân, Hiɛn	鼠	ku, Khò
猴	kâu, Hô	行	kiâⁿ, Hiông	賢	gâu, Hiɛn	蹋	khòa, Hóa
厚	kāu, Hō	鹹	kiâm, Hâm	滑	猾 kud		
汗	kōaⁿ, Hān	銜	kâm, Hâm	缸	kng, Hông		

Under the initial 曉 *h* are found the following velars:

呼	khɔ, Hɔ	吸	skip	許	khó, Hú	迄	gut

That is to say these glottal initials were developed from earlier velars of the *k* type in pre-Ts'ie-yün days.

6. Under initials 非 敷 奉 of the *f* type, are found the following bilabials, showing their ancient form before developing into dentilabials:

Under 非			*Under* 敷			*Under* 奉		
方	png	糞	pùn	敷	phɔ	房	pâng	縫	pâng
分	pun	放	pàng	撫	bú	縛	pag	負	pē, pōe
飛	pe, poe	傅	pò	芳	phang	扶	phô	範	pān

[1]) 國故論衡卷上 p. 31 ff.

Under 非		*Under* 敷		*Under* 奉	
富 pù	痡 pùi	紡 pháng	馮 pâng	婦 (sim)-pū	
楓 png	發 pu°	蜂 phang	浮 phû	吠 pūi	
枋 pang	不 put	費 Pì	父 pē, pɛ̄	飯 pīng	
反 péng	幅 pak	仆 phak	帆 phâng	佛 pud	
斧 pó	腹 pak		肥 pûi	伏 phak	
販 phòa^{n}					

B. Under the rimes we observe the following ancient characteristics:

1. There is no *ü* in Hagu.

2. The survival of final *-m* in the following words: 認 刃 仞 *dzīm*, 忍 *dzím*, 熊 *hîm*, 矜 *khim*, 欣 *him*, which even in Ts'ie-yün have already passed into *-n* or *-ng*.

3. Under the rime 凡 which in other dialects has no trace of *-m* to be seen, we still find the following:

凡 hoâm	範 hoãm	欠 khiàm
芝 hoàm	患 hoâm	劍 kiàm
范 hoãm	汎 hoàm	法 hoap
犯 hoãm	凵 khàm	

4. Independent nasalized rimes such as;

寬 koá^{n}	異 ī^{n}	以 í^{n}	酵 kà^{n}
打 tá^{n}	易 ī^{n}	矣 ì^{n}	艾 hia^{n}
他 tha^{n}	肄 ī^{n}	火 Hó^{n}	梔 ki^{n}
丑 thiú^{n}	酋 iú^{n}	貨 Hò^{n}	斯 si^{n}

were probably reduced from earlier nasal finals. These rimes show a possible way of recovering certain ancient end-consonants.

5. The peculiar labializing influence of *o*, in such words as 歌 *koa*, 山 *soa*^{n}, appears to be very ancient. This seems to have been the chief agency in keeping the initial stops from changing, and at the same time in accelerating the change of *s* to *ʃ*. Thus:

歌 koa > ko > ku; but 家 ka > kia > t′śia
大 tōa > ta; but 茶 ta > tä > tʃa
端 toan > tuan; but 知 ti > t′i > tʃï
沙 soa > ʃa; but 三 sam > san
山 soaⁿ > ʃan; but 删 san

6. The protecting influence of labialization may be accomplished in three ways: (a) By a back vowel as *å* in 該 *kåi*; (b) by *ho-k'ou* as *u* in 乖 *kuai*; (c) by a labial initial as *p* in 牌 *pai*. Each of these ways has been effective in conserving an initial.

IV. OTHER RELATED QUESTIONS.

The Historical Tone 6.

We have several times referred to a historical 6th tone which Hagu has lost. In the experimental study of tones, we recovered a tone among the tone-shifts, which we provisionally called the tone 6 of Hagu (see p. 271). It remains now to examine to what extent the historical partitioning of tones is maintained in Hagu, and in particular to enquire into the manner in which the lost tone 6 is redistributed in Hagu.

The list of over 3000 characters published by Karlgren [1]) furnishes a basis for such an enquiry. Below are the statistics:

From the historical	*Tone-class changed*	*Tone-class unchanged*
1st tone	25 characters	616 characters
2nd „	32 „	304 „
3rd „	32 „	364 „
4th „	5 „	278 „
5th „	44 „	590 „
6th „	270 „	none
7th „	48 „	281 „
8th „	15 „	208 „

1) *Phonologie chinoise*, p. 101—138.

which shows that characters of the historical tone 6 have suffered a total change of tone-class in Hagu, while the changes among the other tones are relatively insignificant.

After this reshuffling of tone-classes, we find the relative numerical strength of Ts'ie-yün and Hagu to be as follows:

Tone-class	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.
No. of char. in Ts'ie-yün	641	336	396	283	634	270	329	224
No. of char. in Hagu	645	492	422	293	621	0	434	213
Percentage of increase or decrease in Hagu	0%	+45%	+7%	+4%	−2%		+35%	−5%

which shows that all the tone-classes remain substantially the same, except tone 2 and tone 7, which have gained 45% and 35% respectively. These gains are made principally at the expense of the historical tone 6.

Examining now only the characters of the historical tone 6, we find that of 265 characters in this tone-class 143 have passed into Hagu tone 2 and 122 into Hagu 7. (See Appendix IV.) These are respectively redistributed among the initials in the following manner:

Initial		匣	群	澄	牀	禪	定	從	邪	並
No. of char. in tone-change	*6 > 2,	5	2	0	1	1	5	3	0	3
No. of char. in tone-change	*6 > 7,	21	10	6	4	13	15	7	7	20

Initial		喻	疑	日	泥	娘	來	明
No. of char. in tone-change	*6 > 2,	32	12	12	10	3	30	38
No. of char. in tone-change	*6 > 7,	4	4	0	0	0	4	1

That is to say, tone *6 changes to tone 7 and remains in the lower tone series in the case of initials 匣群 etc., while in the case of initials 喻疑 etc., consisting of voiced, nasals and liquids, the tendency is for tone *6 to go over to the tone 2.

We observe further with respect to the literary and colloquial readings that there are three main types, as the following examples show:

Type A.	*Type B.*	*Type C.*
我 Ngó, góa	咬 Ngáu, kā	件 Kinē, kiā^{n}
夥 Hó^{n}, hóe	午 五 Ngó, gō	舅 Kiū, kū
養 Ióng, iú^{n}	瓦 Oá, hiā	臼 Kiū, khū
女 Lú, lú	蟻 Gí, hiā	旱 Hān, hōa^{n}
兩 Lióng, niú	癢 Ióng, tsiū^{n}	後 Hɔ̄, aū
母 Bó, bú	有 Iú, ū	厚 Hɔ̄, kāu
滿 Boán, móa	上 Sióng, siōng,	禍 Hō, ē
馬 Má, bé, bɛ́	老 Ló, lāu	蟹 Hāi, hē
買 Mái, bóe	卵 Loán, nīng	下 Hā, kē, ē
尾 Bí, bé	兩 Lióng, nīng	丈 Tiɔ̄ng, tīng, tiū^{n}
	網 Bóng, bāng	動 Tɔ̄ng, tāng
	腐 Hú, hū	像 Siɔ̄ng, tshiū^{n}
		伴 Phoān, phōa^{n}
		負 Hū, pē
		父 Hū, pē

In type A, the literary and the colloquial readings have both tone 2; in type B the literary reading is in the 2nd tone and the colloquial reading in the 7th tone; type C has both readings in the 7th tone. There is not a fourth type where the literary reading is in the 7th tone while the colloquial in the 2nd. The same observation with regard to initials may be made: Type A

has voiced, nasal, and liquid as initials, Type C has the unvoiced, but Type B has a mixture of the voiced and the voiceless.

From this we may conclude that the original tone 6 was a low tone somewhat akin to the modern 7th tone in Hagu, but that those with voiced, liquid and nasal initials show a distinct tendency to rise in tone.

The Question of Nasal Initials.

Referring back to the comparative table of initials, p. 281, we still have to examine the initials of Column IV, that is 疑泥日明, hitherto identified by sinologues as nasals. We observe, however, that in Kan-on a 來 is rendered *r*, a 澄 or 定 is as a rule rendered *t*, but a 泥 or 娘 is always rendered *d*, and a 日 always rendered *dz*. Likewise a 疑 is rendered *g* and a 明 rendered *b*, and all this in spite of the existence of the nasal initials *ng*-, *n*-, *m*- in Japanese. In Hagu, just as in Kan-on, these four initials 疑泥日明 correspond regularly to *g*, *d* (l), *dz*, *b*, and not to *ng*, *n*, *nz*, *m*. The question is: Does Hagu represent the intention of the alphabetists, when those character rubrics were introduced?

In Hagu we have the native system of Sib-ngó-im 十五音 (see above, p. 283), where these initials are represented by the characters 語, 柳, 入, 門. Normally these stand for *g*, *l*, *dz*, *b*. When it comes to representing nasals, however, the same initials are used, because these initials, being voiced, automatically become assimilated into nasals under the influence of the nasalized rime which follows. For example:

雅	g+á^{n} = Ngá			顏	g+ân = Gân
艾	g+āi^{n} = Ngāi			吟	g+îm = Gîm
我	g+ó^{n} = Ngó			顒	g+ông = Gông
乃	l+ái^{n} = Nái			難	l+ân = Lân
鬧	l+āu^{n} = Nāu	but also		男	l+âm = Lâm
耳	dz+í^{n} = Nzí			良	l+iông = Liông
鳥	dz+iáu^{n} = Nziáu			任	dz+îm = Dzîm
馬	b+á^{n} = Má			仁	dz+în = Dzîn
買	b+ái^{n} = Mái			閩	b+ân = Bân
矛	b+âu^{n} = Mâu			孟	b+iəng = Biəng

This practical scheme of amalgamating two phonemes into one is quite peculiar to Chinese, and the possibility of such a practice arises out of the fact that Chinese phoneticians, handicapped by the ideographic script, have never been able to analyze the sounds of a given syllable into more than two components, namely, the initial and the rime. In their practical sense they do not see the existence of two sets of initials — the nasal and the non-nasal — one variety is sufficient and does duty for both.

Exactly the same thing appears to have been the intention of the inventors of **疑泥日明**, as shown in their fan-ts'ie spellings. For example:

Under the initial			*Hagu*	*Mand.*
疑	牛	is spelled 語求	*g(ú+k)iû = giû*	> ńiu
	危	〃 〃 魚爲	*g(û+')ûi = gûi*	> uei
泥	奴	〃 〃 乃都	*l(ái^{n}+t)ɔ = lɔ̂*	> nu
	內	〃 〃 奴對	*l(ɔ̂+tùi = luē*	> nuei
日	耳	〃 〃 而止	*dz(in+°)í = dzí^{n} = nźí*	> ör
	日	〃 〃 人質	*dz(în+ts)it = dzít*	> zï

明	明	is spelled	武兵	$b(\acute{u}+p)i\partial ng = bi\hat{\partial}ng$	> ming
	文	„ „	無分	$b(\hat{u}+h)un = b\hat{u}n$	> uən
	望	„ „	巫放	$b(\hat{u}+h)\grave{\partial}ng = b\bar{\partial}ng$	> uang
	綿	„ „	武延	$b(\acute{u}+')i\hat{e}n = bi\hat{e}n$	> mien

Here we see that the initials of the fan-ts'ie (語魚乃奴而人武無巫) were not originally nasals, but only voiced consonants. Whether they develop into nasals or not depends on the influence of the rime.

That this must have been the actual state of affairs is strikingly confirmed from the Chinese method of transcribing Sanscrit words in the 7th and 8th century. Voiced initials b, d, dź, g, of Sanscrit were transcribed by characters belonging to the initials 疑泥日明, but without a nasal final; while the nasals *m*, *n*, *ń*, *ng* in Sanscrit are transcribed by characters also belonging to the initials 疑泥日明 and at the same time with a nasal final [1]). For example:

Sanscrit	*Transcribed*				*Sanscrit*	*Transcribed*		
gu	虞	gu	(疑)	, but	nga	仰	giɔng	(疑 +nasal)
dza	惹	dzia	(日)		na	娘	liɔng	(泥 +nasal)
du	努	lɔ	(泥)		na	曩	lɔng	(泥 +nasal)
bud	沒	bud	(明)		ma	莽	bɔng	(明 +nasal)

This confirmation leads us to the conclusion that in Ts'ie-yün *g*, *d*, *dz*, *b*, which we found (p. 284) should not be reconstructed for 群, 定, 從, 並, were really hidden in 疑泥日明, and that these initials in turn could serve as nasals under favourable circumstances.

It should be added that the treatment of 喻 is exactly parallel. 喻 is normally a voiced glottal on-glide as in 有 'iú,

---

1) Maspero, *Le dialecte de Tch'ang-ngan*, p. 29 ff.

but in the presence of a nasalized rime it changes readily into a nasal on-glide as in 異 $\bar{\imath}^{n}$ (= $^{n}\bar{\imath}$). It is probably due to the double nature of these initials 喻疑泥日明 and the tendency of their historical tone 6 to rise in pitch (see above), that they are sometimes curiously called 半清半濁 by Chinese phoneticians. In rime tables of the K'anghi Dictionary, these initials are placed under the symbol ◒, apparently designed just to indicate this "half-clear and half-dark" nature. (This symbol is wrongly placed above 心審 owing to false analogy.) At any rate we can understand now — from this revelation in Hagu — why these initials have never been called nasals 鼻音 by the Chinese phoneticians, although such a nomenclature would appear to be perfectly natural and obvious.

Furthermore the Chinese name 牙音 for velars of the *k* type, — about which Karlgren complained after translating 牙音 to be "phonème dental" [1]), — receives hereby its proper explanation. For 牙 was pronounced *ga*, which of itself is an illustration of the velar sound. The further development of *ga* > *ia* — a common phenomenon in all languages, cf. Dan. *gaard* > E. *yard* — throws us off the scent.

We have thus again a simple explanation for the existence of *g*, *d* (l), *dz*, *b* in Hagu and Kan-on, and at the same time an understanding of the environment in which the modern nasal initials have been evolved.

The Question of ts'ing 清 and chuo 濁.

The conventional classification into 清 *ts'ing* and 濁 *chuo*, or "clear" and "dark", initials is commonly accepted by sinologues as a distinction between voiced and unvoiced consonants. This is

---

1) *Phonologie chinoise*, p. 43.

naturally a very convenient assumption. However, it is open to question whether the ancient Chinese phonetician, without the theory of modern phonetics and without letters to guide him in the analysis of sound, was capable of making such distinctions in the abstract.. Granted that the two terms 清 and 濁 include the difference between voice and voicelessness, it still remains to investigate whether there was any concomitant factor more distinctive to the Chinese ear and in better accord with their speech habits for making such a classification.

Ch'ên Li cites 天 and 田 as examples for the "clear" and the "dark" variety respectively. Ch'ên Li was a Cantonese and these characters are pronounced in Cantonese *t'in*[1] and *t'in*[5] respectively, like in Mandarin, *t'ien*[1] and *t'ien*[5], with the aspirated *t* as initial. Then he goes on and sets

溪透徹滂敷清心穿審曉彭 as *ts'ing*

against 群定澄並奉從邪牀禪匣喻 as *chuo* respectively. The other initials 見端知幫非精照 are *ts'ing* without corresponding *chuo*, and 疑泥娘明微來日 are *chuo* without corresponding *ts'ing* [1]). We see that all the *ts'ing* characters are themselves characters of an upper tone-class series, and the *chuo* characters of a lower tone-class series. The difference between *t'ien* and *t'ien*, then, is not in the initial alone, but also in tone; or, to be more precise, it is the initial with a different tone. It should be observed that the Chinese phonologist in assigning a character to an initial or to a rime always takes care to clothe that initial or that rime with the correct tone. Thus 見 stands for the initial *k*, and 見 has a tone in the upper serie; 東 stands for the rime *-ong*, but only in the first tone. And he is bound to do so, because of the analphabetical nature of Chinese ideograms.

---

1) 切韻考外篇卷三, p. 4 ff.

There is in fact no tradition among the Chinese that they are or have been capable of making the analytic difference between voice and voicelessness, but the distinction of tones is known for the last 1500 years at least. It is sufficient, therefore, that 清濁 constitute a difference in a high-tone class and a low-tone class, just as 平上去入 is a distinction in the various forms of tone inflection, without reference to the voiced or unvoiced quality of the initial consonants.

But now it has been frequently observed in Chinese and in non-Chinese languages [1]) that the low tone tends to go together with voiced consonants, and the inference is often suggested and then quickly drawn that voicing *causes* a low tone, while unvoicing *causes* a high tone. Following upon this line of argument, the assertion is then made that the origin of tones is to be found in a set of lost consonants. Thus Simon [2]) tries to account for the reduction of tones in Mandarin and other dialects by the unvoicing process of the initials, and Conrady [3]) holds the theory that tones are vestiges of earlier nasal and liquid prefixes.

As a matter of fact, the loss of tones may have other historical causes. But confining ourselves to the evidence in speech itself, we must say that if voicing and low tone are frequently found together, either one could be named as the cause of the other. Other proofs are necessary before one of them may be established as the cause.

The fact is: all syllables, whether with voiced or unvoiced initials, may be spoken in any tone. Only the experiment shows that voiced consonants begin with a low murmur. That

---

1) Panconcelli-Calzia, *Die Experimentelle Phonetik*, etc., pp. 54, 55.

2) Walter Simon, *Die Spaltung der chinesischen Tieftonreihe*, Asia Major, Vol. IV, p. 612 ff.

3) Conrady, *Eine indochinesische Causativ-Denominativ-Bildung*, Leipzig, 1896, p. 188.

seems to indicate that a low tone is favourable to the maintenance of voice. If, therefore, a low tone associates itself with a voiced initial, it is because the vibrations of a low tone are less rapid and may be easily felt, which is the essential characteristic of voicing. A high tone, on the other hand, has vibrations so rapid that they are not immediately perceptible, and is consequently adverse to maintaining the characteristic murmur of a voiced consonant. We are inclined to say, therefore, that tone is the directing force behind the scene, and could with greater right be said to be the cause.

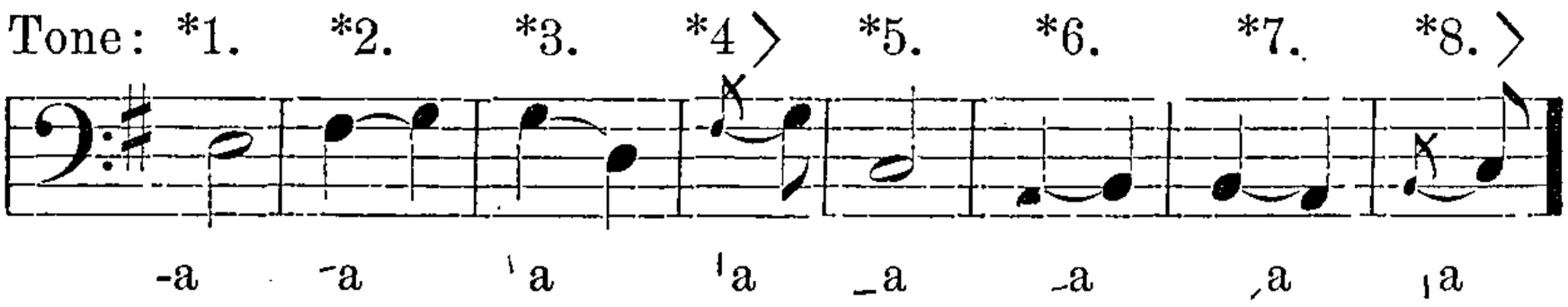
If our reasoning is correct, then we have here a very simple explanation for the famous Verner's law in Indo-Germanic. The law observes: In the development from older languages to Old Germanic, the voiceless fricatives at the end of a syllable were maintained, if the syllable had an accent; but were shifted to their corresponding voiced variety, if the syllable had carried no accent. Example: ai. *bhrátar* > got. brōþar, but ai. *pitár* > got. *fadar*. — a distinction analogous to the different behaviour in English *off* [ɔf] and *of* [ɔv]. We need only say in explanation that the accent indicates a high tone, which maintains the voiceless fricatives; and the non-accent indicates a low tone, which favours the shift to voice.

Coming back to Hagu, we remember that (see p. 284) the comparison with Ts'ie-yün led us to a reconstruction of the ancient initials different from Karlgren's reconstruction. We decided for 群定從並 the unvoiced *k*, *t*, *ts*, *p*, while Karlgren had the voiced *g'*, *d'*, *dz'*, *b'*. Now that we have understood the part that tone plays in the meaning of 清 and 濁, we feel justified in our reconstruction. These initials belonged to a lower tone series, but the tone had not appreciably begun to produce its influence on the initials. The treatment of 澄狀邪禪奉匣 is exactly parallel. They are nothing but the same initials 知清心審

非影 in the lower tone series. In the modern dialects these Column III initials (as we shall call them according to the Comparative Table of Initials) show the tendency to aspirate, especially in tone 5. Thus even 匣 may be ' or *h*. The modern dialect Wu 吳 — which is known not to be a dialect on which Ts'ie-yün is based — is the only dialect in which these initials appear as voiced consonants, and Karlgren based his *g*', *d*', *b*', on the sole evidence of this dialect [1]). But, in fact, even these so-called voiced consonants in the Wu dialect are only partially voiced [2]), and appear to be later developments under the influence of tone. In any case, our reconstruction offers a far simpler explanation of the historical development of the initials of Ts'ie-yün than has hitherto been attempted. For (1) it covers the fact that modern dialects, that is, those directly connected with Ts'ie-yün, have no voiced consonants as successors to 群定從並邪禪匣; (2) it explains the agreement between Hagu, Sino-Corean, and Kan-on; and (3) it has no desonorizing or unvoicing process on the part of the initials to explain away. Such, therefore, is a correct understanding of the rôle that tone plays in influencing the development of initials.

Reconstruction of Ancient Tones.

If our study of the nature of tones and the laws of their behaviour affords us any clue at all, and if our interpretation of the historical nomenclature is correct, then we are justified to reconstruct the ancient tones in the following manner:



1) Karlgren, *Phonologie chinoise*, pp. 360, 569.

2) Y. R. Chao, *Studies in the modern Wu-dialects*, p. 21.

This could be made the basis of Comparative Tonology. But we see that it is not always the lower tone series that has been redistributed, as is commonly supposed. The Hagu tone 3 is really an historical *7; and the Peking 上聲 *shang-sheng* would be an historical *6.

V. CONCLUSIONS.

We may now sum up the results of the above study. First, the phonetic characteristics of Hagu:

1. As initials, the labial, dental, velar, glottal stops and the dental affricates are symmetrically represented in their unaspirated, aspirated, voiced, and nasal forms.
2. All the finals -m, -n, -ng, -^{n}, and -p, -t, -k, -°, exist.
3. There are no dentilabials; the only fricatives are *s* and *h*.
4. *l* shows signs of hesitancy between the phonemes *l*, *d*, and *dz*.
5. The vowel *ü* is not represented.
6. There are 7 independent tones and 5 shift-tones, whose relations to one another are governed by definite laws.
7. By means of tone-shifts, a sentence is subdivided into tonal groups, each of which is characterized by a tone accent.

Secondly, a comparison with the Ts'ie-yün makes one feel very ancient when one speaks Hagu. The following are some outstanding features:

1. The process of palatalization can just be seen in its bare beginnings; it is in fact in the -*i*- stage, where the initials are still pure. Particularly interesting is the existence of *nz* as a nasal affricate.
2. The development of dentilabials is seen in the stage of transition, partaking of the nature of a bilabial *h*.
3. Initials are partitioned according to an upper and a lower tone series, and not necessarily according to voice or voicelessness.
4. Rimes in -m, -n, -ng and -p, -t, -k survive practically in their entirety.

5. An elaborate system of nasalized rimes reveals certain dialectal peculiarities in the Ts'ie-yün.
6. The literary reading shows a direct relation with Ts'ie-yün; the colloquial reading goes back even earlier.

Thirdly, from the standpoint of general linguistic theory, we have in Hagu a picture of what the nature of the ancient tones is like and how they react one upon the other. We have seen what a lively sort of agency tones are, both in their great number and in the great variety of shifts that are possible. Tones provide the easiest and most natural way of introducing variations, and so we must constantly take them into account in etymology. It does not seem that there is a call for an explanation of the origin of tones, but on the contrary the influence of tones in the earlier stages of a language may be cited to explain phonetic developments. In Indo-Germanic the stress-accent is known to have descended from the tone-accent. Similarly, if Tibetan is genetically related to Chinese, that is to say, not merely related in the way of superficial borrowings from each other, then we should be able to establish certain definite correspondences between Chinese tones and Tibetan speech elements, and Chinese tones would be used to explain these elements, and not vice versa. But the relationship between these two families, apart from borrowings, is highly problematical.

In one word, Hagu is a living monument of the highest order for the understanding of ancient Chinese phonology, and for the solution of certain problems in language. Its place in Chinese linguistics may be likened to the place that Lithuanian holds in Indo-European philology.

APPENDIX II.

List of all the initials used in the fan-ts'ie spellings, with Hagu readings.

見 *k*

古 kó
公 kəng
過 kò, koè, kè
各 kək
格 kiək, ke°
兼 kiam
姑 kɔ
佳 ka, kɛ
詭 khúi

見′ *k′*

居 ki, ku, kʉ
九 Kiú, káu
俱 Kī, kū, ku
舉 kí, kú, Kʉ
規 kui
吉 Kiat
紀 Kí

溪 *kh*

康 Khəng
枯 Kɔ
牽 khan, Khian
空 Khəng, khang
口 Khó, kháu, khio

楷 Khái

客 Khiək, kheh
恪 Khɔk, khiak
苦 khó

溪 *khi′*

丘 Khiu
墟 khiu, hi, hu
祛 khu
詰 Khiat
窺 Kui
羌 Kiəng, Kiang
欽 Khim
傾 Khiəng
起 Khí
綺 Khí, í
豈 Khí
區 khi, Khu
驅 khi, Khu

羣 (*kûn*) *k*

渠 Kû, kî
强 Kiông, kiâng
求 Kiû
巨 Kū, kī
臼 Kiū, khū

衢 Kû, kî

其 Kî
奇 Kî
暨 Kì

疑 *g*, *ng*

疑 gî
魚 Gû, hî, hû, hʉ
牛 Giû, gû
語 Gú, gí
宜 Gî
擬 Gí
危 Gûi
玉 Giɔg, giəg
五 Ngó, gō
俄 Gô
吾 Ngô

端 *t*

多 to
得 Tiək, tit
德 Tiək
丁 Tiəng
都 Tɔ
當 Təng, thang
冬 Təng, tang

透 *th*

他 Tha^{n}
託 Thɔk
土 Thó
吐 Thó, thò
通 Thɔng
天 Thiɛn, thi^{n}
台 Tâi, Thai
湯 Thɔng, thng

定 (*tiə̄ng*) *t*

徒 Tô̤
同 Tô̤ng, tâng
特 Tiəg
度 Tɔ̄
杜 Tɔ̄
唐 Tô̤ng, tn̂g
田 Tiən, tshân
陀 Tô̤
地 Tē, toē

泥 *d*(*l*), *n*

奴 lô̤
諾 Lɔg
內 Lōe, lāi
乃 Nái
妳 Nái, ni, leng
那 Ná

知 *t′*

知 Ti, tsai
張 Tiɔng, tiu^{n}, tiɔ^{n}, tie^{n}
猪 Ti, tu
徵 Tiəng
中 Tiɔng, tɔng, tang
追 Tui
陟 Thiək
卓 Tɔk, to°
竹 Tiɔk, tiək, tiʌk

徹 *th′*

抽 Thiu
癡 tshi, tî
楮 Tó, tsú
褚 Tó, thú, tsú
丑 Thiú, thiú^{n}
恥 Thí
敕 Thiək

澄 *t′* (*tîə̄ng*)

除 Tû
場 Tiô̤ng, tiû^{n}
池 Tî
治 Tī
持 tshî
遲 Tî
佇 Thú
柱 tsū
丈 Tiō̤ng, tiū^{n}, tn̄g
直 Tid
宅 Thiəg

孃 娘 *d′*(*l′*), *n′*

尼 nî, lî
拏 ná
女 Lú, lí, lɯ

幫 *p*

邊 Pien, pi^{n}
布 Pò
補 Pó
伯 Piək, peh
百 Piək, pɛ°, pa°
比 Pɔk, pak
博 Phɔk
巴 Pa

滂 *ph*

滂 Pó̤ng
普 Phó
匹 Phit
譬 Phì

竝 *p*

蒲 Pô̤, phô̤
步 Pɔ̄
裴 Pôe
薄 Pɔg, po'
白 Piəg, pe'
傍 Pô̤ng, Pó̤ng, Pɔ̄ng
部 Pɔ̄

幫′(= 非) *p′*

卑 Pi
并 Piòng
鄙 Phí
必 Pit
彼 Pí
兵 Piəng
筆 Pit
陂 Phi
畀 Pī

非 *h* (*f*)

方 Hɔng, png
封 Hɔng
分 Hun, pun
府 Hú
甫 Hú

滂 (= 敷) *ph′*

披 Phi
丕 Phi

敷 *h* (*f*ᶜ)

敷 Hu, phɔ
孚 Hu
妃 Hui
撫 Hú, Bú
芳 Hɔng, phang
峯 Hɔng
拂 Hut

竝′(= 奉) *p′*

平 Piông, piâⁿ, pîⁿ
皮 Phî, phôe, phê
便 Piɛn
毗 Pî, pí
弼 Pid
婢 Pī

奉 *h* (*f*)

房 Pông, pâng
防 Hông
縛 Pɔg, pag
附 Hū
符 Hû
苻 Hû
扶 Hû, phô
馮 Pông, pâng
浮 Hô, phû
父 Hū, pē, pɛ̄

明 *b*, *m*

明 Biông, bîn, miâ, mê
美 Bí
弥 Bí, Bî
眉 Bî, bâi
綿 Biɛn̂
靡 Bí
莫 Bog, bo'
慕 Bɔ̄
模 Bô
謨 Bô, bio

模 Bô

母 Bó, bú

微 *b* (*w*)

無 Bû, bô
巫 Bû
亡 Bông
武 Bú
文 Bûn
望 Bōng

精 *ts*

將 tsiɔng
子 Tsú
資 Tsu
卽 Tsiək
則 Tsiək
借 Tsià, tsio'
玆 Tsu
醉 Tsùi
姊 Tsí, tsé
遵 Tsun
祖 Tsó
臧 Tsɔng
作 Tsɔk

淸 *tsh*

倉 Tshɔng
蒼 Tshɔng
親 Tshin
遷 Tshiɛn

取 Tshú
七 Tshit
青 Tshiəng
采 Tshái
醋 Tshò
麤麁 tshɔ
麁 Tshɔ
千 Tshiɛn
此 Tshú
雌 Tshu

從 *ts*

才 Tsâi
徂 Tsó
在 Tsāi, tī
前 Tsiɛ̂n, tsiâng
藏 Tsô̂ng
昨 Tsɔk, tsà
酢 Tsɔk
疾 Tsiəg
秦 Tsîn
匠 Tshiōng
慈 Tsû
自 Tsū
情 Tsiâng
漸 Tsiām

心 *S*

蘇 Sɔ
素 Sò
速 Sɔk
桑 Sɔng, sng
相 Siɔng, sa^{n}
悉 Siək
思 Su
司 Su
斯 Su, sɯ
私 Su, sai
雖 Sui
辛 Sin
息 Siək, sit
須 Su
胥 Su
先 Siɛn
寫 Siá

邪 *S* (*Siâ*)

徐 Sû, tshî
祥 Siô̂ng, siâ̂ng
詳 Siô̂ng, siâ̂ng
辭 Sû, sî
辞 Sû, sî
似 Sū
旬 Sûn
寺 Sī
夕 Siəg
隨 Sûi

照 (= 精′) *tś*

之 tsi
止 Tsí
章 Tsiɔng, tsiu^{n}
征 Tsiəng
諸 Tsu, tsi
煮 Tsú, tsí
支 Tsi
職 Tsit
正 Tsiàng, tsià
旨 Tsí
占 Tsiam
脂 Tsi

莊 *tš*

莊 Tsɔng, tsng
爭 Tsiəng, tsi^{n}
阻 Tsó
鄒 Tsɔ
簪 Tsam
側 Tshiək
仄 Tsiək, tse°

穿 *tśh*

昌 Tshiɔng
尺 Tshiək, tshio°
赤 Tshiək, tshia°
充 Tshiɔng
處 Tshú
叱 Thiək
春 Tshun

初 *tšh*

初 Tshɔ
楚 Tshó

創 Tshòng, tshɔng
瘡 Tshɔng, tshng
測 Tshiək
叉 Tsha
廁 Tshè
芻 Tsɔ

神 *tś*

神 sîn
乘 Siāng
食 Sid
實 Sid

牀 狀 *tš*

牀 Tshông, tshn̂g
鋤 Thû
鉏 Thû
豺 Tshâi
前 Tsiək
士 Sū, sī
仕 Sū, sī
崇 Tsông
查 Tsa, tshâ
雛 Tshu
俊 Sū
助 Tsō

審 *ś*

書 Su, tsu̱
舒 Su
傷 Siɔng

商 Siɔng
施 Si
失 Sit
矢 Sí
試 Sì, tshì
式 Siək
識 Siək
賞 Siɔ́ng
詩 Si
釋 Siək
始 Sí

山 *š*

山 San, soa^{n}
疏 Sɔ
疎 Sɔ
沙 Sa, soa
砂 Sa
生 Siəng, si^{n}, tshi^{n}
色 Siək
數 Sɔ̀, siàu
所 Sɔ́, sé
史 Sú, sái

禪 *ś*

時 Sî
殊 Sû
常 Siông
嘗 Siông
蜀 Siɔg
市 Tshī

植 殖 寔 Sid
署 Sū
臣 Sîn
承 Siông
是 Sī
氏 Sī
視 Si
成 Siông

烏 °- (影 °)

烏 ɔ
於 ɔ
哀 ai
安 an, oa^{n}
煙 iɛn
鷖 i
愛 ài

影 °/-

於 u, u̱, i
央 iɔng, ng
憶 iək
伊 i
依 i
衣 i
憂 iu
一 it
乙 it
挹 ip

紆 u
握 ak
謁 iat

喻 ’- (*dz*)

余 û, î, ŭ
餘 û, î, ŭ
予 û, î, ŭ
夷 î
以 í, ín
羊 iông, iûn
弋 iəg
翼 iəg, sid
與 ú
營 iông
移 î
悅 iád, oad

于 ’’—

于 u, ŭ
羽 ú, í
雨 ú, hɔ̄
云 ûn, în, ŭn
雲 hûn, ûn, în
王 Ông
韋 Úi
永 Iəng, iông
有 Iú, ū
遠 Oán, hn̄g
榮 Iəng, iong

爲 Uî
洧 úi
筠 Kun (un)

曉 *h*

呼 Hɔ, khɔ
荒 Hɔng, hng
虎 Hó
馨 Hiəng
火 Hón
海 Hái
呵 O, a, hɔ, hò

曉′ *h′*

香 Hiɔng, hiun
朽 Hiú
羲 Hi
休 Hiu
況 Hóng
許 Hú, khó
興 Hiəng, hin
喜 Hí
虛 Hu, hì

匣 *h*

乎 Hô
胡 Ô
侯 Hô
戶 Hɔ̄
下 Hā

黃 Hông, n̂g
何 Hô

來 *l*

來 Lâi
盧 Lô
賴 Loā, nāi
落 Lɔg, lo’
洛 Lɔg,
勒 Liək
郎 Lông
魯 Ló
練 Liɛ̄n

來′ *l′*

力 Liəg, lad
林 Lûn
呂 Lū, lī
良 Liɔng, Liâng
離 Lî
里 Lí

日 *dź*, *nź*

如 Dzû, dzî
汝 Dzú, dzí
儒 Dzû, dzî
人 Dzîn
而 Dzî
仍 Dziəng (gêng)
兒 Dzî
耳 nzí

APPENDIX III.

List of all the rimes used in the fan-ts'ie spellings, with Hagu readings.

I

1. 東	″1. 董	‴1. 送	°1. 屋
a) 紅 Hông, âng	*a*) 董 Tóng, táng	*a*) 送 Sòng, sàng	*a*) 祿 Log
東 Tong, tang	動 Tōng, tāng	貢 Kòng	谷 Kok
公 Kong, kang	孔 Khóng	弄 Lōng, lāng	木 Bog, bag
	揔 Tsóng, tsáng	鳳 Hōng	卜 Pok, po°.
	蠓 Bóng, báng		

III

東′	送′	屋′
b) 戎 Dziông *b*)	*b*) 仲 Tiōng	*b*) 六 Liog, lag
宮 Kiong, kiəng	衆 Tsiòng	菊 Kiok, kek
弓 Kiong, kiəng		竹 Tiok, tiək
中 Tiong, tong		福 hok
終 Tsiong		宿 Siok
融 Hiông, lông		

I

2. 冬	″2. 腫	‴2. 宋	°2. 沃
冬 Tong	侗 Thóng	綜 Tsòng, tsong	沃 Ak
宗 Tsong	湩 Tòng, Tông	宋 Sòng	毒 Tog, tag
		統 Thóng, thong	篤 Tok, tau°
			酷 Khok

III

3. 鍾	″2. 腫	‴3. 用	°3. 燭
容 Iông	悚 Sóng	用 Iōng, ēng	玉 Giɔg, giɔg
凶 Hiɔng	隴 Lóng	頌 Siōng	欲 Iɔg
庸 Iông	勇 Ióng		錄 Liɔg
鍾 Tsiɔng	奉 Hōng		曲 Khiɔk, khiɔk
	宂 Dzióng, tshiáng		蜀 Siɔg
	拱 Kióng		

II

4. 江	″3. 講	‴4. 絳	°4. 覺
江 kang	項 Hang	巷 Hāng	岳 Gag
雙 Sɔng, sang, siang	講 Káng, kɔng	絳 Kàng	角 Kak
	慬 Áng	降 Kàng	

k III.

5. 支	″4. 紙	‴5. 寘
a) 宜 Gî	*a*) 綺 Í	*a*) 義 Gī
奇 Kî, khia	彼 Pi, hia	
羈 Ki	倚 Í, óa	

k III, IV, II.

支′	紙′	寘′
b) 離 Lî	*b*) 侈 Tshí	*b*) 義 Gī
知 Ti, tsai	爹 Tí, tsāi, thōa	豉 Sī, sīⁿ
支 Tsi	爾 Nzí, ní	智 Tì
栘 Î	氏 Sī	賜 Sì, sù, sɯ
	㠯 Tsí	
	是 Sī	
	紙 Tsí, tsóa	
	此 Tshí, tshú, tshɯ	

h III.

c) 爲 Uî	*c*) 委 Úi	*c*) 僞 Gūi
垂 Sûi	毀 Húi	瑞 Sūi
危 Gûi	靡 Bí	睡 Sūi
	彼 Pí	
	累 Lúi, hûi / Lūi, thūi	
	髓 Tshúi, tshé	
	詭 Khúi	

h IV.

d) 隨 Sûi	*d*) 弭 Bí	*d*) 恚 Hūi
規 Kui	婢 Pī	累 Lūi
		避 Pī

k II, III, IV.

6. 脂	″5. 旨	‴6. 至	*h* IV
a) 夷 Î	*a*) 履 Lí	*a*) 利 Lī, lāi	*c*) 葵 (pingsheng) Kûi
脂 Tsi	几 Kí	冀 Kì	(chüsheng) Kùi
肌 Ki	視 Sī	器 Khì	悸 Kùi
尼 Nî, lî	矢 Sí	自 Tsī, Tsū	季 Kùi
飢 Ki, iau	雉 Tī, thī, khī	至 Tsì	
私 Si, su, sai	姊 Tsí, tsé	四 Sì, sù	
資 Tsi, tsu		寐 Bī	
二 Dzī			

h II, III, IV.

b) 遺 Ûi	*b*) 洧 Úi	*b*) 位 Ūi	*b*) 媚 Bī
綏 Sui	軌 Khúi	愧 Khùi	祕 Pì

b) 追 Tui	*b*) 鄙 Phí	*b*) 萃 Tsūi	*b*) 遂 Sūi
隹 Tsui	美 Bí	類 Lūi	醉 Tsùi
眉 Bî, bâi	壘 Lúi	備 Pī	
悲 Pi	水 Súi, tsúi		
維 Ûi	誄 Lúi		
	累 Lúi		

III, IV.

7. 之	″6. 止	‴7. 志
之 Tsi	理 Lí	吏 Lī
其 Kî	里 Lí	記 Kì
而 Dzî	紀 Kí	志 Tsì
持 Tshî	市 Tshī	置 Tì
茲 Tsu	止 Tsí	
	擬 Gí	
	士 Sī, sū	
	史 Sí, sú	
	已 Í, in	

III.

8. 微	″7. 尾	‴8. 未
a) 依 I	*a*) 豯 Hi, Hí	*a*) 豙 Gī
希 Hi	豈 Khí, kiám	既 Kì
衣 I		
b) 韋 Úi	*b*) 偉 Úi	*b*) 胃 Ūi
微 Bî	尾 Bí, bé, bóe	畏 Ùi
非 Hui	鬼 Kúi	貴 Kùi
歸 Kui	匪 Húi	味 Bī
		未 Bī
		沸 Hùi

II, III, IV

9. 魚	″8. 語	‴9. 御
魚 Gû, hî, hû, hû̄	呂 Lū, lī	助 Tsō, tsān
居 Ki, ku	擧 Kú, Kí	據 Kù, Kì
余 Û, î, û̄	許 Hu, Hi, Khó	去 Khù, khì
諸 Tsu, Tsi	巨 Kū, Kī,	御 Gū, Gī
葅 Tsu, Tsiu	與 ú, í	倨 Kù
菹 Tshu	渚 Tsú	慮 Lū, lī
		恕 Sù, sì
		署 Sū, sī

II, III, IV

10. 虞	″9. 麌	‴10. 遇
朱 Tsu	雨 Ú, í, hō	遇 Gū
俱 Kū	矩 Kú, kí	其 Kū,
輸 Su	庾 Dzú, dzí	句 Kù
誅 Tu	主 Tsú	住 Tsū
無 Bû, bô	武 Bú	戍 Sù
夫 Hu	甫 Hú	注 Tsù
于 U	羽 Ú, í	
隅 Gû	禹 Ú, í	
芻 Tsɔ		
俞 Dzû		
逾 Dzû		

I

11. 模	″10. 姥	‴11. 暮
胡 Ô, ôu	戶 Hō, hoũ	暮 Bō, mõ
乎 Hô, hu	杜 Tō, toũ	故 Kò, kù
孤 Kɔ, kou	古 Kó, kóu	祚 Tsò, tsũ

都 Tɔ, tou
吾 Ngô, ngô
姑 Kɔ, kou
烏 Ɔ, ou
吳 Ngô, gôu
魯 Ló, lú
補 Pó, póu
誤 Gō, gōu
路 Lō, lou

IV

12. 齊
a) 奚 Hê
稽 Khe
雞 Ke, koe
低 Te
兮 Hê
迷 Bê
鼷 Dzê, hê
b) 攜 Hê
圭 Ke

″11. 薺
a) 禮 Lé
啟 Khé
米 Bé
弟 Tē

‴12. 霽
a) 詣 Gé
計 Kè
戾 Lē
b) 惠 Hūi
桂 Kùi

‴13. 祭 (去聲)
a) 祭 Tsè
例 Lē
蔽 Pè
袂 Māi
制 Tsè
罽 Kè
b) 衛 Oē
芮 Dzōe
鋭 Dzōe, lāi
歲 Soè, hè, hoè
歲刂 Kòe, òe
稅 Soè, sè

II

13. 佳
a) 腠 Hê
佳 Ka
b) 蛙 Oa, koe
緺 O
媧 O

″12. 蟹
a) 買 Mái, boé, bé
蟹 Hāi, hoē, hē

‴15. 卦
a) 隘 Aì
賣 Māi, boē
懈 Hāi
b) 卦 Koà

‴20. 廢 (去聲)
穢 Oè
肺 Hùi, hì
吠 Hūi, pūi
廢 Hoè

II

14. 皆	″13. 駭	‴16. 怪	‴17. 夬 (去聲)
a) 諧 Hâi	*a*) 駭 Hái	*a*) 拜 Pài	*a*) (介)
皆 Kai	楷 Khái	戒 Kài	
		介 Kài	
		界 Kài	
b) 懷 Hoâi		*b*) 懷 Hoāi	*b*) 邁 Māi
淮 Hoâi		怪 Koài	夬 Koái
乖 Koai			話 Hoā, oē
			快 Khoài

I

15. 灰	″14. 賄	‴18. 隊	‴14. 泰 (去聲)
回 Hoê, hê	儡 Oe	對 Tùi	*a*) 外 Gōe, gōa
灰 Hoe, he	罪 Tsōe	隊 Tūi	會 Hòe, ōe
杯 Poe, pe	猥 Oe	內 Lōe, lāi	最 Tsòe
恢 Khoe, khe	賄 Hóe	妹 Mūi, bē	
		佩 Poē, pē	
		績 Hùi, kūi	

I

16. 咍	″15. 海	‴19. 代	(去聲)
哀 Ai	亥 Hāi	代 Tāi	*b*) 太 Thài
來 Lâi	改 Kái, kóe, ké	溉 Khài	蓋 Kài, kòa, khàm
才 Tsâi	愷 Khái	耐 Nāi	帶 Tài, tòa
哉 Tsai	宰 Tsái[n]	愛 Aì	貝 Pòe
開 Khai, khui	紿 Tāi, Thai	槩 Khài	大 Tāi, tōa
			艾 Ngāi, hiā[n]

III, IV

17. 眞	″16. 軫	‴21. 震	°5. 質 (入 聲)
a) 鄰 Lîn	*a*) 忍 Dzím	*a*) 刃 Dzīm	*a*) 栗 Iad, Lek
人 Dzîn, lâng	引 Ín	振 Tsín	一 It, Tsid
珍 Tîn	軫 Tsín	遴 Līn	質 tsit
眞 Tsin	盡 Tsīn	覲 Kīn	日 dzid
賓 Pin		晉 Tsìn	吉 Kiɛt
			悉 Siək
			必 Pit
			畢 Pit
			七 Tshit
b) 銀 Gîn, gûn	*b*) (謹)		*b*) 乙 It
巾 Kin, kun			筆 pit
			密 Bid, bad
c) 筠 Ûn, Kun	*c*) 殞 Ún		
(倫)	敏 Bín		
(春)			

IV

18. 諄	″17. 準	‴22. 稕	°6. 術
綸 Lûn	準 Tsún	閏 Dzūn	律 Lud
倫 Lûn	尹 Ún, ín	順 Sūn	聿 Ut
均 Kun	允 Ún, ín	峻 Tsùn	卹 Sut
脣 Tûn			
迍 Tun			
勻 Ûn			
旬 Sûn			
遵 Tsun			

II

19. 臻

訦 Sìn
臻 Tsìn

°7. 櫛

瑟 Sek, siək
櫛 Tsiɛt

III

20. 文

云 Ûn
文 Bûn
分 Hun, pun

″18. 吻

粉 Hún
吻 Bún

‴23. 問

運 Ūn
問 Būn, mīng

°8. 物

物 Bud, mi'
勿 Bud
弗 Hut

III

21. 殷

欣 Him
斤 Kin, kun

″19. 隱

隱 Ún
謹 Kín

‴24. 炀

炀 Hìm
靳 Kìn

°9. 迄

乞 Khit
訖 Gut
迄 Git

III

22. 元

a)言 Giên, gân
軒 Hiɛn

″20. 阮

a)偃 lán
憲 Hián

‴25. 願

a)建 Kiɛn
堰 Ián

°10. 月

a)竭 Kiɛd
謁 Iɛt
訐 Khiɛt
歇 Hiɛt

b)袁 Oân
煩 Hoân
元 Goân

b)阮 Goán, ńg
晚 Boán, mńg
遠 Oán, hīng

b)願 Goān
万 Bān
怨 Oàn
販 Hoàn, phoà^{n}

b)月 Goad, ge'
厥 Khoat
伐 Hoad
越 Oad
發 Hoat

I

23. 魂	″21. 混	‴26. 圂	°11. 沒
渾 Hûn	本 Pún	困 Khùn	忽 Hut
昆 Khun	衮 Kún	悶 Būn	骨 kut
魂 Hûn	損 Sún	寸 Tshùn	沒 Bud
奔 Phun	忖 Tshún		勃 Pud
尊 Tsun			

I

24. 痕	″22. 很	‴27. 恨
痕 Hûn	很 Hún	艮 Kùn
根 Kun, kin, ~~kun~~,	懇 Khún, khín	恨 Hūn
恩 Un, in, ~~un~~		

I

25. 寒	″23. 旱	‴28. 翰	°12. 曷
寒 Hân, kôa^{n}	旱 Hān, hōa^{n}	案 An	達 Tad
于 Kan, koa^{n}	但 Tān	旰 Hān	曷 Hat
安 An, oa^{n}	笴 Kó, khó	按 An	割 Kat, koa°
		旦 Tàn	葛 Kat, koa°
		贊 Tsàn	

I

26. 桓	″24. 緩	‴29. 換	°13. 末
丸 Oân	滿 Boán, móa	玩 Goán, oán	活 Hoad, oa'
官 Koan	管 Koán, kńg	喚 Hoàn	括 Koat
端 Toan	緩 Oān	換 Hoān	末 Boad
潘 Phoan, phoa^{n}	伴 Phoān, phōa^{n}	貫 Koàn	撥 Poat
	纂 Tshoàn	亂 Loān	
		幔 Bān	
		半 Poàn, pòa^{n}	
		筭 Soàn, sńg	
		段 Toān, tōa^{n}	

II

27. 刪	″25. 潸	‴30. 諫	°14. 黠
a)顏 Gân	*a*)(赧)	*a*)晏 Aǹ, oà^{n}	*a*)黠 Hat
姦 Kan		鴈 Gān	八 Pat, poe°
		諫 Kàn	拔 Poad
		澗 Kàn	
b)還 Hoân	*b*)板 Pán	*b*)患 Hoān	*b*)滑
班 Pan	版 Pán	慣 Koàn	(八)
頑 Goan	綰 Koán		
關 Koan			

II

28. 山	″26. 產	‴31. 襇	°15. 鎋
a)閑 Hân, êng	*a*)限 Hān	*a*)莧 Hiɛn, hōi^{n} / Hēng	*a*)鎋 Hat
山 San, soa^{n}	簡 Kán		瞎 Hat
間 Kan, Keng, koi^{n}		襇 Kán, kéng	
b)(頑)	*b*)(綰)	*b*)(辨)	*b*)頡 Thoat
			刮 Koat, kui°

IV

′1. 先	″27. 銑	‴32. 霰	°16. 屑
a)賢 Hiɛ̂n, gâu	*a*)典 Tiɛn	*a*)電 Tiɛ̄n	*a*)屑 Siat
堅 Kiɛn	繭 Kiɛn	甸 Tiɛ̄n	結 Kiat, kat
年 Liɛ̂n, nî	峴 Hién	練 Liɛ̄n	蔑 Biad
前 Tsiɛ̂n, tsiông	珍 Thién, Tsín	麵 Biɛ̄n, mī	
顛 Tiɛn		佃 Tiɛ̂n	
田 Tiɛ̂n			
先 Siɛn, seng, ai^{n}			
煙 Iɛn			
b)玄 Hiɛ̂n, goân	*b*)泫 Hiɛn	*b*)縣 Hiɛ̄n, koāi^{n}	*b*)穴 Hiad
涓 Koan	畎 Khién	絢 Hién	決 Koat

III, IV

′2. 仙	″28. 獮	‴33. 線	°17. 薛
a) 延 Iɛ̂n	*a*) 輦 Lién	*a*) 戰 Tsièn	*a*) 列 Liɛd
乾 Khiɛ̂n	演 Ién	扇 Sièn, siⁿ	竭 Kiɛd
焉 Ian	蹇 Kién	碾 Tién	熱 Dziɛd
連 Liɛ̂n	善 Siɛ̄n	箭 Tsièn	薛 Siat, si°
仙 Siɛn	展 Tién	線 Sièn, soàⁿ	滅 Biad
然 Dziɛn	免 Bién	變 Pièn	
	辨 Piɛ̄n	膳 Siɛ̄n	
		見 Kièn	
		面 Biɛ̄n	
		賤 Tsiɛ̄n	
b) 員 Oan		*b*) 倦 Koān	*b*) 劣 Loat
		卷 Koàn	熱 Dziɛd
		戀 Loân	輟 Toat
		眷 Koàn	
		囀 Tsoán	
c) 緣 Iɛ̂n	*c*) 轉 Tsoán	*c*) 掾 Iɛ̄n	*c*) 雪 Soat, se°
泉 Tsoan	篆 Thoàn	絹 Koàn	悅 Oad, Iad
宣 Soan	兗 Kún	釧 Tshoàn, tshoan	絕 Tsoad, tse’
專 Tsoan	緬 Biɛ̄n		
全 Tsoân			
川 Tshoan			

IV

′3. 蕭	″29. 篠	‴34. 嘯
堯 Gíâu	了 Liáu	弔 Tiàu
幺 Iau	皎 Kiáu	嘯 Siàu
聊 Liâu	鳥 Dziáu, Niáu	叫 Kiàu
彫 Tiau	皛 Hiáu, Biáu	
蕭 Siau		

III, IV

′4. 宵	″30. 小	‴35. 笑
a) 遙 Iâu	*a*) 小 Siáu, sió	*a*) 要 Iàu
宵 Siau	兆 Tiāu	妙 Biāu
招 Tsiau, tsio	夭 Iáu	笑 Siàu, tshiò
昭 Tsiau	表 Piáu, pió	肖 Siàu
霄 Siau, sio	矯 Kiáu	
消 Siau		
焦 Tsiau		
邀 Hiau		
b) 喬 Kiâu	*b*) 沼 Tsiáu	*b*) 召 Tiàu
譊 Hiau	少 Siáu	廟 Biāu, bio
嬌 Kiau		照 Tsiàu, tsiò
驕 Kiau		少 Siàu
瀌 Phiau		

II

′5. 肴	″31. 巧	‴36. 效
肴 Ngâu	巧 Khau, khiau, khá	孝 Hàu
交 Kau	絞 Káu, ká	教 Kàu, kà
茅 Mâu	飽 Páu, pá	皃 Māu
嘲 Tau	爪 Dziáu	稍 Sàu, Sáu, Tshiáu

I

′6. 豪	″32. 皓	‴37. 号
勞 Lô	老 Ló, lāu, láu	到 Tò, kàu
刀 Tô	浩 Hō	導 Tō, tshoā
牢 Lô	皓 Hō	耗 Hò^{n}
毛 Mô	抱 Phāu, phō	報 Pò
袍 Pâu, phàu	道 Tō	
褒 Po	早 Tsó, tsá	
曹 Tsô		
遭 Tso		

I

′7. 歌

俄 Gô
何 Hô
歌 Ko, koa

″33. 哿

我 Ngó, góa
可 Khó, khóa

‴38. 箇

賀 Hō
箇 Kò
个 Kò
佐 Tsò
邏 Lō

I

′8. 戈

a) 禾 Hô
戈 Ko
和 Hô
波 Pho
婆 Pô

b) 伽 Kiâ

″34. 果

火 Hón, hóe, hé
果 Kó, kóe, kê

‴39 過

臥 Gō
貨 Hòn, hoè, hè
唾 Jhò, Jhùi, phùi
過 Kò, Koè, kè

II

′9. 麻

a) 牙 Gâ, gê, gɛ
加 Ka, kɛ, ke
巴 Pa
霞 Hâ, hɛ̂, he

b) 華 Hôa
瓜 Koa, koe
花 Hoa, hoe

″35. 馬

a) 疋 Ngá
下 Hā, hē, kē, ē
賈 Ká, kà, kó
雅 Ngá, ngɛ́

b) 瓦 Oá, hiā
寡 Koán

‴40. 禡

a) 訝 Gā,
駕 Kà, kɛ̀, ke
亞 À, a
嫁 Kà, kɛ̀, ke

b) 霸 Pà

III

c) 遮 Tsia, dzia
車 Tshia, Ku
賒 Sia, Chhia

c) 也 Iá
者 Tsiá
冶 Iá

c) 夜 Iā

III

40. 陽	″36. 養	‴41. 漾	°18. 藥
a) 良 Liâng, liông	*a*) 兩 Lióng, niú	*a*) 亮 Liɔ̄ng	*a*) 勺 Tsiɔk
羊 Iâng, iɔng, iu^{n}	丈 Tiɔ̄ng, tiū^{n}	向 Hióng	約 Iɔk
方 Hɔng, hing, png	网 Bóng	讓 Dziɔ̄ng	虐 Giɔg
張 Tiang, tiu^{n}, tiɔ^{n}	養 Iɔ́ng, iú^{n}	樣 Iɔ̄ng, iū^{n}	畧 Liɔg
陽 Iâng, iông	掌 Tsióng, tsiú^{n}		若 Dziɔg
莊 Tsɔng, tsng	獎 Tsióng		藥 Iɔg
章 Tsiɔng, tsiu^{n}			灼 Tsiɔk
			雀 Tshiɔk
			爵 Tsiɔk
b) 王 Ông	*b*) 往 Óng	*b*) 況 Hòng	*b*) 縛 Pɔg, pag
(方)		放 Hɔng, pang	籰 Ɔg, ag
		妄 Bɔ̄ng	鑊 Khɔk
		訪 Hóng	

I

′11. 唐	″37. 蕩	‴42. 宕	°19. 鐸
a) 郎 Lông	*a*) 朗 Lóng	*a*) 浪 Lɔ̄ng	*a*) 落 Lɔg, lo’
岡 Kɔng	黨 Tóng	宕 Tɔ̄ng	各 Kɔk, ko’
剛 Kɔng			
當 Tɔng, tng			
b) 黃 Hông, ĥng	*b*) 晃 Hóng	*b*) 曠 Khòng	*b*) 博 Phɔk
光 Kɔng, kng	廣 Kóng	謗 Pòng	郭 Hɔk, kɔ°
旁 Pông			穫 Hɔ̄

II

′12. 庚	″38. 梗	‴43. 敬(映)	°20. 陌
a) 行 Hiɔng, Hâng; kia^{n}	*a*) 杏 Hiɔng	*a*) 孟 Biɔ̄ng	*a*) 伯 Piɔk
庚 Kiɔng, kɛ^{n}, ki^{n}	梗 Kiɔ̄ng	更 Kiòng	格 Kiɔk
(肯)	猛 Biɔ́ng		陌 Biɔg
	警 Iɔ́ng		白 Piɔg, pe’

b) 横 Hiəng, hoâi^{n} *b*)(猛) *b*)(孟.) *b*)(伯)
盲 Bəng, mî

III

c) 卿 Khiəng *c*) 影 Iáng, iá^{n} *c*) 慶 Khiàng *c*) 劇 Kiɔg
京 Kiəng, kia^{n} 景 Kiáng 敬 Kiàng 戟 Kiək
驚 Kiəng, kia^{n} 丙 Piáng, pia^{n} 逆 Giəg
卻 Khiək

d) 明 Biəng, mia *d*) 永 Iáng *d*) 病 Piāng, pī^{n}
兵 Piəng 憬 Kiáng 命 Biəng, miā
榮 Iəng

III

′13. 耕 ″39. 耿 ‴44. 諍 °21. 麥
a) 莖 Kiəng *a*) 幸 Hiāng *a*)(爭) Tsiəng *a*) 核 Hiəg
耕 Kiəng 耿 Kiáng 諍 Tsiàng 革 Kiək
萌 Biông 迸 Piəng 戹 lək, Liək
厄 lək
責 Tsiək
摘 Tiək

b) 宏 Hông *b*) 獲 Hiəg
(萌) 麥 Biək, be'
摑 Kiək, kək

III, IV

′14. 清 ″40. 靜 ‴45. 勁 °22. 昔
a) 盈 Iông *a*) 郢 Iáng *a*) 正 Tsiàng, tsià^{n} *a*) 石 Siəg, tsio'
成 Siông, tsia^{n} 井 Tsiáng, tsí^{n} 鄭 Tiəng, tī^{n} 益 Iək
并 Piàng 靜 Tsiāng, tsī^{n} 姓 Siàng, sì^{n} 亦 Iəg

情 Tsiông
貞 Tsiəng
征 Tsiəng

整 Tsiəng

政 Tsiàng
盛 Siāng

炙 Tsiək, tsià
辟 Phiək
昔 Siək
迹 Tsiək
積 Tsiək
易 Iəg
隻 Tsiək, tsia°
b) 役 Iəg
(隻)

b) 營 Iông, iâ^{n}
傾 Khiəng

b) 潁 Iəng
頃 Khiəng

IV

′15. 青

a) 靈 Liông
經 Kiəng
丁 Tiəng
刑 Hiông

b) 螢 Iông
扃 Kiəng

″41. 迥

a) 梃 Thiəng
剄 Kiəng
鼎 Tiəng, tiá^{n}
醒 Siəng, tshí^{n}
涇 Hiəng
頂 Tiəng

b) 迥 Kiəng
潁 Iəng

‴46. 徑

a) 定 Tiāng
徑 Kiàng

°23. 錫

a) 歷 Liəg
擊 Kiək
激 Kiək
狄 Tiəg

b) 閱 Khiək
鶪 Khiək
昃 Khiək

III

′16. 蒸

陵 Liông
兢 Kiəng
矜 Khim
升 Siəng
冰 Piəng
仍 Giông
蒸 Tsiəng
膺 Iəng
乘 Siông

″42. 拯

拯 Tsín

‴47. 證

餕 Liāng
證 Tsiəng
應 Iàng
孕 Iīn
甑 Tsiāng, Tsiəng

°24. 職

力 Liəg, lad
側 Tsiək
逼 Piək
翼 Iəg, sid
職 Tsit
直 Tit

I

′17. 登	″43. 等	‴48. 嶝	°25. 德
a) 恒 Hiông	*a*) 等 Tióng	*a*) 鄧 Tiōng	*a*) 得 Tiək, ti:
滕 Tiông	肯 Khióng	亙 Kiòng	則 Tsiək
登 Tiəng		隥 Tiòng	德 Tiək
朋 Piông		亘 Kiòng	勒 Liək
崩 Phiəng		贈 Tsiōng	墨 Biək
棱 Liông			北 Pək, pak
增 Tsiəng			
b) 弘 Hông			*b*) 或 Hiəg
肱 Kiəng			國 Kək

II, III, IV

′18. 尤	″44. 有	‴49. 宥
求 Kiû	有 Iú, ū	祐 Iū
鳩 Khiu	久 Kiú, kú	救 Kiù
流 Liû, lâu	九 Kiú, kaú	副 Hù
由 Iû	柳 Liú	富 Hù, pù
尤 Iû	否 Hɔ	又 Iū
謀 Bô	酉 Iú	就 Tsiū
浮 Hô, phû		溜 Liù
周 Tsiu		僦 Tsiū
州 Tsiu		
秋 Tshiu		

I

′19. 侯	″45. 厚	‴50. 候
侯 Hô	厚 Hɔ̄, kāu	候 Hɔ̄, hāu
婁 Lô	后 Hɔ̄	遘 Kɔ̀
鉤 Kɔ, kau	口 Khó, kháu	豆 Tɔ̄, tāu
	苟 Kó	奏 Tsɔ̄, tsàu
	垢 Kó, káu	漏 Lɔ̄, lāu
	斗 Tɔ, táu	

IV

′20. 幽	″46. 黝	‴51. 幼
虯 Kiu	黝 Iú	謬 Biū
幽 Iu	糾 Kiu	幼 Iù
休 Hiu		
彪 Piu		

II, III, IV

′21. 侵	″47. 寢	‴52. 沁	°26. 緝
a) 林 Lîm	*a*) 甚 Sīm	*a*) 蔭 Ìm	*a*) 立 Lib
深 Tshim	稔 Sím	禁 Kìm	及 Kib
心 Sim	凜 Lím	鴆 Jhìm	執 Tsip
任 Dzîm	荏 Dzím	任 Dzīm	入 Dzib
尋 Sîm	枕 Tsím	譖 Tsìm, Tshìm, Tsiàm	戢 Tshib
淫 Îm	甚 Sîm		
針 Tsiam	朕 Tīm		

II, III

b) 吟 Gîm	*b*) 飲 Ím	*b*) 汲 Khip
金 Kim	錦 Gím	急 Kip
今 Kim	瘁 Sin, sím	
簪 Tsiam, tsam		

I

′22. 覃	″48. 感	‴53. 勘	°27. 合
南 Lâm	感 Kám	紺 Khàm, khám	合 Hab, ha'
含 Hâm	禫 Tám, Tām	暗 Àm	眨 Tab
男 Lâm	唵 Ám		荅 Tap, ta°
			閤 Khap

I

′23. 談	″49. 敢	‴54. 闞	°28. 盍
談 Tâm	敢 Kám, ka^{n}	嚂 Tsiām	盍 Ab
三 Sam, sa^{n}	覽 Lám	濫 Lām	臘 Lab, Liab
甘 Kam		暫 Tsiām	
酣 Ham		瞰 Khàm	

III, IV

′24. 鹽	″50. 琰	‴55. 豔	°29. 葉
a) 鹽 Iâm	*a*) 琰 Iám	*a*) 豔 Iām	*a*) 涉 Siab
廉 Liâm	斂 Liám	贍 Siām	攝 Liap
占 Tsiàm	冉 Dziám		葉 Iab
	染 Dziám, ní		接 Tsiap
	漸 Tsiām		

III

b) 淹 Iam	*b*) 奄 Iam	*b*) 驗 Giām	*b*) 輒 Tiap
炎 Iām	檢 Kiám	宴 Piàn	
	險 Hiám		

IV

′25. 添	″51. 忝	‴56. 椹	°30. 帖
甜 Tiâm	玷 Tiàm	念 Liām	協 Hiab
兼 Kiam	簟 Tiām	店 Tiàm	愜 Kiap
	忝 Thiám		牒 Tiab
	點 Tiám		頰 Kiap

II

′26. 咸	″52. 嗛	‴57. 陷	°31. 洽
讒 Tshâm	斬 Tsam	諳音 Àm	洽 Hiab
咸 Hâm	減 Kiám, kám	陷 Hām	夾 Kiap
		賺 Tsām	図 Liab

II

′27. 銜	″53. 檻	‴58. 鑑	°32. 狎
銜 Hâm	黯 Ám	懺 Tshàm	甲 Kap, ka’
監 Kam, ka^{n}	檻 Lām	鑑 Kàm	狎 Ab
		鑒 Kàm	

III

′28. 嚴	″54. 儼	‴59. 釅	°33. 業
嚴 Giâm	掩 Iám	欠 Khiàm	怯 Khiap
嚴 Hiam	广 Iám	劍 Kiàm	劫 Kiap
		釅 Giâm	業 Giab

III

′29. 凡	″55. 范	‴60. 梵	°34. 乏
凡 Hoâm, hoân	犯 Hoam, hoān	欠 Khiàm	法 Hoap, hoat
芝 Hoàm	汎 Hoàm, hoàn	劍 Kiam	乏 Hoab, hoad
(咸)	范 Hoăm	梵 Hoām	
		汎 Hoām	

APPENDIX IV

List of words which have changed their historical tone-classes in Hagu.

The numbers with asterisk are historical tones; those without asterisk are the present Hagu tones.

1* > 2

傀 Khúi
剜 Oán
雅 Ngá
椅 Í
頗 Phó
嫖 Phiâu, Phiau
妨 Hông

1* > 3

瑰 Kùi
簡 Khɔ, Kɔ̀
應 Iàng, Iəng
創 Tshòng, tshəng
勝 Siàng, siəng
煽 Siàn
探 Thàm, tham
相 Siòng, sa^{n}, siong
并 Piòng

1* > 5

枷 Kâ, kê
盅 Thiông
堤 Thê
台 Tâi, thai
漸 Tsiâm, Tsiam, Tsiām
詢 Sûn
裨 Pî, pi

1* > 7

漸 Tsiām, Tsiam, Tsiâm

2* > 1

鹽兼 Kiam, ki^{n}
晷 Kui
啞 a, À
挨 Ai
套 tho, Thò
扁 Pien, pién

2* > 3

詬 Kɔ̀
假 Kà, Ká
癸 Kùi
釦
扣 Khɔ̀; khàu
叩
懊 Ò
啞 À, a
數 Sɔ̀, só, siàu
斷 Toàn, Toān, Toán
套 Thò, tho

2* > 7

頸 Kēng
斷 Toān, Toán
肚 tɔ̄, Tó
盡 Tsīn

4* > 3

炙 tsià, tsiək
掣 tsè

4* > 2

刷 soá, soat

8* > 3

捻 Liàm, liʌp

8* > 4

臬 Giat, giad
褐 Hat
蝎 Hat
曷 Hat
轄 Hat
澈 Thiet
撤 Thiet
淑 Siɔk
捻 liap, liàm
勒 Liɔk
劣 Loat, dzoat
脫 thoat
合 kap, Hab

8* > 5

漠 Bô, Bɔg

8* > 7

昨 Tsà, tsóg
幕 Bō

3* > 1

觀 Koan
勘 Kham, khàm
鈔 Tshau
滲 Sam, sàm
亞 A, à
飲 lim, Ím
淤 u, ù

3* > 2

錧 Koán

溫 Ó, ó
腕 Oán
飲 Ím, lim
餧 Lúi, lóe
趁 Tsín, thàn
淤 ù, u
眡 Tún
處 Tshú, Tshù
駛 Sú, Sái
痩 Só, sán
統 Thóng, thong
榜 Póng
裱 Piáu
訪 Hóng

3* > 4

磕 Khap
率 Sut

3* > 7

懈 Hāi
校 Hāu, Kàu
繫 Hē
見 Kiàn, Hiēn
錠 Tēng, tià^{n}
濺 Tsiān
倍 Poē, pē
扮 Pān

3* > 8

爆 Phɔg

4* > 8

閘 Tsiad, tsa'
屬 siog, tsiɔk

5* > 1

研 Gian, gián, giēn
酣 Ham
焉 Ien, ièn
邀 Iau
迂 u, ù
冲 Tshiɔng
查 Tsa, tshâ
雛 Tshu
調 Tiau, tiâu, Tiāu
曾 Tsiəng, tsiông
銼 Tso, tsò.
蹲 Tsun, tsûn
搬 Poan, poa^{n}
番 Hoan
繙 Hoan
氛 Hun

5* > 2

研 gián, gian, gien
長 Tióng, tiông
撩 Liáu, Liāu, Liâu
跑 Pháu
挪 Ná
拏 Ná
諞 Pién
捫 Bún, Bûn

5* > 3

炮 Phàn
焉 Iàn, ian
迂 ù, u
篆 Tshoàn
銼 Tsò, tso

5* > 7

研 giān, gián, gian
爻 Hāu
炎 Iām, Iâm
諛 Dzū, dzû
冶 Tī, Tî
任 Dzīm, Dzîm
論 Lūn, Lûn
耒 lôe, dzōe
料 liāu, liáu
撩 liāu, liáu, liâu
離 lī, lî
燉 tūn, thun, tun
屯 Tūn, tun, tún
調 Tiau, tiâu, tiāu
凡 Hoān,Hoân(Hoâm)

7* > 2

僅 Kín
詣 Gé
悔 Hóe
悍 Hán
哄 Hóng, Hōng
駭 Hái

諉 Úi
暇 Ká, hā
阮 Goán, ńg
那 Ná
嫩 Loán, nńg
纜 Lám, lām
殮 Liám
屢 Lú, lúi
餞 Tsién
俸 Hóng, hōng

7* > 4

嚇 Hiək, hia^{on}, Hà, Hā

7* > 8

碟 tid, tad
鼻 Pid, pī, phī^{n}

7* > 3

嚇 hà, Hek, hia^{on}, hā
召 Tiàu
乍 Tsà
溜 Liù, liû
誕 Tàn, Tān
憚 Tàn, Tān
最 Tsòe
旆 Phài
傍 Pòng, Póng, Pông
敝 }
弊 } Pè
獘 }

迴 Hôe
爲 Ûi, ūi
傳 Thoân, Toān
售 Siû
癩 Lô
癆 Lô, lō
耒 lôe, dzōe
遴 Lîn, Līn
溜 Liū, liû
戀 Loân, Loān
彈 Tân, tān
兌 tōe, Tôe
遂 Sūi, sûi
殉 sūn, Sûn
傍 Pông, Póng, Pòng
梵 Hoân, Hoān
械 Hâi, hāi

6* > 1

圈 Khoan, Khoân

6* > 3

造 Tshò, Tsō

6* > 5

圈 Khoân, Khoan
繞 Dziâu, dziáu
燎 Liâu, Liāu

6* > 2

揆 Khúi

窘 Khún
我 Ngó, góa
偶 Ngó
藕 Ngó, ngāu
咬 Ngáu, kā
眼 Gáu
午 Ngó, gō
五 Ngó, gō
瓦 Oá, hiā
擬 Gí
蟻 Gí, hiā
仰 Gióng
語 Gú, gū
御 Gú, gū
撼 Hám
很 Hún
夥 Hó^{n}, hóe, hé
踝 Hóa
也 Iá
野 Iá
已 í
演 Ién
引 Ín
養 Ióng, iú^{n}
癢 Ióng, tsiū^{n}
誘 Iú
酉 Iú
莠 Iú
頴 Ióng
愈 Dzú
湧 Ióng

甬 Ióng
允 Ún
與 Ú, hō
勇 Ióng
矣 Í, ì^{n}
有 Iú, ū
永 Ióng
隕 Ún
遠 Oán, oān
殞 Ún
枉 Óng
雨 Ú, hō
禹 Ú
盾 Tún
上 Sióng, siōng, tsiū^{n}
惹 dziá
耳 nzí
爾 nzí
染 dziám
稔 dzím, sím
忍 dzím
擾 dziáu
繞 dziáu, dziâu
蘂 Lúi
乳 dzú, leng
輾 dzoán, Loán, núg
冗 dzióng, dziáng, tshiáng
乃 Nái
腦 Ló, náu
惱 Ló

瑙 Ló
暖 Loán
努 Ló
嫻 Nái, ni, liəng
撓 Iáu
你 Ní, lí
撚 Lián
扭 Liú
鈕 Liú
女 Lú, Lí, Lá
欖 Lám, ná
覽 Lám
攬 Lám
朗 Lóng
老 Ló, láu, lāu
潦 Ló
磊 Lúi
卵 Loán, nīg
鹵 Ló
滷 Ló
櫓 Ló
擄 Ló
攏 Lóng
禮 Lé
瞭 Liáu
領 Lióng, niá
李 Lí
裏 Lí
里 Lí
鯉 Lí
理 Lí

履 Lí, Lú
撿 Liám
斂 Liám
輦 Lián
輛 Lióng
兩 Lióng, niú, nīg
柳 Liú
壘 Lúi
旅 Lú
縷 Lúi
袒 Thán
垜 Tó
圌 Tún
梃 Thióng
挺 Thióng
艇 Thióng
趲 Tsán, tsàn
踐 Tsién, Tsiān
牝 Pín
腐 Hú, hū
憤 Hún
釜 Hú
莽 Bóng
某 Bó
拇 Bó. bú
牡 Bó
蟒 Bóng
畝 Bó, bió
母 Bó, bú
每 Múi
滿 Boán, móa

猛 Biǒng
馬 Má, bé, bɛ́
黽 Bín
碼 Má, bé
卯 Báu
買 Mái, bóe, bé
米 Bí
茗 Biəng
免 Bién
渺 Biáu
藐 Biáu
冕 Bién
泯 Bín
杪 Biáu
吵 Tsháu
網 Bóng, bāng
皿 Biǒng
美 Bí
靡 Bí
尾 Bí, bóe, bé
挽 Bán
晚 Boán
憫 Bín
敏 Bín
刎 Bún
侮 Bú
舞 Bú
武 Bú

6* > 7

妓 Kī

技 Kī
儉 Khiām
件 Kiēn, kiā^{n}
近 Kūn
臼 Kiū, khū
舅 Kiū, kū
跪 Kūi
拒 Kū, kī
巨 Kū, kī
藕 ngāu, Ngó
五 gō, Ngó
午 gō, Ngó
咬 kā, Ngáu
瓦 hiā, oá
蟻 hiā, gí
語 gū, gú
御 gū, gú
亥 Hāi
旱 Hān, hōa^{n}
皓 Hō
浩 Hō
后 Hō
昊 Hō
後 Hō, āu
厚 Hō, kāu
禍 Hō, ē
匯 Hōe
緩 Oān
混 Hūn
戶 Hō
扈 Hō

杏 Hiāng
幸 Hiāng
蟹 Hāi, hōe, hē
限 Hān
倖 Hiāng
下 Hā, kē, ē
項 Hāng
癢 tsiūⁿ, iáng
有 ū, Iú
與 hō, ú
雨 hō, ú
痔 Tī
丈 Tiōng, tiūⁿ, tīng
兆 Tiāu
雉 Tī
杖 Tiōng
柱 Tsū, thiāu
俊 Sū
仕 Sū
士 Sū
社 Siā
恃 Sī
氏 Sī
甚 Sīm
腎 Sīn
受 Siū
市 tshī
是 Sī
視 Sī
善 Siān

紹 Siān
上 Siōng, Sióng, tsiūⁿ
豎 Sū
老 lāu, láu, Ló
裸 Lō, kō, khō
卵 nīng, Loán
兩 nīng, lióng, niú
燎 Liāu, liâu
呂 Lū
侶 Lū
舵 Tō, tōa
殆 Tāi
淡 Tām
誕 Tān, tàn
待 Thāi
怠 Tāi
但 Tān
道 Tō
蕩 Tōng
稻 Tō
緞 Toān
動 Tōng, tāng
墮 Tūi
沌 Tūn
杜 Tō
在 tsāi
造 tsō, tshò
阜 tsō, Tsó
罪 Tsōe
靜 Tsiōng

踐 Tsiēn, Tsién
聚 Tsū
似 Sū
祀 Sū
巳 tsī
像 siāng, tshiūⁿ
緒 Sū
序 Sū
叙 Sū
肥 Pā
抱 Phāu
拌 Poān, poāⁿ, Poàn
伴 Phoān, phoāⁿ
笨 Pūn
部 Pō
簿 Phō
罷 Pā
棒 Pōng, pāng
陛 Pē
辨 Piān
辮 Piān, pīⁿ
負 Hū, pē
阜 Hū
婦 Hū, (-pū)
犯 Hoān, Hoām
範 Hoān, pān
父 Hū, pē
腐 Hū, Hú
奉 Hōng
網 bāng, Bóng

CONTENTS.

Page

INTRODUCTION 245
Definition of Hagu 245
Meaning of reconstruction 247
Hagu and Sino-foreign dialects 248
Hagu and the old dialects 250
Aboriginal, colloquial and literary words. 252
I. THE PHONETIC STRUCTURE 254
a. Initial consonants 255
b. Final consonants. 256
c. Vowels and sonants. 257
d. Diphthongs and triphthongs 258
e. Nasalization 259
f. Distribution of nasalized rimes. 260
g. Distribution of the sonants m and ng. 262
h. Distribution of rimes with glottal stop 263
i. Rime correspondences in sub-Hagu dialects 265
j. Tones and their transcription 266
II. TONE BEHAVIOUR IN HAGU. 267
a. Tones in single syllables. 269
b. Tones in disyllables. 270
c. The glottal stop tone-shift 271
d. Tones of triplets. 272
e. The enclitic tone. 273
f. Tones in connected speech 274
Summary 277
III. HAGU AND THE TS'IE-YÜN 278
The rimes and the alphabetists 278
a. Comparative table of initials in Ts'ie-yün and Hagu 281
b. Comparative tables of rimes in Ts'ie-yün and Hagu 284
c. Pre-Ts'ie-yün characteristics in Hagu 293
IV. OTHER RELATED QUESTIONS 296
The historical tone 6 296
The question of nasal initials 299
The question of *ts'ing* 清 and *chuo* 濁. 302
Roconstruction of ancient tones 306
V. CONCLUSIONS. 307

APPENDICES.

I. Tone curves. Fig. 1—Fig. 11. 40 sheets of drawings. [This has been left out of the present publication to be published elsewhere separately.]
II. List of all the initials used in the fan-ts'ie spellings, with Hagu readings 309
III. List of all the rimes used in the fan-ts'ie spellings, with Hagu readings 315
IV. List of words which have changed their historical tone classes in Hagu 336

BRÈVES REMARQUES SUR L'ARTICLE DE M. CHIU BIEN-MING

PAR

PAUL PELLIOT.

Dans les pages qui précèdent (pp. 245—342), j'ai publié bien volontiers le travail de M. Chiu Bien-ming sur le dialecte Hagu (= dialecte d'Amoy), à raison de toutes les précisions qu'il apporte sur la phonétique d'un dialecte qui offre des particularités remarquables: je ne crois pas, par exemple, que la présence d'occlusives finales sonores *-g*, *-d*, *-b*, liée au degré "bas" du mot, ait été signalée ailleurs; nous ne connaissions jusqu'ici cette alternance de sourdes et de sonores qu'à l'initiale, où le Hagu les ignore. Mais, si j'attache une grande importance à l'exposé descriptif de M. Chiu, je ne voudrais pas laisser croire que j'accepte toutes les conclusions qu'il en a tirées pour la phonétique du chinois ancien. Il appartiendra à d'autres, et surtout à MM. Karlgren et Maspero, de discuter le détail des problèmes. Dès a présent, je tiens à dire qu'en particulier je ne puis me rallier à ce que M. Chiu propose pour le sens de 牙音 *ya-yin* et pour la question des mots 清 *ts'ing* et 濁 *tcho*.

Pour 牙音 *ya-yin*, mot-à-mot "sons dentaux", "sons des canines", qui désignent en fait les initiales gutturales, M. Chiu (p. 302) veut l'expliquer par une prononciation ancienne **ga* de 牙 *ya*; les phonéticiens chinois auraient désigné les initiales gutturales par un mot commençant lui-même par une gutturale. Il est exact que 牙 *ya* commençait en moyen chinois par une gutturale (une nasale

gutturale selon nos systèmes; **nga* de M. Karlgren); mais l'explication de M. Chiu ne vaut pas, car elle ne tient pas compte des termes parallèles de 脣音 *tch'ouen-yin*, "sons des lèvres", pour les labiales, de 喉音 *heou-yin*, "sons du gosier", pour les spirantes gutturales, etc.; tous ces termes sont pris avec leur valeur sémantique, et la valeur phonétique de l'initiale du premier mot n'y entre pour rien.

Mais le désaccord le plus important porte sur 清 *ts'ing* et 濁 *tcho* ("clair" et "trouble"; je ne sais pourquoi M. Chiu adopte "clear" et "dark"). Bien que l'origine de ces dénominations reste à établir — comme celle de *ya-yin* d'ailleurs —, nous étions unanimes à y voir la distinction des initiales sourdes et sonores, qui a pour corollaire le degré "haut" ou "bas" du ton. M. Chiu (p. 303), parlant de la distinction des sourdes et des sonores, objecte que "it is open to question whether the ancient Chinese phonetician, without the theory of modern phonetics and without letters to guide him in the analysis of sound, was capable of making such distinctions in the abstract". Mais, une fois l'attention appelée sur ce point, il n'est besoin d'aucun appareil ni d'aucune lettre pour sentir la vibration glottale, le "low murmur" de M. Chiu (p. 304), qui précède l'articulation proprement dite d'une sonore. Or les théories phonétiques des Chinois, qu'il s'agisse des "rimists" ou surtout des "alphabetists", ont été élaborées sous l'influence des données de la grammaire hindoue, qui avait pénétré en Chine avec le bouddhisme; il est bien évident que la disposition même des initiales chez les "alphabetists", commençant, comme dans l'Inde, par les gutturales, et les énumérant, telles que nous les transcrivons, dans l'ordre *k*-, k^{c}-, g^{c}-, *ng*-, implique bien ces valeurs et ne cherche pas à rendre *k*-, k^{c}-, *k*-, *g*- (> *ng*-), comme le suppose M. Chiu. Les transcriptions mêmes de mots étrangers en chinois et de mots chinois en langues étrangères, depuis les Han jusqu'aux T'ang, supposent

d'ailleurs l'existence d'initiales occlusives sonores en chinois pour les mots où nous les indiquons, et aussi la distinction de ces occlusives sonores et des nasales correspondantes (M. Chiu ne fait allusion qu'au seul système qui néglige cette distinction). Sur tous ces points, il me semble bien que M. Chiu, un peu hypnotisé par le dialecte Hagu, s'est écarté de ses prédécesseurs sans motif valable. Des difficultés subsistent, mais qu'il faudra résoudre autrement.

NOTES ON THE HISTORY OF CHINESE POPULAR LITERATURE

BY

A. WALEY.

1. Fēng Mēng-lung 馮夢龍. T. Yu-lung 猶龍 H. Mo-han-chai 墨憨齋 (1574-5—1645-6).

Between 1621 and 1624 the T'ien-hsü-chai 天許齋, probably a Soochow firm, published a collection of forty stories under the title *Ku Chin Hsiao Shuo* 古今小說 [1]). The publisher's notice tells us that these were a first selection from a much larger collection-numbering in all 120. His object in bringing out this volume is, he tells us, to prevent the popularity of the short story being eclipsed by that of the 'great panoramas' *San Kuo Shih*, *Shui Hu Chuan* and the like.

The preface, which is by the 'proprietor of the Lü-t'ien Kuan' 綠天館, says that 'Mao-yüan Yeh-shih' 茂苑野史 has a large collection of popular stories such as were read at street-corners for the benefit of the illiterate, and has now censented to choose forty of these for publication. Professor Shioya [2]) has shown that this Mao-yüan Yeh-shih is probably no other than Fēng Mēng-lung, the hitherto mysterious figure to whom Chinese popular literature owes so much.

---

1) Of which there is a copy in the Naikaku Bunko at Tōkyō.

2) *Chūkoku Bungaku Kaïron Kōwa* 中國文學概論講話 (Chinese edition, 1929, p. 513).

A smaller selection of these stories (twenty-one taken from the *Ku Shin Hsiao Shuo* and three fresh ones) was published shortly afterwards under the title *Yü Shih Ming Yen* 喻世明言 'Clear words to instruct the world' [1]).

Shortly afterwards there followed a similar collection (forty stories) called *Ching Shih T'ung Yen* 警世通言 'Penetrating words to admonish the world'. Its preface is dated 1624. The last known copy, belonging to the Saeki library at Tōkyō, was destroyed in the earthquake of 1923. But the *Hakusai Shomoku* 舶載書目, a list of books imported from China into Japan, not only records that a copy of the *Ching Shih T'ung Yen* reached Nagasaki in 1743 but also reproduces the descriptive advertisement from the inside of the cover of this work and gives the date of the preface [2]).

Finally the third member of the series, entitled *Hsing Shih Hēng Yen* 醒世恒言 'Steadfast words to awaken the world' appeared in 1627. It too contains forty stories. Unlike the other two, it is still fairly common. There are copies in Paris and in London both at the British Museum and at the School of Oriental Studies. These however are all late editions printed at Nanking. The Naikaku Bunko has an illustrated Ming edition printed by Yeh Ching-Ch'ih 葉敬池 at Soochow — the publisher who also printed Fēng Mēng-lung's edition of the *Lieh Kuo Chih* 列國志.

These three collections are known in China as the San Yen 三言, and as we know from the preface to the famous *Chin Ku*

---

1) There is a copy in the Naikaku Bunko. The book is unknown in Europe or China.

2) [Le *King-che t'ong-yen* de Fong Mong-long, édition du 三桂堂 San-koueit'ang de la fin des Ming, est cité parmi les sources du tout récent 校輯宋金元人詞 *Kiao-tsi Song Kin Yuan jen ts'eu*; il y a donc encore quelques chances pour que l'ouvrage subsiste en Chine, soit en un exemplaire retrouvé depuis peu, soit en une copie faite sur l'exemplaire de la Saeki Library avant sa destruction en 1923. — P. P.]

Ch'i Kuan 今古奇觀 (see below) they were compiled by 'Mo-han-chai', that is to say, Fēng Mēng-lung.

Meanwhile he had also been interesting himself in the popularization of longer works. We know from a passage at the end of the *Ku Ch'ü Tsa Yen* 顧曲雜言[1]) of Shēn Tē-fu 沈德符 (1578—1642) that about 1610 he urged Shēn to publish the well-known novel *Chin P'ing Mei* 金餅梅 which had hitherto existed only in MS. and was very difficult to procure.

In 1620—21[2]) he edited and published the *P'ing Yao Chuan* 平夭傳 or 'Subdual of the Evil Spirit', a novel the original composition of which Lu Hsün[3]) places early in the Ming dynasty.

In 1626 Fēng Mēng-lung composed the *Chih Nang Pu* 智囊補 or 'Sack of Wisdom Completed'[4]), a collection of improving tales. Professor Shioya also mentions four volumes (of anecdotes?) by him, the *T'an Kai* 譚槩, the *P'ai Ching* 牌經, the *Hsiao Fu* 笑府 and the *Chē Mei Chien* 折梅箋[5]).

He also interested himself in the drama, publishing a series of plays entitled *Mo-han-chai Ting-pēn* 定本, 'Texts corrected in the Ink-Crazy Studio'. According to the *Hsiao Shuo K'ao Chēng*

---

1) Reprinted in the *Ch'ung-ting Ch'ü-yüan* 重訂曲苑 1925. The same passage occurs in the *Yeh Huo Pien* 野獲編 (XXV. 35 reeto), a work also ascribed to Shēn Tē-fu, but which as it exists to-day is obviously posterior.

2) See Chang Wu-chiu's 張無咎 preface to the current edition.

3) *Chung Kuo Hsiao Shuo Shih Luo* 中國小說史略, 1924, p. 167.

4) or 'Patched'. I am not clear whether this was a continuation of a previous *Chih Nang*. The book is still to be met with. Copies at the British Museum and School of Oriental Studies.

5) [Le *Sseu-k'ou ts'iuan-chou tsong-mou* (sect. *ts'ouen-mou*), 132, 2 *a* et *b*, a des notices sur le *Tche nang* en 28 ch., le *Tche nang pou* en 28 ch. également, et le *T'an kai* en 36 ch. D'après ces notices, Fong Mong-long avait achevé son *Tche nang* en 1626, et un ch. d'*addenda* était joint à l'édition originale; c'étaient des anecdotes empruntées au passé. Par la suite, l'auteur reprit le ch. d'*addenda* et, y ajoutant beaucoup de matériaux supplémentaires, composa le *Tche nang pou*. Le *T'an kai* est un recueil d'anecdotes sur le passé, utilisées comme "sujets de conversation". — P. P.]

Hsü Pien 小說考證續編 [1]); this work included fourteen plays, of which two — the *Shuang Hsiung Chi* 雙雄記 and the *Wan Shih Tsu* 萬事足 were by Fēng himself.

His services were indeed chiefly to popular literature. But he is also known as a commentator on the 'Springs and Autumns'. The *Ssŭ K'u Ch'üan Shu* [2]) mentions his *Ch'un Ch'iu Hēng K'u* 春秋衡庫, and tells us that he once held the post of prefect at Shou-ning in Fuhkien. He also wrote, under the title *Chung Hsing Wei Luo* 中興偉略, an account of the attempt (1644—45) of the Ming prince Fu Wang to set up a kingdom at Nanking. This book was printed in Japan in 1646. It records the fact that when T'ang Wang, another Ming prince, made a last stand against the Manchus at Canton (in the 11th month of 1645—6, i.e. Dec. 18—Jan. 16) Fēng Mēng-lung joined him.

T'ang Wang was defeated in the 12th month (Jan. 17—Feb. 15) and it is generally believed that Fēng perished at the same time. He describes himself, writing evidently between Dec. 18, 1645 and Feb. 15, 1646, as an 'old man of 72' (i.e. 71 according to our reckoning). He must thus have been born in 1574 or 1575. The following other works by him are mentioned by professor Shioya. It is not clear whether they actually survive:

(1) *Pieh Pēn Ch'un Ch'iu Ta Ch'üan* 別本春秋大全, another work on the Springs and Autumns [3]).

(2) *Yen Tu Jih Chi* 燕都日記, a diary of life at Peking.

(3) *Chung Hsing Shih Lu* 中興實錄, account of the last stand against the Manchus.

---

1) p. 41. By Chiang Jui-tsao 蔣瑞藻. Commercial Press, 1924. Three of the plays revised by Fēng Mēng-lung are printed in a collection of forty plays 傳奇四十重 now preserved in the Library of the Department of the Imperial Household in Tōkyō. See Shioya, op. cit., p. 509.

2) XXX, fol. 21 recto.

3) [En 30 ch., cf. *Sseu-k'ou*...., 30, 21*b*. — P. P.]

(4) *Ch'i Lo Chai Kao* 七樂齋稿, collection of Fēng's poetical works.

2. *The Chin Ku Ch'i Kuan.*

In *T'oung Pao* 1925/6 (p. 56 seq.) M. Pelliot has shown that this well-known [1]) collection of stories was selected from (1) The *San Yen* 三言 of 'Mo-han-chai', (2) The *P'o An Ching Ch'i* [2]) (Series 1 and 2) of 'Chi K'ung Kuan' 卽空觀. It is now possible to achieve a further precision. We can show that as the first of the *San Yen* the compiler of the *Chin Ku Ch'i Kuan* used not the *Ming Yen* (24 stories) but the *Ku Chin Hsiao Shuo* (40 stories). For the *Chin Ku Ch'i Kuan* includes three stories which occur in the *Ku Chin Hsiao Shuo* but not in the *Ming Yen*. Moreover, the preface of the *Chin Ku Ch'i Kuan* speaks of selecting from 200 stories, and this number can only, even approximately [3]), be reached if the *Ming Yen* is counted as containing 40 stories.

The derivation of the *Chin Ku Ch'i Kuan* is then as follows:

From the *Ku Chin Hsiao Shuo* (which may be regarded as an early form of the *Ming Yen*), 8 stories.

From the *T'ung Yen*, 10 stories.

From the *Hēng Yen*, 11 stories.

From the *P'o-an Ching Ch'i* I, 7 stories.

From the *P'o-an Ching Ch'i* II, 3 stories.

Not identified, the *Nien Ch'in Ēn Hsiao Nü Ts'ang Ērh* 念親恩孝女藏兒.

3. *Ling Mēng-ch'u* 淩濛初.

In 1627 appeared a volume of 36 stories called *P'o An Ching Ch'i* 拍案驚奇; this was followed by a second instalment (40 stories),

1) All but two or three have been translated.

2) See below. 3) The actual number is 196.

in 1632. These collections were, as we know from the preface to Part I, supplementary to the *San Yen* of Fēng Mēng-lung [1]).

The prefaces show that the collections were made by 'the proprietor of the Chi-k'ung Kuan'. In Europa this person has not been previously identified. But in China his identity has been known for a considerable time [2]).

From the *Ssŭ K'u Ch'uan Shu* Catalogue (XVI, f. 22 recto) we know that Ling Mēng-Ch'u was a native of Wu-ch'ēng 烏程, a *hsien* dependent on Hu-chou 湖州. His *tzŭ* was Chih-ch'ēng 稚成 [3]). He was author of (1) the *Shēng Mēn Ch'uan Shih Ti Chung* 聖門傳詩嫡冢; (2) *Yen Shih I* 言詩翼; (3) *Shih Su* 詩遡.

All of these are works dealing with the Book of Odes.

Professor Shioya [4]) tells us that the Ling Mēng-ch'u also edited the *Shih Shuo Hsin Yü* 世說新語 and the *Shih Shuo Hsin Yü Pu*. He is however perhaps best known for his interest in the drama. His own play, the *Ch'iu Jan Wēng* 虯髯翁 is included in the second part of the *Shēng Ming Tsa Chi* 盛明雜劇 [5]). He wrote a comparison of five texts [6]) of the *Hsi Hsiang Chi*, and

---

1) [Les deux séries existent à la Bibliothèque Nationale; cf. *T'oung Pao*, 1926, 59. M. Tong K'ang m'a écrit en 1928 qu'il allait achever la réédition du *P'o-ngan king-k'i* d'après l'exemplaire unique conservé à la Bibliothèque du Palais à Tōkyō et dont le professeur Naitō lui avait envoyé les photographies; il ne connaissait pas alors l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale. — P. P.]

2) E.g. to Wang Kuo-wei; cf. his *Sung Yüan Hsi-ch'ü Shih*, which was written in 1912 and first appeared in 1915. The passage in question occurs on p. 134 of the current 1921 edition. The same identification is made by Chēng Chēn-to in his *Chung Kuo Wēn-hsüeh Yen-chiu*, Chronological Tables, p. 30. (Commercial Press, 1927.)

3) Also Ch'u-ch'ēng 初成.

4) Loc. cit. p. 523.

5) Edited by Shēn T'ai 沈泰. Part I appeared in 1629. The work has recently been republished in a sumptuous facsimile edition.

6) *Wu Pēn Chieh Chēng* 五本解證, included in the *Hsi Hsiang Shih Tsē* 西廂十則, published by the Nuan Hung Shih 暖紅室.

a preface to Min Ch'i-chi's [7]) edition of the same play. In this latter book, under the signature 'Chi-k'ung Kuan' occur the seals Mēng-ch'u and Ch'u-ch'ēng 初成, and it was no doubt this circumstance which enabled Wang Kuo-wei to identify the writer of the preface.

4. *Chin Shēng-t'an* 金聖歎.

The name of Chin Shēng-t'an is well known in Europe, but no attempt has hitherto been made to define the exact nature or date of his activities [2]). Our earliest and best authority on the subject is the preface by Hsü Tsēng [3]) to Chin Shēng-t'an's *T'ien Hsia Ts'ai Tzŭ Pi Tu Shu* 天下才子必讀書, which was printed at Nanking in 1663. From this we learn as follows: About 1640, in order to demonstrate that, contrary to the teaching of the Confucian schools, drama and fiction were capable of possessing exactly the same kind of literary merit as philosophy, poetry and history, Shēng-t'an planned a series which was to consist of (1) *Chuang Tzŭ*, (2) *The Elegies of Ch'u*, (3) The *Shih Chi*, (4) The Regular poems of Tu Fu, (5) The novel *Shui Hu Chuan*, (6) The drama *Hsi Hsiang Chi*.

The first of the series to appear was the *Shui Hu Chuan* (preface dated 1641). This remains Shēng-t'an's best-known work. It was followed by a book which did not form part of the original program — the *Chih-i Ts'ai Tzŭ*, an anthology of examination

---

1) 閔齊伋, famous printer, of Wu-ch'ēng (Wu-hsing), which was also Ling Mēng-Ch'u's native place.

2) The short account of him in Giles's *Biographical Dictionary* consists almost entirely of errors. Leaving aside the question of his other names, which I am not here going to discuss, Giles is certainly wrong in giving the date of his birth so late as 1627, and in attributing to him commentaries on the *San Kuo* novel and the *Chin P'ing Mei*; the date of his death should probably be 1661 not 1662.

3) See Commercial Press Biographical Dictionary, p. 795.

essays on themes from the Classics. Then came the *Hsi Hsiang Chi*, and in 1659 an annotated anthology of 'T'ang geniuses' 唐才子. In 1660 he had completed the *Pi Tu Shu* [1]), 'Books that have to be read', to which I have already referred. This is an anthology of extracts from classical literature, beginning with the *Tso Chuan* and *e*nding with the Sung writers. Shēng-t'an died before it was published. His friend Hsü Tsēng passes discreetly over the circumstances of his death, which are as follows:

Shēng-t'an was a native of Ch'ang-chou 長洲, a district of Soochow. About 1660 the Prefect of Wu-hsien (another district of Soochow) finding that the local taxes (paid in grain) were not coming in satisfactorily, made up the deficiency by seizing grain from the public stores. In the first month of 1661 the Emperor Shun-chih died, and a certain Ni Yung-pin [2]) took advantage of the presence of Chu Kuo-chih 朱國治 [3]), Governor of Nanking, at the mourning ceremonies for the late Emperor, to hand in a plaint against the Prefect of Wu-hsien. The Governor was on intimate terms with the Prefect. Ni Yung-pin was accused of disrespect to the memory of Shun-chih, and also of disloyalty to the Manchu regime. A 'plot' was discovered and Ni Yung-pin, together with his alleged fellow-conspirators, was condemned to death. Among those involved was Chin Shēng-t'an. Executions took place in the autumn, and we must presumably place Shēng-tan's death in the autumn of 1661.

Apart from his work as editor, Chin Shēng-t'an wrote a long preface (dated 1644) to the *San Kuo* novel. He has sometimes been credited with the annotations of this edition; but these are

---

1) British Museum 15318. C. 7, catalogued under its sub-title *Ts'ai Tzŭ Ku Wēn*.

2) Commercial Press Biographical Dictionary, p. 730.

3) *Ch'ing Shih Lieh-chuan*, VI, 25. He received the appointment in the winter of 1659—60.

in reality by a certain Mao Shēng-shan 毛聲山. At the end of the 17th and during the 18th century, when the fame of Shēng-t'an's commentary on the *Shui Hu Chuan* stood at its height, publishers recklessly attached his name to annotated editions of novels and stories. He is thus credited with commentaries on the *Hsi Yu Chi*, the *Yü Chiao Li* and the *Hua Chien Chi*.

It is, of course, possible that Hsü Tsēng's account is incomplete; but it is the most reliable evidence that we at present possess, and it is hardly likely that he would have failed to mention, for example, so important a task as the editing of the *Hsi Yu Chi*.

As for the first four works in his original plan (Chuang Tzŭ, Ch'u Elegies, *Shih Chi*, Tu Fu) we know from Hsü Tsēng that, though Shēng-t'an had made some progress in his annotations, his editions of these four 'Ts'ai Tzŭ' were never published.

SPUREN CHINESISCHER WELTSCHÖPFUNGSMYTHEN

VON

Eduard ERKES.

Es war lange eine herrschende Ansicht, dass das alte China keine Weltschöpfungsmythen gekannt habe. Noch Forke gibt dieser Anschauung mit den Worten Ausdruck: "In contrast to other nations the Chinese have no mythological cosmogony; the oldest sources already attempt to account for creation in a scientific way" [1]). Indes ist auf das Unwahrscheinliche dieser Meinung, nach der die chinesische Religion tatsächlich ein Unikum bilden würde, bereits wiederholt hingewiesen worden; am ausgesprochensten wohl von Laufer, der sich dazu folgendermassen äussert:

"It has been said that Chinese religion does not know of a creation or creator; this saying should be thus formulated, that there is no creation myth preserved to us in Chinese traditions. These have been handed down by practical philosophers or scholars who hardly took an interest in the religious notions and legends of the masses. We therefore have merely a one-sided and biased version of their religion abridged and curtailed after an eclectic method stamping out everything that did not fit the Confucian system. A number of passages in the *Yi king* will allow the in-

---

1) Forke, *The World-Conception of the Chinese* (1925), p. 34.

ference that there has been an ancient idea of Heaven and Earth having created the universe by their combined action. Even the most ancient texts express themselves in an abstract style of dignified philosophic speech which does not reflect the people's language. It will not be a heresy to imagine that in popular thought this process was simply conceived of as a parallel to the human act of generation, as so universally found among many primitive peoples, and this presumption will adequately account for the dropping into high literature of such comparisons of Heaven and Earth with father and mother" [1]).

H. Maspero hat sodann in seinem grundlegenden Aufsatz "Légendes mythologiques dans le Chou-king" [2]) ausser auf Spuren von Schöpfungsmythen, die gemeinsam mit dem Sündfluthmythus auftreten und sich auch bei andern indochinesischen Völkern finden, besonders auf eine im Shu-king V, 27, 6 erhaltene und im Kuo-yü [3]) ausführlich behandelte Legende hingewiesen, nach der, wie das Shu-king sagt, **乃命重黎絕地天通罔有降格** "(Shang-ti) Ch'ung-li beauftragte, die Verbindung zwischen Erde und Himmel abzuschneiden, damit das Hinabsteigen (der Götter) aufhöre" [4]). Maspero verwirft die Erklärung des Kuo-yü, nach der diese Überlieferung "die bitter ernste Erinnerung an eine politisch-religiöse Umwälzung der endenden Urzeit, an das gewaltsame Eindringen eines fremden ketzerischen Zauberkultus, der jedermann den Umgang und Dienst der Geisten freigab" [5]) ist, und glaubt statt dessen die Interpretation des Kuo-yü bereits für die euhemeristische Umdeutung einer auch den Taivölkern bekannten Mythe halten zu sollen, nach der der Himmel ursprünglich dicht auf der Erde lag

---

1) Laufer, *Jade* (1912), p. 146—7.
2) *Journal Asiatique* 1924, p. 1—100.
3) *Kuo-yü* 18, 1b—2a; cf. auch *Shi-ki* 26, 1b (MH III, 324—25).
4) Maspero, *Légendes*, p. 94—100.
5) Conrady, *China* (Pflugk-Harttungs *Weltgeschichte* III [1910], p. 523.

und auf Bitten der Menschen getrennt wurde. Maspero hat diese Vorstellung bei den Schwarzen und Weissen Tai gefunden [1]); sie ist aber noch weiter im indochinesischen Völkerkreis verbreitet. So erscheint sie bei den Lhota Naga, die vom Himmel erzählen: "It used to be nearer to the earth than it is now, but for some reason not known it has gradually got further and further away" [2]). Die gleiche Vorstellung findet sich auf den Nikobaren [3]), und eine ganz ähnliche haben auch die Garo, bei denen es vom Zustand der Erde nach der Schöpfung heisst: "It was a waste, without life or light and unfit for man to live upon, for over the whole world there hung an immense black pot. Bonepa (the legend calls him a mité or spirit, but says nothing about his arrival) took a pestle for pounding paddy, and with it lifted up the big, black pot so that the sun could shine in" [4]).

Es ist hier zu untersuchen, ob Maspero nicht in seinem Skeptizismus gegenüber der alten Geschichte hier zu weit geht, und die Erzählung von der Empörung der "Neun Li", die die Sitte des "unbeschränkten Verkehrs zwischen Himmel und Erde" in China einführten, nicht doch, wie Conrady annimmt, einen historischen Kern enthält [5]). Das aber scheint mir durch die angeführten indochinesischen Parallelsagen sicher erwiesen, dass der Ausdruck "die Verbindung zwischen Erde und Himmel abschneiden" einer alten Schöpfungsmythe entnommen ist, ob nun, wie Maspero meint, die ganze Erzählung des Kuo-yü lediglich die Euhemerisierung einer solchen darstellt, oder ob, was ich zunächst eher annehmen möchte, dieser mythologische Ausdruck zur Charakterisierung eines histori-

---

1) Maspero, *Légendes*, p. 95—96.
2) J. P. Mills, *The Lhota Naga*, (1922), p. 172.
3) Das. p. 173, note.
4) A, Playfair, *The Garos*, (1909), p. 84.
5) Conrady *l.c.*; vgl. auch Franke, *Geschichte des chinesischen Reiches* (1930), I, 53.

schen Vorgangs benutzt worden ist [1]). Und die Existenz einer solchen Mythe scheint mir nun noch durch verschiedene andere, bisher m.W. nicht beachtete Stellen in der alten Literatur belegt zu sein.

Die älteste Stelle, an der ich diese Überlieferung feststellen konnte, findet sich bei Han Fei-tse [2]) und lautet: **唯夫與天地之剖判也俱生、至天地之消散也不死不衰者、謂常** "Nur das, was mit der Trennung (p'ou-p'an) von Himmel und Erde zusammen entstand und bis zur Zerstörung (siao-san) von Himmel und Erde nicht stirbt noch abnimmt, heisst ewig".

Das P'ei-wen-yün-fu, das diese Stelle nicht enthält, führt dann s.v. p'ou-p'an noch drei weitere an, in denen die Verbindung im gleichen Sinne vorkommt. Die erste ist aus dem Meng-tse-chuan des Shi-ki [3]) und lautet: **(鄒衍)引天地剖判以來五德轉[4])移治各有宜** "(Tsou Yen) führte an, dass seit der Trennung des Himmels und der Erde, die fünf Kräfte alles veränderten und regierten, gemäss dem, was ihnen entsprach".

Eine weitere Passage findet sich im Lu Kia-chuan des Shi-ki [5]): **自天地剖判未始有也** "Seit der Trennung von Himmel und Erde gab es noch keinen solchen".

Endlich führt das P'ei-wen-yün-fu noch eine Stelle aus Yang Hiung's Kü Ts'in mei-sin **劇秦美新** an, die ich leider nur nach ihm zitieren kann, da mir das Original nicht zugänglich ist: **玄黃剖判上下相嘔** "Bei der Trennung des Blauen und der Gelben [6]) stiessen Oben und Unten sich gegenseitig aus" [7]).

---

1) Vgl. auch Granet, *Danses et Légendes de la Chine ancienne* (1926), p. 255, note 1.

2) *Han Fei-tse* 20 (6, 4b – 5a). 3) *Shi-ki* 74, 1, 1b.

4) Der Text des *P'ei-weu-yün-fu* hat statt **轉潛** "verborgen".

5) *Shi-ki* 97, 2, 3b. 6) Des Himmels und der Erde.

7) [Toute cette dissertation de Yang Hiong se trouve dans le ch. 48 du *Wen siuan*. — P. P.]

In den unter siao-san angeführten Stellen des P'ei-wen-yün-fu findet sich nichts Einschlägiges. Das Ts'e-yüan hat die beiden Verbindungen überhaupt nicht.

Diese Stellen zeigen jedenfalls, dass es im alten China eine Weltschöpfungsmythe gegeben hat, die die Schöpfung mit der Trennung des Himmels von der Erde beginnen liess, und die, was aus Han Fei hervorgeht, auch ein Korrelat in eine Weltuntergangsmythe hatte, die Himmel und Erde zerstört werden liess. Angesichts der verhältnismässig späten Überlieferung der beiden Mythen könnte man ja nun auf den Gedanken kommen, dass sie vielleicht spätes, aus indischer oder anderer fremder Quelle übernommenes Lehngut seien; aber das verbieten schon die beiden Ausdrücke p'ou-p'an und siao-san, die fraglos alte Dopplungen vorklassischen Charakters sind. Ausserdem findet sich eine sehr ähnliche Vorstellung bei den nächsten Verwandten der Chinesen, den Miao-tse: "Au commencement, l'eau et la terre étaient mélangées; le Seigneur du Ciel les sépara; après cette séparation, la végétation apparut sur la terre" [1]). Wir haben also hier bei den Chinesen wie bei den Miao-tse echte Weltschöpfungssagen, während die Andeutung des Shu-king ebenso wie die erwähnten Legenden der Indochinesen Hinterindiens eigentlich keine solchen sind, da sie schon die Existenz der Götter und Menschen voraussetzen und, ähnlich den von Maspero zusammengestellten Sundflutsagen [2]), mehr eine Neuordnung der Welt als eine eigentliche Schöpfung behandeln.

Es finden sich nun in der alten Literatur noch einige weitere Hinweise, dass eine solche Schöpfungssage bestanden hat. So heisst es in K'ü Yüan's T'ien-wen, V. 2—3:

---

1) Savina, *Histoire des Miao* (1924), p. 244, n. 1.

2) Trotz den von Maspero (l.c. p. 47, n. 1) geäusserten Bedenken möchte ich diesen eingebürgerten Ausdruck beibehalten. Das Wort is wenigstens für den deutschen Leser so sehr ein konventioneller Ausdruck geworden, dass er dabei nicht mehr die Vorstellungen von Sünde und Strafgericht hat.

上下未形、何由考之。
冥昭瞢闇、誰能極之。

"Dass Oben und Unten gestaltlos waren, woher erfährt man das? Dass Dunkel und Helle in Dämmrung zusammenflossen, wer konnte es ergründen?"

Und weiter in V. 5—6:

明明闇闇、惟時何爲。
陰陽三合、何本何化。

"Dass Licht zu Licht und Dunkel zu Dunkel wurde, welches (Wesen?) hat das gewirkt?
Yin und Yang selbdritt vereinigt — was ist der Ursprung, welches die Wandlungen?" [1])

Hier ist die Schöpfungssage allerdings schon durch Einführung der Yin-Yang-Lehre ins Philosophische gehoben; indes scheint K'ü Yüan doch noch einen in den bisher behandelten, freilich nur sehr fragmentarischen Überlieferungen nicht erwähnten ganz primitiven Zug bewahrt zu haben, nämlich die Erschaffung der Welt durch einen persönlichen Schöpfer. Wenigstens weist auf einen solchen die Frage "wer hat das gewirkt" hin, was denn auch der Kommentar des Chu Hi durch 是何物之所爲乎 "welches Wesen hat das gewirkt" erklärt; Chu Hi gibt dann selbst allerdings, dem philosophischen Standpunkt einer späteren Zeit entsprechend, Yin, Yang und den Himmel als die unpersönlichen weltschaffenden Potenzen an.

Dann findet sich eine weitere, bereits mit andern Vorstellungen verquickte Weltschöpfungsmythe bei Huai-nan-tse 7, 1a:

故未有天地之時、惟像無形、芴芴冥冥、芒芠漠閔、洞濛鴻洞、莫知其門。有二神混生、經天營地。孔乎、莫知其所終極。滔乎、莫知

1) Vgl. dazu Conrady-Erkes, *Das älteste Dokument zur chinesischen Kunstgeschichte* (1931), p. 118—19 und p. 144 ff.

其所止息。於是乃別爲陰陽。離爲八極。剛柔相成。萬物乃形。煩氣爲蟲。精氣爲人。故精神天之有也、而骨骸者地之有也。精神入其門、而骨骸反其根。我尙何存。"Vor alters, zur Zeit, da es noch nicht Himmel und Erde gab, da war nur eine Idee ohne Gestalt, ganz tief, ganz dunkel, weit, verfinstert [1]), wüst, traurig, wogend, wild, überströmend, verworren [2]). Niemand kennt ihre Pforte [3]). Es gab zwei Geister, chaotischer Geburt, sie ordneten den Himmel und bauten die Erde auf. Weit, o! niemand kennt ihr Ende. Überströmend, o! niemand weiss, wo sie aufhören. Darauf trennten sie sich und wurden Yin und Yang [4]). Getrennt bildeten sie die acht Gipfel [5]). Das Harte und Weiche wurden zusammen erzeugt; alle Dinge wurden dann gestaltet. Ein un-

1) 芠 scheint ein ἅπαξ λεγόμενον zu sein, da das Tse-tien nur diese eine Stelle dafür beibringt. Die im Tse-tien angeführten Wörterbücher Yü-p'ien und Tsi-yün erklären es als 草 "ein Kraut"; Couvreur wohl auf Grund dieser Angabe, die auf Analyse des Schriftzeichens zu beruhen scheint, durch "couvert d'herbes", was aber für diese Stelle jedenfalls nicht zutreffen kann; es muss hier in übertragener Bedeutung gebraucht sein. Das Ts'e-yüan erklärt die Verbindung 芒芠 durch 無形 "gestaltlos", was jedenfalls nur eine auf dieser Stelle beruhende und m.E. wenig glückliche Konjektur ist, da 無形 ja schon vorher als Prädikat der Idee genannt ist.

2) 鴻 *hung* steht für das gleichlautende 洪; 濛 *meng* ist eigentlich ein feiner Regen; 濛鴻 *meng-hung* ist ein stehender Ausdruck für "chaotisch", hier aber wohl noch nicht als Kompositum aufzufassen, da dies den Rhythmus des Verses stören würde.

3) Bis hierher ist das Kapitel eine stark abweichende Variante von Lao-tse c. 25, die sich mit abermaligen starken Veränderungen auch bei Wen-tse 1, 1a findet (vgl. Erkes, *Die Anfänge des Taoismus*, Sinica 3 (1928), p. 127). Der letzte Satz findet sich auch im Lü-shi Ch'un-ts'iu 15, 3 (Wilhelm, *Frühling und Herbst des Lü Bu Wei*, p. 214—15).

4) Der Kommentar erklärt die beiden Geister als "die Geister von Yin und Yang", was aber doch wohl nicht der Fall sein kann, da beide sich ja erst in Yin und Yang verwandeln. S. weiter unten im Text.

5) Nach dem Kommentar die Gipfel der acht Weltgegenden; vgl. dazu Erkes, *Das Weltbild des Huai-nan-tze* (OZ 1917), Anm. 133; Haloun in AMaj 1924, p. 105, n. 4; Erkes in *T'oung Pao*, 1925, p. 48, n. 3.

reiner (?) [1]) Hauch bildete die Tiere. Ein reiner Hauch bildete die Menschen. Daher ist der Geist das, was zum Himmel gehört, und das Knochengerüst das, was man von der Erde hat. Der Geist geht in seine Pforte ein, und das Knochengerüst kehrt zu seinem Ursprung zurück. Wo bleibt das Ich noch?" [2])

Hier wird also die Weltschöpfung zwei Geistern zugeschrieben. Die Ansicht des Kommentars, dass damit die "Geister von Yin und Yang gemeint seien, kann nicht zutreffen, da ja der Text weiterhin sagt, dass die Geister sich erst in Yin und Yang verwandelten. Vielmehr sind damit augenscheinlich die Geister gemeint, denen sonst die Erschaffung der Welt zugeschrieben wird, nämlich der Himmelsgott und die Erdgöttin, die hier nicht direkt mit ihren Schöpfungen identifiziert, sondern als persönliche Wesen vorgestellt sind, die Himmel und Erde "ordnen und aufbauen", also die Gebiete ihrer Wirksamkeit hervorbringen. Das wirklich Himmel und Erde gemeint sind, zeigt der Ausdruck "darauf aber trennten sie sich", was ja in allen oben zusammengestellten Fragmenten von der Rolle des Himmels und der Erde bei der Schöpfung gesagt ist, und ebenso das folgende "Getrennt bildeten sie die acht Gipfel", die die Verbindungsglieder zwischen Himmel und Erde sind. Die ebenfalls auf sie angewandten Redensarten "Weit, o, niemand kennt ihr Ende; überströmend, o, niemand weiss, wo sie aufhören" zeigen, dass wie auch sonst in China und anderwärts die Trennung des persönlichen Gottes von dem Naturobjekt, das er vorstellt, nicht streng durchgefürt ist. Mit dem Ausdruck, dass Himmel und Erde nach ihrer Trennung Yin und Yang wurden, ist wohl ge-

---

1) 煩, eigentlich warm, dann störend, lästig, wird vom Kommentar durch "verworren" erklärt, wohl in Hinblick auf Shu IV, 8, 2, 11: 禮煩則亂 "sind Zeremonien lästig, dann werden sie verworren".

2) Die beiden letzten Sätze sind ein Zitat aus Lie-tse 1, 4a (Wilhelm, *Liä Dsi* p. 4), wo sie selbst wieder als Zitat aus einem Huang-ti-shu angeführt sind.

meint, dass sie erst seit ihrer Trennung die weibliche und männliche Potenz vorstellen, die sie in ungetrenntem Zustand noch nicht jedes für sich repräsentieren konnten.

Wie hat man sich nun aber den Vorgang der "Trennung von Himmel und Erde" vorgestellt? Wenn wir die angeführten Mythen der primitiven Indochinesen zum Vergleich heranziehen, so möchte man zunächst annehmen, dass damit lediglich die durch einen Heros bewirkte Trennung der beiden materiellen Naturkörper gemeint sei. Aber Huai-nan-tse's Angabe, dass die Getrennten zwei Geister waren, lässt doch vermuten, dass die Sage ursprünglich von der Trennung zweier geschlechtlich vereinigter göttlicher Wesen handelte und erst später eine nüchternere Form annahm. Es ist ja in der Tat auch kaum verständlich, wie die Idee einer ursprünglichen Vereinigung des Himmels mit der Erde überhaupt entstehen konnte, wenn nicht der Gedanke einer sexuellen Verbindung der welterzeugenden Gottheiten ihr zugrundeliegt. Zugunsten dieser Annahme sprechen nun auch die Parallelsagen, die sich im Stillen Ozean bei den austrischen Völkern finden, die mit den Indochinesen ja ursprünglich sprach- und stammverwandt sind und deren Überlieferungen daher möglicherweise sogar genetisch mit der altchinesischen Mythologie zusammenhängen könnten.

Die bekannteste unter den pazifischen Mythen von der Trennung des Himmels und der Erde ist die der Maori: "The Heavens which are above us, and the Earth which lies beneath us, are the progenitors of men, and the origin of all things. For formerly the Heavens lay upon the Earth, and all was darkness. They had never been separated..... So the children of Heaven and Earth agreed to rend their parents asunder..... At last arose Tane-Mahuta, the Forest God, to battle against the Heaven and Earth. His arms proved too weak, so bending down his head, and pushing upwards with his feet, he tore them asunder..... Upwards he sent one

and downwards the other, and thence comes the saying, "Tane pushed, and Heaven and Earth were divided. He is it who separated night from day. Immediately on the separation of Heaven from Earth, the people became visible, who had hitherto been concealed between the hollows of their parents' breasts" [1]).

In ähnlicher Form erscheint die Mythe dann auch auf den Gilbertinseln [2]), auf Tonga [3]), Fakaofu und Nauru [4]) und sonst [5]). Da nun auch das alte China sich den Himmel und die Erde als anthropomorphe — ursprünglich theriomorphe — Gottheiten vorstellte, so ist anzunehmen, wie das Laufer schon getan hat [6]), dass auch die Vereinignng von Himmel und Erde als ein geschlechtlicher Akt aufgefasst wurde und der Mythus von der Trennung von

---

1) Bastian, *Die heilige Sage der Polynesier* (1881), p. 36—38. Zu dem letzten Satz findet sich noch die Anmerkung: "This is the beginning of first animal life".

2) Bastian, *Die mikronesischen Colonien* (1899), p. 78 und 149.

3) Bastian, *Inselgruppen in Oceanien* (1883), p. 28.

4) P. Hambruch, *Nauru* (1915), p. 279—80. — Für deu Hinweis auf das pazifische Material bin ich Herrn Dr. Hans Damm zu Dank verpflichtet.

5) Vgl. die Zusammenstellung bei B. Mahling, *Die Ansichten der Oceanier und Indianer über die Erde* (Leipziger Diss., 1902), p. 68—70. Der Autor weist (p. 70, n. 6) auch auf das Vorkommen der Mythe in Afrika bei den Yoruba und Wamba hin; wie mir Herr Dr. W. Schilde freundlich mitteilt, ist sie auf afrikanischem Boden noch viel weiter verbreitet. Ebenso erscheint sie, worauf mich Herr Dr. Schilde ebenfalls aufmerksam macht, in Südamerika bei den brazilianischen Tembe (Koch-Grünberg, *Indianermärchen aus Südamerika* [1921], p. 187—88); dort wird der Himmel durch gemeinsame Anstrengung der Vögel emporgehoben. Auch in Nordwestamerika scheint sich bei den Nutka eine Spur davon zu finden (Boas in Verhandlungeu der Berliner Gesellschaft für Anthropologie 1892, p. 333). Eine Verbindung zwischen den indochinesischen Mythen und denen des Pacific stellt vielleicht die Erzählung der Dayak dar, bei denen der Himmel, aus essbarer Substanz bestehend, anfangs nahe über der Erde lag und den Menschen zur Nahrung diente, vom Weltschöpfer aber dann aus Ärger darüber, dass sein Sohn den Menschen den Reisbau und den Gebrauch des Eisens beibrachte, in die Höhe gerückt wurde (F. Grabowsky, *Die Theogonie der Dajaken auf Borneo*, Internat. Archiv für Ethnographie 1892, p. 118, zitiert bei Mahling p. 70, n. 6). Das Emporschieben des Himmels als Strafe scheint einzig dazustehen und ist wohl eine sekundäre Umdeutung.

6) S. o. Text zu Anm. 2. Zu den von Laufer erwähnten Yi-King-Stellen vgl. Wilhelm, *I-ging*, I, 8, 203, 207—8, 211; II, 15, 16, 18, 20, 21, 23, 56, 59, 60, 130—31, 156, 169.

Himmel und Erde ursprünglich ähnlich lautete wie die Erzählung der Maori [1]). Der Himmel wurde also als der Erzeuger [2]), die Erde als die Gebärerin der Schöpfung aufgefasst.

Nun liegt die Frage nahe, ob der Mythus von der Erzeugung der Welt nicht bereits die Fortbildung einer noch älteren Form ist, die auf eine Zeit zurückgeht, in der das Wesen der Zeugung noch unbekannt war, die noch keinen Vater im späteren Sinne, sondern nur eine Mutter kannte und demgemäss in ihrer Kosmogonie auch nur eine göttliche Erdmutter, aber noch keinen himmlischen Vater besass. Es liegen nun tatsächlich auch Andeutungen vor, dass das älteste China ursprünglich nur eine Erdmutter kannte, die eine ältere und höhere Gottheit als der Himmel war. Dass die Erde anfänglich vor dem Himmel rangierte, geht schon daraus hervor, dass sie zuerst vor ihm genannt wird [3]), und dass sie als die eigentliche Urheberin der Schöpfung galt, zeigt eine Stelle des Li-ki, nach der ihr als dem "Ursprung" (本) und "Anfang" (始) geopfert wurde [4]). Dann aber haben wir in der von den Taoisten überlieferten alten südchinesischen Kosmogonie die Angabe, dass die Welt von einer Urmutter, einem "dunklen Tierweibchen", hüan p'in 玄牝, geboren wurde, wie Lao-tse und Lie-tse berichten [5]).

---

1) Ein Rest einer solchen Vorstellung hat sich auch bei den Naga von Manipur erhalten, bei denen ebenfalls der Himmel männlich, die Erde weiblich ist und Erdbeben als die Folgen ihrer ehelichen Umarmungen gelten, "whence all fertility, all growth on the earth has its origin". T. C. Hodson, *The Naga Tribes of Manipur* (1911), p. 127.

2) Diese Auffassung ist festgehalten in stehenden Wendungen wie 天生烝民 "der Himmel erzeugte alles Volk" (Shi 3, 3, 6, 1), die in der alten Literatur häufig sind.

3) So hiess das Orakelbuch der Shang 坤乾之義 *k'un k'ien chi yi* "der Sinn von Erde und Himmel" (Li-ki 7, 1, 5, Li-yün, Couvreur, *Li-ki* I, 502). Auch die Verbindung 地天 *ti t'ien* "Erde und Himmel" findet sich, und zwar sehr bezeichnend an der oben behandelten Stelle Shu V, 27, 6.

4) Li-ki 9, 1, 21 (Kiao-t'e-sheng, Couvreur, *Li-ki* I, 588).

5) Lao-tse c. 6; Lie-tse 1, 2a (Wilhelm, *Liä Dsi* p. 4), wo die Stelle als Zitat aus einem verlorenen Buch des Huang-ti erscheint. Vgl. Conrady, *Zu Lao-tze* cap. 6, AMaj 1931, p. 150.

Obwohl das Urtier nach den taoistischen Autoren schon vor "der Geburt des Himmels und der Erde" existierte [1]), ist es doch, wie Conrady vermutet hat [2]), wohl nicht ohne Zusammenhang mit der Auffassung der mütterlichen Erde als einer Stute, die sich im Yi-king findet [3]). Die Vorstellung einer Urmutter, von der alles seinen Ausgang nimmt, erscheint dann auch bei andern indochinesischen Völkern. So verehren die Chin eine weibliche Gottheit unter dem Namen Mutter Li als Urahn des menschlichen Geschlechtes [4]), und die Khasi kennen eine Ka Puron, den ersten mütterlichen Ahn, und verehren am meisten die Ka Iawbei oder Clanmutter und die Ka Iawbei Tymmen, Grossmutter des Subclans [5]). Die Verehrung weiblicher Ahnen ist ja auch in China dem Kult der männlichen Vorfahren vorausgegangen, wie noch die Chou der Sien-pi 先妣 "Ersten Mutter", ihrer Stammutter Kiang Yüan 姜嫄, an erster Stelle opferten [6]), und gleich der Vorstellung einer Urmutter der Welt ist sie ein Überlebsel aus mutterrechtlicher Zeit [7]). Eine Reminiszenz an die Idee der Urmutter ist es wohl auch noch, dass nach der Überlieferung der Lushei Kuki die Menschen aus einem Erdloch gekommen, also "erdgeboren"

---

1) S. die Zusammenstellung des einschlägigen Materials bei Erkes, *Die Anfänge des Taoismus*, Sinica 3 (1928), p. 124—33.

2) Conrady, *China*, p. 515.

3) Hex. 2; Wilhelm, *I-ging*, I, 15; II, 6.

4) Heine-Geldern, *Mutterrecht und Kopfjagd im westlichen Hinterindien*, Mitt. der Anthropologischen Gesellschaft, Wien, 1921, p. 118—19.

5) Camerling, *Über Ahnenkult in Hinterindien* (1928), p. 138.

6) Chou-li 6, 3a (Biot II, 32); cf. Conrady, *China*, p. 515. Nach dem Kommentar zum Chou-li hatte Kiang Yüan einen sondern Tempel und eigne Opfer, weil sie mit niemanden gepaart war (姜嫄無所妃、是以特立廟而祭之). Sie stellte also wirklich, wie auch ihr Name Yüan 嫄 "Urmädchen, Urfrau" zeigt, das allererste Wesen ihres Clans dar, von dem auch das Shi-king 3, 2, 1, 1 berichtet: 厥初生民、時維姜嫄 "Die zuerst das Volk gebar, das war Kiang Yüan".

7) Vgl. Quistorp, *Männergesellschaft und Altersklassen im alten China*, Mitt. des Seminars f. Orient. Sprachen, 1916, S—A, p. 56—57.

sind [1]). Und auch die chinesische Schöpfungssage, dass Nü Kua die Menschen aus Erde geschaffen habe, also Urheberin des Menschengeschlechtes sei [2]), stammt, wenn auch erst in später Quelle überliefert, doch ihrem Charakter nach zweifellos noch aus einer Zeit, in der die Frau den Primat hatte und dem Weiblichen daher auch die erste Rolle in Kosmos und Kosmogonie zugeschrieben wurde.

Mit der Vorstellung, dass die Welt von einem Urwesen geboren sei, hängt endlich die zusammen, dass sie selbst nur der verwandelte Körper eines solchen ist. Die bekannte Sage von P'an-ku, aus dessen Leib die Welt entstand, ist freilich erst spät belegt [3]) und vielleicht wie die ganze Vorstellung von diesem Weltschöpfer aus fremder Quelle gekommen [4]); aber trotzdem fehlt es nicht an Andeutungen dafür, dass eine derartige Vorstellung auch dem alten China nicht unbekannt war. So heisst es bei Lü Pu-wei: 天地萬物一人之身也、此之謂大同 "Himmel, Erde und alle Wesen sind der Körper eines Menschen; das heisst die "Grosse Vereinigung" [5]). Ebenso sagt Wen-tse: 天地之間一人之身也、六合之內一人之形也 "Der Zwischenraum zwischen Himmel und Erde ist eines Menschen Körper; was zwischen den sechs Richtungen liegt, ist die Gestalt eines Menschen" [6]). Und ähnlich Huai-nan-tse: 天地宇宙一人

---

1) Shakespear, *The Lushei Kuki Clans* (1912), p. 94.

2) Maspero, *Légendes*, p. 54, nach einem im T'ai-p'ing-yü-lan 78, 13a erhaltenen Fragment aus dem Feng-su-t'ung.

3) M. W. zuerst im Shu-yi-ki 1, 1a.

4) Vgl. Conrady, *China*, p. 522.

5) Lü-shi Ch'un-ts'iu 13, 1 (Wilhelm, *Lü Bu We*, p. 160). Wilhelm schiebt ein "gleichsam" ein ("sind gleichsam der Leib eines Menschen"), wodurch der Sinn des Textes zerstört wird.

6) Wen-tse 9, 18b. Der Ausdruck "der Zwischenraum zwischen Himmel und Erde" spielt auf Lao-tse c. 5 an.

之身也、六合之內一人之制[1]也 "Himmel und Erde, Raum und Zeit sind der Körper eines Menschen; was zwischen den sechs Richtungen liegt, ist die Gestalt eines Menschen" [2]).

Das alte China besass also augenscheinlich eine ganze Reihe verschiedener Schöpfungsmythen, die zwar wie seine ganze Mythologie nur in Bruchstücken erhalten sind, sich aber, besonders wenn die Sagen der stammverwandten Völker zum Vergleich herangezogen werden, doch noch unzweideutig erkennen lassen.

---

1) 制 steht nach dem Kommentar, der dazu auf den Wortlaut der angeführten Wen-tse-Stelle verweist, fälschlich für 形 [, vraisemblablement à raison de l'emploi ancien de 刑 *hing* pour 形 *hing*. — P. P.].

2) Huai-nan-tse 8, 4a.

MÉLANGES.

Une phrase obscure de l'inscription de Si-ngan-fou.

Une des phrases les plus obscures de l'inscription nestorienne de Si-ngan-fou est celle où il est question de la tentation et de la chute d'Adam. Elle est ainsi conçue (le sujet étant "Satan" de la phrase précédente): **間平大於此是之中。隙冥同於彼非之內** *kien p'ing-ta yu ts'eu che tche tcheng; k'i ming-t'ong yu pei fei tche nei.* M. Moule (*Christians in China*, 35—36) a adopté l'essentiel d'une traduction que je lui avais proposée: "He insinuated [the idea of] equal greatness [with God] into the original good; he introduced [the theory of] the mysterious identity [of being and not-being] into the evil that had resulted". Ma propre traduction française était: "Il intercala l'égalité de grandeur au milieu de ceci [qui était] bien; il inséra l'identité mystérieuse à l'intérieur de cela [qui fut] mal".

Dans un compte rendu justement élogieux du livre de M. Moule (*Oriental. Literaturzeitung*, 1931, n^0 6, col. 577—582), M. O. Franke a dit ne pouvoir pas plus accepter la traduction de M. Moule que celles de ses prédécesseurs. Une allusion à la mystique bouddhique lui paraît hors de place dans ce récit du péché originel chrétien. Le mot **間** *kien* pourrait à la rigueur, dit-il, être rendu par "insinuate", mais non le mot **隙** *k'i*, qui ne peut signifier que "séparer", "faire une fente dans", etc. En outre, M. Franke s'étonne que les traducteurs n'aient pas songé à la Genèse, 3, 5, où le serpent dit à Eve: "*Scit a enim Deus quod in quocumque die cum ederitis,*

ex eo aperientur oculi vestri et eritis sicut dii scientes bonum et malum". Toujours d'après M. Franke, le sens de la phrase chinoise résulte nettement de cette citation, et il faut comprendre: "Er machte einen Spalt in (dem Zustande) der gleichmässigen Erhabenheit (der Unbewusstheit) hinsichtlich dessen, was gut ist, und eine Öffnung in (dem Zustande) der dunklen (unbewussten) Einheitlichkeit hinsichtlich dessen, was böse ist." Ce que M. Franke glose ainsi: "Satan öffnete der bisherigen seligen zweifelfreien dunklen Unbewusstheit des reinen Menschen das Tor, so dass das Licht der Unheil bringenden Erkenntnis von Gut und Böse hereindrang."

Sur deux points précis, on peut répondre à ces remarques de M. Franke. Lui-même n'a eu qu'incidemment à s'occuper de l'inscription de Si-ngan-fou, et il sait bien d'ailleurs qu'elle abonde en citations; mais, s'il l'avait étudiée à fond, il aurait vu que la terminologie, même dans la partie dogmatique, en est toute chargée d'emprunts faits au taoïsme et au bouddhisme, en particulier à l'"Inscription du Temple des Dhūta" qui est insérée au ch. 59 du *Wen siuan*. Par ailleurs, plusieurs des traducteurs ou commentateurs anciens, tout comme moi-même, n'ont pas négligé le passage de la *Genèse*, car c'est sur lui que nous avons basé une partie de notre interprétation.

Quant au fond même des choses, je ne crois pas que la version proposée par M. Franke marque un progrès, ni soit même conciliable avec la lettre du texte, mais, dans un cas aussi sujet à controverse, il me paraît préférable de laisser à tout sinologue le soin de se faire une opinion en connaissance de cause; le caractère du livre de M. Moule ne permettait pas les notes développées; je reproduirai donc ci-après, sans y rien changer et en ajoutant seulement quelques notes entre crochets, ce qui concerne ce passage dans le commentaire encore inédit de l'inscription que j'ai rédigé dans l'hiver de 1919—1920:

"*Kien p'ing-ta yu-ts'eu che tche tchong; k'i ming-t'ong yu pei fei tche nei.* Ces deux propositions parallèles ont paru à bon droit fort obscures. Voici les principales traductions antérieures: "The opening thus commenced in his virtue gradually enlarged, and by this crevice in his nature was obscured and rendered vicious" (Wylie). "A breach wide and great was made in its judgments of what was right, and it was drawn, as through an opening, into the gulph of (Satan's) perversities" (Legge). "Diduxit rectitudinis dignitatem ab hujus boni medio, admisitque confusionis similitudinem cum suae perversitatis statu", et "Ouvrant une brèche dans cette grandeur morale, au milieu de cet heureux état, il y introduisit la ressemblance de la confusion" (Havret). "Disturbed the great (moral) equilibrium in (man's) goodness by the introduction of the likeness of confusion (which was) in his own wickedness" (ancienne traduction de M. Moule). "The perfect attainment of goodness on the one hand, and the entire exemption from wickedness on the other became alike impossible for him" (Saeki). "[Satan] cunningly held out hopes of happiness greater than that to be found in this [i.e. Adam's] state of righteousness, but introduced darkness similar to that existing in his own state of sin" (L. Giles) [1]). A toutes ces versions, j'ajouterai celle de Palladius, dont on n'a jamais parlé. Palladius a expliqué ce passage dans son article *Starinnye slédy Khristianstva v Kitaé* (*Vostočnyï sbornik*, t. I, p. 8). Sa traduction littérale est: "Il [Satan] a écarté la grandeur de l'égalité en ce qui est ainsi (*v tom čto tak*); il a ouvert la confusion en ce qui n'est pas ainsi (*v tom čto ne tak*)"; et il glose ainsi: "Autrement dit, [Satan] a fait oublier à l'homme que, par l'exécution des commandements [divins], il conserverait l'égalité avec la Divinité (l'image et la ressemblance divines), et

---

1) [La traduction récente d'Ignatius Ying-ki dans *Bull. No. 5 of the Cath. Univ. of Peking*, oct. 1928, p. 91, est ici une paraphrase ("diverting him from the smooth path of righteousness and ensnaring him in the dark pit of iniquity").]

lui promit que, par la désobéissance aux commandements, il serait identique à Dieu."

"De toutes ces interprétations, et sans parler d'autres encore plus aberrantes dont je n'ai rien dit, celle du P. Havret, inspirée de l'ancien commentaire chinois du P. Diaz et suivie à son tour par M. Moule [1]), et d'autre part celle de Palladius sont les seules à construire la phrase chinoise correctement. La parallélisme rigoureux des deux phrases oblige à voir dans 間 *kien* et 隙 *k'i* deux mots qui se répondent, et la construction même ne laisse aucun doute que ces deux mots sont pris ici en valeur verbale. *Kien* signifie "intervalle", "séparation", et *k'i* est au propre une "crevasse" dans un mur. Les deux mots s'unissent en une expression *kien-k'i* qui signifie, au figuré, soit "occasion", ou plus rarement "loisir" (cf. *kien-k'i*, "occasion", au § 27 de *Meou-tseu* [2]), ou l'expression développée 伺間候隙, "épier les occasions"), soit "désaccord" (cf. le *Dictionnaire* de Giles). L'existence de cette expression suffit à établir que, dans notre texte, les deux mots non seulement doivent jouer le même rôle grammatical, mais avoir, selon moi, des sens pratiquement identiques. La traduction du P. Havret et celle de Palladius donnent à *k'i* un sens à peu près contraire de celui de *k'ien*; je crois que c'est à tort. Les deux mots doivent signifier "écarter", c'est-à-dire avoir pour régime l'objet même qu'on disloque, ou au contraire "intercaler", c'est-à-dire s'appliquer à ce qu'on insère dans la fente de l'objet disloqué.

"Pour en décider, voyons la suite des deux phrases. Les expressions *ts'eu che* et *pei fei* sont suffisamment claires, sinon quant à ce qu'elles désignent ici, du moins en ce qui concerne leur sens littéral. Le P. Havret a déjà rappelé les expressions analogues de *Tchouang-tseu* (ch. 2) et de *Lie-tseu*; le rapprochement s'impose en

1) [Je visais ici l'ancienne traduction de M. Moule, indépendante de la mienne.]

2) [Cf. la tradnction dans *T'oung Pao*, 1920, 317.]

effet et on le retrouve dans le commentaire de P'an Chen. *Ts'eu che* est "ceci qui est bien"; *pei fei* est "cela qui est mal". Restent les deux autres expressions qui se correspondent, *p'ing-ta*, mot-à-mot "grandeur égale", et *ming-t'ong*, mot-à-mot "identité mystérieuse". M. L. Giles s'est trompé, je crois, en voulant dissocier *p'ing-ta* et *ming-t'ong* (*Bull. Sch. Or. Lang.*, 1917, 95—96; 1918, 17), et les traducteurs précédents n'ont pas tous "strangely missed" la construction grammaticale de ce passage. Si on coupe comme le veut M. Giles, *p'ing* et *ming* restent tout seuls et insuffisamment déterminés; le sens de *kien* ne correspond plus à celui de *k'i*; enfin *tche-tchong* et *tche-nei* non seulement n'ont plus de raison d'être en fin de proposition, mais font même obstacle à la construction grammaticale si on ne supplée pas à leur suite 者 *tchö* ou un mot analogue. D'ailleurs, si des Chinois se trompent souvent dans l'interprétation d'un texte, il est plus rare qu'ils se méprennent sur sa construction et son rythme, et les deux commentaires de Yang Jong-tche et de P'an Chen ont bien construit comme la plupart des traducteurs européens. Nous garderons par suite *p'ing-ta* et *ming-t'ong*.

"*P'ing-ta* n'est pas attesté dans les textes. J'avais songé un moment, vu l'ancien emploi fréquent de 大 *ta* pour 太 *t'ai*, à lire *p'ing-t'ai*, et à en rapprocher le 平太 *p'ing-t'ai* (texte de Wang Pi) ou 平泰 *p'ing-t'ai* du § 35 du *Tao tö king*; mais l'inscription distingue régulièrement *ta* et *t'ai* et il n'y a pas de raison de supposer que le présent passage fasse exception. Je m'en tiens donc finalement à *p'ing-ta*, expression nouvelle qui a fait vraisemblablement partie du vocabulaire technique des Nestoriens sous les T'ang; *p'ing* y est déterminatif de *ta* comme le serait 並 *ping*; de même qu'on a 平行 *p'ing-hing* et 並行 *ping-hing*, 平肩 *p'ing-kien* et 並肩 *ping-kien*, etc.

"Ces traductions littérales acquises, quel sens recouvrent elles?

Le commentaire de Yang Jong-tche a donné une explication compliquée et bizarre. *Ts'eu che* serait "ce [cœur-ci qui] tient pour véridiques [les paroles de Satan]", et *pei fei* désignerait "ce [cœur-là qui] tient pour fausses [les paroles de Dieu]". Le mot *kien* signifierait "intercaler" et le mot *k'i* "ouvrir la route du désaccord" (開嫌隙之路). La "grandeur égale" serait l'"égalité à Dieu" (侔於上帝) promise par Satan à Adam. L'"identité mystérieuse" serait l'"identité obscure", "secrète"; Satan a promis à l'homme qu'il serait l'égal de Dieu, mais "en réalité [l'homme] devient ainsi secrètement identique au démon" (而暗中實同於魔鬼也). Le commentaire de P'an Chen, où on trouve l'expression 乘間伺隙, semble avoir interprété *kien* et *k'i* au sens de "profiter de", "prendre prétexte de". *Ts'eu che* est, selon P'an Chen, l'homme fidèle aux ordres de Dieu; *pei fei* est l'homme après qu'il a cédé aux conseils du démon. *P'ing-ta* est l'égalité à Dieu promise par le démon (可與上帝平大). Pour *ming-t'ong*, P'an Chen propose une théorie singulière. On a dans *Houai-nan-tseu* et dans *Wen-tchong-tseu* deux passages très apparentés où il est question de l'homme primitif aux regards incertaines (瞑瞑 *ming-ming*), à la démarche chancelante, encore dans l'ignorance (侗然 *t'ong-jan*). P'an Chen veut que 冥同 *ming-t'ong* soit pour 瞑侗 *ming-t'ong*; nous ne nous arrêterons pas à cette hypothèse qui ne repose sur rien.

"Voyons maintenant ce qu'il y a à prendre dans ces interprétations diverses. Le premier point d'importance me paraît être l'explication de *p'ing-ta* par "égalité à Dieu". Palladius avait déjà adopté cette version littérale, mais entendait par là la simple ressemblance indiquée par "ad imaginem similitudinis suae fecit illum". Je crois que la glose de Palladius est inexacte; *p'ing-ta* implique vraiment la "grandeur égale" et non la simple "ressemblance", et il me paraît bien que Yang Jong-tche et P'an Chen ont raison d'y voir l'"égalité à Dieu" promise par Satan à nos

premiers parents. Cette promesse est un trait si caractéristique de la tentation qu'il est tout naturel de la voir rappeler ici; d'autre part, son importance même justifierait l'adoption à son sujet, par les Nestoriens des T'ang, d'un terme technique que seule la disparition presque complète des versions nestoriennes des livres saints nous a empêchés de retrouver ailleurs jusqu'ici. Mais ce sens, si nous l'adoptons, détermine aussi la valeur que nous devons donner au verbe *kien*. Il ne peut plus être question de "mettre de côté", de "faire brèche", puisqu'il s'agit de quelque chose de nouveau que Satan apporte; nous adopterons donc pour *kien* le sens d'"intercaler", et par là même déciderons du sens identique que doit avoir *k'i* au début de la proposition suivante; nous rendrons *k'i* par "insérer".

"Grammaticalement, nous y gagnerons encore une construction plus naturelle pour la fin des propositions; le texte chinois n'a pas seulement des locatifs simples avec *yu*, mais des expressions composées qui spécifient que l'acte se fait "au milieu de" et "à l'intérieur de"; on peut insérer, faire pénétrer "*au* milieu de", mais on écarte ou on retire "*du* milieu de"; au sens d'ablatif, la construction adoptée par l'auteur de l'inscription ne serait pas heureuse et mieux eût valu alors s'en tenir à *yu* seul, sans *tche-tchong* ou *tche-nei* [1]).

"Nous avons donc pour la première proposition une construction

---

1) [M. Franke a senti plus ou moins cette difficulté, et s'en explique comme suit: "Bedenken könnten noch die Ausdrücke 於....中 und 於....內 machen, aber schliesslich lässt sich auch die Verstellung Unbewusstheit 'innerhalb der Begriffswelt des Guten und Bösen' halten, wenn man die Wendungen nicht einfach als Verstärkungen von 於 = hinsichtlich ("hinter Wörtern für Eigenschaften oder Zustände", v. d. Gabelentz, Chines. Gramm. § 741 u. 742; St. Julien, Syntaxe Nouvelle s. 18) ansehen will. Vielleicht sind die Ausdrücke wie so viele andere in dem zitatenreichen Schriftstück einer bisher nicht bekannten Stelle entlehnt". Les renvois à Gabelentz et Julien sont inopérants, car il n'est question là que de 於 *yu* seul.]

et une interprétation que je crois satisfaisantes: "Il intercala la grandeur égale au milieu de ceci qui était bien". Que faut-il entendre par la phrase parallèle qui suit: "Il inséra l'identité mystérieuse à l'intérieur de cela qui fut mal"? Le P. Havret a déjà rappelé que l'expression *ming-t'ong*, "identité mystérieuse", se rencontre dans une poésie, de date jusqu'ici indéterminée, que cite le *P'ei-wen yun-fou*: 蕭條象數外。有無自冥同 "Par-delà les caractéristiques ruinenses [des choses], l'être et le non-être sont en eux-mêmes mystérieusement identiques." [1]) *Ming-t'ong* me paraît en outre apparenté à 玄同 *hiuan-t'ong*, l'"identité mystérieuse" avec le *tao*, dont il est question dans le § 56 du *Tao tö king* (cf. aussi Alekséev, *Kitaïskaya poêma o poêté*, p. 356). Il n'y a pas de raison d'y chercher, avec le P. Havret, une allusion aux enfers. Dans ces conditions, y a-t-il lieu de songer ici à l'égalité à Dieu promise par le démon avant la chute, ainsi que le voulait Palladius, ou à la confusion avec l'état de perversité de Satan, comme l'a admis le P. Havret? Je ne le crois pas. Rappelons d'abord qu'il doit y avoit opposition entre *ts'eu che* et *pei fei*. Puisque *ts'eu che* désigne l'état de l'homme avant la tentation, *pei fei* concerne for-

---

1) [M. Moule, à qui j'avais signalé le passage, l'a indiqué en note, p. 36, en l'attribuant à 呂本中 Lu Pen-tchong des Song. Le *P'ei-wen yun-fou* dit seulement que les deux vers sont empruntés au 紫微王夫人詩 *Tseu-wei Wang fou-jen che*, et je pense que M. Moule aura indiqué Lu Pen-tchone parce que *tseu-wei* a été un des *hao* de celui-ci. Mais, si Lu Pen-tchong a laissé un 紫微雜說 *Tseu-wei tsa-chouo* et un 紫微詩話 *Tseu-wei che-houa*, sa collection poétique s'appelle 東萊詩集 *Tong-lai che-tsi*, et d'ailleurs l'intitulé même donné par le *P'ei-wen yun-fou* ne me paraît pas pouvoir s'expliquer ainsi. Je ne puis comprendre que "Poèmes de la dame Wang, du Tseu-wei", de même qu'on a, au ch. 31 du *Ts'iuan T'ang che*, un poème du 紫微孫處士 *Tseu-wei Souen tch'ou-che*, c'est-à-dire de "l'ermite Souen, du Tseu-wei", Tseu-wei désignant un lieu (temple?, montagne?); mais je n'ai pas retrouvé la source du *P'ei-wen yun-fou*. Il serait désirable d'y parvenir, afin de pouvoir établir si l'auteur de l'inscription a pu emprunter à ce poème ou si au contraire le poème et l'inscription s'inspirent tous deux d'une autre source plus ancienne et qui n'a pas été encore signalée.]

cément l'état de ce même homme après la chute. Mais alors les deux propositions peuvent s'appliquer à des temps différents, et non pas au seul moment où Satan séduit Adam et Eve. On ne paraît pas avoir remarqué que la phrase suivante, qui va parler des diverses croyances, commence par un "c'est pourquoi" dont les versions antérieures ne rendent pas un compte suffisant. A mon sens, l'auteur de l'inscription, qui raconte en raccourci l'histoire de l'humanité, n'a consacré qu'une proposition à la tentation dans le Paradis terrestre; la seconde proposition vise l'homme déjà déchu et chassé du Paradis. L'action de Satan continue alors, et c'est lui qui inspire ces croyances où l'homme, imaginant le système du monde à la mesure de son intelligence, s'efforce d'établir une "identité mystérieuse" entre le monde des apparences et le principe éternel, ou, si on veut, entre la créature et le Createur [1]). Cette identité d'ailleurs n'est pas moins factice que l'égalité à Dieu promise par Satan lors de la tentation. L'une et l'autre sont ces

---

1) [Dans les deux vers de la dame Wang, il est question de l'"identité mystérieuse" (*ming-t'ong*) de l'"être et du non-être" (*yeou-wou*). Or notre inscription, où on vient de rencontrer *ming-t'ong*, mentionne ensuite le bouddhisme en disant: "D'autres ont fait le vide avec l'être et par là les ont anéantis tous deux" (或空有以淪二); autrement dit, les bouddhistes identifient et nient à la fois l'être et le non-être. L'expression 空有 *k'ong-yeou* est un emprunt évident à la dissertation très lue, due à Fan Ye, qui termine, dans le *Heou-Han chou*, le chapitre sur les Pays d'Occident, et où l'une des caractéristiques du bouddhisme est 空有兼遣之宗 *k'ong-yeou kien-k'ien tche tsong*, ce que Chavannes a traduit (*T'oung Pao*, 1907, 219) par: "Et quant aux principes du vide de l'être et de leur non-existence simultanée...." Le "leur" de Chavannes montre qu'entre "du vide" et "de l'être", il est tombé à l'impression soit "et", soit une virgule. Personnellement, je traduirais plutôt, en serrant davantage le texte et conformément au commentaire de 676: "Et quant au principe de la suppression simultanée du non-être et de l'être". On voit toutefois que, tout en prenant les termes du *Heou-Han chou*, l'auteur de notre inscription a employé *k'ong* en valeur verbale, au sens de "vider" et non de "vide" (ou "non-être"). Si le poème de la dame Wang est antérieur à 681, le double rapprochement de "*ming-t'ong*" et de "l'être et le non-être", même avec la snbstitution du *k'ong-yeou* de Fan Ye au *yeou-wou* de la dame Wang, donnera une forte présomption que le poème de la dame Wang ait été connu de l'auteur de l'inscription.]

faux "ornements" par lesquels Satan a détérioré la nature primitive de l'homme. Telle est, dans l'interprétation que je propose, l'économie de tout le passage, qui se rattache bien ainsi à ce qui précède, en même temps qu'il annonce ce qui suit. On verra plus loin d'autres exemples du soin qu'a apporté l'auteur de l'inscription à ménager ses transitions." [1])

Paul Pelliot.

Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole.

Les sinologues connaissent bien le 古文舊書攷 *Kobun kyūsho kō* de 島田翰 Shimada Kan (*tseu* 彥楨 Gentei) [2]; mais je n'ai eu que récemment accès à l'opuscule supplémentaire en 29 ff. qui a été publié (ou plutôt republié) en 1921 sous le titre de 訪餘錄 *Hō yoroku*; Shimada, racontant ses recherches bibliophiliques en Chine de 1905—1906, y parle, entre autres (19*a*—21*b*), des "œuvres laissées par des hommes célèbres qu'il a vues ou acquises au Kiang-sou et au Tchö-kiang" (江浙間所見所獲名人遺著) [3]. Quatre de ces œuvres vues en 1905—1906 intéressent l'histoire mongole, et, même après un quart de siècle, il vaut d'attirer sur elles l'attention [4]).

---

1) [C'est peut-être surtout pour les transitions que ma traduction de l'inscription diffère de celle que vient de donner M. Moule, par ailleurs si supérieure à toutes celles qui l'ont précédée.]

2) Cf., sur l'homme et sur l'œuvre, *BEFEO*, IX, 464—469 (et XII, IX, 98). J'ai parlé en 1909, de seconde main, d'un 梓訪餘錄 *Shihō yoroku*; il doit y avoir là quelque méprise pour "il fit imprimer le *Hō yoroku*". L'ouvrage aurait donc paru une première fois vers 1907; il comprenait alors un appendice relatif à l'achat de la bibliothèque de Lou Sin-yuan que l'édition de 1921 (due à M. Tanaka Keitarō et qui ne comporte d'ailleurs pas un mot d'introduction) ne reproduit pas.

3) La notice est datée du 8^{e} mois de 1906, mais elle a peut-être été retouchée par la suite. Il y est en effet fait mention de l'édition du *Yuan tien-chang* due à Chen Kia-pen (cf. *infra*); or celle-ci n'est que de 1908. Toutefois Chen Kia-pen avait peut-être emprunté le mss. de la famille Ting, en vue de cette édition, dès 1906.

4) Il se peut que l'une ou l'autre d'entre elles ait été incorporée depuis dix ans à quelque *ts'ong-chou* que je n'ai pas vu; mais c'est peu probable.

I. 元史藁 *Yuan che kao* ("Essai d'Histoire des Yuan"), mss. fragmentaire en 28 grosses liasses; mss. autographe de 錢大昕 Ts'ien Ta-hin.

Certains ouvrages de Ts'ien Ta-hin (1728—1804) sur l'époque mongole sont publiés depuis longtemps, tels les tableaux généalogiques ou la bibliographie; on les trouve aussi bien dans la collection complète de ses œuvres que dans certains *ts'ong-chou* ou dans le *Yuan-che sin-pien* de Wei Yuan; ce ne sont en réalité que des chapitres détachés de l'essai de refonte du *Yuan che* que Ts'ien Ta-hin a préparé, en 100 ch., sous le titre de *Yuan che kao*. En 1870, le *Chou-mou ta-wen* de Tchang Tche-tong (en réalité établi par Miao Ts'iuan-souen) signalait le *Yuan che kao* comme encore inédit. Malgré les travaux plus récents comme le *Mong-wou-eul che-ki* et le *Sin Yuan-che*, la valeur de tout ce qu'a écrit Ts'ien Ta-hin fait désirer que ce qui reste de son *Yuan che kao* soit enfin édité; il manque au mss. l'introduction et les 25 premiers chapitres.

II. 元朝祕史疏證 *Yuan-tch'ao pi-che chou-tcheng* ("Commentaire critique de l'*Histoire secrète des Mongols*"), 15 ch., mss. autographe de 黃丕烈 Houang P'ei-lie.

Houang P'ei-lie (1763—1825) fut un grand bibliophile. D'après Shimada Kan, ses notes critiques sont à peine ébanchées, mais le mss. même du texte de l'*Histoire secrète* est très soigné, et à mettre en parallèle avec celui "en 12 ch." et celui donné dans le *Lien-yun-yi ts'ong-chou*. Le texte utilisé par Houang P'ei-lie représente celui dit "de l'édition des Yuan". Je discuterai le problème de ce texte en éditant le texte mongol de l'*Histoire secrète*.

III. 元史西北地理考 *Yuan-che si-pei ti-li k'ao* ("Recherches sur la géographie des régions du Nord-Ouest dans le *Yuan che*"), 4 ch.; mss. autographe de 徐松 Siu Song.

Nous connaissons beaucoup de travaux excellents de Siu Song (1781—1848); celui-ci ne semble pas avoir été signalé avant Shimada Kan.

IV. 大元聖政國朝典章 *Ta-Yuan cheng-tcheng kouo-tch'ao tien-tchang*, 60 ch.; un exemplaire gravé à la fin des Yuan; un exemplaire mss.; un exemplaire commenté par Ts'ien Ta-hin.

L'ouvrage en question est celui qu'on appelle souvent du titre abrégé de *Yuan tien-tchang*, "Institutes des Yuan". 沈家本 Chen Kia-pen a réédité le *Yuan tien-tchang* à Pékin, en 1908, d'après le mss. du Chan-pen-chou-che de la famille Ting; ce mss. est très voisin de celui provenant du Tche-cheng-tao-tchai de P'eng Yuan-jouei (1731—1803) que possédait Miao Ts'iuan-souen; tous deux sont extrêmement fautifs. Shimada ignorait l'existence du mss. de la bibliothèque Wade à Cambridge qui permet souvent, je m'en suis nssuré, de corriger l'édition de M. Tong K'ang. Mais il est évident qu'une édition nouvelle doit avant tout tenir compte de l'exemplaire imprimé à la fin des Yuan et aussi du mss. indépendant qui appartenait à Ts'ien Ta-hin et que celui-ci a couvert, dans les marges et les interlignes, d'innombrables notes explicatives. Une précieuse collation du *Yuan tien-tchang* de 1908, basée sur un exemplaire imprimé des Yuan et sur plusieurs mss., vient en fait d'être publiée (1931) par M. 陳垣 Tch'en Yuan (cf. *infra*, section des "Livres reçus"); toutefois elle non plus ne fait pas état des notes de Ts'ien Ta-hin.

P. Pelliot.

Une statue de Maitreya de 705.

En rendant compte de la seconde édition (1928) du livre de Miss A. Getty, *The Gods of Northern Buddhism*, M. Willy Baruch a insisté particulièrement (*Artibus Asiae*, 1928/29, n° 4, 245—247)

sur l'inscription d'une statue de Maitreya de 705, reproduite par Miss Getty sur la pl. LXVI ("LXVII" de M. B. est une inadvertance). D'après M. B., Miss Getty aurait dit que l'inscription établissait que cette statue assise à l'européenne représentait Maitreya tel qu'il siège dans le ciel des Tuṣita (je suppose que c'est bien là ce qu'entend M. B. quand il parle de "das wahre Bild das sich im Tushita-Himmel befindet"), et M. B. reproduit et traduit l'inscription pour montrer qu'il n'en est rien. Mais M. B. a été trompé, assez naturellement d'ailleurs, par la rédaction un peu amphibologique de la note de la p. 22. La phrase en question ne se rapporte pas à l'inscription de 705 que Miss G., n'étant pas sinologue, n'a pas prétendu lire, mais à l'inscription d'*Ars Asiatica*, II, pl. 4, traduite par Chavannes, et à laquelle Miss G. renvoie dans la phrase précédente; là, le ciel des Tuṣita est mentionné expressément [1]).

Quant à l'inscription de la statue de 705, le déchiffrement et la traduction de M. B. appellent quelques remarques. Voici le texte tel que je le lis et le comprends:

大唐神龍元年
歲次乙巳六月己
酉朔十八日佛弟
子閆宗奉爲
亡父母七代先亡
及見存家口內外
眷屬敬造弥勒
像并二菩薩合
家大小一心供養

"La première année *chen-long* des grands T'ang, l'année étant en *yi-sseu*, le 6e mois dont le premier jour était *ki-*

1) Il est également question des Tuṣita à la ligne XIX de l'inscription d'Idïqut-šahrī traduite en 1907 par M. O. Franke, mais M. Fr. n'avait pas reconnu le nom. Par ailleurs, cette inscription d'Idïqut-šahrī n'est en effet pas de 469, mais la date de 454, dont M. B. parle à la suite de Chavannes, n'est pas meilleure; il n'y a plus aucun doute que le monument est de 445; cf. *T'oung Pao*, 1926, 247—251.

yeou [1]), le 18e jour (13 juillet 705) [2]), le disciple du Buddha Yen Tsong [3]), en faveur de ses père et mère défunts, de ses ancêtres défunts de sept générations, et aussi des membres vivants de sa famille et de ses agnats et cognats, a fait [faire] respectueusement une image de Maitreya ainsi que deux *bodhisattva* [4]). Toute la famille [5]), grands et petits, rend hommage [à l'image] de tout cœur" [6]).

Quant aux remarques de M. B. sur tout ce qu'il y a encore à tirer, pour mieux connaître l'iconographie bouddhique, de l'exégèse des Canons chinois et tibétain, je m'y associe sans réserves.

P. Pelliot.

---

1) Et non "Si-yu" ("*sseu-yeou*" pour nous), avec 巳 *sseu*, comme l'a lu M. B.

2) Et non "14 mars 705" comme le dit M. B.; même sans la *Chronologie* du P. Hoang, il est clair qu'un jour du 6e mois chinois ne peut tomber en mars.

3) Au lieu de 弟子 *ti-tseu*, "disciple", qui est d'usage constant, M. B. a séparé les deux caractères pour retrouver dans le second, lu à tort 宁, un nom de famille "Chu" ("Tchou" pour nous), d'ailleurs inusité. Le caractère suivant 閆, variante de 閻 Yen, est au contraire un nom de famille très attesté.

4) Je ne vois pas de raison — et c'est surtout afin d'attirer l'attention sur cette question de syntaxe que je publie la présente note — pour couper ce passage en deux phrases comme l'a fait M. B.

5) Au lieu de 家 *kia*, M. B. a lu hypothétiquement 永 *yong*, qui est impossible ici.

6) Il s'agit de l'hommage rendu par les donateurs lors de l'inauguration du monument; l'optatif ("möge...") de M. B. a été amené par la lecture inexacte *yong* pour *kia*.

BIBLIOGRAPHIE.

Arthur WALEY, *A Catalogue of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein, K.C.I.E., preserved in the Sub-Department of Oriental Prints and Drawings in the British Museum, and in the Museum of Central Asian Antiquities, Delhi,* Londres, British Museum, 1931, in-4, LII + 328 pages; £ 2.

Les peintures recueillies à Touen-houang sur la fin de 1907 par Sir Aurel Stein, et dont aucune n'est postérieure au début du XI^e^ siècle, sont aujourd'hui réparties entre Londres et Delhi. Certaines d'entre elles ont été reproduites en 1921 par Stein lui-même dans *Serindia*, et surtout elles ont fait l'objet, la même année, de planches somptueuses dans *The Thousand Buddhas, Ancient Buddhist paintings from the Cave-temples of Tun-Huang,* avec une description par Sir A. Stein, un essai préliminaire par M. Laurence Binyon et les notes préliminaires de R. Petrucci. Il restait à étudier ces œuvres à la lumière des textes du bouddhisme chinois et des notices chinoises écrites sur les peintures elles-mêmes. C'est ce dont M. A. WALEY vient de s'acquitter dans le présent livre. M. W., si bien au courant de tout ce qui se publie au Japon, a utilisé nombre de travaux japonais qui n'avaient jamais été cités en Europe avant lui; il s'est en outre plongé dans la masse énorme du *Canon* chinois et de ses commentaires, et ne propose jamais une identification sans l'appuyer sur des textes; il y a d'autant plus de mérite que les descriptions des manuels bouddhiques valent rarement pour les

œuvres de Touen-houang. Son *Catalogue* fera date dans l'étude de l'iconographie bouddhique en Extrême-Orient. L'Introduction traite des styles, des sujets, de la technique; vient ensuite la description détaillée des œuvres. Quiconque s'intéresse au sujet devra garder l'ouvrage à portée de la main; je préfère donc, au lieu de le résumer, examiner les passages qui me font hésiter ou que je crois, dans quelques cas, pouvoir préciser.

Pp. XXVI—XXX: M. W. étudie ici la question des "dix rois" (十王 *che wang*) des enfers. Il rappelle d'abord avec raison que les premiers traducteurs du bouddhisme chinois, quand ils ont eu à mentionner les enfers (*niraya*), ont utilisé une vieille idée populaire chinoise et parlé du 太山 T'ai-chan ou de "la prison souterraine du T'ai-chan"; mais il faut ajouter que T'ai-chan signifie aussi la "Grande montagne", et qu'à le prendre ainsi, on restait en accord avec des conceptions du bouddhisme hindou. Au texte cité pour l'emploi de T'ai-chan par M. W., on peut joindre Chavannes, *Cinq cents contes*, I, 6, 129, 135—136, 210, 248, 251; Chavannes a traduit simplement par la "Grande montagne"; à sa p. 129, le terme répond à *ussada* du pāli, mais le sens même de ce mot pāli ("proéminent"?) prête à discussion.

Le culte des "dix rois" est surtout lié à un 十王經 *Che wang king*, ou *Sūtra des dix rois*, œuvre évidemment apocryphe; pour le titre complet, voir M. W., p. XXVII. D'après M. W., c'est même avec ce texte que "cette doctrine [des "dix rois"] apparaît pour la première fois en 903 ap. J.-C.". Cette date résulterait du colophon d'après lequel 嚴佛調 Yen Fo-t'iao serait le traducteur et déclarerait que l'ouvrage n'avait pas été transmis sur olles, mais fut révélé en état de *samādhi* et alors apporté de l'Inde en Chine; l'arrivée du texte en Chine (et la prétendue traduction?) serait du 11e mois de la 10e année 天聖 *t'ien-cheng*. Au début du texte, une suscription veut que la traduction ait été "publiée" (述 *chou*)

par un moine de Tch'eng-tou au Sseutch'ouan, appelé 藏川 Tsang-tch'ouan. M. W. ajoute que la "10e année *t'ien-cheng*" "doit signifier 903, *t'ien-cheng* étant un nom d'années [*nien-hao*] de la brève dynastie 越 Yue".

Je crains bien que la date de 903 ne résiste pas à l'examen. La "brève dynastie" dont parle M. W. est celle qui fut fondée au Tchö-kiang par 董昌 Tong Tch'ang, un soldat de fortune, entouré de magiciens, qui se révolta et se proclama empereur la 2e année *k'ien-ning*, c'est-à-dire en 895; il prit un *nien-hao*, qui était 天册 *t'ien-ts'eu*; lui-même se faisait appeler 聖人 *cheng-jen*, "homme saint". Telles sont les indications du *Sin T'ang chou*, 225 B, 8 *a*. D'autres sources prêtent à Tong Tch'ang le *nien-hao* de 順天 *chouen-t'ien* ou celui de 大聖 *ta-cheng*; c'est pour ce *ta-cheng* que M. W. a recueilli, vraisemblablement dans le *Ts'eu-yuan*, une variante *t'ien-cheng*; d'autre part, comme le P. Mathias Tchang (*Synchronismes chinois*, 307) date de 894 un *nien-hao ta-cheng* de Tong Tch'ang, pour mettre en 895 un autre *nien-hao t'ien-ts'eu* ou *chouen-t'ien*, M. W., partant de ce prétendu *nien-hao* de *ta-cheng* (alias *t'ien-cheng*) de 894, en a tiré la date de 903 pour la 10e année. Mais un *nien-hao* de 894, remplacé par un autre en 895, cesserait par là même d'être employé par la suite. Par ailleurs, il est bien certain que Tong Tch'ang ne s'est proclamé empereur qu'en 895, exactement le 3 mars 895 (cf. *Tseu-tche t'ong-kien*, 260, 2e *k'ien-ning*), ce qui mettrait sa 10e année à 904. En outre, Sseu-ma Kouang a montré (*ibid.*) que le véritable *nien-hao* de Tong Tch'ang ne doit être ni *t'ien-ts'eu* ni *ta-cheng* (il ne connaît pas la variante *t'ien-cheng*), mais *chouen-t'ien*. Enfin, et surtout, Tong Tch'ang fut décapité le 3 juillet 896 (cf. *Tseu-tche t'ong-kien*, 260, 3e *k'ien-ning*; aussi Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1916, 149—154); il est invraisemblable que l'emploi de son *nien-hao*, à supposer même que celui-ci eût été *t'ien-cheng*, ait duré huit ans, ou même sept, après la fin de sa

brève aventure. J'ajouterai que, vers la fin des T'ang, on a pas mal d'exemples de gens du bas Yang-tseu qui vont chercher refuge au Sseutch'ouan, mais le cas inverse ne se produit guère. Et la qualification de moine du Sseutch'ouan donnée à Tsang-tch'ouan, tout comme l'importance du 酆都山 Fong-tou-chan du Sseutch'ouan dans l'histoire des "dix rois", indiquent selon moi qu'il faut placer au Sseutch'ouan la rédaction du *Sūtra des dix rois*. Par là encore. le *nien-hao* d'un usurpateur éphémère du bas Yang-tseu est hors de question.

La date de 903 écartée, que pouvons-nous savoir sur l'histoire du *Sūtra des dix rois*? Quand Chavannes s'est occupé des "dix rois" (*T'ai-chan*, 95—97), il ignorait l'existence même de ce texte. Comme Ti-tsang (Kṣitigarbha) est associé à leur culte, de Visser a eu à parler du *Sūtra des dix rois* dans sa grande monographie *The bodhisattva Ti-tsang* (*Jizō*) *in China and Japan*, mais il n'a pu s'en procurer le texte (p. 26) et se borne à constater, à la suite d'un auteur japonais, que le *Sūtra des dix rois* existait déjà au XIII^{e} siècle (pp. 25, 85) [1]). Le plus simple semblerait être de

1) M. W. ne s'est trouvé renvoyer ni au travail de Chavannes, ni à celui de de Visser (du moins ici; il le cite p. 8). Par ailleurs, ni de Visser ni lui ne disent rien d'une édition japonaise du *Sūtra des dix rois* qui semble poser un problème assez intéressant; de Visser n'a sûrement pas connu l'existence de cette édition japonaise, qui lui eût fait modifier certains paragraphes de son texte sur le culte de Jizō au Japon. Cette édition ne paraît pas être très rare, car un exemplaire se trouve à la Bibliothèque Nationale, un autre dans la collection H. Vever, un troisième a figuré dans la 15^{e} vente de la collection Haviland (n^{0} 320). Th. Duret (*Livres et albums illustrés du Japon*, p. 31) a donné une courte notice sur ce livre, qu'il dit imprimé au Japon en 1582 et être la "reproduction exacte d'un livre bouddhique chinois"; il ajoute que "c'est le premier livre illustré connu publié au Japon". Seidlitz (*Les estampes japonaises*, Paris, 1911, p. 64), qui, dans sa 1re édition, avait donné 1607 comme date du plus ancien livre illustré imprimé au Japon, a reporté cette date à 1582 dans la 2^{e} édition, sur la foi de Duret. Je ne me suis pas occupé particulièrement des origines du livre illustré au Japon, et ne rechercherai pas ici s'il y a ou non des livres illustrés imprimés au Japon avant 1582; mais ce qui m'intrigue, c'est la date même de 1582 indiquée par Duret. J'ai examiné l'exemplaire de M. Vever; l'édition est bien japonaise, mais il n'y a pas de date d'impression. Je crains bien que Duret, qui ne lisait pas lui-même le chinois ou le japonais,

considérer la 10e année *t'ien-cheng* comme celle qui a été véritablement désignée ainsi en Chine, c'est-à-dire 1032; il est vrai que cette année 1032 est souvent désignée dans nos chronologies comme la 1re année *ming-tao*, mais le changement de nom ne s'est produit à la capitale que le 11e mois et était donc véritablement ignoré au Sseutch'ouan un mois plus tard. Si M. W. n'a pas même mentionné cette solution, c'est qu'elle se heurte à une grosse difficulté: le *Sūtra des dix rois* était déjà très populaire à Touen-houang lorsque la grotte aux manuscrits fut murée vers l'an 1035. Nous en avons pour preuve non seulement la présence de mss. de son texte dans les collections de Stein (n° 3961) et dans les miennes (BN, coll. Pelliot, n° 2870), mais aussi des mss. et des peintures qui en sont des illustrations (cf. Waley, 184—185; ajouter un rouleau illustré de la BN, coll. Pelliot, et plusieurs peintures du Musée Guimet, dont une est datée de 983 de notre ère [1]). La date de 1032 paraît donc à écarter elle aussi.

Mais ici d'autres considérations doivent intervenir. Le moine Tsang-tch'ouan, du 大聖慈恩寺 Ta-cheng-ts'eu-ngen-sseu, ou peut-être seulement Ta-cheng-ts'eu-sseu, apparaît déjà dans les mss.

---

se soit doublement mépris. On a vu que le colophon final parlait de la "10e année 天聖 *t'ien-cheng*"; ce *t'ien-sheng* se lit *tenshō* en japonais; or il y a un *nengō* japonais 天正 *tenshō*, dont la 10e année est précisément 1582. Duret, sur une interprétation orale du colophon due à un Japonais, aura pris la date mentionnée par le colophon chinois pour celle de l'édition japonaise, et confondu le *tenshō* = *t'ien-cheng* du chinois avec le *nengō tenshō* du Japon. Si mon explication, qui me paraît très probable, est juste, la date de 1582 perd toute base en ce qui concerne l'édition japonaise, laquelle me paraît être d'ailleurs d'une gravure sensiblement plus récente. Il n'en resterait pas moins intéressant de retrouver la prototype chinois ou japonais de cette édition. Le dictionnaire d'Oda Tokunō[6], 960, se trompe en disant que le *Che wang king* actuel est un faux fabriqué au Japon. [Cf. *infra*, à *Livres reçus*, sous *Tōhō gakuhō*.]

1) Si le *Che wang king* est bien, comme je le crois, une œuvre sseutch'ouanaise, nous aurions ici un nouvel exemple de l'influence du Sseu-tch'ouan sur Touen-houang à la fin des T'ang et sous les Cinq dynasties; cf. à ce sujet mon article *Les fresques de Touen-houang* de la *Rev. des arts asiat.*, 5e année (1928), p. 32 du tirage à part.

de Touen-houang; mais on ne sait jusqu'ici rien d'autre sur ce personnage. Il ne faut pas oublier toutefois que le colophon final de l'œuvre, pour être ancien, n'en est pas moins d'une valeur historique très douteuse. Ce colophon fait intervenir Yen Fo-t'iao (= Yen Buddhadeva), dont la mention a surpris à bon droit M. W. car c'est là un Chinois qui collabora à des traductions bouddhiques sur la fin du II^{e} siècle (Nanjiō, App. II, n^{0} 9). La composition même du texte implique l'utilisation de toute une série de croyances et de légendes populaires chinoises, en partie bouddhiques, en partie peut-être taoïques; je reviendrai sur ce point tout à l'heure. La "10^{e} année *t'ien-cheng*" peut s'interpréter par "la 10^{e} année du Saint Céleste", et faire allusion à une pseudo-chronologie de la religion populaire, purement imaginaire, comme on en trouve des traces dans les écritures taoïques. Il est évident qu'une monographie sur l'histoire des "dix rois" devra pousser plus avant la recherche, mais je ne crois pas que le colophon du *Sūtra des dix rois* puisse fournir directement une indication sur la date de sa composition. Seul le silence des grands catalogues des T'ang, qui ont des sections spéciales où ils dénoncent les textes apocryphes, me fait penser que le *Sūtra des dix rois* a été rédigé au Sseutch'ouan vers le IX^{e} siècle.

Les dix rois ont des noms assez inattendus: 1^{0} 秦廣 Ts'in-kouang; 2^{0} 初江 Tch'ou-kiang (ou 楚江 Tch'ou-kiang); 3^{0} 宋帝 Song-ti; 4^{0} 五官 Wou-kouan (ou 仵官 Wou-kouan); 5^{0} 閻羅 Yen-lo; 6^{0} 變成 Pien-tch'eng (ou 卞城 Pien-tch'eng) [1]); 7^{0} 泰山 T'ai-chan; 8^{0} 平等 P'ing-teng; 9^{0} 都市 Tou-che; 10^{0} 轉輪 Tchouan-louen (ou 五道轉輪 Wou-taoTchouan-louen). D'après M. Waley, les noms 4, 5, 8 et 10 appartiennent au vocabulaire du bouddhisme, 7 est emprunté à l'ancienne religion chinoise;

---

1) J'emprunte cette variante à M. W. (p. XXVIII), qui dit que c'est là le nom de la capitale des Song du Nord; mais le nom de cette capitale s'écrit régulièrement avec 汴 *pien*.

mais 1, 2, 3, 6 et 9 seraient inexplicables et peut-être des corruptions de mots étrangers transcrits; et M. W. songe peut-être ici au "contact" qu'il note entre le culte de Kṣitigarbha et le manichéisme chinois. Je n'incline pas à chercher des mots étrangers sous les noms des dix rois. Le taoïsme populaire, qui a adopté les "dix rois" et avait peut-être contribué à leur naissance, est rempli de nomenclatures non moins singulières, bien nées cependant sur le sol chinois. Et les noms 1, 2, 3, 6 et 9 ne sont pas tous "inexplicables"; c'est ainsi que Pien-tch'eng peut se relier aux 十八變成, "18 *pien-tch'eng*"; quant à Tou-che, mot-à-mot "marché de la capitale", son emploi vient peut-être de ce que c'était là le lieu normal des exécutions.

M. W., qui date de 903 le *Sūtra des dix rois*, pense en outre qu'on ne trouve pas de mention des dix rois avant cette date; mais là encore je crois que son opinion est à réviser. La théorie des "dix rois" semble impliquée dans les 十會齋 *che-houei-tchai*, tout comme elle l'est expressément dans les 十齋 *che-tchai* (sur lesquels cf. Oda Tokunō[6], 911); or il y a déjà deux textes sur les *che-houei-tchai* au ch. 10 des œuvres de Sseu-k'ong T'ou (837—908); voir à ce sujet le *Sseu-k'ong piao-cheng tsi*, éd. du *Kie-yi-lou ts'ong-chou*. D'autre part, le *Sin T'ang chou* (59, 5*a*) mentionne le 十王正業論 *Che-wang tcheng-ye louen* (ou *Dissertation sur le* karma *correct des dix rois?*), en 10 ch., par 法雲 Fa-yun de 終州 Kiang-tcheou (au Chansi). C'est là en effet une œuvre du début des T'ang, antérieure à 664, car elle est nommée deux fois dans le *Ta T'ang nei-tien lou* qui fut achevé cette année-là (ch. 5 et 10; *Tripiṭ.* de Tōkyō de Meiji, 結, II, 84 *a*, 115 *b*). Fa-yun, originaire de Kiang-tcheou, était moine au 西明寺 Si-ming-sseu de Singanfou; il aimait à fondre ensemble les "trois religions" et avait écrit à ce sujet un autre ouvrage, en trois chapitres. Bien que le contenu du *Che-wang tcheng-ye louen* nous

échappe, le titre même montre qu'il y était question de "dix rois" [1]).

P. XXXV: M. W. est beaucoup plus familier que moi avec les termes du tantrisme de "Vairocana", mais je suis surpris qu'en Chine 他佉 T'o-k'ie, qui suppose *Thăkhă, puisse répondre à Daka (= *udaka*) de Dakaśrī. Quant à la représentation même du 水月觀音 Chouei-yue Kouan-yin, M. W. admet ici que c'est une peinture exécutée au début du IX^e^ siècle par Tcheou Fang qui en a fourni vraisemblablement le premier modèle, mais cela est plus ou moins en contradiction avec la p. 30 où, après avoir mentionné cette peinture de Tcheou Fang, M. W. ajoute que "probablement le sujet remonte considérablement plus haut que cette date".

P. XXXIX: D'après M. W., il y eut en Chine, à la fin du VII^e^ siècle, une "obscure alliance between the Maitreya cult and Manicheism, fostered partly by an identification between Maitreya and Mi-shih-ho (Messiah) who figures so prominently in Chinese Manicheism". N'y a-t-il pas là une inadvertance? Dans les textes du manichéisme chinois, il est souvent question de 夷數 Yi-chou, Jésus, mais Mi-che-ho, le Messie, n'apparaît, autant qu'il m'en souvienne, que dans les textes nestoriens. L'"alliance" dont parle M. W., ou tant au moins l'influence des données de l'eschatologie manichéenne sur les doctrines de salut en Chine à cette époque, ne sont peut-être pas d'ailleurs à écarter, mais il me semble qu'il faudra tenir compte aussi de la parenté étymologique des noms de Maitreya et de Mithra, et de l'évolution phonétique qui, sur le domaine iranien, aboutissait à confondre pratiquement les deux noms (Maitreya > *Maitreyaka > sogd. Mērak, d'où chin. Mi-lo [*Mjię-lək] et Mithra > sogd. Mīr).

P. XXXIX: Mañjuśrī, "an exclusively Mahāyāna Bodhisattva,

---

1) J'ai réuni autrefois nombre de textes sur les "dix rois", mais qui se rapportent à une époque plus tardive. Une monographie consacrée à ce sujet devra avant tout rechercher dans les originaux les passages cités au ch. 33 du *Fo-tsou t'ong-ki* (致, IX, 41*b*).

possibly of Tocharian origin". L'hypothèse de l'origine tokharienne a été en effet formulée par M. S. Lévi en 1912 (*JA*, 1912, I, 622), bien que les raisons n'en aient jamais été publiées. Son rappel ici cadre mal, en apparence, avec la p. 198 où il est question de "Mañjuśrī, whose worship certainly started in India and not in China". On peut supposer, il est vrai, que le personnage de Mañjuśrī ait été créé par les Tokhariens lorsqu'ils étaient encore les Indoscythes du Nord-Ouest de l'Inde, et non par ceux que nous connaissons plus tard de Kučā à Tourfan. C'est bien aléatoire jusqu'à plus ample informé.

P. XLIII: Il y a dans la collection Stein, comme dans la mienne au Louvre et au Musée Guimet, des peintures représentant un moine ou un patriarche qui avance, portant sur le dos une charge de mss.; un tigre marche à ses côtés. On a parfois voulu reconnaître dans ce personnage le pélerin Hiuan-tsang. M. W. adopte l'identification proposée par Miss Chapin, et qui voit dans ces peintures des représentations de Dharmatrāta, en se fondant sur une illustration des 18 arhat dans le *Pantheon* publié par E. Pander. Je crois que le rapprochement est fondé, et c'est là aussi l'arhat 伏虎 Fou-hou, "Celui qui soumet le Tigre", dont il est question dans une notice due à l'empereur K'ien-long (cf. Chavannes et S. Lévi, dans *JA*, sept.-oct. 1916, 285—290); ce dernier rapprochement s'était imposé à moi depuis longtemps. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que nous ayons là des représentations que, sous les T'ang et au début des Song, on considérait comme des images de Dharmatrāta. Aucune inscription n'assure ce nom. Les sources chinoises des Song indiquent, pour les deux arhat additionnels, d'autres personnages que Dharmatrāta. Comme il semble bien que le passage de 16 à 18 arhat se soit produit en Chine, d'où ce nombre nouveau a gagné le Tibet, il faudrait, pour donner définitivement à nos images le nom de Dharmatrāta, d'autres garanties que ce *Pantheon* du

XVIII^e siècle où l'autre arhat additionnel doit également aux Tibétains une identification assurément tardive et encore moins autorisée.

P. XLIV: M. W. donne pour 澄觀 Teng-kouan ou Tch'eng-kouan les dates de "738—839"; mais les textes que j'ai cités dans *JA*, 1914, II, 120, sont formels pour 737—838.

Pp. 6—7: Les quatre lignes de la moitié de droite du cartouche se rapportent à l'image de droite et sont à lire deux par deux de gauche à droite; les cinq lignes de la moitié de gauche sont à lire de droite à gauche. Les lignes 1, 2, 3, 4 de M. W. sont donc à rétablir en 2, 1, 4, 3. Le caractère manquant à la l. 1 de M. W. doit être 神 *chen*: "que leurs âmes naissent....". Les lignes 3—4 de M. W. (= 4, 3) sont identiques aux lignes 5—6; le même personnage s'est inscrit, semble-t-il, pour les deux images; la seule différence est qu'on a 温義 Wen-yi (ou Wen Yi; pour le nom de famille Wen à Touen-houang, cf. p. 231) dans un cas, Yi-wen dans l'autre; deux caractères auraient donc été intervertis par le scribe. La lacune qui suit 落 *lo* dans les deux cas rend l'interprétation de ce mot douteuse; je crois cependant que le sens n'est pas "[lest he should] fall....", mais "pour que, étant tombé [en un lointain pays des frontières, il puisse rapidement] retourner à son pays natal (de la Chine propre)".

P. 9, 3^e cartouche: Il est caractéristique de l'importance toute relative qu'on doit attacher à ces cartouches désignant des divinités que celui-ci porte "Avalokiteśvara à onze faces", alors qu'il s'applique à une image qui n'a qu'une seule face. Cf. ma remarque générale de *T'oung Pao*, 1931, 235, à propos du travail de M. Wegner sur l'iconographie de Maitreya.

P. 10: Le cartouche central de 864 dit que l'offrande est faite d'abord pour l'Empereur régnant, puis 二爲本使; M. W. traduit ceci par "second on behalf of his envoy"; il serait plus exact

de dire "en second lieu, en faveur du [*tsie-tou-*]*che* de [ce lieu-]ci", c'est-à-dire du gouverneur héréditaire de Touen-houang.

P. 11: 阿婦什三娘... "L'épouse, la 13e fille...". M. W. ajoute: "Ceci signifie naturellement qu'elle était treizième dans la famille prise dans son ensemble, y compris les cousins". Il me semble qu'il faudrait dire "y compris les frères".

Pp. 16—20: "Paradis de Maitreya?". Le point d'interrogation de M. W. vient de ce que les inscriptions, dues à un scribe presque illettré, sont bien empruntées au *Sūtra de la* [*future*] *descente de Maitreya*, mais que les petites scènes du haut ne paraissent pas avoir de rapport avec le texte. Mais le rapport existe pour le panneau principal, et je crois que cela doit nous suffire; en tout cas il est clair, de par le choix même du texte, que le donateur et le scribe qui a exécuté ses ordres ont eu en vue Maitreya.

Rien ne peut mieux que les onze inscriptions de cette peinture donner l'idée du bas niveau où la connaissance du chinois était tombée à Touen-houang après l'occupation tibétaine; et on va voir qu'il ne s'agit pas là d'un exemple isolé. Mais en même temps les méprises du scribe ne sont pas sans intérêt. Je vais donc les reprendre ici, en fonction des formes correctes du *sūtra*, quand il s'agit d'erreurs produites par confusion phonétique et non d'erreurs graphiques, et que ces erreurs d'origine phonétique comportent un enseignement [1]).

1° Le scribe écrit 中 *tchong* pour 終 *tchong* (inscr. 1, l. 1); il les entendait donc sensiblement de même façon; or le 1er est

---

1) Il y a en outre quelques inadvertances dans le déchiffrement même de M. W.: Inscr. 2: supprimer le point à la fin de la l. 1. Inscr. 5: 乃 *nai* est une faute d'impression pour 及 *ki* (comme l'implique d'ailleurs le commentaire de M. W. à la page suivante). Inscr. 6, l. 1: 天人; 人 *jen* n'est pas donné par la peinture; l. 2: 恭 *kong* n'est pas donné par la peinture. Inscr. 10, l. 1: 麾 *houei* est une faute d'impression pour 摩 *mo*. Inscr. 11, l. 2: ajouter 共 *kong* après 俱 *kiu*, et 曰 *yue* après 名 *ming*.

**t'i̯ung*, le second est **t'śi̯ung*. M. W. n'a pas relevé l'erreur dans le cas présent, mais il n'a pas relevé non plus l'erreur inverse dans une inscription de donateur de la p. 44, où 終郎將 *tchong-lang-tsiang* est pour 中郎將 *tchong-lang-tsiang*. Nous devons donc admettre que, vers l'an 900, les anciens *t'-* et *t'ś-* se prononçaient déjà pratiquement de même à Touen-houang.

2⁰ Le scribe écrit 之 *tchē* (**t'śi*) pour 諸 *tchou* (**t'śi̯wo*) (inscr. 2, l. 1) et aussi 至 *tché* (**t'śi*) pour 諸 *tchou* (inscr. 9, l. 2; non signalé par M. W.); il y faut joindre, sur une autre peinture, le cartouche central de la p. 10, où le 2e caractère, laissé en blanc par M. W., est nettement 之 *tche* sur l'original, mais pris, à mon sens, en valeur de 諸 *tchou* (on pourrait songer aussi qu'il est en valeur du 知 *tchē* [**t'i̯e*] de la p. 301, mais c'est moins probable, et d'ailleurs il n'est pas certain que celui-là même soit correct). Inversement, le scribe a écrit 居 *kīu* (**ki̯wo*) pour 饑 *kī* (**kji*). Il résulte de là, en premier lieu, que le scribe pouvait confondre des tons. En outre, et l'exemple de la p. 10 le confirme, on entendait pratiquement à Touen-houang les finales anciennes *-i* et *-i̯wo* de la même façon. Il en est encore un peu de même de nos jours, et j'ai entendu au Kansou la prononciation *kᶜə́* pour 去 *k'iú*. Mais surtout les erreurs du scribe confirment pleinement les transcriptions turques et tibétaines de *-i̯wo* par *-i* que j'ai signalées dans le *T'oung Pao*, 1929, 221—225.

3⁰ Le scribe écrit 如 *joû* (**ńźi̯wo*) pour 而 *eûl* (**ńźi*) (inscr. 1, l. 1), et, comme M. W. l'a signalé, on a inversement 而 *eul* pour 如 *jou* dans d'autres inscriptions (pp. 10, 109). Nous avons ici la même équivalence des finales *-i* et *-i̯wo* que je viens de relever au paragraphe précédent; quant à la différence d'articulation initiale, on sait que c'est l'aboutissement d'une évolution postérieure aux T'ang.

4⁰ Le scribe écrit 山 *chān* (**ṣan*) pour 沙 *chā* (**ṣa*) (inscr. 5,

l. 2). La nasale dentale chinoise est assez résistante en général, et son amuissement (impliqué par l'emploi erroné d'un mot **ṣan* au lieu de **ṣa*) ne se produit guère que dans certains dialectes du Foukien. Peut-être la prononciation locale nasalisait-elle les voyelles précèdant une nasale finale dentale, tout comme la nasalisation des voyelles précédant une nasale finale gutturale a amené la chute de cette nasale gutturale finale dans beaucoup de transcriptions et d'emprunts de mot chinois en turc et en tibétain, et dans la prononciation japonaise du chinois.

P. 24: Ce "Paradis de Śākyamuni" est illustré, comme M. W. le montre après Chavannes, de trois séries de scènes toutes empruntées au *Ta-fang-pien Fo pao-ngen king*, et la première de ces séries, mais sans inscriptions, reparaît sur un autre "Paradis de Śākyamuni" (pp. 1—3) [1]). Mais l'emploi de ces textes, et à cet objet, ne se limite pas aux peintures sur soie et sur papier; Chavannes a signalé (*T'oung Pao*, 1914, 470) que ce doit être aussi d'après la Version du *Ta-fang-pien Fo pao-ngen king* que la troisième série de scènes, celles relatives aux deux princes Kalyāṇaṃkara et Pāpaṃkara, figure sur une paroi murale de Touen-houang. Ces deux noms, dans la version suivie sur la peinture, sont 善友 Chan-yeou et 惡友 Ngo-yeou; il n'y a pas de raison pour rendre le premier par "Kalyāṇamitra", et le second par contre par "Pāpaṃkara". M. W. dit qu'il y a des versions de ce conte "en mongol et en tibétain"; il eût surtout valu de rappeler la version ouigoure que j'ai rapportée de Touen-houang même et

---

1) Un mauvais sort a brouillé dans *Serindia* et *The Thousand Buddhas* les références à ces peintures, qui sont respectivement les pl. VI ("Paradis" avec inscriptions) et VII ("Paradis" sans inscriptions) de *The Thousand Buddhas*. Dans *Serindia*, p. 1410, au lieu de "*Th. B.*, Pl. V", il faut lire "*Th. B.*, Pl. VI". Dans *The Thousand Buddhas*, texte, p. 16, n. 1, le renvoi à *Serindia*, "pp. 1434 sqq.", est à lire "pp. 1334 sqq."; enfin, dans ce même vol. de texte, p. 17, dans le paragraphe "The marginal scenes" jusqu'à "to separate them", il faut lire "twelve" au lieu de "eleven", et le thème indiqué est celui d'une partie des scènes de la pl. VI, mais non de la pl. VII.

traduite dans le *T'oung Pao* de 1914 (pp. 225—272), et la traduction complète de la version du *Ta-fang-pien Fo pao-ngen king* que Chavannes a donnée dans le même volume du *T'oung Pao*, pp. 469—500 [1]). Des scènes de l'histoire de Kalyāṇaṃkara figurent, sur une paroi de la grotte 6 de Touen-houang, en marge d'un "Paradis" du Bhaiṣajyaguru; l'histoire de Kalyāṇaṃkara est également utilisée dans les grottes 8 et 117 (le prince y est appelé 善友 Chan-yeou).

P. 26: Il me semble que les lignes 1, 2, 3 de M. W. sont à lire 2, 1, 3; dans ce cas, le "[—]" suppléé par M. W. en tête de sa l. 1 disparaîtrait, et le caractère suivant ne pourrait être 爲 *uei*; n'est-ce pas 慈 *ts'eu*?

P. 27: 須臾業盡 *siu-yu ye tsin*; je comprends: "En un instant leur *karma* est épuisé". On remarquera que, dans ce poème, 出代 *tch'ou tai* observe le *tabou* des T'ang (pour 出世 *tch'ou che*). De même, si 民 *min* n'est pas tabou pp. 16, 17, 188, il est remplacé par 人 *jen* p. 200, et celui-ci est à son tour écrit fautivement 仁 *jen* par les scribes des pp. 88 et 237.

Pp. 28—29: 影入西方. M. W. se demande si 影 *ying* n'est pas fautif pour 應 *ying*; il avait déjà hésité dans *B. Sch. Or. St.*, I, III, 145. Mais je crois qu'on peut s'en tenir au texte, et à la traduction qu'il en donne "as his shadow may they enter the Western Clime". Il y a d'autres expressions où *ying*, précédant un verbe, est pris adverbialement au sens de "s'attacher à quelqu'un comme son ombre", par exemple 影護 *ying-hou*.

P. 31: Si le cartouche a bien 智慧 *tche-houei*, c'est là un des cas, assez rares je crois, où cette expression n'est pas écrite 智惠 *tche-houei* dans les textes de Touen-houang. Pour 李幸通 Li

---

1) A la p. 24, scène 15, l. 3, le caractère lu dubitativement 思 *sseu* par M. W. me paraît être, sur la planche, 恐 *k'ong*, qui va mieux au point de vue du sens.

Hing-t'ong, cf. [康] 幸通 [K'ang] Hing-t'ong p. 34; évidemment on peut avoir deux personnages de même nom personnel, mais 李 Li est-il certain ici? 天 peut être le début de 天成 *t'ien-tch'eng*, mais aussi de 天復 *t'ien-fou*.

P. 33, l. 3 de l'inscription: 疒 est une faute d'impression pour 疒, lui-même forme vulgaire de 病 *ping*. L. 5: Le caractère non déchiffré est 迷 *mi*; 迷途 *mi-t'ou*, les "voies de l'égarement", est une expression bouddhiste attestée.

P. 34: 故敦...賓... "Formerly Tun-[huang] ... pin ..."; lire: "Le défunt ... de Touen[-houang] ... ...[太子] 賓 [客] [*t'ai-tseu*] *pin*[*-k'o*] ...".

P. 39: La peinture n'est pas publiée, mais le déchiffrement indiqué pour l'ordre des lignes est surprenant. Les lignes sont-elles d'un seul tenant, et ne peut-on pas faire suivre 創造 de la mention de l'image qui vient autrement de façon inintelligible après 宍? Par ailleurs 弟 *ti* est possible, mais un peu surprenant au sens de 弟子 *ti-tseu*, "disciple"; le sens normal de "frère cadet" a été écarté par M. W., évidemment parce qu'il s'agit de femmes; aurait-on de mauvaises orthographes de 姊 *tseu*, "sœur aînée"?

Pp. 42—43: M. W. traduit ici le texte relatif au secours miraculeux que le second fils de Vaiśravaṇa, 獨健 Tou-kien, et ses soldats divins auraient apporté à la ville de Ngan-si (= Kučā) en 742. Il lui a échappé que Chavannes, dans ses *Doc. sur les Tou-kiue occid.*, 314, et le *Hôbôgirin*, 81—82, avaient déjà donné une analyse détaillée de ce même texte, et qui lui aurait évité certaines erreurs. Ainsi M. W. dit qu'"a proclamation was issued" et fait dire ensuite à l'empereur: "I have issued a proclamation"; mais 表 *piao* ne s'emploie jamais pour un acte émané de l'empereur; il s'agit d'un rapport-requête du protecteur-général de Kučā à l'empereur. Aux lignes 3—4 de la p. 43, il ne s'agit pas de traiter et de renvoyer le moine Ta-kouang-tche, mais d'offrir un repas aux

soldats divins de Vaiśravaṇa et de les faire partir pour Kučā. Quant aux gens qui assiégeaient Kučā, le texte les appelle 大石康五國, ce que M. W. rend par "the Arab K'ang Wu-kuo". Chavannes avait compris "cinq royaumes, parmi lesquels ceux de *Ta-che* (Aksou) et de *K'ang* (Samarkand)". Il est certain que, dans 大石 Ta-che, il faut bien voir le nom des Arabes, plus généralement écrit 大食 Ta-che sous les T'ang, mais pour qui on rencontre parfois l'orthographe 大石 Ta-che, par exemple à la fin du X^e^ siècle dans la relation de voyage de Wang Yen-tö; Ta-che, comme désignation d'Uč-Turfan (et non d'Aqsu) n'est pas admissible, car il faudrait 大石城 Ta-che-tch'eng. Mais par ailleurs, il est bien sûr, et tous les textes parallèles sont d'accord avec cette interprétation, que 康五國 n'est pas un nom d'homme "K'ang Wou-kouo"; K'ang est Samarkand, ou tout au moins la Sogdiane; la seule question est de savoir s'il faut comprendre "cinq royaumes dont ceux de Ta-che et de K'ang", comme l'avait fait Chavannes, ou "les Arabes et les cinq royaumes de Sogdiane", ce qui est la solution à laquelle j'inclinerais. Mais il serait vain de chercher des précisions historiques dans un texte purement légendaire. Que le récit soit purement légendaire, c'est ce que son caractère et ses anachronismes prouvent surabondamment. J'avais déjà fait remarquer en 1904 (*BEFEO*, IV, 483) que le religieux — 行 Yi-hing ne pouvait jouer un rôle dans un événement de 742, puisqu'il était mort dès 727 (comme le dit ailleurs M. W., p. 50). Quant au religieux 大廣智 Ta-kouang-tche, c'est là une désignation d'Amoghavajra, qui ne dut d'ailleurs recevoir ce titre qu'en 765; et Chavannes a déjà signalé que l'anecdote relative au siège de Kučā en 742 a été en effet racontée à la fin de la biographie d'Amoghavajra dans le ch. 1 du *Song kao-seng tchouan*; elle y est rapportée à la ville de 西凉 Si-leang, mais la suite du texte, où il est question de Ngan-si, montre que

le *Song kao seng tchouan* a puisé à une source déjà altérée [1]). Les traditions relatives à Amoghavajra, pour lesquelles on a, en Chine et au Japon, des matériaux nombreux, n'ont pas été étudiées encore de manière critique; il semble bien cependant qu'en 742 Amoghavajra se soit trouvé en Inde et non en Chine. La suite de l'ouvrage utilisé par Chavannes et M. W. reprend plus brièvement l'anecdote, mais en faisant intervenir, au lieu de Yi-hing et d'Amoghavajra, un certain 高慧明 Kao Houei-ming. Comme autres textes bouddhiques qui ont recueilli l'anecdote, j'ai noté le 僧史略 *Seng che lio* (ch. 下), le *Fo-tsou t'ong-ki* (ch. 40; texte identique au précédent), le *San-pao kan-ying yao-lio lou* (*Trip.* de Taishō, 51, 846, où 胏健 est fautif pour 獨健 Tou-kien, et où, à la ligne suivante, 安奏 est pour 安西奏; cet ouvrage donne l'anecdote comme 新錄 *sin-lou*, "nouvellement copiée"). Parmi les ouvrages non bouddhiques, des versions plus ou moins divergentes se trouvent au début du ch. 7 du 太白陰經 *T'ai-po yin king* et au ch. 2, 17*b*, du *Neng-kai-tchai man-lou* (tous deux dans l'éd. du *Cheou-chan-ko ts'ong-chou*). La légende traduite par Chavannes et M. W. renferme un thème de folklore intéressant, celui des rats qui rongent les cordes des arcs. Chavannes a rappelé à ce propos l'histoire analogue de Hiuan-tsang sur Khotan et une tradition d'Hérodote. Le rapprochement des textes sur Kučā et sur Khotan est déjà fait dans le *T'ai-po yin king*. Cf. en outre, pour les rats de l'Uḍḍiyana, la biographie de Chan-wou-wei au ch. 2 du *Song kao-seng tchouan*, et pour le "royaume des rats" ou "royaume du roi des rats" des pays d'Occident, le 述異記 *Chou yi ki* (A, 12*a*) et la citation du 西域志 *Si-yu tche* de Tao-ngan reproduite dans

---

1) Cette version altérée a dû être utilisée dans quelque ouvrage en langue européenne qui m'échappe, car c'est évidemment à elle que se rapporte la phrase d'Ashton, *Chinese sculpture*, 72, sur le secours que l'armée céleste de Vaiśravaṇa aurait apporté "en 753" à la ville de "Leang-tcheou" assiégée par les barbares.

les ch. 797 et 911 du *T'ai-p'ing yu-lan* (reprise aussi dans 異苑 *Yi yuan*, éd. du *Tsin-tai pi-chou*, 3, 6*a*).

P. 44: 守左遷牛衛終郎將, "Town Governor, transferred to the post of major in the Niu-wei Bodyguard". Ce n'est pas là le sens. Le mot 守 *cheou* signifie, sous les T'ang, "avoir la charge intérimaire [ou honorifique?] de..."; 遷 *ts'ien* et 終 *tchong* sont des fautes de scribe pour 千 *ts'ien* et 中 *tchong*; le personnage était "ayant la charge nominale de *tchong-lang-tsiang* de la garde *ts'ien-nieou* de gauche". A la l. 3, on notera la graphie 戕 *tsai* pour 灾 ou 災 *tsai*; c'est une réminiscence classique.

P. 45: 兵馬史 *ping-ma-che* est un titre; il ne faut donc pas couper en "the soldier..., horseman". Deux lignes plus loin, 敵 *ti* paraît être une faute d'impression pour 故 *kou*.

P. 47: "the grandson the śramana Chih-kang, the nun Cheng-ming and others"; lire "the grandchildren the śramaṇa Chih-kang, the nun Sheng-ming and others". Je crois qu'ensuite 亡尼法律闍梨 n'est pas à rendre par "deceased nuns, clerics, and *ācāryas*", mais "la défunte nonne, [maîtresse du] *dharma* et [du] *vinaya*, chö-li"; je ne pense pas que Chö-li, transcription ordinaire d'*ācārya*, puisse être ici son nom, mais il s'agirait d'une seule nonne désignée par ses titres; cf., pour la construction, 尼法律貌眞 p. 28; il y a des cartouches de nonnes qui sont à la fois *fa-liu* et *chö-li* dans la grotte 144. Par la suite, au lieu de "P'u-ch'eng", "The grandson Shēng-ming", "Miao-ch'ēn", lire "P'u-ching", "The granddaughter Shēng-ming", "Miao-chēn". Dans la date, au lieu de "21st day of the cycle", lire "the first day (朔) being the 21st day of the cycle". M. W. ajoute en note que cette date de 892 est donnée incorrectement, parce qu'elle emploie un *nien-hao* remplacé depuis plusieurs mois; ceci ne serait rien, car Touen-houang était alors coupé de rapports réguliers avec la capitale; il est plus sérieux que l'inscription indique pour

1er jour du 12e mois *kia-chen*, au lieu que c'était *sin-wei*, désaccord de 13 jours que je ne puis expliquer.

P. 49: A propos des "neuf divisions" de la Sukhavatī, et de leur mode de désignation en trois degrés ayant chacun un rang supérieur, moyen et inférieur, il y aurait lieu pour l'un de nous de reprendre l'histoire de ce mode de numération; on sait qu'il a servi, identique, à classer les peintres.

P. 50: La référence relative à 紫 *tseu* (et non *ts'eu*) est inexacte, et je ne retrouve pas le passage.

P. 51: A la 1er ligne, la peinture me paraît avoir 并 *ping* et non 兼 *kien*. Le donateur de 897, 張淮興 Tchang Houai-hing, vu la date et le nom, doit être frère ou cousin de 張淮深 Tchang Houai-chen, et par suite descendant de 張義朝 Tchang Yi-tch'ao.

P. 58: En règle générale, les *bodhisattva* 日光 Je-kouang (Sūryaprabha) et 月光 Yue-kouang (Candraprabha) sont associés au Bhaiṣajyaguru (cf. p. 62), au lieu que les *bodhisattva* 日藏 Je-tsang (Sūryagartha) et 月藏 Yue-tsang (Candragartha) sont des assistants d'Avalokiteśvara. Ici Sūryaprabha et Candraprabha sont associés à Avalokiteśvara; mais ce n'est pas là le résultat d'une erreur accidentelle due à un scribe, car il en est de même sur une paroi de la grotte 6. La transcription 頻那勒伽 P'in-no-lo-k'ie de Vināyaka est surprenante, mais peut avoir quelque intérêt. Elle supposerait *Viṃnāraga, et on a des transcriptions japonaises aberrantes du nom, dont certaines comportent un -*r*-, telle une qui ramènerait à *Vinăranāga. On considère généralement ces transcriptions aberrantes comme "simplement fautives" (cf. *Hôbôgirin*, 76); mais peut-être remontent-elles partiellement à des formes prâkrites ou à des étymologies "savantes".

P. 61: M. W., qui donne dans cette description des renseignements fort importants sur les "méditations" de la reine Vaidehī,

montre que leur série doit être basée sur un texte assez différent de celui de l'*Amitāyur-dhyāna-sūtra*. Des deux sources nouvelles qu'il invoque, il pense que c'est la seconde qui se rapproche le plus des peintures de Touen-houang. Ceci ne me paraît pas évident. L'opinion de M. W. s'appuie sur un cartouche de la p. 71: 此白兎是淨飯王狂[=枉]煞[=殺]託在王宮爲太子, ce que M. W. a traduit (p. 73): "The white hare, hard pressed by King Śuddhodana, betook itself to the King's palace and there became a prince". Mais le sens normal est: "Ceci est le lièvre blanc qui fut tué injustement par le roi Śuddhodana. Il chercha refuge dans le palais royal et devint prince héritier". Le mot 託 *t'o*, "chercher refuge", s'applique au lièvre mort qui vient se réincarner dans le sein de la reine. S'il en est ainsi, il me semble que c'est au récit de la p. 60 que la peinture s'apparente, et non à celui de la p. 61. Comme M. W. l'a fait remarquer, Śuddhodana doit être un *lapsus* du scribe pour Bimbisāra; il est cependant surprenant.

P. 76: Cette peinture de 939 est inédite, et je ne puis donc juger des cartouches que par les lectures de M. W. L. 9: Ne peut-on lire 三塗 *san-t'ou*? L. 10: Le 1er caractère ne peut-il être 及? En tout cas, le terme "柀[拔]羅" de ce passage est sûrement identique au 枝羅 *tche-lo* de la p. 33 (on connaît surtout 枝葉 *tche-ye*, mais j'ai relevé 支羅 *tche-lo*, identique à 枝羅 *tche-lo*, sur des cartouches des grottes de Touen-houang, par exemple grotte 51*c*). Dans le titre de Maitreya, si 不住 *poū-tchoú* (**piə̯-d'ᶜi̯u*) est bien, comme le dit M. W. et comme il semble, une erreur d'origine phonétique pour 補處 *poù-tch'oú* (**puo-t'śᶜi̯ʷo*), nous sommes en présence de notations bien erratiques pour une oreille chinoise. Non moins surprenants sont les noms de Mañjuśrī et de Samantabhadra, écrits respectivement 聞隨師離 Wên-souêi-chē-lî et 聞隨補賢 Wên-souêi-poù-hien. La transcription usuelle du nom de Mañjuśrī, 文殊師利 Wên-choù-chē-lí (*Mi̯uən-źi̯u-ṣi-lji),

se trouve p. 10; le présent Wên-souêi--chē-lî est *Miuən-zʷiɐ̯-ṣi-ljiɐ̯ et on a enfin une transcription 聞書須理 Wên-choū-siū-lì (*Miuən-śiʷo-siu-lji) p. 236, dans une inscription chinoise qui pourrait bien être d'influence tibétaine. Quant au nom de Samantabhadra, Wên-souêi-poù-hién, il est formé de la première partie du nom de Mañjuśrī, auquel on a adjoint la traduction chinoise de Samantabhadra, mais avec une fausse orthographe 補 *poù* (*$p^{c}uo$) pour 普 *p'où* (*$p^{c}uo$). Ces transcriptions montrent donc d'étranges mélanges de voyelles et des confusions assez inattendues d'initiales sourdes et sonores. Reste l'addition du *mañju* de la transcription de Mañjuśrī en tête du nom traduit en chinois de Samantabhadra. Quelque invraisemblable que cela paraisse, le cas n'est pas isolé. La même peinture de la p. 10 qui écrit correctement le nom Wen-chou-che-li de Mañjuśrī donne Wen-chou-p'ou-hien pour Samantabhadra. Quant à la peinture de la p. 236, il s'agit en réalité d'une image de Mañjuśrī, mais le cartouche lui donne le nom de Wen-chou-siu-li-p'ou-hien, c'est-à-dire accole à une transcription anormale de son nom la traduction chinoise de Samantabhadra. Sauf que les deux *bodhisattva* font paire, on ne voit pas bien comment une contamination s'est produite entre leurs noms. J'entrevois l'explication suivante. Le nom de Samantabhadra a toujours été traduit en chinois, et était complet en deux caractèresseulement, P'ou-hien; celui de Mañjuśrī se transcrivait au contraire, et il n'était complet qu'en quatre caractères, Wen-chou-che-li; l'addition de Wen-chou en tête de P'ou-hien serait née d'un désir de parallélisme dans la longueur des deux noms si étroitement associés. Et c'est cette forme Mañju—P'ou-hien déjà préexistante pour le nom de Samantabhadra qui aurait amené fautivement, pour Mañjuśrī nommé seul, le Mañjuśri—P'ou-hien de la p. 236.

P. 85, inscr. 4, l. 3: 長於燈火; la peinture me paraît avoir en réalité 長名燈火, et je suppose que les deux premiers caractères

sont écrits par erreur phonétique pour 常明 *tch'ang-ming*; "que les donateurs fassent perpétuellement briller le feu des lampes". A la ligne suivante, 他年 *t'o nien* me demeure obscur. Ici et ailleurs, M. W. traduit 新婦 *sin-fou* par "the new wife"; il ne semble donc pas reconnaître la valeur véritable de ce terme, sur lequel Chavannes s'est trompé (*Serindia*, 1336), et qui signifie simplement "bru".

Pp. 88—90: Les inscriptions ont déjà été traduites par Chavannes dans *Serindia*, 1337—1338. A la 1re ligne de l'inscription principale, celle qui commémore la donation, M.W. lit 知燉煌都園官兼大行園家錄事米貢德, ce qu'il traduit par "[the donor...,] prefect of Tun-huang, overseer of orchards at the Capital and registrar of orchards and households in Ta-hsing, Mi Kung-tē". Chavannes avait compris "Mi Tseu-tö, fonctionnaire chargé de la surveillance des jardins (?) à Touen-houang, en même temps teneur de livres pour les champs (?) et les familles de Ta-hing". En ce qui concerne le nom, Chavannes a dû lire 米資德 Mi Tseu-tö (cf. de même Petrucci dans *Serindia*, 1395), et il transcrit également Mi Tseu-tö le nom indiqué dans le cartouche qui accompagne le portrait du donateur. M. W., qui lit Mi Kong-tö dans l'inscription principale, a adopté avec hésitation Mi Tsa [迊]-tö dans le cartouche du portrait. Mais, *a priori*, il ne peut s'agir dans les deux textes que d'un même personnage, vu que le donateur principal ne manque jamais à faire mettre son portrait en tête de ceux des siens. Dans le cartouche du portrait, je ne doute pas qu'il faille lire 米延德 Mi Yen-tö. Dans l'inscription principale, il est certain par contre qu'il s'agit d'un autre caractère, mais qui me paraît bien être 員 *yuan*, et l'alternance Mi Yuan-tö à côté de Mi Yen-tö sera une erreur d'origine phonétique. Pour ce qui est des titres, bien modestes, du personnage, le "préfet" de Touen-houang de M. W. est exclu; l'expression n'a existé que plus tard. Sous les

T'ang et vraisemblablement au début des Song, les 知....官 *tche*....*kouan* étaient des fonctionnaires surnuméraires ou qui exerçaient une charge sans en être vraiment titulaires. Quant au mot 都 *tou*, il ne signifie pas ici "capitale", mais "diriger", "inspecter"; un 都園 est un "inspecteur des jardins", comme un 都水 est un "inspecteur des eaux"; je considère donc que Mi Yen-tö ou Mi Yuan-tö était "chargé de l'inspection des jardins à Touen-houang". Mais la fonction de "secrétaire-archiviste" (*lou-che*) que Mi Yen-tö exerçait cumulativement (*kien*) est moins facile à préciser. Le terme de 大行 *ta-hing* ne m'est connu que comme s'appliquant à un empereur mort depuis peu de temps; ce sens est presque hors de question ici. La question est encore obscurcie par l'impossibilité où je me sens de déterminer d'après la pl. LXVI de *Serindia* si, après *ta-hing*, il faut lire 田 *t'ien* comme l'avait fait hypothétiquement Chavannes, ou à nouveau 園 *yuan*, comme le donne le déchiffrement de M. W. Si on traduit par "secrétaire-archiviste des familles du jardin de Ta-hing", il faudra admettre qu'il y avait près de Touen-houang, en un endroit appelé *Ta-hing, un jardin ou un parc officiel (les tombeaux de la famille qui gouvernait héréditairement Touen-houang?), et que Mi Yen-tö en était archiviste [1]). Parmi les autres cartouches, le cartouche 8 me paraît avoir 長興 Tch'ang-hing comme l'avait lu Chavannes, ou 長典 Tch'ang-tien comme l'avait lu Petrucci (*Serindia*, 1395), mais non Tch'ang-eul; au cartouche 11, 主 *tchou* a été omis par inadvertance après 施 *che*; au cartouche 19, je lis 醜子 Tch'eou-tseu comme Chavannes, et non Tch'eou-kong; en outre, dans la

---

1) Dans un cartouche de la grotte 125, on a le titre de 木行都料 *mou-hang tou-leao*, "directeur des matériaux des chantiers de bois"; mais 大 *ta* est très net sur la peinture décrite par M. W., et d'ailleurs, même en y supposant une faute pour 木 *mou*, le sens resterait obscur.

traduction des cartouches 17 et 18, il faut remplacer "grandson" par "granddaughter".

P. 93, n. 1: M. W. a bien raison d'insister sur le large emploi que les lettrés, quand ils parlaient du bouddhisme en style savant, ont fait de l'"Inscription du Temple des *dhūta*"; cette inscription est également à la base de passages nombreux de l'inscription chrétienne de Si-ngan-fou.

P. 102, inscr. principale, l. 2: Il ne me paraît pas probable qu'on doive relier directement 老宿 à 大衆 en en séparant les trois mots intermédiaires; dans ces trois mots, je soupçonnerais le nom d'un temple (je n'ose chercher ce nom dans les trois premiers mots en lisant 大雲寺 Ta-yun-sseu au lieu de 大衆守 *ta-tchong cheou*). A la l. 3, lire 亡 *wang* au lieu de 已 *yi*.

P. 106, inscr. 8: La traduction n'est pas bien juste; il s'agit d'un fonctionnaire qui était *ya-ya* du commissaire impérial (*tsie-tou-che*) commandant l'armée Kouei-yi (Kouei-yi-kiun). Le dit commissariat impérial est officiellement l'ancien commissariat impérial du 河西 Ho-si, et on sait que les *tsie-tou-che* étaient souvent désignés par le nom de l'"armée" régionale qu'ils commandaient; cf. des Rotours, dans *T'oung Pao*, 1928, 291 et 307.

Pp. 115—116: Tous les 弟 *ti* de ces deux pages paraissent être des fautes d'impression pour 第 *ti*. Les 後有菩薩 *heou-yeou p'ou-sa* dont parle ici M. W., ou *bodhisattva* parvenus à leur dernière existence, sont les *caramabhavika bodhisattva*; Oda Tokunō donne le terme chinois sans indiquer l'expression sanscrite; de mon côté j'ai parlé de l'expreesion sanscrite (*T'oung Pao*, 1929, 256), mais sans donner alors le terme chinois.

P. 118: M. W. sait ce qu'il fait en traduisant 五俱輪 *wou kiu-louen* par "les cinq compagnons"; mais d'autres, moins informés, seront arrêtés par l'équivalence; il valait peut-être de dire que Kiu-louen transcrit une forme prâkrite de Kauṇḍinya et que

l'expression est abrégée pour "les cinq, [qui sont] Kauṇḍinya [et autres]".

P. 136: M. W. parle de Guhyapāda p. 98, mais de Vuhyapāda ici, et son index distingue les deux formes; ne faut-il pas Guhyapāda partout?

P. 139: M. W. considère le *bodhisattva* 日曜 Je-yao comme "presumably identical" au *bodhisattva* 日光 Je-kouang. Je crois qu'on peut être plus affirmatif; les deux formes traduisent Sūrya-prabha, mais sont empruntées l'une à la traduction de Śrīmitra, l'autre à celle de Dharmagupta; cf. *BEFEO*, III, 35, n. 1.

P. 157: La faute de 受 *cheou* pour 壽 *cheoú* (qui se retrouve p. 232) est peut-être un indice que la prononciation de 受 *cheou*, qui devrait être en principe *cheoù*, était déjà passée à *cheoú* dans le dialecte de Touen-houang du X^e^ siècle, comme c'est le cas dans l'usage "mandarin" actuel.

P. 159: Un nom de 十一面寺 Che-yi-mien-sseu est assez surprenant. Quant à 主窟 *tchou-k'ou*, on attendrait *k'ou-tchou*, "le donateur [qui a fait les frais pour l'aménagement] de la grotte".

P. 165: **急急如律令**. M. W. interprète cette formule courante en fin des charmes taoïques par "aussi rapide que Liu Ling", Liu Ling étant un assistant du dieu du Tonnerre (M. W. dit "de l'Eclair"). La formule a certainement acquis ce sens, mais il vaudrait de rechercher à quelle époque. La formule **如律令** *jou liu-ling* était courante dans les documents officiels des Han, au sens de "qu'on se conforme aux ordres". Le *Ts'eu yuan* tient assez étrangement pour une des explications sous *liu-ling*, mais pour l'autre sous *ki-ki jou liu-ling*; cf. aussi Chavannes, dans *Les docum. chin. découverts par A. Stein*, 42.

P. 165, n. 1: Ketu, "The Pole Star". Mais Ketu est une planète fictive, le nœud descendant de la lune.

P. 169: La date de 676 pour la traduction de cette *dhāraṇī* fameuse me paraît très suspecte; cf. d'ailleurs *T'oung Pao*, 1922, 148.

P. 170—173: M. W. a très heureusement reconnu dans les démons de ces textes une partie de la série des quinze démons de Nanjiō n^0 488, mais ici il est question de seize, tous féminins. Les restitutions des noms sanscrits de Nanjiō n^0 488 dans Oda Tokunō[6], 556, restent parfois assez incertaines. Les textes déchiffrés par M. W. donnent des transcriptions toutes différentes, et qui sont vraisemblablement dérivées, comme il le suppose, des formes en "*śāka*" que ses textes donnent également. Il faut souhaiter que ces formes "*śāka*" soivent étudiées prochainement, car le texte est curieux. On notera que le mss. de la collection Stein écrit 訓侯 *hiūn-heoú* (**χi̯uən-γə̯u*) au lieu de 獯狐 *hiūn-hoû* (**χi̯uən-γuo*); une autre fois, le mss. a 猴 *heoû* (**γəu*), "singe". Une note du *Tripiṭaka* de Taishō (XIX, 742) dit que 獯 *hiun* est ici équivalant à 熏 *hiūn* (**χi̯uən*), mais une combinaison *hiun-hou* est inconnue, soit avec l'un, soit avec l'autre de ces deux caractères. M. W. pense qu'il s'agit d'une espèce de loup, ce qui paraît en soi fort raisonnable. Toutefois, il me semble évident que nous avons là le nom de l'animal 訓狐 *hiun-hou* qui est mentionné dans le *Sin T'ang chou* (34, 7*a*), et qui est sûrement un oiseau; le *Sin T'ang chou* le donne comme un autre nom d'un hibou, le 休鳥鶹 *hieou-lieou*, espèce de "grand-duc"; voir d'autres citations du même terme, sous les T'ang et les Song, dans le *P'ei-wen yun-fou*; dans toutes il s'agit d'un oiseau. Les lexiques citent en outre, d'après le *Madhyamāgama*, un animal 休鳥狐 *hieoū-hoû* (**χiəu-γuo*), dont on pourrait se demander si ce n'est pas une forme plus ancienne du nom du *hiun-hou*; mais je n'ai pas recherché si ce *hieou-hou* était un quadrupède ou un oiseau.

P. 174, n^0 CLXXX: Ne peut-on songer aussi bien à *Acalajñāna-prabha?

P. 181, n^0 9: Dans l'inscription, ne peut-on supposer une interversion pour 光明相 Kouang-ming-siang?

P. 183: M. W. semble avoir des doutes sur la traduction du 廻向輪經 *Houei-hiang-louen king* par Śīladharma. Mais Śīladharma, que M. W. place par erreur "in the seventh century", est bien connu; c'était un moine de Khotan, qui effectua cette traduction à Beš-balïq en 789; cf. *JA*, 1914, II, 136. Quant aux noms de *devarāja*, lesquels ne proviennent pas de ce *sūtra*, je ne sais où M. W. a trouvé les équivalences "Jambhika" pour 禪吒迦 Tch'an-tch'e(?)-kia et "Loka" pour 勒迦 Lo-kia; elles sont phonétiquement bien surprenantes. Dans le premier nom, le second caractère peut être lu soit 吒 *tch'e* (ou *ts'i*), soit 吒 *houa*; il semble que M. W. l'ait lu *pi* en le considérant comme équivalant à 匕 *pi*, mais, à moins d'une faute d'impression dans le caractère que donne son livre, je ne crois pas que cette lecture soit justifiée. Par ailleurs 禪 *tch'an* a toujours été à finale -*n*, au lieu que, devant un mot *pi*, on attendrait un caractère à ancienne finale -*m*; le second caractère ne serait pas à lire ou à corriger en 吒 *tch'a*? En ce cas, il faudrait un original du type de *Jaṇṭaka. Quant à Lo-kia, son équivalence normale serait *Raka ou *Laka.

P. 184: 奉 *fong* signifie "présenter respectueusement" ou "recevoir respectueusement"; je ne crois donc pas qu'il faille traduire "....Vajra who receives requests", mais "....Vajra à qui on présente respectueusement des requêtes".

Pp. 186—187: Si le nom est bien 任延朝 Jen Yen-tch'ao, il ne doit pas s'agir du *tsie-tou-che* lui-même (le "controller" de M.W.), qui était en fait le gouverneur héréditaire de Touen-houang, et le personnage devait être *nei-* ○ - ○ (peut-être 內親從 *nei-ts'in-tsong*) du *tsie-tou-che*. Je crois comme M. W. que 原中 *yuan-tchong* désigne la Chine centrale, mais je pense qu'il faut renverser les deux caractères et lire *tchong-yuan* comme à l'ordinaire. Le donateur,

originaire de la Chine centrale et émigré à Touen-houang, émet selon moi le vœu suivant: "Que mon père et ma mère qui sont dans la Chine centrale se gardent longtemps (? 報 *paò* = 保 *paò*) en bonne santé, et que ma femme et mes fils qui sont ici (在此 *tsai-ts'eu*, c'est-à-dire à Touen-houang) soient baignés du même bonheur!"

P. 197, dernière ligne, "Khasaro"; la transcription suppose "*khacaro*", comme on a deux lignes plus haut *arapacana*.

P. 199: Le texte de cette estampe nous fait connaître le nom d'un graveur local de Touen-houang en 947, 雷延美 Lei Yen-mei; celui de la p. 204 nous en nomme un autre de 980, 王文沼 Wang Wen-tchao, mais dont il n'est pas sûr qu'il soit un graveur local (cf. aussi *Serindia*, 1396, 1399). Je connais quelques autres noms de graveurs des T'ang. Quant au "Wang Chieh" de 868 dont Carter a dit (*The invention of printing*, 41) que c'était "le premier imprimeur de livres dont le monde ait trace", c'était bien certainement le donateur qui avait fait graver le livre de 868, et non le graveur lui-même.

P. 201: Je suppose que les caractères que M. W. a lus, sous toutes réserves, 梔推 *tche-t'ouei* sont les mêmes que les 枝羅 *tche-lo* des pp. 33 et 76. Le donateur est appelé 楊洞芊 Yang Tong-ts'ien par M. W., qui ajoute en note que c'est là l'auteur d'une "Histoire de Koua-tcheou et Cha-tcheou", mss. Stein, S. 5193. Petrucci avait lu 楊洞芋 Yang Tong-yu (*Serindia*, 1396); on peut naturellement songer aussi à Yang Tong-kan (芊). Nous devons en principe faire confiance à M. W., mais on voudrait se rendre compte de la composition sémantique d'un *ming* Tong-ts'ien.

P. 200: M. W. rend ici 刁斗 *tiao-teou* par "war-trumpet", mais par "battle-gong" p. 318; cette seconde traduction me paraît seule acceptable, car il s'agit d'une grande casserole, selon les commentateurs.

P. 204—206: 戟 *ki* doit bien être le *triśūla*, mais la transcription est irrégulière avec 庇哩戍哩 *pi-li-chou-li*; il semblerait que le premier caractère fût fautif; le dernier suggère une finale en *-ri*, à la rigueur en *-li*, qui pourrait tenir à des influences dialectales non chinoises. Le nom mystérieux de 摩賀尾 *mo-ho-wei*, **mahāvi*, pour le "livre" (夾 *kia*, = 筴 *kia*), est à retenir. Dans la traduction de la p. 206, "10th day" est une inadvertance pour "20th day" que donne le texte; l'équivalence n'est pas par suite le 24 juillet 980, mais le 3 août 980.

P. 208: C'est forcer l'analogie avec la légende de saint Christophe que de renvoyer à Chavannes, *Cinq cents contes*, II, 33—34, pour "a giant who carries people over the water"; l'eau n'arrive jamais plus haut que les genoux du géant, mais il n'est pas dit qu'il fasse passer l'eau à personne.

P. 210: Kučā n'est pas tombé en 383, mais au 7^{e} mois de 384; Lu Kouang ne revint qu'en 385, pour apprendre que Fou Kien venait d'être assassiné; Tao-ngan est mort lui-même en 385; il ne me paraît guère vraisemblable que Fou Kien ait encore pu offrir à Tao-ngan une broderie prise à la chute de Kučā.

P. 217: Je ne vois pas comment le 角抵 *kio-ti* des Han et des Six dynasties, qui semble bien avoir été une véritable lutte entre personnages déguisés, pourrait s'identifier au jeu de la poutre en équilibre dont il est question sur la bannière CCXCIII.

P. 236, n^{0} CCCLVI: Le caractère 菩 *p'ou*, placé par M. W. à la fin de la 1re ligne, se trouve en réalité au début de la ligne suivante. S'il faut le relier au 薩 *sa* qui précède, je n'en ferais pas *sattvabodhi* comme M. W., mais y verrais une simple interversion fautive pour *p'ou-sa*, *bodhisattva*. Il n'est toutefois pas sûr que *bodhisattva* ne soit pas rendu en abrégé à la 1re ligne par le seul mot *sa*, comme il l'est p. 81 par le seul mot *p'ou*, et qu'ici *p'ou* soit à relier à ce qui suit. En effet, tout en croyant que la tra-

duction proposée par M. W. sous les plus grandes réserves est la moins improbable, je n'écarte pas absolument qu'il puisse s'agir de la fille aînée d'un personnage tibétain dont le nom se terminait en 論 *louen*, transcription ordinaire du tibétain *blun* sous les T'ang. Assurément 第一女 *ti-yi niu*, pour "fille aînée", ferait de mauvais chinois, mais le texte est mauvais de toute façon.

P. 245: S'il n'y a pas de faute d'impression dans les caractères chinois, le nom du n° 1 est "Chai-mo-pi", non "T'o-mo-pi".

P. 261: "...joins in this act of piety"; mais 勘校 *k'an-kiao* signifie "a révisé".

P. 166, n. 1, "乾 *k'an* ('heaven'...)"; le mot ne se lit jamais *k'an*, mais *kan* ou *k'ien*; au sens de "ciel", c'est *k'ien*.

Pp. 268—271: M. W. étudie ici une peinture incomplète, dont les fragments occupent ses n^{os} LI, LVIII et CDL; les deux premiers n^{os} sont à Londres, celui-ci va à Delhi. L'ensemble représentait les principales images fameuses dans le monde bouddhique, et on peut regretter la dispersion du document. Aux renseignements que M. W. tire de ces peintures, je puis ajouter que nous en avons une série sans inscriptions au Musée Guimet (cf. Hackin, *Guide*, pl. VII), et que d'autres, avec ou sans inscriptions, se retrouvent sur les parois des grottes de Touen-houang (grottes 64, 81, 84, 102, 106, 119). Il semble qu'il y ait eu une série de 36 de ces images. La 1re, la 4^{e} et la 9^{e} de M. W. ont des inscriptions; la 1re et la 9^{e} se retrouvent avec des mentions analogues sur la paroi des grottes, mais non la 4^{e}. Par ailleurs, sur la peinture décrite par M. W., les images étaient accompagnées d'"éloges" (贊 *tsan*) que les inscriptions des grottes ne donnent pas.

P. 319: M. W. attire ici l'attention, à la suite du *Tōyō gakuhō*, VIII, 123, sur un mss. Stein qui montre encore 曹元忠 Ts'ao Yuan-tchong vivant et gouvernant en 974; il y a donc quelque erreur dans le raisonnement de Wang Kouo-wei qui voulait que

Ts'ao Yuan-tchong fût mort au moins dès 868 (cf. *T'oung Pao*, 1929, 134). Par contre, le même mss. Stein montre que Ts'ao Yuan-tchong était déjà remplacé en 975 par 曹延恭 Ts'ao Yen-kong, et par suite l'*Histoire des Song* se trompe en faisant durer la vie et le gouvernement de Ts'ao Yuan-tchong jusqu'en 980. Je puis confirmer le renseignement du mss. Stein sur ce dernier point; un cartouche de la grotte 120 A montre que Ts'ao Yen-kong gouvernait sûrement en 976.

L'index final de M. W. sera utile. J'exprimerai cependant un regret, c'est que tous les noms des donateurs n'y figurent pas; on en a recueilli quelques uns, un peu au hasard, mais les plus importants, comme celui même de ce Ts'ao Yuan-tchong dont M. W. s'est occupé longuement, en sont absents. Il eût valu aussi, dans le corps même du *Catalogue*, de donner les anciennes cotes Stein pour les peintures conservées à Londres, comme il est fait pour celles renvoyées dans l'Inde; la comparaison avec les descriptions de *Serindia* en eût été facilitée.

J'ai examiné longuement ce qui m'a paru prêter à observations dans le *Catalogue* de M. W., mais je suis loin d'avoir abordé tous les sujets traités et élucidés dans ce volume si riche; je ne saurais trop recommander à tous nos confrères de le lire avec soin.

Paul Pelliot.

Arthur Waley, *The Travels of an Alchemist, the journey of the Taoist Ch'ang-ch'un from China to the Hindukush at the summons of Chingiz Khan, Recorded by His Disciple Li Chih-ch'ang,* traduit avec une introduction, Londres, Routledge, 1931, in-8, xi + 166 pages, avec une carte. [Fait partie des *Broadway Travellers.*]

L'éloge des traductions de M. Waley, fond et forme, n'est plus à faire; mais l'originalité des derniers travaux de notre confrère est que son intérêt semble s'être déplacé et élargi; parti de la

littérature pure, il est venu aux arts plastiques et graphiques, puis aux phénomènes religieux, et il semble maintenant se tourner davantage vers l'histoire. En tout cas, il y a au moins autant d'histoire que de religion dans le 西遊記 *Si yeou ki*, ou "Relation de voyage en Occident", qu'il vient de traduire pour les *Broadway Travellers*.

Cette traduction n'est pas la première. L'aventure du taoïste chinois 邱處機 K'ieou Tch'ou-ki, en religion 長春 Tch'ang-tch'ouen (1148—1227), qui, appelé par Gengis-khan à qui on avait dit qu'il détenait une recette d'immortalité, dut entreprendre à 72 ans la traversée de l'Asie pour aller, du Chantong, trouver le conquérant au Turkestan russe et en Afghanistan, a attiré l'attention de plusieurs sinologues: l'archimandrite Palladius a traduit intégralement le texte en russe (1866); Pauthier lui a consacré une étude indépendante, très défectuense (1867); Bretschneider a donné une version anglaise abrégée de la traduction russe de Palladius, avec des notes souvent importantes (1875 et 1888); Chavannes a traduit des documents se rapportant au voyage (1904 et 1908); j'ai donné dans le *T'oung Pao* de 1929 (pp. 172—174) l'essentiel de la bibliographie chinoise de ce récit de voyage, rédigé par un disciple et compagnon de route de K'ieou Tch'ou-ki, 李志常 Li Tche-tch'ang; le meilleur commentaire est celui de Wang Kouo-wei.

L'Introduction de M. W., outre les renseignements nécessaires sur K'ieou Tch'ou-ki et Li Tche-tch'ang, donne des informations assez neuves sur certaines écoles taoïques et signale, en particulier à la suite d'un travail japonais de M. H. Kunishita, les rapports que les Mongols eurent avec certains moines bouddhistes de la Chine du Nord dès 1214 et 1219. Tout cet exposé est sobre, clair, et d'un intérêt très neuf, surtout pour les lecteurs occidentaux. La traduction elle-même est correcte et élégante; elle est complète, à l'exception d'un bon nombre de poèmes de K'ieou Tch'ou-ki dont

M. W. a pensé avec quelque raison qu'ils laisseraient le public non spécialiste assez indifférent; ils sont traduits chez Palladius. Encore que le texte du récit de voyage soit en général bien établi et que la plupart des noms de lieux ou de personnes se laissent identifier, il subsiste nombre de difficultés de détail sur lesquelles on peut avoir des opinions divergentes. Sans entrer ici dans tout le menu des passages qui m'arrêtent encore, je formulerai pas mal de remarques à leur sujet.

P. 2 et *passim*: M. W. rend par *k* et *g* italiques ce que je rends par *q* et *γ*; il ne devrait pas alors écrire toujours "Küchlü*k*", mais "Küchlük", c'est-à-dire Küčlük (ou plus correctement même Küčlüg) pour nous; le nom a été "mongolisé" en Küčülük.

P. 5, n. 1: "Torin"; le texte a 脫倫 T'o-lun; il faut rétablir Tolun. Ce Tolun ou Tolun-*čärbi* apparaît assez souvent dans l'*Histoire secrète des Mongols* (§ 191, 202, 212, 213, 265, 267). Il est également bien connu de Rašīdu-'d-Dīn (cf. Berezin, dans *Trudy Vost. Otd. I.R.A.O.*, XV, 230, s.v. "Tulun-čerbi", en y joignant le pseudo-"Tuli-čerbi" de *Trudy*, V, 104, qui est à lire aussi تولون چربی Tulun-čärbi); cf. aussi Barthold, *Turkestan*², 433, 442. Le *Yuan che* (193, 3*b*) le dit un 兒合丹 Eul-ha-tan (合 *ho* est toujours à lire 哈 *ha* dans ces transcriptions), mais le premier caractère est sûrement faux pour un autre qui se lisait *houang* et Houang-ha-tan est Qongqadan (= Qongqotan de l'*Histoire secrète*; la seconde syllabe n'est pas vocalisée dans les transcriptions de Rašīdu-'d-Dīn), ce qui était bien le nom tribal de Tulun-čärbi.

P. 7: "Shih T'ien-hsiang" (史天祥). Je crois que M. W. a raison de le mettre en cause, mais il eût valu de dire que c'était là une correction de M. Kunishita, car le texte nomme en réalité son frère 史天澤 Che T'ien-tsö.

P. 8: Je ne suis pas sûr que 交達里罕行者 signifie exactement "are to rank as dar*k*an". Cet ordre de Gengis-khan au

sujet des prêtres bouddhistes de 1219 est important, car c'est le plus anciennement attesté des édits qui, à travers toute la dynastie mongole, assureront des exemptions d'impôts au clergé des divers cultes.

P. 18: Dans un édit de 1235 publié par Chavannes (*T'oung Pao*, 1908, 308), on rencontre une mention de 仙孔八合識 Sien-k'ong-pa-ho-che, suivie du nom de Li Tche-tch'ang; Chavannes n'a su que faire de cette mention énigmatique; en réalité, il s'agit là sûrement d'une épithète ou d'un titre qui s'applique à Li Tche-tch'ang lui-même, et M. W. a eu l'amabilité de me faire savoir qu'il se retrouvait dans l'inscription funéraire de Li Tche-tch'ang (insérée dans le 甘泉仙源錄 *Kan-ts'iuan sien-yuan lou*, 3, 15 *a* [= Wieger, *Canon taoïste*, n° 965]. *Pa-ho-che*, à lire *pa-ha* [哈]-*che*, est naturellement *baqšï* (*baɣšï*), "savant", "maître", comme l'a vu M. W.; mais Sien-k'ong est plus obscur. M. W. a interprété le tout par "professeur des doctrines des *sien* (c'est-à-dire du taoïsme) et de Confucius", en ajoutant toutefois en note qu'ici *k'ong* pourrait bien ne pas être pris avec sa valeur de nom de famille de Confucius, mais transcrire le mot mongol signifiant "homme". Dans le corps même du *Si-yeou ki*, Gengis-khan demande à K'ieou Tch'ou-ki: "Les gens vous appellent 騰吃利蒙古孔 T'eng-k'i-li-mong-kou-k'ong; est-ce un nom que vous vous êtes donné à vous-même ou sont-ce les autres qui vous ont nommé ainsi?"; après T'eng-k'i-li-mong-kou-k'ong, une note du texte, dont il n'est pas sûr qu'elle remonte à Li Tche-tch'ang, dit que c'est là la traduction (mongole évidemment) de 天人 *t'ien-jen*, "homme divin". Palladius (*Trudy dukh. missii*, IV, 320 et 415) n'avait proposé aucune restitution; le passage est omis dans Bretschneider (*Med. Res.*, I, 86). M. W. (p. 101) a rétabli ce titre en "Tängri-möngkä-kün", "The Heavenly Eternal Man". Il est évident que 孔 *k'ong* joue le même rôle dans le titre de Li Tche-tch'ang et dans l'appellation du K'ieou Tch'ou-ki;

l'explication par "Confucius" me paraît donc à abandonner décidément dans le premier cas. Quant à celle adoptée par M. W. dans le second cas, elle est la plus vraisemblable, mais se heurte encore à certaines difficultés. *Tängri* pour *t'eng-k'i-li* est sûr. Par contre *mong-kou* répond, dans le *Si-yeou ki* même, à Mongγol, "Mongol"; la transcription pourrait aussi rendre *münggü*, "argent"; mais *möngkä* (*mongka*) est généralement transcrit 蒙哥 *mong-ko* au XIII^{e} siècle. Enfin le mongol *kümün*, "homme", qui est déjà orthographié *gü'ün* par les transcripteurs de l'*Histoire secrète* et s'écrit *khu'un* (*khü'ün*) en *'phagspa*, a abouti à *χun* en mongol moderne, mais on ne s'attend pas à le voir rendre au XIII^{e} siècle avec un mot se terminant en nasale gutturale. Les transcriptions sont-elles ici simplement aberrantes, ou les scribes chinois des Mongols et Li Tche-tch'ang lui-même ont-ils voulu, pour les titres de Li Tche-tch'ang et de K'ieou Tch'ou-ki, adopter des transcriptions qui évoquaient le nom révéré de Confucius, de même qu'on a choisi aujourd'hui 孔德 K'ong-tö pour nom chinois de l'Institut Auguste Conde à Pékin? Il faut attendre la découverte d'autres textes pour en décider.

P. 23: "*Grev jivondogh*" (à quoi je préfère *grēv žvandag*) n'est pas "North Aryan", mais sogdien.

P. 26: Le rôle de la "secte des Dhūta" sous les Mongols, dont M. W. signale avec raison l'importance, peut encore se mesurer à ce fait que cette secte avait ses officialités, ce qui ne semble pas avoir été le cas pour les Manichéens, si nombreux cependant alors dans les provinces du Sud-Est.

P. 30: "Gigs-med-nam-mk'a", lire 'J̌igs-med-nam-mkha"; "Ögödai (1229—1244"), lire "1229—1241". L'histoire du *Houa Hou king* commence au début du IV^{e} siècle.

P. 34: Un passage du *Hei-Ta che-lio* de 1237 (éd. de Wang Kouo-wei, 7*a*) spécifie qu'un édit en chinois n'était valable que

lorsque Činqai y avait ajouté, après la date, une ligne en caractères 回 回 *houei-houei*. *Houei-houei*, au XIII^e^ siècle, peut signifier soit "ouigour", soit "musulman" (cf. aussi M. W., p. 36); vu les origines de Činqai et l'ensemble du *Hei-Ta che-lio*, on est normalement amené à le traduire ici par "ouigour", et c'est ce que j'ai fait dans *T'oung Pao*, 1914, 628, comme M. W. le fait ici. Mais en 1913 (*JA*, II, 188—189), quand je ne connaissais pas encore le texte du *Hei-Ta che-lio*, j'avais été amené à formuler une autre hypothèse. Un édit en chinois, de 1235, a été publié par Chavannes (*T'oung Pao*, 1908, 308—309); sur la dalle qui le reproduit, le texte chinois est suivi de la mention qu'il y avait dans l'original, après la date, une ligne en caractères *houei-houei*. Chavannes avait songé au *'phags-pa*, qui est exclu. Comme, dans les textes chinois d'époque mongole après le milieu du XIII^e^ siècle, l'écriture ouigoure est appelée *wei-wou* ou *wei-wou-eul* (= *uïγur*) et que *houei-houei* est alors réservé aux Musulmans, j'avais songé à l'écriture arabe, et ceci semblait d'autant plus justifié que deux édits en chinois gravés au Chantong, dont l'un est de 1307 et l'autre sensiblement de même date, sont chacun suivis d'une ligne en écriture arabe et en langue persane, au lieu que nous ne connaissons encore aucun édit effectivement suivi d'une ligne en écriture ouigoure. Devant le texte du *Hei-Ta che-lio*, contemporain de celui de l'édit de 1235, j'admets que l'écriture *houei-houei* dont il est question à propos de celui-ci est l'écriture ouigoure, mais il reste à déterminer quand et sous quelles influences on a substitué au ouigour, dans la chancellerie mongole, une attestation en écriture arabe et en persan. Il paraît *a priori* vraisemblable que c'est lorsque des Musulmans, tel Aḥmed sous Khubilai, ont été des ministres presque tout puissants; on aimerait cependant à pouvoir l'affirmer.

P. 35: "Chingiz Khan's brother Tuluï" est un *lapsus*; Tuluï était le quatrième fils de Gengis-khan.

P. 37: Une confusion de notes me paraît s'être produite ici. Dans *JA*, I, 497—498, j'ai parlé non de Čam-balïγ ou Čam-balïq, comme M. W. le dit ici, mais de Širämün = Salomon, hypothèse qu'il a adoptée p. 35. Quant à Čam-balïq, j'en ai dit quelques mots dans *T'oung Pao*, 1930, 22. Sans entrer ici dans l'étude des textes chinois qui concernent cette ville, je signalerai qu'elle apparaît dès le XI^e^ siècle sous la forme Čanbalïq chez Kāšγarī (Brockelmann, p. 242).

P. 39: L'identité du 乙里只 Yi-li-tche du *Kin che*, du 阿剌淺 A-la-ts'ien de l'*Histoire secrète des Mongols* ("*Yüan Shih*" est ici un *lapsus*, et "H-la-ch'ien" p. 59 est une faute d'impression) et du 阿里鮮 A-li-sien du *Si-yeou ki* n'est pas autrement évidente. On peut même se demander si le Yi-li-tche du *Kin che* n'est pas le mongol *älji* (*älči*, *älčin*, *elči*), "envoyé", pris par erreur pour un nom d'homme.

P. 46: "Written on the second day of autumn in the year *mou-tzŭ* (Oct. 31, 1228)". Cette préface du *Si-yeou ki* est datée 戊子秋后 [corr. par les éditeurs en 後] 二日. Palladius avait traduit par "le deuxième jour de l'automne de l'année *wou-tseu*" (*Trudy*, IV, 267), ce qui est devenu "le second jour du 7^e^ mois" chez Bretschneider (*Med. Res.*, I, 42). Ainsi Palladius et Bretschneider ont compris qu'il s'agissait du 2^e^ jour du 1^er^ mois d'automne (= 7^e^ mois de l'année), ce qui correspond au 3 août 1228. Au contraire, le 31 octobre 1228 de M. W. est le 2^e^ jour du 10^e^ mois, c'est-à-dire du 1^er^ mois d'hiver; M. W. a donc compris 秋後 *ts'ieou-heou* comme signifiant "après [la fin de] l'automne", autrement dit en hiver. Je n'ai pas de texte présent à l'esprit qui fournisse une solution sûre, mais j'aurais moi-même traduit, à première vue, comme Palladius et Bretschneider, "après [le début de] l'automne". Le dictionnaire de Giles rend *ts'ieou-heou* par "en automne".

P. 54: "喝剌 Ho-la". En note M. W. rétablit "Mongol *kara*

= black". Dans les transcriptions postérieures d'un demi-siècle, on attendrait, pour Qara, 合剌 Ho-la (= 哈剌 Ha-la); mais Li Tche-tch'ang emploie 喝 *ho* pour transcrire le *-qa-* (= *γa*) de *balqasun* (*balγasun*); Qara est donc possible, mais non certain. Wang Kouo-wei (ch. 1, 5*b*) a admis que ce personnage s'appelait Ho-la Pa-hai, mais il me semble plutôt qu'il y ait là deux noms, comme l'a pensé aussi M. W.

P. 67: Je crois que Wylie avait raison; les indications d'ombre solaire sont normalement données en chinois par rapport à un gnomon de huit pieds.

P. 67, n. 2: Quel que soit le mot transcrit à l'époque mongole par *kou-kou*, ce n'est pas là la "queue"; dans les nombreux textes que j'ai réunis sur le *kou-kou*, ce terme s'applique toujours au *boγtaq*, c'est-à-dire à la coiffure presque cylindrique, extraordinairement élevée, que portaient les femmes mongoles nobles après le mariage.

P. 72: L'identification de l'"ancienne ville" de 曷剌肖 Ho-la-siao à Uliyasutai est "très incertaine", comme le dit M. W. Je ne crois pas inutile d'ajouter que l'analogie phonétique dont Bretschneider et Wang Kouo-wei ont fait état est vraisemblablement illusoire. Le nom d'Uliyasutai est de formation mongole régulière (*uliyasun*, "tremble" + le suffixe adjectif *-tai*), et rien n'amène jusqu'ici à supposer ni que la ville soit ancienne (elle devrait, dans l'hypothèse de Bretschneider, être "ancienne" et avoir été déjà abandonnée une première fois en 1221), ni qu'une "ancienne" ville de la région ait pu dès cette époque porter un nom mongol. Le *h-* initial de Ho-la-siao ne ferait pas difficulté, car *uliyasun* se prononçait probablement **huliyasun* à l'époque mongole (cf. Poppe, *Dagurskoe narečie*, 88); mais les quelques transcriptions de l'époque mongole où 曷 *ho* est à l'initiale sont obscures; et ce même *ho*, suivi de *la*, a servi aussi plus anciennement à rendre une initiale *ra-*. Enfin 曷 *ho* est peut-être pour 喝 *ho*, ou même employé avec la même

valeur, et, vu le Ho-la de la p. 54, Ho-la-siao pourrait être un nom turc débutant par *qara*, "noir".

P. 80, n. 2: 哈剌亦哈赤北魯 Ha-la-yi-ha-tch'e-pei-lou. Bretschneider (*Med. Res.*, I, 250) coupait ce nom en "Ha-la-yi ha-tch'e pei-lou"; M. W. adopte Ha-la yi-ha-tch'e pei-lou et je crois qu'il a raison. Par ailleurs, M. W. restitue dubitativement ce nom en "Qara-ïɣač bürlük". Il est en effet probable que le nom proprement dit est Qara-ïɣač, mot-à-mot "arbre noir", nom d'arbre bien connu (le *Fraxinus Moorcroftiana* selon J. Scully). Quant au dernier élément, c'est très vraisemblablement le titre turc de *buïruq*. Pour ce qui est du 獨山城 Tou-chan-tch'eng de l'époque mongole, à l'Est de Beš-balïq, il répond sûrement au 獨山守捉 Tou-chan *cheou-tcho* des itinéraires de Kia Tan sous les T'ang (*Sin T'ang chou*, 40, § de Yi-tcheou). Et comme 獨 *tou* signifie "un", "unique", j'incline à penser que le "Berbaligh" où le roi Hethum arrive à l'Est de Beš-baliɣ en venant de Karakorum et après la traversée du Gobi (cf. Bretschneider, *Med. Res.*, I, 168) nous fournit le nom turc du Tou-chan-tch'eng; "Berbaligh" signifierait en effet "Ville unique" (Bir-balïq). Je ne suis cependant pas encore affirmatif sur ce point, car "Berbaligh" pourrait à la rigueur répondre à *Mürü-balïq, sur l'actuel Mürü-usu, le mongol Mürü étant très probablement une adaptation de l'ancien nom de 蒲類 P'ou-lei attesté là sous les T'ang.

P. 82: Je ne suis pas convaincu que la "préfecture" de 西涼 Si-leang mentionnée par Li Tche-tch'ang soit Leang-tcheou du Kansou, qui n'a aucune raison d'être mentionnée ici et se trouvait par ailleurs à une distance de plusieurs milliers de *li* et non de "quelques centaines". Quant au Louen-t'ai des T'ang, qui doit être en gros Urumči, cf. *supra*, p. 140.

P. 82, n. 3: Il n'est plus certain que Monte-Corvino ait parlé

de "Tarsic letters"; l'étude des mss. semble en faveur de "Tursic letters", c'est-à-dire turques.

P. 85, n. 3: Dans *T'oung Pao*, 1929, 174, j'ai dit qu'on avait des raisons de penser que le commentaire du *Si-yeou ki* dû à Hong Kiun était perdu. M. W. remarque que Wang Kouo-wei le cite ici, et a donc dû pouvoir le consulter en 1925—1926; le commentaire de Hong Kiun existerait donc encore probablement. Il n'est pas impossible que ce commentaire existe encore en effet, car j'ai entendu dire récemment qu'on aurait retrouvé plusieurs mss. de Hong Kiun, entre autres les ch. manquant aux éditions de son 元史譯文證補 *Yuan-che yi-wen tcheng-pou*. Par contre, rien ne montre que Wang Kouo-wei l'ait connu, et sa préface paraît même bien affirmer le contraire; sa citation de Hong Kiun est sûrement empruntée à un passage du *Yuan-che yi-wen tvheng-pou*, où le *Si-yeou ki* est invoqué assez souvent, et en particulier à 22A, 13, et 26A, 23, pour le texte en question.

P. 86: 禿鹿麻 *T'ou-lou-ma*, et plus loin 禿鹿馬 *t'ou-lou-ma*. Pour ce nom d'une étoffe de "coton", Palladius (IV, 408) avait songé à une dénomination de textile dérivé du nom de la ville de "Termed"; Bretschneider (*Med. Res.*, I, 70) a invoqué Trotter, selon qui "*tolma*" est encore aujourd'hui un nom d'étoffe au Turkestan chinois; M. W. n'indique aucune restitution. Le mot est certainement le تورما ou تورمه du ǰaɣataï, que Radlov a donné dans son dictionnaire sous les formes *torma*, *tormai*, *törmä* et *türnä*, évidemment faute de savoir comment le vocaliser. Radlov ajoute que le mot est emprunté au persan ترمه (*tärmä* ou *turmä*), mais ce mot persan désigne le feutre qu'on met sous la selle et paraît hors de question ici. La transcription du *Si-yeou ki* serait en faveur de *turma*, mais je ne voudrais rien garantir. Il me paraît en outre bien probable que *turma* ait survécu dans le *tolma* plus ou moins bien noté par Trotter il y a un demi-siècle, bien que ni von Le Coq,

ni moi ne nous soyons trouvés entendre ou noter le mot. L'explication de Wang Kouo-wei, qui voit dans *t'ou-lou-ma* une autre transcription de 兜羅縣 *teou-lo-mien*, "laine *tūla*" (= "coton"), est sans valeur, à moins d'une parenté lointaine et peu probable entre sanscrit *tūla* et turc *turma*.

P. 86, n. 2: J'ai indiqué dans *T'oung Pao*, 1912, 732, ce que je continue à considérer comme la plus acceptable des explications de Taβγač, ancien nom de la Chine; soit réminiscence, soit hypothèse indépendante, un de nos confrères anglais m'a soumis la même solution il y a quelques mois. Sans revenir sur cette question, je voudrais seulement ajouter ici que c'est ce mot Taβγač qui me paraît survivre aujourd'hui dans le turkī *tōγač*, "brugnon", qui serait mot à mot le "chinois" (le mot n'est pas dans Radlov, et J. Suelly l'a laissé sans traduction dans la liste botanique de Shaw, *Vocabulary*, 219; mais je l'ai entendu à Kāšγar au sens que j'indique).

P. 86, n. 4: "Mu-nien"; mieux vaudrait, à mon sens, transcrire 沒輦 *mou-lien* ou même *mo-lien* puisque le second caractère a les deux prononciations et que la seconde seule répond au mot mongol *mürän* ou *mörän*.

P. 89: L'original Nōč-känt, mot à mot "Ville Neuve" (en sogdien), du Nou-tch'e-kien de Hiuan-tsang n'est pas douteux.

P. 90: "On the fourth day [du 11e mois] the people keep their New Year"; comme il s'agit de l'année vague musulmane, il faut lire "kept", car ce n'est qu'en cette année-là que le "Nouvel An" musulman a pu tomber le 4 du 11e mois chinois. La date indiquée en calendrier chinois correspond au 19 novembre 1221 (et non au 20 novembre 1221 comme le dit Bretschneider, I, 74). M. W. dit en note qu'il ne s'agit pas du Nouvel an proprement dit, mais du "Little Festival" (= le Bairam) qui suit la clôture du Ramadan, "November 17th—19th, in the year 1221". Je ne sais de quelles

tables M. W. s'est servi. D'après celles de Schram, le 1er jour du Bairam de cette année-là, qui est évidemment le jour visé, correspond au 18 novembre. Les tables de Schram sont basées sur les calendriers qui font commencer l'hégire au 16 juillet 622; la date indiquée par M. W. pour le début du Bairam (17 nov. 1221) correspond au système savant qui met l'hégire au 15 juillet 622. Il me paraît clair que c'est le système du 16 juillet 622, plus populaire, qui est visé ici. Mais, même ainsi, il reste un désaccord d'un jour puisque le début du Bairam serait le 18 novembre, au lieu du 19 indiqué par notre texte; c'est un exemple de plus du flottement possible d'un jour dans les calendriers musulmans populaires qui a été signalé par tous les chronologistes, et notre texte doit faire foi pour l'usage qui a été suivi au Turkestan en 1221.

P. 100: 喝剌播得 Ko-la-po-tö; M. W. propose, sous toutes réserves, un original *Qara-ba'adur; je ne crois guère à *ba'adur*, car la transcription suppose, pour la 2^{e} partie du nom, un élément à formes palatalisées.

P. 113: Dans *T'oung Pao*, 1930, 34, j'ai donné comme probable que la conversation de Gengis-khan et de K'ieou Tch'ou-ki rapportée dans le 玄風慶會錄 *Hiuan-fong k'ing-houei lou* était celle du 29 octobre 1222; M. W. indique au contraire ici (et de même pp. 21 et 29) le 19 novembre 1222. M. W. a raison, car cette dernière date seule correspond à un passage de l'ouvrage (壬午之冬十月既望). Mais il résulte de là que Gengis-khan a fait noter en chinois au moins deux de ses conversations avec le moine taoïste.

P. 115, n. 3: L'anecdote que Wang Kouo-wei cite de seconde main d'après d'Ohsson se trouve dans d'Ohsson, II, 93—94.

P. 124: Pour 庫麥 du texte, Palladius et Bretschneider ont adopté "blé", et M. W. "corn", qui est un peu plus vague. Le second mot, 麥 *mai*, est vraisemblablement à rendre par "orge",

comme M. W. l'a fait dans d'autres passages. Quant à 床, c'est une forme vulgaire, très anciennement attestée, que le *K'ang-hi tseu-tien* (sous la clef 广) donne comme l'équivalent de 糜 *mi*, "gruau de riz", mais qui répond en réalité à 麋 *mi*, "millet". Il faut donc, selon moi, dire que cette région produit "du millet et de l'orge".

P. 124: "In the country to the North there is a desert in which the orobanche grows. The local name for it is *söyän*." M. W. a adopté la lecture 北地 *pei-ti* de l'édition de Wang Kouo-wei; le texte du *Canon taoïque* a au contraire 此地 *ts'eu-ti*, qui est la leçon sur laquelle Palladius et Bretschneider ont traduit; j'incline à faire comme eux, et à traduire: "Dans cette région, il y a parfois des déserts....". Le terme que M. W. traduit par "orobanche" est 肉蓯蓉 *jeou ts'ong-jong*, qui, d'après Bretschneider, désigne plus exactement une *Phelipea*. Bretschneider renvoie aussi (I, 102) à une forme "*so-yang*" qui proviendrait d'une autre source de l'époque mongole et est évidemment identique au *so-yen* du *Si-yeou ki*; cette source est le *Kouei-sin tsa-tche*, qui écrit 鎖陽 *so-yang* et que le commentaire de Wang Kouo-wei a aussi invoqué (B, 8 *b*). C'est ce *so-yang* que le *Vocabulaire* du P. Taranzano traduit par "balanophore (*une esp.*)", et, sous *jeou ts'ong-jong*, le même *Vocabulaire* donne trois équivalences, dans la troisième est "(?) Cynomorium rouge [une *Balanophorée*]". Pour l'original de *so-yen*, Palladius (IV, 420) avait mis en note: "N'est-ce pas la *sarana*?"; mais *sarana*, phonétiquement très éloigné de *so-yen* ou *so-yang*, est le nom d'un lis de montagne, et est exclu ici. Bretschneider a simplement transcrit "*so-yen*" et "*so-yang*". Le "*söyän*" de M. W. semblerait indiquer qu'on connaît le nom indigène (mongol), mais je ne trouve rien de tel dans les sources auxquelles j'ai accès.

P. 124: Le *Si-yeou ki* dit qu'"herbe" se dit (en mongol) 愛不速 *ngai-pou-sou*. Cette transcription est intéressante, en face de

äbäsün des autres documents de l'époque mongole; elle ramène en effet à **äbüsün*. Nous avons là un exemple de flottement dans la seconde voyelle faiblement prononcée qui suivait le fort accent de la première syllabe; c'est la même cause qui nous vaut alors les doublets Abaqa et Ubuqa pour l'*ilkhan* Aba*γ*a, Bulu*γ*an et Bula*γ*an comme nom de femme, etc. La voyelle labiale de la seconde syllabe, aidée par la consonne labiale précédente, a fini par l'emporter, et on a par exemple *iuŭsii* dans des dialectes modernes (cf. Rudnev, *Materialy*, 134).

P. 124: "Far up into the Yin Shan (?)..."; en note, M. W. dit: "Certainly a misprint pour *shan-yin*, the 'sunless side'." Mais 山陰 *chan-yin* est la leçon du *Canon taoïque*, au lieu que Wang Kouo-wei donne volontairement Yin-chan dans son édition, avec une note; ce n'est donc pas une faute d'impression. Mais je crois que Wang Kouo-wei a en tort, et qu'il faut traduire: "Sur le flanc Nord des [Kin-]chan (Altaï)....", comme l'avaient fait Palladius et Bretschneider, et comme M. W. y incline en note.

P. 127: Le *Si-yeou ki* dit que K'ieou Tch'ou-ki changea de cheval à un 拂廬 *fon-lou*. Je ne doute pas que Li Tche-tch'ang, compagnon lettré de K'ieou Tch'ou-ki qui l'était encore plus que lui, emploie *fou-lou* par simple archaïsme littéraire parce que ce terme désigne les tentes tibétaines de feutre dans les *Histoires des T'ang*; ce n'est pas que l'expression fût alors vivante ni chez les Chinois ni chez les Mongols. M. Laufer (*T'oung Pao*, 1914, 92; 1915, 422; 1916, 533—534; *Early history of felt*, p. 7) a tiré *fou-lu* (**p*^{c}*i̯uət-li̯*^{w}*o*) du tibétain *sbra*. Tout en signalant cette explication, M. W. préféré tib. "*pu-lu*, a rough shelter of stones or skins". Phonétiquement, l'équivalence à *sbra* n'est pas très satisfaisante, et j'ai signalé dans le *T'oung Pao* (1915, 22—23) qu'on attendrait **phru*. La forme mise en avant par M. W. est à ce point de vue plus satisfaisante, puis qu'il n'y a plus que la difficulté,

très réelle d'ailleurs, relative au *p-* initial là où la transcription chinoise suppose *ph-*, et celle, moins grave, d'une première syllabe à finale ouverte; on peut supposer toutefois, comme d'ailleurs à la rigueur pour *sbra*, que la transcription a été influencée par une adaptation sémantique (*fou-lou* peut à la rigueur se traduire par "hutte soutenue"). Mais d'autres objections se présentent. Le terme *pu-lu*, pour autant que je sache, n'est connu que par Jäschke, qui l'a recueilli de nos jours et seulement dans le Tibet occidental. En outre, la définition de Jäschke est "une hutte, bâtie en pierre". Je ne sais où M. W. a pris l'addition "ou en peaux"; mais en tout cas la tente tibétaine des T'ang, comme la tente mongole du XIII^{e} siècle, était en feutre, non en pierre ou en peau. Il me semble donc prudent d'attendre des informations plus précises sur l'histoire de tib. *pu-lu* et sur sa valeur exacte avant de songer à y retrouver le *fou-lou*, "tente de feutre", des Tibétains des T'ang.

P. 135: Dans le ch. 120 du *Yuan che*, il est dit de 札八兒火者 Tcha-pa-eul houo-tchö (J̌abar χwoǰa, forme mongolisée de J̌aʿfar χwāǰah) que c'était un "homme Sai-yi" (賽夷人). M. W. pense que c'est probablement une faute pour 養夷 *Yang-yi et qu'il était de Yangi-känt ou Yanikänt. Cette correction ne me semble pas justifiée. Le texte ajoute "les Sai-yi, ce sont les chefs des tribus des pays d'Occident (賽夷西域部之族長也); c'est pourquoi il en fit son nom de famille; quant à χwoǰa, c'est son titre". Autrement dit J̌aʿfar était un Sayyīd, un descendant du prophète.

P. 153: "After the lapse of the three days *mou*, *tzŭ* and *kēng*...; lire "*mou*, *chi* and *kēng*"; il s'agit des signes cycliques de la série dénaire. Ces trois jours suivaient le jour *ting* où le travail avait été commencé. M. W. a dit que c'était le premier jour *ting* "of the first month"; c'est un *lapsus* ou une faute d'impression pour "of the fourth month".

P. 159: Je ne vois aucune raison pour que Gengis-khan ait dicté lui-même en chinois une partie de cet édit. Il me paraît beaucoup plus naturel qu'il l'ait dicté en mongol, et la simplicité de la traduction chinoise ne fait que refléter la simplicité du texte mongol original.

J'ai formulé à peu près toutes les remarques qu'une lecture attentive de la traduction et du commentaire de M. W. m'ont suggérées. Il me reste à dire, sans qu'il soit besoin d'y insister, que cette version, qui se lit si agréablement, marque une avance énorme sur celles de Palladius et surtout de Bretschneider, et prend dignement sa place parmi les meilleurs volumes des *Broadway Travellers*.

Paul Pelliot.

D^r^ M. W. de VISSER, *Ancient Buddhism in Japan, Sūtra and ceremonies in use in the seventh and eighth centuries A.D. and their history in later times,* t. I, Paris, Geuthner, 1931, in-8, x + 423 pages. [= *Buddhica*, 1^re^ série, t. III.]

Ce premier volume, dont le premier fascicule a paru en 1928, est déjà, hélas, une publication posthume; bien que la note finale de la préface, datée de 1931, ne parle que de la maladie de l'auteur, de Visser avait été emporté dès le 7 octobre 1930; je ne reviendrai pas ici sur la carrière de notre confrère, à qui M. J. J. L. Duyvendak a déjà rendu hommage dans le *T'oung Pao*, 1930, 451—454.

Le titre de l'ouvrage en précise suffisamment l'objet: de V. prend les textes bouddhiques qu'on connut au Japon aux VII^e^ et VIII^e^ siècles, les suit dans leur histoire en Chine et au Japon, et étudie, au moyen des sources historiques, les cérémonies diverses qui se rattachent à chacun d'eux. C'est là, tout au moins dans une langue européenne, une tentative assez neuve pour montrer les réalités du culte dernière la lettre des formules, et nous y gagnons de mieux voir, dans bien des cas, ce qui est venu de l'Inde, ou

encore de l'Asie centrale, et dans quelle mesure le bouddhisme chinois ou japonais a innové. Tout ce travail de comparaison implique naturellement une connaissance assez exacte des croyances populaires chinoises aux diverses époques; c'est peut-être là ce sur quoi nos notions sont encore le moins satisfaisantes, et où la diligente enquête de de V. servira d'amorce pour de nouveaux progrès.

Aidé par les grands et excellents répertoires du bouddhisme japonais, de V. a disposé d'une documentation qui est en général du meilleur aloi. Il y a cependant, comme de juste, un certain nombre de points qui prêtent à discussion; je voudrais en examiner ici quelques uns.

P. 9: Le 安宅經 *Ngan-tchai king*, que de V. dit inconnu, n'est-il pas le 安宅神咒經 *Ngan-tchai chen-tchou king* (Nanjiō, n^0 478)?

Pp. 47—48: Le 摩訶剎頭經 *Mo-ho-tcha-t'eou king* qui se trouve dans *Tripit.* de Tōkyō de Meiji, 宙, VIII, 24, est, sous un autre titre, le n^0 292 de Nanjiō, mais une certaine contamination s'est produite, sous les Song, entre les n^{os} 291 et 292. Quant à la restitution de *Mo-ho-tcha-t'eou* en *Mahāsattva* adoptée par de V., c'est celle qui était déjà donnée par Oda Tokunō, mais elle me paraît bien surprenante. Dans toutes les transcriptions sûres, 剎 *tch'a* (**ṭṣ$^{\text{c}}$at*) représente *ča*[*t*] < **kṣa*[*t*]; la restitution théorique serait **mahāchadu*, pour lequel on peut éventuellement supposer un original **mahākṣatra* (= *mahākṣetra*).

Pp. 58—67: Dans toute cette discussion sur le terme 盂蘭盆 *yu-lan-p'en*, de V., qui était avant tout japonisant, a quelque peu maltraité la phonétique chinoise (par exemple quand il dit que le terme chinois est "*u-lan-ban*", "now pronounced *u-lan-p'an*"). Sur *yu-lan-p'en* (**ji̯u-lân-b$^{\text{c}}$uen*), je me suis expliqué autrefois dans *BEFEO*, I, 277—278, et II, 192; on y trouvera déjà en particulier l'explication de la syllabe initiale par *o-* < *ava-*, que M. de V. doit

ici à M. Przyluski; Chavannes a traduit le *Yu-lan-p'en king* dans *Dix inscriptions de l'Asie Centrale*, 243—250. Ce qu'il y a de plus nouveau dans la notice de de V., c'est l'hypothèse de M. Rahder pour qui *yu-lan-p'en* pourrait être *ullumpana*, "qui tire de", et par suite "qui sauve"; à l'appui de cette explication, M. Rahder invoque l'emploi de 曇 *t'an* (**dᶜâm*) et de 談 *t'an* (**dᶜâm*) pour transcrire *-dum-* de *udumbara*, et de 嵐 *lam* (**lâm*) pour rendre *lum-* de Lumbinī. Je ne voudrais pas assurer que nul exégète ou commentateur hindou ou chinois n'ait songé à une telle explication pour *yu-lan-p'en*, mais je dois dire qu'elle se heurte à des difficultés phonétiques sérieuses. Le mot 盆 *p'en* (**bᶜuən*), "vase", de *yu-lan-p'en* a évidemment été choisi par adaptation sémantique en même temps qu'il joue un rôle phonétique, mais cette adaptation sémantique était plus facile avec une finale *-bana* d'*avalambana* > **olambana* qu'avec une finale *-pana* d'*ullumpana*. Quant à l'analogie des *t'an* et *lan* employés pour rendre des syllabes à voyelle labiale dans *udumbara* et Lumbinī, elle est trompeuse. Le moyen-chinois n'avait pas de mots comportant à la fois une voyelle labiale et une consonne finale labiale (occlusive ou nasale); pour rendre *-um-* ou *-up-*, il fallait donc sacrifier le timbre de la voyelle ou la classe de la consonne; c'est généralement, mais non toujours, le timbre de la voyelle qui a été sacrifié, et c'est pourquoi **dᶜâm* et **lâm* entrent dans les transcriptions invoquées par M. Rahder. Mais le *lan* de *yu-lan-p'en* est **lân*; s'il s'était agi de rendre le *-lum-* de *ullumpana*, il n'y avait pas de raison de sacrifier à la fois le timbre de la voyelle et la classe de la consonne puisqu'on pouvait adopter soit un *lan* qui soit **lâm*, soit un *louen* qui soit **luən*.

Je profite de l'occasion pour donner ici, sur cette fête, quelques indications qui concernent l'usage pékinois contemporain, et qui complètent les informations réunies par de V. au cours de ce chapitre. La fête des *preta* se célèbre à Pékin le 15ᵉ de la 7ᵉ lune. Le peuple

ne l'attribue pas essentiellement à Mahamaudgalyāyana allant délivrer sa mère, mais y voit la fête du Ti-tsang *p'ou-sa* (Kṣitigarbha) délivrant les morts du 苦海 K'ou-hai ("Océan des tourments") avec un 魚籃 *yu-lan* (mot-à-mot "panier à poisson"; par confusion phonétique moderne avec le *yu-lan* de *yu-lan-p'en*). Mais néanmoins c'est aussi la fête de Mahāmaudgalyāyana qui a sauvé sa mère tombée dans le 18e enfer ou 血汙池 *hiue-wou-tch'e*, ainsi qu'il est raconté dans le 血盆經 *Hiue-p'en king*; le *Hiue-p'en king* est lu ce jour-là par les gens désireux de sauver leur père et leur mère. La fête s'appelle toujours à Pékin 鬼節 *kouei-tsie* ou, par influence taoïque, 中元佳節 *tchong-yuan kia-tsie*. C'est aussi ce jour-là que les enfants prominent des 蒿子燈 *hao-tseu-teng* ou 蓮花燈 *lien-houa-teng*, ou qu'ils lâchent sur le fleuve des *lien-houa-teng* qu'on appelle alors des 放河燈 *fang-ho-teng*. Les lampes arrivent à l'"Océan des tourments" et permettent aux torturés de gagner la rive.

Pp. 87—88 et 94: De V. signale l'analogie entre la coutume chinoise de lancer au fil de l'eau des lumières allumées dans de petites coupes et un usage populaire identique dans l'Inde. Le rapprochement est intéressant; il y aura lieu de rechercher la date à laquelle cet usage remonte dans l'Inde. En Chine, on connaît une ancienne cérémonie destinée à éliminer les influences malignes (祓禊 *fo-hi*), qui consistait à verser du vin à la rivière, mais pour laquelle, de bonne heure, on lançait au fil de l'eau de petites coupes remplies de vin. Cette cérémonie paraît avoir eu deux époques, l'une au printemps, l'autre à l'automne; celle de l'automne, le 14 du 7e mois, coïncide pratiquement avec la fête taoïque du *tchong-yuan* ou bouddhique des *preta*, qui tombe le 15 du 7e mois. La cérémonie du printemps, le 3 du 3e mois, est particulièrement célèbre par la réunion qui eut lieu ce jour-là, en 354, au Lan-t'ing ou Pavillon des Orchidées, et que Wang Hi-tche commémora dans le *Lan-t'ing siu*, le morceau le plus fameux de la calligraphie chinoise.

Il doit bien y avoir un lien entre le lancement des coupelles de vin et celui des lumières flottantes.

P. 111: Le 事物紀原 *Che-wou ki-yuan* subsiste; c'est un ouvrage en 10 ch., par 高承 Kao Tch'eng des Song; il y en a plusieurs éditions chinoises, sans compter des éditions japonaises de 1664 et de 1846.

P. 121: De V. dit qu'Amoghavajra, arrivé en Chine en 719, voyagea en Inde de 732 à 746, mais en même temps il renvoie à Nanjiō, App. II, n^{0} 155, où il est dit qu'Amoghavajra reçut l'instruction de se rendre en Inde à la mort de Vajrabodhi en 732, mais ne s'embarqua en fait qu'en 741. Sa biographie montre en effet (*Song kao seng tchouan*, ch. 1) qu'il ne se rendit de la Chine du Nord à Canton qu'en 741, et son embarquement, sur une grande jonque malaise (*k'ouen-louen po*) n'eut lieu qu'au 12^{e} mois, c'est-à-dire en janvier-février 742. Bien qu'il soit fait mention expresse d'une jonque "*kouen-louen*", il est intéressant de remarquer que les autorités chinoises de Canton avaient fait des recommandations spéciales, pour la sûreté des voyageurs, au "grand chef des étrangers du territoire de P'an-yu [= Canton]" (番禺界蕃客大首領), appelé 伊習賓 Yi-si-pin (*·I-ziəp-piĕn). Bien que ce nom ne se laisse pas restituer avec certitude, il semble bien qu'il débute par *yazd*, réduit à **yĭz-* en composition, comme le *yazd-* de Yazdbōzed est simplement transcrit 伊斯 Yi-sseu dans l'inscription de Si-ngan-fou; le nom complet est peut-être une forme dialectale de Yazdpānah. Il s'agirait ainsi d'un Persan, chef de la colonie étrangère de Canton en 741—742. Le renseignement est à joindre à ceux qui ont été déjà publiés sur les K'ouen-louen et les Persans à Canton sous les T'ang.

P. 133: 斑足 Pan-tsou est la traduction de Kalmāṣapāda.

Pp. 190 ss. et aussi pp. 64, 176: De Visser, qui a envisagé pour 無遮 *wou-tchö* l'explication sémantique possible "sans obstacle",

n'en maintient pas moins que le terme doit être essentiellement une transcription de *mokṣa*; il n'a pu connaître ma note de *T'oung Pao*, 1929, 184—185. Les deux arguments essentiels de de V. sont que 無 *wou* est employé ailleurs pour rendre *mo-* de *mokṣa* et que la fête en question s'appelait aussi *mokṣa-mahāpariṣad*. Il est exact qu'on connaît, à la fin du IIIe siècle, un traducteur originaire de Khotan dont le nom nous a été transmis, sans traduction, sous les transcriptions 無叉羅 Wou-tch'a-lo et Wou-lo-tch'a; cette transcription a été rétablie en Mokṣala par St. Julien, qu'Eitel et Nanjiō (App. II, 26) ont suivi; je crois en effet que Mokṣala est très probable, et de toute manière *wou* (**mi̯u*) transcrit normalement *mo*, par exemple dans *namo*. Mais on remarquera que Wou-tch'a-lo (*Mi̯u-ṭṣᶜa-lâ) transcrit, comme à l'ordinaire, une forme prâcrite d'un type *Močhala, avec une consonne aspirée en seconde syllabe, au lieu que 無遮 *wou-tchö* (**mi̯u-t'śi̯a*), si c'était une transcription, ne pourrait répondre qu'à une forme **moča*; il faudrait donc que la régularité de la transcription eût été faussée par un désir d'adaptation sémantique; rien n'y invite en soi puisque nous avons aussi le nom synonyme de 無礙 *wou-ngai*, qui, lui, n'est certainement pas une transcription. Reste le nom de *mokṣa mahāpariṣad* qui aurait été donné à cette fête, et pour lequel de V. renvoie à Eitel et à Beal; il aurait aussi bien pu le faire à Julien, *Mém.*, II, 459, qui a donné le premier cette indication. Mais l'argument ne vaut rien, car tous ces auteurs n'ont pas connu le prétendu *mokṣa mahāpariṣad* par une source indépendante; ils l'ont simplement restitué d'après le nom chinois lui-même, et on ne peut donc l'invoquer à son tour pour appuyer la justesse de cette restitution. Lorsque Hiuan-tsang veut réellement transcrire *mokṣa*, par exemple dans Mokṣadeva, Mokṣagupta, il emploie, régulièrement, 木叉 *mou-tch'a* (**muk-ṭṣᶜa*), et quand il se sert de 遮 *tchö*, c'est bien en simple valeur de *ča*, par exemple dans 茂遮 *mao-tchö* = *moca*.

Si donc, en employant *wou-tchö*, il y avait vu une transcription, il n'aurait pas manqué, suivant son usage constant, de dire que c'était là une transcription ancienne erronée. En réalité le seul nom sanscrit qu'il ait connu est certainement, pour lui comme pour les autres, celui de *pañcavarṣa*, *pañcavārṣika* ou *pañcavārṣika pariṣad*, et c'est lui qui a passé en ouigour sous la forme *pančvrsik* (lire *pančvršik*) (F. W. K. Müller, *Uigurica*, III, 10). Je ne doute donc pas que *wou-tchö* soit une expression purement chinoise, tout comme *wou-ngai*, et qui n'a rien à voir avec *mokṣa*.

Pp. 192—193: "Bayana" (pour 梵衍那 Fan-yen-na, *Bamyana, Bāmiyān) est un monstre, et Bāmiyān n'est pas "in Bokhara". Je me suis occupé des textes chinois sur Bāmiyān dans Godard et Hackin, *Les antiquités bouddhiques de Bāmiyān* (pp. 74—83), et dans *T'oung Pao*, 1929, 183—187. Mais je profite de l'occasion pour signaler un texte nouveau, emprunté au *Yeou-yang tsa-tsou*, toujours épris de merveilleux (éd. du *Tsin-tai pi-chou*, X, 8*a*): "Dents. Dans le royaume de Fan-na-yen [*corr.* Fan-yen-na], il y a un roi à la roue d'or (= *cakravartin*); ses dents (齒 *tch'e*) sont longues de trois pouces."

P. 253: "Hwei-wen (慧苑)", écrivant "about A.D. 700"; de V. s'est inspiré de Nanjiō, App. III, n° 32. Mais il faut lire Houei-yuan; d'autre part M. Lo Tchen-yu (丙寅稿 *Ping-yin kao*, 2*b*) a reporté Houei-yuan à la fin du VIII^e^ siècle.

P. 258: Je ne crois, pour le nom de ce moine, ni à Saṅghapāla ni à Saṅghavarman; j'incline vers Saṅghavara, sans le garantir.

P. 269 (et p. 355): On ne devrait plus rencontrer l'équivalence "Cabul" pour le Ki-pin d'avant les T'ang. Outre que Cabul n'existait pas encore, tous les passages où nous avons alors à la fois un texte sanscrit et sa traduction chinoise montrent que Ki-pin transcrit alors une forme dialectale du nom du Cachenoire. Par ailleurs, pour le traducteur de Nanjiō, App. II, 401, "Gītamitra" me semble moins probable que Geyamitra.

P. 281: 布薩 *pou-sa*, le jeûne rituel bimensuel accompagné de confession publique, est, selon de V., "an abbreviation of 布薩陀婆, a transcription of *Poṣadha*, the would-be Sanskrit form of the word". *Pou-sa* (**puo-sat*), qui se rencontre bien avant les gloses indiquant une forme soi-disant plus complète *pou-sa-t'o-p'o* (**puo-sat-dᶜâ-bᶜuâ*), en est d'autant moins abrégé qu'aucune des formes hindoues connues, de pâli *uposatha* à pseudo-sanscrit *poṣadha*, ne montre *-va* en finale; il s'agit vraisemblablement, dans *pou-sa-t'o-p'o*, d'une prétendue forme rétablie par des étymologistes, analogue à celle des traducteurs tibétains dont l'équivalent pour le terme supposerait une finale sanscrite tirée de *dhāv-*, "laver". Par ailleurs, il est exclu que *pou-sa*, avec sa sifflante dentale ancienne, soit transcrit de *poṣadha*. L'étude du terme, de ses transcriptions, de ses traductions, demandera tout un article. En attendant, cf. R. Gauthiot dans *JA*, 1911, II, 51—52, et S. Lévi, *ibid.*, 1912, II, 501—502.

P. 360: "Cuṇṭī Avalokiteśvara". Pour 準提 Tchouen-t'i (*T′śi̯uĕn-dᶜiei), équivalence théorique *Čundĭ, on a d'abord restitué Čundī, qui est donné par exemple par Eitel et par Nanjiō (nᵒˢ 344, 345); la transcription a peut-être servi aussi parfois à rendre (d'après un original prâcrit ou iranisant?) le nom du disciple Cunda; la *Mahāvyutpatti* connaît Cunda (en donnant Tchouen-t'i comme une des transcriptions), mais pas Cundī. Le dictionnaire d'Oda Tokunō a adopté Caṇḍī, qui a l'avantage d'être un des noms connus de Durgā, mais dont l'équivalence à Tchouen-t'i se justifie mal phonétiquement. Le tibétain paraît connaître la déesse Cunda (*c* = *ts*), ce qui suppose un sanscrit Cundā (cf. Sarat Chandra Das, 999); mais il a aussi Cundī devī dans les concordances de l'époque mongole. On rencontre aussi une transcription 準胝 Tchouen-tche (*T′śi̯uĕn-t′ji), qui, elle, supposerait *Cuṇṭĭ, et c'est en effet Cuṇṭī qui est indiqué par Rosenberg (p. 54), à la suite d'auteurs japonais dont de V. s'est

inspiré également. On aimerait à savoir l'histoire de ces formes, et à être fixé sur celle que nous devons adopter décidément.

P. 391 : Sur le 梵唄 *fan-pei*, "ou récitation indienne", en japonais *bombai*, cf. maintenant le bel article du *Hôbôgirin*. De V. dit que les chants *bombai* et 梵音 *fou-yin* (jap. *bon-on*) furent créés en Chine sous les Wei (220—265) "by Ch'en Tszĕ-wang (陳子王) and Ts'ao Tszĕ-kien (曹子建)". Il y a là une erreur, car il s'agit d'un seul personnage, 曹植 Ts'ao Tche (192—232), *tseu* Tseu-kien, qui était prince (*wang*) de 陳思 Tch'en-sseu (non "Tch'en-tseu").

P. 414: 羯霜那 Kie-chouang-na. En note, de V. renvoie à Eitel, qui a "Kasa'nna" (faute d'impression pour Kaśanna), et à Oda Tokunō, *s.v.* Kasōna, mais lui-même lit "Kasana". La transcription ramène en réalité à *Kăšāna, et il s'agit de Käš; cf. Chavannes, *Docum. sur les Tou-kiue*, 146.

P. Pelliot.

The Ocean of story, being C. H. Tawney's translation of Somadeva's *Kathā Sarit Sāgara* (or Ocean of streams of story), now edited with introduction, fresh explanatory notes and terminal essay by N. M. Penzer..... in ten volumes; vol. VI, avec notice préliminaire par A. R. Wright, Londres, Ch. J. Sawyer, 1926, in-8, xxiii + 332 pages; vol. VII, avec notice préliminaire par M. Bloomfield, *ibid.*, 1927, xxxvii + 302 pages; vol. VIII, avec notice préliminaire par W. R. Halliday, *ibid.*, 1927, xxxvii + 361 pages; vol. IX, avec notice préliminaire par Sir Atul Chatterjee, *ibid.*, 1928, xxiii + 335 pages; vol. X, appendices et index, *ibid.*, 1928, 368 pages.

Il a été question des t. I—V de cette magnifique réédition dans le *T'oung Pao* de 1928, pp. 134—139; mais les derniers volumes ne m'en sont parvenus que très tardivement; la valeur de la collection est assez grande et assez durable pour qu'il soit encore temps d'en parler.

Outre la fin de la traduction de Tawney et les notes nouvelles y afférentes, les t. VI—X contiennent les quatre notices préliminaires indiquées dans les intitulés, et dont deux offrent un intérêt particulier, celle de Bloomfield pour ses rapprochements, celle de Sir A. Chatterjee pour son étude des conditions de la vie sociale de l'Inde à la lumière du *Kathāsaritsāgara*. Les t. VI et VII se terminent en outre par les deux sections d'une monographie très détaillée consacrée par M. Penzer aux *Vingt-cinq contes du Vampire* (*Vetālapañcaviṃśati*), le t. VIII par deux appendices du même auteur sur *The "swan-maiden" motif* et sur *Romance of betel-chewing*, le t. IX par un "Terminal Essay", des Addenda et Corrigenda et une Bibliographie minutieuse des auteurs cités. Le t. X contient une liste alphabétique des contes, une liste alphabétique des "motifs", une liste des *jātaka* cités dans les notes et les appendices, une liste chronologique des travaux concernant la *Bṛhatkathā* et ses diverses recensions, enfin un index général des dix volumes qui occupe à lui seul plus de 300 pages. C'est assez dire l'énorme effort qu'il a fallu pour mener à bien cette grande entreprise et en rendre la consultation facile. Tant pour le texte même du *Kathāsaritsāgara* qu'à raison des innombrables rapprochements qui y sont prodigués, les dix volumes de M. Penzer sont devenus un instrument de travail indispensable à qui s'occupe de la littérature des contes et même des littératures de l'Orient en général.

Je formulerai seulement deux regrets, qui portent tous deux sur des omissions. Le premier est que, dans l'index du t. X, par ailleurs si complet, les notices préliminaires n'aient pas été dépouillées. Ainsi les noms de Burzoē et de Bālavinaṣṭaka, par exemple, n'apparaissent chacun à l'index que pour une mention incidente dans une note de l'un des volumes; mais il n'est renvoyé ni à la notice préliminaire où Bloomfield a indiqué les récits parallèles à l'histoire de Bālavinaṣṭaka (t. VII, pp. x—xi), ni à celle où Sir E. D. Ross

a discuté toute la question de Burzoē (t. V, pp. v—xii [et Addenda de t. IX, p. 157], et cf. *T'oung Pao*, 1928, 136—137). Par ailleurs, quelques œuvres importantes me paraissent avoir été négligées dans les rapprochements: tel le grand travail russe de Vladimircov sur le *Pañcatranta*, dont le titre seul est cité, ou les trois volumes des *Cinq cents contes* de Chavannes, qui n'apparaissent qu'à raison des deux ou trois notes de mon compte rendu du *T'oung Pao*, ni *Der Weise und der Thor* d'I. J. Schmidt, qui n'est mentionné nulle part. Evidemment, la littérature du folklore est énorme, et nul ne peut se flatter de l'utiliser tout entière; mais il s'agit là de trois ouvrages capitaux, et qui auraient fourni bien des matériaux utiles au commentaire de M. Penzer.

Il ne peut être question de reprendre ici tout le détail d'une œuvre si riche. Mais, parmi les appendices de M. P., celui consacré à l'usage du bétel (VIII, 237—319) intéresse l'Extrême-Orient tout comme l'Inde. Voici quelques remarques à son sujet:

Pp. 240—245: Les deux ch. de Garcia da Orta sur le bétel et l'arec (ou "faufel"; le "fautel" de la p. 240 est une faute d'impression) est reproduit par M. P. d'après la traduction de Markham; mais, puisque M. P. s'est reporté à l'original portugais, il a bien dû s'apercevoir que la traduction de Markham est assez souvent inexacte.

P. 244: "Almisquere" n'est pas le *salip misri* ou *salep*, mais représente *almiscar*, nom portugais du "musc"; les lignes 3—4 de la p. 247 et la note 1 sont donc à modifier également et le "musc" reparaît d'ailleurs dans la note de Paludani, p. 264.

P. 247, et *passim*: Le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua n'est pas de *circa* 1250, comme l'avaient dit d'abord Hirth et Rockhill, mais de 1225; cf. *T'oung Pao*, 1912, 449.

P. 254: La première mention étrangère de l'usage du bétel dans l'Inde se rencontre, à ma connaissance, dans la *Vie* de Hiuan-tsang,

mais le nom a été méconnu par St. Julien et par Beal. Julien fait dire au texte (*Vie*, p. 148) qu'à Nālanda, le roi Bālāditya faisait offrir aux pélerins "cent fruits de *Tchen-pou-lo* (*Djambîra*)", mais la restitution est remplacée à l'index (*Mém.*, II, 442) par "Djambalâ, nom d'arbre, limonier, citronnier"; Beal (*Life*, 109) écrit "120 Jambiras". "Djambalâ" a passé dans Eitel, *Handbook*^{2}, 51, et de là dans Rosenberg, *Introduction*, 220. Mais d'abord *jambalā* me paraît être un barbarisme, et, comme nom du "citronnier", il n'y aurait pas eu lieu, chez Julien, de le substituer à *jambīra* (ou *jambhīra*) [1]). Et surtout la transcription chinoise ne ramène ni à *jambalā* ni à *jambīra*. La transcription qu'ont connue Julien et Beal est 擔步羅 *tan-pou-lo* (**tâm-bᶜuo-lâ*), qui ne peut représenter que *tāmbūla*, "bétel", correctement restitué d'ailleurs dans le dictionnaire d'Oda Tokunō [2]). Il y a toutefois une difficulté. Le texte de la *Vie* porte que Hiuan-tsang recevait chaque jour "120 fruits de *tāmbūla* [3]), 20 noix d'arec [4]), 20 noix muscades [5]), une once de camphre et un dixième de boisseau de 供大人米 *kong-ta-jen-mi* ("riz qu'on offre aux grands") [6]); or le bétel (*tāmbūla*) est une liane dont on utilise la feuille; ce n'est pas un fruit [7]). Mais il se trouve précisément que le *Yi-ts'ie king yin-yi* de Houei-lin, qui est de 817, dit du bétel, dans son

---

1) Eitel ajoute une autre forme chinoise 苫婆羅 Chan-p'o-lo et un tibétain "Dzám bha la" (Jam-bha-la), mais ce sont là des transcriptions qui se repportent au pays mythique de Śambhala et qui n'ont rien à voir avec le citronnier; cf. *T'oung Pao*, 1921, 76.

2) L'édition de Corée, que Julien ne pouvait connaître, a seule ici une orthographe 贍 *chan* (**źjäm*), mais il n'est pas douteux que cette leçon est fautive.

3) 擔步羅菓一百二十枚. C'est par inadvertance que Julien a "cent" au lieu de "cent vingt".

4) 檳榔子二十顆, mot-à-mot "20 noyaux de graines de *pin-lang*", *k'ouo* ("noyau") étant simplement ici un numéral des fruits à noyaux.

5) 豆蔻二十顆.

6) Cette espèce de riz, que le texte dit spéciale au Magadha, n'est pas identifiée.

7) Le terme de "betel-nut" qu'on emploie souvent, et qu'on trouve par exemple dans le *Chau Ju-kua* de Hirth et Rockhill, est inexact; il s'agit toujours de la noix d'arec.

ch. 66: "耽餔羅 Tan-pou-lo (*Tâm-bʿuo-lâ); *tāmbūla*....[1]) C'est là le nom d'un fruit médicinal (藥果 *yao-kouo*) des royaumes d'Occident; les laïcs, hommes et femmes, mâchent beaucoup cette drogue"[2]). Ce que Bālāditya faisait remettre journellement à Hiuan-tsang devait donc comprendre d'abord "120 doses (?) de feuilles de bétel", et non pas 120 "fruits". Une dernière question se pose au sujet de ce texte. Si on excepte le "riz qu'on offre aux grands", et qui était destiné à la nourriture du pélerin, le bétel, la noix d'arec, la noix muscade et le camphre sont tous des ingrédients qui entrent dans la préparation du "bétel", et il n'est pas douteux, à mon sens, que c'est bien en vue de la mastication du "bétel" que le roi faisait à Hiuan-tsang ces présents quotidiens. Mais j'hésite à admettre que le pélerin faisait réellement usage d'un produit que les textes semblent bien condamner pour les religieux. Peut-être ces dons du roi, le riz mis à part, répondaient-ils simplement à l'habitude d'offrir le "bétel" aux visiteurs, et Hiuan-tsang distribuait-il ensuite les dons de Bālāditya aux fidèles laïcs.

---

1) L'*Analytic Dictionary* de Karlgren (p. 49) n'indique que **puo* pour 餔 *pou*; mais le mot avait aussi une prononciation **bʿuo*, et c'est toujours avec cette seconde valeur que Hiuan-tsang l'emploie en transcription (par exemple dans la transcription de *bhūta*); or on va voir que la glose de Houei-lin porte sur un texte traduit par Hiuan-tsang.

2) Ed. de Taishō, 54, 745² (où, dans 俗士女人, 士 *t'ou* est une faute d'impression pour 士). La glose de Houei-lin porte sur un passage du ch. 4 du *A-p'i-t'a-mo tsi yi-men tsou-louen* (Nanjiō, 1276, traduit par Hiuan-tsang; *Tripiṭ.* de Tōkyō de Meiji, 秋, I, 59*b*), où il est fait grief au moine qui mâche les drogues mélangées, *tāmbūla*, camphre, noix muscade, etc. (口中含噌雜染諸味。謂耽餔羅龍腦荳蔻。或餘隨一姪泆之味). On remarquera que le texte original transcrit la première syllabe de *tāmbūla* avec 耽 *tan* (**tām*), au lieu du 耽 *tan* (**tâm*) de la glose de Houei-lin. Je connais d'autres cas où les deux caractères ont été confondus sous les T'ang, par exemple dans le nom de Kia Tan. Mais l'ouvrage de Houei-lin n'a été conservé que par l'édition de Corée, et l'accord de toutes les éditions pour le texte même de Hiuan-tsang semble garantir que celui-ci a gardé la bonne leçon.

P. 255: M. P. cite le texte d'Ibn al-Bayṭār d'après l'ancienne version allemande de J. von Sontheimer; mais mieux vaut en principe recourir à la traduction bien meilleure de L. Leclerc, *Traité des simples*. M. P. fait de "Sherīf" un nom d'homme; c'est là en réalité une épithète d'Edrīsī (cf. Leclerc, I, iv, et par ex. n^0 1091; Ferrand, *Relat. de voyages*, 249); toutefois, certaines divergences entre ce qu'Edrīsī dit du bétel dans sa *Géographie* et les citations qu'Ibn al-Bayṭār fait de lui pour le même produit devraient être examinées de près [1]).

P. 256: "Lambri or Ceylon". Lambri est en réalité dans la partie Nord-Ouest de Sumatra. Comme, dans la notice de Lambri de Tchao Jou-koua, il est aussi question de Si-lan, qui est Ceylan, Hirth et Rockhill (*Chau Ju-kua*, 72) ont ajouté le nom de Ceylan à celui de Lambri dans l'intitulé du paragraphe, mais ils n'ont pas voulu dire que les deux noms fussent équivalents. Par ailleurs Hirth et Rockhill font dire à Tchao Jou-koua, à propos du roi de Ceylan, que "all day he chews a paste of betel nut and pearl ashes", et ils vont ensuite à la ligne pour un nouveau paragraphe: "His palace is ornamented with cat's eyes, blue and red precious stones, cornelians and other jewels; the very floor he walks upon is so ornamented....." Le texte chinois est: 日啖檳榔。煉眞珠爲灰。屋宇悉用猫兒睛及青紅寶珠瑪瑙雜寶粧飾。仍用藉地以行... Je comprends: "Tout le jour (*ou* tous les jours), [le roi] mâche de l'arec. On brûle des perles pour en faire de la chaux. Pour les bâtiments, on emploie partout des œils-de-chat....." Il n'y a rien là qui mette nécessairement la

---

1) Ainsi Edrīsī dit, dans sa *Géographie*, qu'il faut employer un quart de drachme de chaux par feuille de bétel; mais, dans l'autre ouvrage de lui auquel Ibn al-Bayṭār a puisé, il est parlé d'une drachme de chaux par feuille de bétel (une demi-drachme dans la traduction de Sontheimer qu'utilise M. P.); M. Ferrand (*Relat. de Voyages*, 179 et 249) a reproduit les deux textes dus à Edrīsī, mais sans aucune remarque critique à ce sujet.

chaux de "perles" en rapport avec la mastication de l'arec, bien que la chaux soit un des ingrédients nécessaires dans la préparation de la chique de bétel. Tchao Jou-koua a recueilli ses renseignements au Fou-kien; Ceylan est le Ratnadvīpa, l'Ile des joyaux; aussi fait-il employer à profusion les rubis, les saphirs, l'agate dans la décoration du palais; et comme les pêcheries d'huitres de la côte Nord de Ceylan étaient fameuses, il en arrive à dire aussi que, dans ce pays aux richesses fabuleuses, on fait la chaux destinée au palais royal avec de vraies perles; Ceylan se distingue ainsi de toute l'Asie méridionale où on obtient la chaux en brûlant non pas des perles, mais des coquilles [1]). Ni Tchao Jou-koua, ni aucun texte chinois ancien que je connaisse, ne signale d'ailleurs que de la chaux entre dans la préparation du bétel.

Pp. 256—257: M. P. ne devrait pas suspecter les deux textes où Marco Polo mentionne l'usage du bétel, la seconde fois en l'appelant expressément *tembul*. Le premier passage se trouve dans le "texte Géographique", c'est-à-dire dans le mss. fondamental; l'autre, qui n'était connu jusqu'ici que par l'édition de Ramusio, se retrouve, encore plus développé, dans le mss. latin de l'Ambrosienne découvert par le Prof. L. Benedetto; cette fois, le bétel est appelé "*tambur*" (cf. Benedetto, *Marco Polo il Milione*, p. 196).

P. 257: La "traduction" anglaise de ʿAbdu-r-Razzāq par Major est simplement faite sur la traduction française de Quatremère, *Matla-assaadeïn*, 455.

P. 258: Outre le passage de Varthema que cite M. P., il y aurait eu lieu d'en citer un autre, concernant le pays de Cambaye, et où le nom même du bétel, "*tamboly*" (dans la trad. française), est bien

---

1) Cette chaux de coquillage est mentionnée dans de nombreux textes chinois; pour des sources européennes, cf. le travail de M. P., pp. 258, 259, 269; pour un témoignage musulman, cf. Leclerc, *Traité des simples*, n° 1960.

donné [1]). Par ailleurs, M. P. eût pu indiquer entre parenthèses les vraies formes de "*coffolo*" et de "*cionama*"; le lecteur n'est pas tenu d'y reconnaître à première vue "*faufel*" (ou *fofal*) et *čonam* (cf. Penzer, 247, 269, et Yule, *Hobson-Jobson*[2], *s.v.* "chunám").

P. 259: Entre Duarte Barbosa et Linschoten, on peut mentionner, sous 1529, le *Discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier* (éd. Ch. Schefer, p. 61): "La botre [2]) est une feuille dont ils tiennent grand compte et en mangent fort souvent devant ou après leur repas, avec un peu de chaux esteinte, et en la mangeant, elle donne bonne odeur, et rend un jus rouge dont ils ont les dents rouges, et cela leur garde les dents."

P. 303: Le texte intéressant relatif à 劉穆之 Lieou Mou-tche, que M. Moule a fourni à M. P. d'après le *Nan che*, se trouve auparavant dans le ch. 42 du *Song chou*. Par ailleurs, la meilleure réunion de textes chinois anciens concernant l'emploi de l'arec en Chine, en Indochine et dans les mers du Sud (y compris son usage chez les tribus "sauvages" du Nord-Annam, pour les mariages, sous les T'ang ou même avant) se trouve dans le ch. 971 du *T'ai-p'ing yu-lan*. Tous ces textes vaudraient d'être traduits [3]).

Pp. 303—304: Le 大腹子 *ta-fou-tseu* (ou "[noix d'arec] à gros ventre") est décrit, bien avant Tcheou K'iu-fei et Tchao Jou-koua, dans un ouvrage des T'ang qui le signale au Yunnan, où il aurait été importé de la moyenne ou basse Birmanie; cf. le ch. 971 du *T'ai-p'ing yu-lan*.

P. 304: Au lieu de "*Hsi han nan fang ts'ao mu chuang*", lire

---

1) C'est le seul texte de Varthema que j'aie actuellement sous la main, dans l'édition de Ch. Schefer; les deux passages sur le bétel s'y trouvent aux pp. 122—123 et 164—165 (le premier seul est signalé à l'index). Schefer a bien reconnu "faufel" dans "*quofola*" et "*quoffollo*", mais a laissé sans explication "*cionama*", qu'il a imprimé sous la forme "*cronamo*".

2) Schefer dit en note que *botre* est le mot *butir*, qui désigne en Malaisie la petite boule de chaux enveloppée de feuilles de bétel; je suis convaincu qu'il se trompe, et que *botre* (vraisemblablement à lire *betre*) est tout simplement *betre* ou *betle*, c'est-à-dire le bétel lui-même.

3) Pour les textes chinois, cf. aussi Imbault-Huart dans *T'oung Pao*, 1894, 311—328.

"*Nan-fang ts'ao-mou tchouang* de 稽含 Hi Han" (cf. Laufer, *Sino-Iranica*, 263). Le Lin-yi n'est pas "Cambodia or Cochin China", mais le nom ancien du Champa, c'est-à-dire de l'Annam actuel.

P. 305: L'explication de 檳榔 *pin-lang* par 賓郎 *pin-lang*, "Monsieur l'hôte", a une variante dans le 藥錄 *Yao lou* de 李當之 Li Tang-tche, qui ne peut être postérieur au milieu du X^e^ siècle, et où il est dit (*T'ai-p'ing yu-lan*, ch. 971) que le *pin-lang* ou arec s'appelle aussi 賓門 *pin-men*, "porte de l'hôte". Les deux leçons sont même données soi-disant par Hi Han dès *circa* 300 A.D., mais le texte est d'autorité douteuse. En tout cas, il est bien certain que l'arec est venu en Chine de l'Indochine et que son nom chinois est emprunté à une forme très voisine du malais *pinang*.

Toutes ces remarques portent sur des points de détail, et laissent sa pleine valeur à l'essai où M. P. a montré l'origine indochinoise et indonésienne de la mastication du bétel, défini l'aire de son expansion et étudié le caractère social et religieux de son emploi. Le côté thérapeutique seul me paraît avoir été peut-être trop négligé.

Paul Pelliot.

Emil Sieg et Wilhelm Siegling, *Tocharische Grammatik*, en collaboration avec Wilhelm Schutze, Göttingen, Dandenhoeck, 1931, in-8, VI + 518 pages; RM. 33.

Des trois grandes langues perdues retrouvées dans les mss. du Turkestan chinois, le sogdien a eu le premier sa grammaire, grâce à Gauthiot et à MM. Meillet et Benveniste; voici maintenant que les premiers déchiffreurs du "tokharien" nous en donnent une grammaire détaillée; seul le "śāka" attend maintenant une œuvre de même ampleur. MM. S. et S. consacrent des chapitres étendus à la composition des mots, à la déclinaison, à la conjugaison; viennent ensuite un tableau des temps des différents verbes et un vocabulaire; les auteurs y ont mis largement à profit leurs

Tocharische Sprachreste I, qui, comme on sait, donnent les textes, mais sans traduction. A vrai dire, l'étude du tokharien est encore entourée de difficultés énormes, tant pour la phonétique que pour la sémantique. La présente grammaire est essentiellement une grammaire du dialecte A (région de Turfan et Qarašahr), mais laisse de côté, sauf exceptions, le dialecte B (région de Kučā), très différent, et dont MM. Meillet et S. Lévi ont seuls publié jusqu'ici des textes suivis. La connaissance encore insuffisante du dialecte B a même déterminé MM. S. et S. à une double abstention: sauf pour les emprunts au sanscrit, ils ne font pas d'étymologie, ce qui se comprend dans une grammaire; mais ils ne donnent pas non plus d'indications sur la phonétique, et, pour une langue dont la notation graphique est aussi singulière et aussi complexe que celle du tokharien, c'est là une lacune encore inévitable peut-être, mais bien fâcheuse; tel quel, le travail de MM. S. et S. n'en a pas moins une importance capitale, puisqu'il présente d'ensemble le système d'une langue qui constitue à elle seule un rameau nouveau des langues indo-européennes.

Dans une revue comme le *T'oung Pao*, ce qui nous intéresse surtout naturellement est de voir ce que le tokharien doit aux langues voisines ou ce qu'il leur a transmis. A part le sanscrit (à raison du bouddhisme), il semble que le tokharien doive très peu aux influences du dehors. MM. S. et S. indiquent (p. 12) que tokh. *amok*, "art", est emprunté au moyen persan *hamog*, "enseignement"; ils estiment également (p. 13) que tokh. *kātāk*, "maître de maison", répond si bien sémantiquement à pers. *kat-χudā* (de *kad*, "maison", < av. *kata*) qu'"on est tenté de songer à un emprunt fait à l'iranien". J'ajouterai un autre cas. On connaît en tokharien un mot *psuk* que MM. S. et S. (p. 48) avaient interprété par "épée ou partie de l'épée", mais qu'ils montrent aux *Addenda* (p. 485) signifier en réalité "guirlande [de fleurs, mise autour du cou]". Dans ces conditions, le mot me paraît inséparable de la forme pehlvī arsacide

qui a survécu dans armén. *psak*, a passé en sogdien *apsāk*, et a été empruntée dans le ouigour *psak*, toujours au sens de "guirlande" ou "couronne [de fleurs]" (cf. Hübschmann, *Armen. Grammatik*, I. 232; F. W. K. Müller, *Uigurica II*, 40, 59, 60, 61). Le mot *newä*, qu'on n'a qu'à un cas oblique (nom. **new*? ou **nau*?), s'il signifie bien "navire" (p. 137), peut être un héritage indo-européen ou un emprunt à l'iranien [1]).

Quant à l'influence exercée par le tokharien sur d'autres langues, on se trouve encore, cette fois, devant une situation assez paradoxale. Bien des traducteurs qui ont fait passer des ouvrages bouddhiques en chinois au cours des II^e^ et III^e^ siècles étaient des Yue-tche, et on pourrait s'attendre à trouver dans ces traductions des transcriptions de type tokharien; en fait, ces traductions ne révèlent guère au contraire que des traits iranisants. Plus tard, Kumārajīva était de Kučā, pays dé langue tokharienne; et c'est tout au plus si on peut soupçonner, de façon très incertaine d'ailleurs, une trace de l'influence du tokharien dans ses notations de sourdes et de sonores. M. Laufer (*T'oung Pao*, 1915, 273—276) a proposé d'expliquer par des intermédiaires tokhariens certaines transcriptions chinoises du nom de l'*Asafoetida* et du myrobolan *harītakī*; mais, en fait, l'iranien y suffit aussi bien (cf. Laufer, *Sino-Iranica*, 361, 378) [2]).

Le cas est assez différent avec le turc. Certains textes ont été traduits directement de tokharien en turc ouigour, et on rencontre, dans la traduction ouigoure du *Maitrisimit*, des formes tokhariennes aussi assurées que *kurikar*, *kši* (< tokh. *käṣṣi*) [3]), *vzampat*, *pinvat*,

---

1) Il est un autre mot tokharien que je suis tenté de rattacher directement à l'iranien, c'est *postäk* ou *postak*, "livre". MM. S. et S. le tirent du sanscrit *pustaka*, et il est bien entendu que c'est le même mot, mais *pustaka* est lui-même d'origine iranienne, et le tokharien a gardé, dans la première syllabe, l'-*o*- de l'original iranien.

2) M. S. Lévi a proposé en 1912 (*JA*, 1912, I, 622) de donner à Mañjuśrī une origine tokharienne, mais ses arguments n'ont pas été publiés; M. Waley vient de rappeler cette hypothèse (*A Cat. of paintings recovered from Tun-huang*, p. XXXIX).

3) Le tokh. *käṣṣi* traduit le scr. *ācārya*, "maître"; en orrigour, on a surtout, dans

kzari, *len prian*, *strayāstris* (F. W. K. Müller et E. Sieg, *Maitrisimit und "Tocharisch"*, 397). Mais la question se pose de savoir si certaines de ces formes se sont vraiment répandues dans la langue en dehors des traductions mêmes où elles étaient employées. Dans un cas au moins on peut répondre par l'affirmative. *Len* et *prian* du ouigour, *leṃ* et *paryāṃ* du tokharien, répondent à un prâkrit issu de *layana* et au scr. *paryaṇa*, tous deux signifiant "cellule" (*Toch. Gram.*, pp. 59—60; et non *pariyāṇa* comme Müller l'avait rétabli hypothétiquement); or, dans un formulaire ouigour de confession, on lit (Müller, *Uigurica II*, 77) *vrẓar-ta sangram-ta linta prian-ta*; Müller n'avait alors su que faire des deux derniers mots; *linta* est probablement à transcrire *len-ta*, et nous avons ici évidemment les mêmes formes qu'en tokharien, et qui ne se sont pas rencontrées jusqu'ici en dehors du tokharien et des emprunts ouigours; mais comme le mot *vihāra* est exprimé au moyen de son équivalent sogdien *vrẓar*, il faut que nous ayons ici un formulaire qui emploie les mots vraiment entrés dans la langue, au nombre desquels il faut bien compter *len* et *prian*.

Ces traductions du tokharien en ouigour et l'adoption en ouigour de deux termes hindous sous leur forme tokharienne invitent à chercher d'autres exemples. Bien que certains, je le sais, y aient songé, je ne vois pas de raison, hors la similitude phonétique, pour relier au tokh. *kom* (= **kon*), "jour", le turc *kün*, "soleil" et "jour", et il serait prématuré de rattacher à tokh. *yäl*, "gazelle", le mongol *ǰä'ärän* dont l'histoire est obscure; d'autre part, je me

---

le *Maitrisimit*, l'orthographe *kši*, mais aussi *kš'i* (*kšai*). Il semble que Müller ait eu en vue le même mot, mais en moyen persan, quand, dans une note additionnelle à *Ein Doppelblatt*, p. 39, il a proposé de traduire par "Lehrer" le mot *kēš* qui apparaît trois fois dans son texte; mais cette hypothèse n'est pas confirmée par la traduction de l'une des phrases que donne M. Reichelt, *Beiträge zur soghdischen Grammatik*, 256, n. 2. En parlant de ouig. *kši*, „maître", < tokh. *käṣṣi*, je ne préjuge aucunement l'étymologie de turc *kiši* ou *kši*, "homme".

rappelle avoir vu des formes tokhariennes qui me paraissaient relier le mo. *tana*, "perle", à mpers. *dānak*, "grain", et fournir une origine possible pour turkī *čaqa* et *čäkä*, "sapèque", mais je ne les retrouve pas actuellement. Enfin, il est tentant de relier ouig., jaγ., mo. *qaršï*, "palais", à tokh. B *kercye*, de même sens (cf. Hoernle, *Mss. remains*, I, 379). Mais ce sont là des rapprochements qu'on ne peut formuler que sous toutes réserves.

Il est bien sûr par contre que tokh. A. *tmāṃ*, B. *tumane*, *tmane*, "dix mille", se retrouve dans turc *tümän*, même sens (*Toch. Gram.*, p. 194). M. Meillet (*Les noms de nombre en tokharien B*, 292—293) dit: "Comme le persan moderne, le tokharien a emprunté le mot turc *tümän*, à moins que l'emprunt ne soit le fait du turc". Malgré cette réserve, M. Meillet inclinait à une étymologie indo-européenne, en partie à cause du v. sl. *tьma*, "dix mille". M. Laufer, tout en admettant que le mot est d'origine indo-européenne, a soutenu qu'il dérivait directement de l'indo-européen en slave, en tokharien et en persan et que les Turcs l'avaient reçu des Persans, pour le passer ensuite aux Jučen et aux Mongols (*T'oung Pao*, 1915, 276—281). Je suis d'accord que le mot vient du turc chez ces derniers, mais le reste de la théorie me semble plus sujet à caution. Le mot, je crois bien, n'est pas attesté en iranien à date ancienne, et nous restons alors seulement en présence du slave et du tokharien. Quant au turc, *tümän* y apparaît dès les inscriptions de l'Orkhon de la première moitié du VIII^{e} siècle, c'est-à-dire à une date bien antérieure aux traductions connues du tokharien en ouigour. Il me paraît très possible que nous ayons là, dans le domaine altaïque, un emprunt fait à l'indo-européen à une époque encore plus ancienne, par exemple au temps des Avar ou même avant eux [1]).

---

1) M. Laufer (pp. 278—279) s'est prononcé avec raison contre une théorie de M. Blochet qui tirait le persan *toman* (= turc *tümän*) d'une combinaison chinoise non attestée 多萬 *to-wan*, "beaucoup de milliers", mais il s'est trompé en supposant

S'il y a des mots que les Turcs doivent au tokharien, MM. S. et S. (p. 50) considèrent tokh. *čor* comme étant peut-être un titre turc; faute de référence, je ne sais dans quelles conditions *čor* se recontre en tokharien; mais, dans le domaine altaïque lui-même, *čor* peut être pré-Turc, remonter aux Avar, et être éventuellement emprunté lui-même d'une langue européenne à date ancienne[1]).

Le tokharien a en commun avec le sogdien des formes féminines en *-anč* (p. 30); il est cependant sûr que tous ceux de ces féminins qui ont été empruntés en ouigour et sont passés de là en mongol se rattachent aux seules formes sogdiennes; mais ouig. *bodisatv*, *bodisatu* pourrait être aussi bien tokharien que sogdien.

Quelques noms d'animaux sont à retenir. Bien que je croie que le chinois 獅 *che* (ou 師子 *che-tseu*, où *tseu* est un affixe substantif chinois), "lion", se rattache aux formes iraniennes qui ont abouti à pers. *šēr*, le tokh. *śiśäk*, d'origine obscure, ne peut être encore écarté complètement. Tokh. *mātār*, le *makara*, a donné ouigour *madar* (ou *matar*?), mo. *matar*, ma. *madari* (p. 62). Tokh. *oṅkaläm*, "éléphant" (p. 50; où la finale serait un suffixe selon

---

qu'une telle expression, avant les T'ang ou sous les T'ang, aurait dû être empruntée sous la forme **doban*; *to* est **tâ*. Laissant de côté cet indéfendable *to-wan*, je n'en suis pas moins assez frappé que le chinois, pour „dix mille", emploie 萬 *wan*, qui est **mjᵘɐn*, valeur approximative de transcription *man* ou *män*. En fait, le caractère *wan*, qui ne s'emploie plus aujourd'hui qu'au sens de "dix mille", n'a pas été créé avec cette valeur; il représente une espèce de scorpion et a désigné d'abord cet animal, puis, par rébus, a servi à écrire le mot signifiant "dix mille"; mais ce dernier emploi apparaît dès la fin du IIᵉ millénaire avant l'ère chrétienne, pour s'affirmer dans les siècles suivants. Si donc le chinois avait emprunté le terme à l'indo-européen, il faudrait que ce fût lors de contacts presque préhistoriques.

1) Jusqu'à plus ample informé, je considère comme de simples coïncidences que le tokh. A. ait *tārśom*, B. *tarśauna* (plur.?), "tromperie", en face de turc *trs*, *tärs*, "de travers", "hérétique", et que le tokharien forme des distributifs numéraux en *-ār* (pp. 485—486; *ñuwār*, "par neuf", etc.), tout comme le turc les forme en *-är* (*birär*, "par un", *bešär*, "par cinq", etc.). Je montrerai ailleurs que ouig. *čäkär* ou *čägär*, "flèche de *stūpa*", a des chances d'être l'aboutissement d'un mot tokharien, et qui a une longue histoire.

Reuter, *Bemerk. über die neuen Lautzeichen im Tocharischen*, 229) se rattache peut-être à l'original mystérieux qui a fourni le nom de l'éléphant à toute l'Asie centrale et orientale, depuis le ouigour *yaña* (*yanga*) et *yaγan* jusqu'au chin. 象 *siang* (**ziang*). Enfin *mkoṅ*-, "singe", appartient peut-être à la série qui va de scr. *markaṭa* et sogdien *mkkr'* jusqu'au chinois des Han 沐猴 *mou-heou* (**muk-γəu*) et 獼猴 *mi-heou* (**mjię-γeu*); cf. à ce sujet Pelliot et Gauthiot, *Le Sūtra des causes et des effets*, II, 53.

P. Pelliot.

Edmond Buron, *Ymago mundi de Pierre d'Ailly, Cardinal de Cambrai et Chancelier de l'Université de Paris (1350—1420)*, Paris, Maisonneuve frères, 1930, 3 vol. in-8, 828 pages et XXXVI pl.

On sait que, parmi les ouvrages que Christophe Colomb a souvent feuilletés et annotés et qui sont conservés à la Colombine de Séville, il faut mettre au premier rang une édition non datée intitulée *Ymago mundi*, et qui contient seize traités de Pierre d'Ailly et cinq de Gerson. M. C. Guignebert avait déjà publié en 1902 une thèse *De imagine mundi, caeterisque Petri de Alliaco geographicis opusculis*; mais on saura un gré particulier à M. Buron d'avoir reproduit le texte latin même de Pierre d'Ailly et de Gerson, avec les 898 "postilles" ou annotations de Colomb, le tout accompagné d'une traduction française, de notes, de certaines des postilles mises par Colomb en marge de ses exemplaires de Marco Polo, de l'*Histoire naturelle* de Pline, de l'*Historia rerum ubique gestarum* de Pie II, du *Livre des Prophéties*, et d'avoir muni le tout d'un index. C'est un grand service rendu surtout aux américanistes, mais aussi, dans une certaine mesure, aux extrême-orientalistes: n'oublions pas que Colomb, sur la foi de Marco Polo, cherchait Zipangu et qu'il est parti de Palos muni de lettres pour le grand khan du Cathay.

Mais voici le revers de la médaille. Il y a, chez M. B., des méprises surprenantes, comme de confondre "Aréthuse" et l'"Arachosie" (I, 271), ou la "balanite", qui est une plante, et le rubis "balais" (III, 740), d'envoyer en Chine Plan Carpin et Rubrouck, qui n'ont jamais dépassé la Mongolie centrale, et de faire, même hypothétiquement, citer Marco Polo par Roger Bacon, qui était mort avant que le Vénitien fût revenu d'Orient (II, 454). Les identifications des noms géographiques de Marco Polo (III, 738—739) superposent quelques erreurs nouvelles à celles que I. Hallberg avait prises en 1906 chez Pauthier (en particulier la confusion de "Ianckint" = Yäni-kent, près de la mer d'Aral, avec "Yangui" = Yang-tcheou du Kiangsou est bien le fait de M. B.); et il est vain de citer le mongol *dabān*, "col", pour expliquer le Tabis de Pline et de Solinus (III, 747). Les traductions ne sont pas non plus très sûres. Voici un exemple, qui porte sur un passage important. En marge de l'*Histoire naturelle* de Pline, Colomb a écrit: *Del ambra es cierto nascere in india soto tierra he yo ne ho fato cauare in molti monti in la isola de feyti vel de ophir vel de cipango a laquale habio posto nome spagnola y ne o trouato pieca grande como el capo mu no tota chiara y parda y otra nigra y vene asay*, ce que M. B. a traduit (I, 32; III, 742): "L'ambre se trouve dans l'Inde. Je n'ai pas fait fouiller dans plusieurs montagnes de l'île de Feyti on d'Ophir ou de Cipango à laquelle j'ai donné le nom d'Espagnole et je n'en ai pas trouvé plus gros que la tête; elle n'était pas toute claire; il y en a de tachetée et de noire. Il y a assez de veines". La "postille" est d'une langue macaronique; M. B. dit qu'elle est à la fois en espagnol, en portugais et en latin; il aurait pu ajouter l'italien, et il me semble même que ces annotations fournissaient le sujet de quelques remarques sur le style de l'"amiral". Par ailleurs, le début de la traduction n'est qu'une paraphrase; "ambre" est toujours masculin en

français[1]); et en quelle langua *pardo* signifie-t-il "tacheté" (en espagnol et en portugais, le mot signifie "brun", "gris brun")? Mais surtout cette version n'a pas de sens, et je ne puis comprendre que ceci: "Pour l'ambre, il est certain qu'il se trouve dans l'Inde sous la terre. J'en ai fait extraire dans beaucoup de montagnes.... et j'en ai trouvé...."[2]). Les erreurs de ce genre abondent. Mais, si les traductions de M. B., même du latin, sont souvent infidèles, nous lui devons l'essentiel, c'est-à-dire les textes, et une recherche considérable sur les sources de Pierre d'Ailly.

Les postilles sont souvent d'une grammaire singulière, dans le genre de celle-ci (p. 184): *Aqua et terra simul facit corpus rotundus*; Colomb était décidément brouillé avec le rudiment[3]).

P. Pelliot.

Otto Fischer, *Die chinesische Malerei der Han-Dynastie*, Berlin, Paul Neff, 1931, in-4, xi + 150 pages, avec 4 ff. illustr. hors texte (dont 1 en couleurs) et 80 planches. Tiré à 250 exemplaires; RM. 125.

Mon intention était d'abord (cf. *supra*, p. 150) de publier le présent compte rendu dans la *Rev. des arts asiatiques*; mais, de par les circonstances et vu l'emploi de caractères chinois, cela demanderait quelque délai, et je ne veux pas tarder à dire le bien que je pense du livre de M. Fischer.

---

1) M. B. est Canadien, mais, ancien Normalien, il ne devrait pas confondre ainsi les genres en français; ailleurs, il fait "hémisphère" du féminin (I, 12); et c'est du jargon d'écrire (I, 168): "Plus haut au mot *volubilitate* il faut adjoindre devant: *a*", quand on veut dire: "Plus haut, il faut ajouter *a* devant *volubilitate*".

2) Quant à "Feyti", dont M. B. dit ne savoir que faire, il est bien clair que c'est le nom même de l'île de Haïti, rebaptisée Hispañola par Colomb et identifiée par lui à Ophir, à Tharsis et au Japon. Le "Cethym" (ou "Cethyn") de l'Ancien Testament, dont il est question aux pp. 32 et 754, n'a pas à intervenir, sauf en tant que Colomb y voyait encore un autre nom de Tharsis et d'Ophir.

3) Le déchiffrement des "postilles" est généralement correct; il est facile de s'en assurer par les facsimilés et déchiffrements du t. III de la *Raccolta* de Cesare de Lollis; l'avantage, très réel, de la publication de M. B. est de mettre chaque "postille" en regard du texte qui l'a inspirée.

Il eût paru chimérique, voilà seulement quelques années, de prétendre consacrer une monographie à la peinture chinoise des Han, que nous n'atteignions alors que par des sources littéraires. Aujourd'hui encore, les monuments en sont peu nombreux, et M. F. est obligé de faire appel à des gravures sur pierre, des bronzes incrustés ou des briques estampées, qui ne sont pas vraiment des peintures, ou à des peintures qu'il ne date pas vraiment des Han. Et cependant, le livre se tient, et c'est bien, au fond, de peinture Han qu'il s'y agit.

M. F. a réuni une documentation très riche; il met à profit tout ce qui a été publié en Europe et au Japon, et un nombre considérable de photographies et d'estampages; un voyage en Chine, en Corée et au Japon lui a en outre donné la connaissance directe des sites; son goût très sûr a fait le reste. Nul n'eût pu actuellement écrire son livre mieux que lui.

Parmi les monuments étudiés, beaucoup étaient déjà connus; mais M. F. fait à bon droit une large place à deux ensembles nouveaux, l'un presque et l'autre tout à fait inédit; ce sont les gravures de la chambrette funéraire de 朱鮪 Tchou Wei (pp. 53—64 et pl. 32—53) et les briques peintes offertes par le Dr Denman Ross au Museum of Fine Arts de Boston (pp. 82—89 et 126, et pl. 64—73).

La chambrette funéraire de Tchou Wei se trouve à environ 4 *li* à l'Ouest de la sous-préfecture de 金鄉 Kin-hiang au Chantong. Chavannes, qui l'a visitée, l'a décrite dans sa *Mission archéologique* (I, 3—4), mais n'a pu faire que de mauvais estampages dont il a tiré ses fig. 1180—1184. Il semble que le prof. Sekino, qui a fait par ailleurs une enquête si minutieuse sur la sculpture des Han au Chantong, ait négligé ce site-ci, car je ne trouve rien à son sujet ni dans le texte, ni dans les planches de ses *Sepulchral remains of the Han dynasty in the province of Shantung, China* (1916). C'est cependant un monument singulièrement important, déjà signalé dans

les ouvrages chinois au VI^e^ et au XI^e^ siècle; et comme Tchou Wei a dû mourir au milieu du I^er^ siècle de notre ère, ce serait ussi le plus ancien groupe de dalles funéraires chinoises gravées qui soit actuellement connu; toutes les autres dalles qu'on peut dater ne sont pas antérieures au II^e^ siècle. Toutefois, les quelques caractères que les épigraphistes chinois ont encore pu lire sur les dalles vers l'an 1800 n'apparaissent pas sur les estampages de M. F.

Les briques peintes acquises de M. Loo en 1925 par le D^r^ Denman Ross portent deux caractères chinois qui ne donnent jusqu'ici aucune indication sur la nature des sujets ou l'âge du monnment. Ces peintures, qui sont cette fois bien des peintures, et non des gravures au trait, sont d'un art très maître de ses moyens et qui a sûrement derrière lui une assez longue tradition; je considère, pour ma part, que c'est le plus important monument de peinture chinoise archaïque qui nous soit parvenu, et j'espère lui consacrer un jour une étude détaillée. M. F. le rapporte à la fin des Han, peut-être même au III^e^ siècle, c'est, à mon avis, une date un peu basse; la différence des costumes sur ces peintures et sur les dalles de Tchou Wei, dont M. F. parle p. 88, est beaucoup moins sensible si on compare les peintures des briques à celles de la boîte en écaille reproduite sur la fig. 10 de M. F. et qui est bien sûrement, elle, du I^er^ siècle. Les briques du D^r^ D. Ross sont rapportées sans hésitation aux Han dans *Bukkyō bijutsu*, n^0^ 16 (juin 1930), p. 35. M. F. n'a connu ces briques peintes que par des photographies, d'ailleurs excellentes, mais on lui doit des précisions importantes sur leur provenance; il a eu en effet l'occasion, en 1926, de voir le marchand de Lo-yang qui les avait exhumées, et même d'obtenir de lui la photographie des briques telles que ce marchand les avait assemblées chez lui; certains éléments du décor étaient alors évidemment plus nets qu'ils ne sont aujourd'hui.

A côté de ces deux groupes importants d'œuvres dont nous

devons à M. F. les premières reproductions, on trouvera dans son livre bien d'autres monuments déjà connus, mais dispersés ou insuffisamment publiés; l'exemple de plusieurs planches montre aussi l'intérêt qu'il y a à donner parfois en photographies directes les monuments qui n'ont été reproduits jusqu'ici que par estampages; ou encore à employer des négatifs qui remettent en blanc sur noir les estampages noir sur blanc. Les notes de M. F. fournissent enfin de très utiles listes de briques à sujets estampés en relief ou en creux (pp. 135—136), de dalles gravées ou sculptées qui ne figurent pas dans la *Mission* de Chavannes (pp. 137—139; y compris une petite liste de faux entrés dans des collections publiques), etc.

Voici quelques observations de détail sur des passages de ce livre en général si bien informé et pondéré.

P. 3 (et n. 3 du ch. 1, p. 134): Depuis les citations partielles de Conrady et de Chavannes, le 靈光殿賦 *Ling-kouang-tien fou* de 王文考 Wang Wen-k'ao (et non "Wang Wen-kao"; il vaudrait d'ailleurs mieux dire 王延壽 Wang Yen-cheou, en se servant du *ming*) a été l'objet de deux traductions, l'une partielle de Waley, *The Temple*, l'autre complète dans *Asia Major*, III, 467—476. Dans le passage reproduit par M. F., les anciennes versions de Conrady et de Chavannes sont à modifier sur plusieurs points importants; par contre, l'"Empereur de l'Homme, à neuf têtes" (人皇九頭 *jen-houang kieou-t'eou*, mot à mot "les neuf têtes de l'Empereur de l'Homme"), bien compris par Conrady, Chavannes et Waley, et qui est défini comme tel dans le 三五曆記 *San-wou li-ki* de 徐整 Siu Tcheng (milieu du III^e^ s.; cf. *infra*, à propos d'un travail du P. Koppers), dans le 拾遺記 *Che yi ki* et dans le 始學篇 *Che-hio p'ien*, est rendu par "die neun Herrscher" dans *Asia Major*, III, 475; mais la glose de 宋均 Song Kiun, sur laquelle cette dernière traduction s'appuie probablement, est à mes yeux sans valeur, bien qu'ancienne (elle est citée dans le

commentaire de Li Chan; Song Kiun devait s'appeler de son vrai nom 宋衷 Song Tchong et vivre vers l'an 200 de notre ère; cf. la préface du Dr W. Hung à son *Index* du *Po-hou t'ong*, pp. v—vi). Pour une représentation de l'Empereur du Ciel à plusieurs têtes, cf. *infra*, à propos de l'ouvrage de M. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst*.

P. 5: Il n'est pas sûr que tous les "portraits" dont parle ici M. F. aient été vraiment peints, et qu'il ne s'agisse jamais ni de dalles gravées, ni même de statues.

P. 10: "Als Aufenthalt und Wohnung der Toten wird auch besonders der Norden, das finstere, kalte Land der gelben Quellen genannt." C'est en effet la valeur de 黃泉 *houang-ts'iuan* dont M. Granet a donné l'explication systématique dans *La vie et la mort, croyances et doctrines de l'antiquité chinoise*, pp. 15—22; mais bon nombre de textes supposent ces "sources jaunes", résidence souterraine des morts, simplement sous la terre, en quelque lieu que ce soit.

Pp. 15—16: Il n'y a aucun fond à faire sur les histoires d'ouvertures de tombes sous les Han contées dans le *Si-king tsa-ki*, faux sans autorité; cf. *T'oung Pao*, 1930, 389—391.

P. 60: L'attribution de ces poèmes à Sseu-ma Siang-jou (lire "Sse-ma Hsiang-ju" chez M. F.) et à Li Yen-nien n'est donnée par Grube que comme une conjecture, et seulement pour une partie d'entre eux.

P. 66: La scène représentée peut ne pas être celle à laquelle Chavannes a songé, mais je ne vois pas de raison pour penser que la passe (*kouan*) 減谷 Kien-kou ou Hien-kou soit différente de la passe 函谷 Hien-kou. Dans son *Hai-wai tcheng-min lou*, 1 *a*, M. Lo Tchen-yu dit que cette pierre provient de 白沙鎮 Pai-cha-tchen de K'ai-fong (Honan).

P. 70 et pl. 56: Le tissu brodé de Noin-ūla représentant des oiseaux posés sur des rochers que des arbres séparent est un

morceau d'un grand intérêt, mais je doute qu'il y faille voir une œuvre purement chinoise et, comme le dit M. F., "das früheste Zeugnis der chinesischen Landschaftsmalerei".

P. 137, n. 9: L'inscription de la colonne ronde de Cologne (Chavannes, *Mission*, I, 243, n° 172) a déjà été dénoncée comme fausse par M. Lo Tchen-yu (*Hai-wai tcheng-min lou*, 1 *b*).

P. 139, fin de la n. 9: Pour A (Musée de Cologne), j'ai déjà dit que c'était un faux; pour B (Louvre), je suis d'accord avec M. F. que la face avec le cortège et les cavaliers est une addition récente.

P. 140, n. 20: On notera la réaction de M. F. contre certains abus des tenants des influences "scythes".

P. 145, n. 3: Le nom de 丁緩 Ting Houan, fondeur ou céramiste des premiers Han, avant l'ère chrétienne, est une invention du faussaire qui a écrit le *Si-king tsa-ki*, et son nom ne vaut pas d'être retenu. C'est ce que M. Kümmel a déjà dit dans *Chines. Kunst* (Exposition de Berlin), p. 24.

Paul Pelliot.

Hans Reichelt, *Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums in Umschrift und Uebersetzung*, II. Teil: Die nicht buddhistischen Texte und Nachtrag zu den buddhistischen Texten, Heidelberg, Carl Winter, 1931, in-8, viii + 80 pages, avec 9 planches pliées.

Cette deuxième partie est la suite du fascicule paru en 1928 et qui contenait les textes bouddhiques (sauf ceux donnés ici en suplément). Le déchiffrement de ces textes écrits pour la plupart dans une langue très archaïque, rendu plus difficile parce qu'on n'y était plus guidé par un vocabulaire religieux déjà en grande partie acquis, fait honneur à l'excellent iraniste qu'est M. R.; mais bien des passages sont encore très obscurs. Il s'agit avant

tout, dans ce 2e fascicule, des cinq lettres découvertes par Sir A. Stein dans les ruines des tours de garde à l'Ouest de Touen-houang, et que, sur la foi des objets trouvés au même endroit, Sir A. Stein attribue à la 1re moitié du IIe siècle; M. R. ne confirme ni n'infirme cette date.

Parmi les données importantes de ces lettres, en dehors de ce qui concerne le vocabulaire sogdien lui-même, il faut citer avant tout les noms de lieux ou de peuples, ceux du moins pour lesquels on peut déjà entrevoir une interprétation. La Chine apparaît sous le nom de Čynstn = Činastan ou Čēnastan, comme Gauthist l'avait déjà reconnu en 1913 (*T'oung Pao*, 1913, 428). Je suis plus surpris de voir M. R. indiquer sans réserve βaγpwr (= *Baγpūr) au sens de "Chinois" en général; "Fils du Ciel" est en Chine exclusivement le titre de l'empereur, et il faudrait des raisons assez fortes pour admettre que ce titre ait été employé alors en sogdien au sens de "Chinois", de la manière lâche et inexacte dont on dit parfois "les Fils du Ciel" en français (sur l'histoire du terme, cf. Laufer, *Beginnings of porcelain*, 126; Ferrand et Benveniste, dans *JA*, 1924, I, 243; j'imagine que, si *faγfūrī* en est venu à désigner en persan la porcelaine chinoise, c'est en partant du sens de "[porcelaine] du Faγfūr" = de l'Empereur de Chine). Le terme apparaît deux fois, dans une même lettre, toujours au singulier (pp. 12 et 14). Il semble, à travers une traduction encore incertaine, qu'il s'agisse d'une suite de calamités; la faim sévit dans la ville de Srγ, qui est brûlée ainsi que son palais, et le **baγpūr* se rend dans une autre ville appelée 'Ankp' (= *Angpa?). Je ne sais que faire de "'Angkp'", mais, dans Srγ, je suis bien tenté de reconnaître le nom de Srg = Sarag sous lequel les gens d'Asie Centrale, jusque sous les T'ang, ont toujours désigné Lo-yang, la capitale orientale des T'ang (cf. *T'oung Pao*, 1927, 91—92; *JA*, 1927, II, 138—141). Le **baγpūr* pourrait bien alors être l'em-

pereur lui-même obligé de quitter sa capitale, et il s'agirait d'une de ces destructions comme Lo-yang en subit par exemple en 190; cette année-là, 董卓 Tong Tcho brûla Lo-yang, et transféra l'Empereur à Singanfou; il serait toutefois prématuré de vouloir préciser qu'il s'agit bien de cet événement, car "'Ankp'" devrait être alors Singanfou, au lieu que cette dernière ville nous est toujours connue chez les peuples d'Asie Centrale, mais à vrai dire à partir du VI^{e} siècle seulement, sous le nom de χumdān ou χumŭdān. En tout cas, quand, dans le colophon d'un texte sogdien traduit en 728, il est à nouveau question d'un *βγp'wr*, c'est bien de l'empereur de Chine qu'il s'agit (p. 70); je ne vois pas de raison pour qu'il en ait été autrement à date bien plus ancienne dans les lettres. Le colophon de 728 dit en outre que la traduction a été faite dans *srγč'nčh knδh*; *knδ* est "ville", mot féminin, et *srγč'nčh* = *saraγčānč* se termine par l'affixe adjectif féminin en *-anč*; nous connaissons une traduction sogdienne faite à χumdān, c'est-à-dire à Singanfou; il serait évidemment tentant de penser que celle-ci a été faite à la capitale orientale, Lo-yang, mais je ne puis rendre compte du premier *-č-*. Le nom des Hindous, *'yntkwt* dans une lettre (et cf. *'yntk'w*, [langue] hindoue", dans le colophon de 728), est à noter en ce qu'il paraît fait seulement sur **indak* ou **indag*, et ne rend par suite pas un compte complet du **indagag* ou **indakag* que ouig. et mo *ämädkäk* semblent présupposer; mais il y a dans ces lettres des dérivés en *-kk* comme 'xwrmztkk = Ahuramazdaka dont l'exemple serait peut-être à invoquer pour le prototype encore non attesté d'*ämädkäk*.

Parmi les autres noms de lieu, M. R. a signalé les équivalences suivantes: 1^{0} Kr'wr'n et Kwr'ynk (*Kraurān et *Korēnag) ne sont que d'autres transcriptions du nom indigène écrit Krorai(m)na et Krorayina dans des documents khāroṣṭhī, le 樓蘭 Leou-lan des Chinois; ajouter peut-être Raurata d'un document en "śāka"

(*JRAS*, 1931, 303); on pourrait songer aussi au *χαυραναι* de Ptolémée, mais cette identification se concilierait difficilement avec les autres. 2° ∂rw''n doit être le *Θροάνα* de Ptolémée, qu'on a déjà supposé être Touen-houang; en ce cas, il me paraît que le Touen-houang des Chinois aurait quelque chance d'avoir été partiellement adapté d'un nom indigène. 3° Km'y∂, qui peut se lire *Kamēl, représenterait Qamïl (turc mod. Qomul, ch. Ha-mi), dont nous aurions ainsi la mention la plus ancienne sous son nom indigène; il ne me semble pas exclu que le nom chinois ancien Yi-wou-lou et Yi-wou lui soit apparenté. 4° Kc''n (= *Kačān) pourrait être la transcription d'un nom indigène que les Chinois ont adapté en Kao-tch'ang (ceci me paraît plus douteux, sans être impossible; je reviendrai sur cette question ailleurs). 5° Sm'rkn∂h est naturellement le nom de Samarkand, mais M. R. hésite (p. 4) entre le Samarkand de Sogdiane et une colonie sogdienne Samarkand au Nord-Ouest d'Urumči dont Barthold a parlé dans Radloff, *Alttürk. Inschr.*, N. F., p. 4; M. F. s'est trompé ici sur les indications données par Barthold, et qui impliquent que ce prétendu second Samarkand se soit trouvé au Nord-Est (non au Nord-Ouest) de Beš-balïq, et nous savons aujourd'hui que Beš-balïq n'était pas à Urumči, mais au N.O. de Gučen; enfin et surtout, ce second "Samarkand" est une mauvaise leçon de certains mss. de J̌uwainī; le lieu en question, où l'empereur Güyük est mort en 1248, s'appelait Qum-singir, et je m'en explique en détail dans un de mes articles sur *Les Mongols et la Papauté*, actuellement sous presse pour la *Rev. de l'Or. chrétien* de 1931; il n'y a donc aucun doute que le Samarkand de la lettre sogdienne soit bien le Samarkand historique.

P. 29: *mu∂y*; si ce n'est pas un nom propre, peut-être pourrait-on songer à un correspondant sogdien de sanscr. *mṛdvā* et de chinois *p'ou-t'ao*, "raisin"; mais c'est très hypothétique.

P. 33 et *passim*: Il est intéressant de noter que, dès cette époque, le grec *stater* avait abouti en sogdien à *styr* (= **sadir* ou **sidir*), d'où ouigour *sidir* > turkī *sär* ("once", "tael").

P. 33: Sur *pδ'pδ*, "poivre", et les formes chinoises et persanes en face de scr. *pippalī*-, cf. *supra*, p. 198.

P. 58: Dans ce document sogdien très obscur, M. R. a déjà reconnu le nom ouigour Il [El?]-bars qutluγ alp tarqan; je serais tenté de retrouver de même ouig. *altun* (m. à m. "or") dans *'ltwn* (l. 8), et ouig. *el-etmiš* dans *'yl 'ytmiš* (l. 9).

P. 62: C'est un document bien inattendu que ce fragment sogdien d'une légende relative à Rustam auquel est joint un titre en chinois **胡秦王傳一卷**, "Histoire du Hou-Ts'in-wang, 1 ch.". Hou-Ts'in-wang, qui doit désigner ici Rustam, signifie littéralement "le roi de Ts'in des Hou", et Hou, à l'époque à laquelle cette note doit remonter probablement, désigne spécialement les Iraniens d'Asie Centrale. Quant à Ts'in, c'est le nom de la dynastie de Ts'in du III^e^ s. av. J.-C., et c'est de ce nom qu'a dû être tiré le nom iranien de Čīn, sanscritisé en Cīna, qui désignait la Chine au début de notre ère. Mais pourquoi Rustam est-il appelé "roi de Ts'in des Hou"? On pourrait songer à l'application indue du nom de Čīn qui, au moins dès Firdausī et peut-être avant, a étendu ce nom à des régions du Turkestan chinois occidental, etc. (cf. *Encyclopédie de l'Islam*, art. de M. Minorsky sur *Turan*); mais ceci impliquerait que les Chinois du temps de la note en question eussent reconnu encore le nom de Ts'in dans le Čīn iranien; je ne le crois pas très vraisemblable. J'incline plutôt à l'hypothèse suivante. Le titre de Ts'in-wang, "roi de Ts'in" ou "prince de Ts'in", a été porté, avant son avènement, par un héros particulièrement célèbre sous les T'ang, le futur empereur T'ai-tsong (627—649), et la musique d'une danse alors très populaire était intitulée "Air du prince de Ts'in qui rompt l'armée [ennemie rangée] en bataille"

(cf. *supra*, pp. 95—96); je pense que Rustam est devenu "le roi de Ts'in des Hou" parce qu'on l'a comparé au "roi de Ts'in" des Chinois, c'est-à-dire à T'ai-tsong des T'ang.

P. 69: Le mot *k'γδyh*, qui a embarrassé M. R., est certainement identique à ouig. *kägdä*, persan كاغذ *kāγad* (et كاغذ *kāγaδ*), "papier"; les "quatre papiers" sont les quatre feuilles de papier qui, mises bout à bout, constituaient le rouleau.

P. 70: Ce colophon, qui nous montre un texte traduit directement d'une langue "hindoue" en sogdien, en 728, et peut-être à Lo-yang, est d'un grand intérêt. Le date en est assurée par l'indication de la 16e année *γ'y 'nkwyn*, qui était une année du *n'k'*. M. R. a bien reconnu que *γ'y 'nkwyn* transcrivait 開元 *k'ai-yuan* (**k^{c}âi-ngi̯^{w}ɒn* [le "*kâi*" de Karlgren, *Anal. Dict.*, p. 195, est une faute d'impression]), mais il se trompe en faisant partir cette période de 712, car alors la 16e année serait 727, et non 728; la 1re année *k'ai-yuan* est en réalité 713. Par ailleurs, M. R. dit que l'année *n'k'* est une "année du serpent"; mais c'est 729 qui est une année dn "serpent"; 728 est une année du "dragon", et c'est bien ainsi qu'il faut entendre *n'k'*, qui est naturellement le sanscrit *nāga*; la même erreur (jointe à une autre plus sérieuse) brouille l'équivalence d'une année *nāk* (< scr. *nāga*) dans Brockelmann, *Kāšγarī*, 123, alors qu'il s'agit aussi d'une année du "dragon".

P. 71 et suiv.: La transcription Sywpwδ'y du nom de Subhūti me semble indiquer que la traduction sogdienne a été faite sur le texte chinois, car seule la transcription chinoise, avec 須 *siu* (**si̯u*) comme premier élément, me paraît rendre compte du *syw^{o}* de la transcription sogdienne; faite directement sur Subhūti, on attendrait une initiale *sw^{o}*. Ceci permettra peut-être de serrer le texte de plus près sur un ou deux points; peut-être aussi, pour *prγnh* au sens de *lakṣaṇa*, y aura-t-il lieu de faire intervenir les hésitations chinoises entre 相 *siang* et 想 *siang* doit j'ai parlé dans *T. P.*, 1928, 427—430.

P. 78, l. 2: *tr' βyt' mntr'*; probablement = *tri-veda-mantra*.

P. 79, IX, l. 5: ''ry'βr'wk/// = Āryāvalok[iteśvara]; X, l. 2: ///ttrs'yn/// = [U]ttarasen[a]; l. 3 = Candravairocana; l. 4 = Sūrya-vairocana; l. 5: *mukš nyr*[*β'n*] = *mokṣa nirvāṇa*.

P. Pelliot.

W. Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*. [Tir. à part des *Wiener Beiträge zur Kulturgesch. u. Linguistik*, I (1930), 359—399.]

Sur d'autres travaux du savant ethnologue qui a succédé au P. Schmidt dans la direction de l'*Anthropos*, cf. *T'oung Pao*, 1931, 168—171. Le P. K. suit ici le mythe du chien dans l'Amérique du Nord (Esquimaux et autres Indiens), dans le Nord-Est de l'Asie, dans l'Asie de l'Est et du Sud-Est. Il s'agit pour lui d'un mythe sans caractère totémique, étroitement lié au Mutterrecht de la Chine méridionale "taoïstique", et qui, de l'Asie du Sud-Est, a gagné l'Amérique du Nord, en partie au moins par le détroit de Behring. Ce qui nous intéresse ici particulièrement est, comme de juste, ce qui concerne le chien 槃瓠 P'an-hou et le démiurge 盤古 P'an Kou.

Le mythe du chien P'an-hou est surtout connu du P. K. par le récit des Yao ou Man, ce qu'on appelle au Tonkin la "charte des Man"; mais il est avant tout raconté à propos des Barbares du Sud (南蠻 Nan-man) au début du ch. 116 du *Heou-Han chou* de Fan Ye († 445), et il existait certainement dès l'époque des Han orientaux. En effet, bien que Fan Ye n'écrive que dans la première moitié du VI^{e} siècle, ses sources sont les *Histoires des Han postérieurs* qui ont précédé la sienne ou parfois des textes de la première moitié du III^{e} siècle comme le *Wei lio*. Précisément pour le présent texte, le commentaire de 674 cite, entre autres, un long passage du *Wei lio* du 2^{e} quart du III^{e} siècle. Ses autres citations sont empruntées au 武陵記 *Wou-ling ki* de 黃閔

Houang Min, de date indéterminée, mais antérieur aux Souei (*Souei king-tsi-tche k'ao-tcheng*, 6, 42*a*), au 荊州記 *King-tcheou ki* antérieur aux Souei, mais difficile à dater exactement car il y a alors quatre œuvres de ce titre (*Souei king-tsi-tche k'ao-tcheng*, 6, 13*b*—14*b*), et au 晉記 *Tsin ki* de Kan Pao (IV^e^ siècle); cette dernière citation se retrouve, mais avec d'autres détails, au début du ch. 14 d'une autre œuvre bien connue de Kan Pao, le *Seou-chen ki* (et il y figurait bien dès le VII^e^ siècle, car ce passage du *Seou-chen ki* est cité alors dans le ch. 6 du *Fa-yuan tchou-lin*, *Tripit.* de Tōkyō de Meiji, 雨, V, 58*a*). Le commentaire de 674 renvoie même au 風俗通 *Fong-sou t'ong*, et, s'il s'agit bien de l'œuvre de Ying Chao, ceci mettrait à la fin du II^e^ siècle; mais je ne retrouve pas de passage correspondant dans le *Fong-sou t'ong* actuel. Les textes postérieurs renvoient souvent à la légende de P'an-hou, parfois pour la critiquer; je mentionnerai en particulier les indications du 史通通釋 *Che-t'ong t'ong-che*. Malheureusement rien de tout cela n'est traduit, sauf la section correspondante de Ma Touan-lin dans d'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie*, *Méridionaux*, 1—8; et d'Hervey, à part même ses autres inexactitudes, a eu l'idée singulière de traduire par "serviteur" le "chien domestique" de son texte. En attendant l'étude critique de ces textes, quelques remarques s'imposent: 1^0^ A la fin des Han et au début des Six dynasties, le centre de ces "Man" issus de P'an-hou n'était pas aux frontières Sud de la Chine, mais au Hounan. 2^0^ Le texte le plus ancien de la légende, en représentant l'empereur mythique Ti-Kou comme en lutte contre un général 吳 Wou des 犬戎 K'iuan-Jong, semble, par l'application indue du nom de Wou, trahir une relation avec le bas Yang-tseu. 3^0^ La mention des 犬戎 K'iuan-Jong, ou "Jong Chiens", a pu être amenée par l'analogie du "chien" P'an-hou, mais une des lacunes surprenantes dans le travail du P. K. est qu'il ne dise rien des K'iuan Jong,

souvent mentionnés dans les textes antérieurs à notre ère, et dont le nom même l'invitait à étendre son sujet à d'autres anciennes tribus aborigènes de Chine que les Man ou Yao. 4⁰ Il suffit de mettre en parallèle le texte du *Heou-Han chou* et celui de la "charte des Man" pour voir que nous n'avons pas affaire chez les Man ou Yao actuels, très pénétrés d'influences chinoises, à une tradition indépendante propre à leur race, mais une reprise savante et à peu près littérale de l'affabulation chinoise telle qu'elle a été consacrée dans le *Heou-Han chou*. 5⁰ Dès le 2ᵉ quart du IIIᵉ siècle, on interprétait le nom de P'an-hou, conformément à son sens littéral, par "Plat-Gourde" ("Kao Sin avait une vieille éponse qui vivait à la demeure royale; ayant eu mal à l'oreille, elle la cura et obtint un objet de la grosseur d'un cocon; elle le plaça dans une gourde [*hou*[qu'elle recouvrit d'un plateau [*p'an*]; tout à coup [l'objet] se transforma en un chien rayé aux cinq couleurs; aussi l'appela-t-on P'an-hou"). Ainsi il s'agit bien d'un mythe que l'affabulation chinoise du début de notre ère prêtait à des tribus non chinoises du Hounan; mais la reprise savante de ce mythe par les Man ou Yao actuels n'ajoute rien à ce que les textes chinois anciens nous apprennent à ce sujet.

Quant à 盤古 P'an Kou, démiurge ou premier homme, les textes connus du P. K. ne paraissent pas le mentionner avant les Song, sauf le 述異記 *Chou-yi ki* de Jen Fang (1ʳᵉ moitié du VIᵉ siècle) qui ferait ramener ce mythe en Chine par des envoyés revenant du Siam. Il y a en effet deux paragraphes où le nom de P'an Kou apparaît tout au début du *Chou-yi ki*; mais ici encore il faut noter les points suivants: 1⁰ Dans le premier paragraphe, le plus long et qui raconte la création du monde avec les diverses parties du corps de P'an Kou défunt, le terme de 南海 Nan-hai ne désigne pas les "mers du Sud", mais est l'ancien nom de la région de Canton. 2⁰ Le second paragraphe dit: "Au royaume de

P'an-kou qui est dans les mers du Sud (*nan-hai tchong*), les gens actuels ont tous P'an-kou pour nom de famille"; mais ce royaume de P'an-kou est parfaitement inconnu, et il n'y a aucune raison de le chercher au Siam ou en Malaisie; peut-être y a-t-il une contamination due à l'analogie de 盤盤 P'an-p'an, peut-être aussi est-ce un nom purement imaginaire. 3° Le *Chou-yi ki* original est perdu, et le texte actuel est un *rifacimento* ancien fait en partie avec d'anciennes citations, en partie avec des matériaux d'origine inconnue; l'attribution de tel ou tel passage à Jen Fang lui-même ne peut être acceptée qu'avec beaucoup de réserves. Toutefois, il est certain que le mythe de P'an Kou, démiurge ou premier homme, existait au VI^e^ siècle, et même avant. M. Hummel (*The autobiography of a Chinese historian*, p. XXVII) prête à Ts'ouei Chou l'opinion que P'an Kou "est mentionné pour la première fois dans la littérature des Han", mais je ne trouve pas de texte à ce sujet, et je soupçonne qu'il y a là quelque confusion entre les textes sur P'an-hou et ceux sur P'an Kou. Mais nous avons un passage formel, conservé au ch. 1 du *Yi-wen lei-tsiu* (VII^e^ siècle), et qui est emprunté au 三五曆記 *San-wou li-ki* de 徐整 Siu Tcheng (ou parfois 三五曆紀; le 三五曆議 *San-wou li-yi* du *P'ei-wen yun-fou* et du *Ts'eu yuan*, s.v. P'an Kou, est une faute, bien que le *Ts'eu yuan* renvoie au *T'ai-p'ing yu-lan*; celui-ci, ch. 2, a en réalité 三五曆紀). Siu Tcheng, *tseu* 文操 Wen-ts'ao, originaire de Yu-tchang (Kiangsi), vivait sous les Wou, c'est-à-dire au milieu du III^e^ siècle (sur ses œuvres assez abondantes, toutes perdues aujourd'hui, voir le 三國藝文志 *San-kouo yi-wen-tche* de 侯康 Heou K'ang). Le passage cité dans le *Yi-wen lei-tsiu* est ainsi conçu: "Quand le ciel et la terre étaient un chaos en forme d'œuf de poule, P'an Kou naquit au milieu [et y vécut] 18000 années. [Alors] le ciel et la terre se séparèrent; la pureté du *yang* devint le ciel; le trouble du *yin* devint la terre. P'an Kou était au milieu,

se métamorphosant neuf fois par jour, plus divin que le ciel, plus saint que la terre. Le ciel s'élevait de dix pieds par jour; la terre épaississait de dix pieds par jour; P'an Kou grandissait de dix pieds par jour; il en fut ainsi pendant 18000 années. Les "nombres" (數 *chou*) du ciel atteignirent à la plus grande hauteur; les "nombres" de la terre atteignirent à la plus grande profondeur; P'an Kou atteignit à la plus grande longueur. Alors il y eut les "nombres" des trois Empereurs (*san-houang*) qui débutèrent à un, se dressèrent à trois, se réalisèrent à cinq, s'emplirent à sept, s'établirent à neuf; c'est pourquoi le ciel et la terre sont distants de 90.000 *li*" (les "trois Empereurs" sont ceux du Ciel, de la Terre et de l'Homme; d'autres citations de l'ouvrage, relevées par Hien K'ang, montrent que Siu Tcheng y parlait de l'Empereur du Ciel à 13 têtes et de l'Empereur de la Terre à 11 têtes). Devant ce texte, il n'y a pas à s'arrêter à l'idée d'une importation étrangère et tardive du mythe de P'an Kou.

Mais une autre question se pose, celle d'une identité originelle du nom du chien P'an-hou et du démiurge ou premier homme P'an Kou; on y a songé plus d'une fois, sous une forme tout hypothétique, par exemple M. Erkes, que cite le P. K., et en dernier lieu M. Oyanagi Shigeta (dans *Tōhō gakuhō* de Tōkyō, I [1931], 220). Les deux noms sont phonétiquement assez voisins (*B^{c}uân-$_{c}\gamma$uo et *B^{c}uân-^{c}kuo), et les deux premiers caractères sont même identiques, car 槃 *p'an* et 盤 *p'an* ne sont que des variantes graphiques du mot "plateau", l'un avec la clef du bois, l'autre avec celle de la céramique; ils s'emploient souvent l'un pour l'autre au Moyen Age; bien des textes (mais non celui du *Heou-Han chou*) écrivent d'ailleurs 盤 弩瓠 P'an-hou; et, pour le nom de famille 盤 P'an, les ouvrages chinois n'hésitent pas à dire, sans grand fondement d'ailleurs, qu'il remonte originairement à des descendants de 槃 弩瓠 P'an-hou (cf. *T'ou-chou tsi-tch'eng*, sect. Che-tsou-tien, ch. 168).

Je n'ai pas actuellement sous la main l'article où Grube s'est occupé de P'an Kou (dans le *Bastian Festgruss*, 1896); mais le P. K., lui, ne doute guère de l'identité des noms de P'an-hou et de P'an Kou, et il pourrait invoquer, à défaut de l'importation controuvée du mythe de P'an Kou par le Siam, le fait qu'il nous est attesté expressément en premier lieu par un homme du Kiangsi, c'est-à-dire de la Chine au Sud du Fleuve Bleu. Je crois cependant que la prudence s'impose. Le nom à part, — et, même pour lui, il y a analogie et non identité, — il n'y a aucun point de contact entre le mythe du chien P'an-hou ancêtre des Man ou Yao et celui du premier homme ou démiurge P'an Kou. Enfin il ne faudrait pas trop presser le caractère "méridional" du mythe de P'an Kou. Le P. K. oppose volontiers la Chine du Nord, "confucéenne", et la Chine du Sud, "taoïstique" et "weitgehend mutterrechtlich orientierte"; ce sont là, "Mutterrecht" à part, des idées assez courantes en Allemagne, mais que rien de décisif n'appuie. Quoi qu'il faille penser de l'histoire légendaire de Lao-tseu, c'est par une mauvaise interprétation de ses biographies qu'on a voulu faire de lui un "homme du Sud", sauf dans la mesure où on rattache au Tch'ou le Nord du Ngan-houei pour lui et une partie du Honan pour Tchouang-tseu. Et il est exact que le confucianisme a éliminé l'ancienne mythologie chinoise ou l'a transformée en conceptions philosophiques, mais rien ne nous autorise à penser que cette mythologie ait été, à un moment, moins populaire dans le Nord que dans le Sud de la Chine. Elle perce à chaque instant chez Houai-nan-tseu, fournit le sujet d'un grand nombre des dalles funéraires du Chantong, et je signale ici même (*infra*), à propos d'un travail de M. Strzygowski, que l'Empereur du Ciel aux têtes multiples est nommé expressément sur un bronze du début de notre ère trouvé dans la Chine du Nord. Bien plus, je ne serais pas surpris que l'homme au marteau des dalles du Chantong fût P'an Kou en train de bâtir le monde, en-

core que ces scènes mythologiques ne soient accompagnées sur les dalles d'aucune inscription. Quand le texte, d'origine douteuse, du *Chou-yi ki* met au Kouangtong la tombe de P'an Kou qui a "plus de 300 *li* d'étendue", cela n'a pas nécessairement plus de valeur pour l'origine du mythe que la tradition de la fin du XIII^{e} siècle voyant dans Angkor Vat au Cambodge la tombe de Lou Pan, lequel cependant n'était pas un personnage mythique de la Chine méridionale. Avant de conclure, — et je ne nie pas que le Tch'ou ait *pu* jouer un rôle important dans l'élaboration des mythes chinois, — l'étude critique et la comparaison de tous les textes s'imposent; elles manquent jusqu'ici.

Voici maintenant quelques remarques de détail sur le travail si riche et varié du P. K.

P. 362 (et p. 379): Il semble que le P. K. n'ait eu à sa disposition que la 2^{e} éd. du *Marco Polo* de Yule (et non "Jule"); s'il avait connu la 3^{e}, les additions de Cordier l'auraient renvoyé à Cordier, *Odoric de Pordenone*, 206—217, dont certaines citations l'auraient intéressé; cf. aussi Rockhill, *Rubruck*, p. 13. Mais il aurait aussi fallu faire intervenir les textes chinois sur les Royaumes des Chiens, où les femmes ont l'apparence humaine, mais dont les hommes ont des têtes de chiens (cf. Schlegel, dans *T'oung Pao*, III, 497; Chavannes, dans *JA*, mais juin 1897, 408; y joindre le passage du *Hei-Ta che-lio*, 12*a*, sur les 那海益律子 No-hai Yi-liu-tseu, traduit par Royaume des Chiens [*no-hai* = mongol *noγai*, "chien"; pour Yi-liu-tseu, cf. *T'oung Pao*, 1931, 118]).

P. 369: Pour une légende chinoise qui n'a pas été étudiée, mais où le cheval semble avoir joué un peu le rôle du chien P'an-hou, cf. C. Pétillon, *Allusions littéraires*, p. 485.

P. 378: Sur la foi du P. Brörsing, le P. K. dit que 猺 Yao ou 猺子 Yao-tseu signifie au propre "Hommes-chacals"; en réalité, *yao*, au sens d'une sorte d'animal, est indiqué par les

dictionnaires, mais ne semble pas se rencontrer pratiquement dans les textes; pour désigner les Man ou Yao, le terme doit transcrire quelque nom indigène; si on a choisi ce caractère *yao*, avec la clef du chien, ce n'est pas pour dire qu'il s'agit d'"hommes-chacals" ou de rien d'approchant, mais simplement en vertu de l'habitude qui a fait choisir des caractères avec la clef du chien pour transcrire les noms de tant de tribus étrangères, surtout de celles de l'Ouest et du Sud.

P. 379, n. 80: Le prétendu "*vugh-dugh*" et son explication résultent d'un contresens de Parker; ce qui reste, c'est le nom de *fou-li* = turc *büri*, "loup"; cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue occidentaux*, 220.

P. 380: Pour le loup ancêtre des Turcs, cf. la citation précédente de Chavannes, 220. Quant aux Mongols, bien plutôt que l'apparence de chien-jaune de l'histoire d'Alan-γoa, il fallait citer le "loup gris" qui, avec la "biche fauve", constitue le couple dont tous les Mongols sont issus; c'est par cette tradition que s'ouvre l'*Histoire secrète des Mongols* de 1240. Dans la tradition de la note 82 sur les Tangut ou Si-hia, empruntée à Kozlov, je crains qu'il y ait quelque confusion.

P. 382: Pour le "prince Bambou", cf. mes remarques de *BEFEO*, IV, 166—167; mais il y a à ce sujet toute une littérature.

P. 397: Malgré Vambéry, il n'y a aucune raison pour rapprocher turc *it*, "chien", de t. jaγ. *ädän* ou *edän*, "partie inférieure de la tente", qui pourrait bien d'ailleurs être un mot tardif et emprunté; d'une façon générale, les étymologies de Vambéry sont trop sujettes à caution pour être citées quand on n'a pas le moyen de les contrôler.

P. Pelliot.

N. Poppe. Dialecte dahur, Leningrad, 1930, 176 pages (18×25); Rbs. 3. (= *Mat. Kóm. po issled. mong. i tannu-tuv. nar. respublik i buryat-mong. ASSR*, livr. 6).

Dans ce livre, M. N. Poppe étudie le dialecte dahur, dialecte archaïque qui existe encore aujourd'hui. Les premiers renseignements sur ce dialecte, bien courts, assez incomplets et peu sûrs, furent donnés par Ivanovskiĭ qui, par quelque malentendu, prétendait que ce dialecte était tungus. M. P. prouve au contraire l'origine mongole de ce dialecte et comme de coutume il le décrit admirablement.

Dans l'introduction, l'auteur donne des renseignements rapides sur les Dahur et leur chamanisme, ainsi que des indications sur les tentatives des Dahur (M. Merse, etc.) en vue de composer un alphabet latin pour leur langue. Malheureusement il n'entreprend pas une analyse comparative des informations sur le chamanisme dahur, lequel, à en juger d'après ce livre, a subi une influence tungus très marquée, mais a conservé néanmoins beaucoup d'éléments perdus chez les autres peuples mongols (éléments totémiques, etc.).

Dans les textes, transcrits et traduits avec maîtrise, on trouve 6 énigmes, 7 prières chamaniques, 8 proverbes, 4 chants en vers, 1 poème épique en vers et 4 récits. Malheureusement M. P. ne donne pas une étude génétique de ces morceaux. Il aurait dû noter que la littérature dahur (surtout les vers et les récits) a été grandement influencée par la littérature chinoise. La manière de publier les prières chamaniques n'est pas non plus celle qu'aurait choisie un ethnographe, qui se fût attaché à préciser le temps et les circoustances dans lesquels le chaman les "chantonne".

Le dictionnaire contient près de 1500 mots avec une transcription très exacte. En outre, presque chaque mot y a son équivalent en l'une des langues altaïques ce qui accroît énormément l'utilité de ce livre. Le dictionnaire contient beaucoup de mots mandchous et

tungus; ce qui a donné parfois l'impression erronée que le dialecte dahur était une langue tungus.

L'étude de la phonétique et de la morphologie de ce dialecte possède les mêmes mérites que les autres œuvres de M. P. Il paraît que ce dialecte, tout en étant extrêmement archaïque (avec la conservation dans certains cas de deux voyelles contiguës, avec le caractère chuintant des affriquées, etc.), est d'autre part bien évolué (avec le développement $n > r$, $g > \check{c}$, $d > z$, $g > r$, $s > r$, $b > l$, $d > l$, $g > l$ et $s > l$, avec l'apparition d'un w superflu au commencement des mots [devant la voyelle], avec la voyelle superflue a dans les premières syllabes après o, etc.).

En général, ce livre peut être placé au rang des meilleurs livres sur l'altaïstique et il attirera sûrement l'attention de chaque altaïste, soit-il linguiste, littérateur ou ethnographe. Il est presque dommage cependant que M. P., qui a toutes les possibilités, se borne au rôle strict d'un linguiste; les travailleurs sont assez rares pour qu'on souhaite de le voir appliquer son talent dans toutes les branches où les études mongoles sont intéressées.

Garma SANŽEEV.

Antoine MOSTAERT, *Le Dialecte des Mongols Urdus (Sud)*, St. Gabriel-Mödling 1927. 46 pages (22 × 31). [Tirage à part de l'"Anthropos" XXII.]

Dans la personne du Père Antoine Mostaert, la mongolistique gagne un savant très actif et plein de talent. Il travaille dans une partie du territoire mongol qui jusqu'à présent était restée pratiquement une *terra incognita*. Son œuvre sur le dialecte des Urdus relègue absolument dans l'ombre le livre de M. A. Rudnev (*Matériaux sur les langages de la Mongolie de l'Est*; en russe), si mal composé d'ailleurs qu'il est bien difficile d'en tirer profit pour la science. Le P. M. étudie la phonétique du dialecte dans tous ses

détails; malheureusement il ne donne ni morphologie, ni textes accompagnés d'une traduction française.

Les particularités de ce dialecte, si on le compare au dialecte d'Urga, et à en juger d'après l'étude du P. M., sont les suivantes:

1. Les voyelles des syllabes non accentuées sont articulées plus pleinement, les réductions des voyelles n'étant ni si fortes ni si fréquentes que dans le dialecte d'Urga.

2. L'*i* de la syllabe accentuée s'est conservé dans la plupart des mots à voyelles postérieures, alors que dans le dialecte d'Urga il s'est assimilé à la voyelle de la syllabe suivante.

3. A l'exception d'*ei*, toutes les autres diphtongues en *i* se sont conservées comme telles.

4. Ce dialecte remplace parfois par *u* la voyelle *o* de la langue écrite et du dialecte khalkha (d'Urga, etc.).

5. Ce dialecte a conservé la palatalisation des consonnes *dž̌*, *tš̌* et *š̌*.

6. Nous avons ici les affriquées *tš̌*, *dž̌* (< **č* et **ǰ*), tandis que dans le dialecte khalkha nous voyons *tš̌*, *ts*, *dž̌* et *dz* (< **č* et **ǰ*).

7. L'ancienne dure **q*, dont l'évolution vers la simple fricative *x* est déjà accomplie dans beaucoup de dialectes, s'est conservée en ce dialecte où nous voyons *k*.

8. L'*n* finale s'est maintenue, et elle ne se confond pas avec la nasale gutturale (comme dans le dialecte khalkha).

9. Dans ce dialecte nous avons les permutations suivantes des consonnes entre elles: *l* ~ *g* (, *d*, *r*, *n*), *s* ~ *d*, *tš̌* ~ *s*, *s* ~ *dž̌*, *s* ~ *š̌*, *k* ~ *t*, *g* ~ *d* etc.

10. Nous avons aussi les changements *t* > *d* et *k* > *g* (c'est-à-dire, comme dans la langue des inscriptions en écriture de ḥPhags-pa lama, dans la classe des mots désignés).

11. Ce dialecte a un bon nombre de mots d'emprunt (chinois), comme dans les dialectes bouriates nous trouvons beaucoup de mots

russes, tandis que dans le dialecte khalkha il n'y a presque pas des uns ou des autres.

En général, l'œuvre du P. M. se place au rang des meilleurs livres sur la langue mongole. Son autre œuvre, sur le dialecte monguor (en collaboration avec le P. A. de Smedt), est d'un intérêt encore plus grand; nous en reparlerons plus tard. Pour le moment, nous nous contenterons de dire que nous attendons avec grande impatience les parties suivantes qui nous donneront, nous l'espérons bien, la morphologie et les textes du parler monguor.

Garma SANŽEEV.

N. POPPE, *Dialecte alar*, 1re partie. Leningrad 1930, 130 pages; Rbs. 3. — 2e partie... 1931, 216 pages; Rbs. 3.50. (= *Mat. Kom.*, 11 et 13; cf. *supra*, p. 195.)

Dans cette monographie M. N. POPPE donne une description excellente du dialecte alar (de la langue des Buriat du Nord). La première partie de son œuvre est consacrée à la phonétique et à la morphologie, et dans la seconde nous trouvons une riche collection, exactement notée, de 3 poèmes héroïques, 3 contes et 2 légendes, avec une très bonne traduction.

Ainsi qu'on le sait, A. Castrén, Popov, Podgorbunskiï, Mr. A. Rudnev et d'autres ont déjà étudié les dialectes buriat. A présent, Mlle A. Boryonauva et M. G. Sanžeev s'en occupent un peu (ce dernier surtout comme folkloriste et ethnographe).

Dans son temps, A. Castrén a donné une courte, mais excellente étude de la langue buriat en général (presque sans recours à la grammaire historique). M. A. Rudnev a noté seulement les particularités du dialecte khori et n'a rien apporté de bien nouveau après A. Castrén (il faut cependant remarquer qu'il a été le premier linguiste à donner à la science une notation exacte de textes buriat,

ce qui constitue un grand mérite). Les travaux des autres auteurs n'ont pas de valeur réelle pour la linguistique.

Le travail de M. P. a cette qualité rare que les méthodes de la linguistique comparative et de la grammaire historique s'y unissent à merveille dans une étude dialectologique sérieuse et approfondie. En même temps, l'auteur n'abuse point de la "phonétique physiologique", défaut assez commun chez d'autres spécialistes.

Comme trait caractéristique de l'œuvre de M. P., il faut noter que les problèmes fondamentaux de la mongolistique en général y sont résolus d'une façon toute nouvelle, fondée sur la description des faits particuliers au seul dialecte alar. M. P. avance ainsi du particulier au général. Tels sont, par exemple, les §§ relatifs à l'histoire de l'„**i*", à la loi de l'harmonie vocalique dans les langues altaïques, à l'existence des voyelles antérieures, des consonnes affriquées, etc. En même temps, M. P., partant toujours du dialecte alar, pose et résoud de nouveaux problèmes généraux, telle la question des voyelles extra-longues existant en qualité de phonèmes indépendants en même temps que les voyelles normalement longues (p. ex.: *xadâhăn*, le clou; *xadāhăn* passé de *xadăxă*, clouer, etc.). Ensuite M. P. étudie la morphologie du dialecte alar en fonction de la grammaire historique des autres dialectes mongols, alors que les autres auteurs se bornaient à la comparaison de telles ou telles formes d'un certain dialecte aux formes correspondantes de la langue écrite. Ils expliquaient par conséquent les premières uniquement à l'aide des secondes, méthode purement philologique très nuisible à la dialectologie.

La seconde partie (ou, à vrai dire, le second livre) de cette œuvre contient des textes et des traductions. M. P., n'étant que linguiste, n'a pas pourvu ses textes d'une étude de caractère folklorique. Cependant ses textes apportent des éléments importants pour l'étude de la littérature mongole en général. Les

poèmes héroïques des Buriat d'Alar sont notés par notre auteur en prose et, en partie, en vers (d'habitude ces poèmes existent en vers). Ceci toutefois n'est pas la faute de l'auteur, mais plutôt celle du temps, qui a anéanti tant de poèmes épiques dans le monde entier. Néanmoins les poèmes alar recueillis par Mr. N. Poppe n'ont rien perdu de leur première beauté. Ils contiennent de magnifiques exemples du language poétique, et dont nous ne trouvons même pas les pareils dans d'autres poèmes épiques mongols. Le poème épique alar a ceci de particulier: Premièrement, c'est un exemple de poème épique du type d'un conte qui a passé ensuite au poème héroïque. Secondement, il incorpore beaucoup d'éléments du folklore exotique (surtout hindou), ce qui est aussi noté brièvement par M. P.

Quelques endroits de l'œuvre analysée prêtent à controverse. Par exemple il n'est pas juste d'employer des signes au-dessus des lignes dans la transcription des voyelles non-existentes (dans les syllabes non-initiales du dialecte alar), des voyelles "glissantes" (Gleitlaute, § 51), ni de désigner les voyelles finales longues comme des diphtongues (ou comme Vocale + Gleitlaute) — *ai*, *ei*, *oi* et *öi*, au lieu *ā*, *ē*, *ō*, *ō̈*. L'explication de ces inexactitudes est peut-être que M. P. a analysé certains traits du dialecte alar à l'aide du dialecte khalkha, car c'est en étudiant ce dernier qu'il s'est familiarisé avec les langues mongoles en général.

C'est une affirmation peu convaincante de dire que, dans les mots *übē* — "non", et *tübēxĕ* — "distribuer", nous ayons soi-disant $*g > b$ (cf. mandchou *tuvele*, porter"); il faut admettre ici l'ancienne alternance de *g* et *b*. La remarque que M. A. Rudnev ne distingue point dans le dialecte khori *ö* et *ü*, lesquels en effet ne s'y distinguent pas, n'est pas correcte.

Le § 76 de l'œuvre de M. Poppe contient cette phrase, dont les expressions ne sont pas tout à fait exactes: "Au lieu du

comitatif, on emploie souvent dans son sens l'instrumental". Cette remarque est en partie vraie, mais M. P. n'a point fait attention qu'en ce cas l'instrumental "subit" un changement: si ce cas est employé dans son sens propre, le mot perd son *n* final (par ex.: *altăn*, "l'or"; *altār*, "par l'or"; *xŭn*, "l'homme"; *xŭgēr*, "par l'homme"); mais s'il est employé dans le sens du comitatif, le même mot garde le *n* final (*altanār*, "avec de l'or"; *xŭnēr*, "avec l'homme", etc.).

Il fallait aussi noter que le même mot, employé dans des cas grammaticaux différents, change parfois de sens, par ex.: *ger*, "yourte" et "famille" (dans le second cas, le sens est dérivé): *gertĕ* (datif), "dans la yourte"; *gersō* (inessif), "en famille", etc.

Heureusement ces inexactitudes sont si peu nombreuses (elles ne se répètent d'ailleurs point) qu'elles n'ont aucune influence sur la portée générale de cette œuvre excellente. Celle-ci est le dernier mot de la vraie mongolistique scientifique et tous les problèmes fondamentaux de la philologie mongole générale y sont expressément ou implicitement contenus.

Garma SANŽEEV.

LIVRES REÇUS.

— *Academia Sinica, First Annual Report, 1928—1929* (**國立中央研究院十七年度總報告**), in-8, 420 pages, avec pl. et cartes hors texte. [Je citerai désormais les publications administratives ou périodiques du Kouo-li tchong-yang yen-kieou-yuan sous la rubrique d'"Academia Sinica" qui, adoptée officiellement par cette institution, lui servira évidemment de désignation usuelle à l'étranger. L'*Annual Report* résume l'activité de tous les "Instituts de recherches" de l'Academia Sinica de Nankin (secrétariat à Changhai); le rapport de l'Institut de recherches d'histoire et de philologie occupe les pp. 215—230; cet Institut, d'abord installé à Canton, fut transféré peu après à Pékin. Presque toutes les entreprises signalées dans ce dernier rapport sont mentionnées dans le *T'oung Pao* à propos d'autres publications; je relève cependant l'envoi de M. **黃仲琴** Houang, *tseu* Tchong-k'in, à Ts'iuan-tcheou du Fou-kien; cette ville a été choisie à raison du grand rôle joué par "Zaitun" au Moyen Age; les troubles ont gêné l'enquête; on signale l'estampage d'une stèle arabe, mais rien ne montre, dans le rapport, qu'elle ne soit pas une de celles étudiées par le P. Arnáiz et Max Van Berchem dans le *T'oung Pao* de 1911. A signaler également les recherches poursuivies sur les chansons populaires, y compris la mise en œuvre de chants mongols conservés à l'Université Auguste Comte de Pékin. Aux. pp. 223—225, exposé des recherches de M. Tchao Yuan-jen sur les dialectes chinois, avec

une planche-spécimen de son nouveau système de transcription phonétique des "tonèmes" (調位 *tiao-wei*, ton propre d'un mot) et des "tons" (調素 *tiao-sou*, ton modifié éventuellement dans un terme composé).]

— *Academia Sinica, Second Annual Report, 1929—1930*, in-8, 376 pages, avec pl. et cartes hors texte. [Le Rapport de l'Institut de recherches d'histoire et de philologie est aux pp. 224—250. Détails sur la mise en ordre des anciennes archives du Nei-ko. Notice de M. Lo Tch'ang-p'ei sur la phonétique du dialecte d'Amoy. Détails sur les fouilles de Ngan-yang. Quelques mots sur les tombes des Six dynasties et les objets en pierre trouvés en 1930 près du 棲霞山 Ts'i-hia-chan de Nankin et sur l'enquête archéologique entreprise dans la région de 臨淄 Lin-tseu au Chantong. Enfin liste des publications de l'Institut, parues ou en cours. Aux pp. 251—272, rapport sur le Musée historique créé à Pékin en 1917, avec 14 planches. Parmi les documents d'archives des Ming, trois ordres impériaux de 1448, 1515 et 1616 en faveur de lamas tibétains. Parmi ceux de la dynastie mandchoue, ordre de 1647 au "roi de royaume de Lu-song" (呂宋國王 = Philippines, Espagne) de faire rapporter par une ambassade le sceau qu'il tenait de la dynastie Ming, etc. Anciens canons de fer des Ming (21 sont reproduits sur les planches).]

— *The Academia Sinica and its National Research Institutes*, Nanking, 1931, in-8, 173 pages. [En anglais. Expose l'organisation de l'Academia Sinica, et donne une liste détaillée de ses publications.]

— *Academia Sinica, Bulletin of The National Research Institute of History and Philology*, Vol. I, n^os^ 2—4 [1929], pp. 119—488 + 2 + 2 pages; Vol. II, n^os^ 1—2 [1930], pp. 1—260. [Sur le Vol. I, n^0^ 1, de cet excellent périodique, cf. *T'oung Pao*, 1930, 222—223. **Vol. I, n^0^ 2** (à partir de ce n^0^, le périodique s'imprime à Pékin): 1^0^ (pp. 121—123): Tch'en Yin-k'o, Notice finale sur le 大乘

義章 *Ta-tch'eng yi-tchang* [j'adopterai désormais *ta-tch'eng* et non *ta-cheng*, puisque cette prononciation, anormale en principe, semble se généraliser en chinois parlé; c'est celle de l'auteur du présent article; cf. aussi *T'oung Pao*, 1930, 218]. Montre l'intérêt de cette œuvre de 慧遠 Houei-yuan (334—416). Pour la controverse sur la traduction de 道 *tao* par *mārga*, cf. *T'oung Pao*, 1912, 405—407; et ajouter par exemple que, dans la trad. du *Sūtrālaṃkara* d'Asaṅga, on a 道分 *tao-fen* pour *mārgāṅga*, mais 菩提 *p'ou-t'i* pour *bodhi* et 覺分 *kio-fen* pour *saṃbodhyaṅga* (cf. les index de M. S. Lévi). A la p. 123, note intéressante sur l'habitude qu'on eut sous les T'ang d'écrire les commentaires boudhiques chinois en cursive. 2⁰ (pp. 125—129): Tch'en Yin-k'o, *Sur les noms indigènes de* 靈州 *Ling-tcheou, de* 寧夏 *Ning-hia et de* 榆林 *Yu-lin* (= *Recherches sur l'Hist. des Mongols de Sanang Secen* I [l'article porte "II" par erreur, mais la table anglaise a bien "I"]. Yule s'est trompé sur certains de ces noms. M. Tch'en a parfaitement raison de dire que "Turmegei" (lire plutôt Dörmägäi) est Ling-tcheou, que Irɣai est Ning-hia et que Tämägätü (mot-à-mot la "Ville des chameaux") est Yu-lin; enfin Erguiul est Leang-tcheou (l'article a ici "Egrigaia", justement corrigé p. 402); quant à Uraqaï, dont M. Tch'en laisse la position indéterminée, j'y reviendrai ailleurs. 3⁰ (pp. 131—164): 劉復 Lieou Fou ("Fu Liu), *L'enregistreur des tons, sa construction et son emploi.* M. Lieou, phonétiste expérimenté, prépare un travail d'ensemble basé sur les graphiques de cet instrument. 4⁰ (pp. 165—182): 黃淬伯 Houang Ts'ouei-po, *Sur les séries phonétiques des* fan-ts'ie *dans le* Yi-ts'ie-king yin-yi *de Houei-lin* (cf. aussi l'article du même auteur dans le *Kouo-hio louen-ts'ong*, t. II, n⁰ 2). Donne des tables détaillées, qui ont demandé un travail considérable. Pour le reste, c'est une autre rédaction de l'article du *Kouo-hio louen-ts'ong*. 5⁰ (pp. 183—225): S. M. Shirokogoroff, *Phonetic notes*

on a Lolo dialect and consonant l. J'ai analysé ce travail dans *T'oung Pao*, 1931, 207. J'ajouterai seulement ici que, dans le titre chinois de l'article, le nom des Lolo est écrit 猓玀; les Chinois contemporains ne semblent donc pas faire la différence entre 玀玀 Lo-lo et 猓玀 Kouo-lo sur laquelle Bonifacy a insisté (*BEFEO*, V, 307; VIII, 531), en supposant d'ailleurs chez Devéria et chez moi-même une inversion de caractères que nous n'avons pas commise. 6° (pp. 227—230): Fou Sseu-nien, *Courte note sur le type des livres à l'époque des Royaumes combattants.* Dit qu'il ne faut pas toujours parler de "faux" pour les ouvrages de ce temps, malgré des anachronismes flagrants; on n'avait pas alors la même conception de l'"auteur" que de nos jours; les propos du maître, en langue parlée, étaient mis par les disciples, souvent après coup et par tradition, dans une langue écrite qui était déjà plus ou moins une "Kunstsprache"; et en outre beaucoup de ces ouvrages ont été "édités", arrangés, sous les Han, par Lieou Hiang et son école, parfois plus tard presque sous les Tsin. 7° (pp. 231—232): Tch'en Yin-k'o, *Préface du* 燉煌劫餘錄 *Touen-houang kie yu lou.* Le *Touen-houang kie-yu lou* (ou "Liste de ce qui a survécu au pillage de Touen-houang") est le catalogue, établi par M. Tch'en Yuan, des mss. de Touen-houang aujourd'hui conservés à la Bibl. Nat. de Pékin, et c'est ce dernier titre qui est donné par la table anglaise du *Bulletin*; à la réflexion, M. Tch'en Yuan reconnaîtra un jour que son titre chinois, auquel il n'a pas attaché autrement d'importance, peut prêter à des interprétations désobligeantes. Je n'ai pas encore vu le *Touen-houang kie-yu lou* lui-même. M. Tch'en Yin-k'o montre qu'il y a, dans ce qui est conservé à la Bibl. Nat. de Pékin, des documents d'un grand intérêt historique, tels un édit du *bcan-po* Khri-lde-gcug-bcan (ou Khri-gcug-lde-brcan), des listes de noms de famille chinois du VII^e^ siècle, des textes de littérature populaire, des données sur le nom de Maitreya, des textes boud-

dhiques inconnus par ailleurs, un document de *sin-yeou* (= 841 A.D.) se rapportant à 法成 Fa-tch'eng (= Čhos-grub), le départ en 958(?) de 道宗 Tao-tsong qui va chercher des textes saints aux Indes, etc. 8⁰ (pp. 233—250): 丁山 Ting Chan, *Sur le mot* 冀 *ki.* Il s'agit d'une graphie qui apparaît sur les bronzes anciens avec des variantes assez nombreuses et où, sauf Wang Kouo-wei, on a toujours lu trois caractères 析子孫 *si tseu-souen*; M. Ting donne de bons arguments pour y reconnaître le seul mot Ki, nom de royaume. 9⁰ (pp. 251—265): 朱偁 Tchou Yen, *Sur le* 中江社 *Tchong-kiang-chö de* 桐城 *T'ong-tch'eng sous les Ming.* — **Vol. I, n⁰ 3:** 1⁰ (pp. 267—338) 羅常培 Lo Tch'ang-p'ei, *Les services rendus par les Jésuites à la phonétique* (*chinoise*). Etude des transcriptions du chinois dans les autographes de M. Ricci que reproduit le 程氏墨苑 *Tch'eng-che mo-yuan* et dans le 西儒耳目資 *Si-jou eul-mou tseu* de Trigault. 2⁰ (pp. 339—343): Lo Tch'ang-p'ei, Notice finale sur un mss. incomplet du 聲韵同然集 *Cheng-yun t'ong-jan tsi.* Il s'agit d'une œuvre d'un certain 楊選杞 Yang Siuan-k'i, inconnu par ailleurs, dont la préface est datée de 1659. Ce Yang Siuan-k'i a écrit son ouvrage sur la notation phonétique du chinois après voir connu, en 1651, le *Si-jou eul-mon tseu* de Trigault. 3⁰ (pp. 345—401): Tchao Yuan-jen ("Jaw Yuanrenn"), Traduction de l'article de B. Karlgren, *Problems in Archaïc Chinese* (JRAS, 1928); le traducteur y a ajouté quelques notes (voir aussi la lettre de Karlgren à M. Tchao traduite pp. 487—488). 4⁰ (pp. 403—416): 王靜如 Wang Tsing-jou, *Sur quelques questions soulevées par les Problems in Archaïc Chinese de B. Karlgren.* — **Vol. I, n⁰ 4:** 1⁰ (pp. 419—426), 李方桂 Li Fang-kouei, *Les dialectes des* 猺 *Yao de* 凌雲 *Ling-yun au Kouangsi.* Constate une grande parenté entre la langue des Miao et les quatre dialectes Yao (Yao = les "Man" du Tonkin) parlés à Ling-yun. 2⁰ (pp. 427—430): 劉文錦 Lieou Wen-kin,

Notice finale sur le 類音 *Lei yin*. Le *Lei yin*, en 8 ch., est une œuvre phonétique de 潘耒 P'an Lei (1646—1708). 3⁰ (pp. 431—432): Siu Tchong-chou, *Explication du mot* 剝 *po*. 4⁰ (pp. 433—443): 趙邦彥 Tchao Pang-yen, *Notes sur les sculptures de Yun-kang*. Bons textes historiques. Dans *T'oung Pao*, 1931, 221, j'ai signalé à Yun-kang trois inscriptions datées respectivement de 483, 489 et 495; l'article de M. Tchao en ajoute deux, l'une qui est également de 495 et une d'une année indéterminée de 512—515. Donne la liste des 10 temples qu'il y avait anciennement à Yun-kang, ainsi que les dates des stèles modernes de réfection (1651, 1698, 1769, 1861, 1876). Etudie l'histoire de 曇曜 T'an-yao, 劉峻 Lieou Siun, etc.; il utilise les mêmes textes et aboutit sensiblement aux mêmes constatations que j'ai faites dans *JA*, 1914, II, 381, et dans *T'oung Pao*, 1923, 245—246. A la fin de l'article, il est question incidemment d'images bouddhiques à 魯班窑 Lou-pan-yao ("Four de Lou Pan"); je ne les connais pas. 5⁰ (pp. 445—470): 陶燡民 T'ao Yu-min, *Recherches sur le dialecte de Fou-tcheou*. 6⁰ (pp. 471—486): 吳金鼎 Wou Kin-ting, *Recherches archéologiques à* 平陵 *P'ing-ling*. P'ing-ling est à environ 6 *li* au N. E. de 龍山鎮 Long-chan-tchen, lui-même à 75 *li* à l'Est de Tsinan (Chantong). M. Wou a visité six fois le site en 1928 et 1929; les trouvailles les plus intéressantes sont néolithiques. — **Vol. 2, n⁰. 1:** 1⁰ (pp. 1—5): Tch'en Yin-k'o, *Le nom et la date du bcan-po tibétain* 彝泰 *Yi-t'ai* (= *Recherches sur l'Hist. des Mongols de Sanang Secen II* [l'article porte "I", mais la table anglaise a "II" correctement]). Important pour la chronologie des *bcan-po* de l'époque des T'ang, mais il est presque regrettable d'accrocher ces recherches à l'*Hist.* de Sanang-secen qui, pour le Tibet des T'ang, est dépourvue d'autorité. M. Tch'en ne paraît pas avoir connu le *Formulaire sanskrit-tibétain* publié par M. Hackin. 2⁰ (pp. 6—10): Tch'en Yin-k'o, *Notice finale sur un*

récit populaire de la visite de Mañjuśrī du Vimalakīrtinirdeśasūtra dans un mss. de Touen-houang. Il s'agit de l'utilisation du texte à des fins de littérature populaire; les mss. de Touen-houang ont donné les plus anciens exemples connus de cette branche de la littérature chinoise. Aux indications que donne M. Tch'en sur le *sūtra* boud-dhique original, on peut ajouter qu'on a de nombreuses citations du texte sanscrit dans le *Śikṣāsamuccaya*, et qu'on connaît des portions d'une traduction en "śāka". Quant à la tradition populaire, sur laquelle M. Tch'en donne déjà des informations si précieuses, on y peut joindre le texte de Touen-houang conservé à Londres et qui est intitulé 維摩五更傳 *Wei-mo wou-king tchouan* (cf. Waley, *A catal. of paintings*, 94). 3° (pp. 11—59): Siu Tchong-chou, *Recherches sur la charrue*; excellente étude archéologique et philologique. 4° (pp. 60—75): Siu Tchong-chou, *Sur la domestication de l'éléphant par les gens des Yin et la migration de l'éléphant vers le Sud.* Les mentions de capture d'éléphants dans les oracles des Yin et la présence d'ivoire et même de gros os d'éléphants dans les couches à oracles obligent à se demander si l'éléphant, aujourd'hui pratiquement inconnu dans la Chine proprement dite, n'y a pas vécu autrefois assez avant dans le Nord. Par la comparaison des textes littéraires et des documents archéologiques, M. Siu tente d'établir que, sous les Yin, l'éléphant vivait encore dans la région du bas Fleuve Jaune et au Chantong et que ce n'est que sous les Tcheou qu'il fut rejeté vers les provinces méridionales. Il reste encore des difficultés de détail, mais le gros de la thèse semble appuyé d'arguments très solides, identiques d'ailleurs en gros à ceux développés par M. Laufer dans sa brochure *Ivory in China* de 1925. Un problème analogue — domestication à part — se pose pour le rhinocéros, et l'argumentation développée naguère à ce sujet par M. Laufer dans ses *Chinese Clay-figures* acquiert une force nouvelle du fait des trouvailles de Ngan-yang. 5° (pp. 76—88): Tch'en Yuan, *Sur*

辯機 *Pien-ki, le rédacteur du Ta-T'ang si-yu ki.* On sait que les *Mémoires sur les contrées occidentales* de Hiuan-tsang portent le nom de Pien-ki comme celui de leur rédacteur; mais ce Pien-ki a été mis à mort en 648 ou 649 pour relations illicites avec une princesse, et c'est peut-être pourquoi il n'a pas eu de notice spéciale dans les recueils biographiques des moines éminents. M. Tch'en Yuan étudie ici minutieusement tous les textes qui le concernent. M. Tch'en aurait peut-être pu donner des explications sur deux points. Les textes qui parlent de la mise à mort de Pien-ki écrivent parfois 辨機 Pien-ki, et certains ont tenté de distinguer ce moine du Pien-ki rédacteur du *Si-yu ki.* La confusion n'aurait-elle pas été produite par l'existence d'un nom de famille assez rare 辨 Pien? Dans son 金石苑 *Kin che yuan* (n° 28, sect. des T'ang), Lieou Hi-hai, rencontrant ce nom de famille Pien au Sseu-tch'ouan, a rappelé que "sous les T'ang, il y a eu un Pien Ki, originaire de 婺 Wou"; j'ignore l'origine de ce renseignement. D'autre part, dans le 集古錄目 *Tsi-kou-lou mou* (éd. du *Tseu-tsai-k'an ts'ong-chou*, 5, 6*b*), il est fait mention de la stèle élevée en 658 pour le "maître de la Loi 辯 Pien" du Hong-fou-sseu, originaire de 南陽 Nan-yang, de son nom de famille 張 Tchang, qui avait pour *ming* 機 Ki et pour *tseu* 辯 Pien. On eût aimé que M. Tch'en nous dît quelque chose sur ces noms. C'est mot pour mot le même travail que M. Tch'en a donné dans le *Tōyōshi ronsō* publié en l'honneur du prof. Kuwabara, pp. 269—287. 6° (pp. 89—100): Ting Chan, *Biographie du duc* 穆 *Mou de* 召 *Chao.* Ce personnage, qui rendit des services éminents au temps du roi 宣 Siuan des Tcheou, n'a pas de biographie dans le *Che ki*; M. Ting s'efforce de suppléer ici à cette lacune. 7° (pp. 101—109): Fou Sseu-nien, *Sur* 大東 *Ta-tong et* 小東 *Siao-tong.* Les deux expressions se trouvent dans l'ode *Ta-tong* du *Che king* (Legge, *Ch. Cl.*, IV, 353). M. Fou met Ta-tong dans la région de Tsinan, T'ai-ngan et plus

au Sud; Siao-tong serait la région actuelle de P'ou-hien au Chantong, P'ou-yang et Ta-ming au Hopei (= ancien Tcheli), c'est-à-dire en gros ce qui constituait à partir des Ts'in la "commanderie de Tong" (東郡 Tong-kiun). Par ailleurs, M. Fou estime qu'au début des Tcheou, l'ancien territoire des Yin ne fut pas conquis si vite, et que les principautés de Lou, de Yin et de Ts'i se trouvèrent d'abord au Sud-Est de Lo-yang; ce ne serait que plus tard qu'elles eurent leurs centres respectifs à 曲阜 K'iu-feou, à 薊丘 Ki-k'ieou et à 營丘 Ying-k'ieou. 8° (pp. 110—129): Fou Sseu-nien, *Sur les cinq rangs de noblesse féodale* (avait paru sous une forme un peu différente dans le n° 14 du 週刊 *Tcheou-k'an* de l'Université Tchong-chan de Canton, que nous n'avons pas à Paris). Il est question de bonne heure des "cinq rangs de noblesse" (五等爵) dans le *Tch'ouen-ts'ieou*, dans Mencius, dans le *Tcheou li*; mais, dit M. Fou, les événements historiques sont tout brouillés chez Mencius, le *Tcheou li* n'a été compilé qu'à la fin des Han occidentaux et on n'est pas encore fixé sur la sorte de livre que représente le *Tch'ouen-ts'ieou* ("le *Tchouen-tsieou* est en fragments mutilés", p. 128). On peut donc se demander si le système des "cinq rangs" date vraiment des Tcheou occidentaux; les textes à ce sujet s'avèrent très contradictoires. M. Fou conclut que 公 *kong*, 伯 *po*, 子 *tseu*, 男 *nan* sont à l'origine des désignations de parenté, au lieu que 侯 *heou* est un titre militaire; tous apparaissent dès les Yin; mais ni sous les Yin, ni sous les Tcheou occidentaux, il ne s'est agi d'une hiérarchie nobiliaire et de cinq degrés. Je note que M. Fou (p. 110) attribue la rédaction du *Tribut de Yu* (*Yu kong*) au temps des Royaumes combattants. A la p. 122, M. Fou émet l'hypothèse que 公 *kong*, 兄 *hiong*, 君 *kiun*, 尹 *yin*, 昆 *kouen*, 翁 *wong*, 官 *kouan* et 哥 *ko* représentent étymologiquement un seul et même mot. Il serait prématuré d'accepter toutes ces équivalences. En particulier le mot 哥 *ko* (**kâ*), au sens de "frère aîné", n'apparaît pas en chinois avant le Moyen

Age, et, si on tient compte des préfixations alors usuelles de 阿 *a* aux noms de parenté, *a-ko* (*·*â-kâ*) rappelle bien étroitement *aγa* et *aqa*, même sens, du turc et du mongol ; il faut ajouter toutefois qu'*aγa* est relativement tardif en turc, et une étude sur le terme devrait aussi faire l'histoire de jučen *a-hun-uen* (= *aχūn? [< ch. 阿兄 *a. hiong*?] > ma. *ahun*) et de ma. *age* (> chin. des Ts'ing 阿哥 *a-ko*, avec spécialisation sémantique) et *agu*. Mais j'incline beaucoup, à raison de l'écriture même, à admettre une parenté étymologique entre 公 *kong* (**kung*) et 翁 *uong* (*·*ung*) ; 公 *kong* sert de phonétique à des mots qui, en moyen chinois, débutaient par *z*- (ex. 松 *song* [**zi̯ʷong*]), et M. Karlgren (*Anal. Dict.*, p. 159) a songé à une initiale archaïque *ks*- ou *gz*- ; je croirais volontiers que *uong*, m.-ch. *·*ung*, est issu d'un ch. arch. **gung*, apparenté étymologiquement à 公 *kong* (**kung*). De même pour 君 *kiun* (**ki̯uən*) et 尹 *yin* (**ji̯uĕn*). M. Karlgren (p. 168) considère que 君 *kiun* est formé de 尹, "gouverner", et de 口, "commander". Il me semble plus probable que 尹 joue dans 君 un rôle phonétique. A raison de 笋 *souen* (**siuĕn*), M. Karlgren a déjà supposé que 尹 *yin* (**ji̯uĕn*) était issu d'un plus ancien **z*- ; pour que ce *yin* soit phonétique dans 君 *kiun*, il suffit d'admettre une initiale archaïque double **ks*- ou **gz*-, et le cas est tout à fait parallèle à celui de 公 *kong*. M. W. Simon (*Tibet.-chin. Wortgleichungen*, pp. 25, 27) a rapproché 松 *song* de tib. *som* et 君 *kiun* de tib. *rgyal* [< **gryal*], ce qui ferait remonter très haut la dislocation des groupes consonantiques initiaux ; mais la théorie des correspondances sino-tibétaines est encore trop peu assurée pour qu'on puisse rien bâtir sur elle. En ce qui concerne le chinois lui-même, je crois assez solides les étymologies qui reposent sur la triple base phonétique, sémantique et graphique, comme c'est le cas pour *kong* et pour *uong*, pour *kiun* et pour *yin*. Quand il s'agit de *kouen*, de *hiong* et surtout de *ko*, le terrain est moins

ferme, et je crois qu'en principe nous devrons laisser l'étude de tels rapprochements à un stade plus avancé dans la connaissance du chinois archaïque. 9° (pp. 130—135): Fou Sseu-nien, *L'origine du clan* 姜 *kiang*. La théorie de M. Fou est que 姜 Kiang, nom de famille, et 羌 K'iang, nom de tribus au Nord Est du Tibet et au Sud-Ouest du Kansou sous les Han, ne sont qu'un même mot. Les Kiang ou K'iang n'étaient pas originairement un peuple de la confédération chinoise, mais une partie d'entre eux a été assimilée de très bonne heure; quant aux K'iang des Han, ce serait une population ethniquement très mélangée, et dont une partie seulement se rattachait aux Kiang ou K'iang de la haute antiquité. Il y faudra regarder de près. — **Vol. II, n° 2:** 1° (pp. 137—152): 林語堂 Lin Yu-t'ang, *Sur l'ancienne prononciation des rimes* 支 *tche*, 胎 *tche et* 之 *tche*. M. Lin, "foreign editor" du *Bulletin,* n'est pas un inconnu en Europe, où il a publié, dans le t. I d'*Asia Major* (pp. 134—146; cf. aussi p. 80) un premier article de *A survey of the phonetics of ancient Chinese*, dont la suite n'a d'ailleurs pas paru. Dans le présent travail, M. Lin soutient que la finale archaïque de 之 *tche* était *-ïi* (et celle de 咍 *t'ai* était *-eïi*), que celle de 胎 *tche* était *-i*, *-e*, et que celle de 支 *tche* était *-ia*, *-iă*, *-ie*. Accessoirement (pp. 145—146), il combat les théories de MM. Hou Che, Walter Simon et Karlgren qui ont proposé respectivement de restituer en chinois archaïque, pour les mots à finale de la série 之 *tche*, une consonne finale *-k*, *-γ* et *-g*. Une objection d'apparence assez forte contre *-γ* ou *-g* est qu'une sonore finale devrait réagir sur le degré du ton ou qu'il devrait y avoir interdépendance entre eux; mais, si c'est le cas dans le dialecte d'Amoy comme M. "Chieu Bien-ming" vient de le montrer (*T'oung Pao*, 1931, 256—257), il n'est pas évident qu'il en ait été de même en chinois archaïque au cas où on aurait eu, pour des finales *-g*, des initiales les unes sourdes et les autres

sonores. 2⁰ (pp. 153—156): 朱希祖 Tchou Hi-tsou, Notice finale sur un mss. du 甲乙事案 *Kia-yi che-ngan*. Mss. incomplet en 3 ch. du *Kia-yi che-ngan* de 文秉 Wen Ping, qui est un récit des événements de 1644 et 1645. Montre que le prétendu 聖安本紀 *Cheng-ngan pen-ki* en 6 ch., publié pour la 1re fois du temps de Tao-kouang comme une œuvre de Kou Yen-wou, est en réalité le *Kia-yi che-ngan* complet de Wen Ping, dont on ne connaît sous son vrai titre que des mss. fragmentaires. 3⁰ (pp. 157—160): Tch'en Yin-k'o, *Sur les légendes concernant trois disciples de Hiuan-tsang dans le roman Si-yeou ki.* Recherche dans les textes du bouddhisme chinois l'origine de légendes concernant le singe 孫行者 Souen *hing-tchö* (Souen Wou-k'ong), 豬八戒 Tchou Pa-kiai et le 沙僧 Cha-seng dans le roman *Si-yeou ki*. Les textes bouddhiques chinois qu'il invoque et qui concernent le *Rāmāyaṇa* ont été étudiés plus en détail par MM. S. Lévi, E. Huber, etc., de même que l'histoire du *Hien-yu king*. 4⁰ (pp. 161—170, avec 3 planches): Siu Tchong-chou, *Notice finale sur trois feuillets fragmentaires du* 歷代鐘鼎彝器款識法帖 *Li-tai tchong-ting yi-k'i k'ouan-tche fa-t'ie* gravé sur pierre sous les Song. Ces feuillets ont été retrouvés par M. Siu en 1929 dans les archives provenant du Nei-ko. Le fameux album d'inscriptions anciennes sur pierre et sur bronze établi sous les Song par 薛尚功 Sie Chang-kong, en 20 ch., avait été gravé immédiatement sur pierre à 江州 Kiang-tcheou; une autre édition, basée sur la première, fut aussi gravée alors au Sseu-tch'ouan. Mais les éditions actuelles sont basées sur des exemplaires mss. qu'on disait, à tort ou à raison, être des copies autographes faites par Sie Chang-kong lui-même. Une demi-douzaine d'exemplaires fragmentaires estampés sur les dalles originales des Song ont été signalés depuis le début du XIXe siècle; il ne semble pas que M. Siu, qui donne très minutieusement l'histoire de l'œuvre, ait eu l'occasion de voir aucun d'eux.

En tout cas, on lui saura vif gré d'avoir publié les trois feuillets fragmentaires découverts par lui et qui permettent de mieux apprécier le degré très relatif de fidélité des éditions courantes. 5⁰ (pp. 171—184): 王靜如 WANG Tsing-jou, *Essai sur les transcriptions chinoises et tibétaines du si-hia.* Les tableaux de correspondance sont fort intéressants, et l'article marque certainement une avance à bien des points de vue. Dans quelques cas, je ne puis me rallier aux opinions exprimées. Ainsi la nasalisation de la voyelle précédant *-ng*, qui a abouti à la chute du *-ng* dans les transcriptions étrangères, se constate en Asie Centrale avant les Song; elle est déjà usuelle dans la transcription tibétaine du 千字文 *Ts'ien-tseu wen* que j'ai rapportée de Touen-houang. Par contre, je ne crois pas que *-m* soit "complètement" passé à *-n* dans la Chine du Nord dès la fin du XII^e^ siècle; les transcriptions des XIII^e^ et XIV^e^ siècles prouvent le contraire. Mon impression actuelle est que, quand un même signe *si-hia* est transcrit en chinois par 那 *na* (ou *no*) et 難 *nan* et en tibétain par *gna'*, nous avons affaire à un original *si-hia* **na''*; que des transcriptions d'un même signe par ch. 你 *ni* et 甯 *ning* et par tib. *ne*, *gne* et *gne'* indiquent un *si-hia* **ne*^{g}, etc., les nasales fautives indiquées au-dessus de la ligne représentant peut-être simplement la nasalisation de la voyelle précédente en *si-hia*; et c'est cette nasalisation, sans articulation véritable de la consonne nasale finale, qui expliquerait la transcription d'un même signe *si-hia* par 人 *jen* (**ńźi̯ĕn*) et 壬 *jen* (**ńźi̯əm*), = *si-hia* **ž̌i*^{n} (**ž̌ĩ*), sans que cela entraîne le passage de *-m* à *-n* dans le chinois du Nord au XII^e^ siècle. La table de correspondance de mots *si-hia* et tibétains, pp. 183—184, sans être entièrement nouvelle, a des détails intéressants. Sur la présence des lettres-préfixes du *si-hia* dans le dialecte *ǰyarung* du Sseu-tch'ouan occidental, cf. le travail de M. Wolfenden analysé dans *T'oung Pao*, 1931, 236; il semble que l'enquête comparative devrait maintenant être poussée surtout vers ce groupe de dialectes.

Outre leur étude directe, il doit être possible de se procurer en Chine des séries de vocabulaires mss. des dialectes non chinois du Sseu-tch'ouan qui ont été établis au XVIII[e] siècle; j'en ai rapporté un certain nombre à l'École Française d'Extrême-Orient il y a 30 ans, mais je ne me rappelle pas quels dialectes y sont représentés. Enfin les érudits chinois qui s'intéressent au problème du *si-hia* devraient bien s'assurer si le côté en écriture tibétaine de l'inscription de 1176 dont j'ai parlé dans *T'oung Pao*, 1926, 402, est en langue tibétaine ou en langue *si-hia*. 6[0] (pp. 185—204): Wang Tsing-jou, *Le système phonétique du chinois ancien*. C'est une traduction de la 2[e] section de l'Introduction de l'*Analytic Dictionary* de M. Karlgren, avec addition de tableaux phonétiques. 7[0] (pp. 205—223): Tchao Yuan-jen ("Chao Yuen-ren"), *Transcribing reversed English* (en anglais). Interprétation phonétique d'un texte anglais enregistré en sens inverse sur un gramophone. 8[0] (pp. 224—240): Tong Tso-pin, *L'histoire du site des Yin* (*Yin-hiu*). Relève tout ce qu'on sait de ce site depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. 9[0] (pp. 241—260): Tong Tso-pin: *Tableau chronologique concernant les écailles et les os*. Bon historique de la découverte et de l'étude des inscriptions divinatoires de Ngan-yang depuis les premières découvertes de 1899 jusqu'en 1930. Depuis ce dernier fascicule, daté de juin 1930, je n'ai plus reçu aucun n[0] de l'excellent *Bulletin* de l'*Academia Sinica*; espérons que la revue continuera de paraître, et assez régulièrement.]

— 沈刻元典章校補 *Chen k'o Yuan tien-tchang kiao-pou* ("Collation et complément du *Yuan tien-tchang* gravé par M. Chen"), par M. 陳垣 Tch'en Yuan; Peiping, Institut de Sinologie de l'Université nationale de Peiping, 1931, in-8, 5 pen xylogr. [Le *Yuan tien-tchang*, ou "*Institutes des Yuan*", a été édité en 1908 par 沈家本 Chen Kia-pen d'après le mss. très fautif et assez incomplet du Chan-pen-chou-che de la bibliothèque Ting. M. Tch'en Yuan publie ici une collation minutieuse et des additions basées

sur 1° L'ancien mss. de 方功惠 Fang Kong-houei de Pa-ling, passé aujourd'hui au 勵耘書室 Li-yun-chou-che de M. Tch'en Yuan; 2° L'ancien mss. du Tche-cheng-tao-tchai de P'eng Yuan-jouei, qui a appartenu ensuite à Miao Ts'iuan-souen et est aujourd'hui chez M. Tch'en Yuan; 3° Le mss. de la partie 前集 *ts'ien-tsi* qui se trouvait au 繡谷亭 Sieou-kou-t'ing de M. 吳 Wou et qui appartient aujourd'hui au Han-fen-leou de la Commercial Press; 4° Le mss. de la partie 後集 *heou-tsi* qui appartenait à la famille 孔 K'ong, et qui est maintenant chez M. Tch'en Yuan; 5° L'exemplaire imprimé sous les Yuan qui a appartenu au Ki-kou-ko de Mao Tsin et qui se trouve aujourd'hui au Musée du Palais de Pékin. C'est là un instrument de travail des plus précieux, et on ne devra plus citer le *Yuan tien-tchang*, si important, sans y recourir. Il y a encore cependant quelques remarques à formuler à ce sujet. Le texte imprimé du Palais de Pékin s'y trouvait déjà sous K'ien-long; ce n'est donc pas là l'exemplaire que Shimada Kan a vu au Tchö-kiang ou au Kiang-sou en 1905—1906 et dont M. Tch'en Yuan ne dit rien. Par ailleurs, M. Tch'en Yuan n'a pas connu l'existence du mss. de la bibliothèque Wade à Cambridge, qui est très correct, et il ne semble pas non plus soupçonner l'existence, à une époque récente, du mss. couvert des gloses de Ts'ien Ta-hin (sur tous ces points, cf. *supra*, p. 380). Quand on entreprendra l'édition critique à laquelle une collation, même très soignée, ne supplée qu'imparfaitement, il faudra évidemment mettre en œuvre tout l'ensemble de ces matériaux.]

— *Chinese chronological Charts with Index*, Harvard-Yenching Institute Sinological Index Series, Supplement I, Pékin, 1931, gr. in-fol., 2 ffnch + 22 + v + 2 pages; $ 3.00. [Ces tables chronologiques, disposées par dynasties et suivies d'un double index où les noms, postnoms, noms posthumes, noms de règne, etc., des empereurs sont d'abord disposés suivant les nombres du "four-

corner system" modifié, puis où les premiers caractères de chaque terme sont rangés par ordre alphabétique, a pour but de rendre aux Chinois les mêmes services que les *Synchronismes chinois* du P. M. Tchang rendent aux sinologues étrangers; les dates ont été en outre vérifiées. Cette entreprise se rattache au "Bureau d'index" constitué à Yenching sous la direction du Dr William Hung (洪業 Hong Ye), et dont je parle ailleurs, à propos de ses autres publications.]

— 羽田亨 Haneda Tōru, *A propos des* 大月氏 *Ta-yue-tche et des* 貴霜 *Kouei-chonang*. [Tir. à part du *Shigaku zasshi*, t. 40, pp. 1025—1054. Rappelle toutes les solutions proposées pour la capitale Lan-che, ou Kien-che, etc., des Grands Yue-tche. Pour Kouei-chouang et les Kušan, expose les hypothèses de F. W. K. Müller et de M. Sten Konow. Insiste sur deux documents manichéens en écriture ouigoure rapportés du Turkestan chinois par M. 王樹枏 Wang Chou-nan, et où il est fait mention de quatre hommes dont un est Qamllγ, un Küsänlig et deux Sulmïlγ ou Solmïlγ (sur ces deux documents, cf. l'analyse qui suit celle-ci). Le Qamllγ est naturellement un homme de Qamïl, auj. Qomul, ch. Ha-mi. F. W. K. Müller avait déjà signalé un colophon ouigour où il était question du royaume des "quatre Küsän" (*tört Küsän*), et ensuite de *üč sulmïda*....., "dans les trois Sulmi"; malheureusement la feuille se termine sur ces mots et la suite manque; très hypothétiquement, Müller se demandait si, pour Solmï ou Solnü, il fallait songer à Calmadana = Čerčen [*Toχri und Kuišan* (*Küsän*), 581—583]. M. H. rapproche naturellement l'homme natif de Sulmï ou Solmï et les "trois Sulmï". Mais il rappelle en outre que, dans le ch. 124 du *Yuan che*, *Qaračiγači-buiruq (corr. peut-être, selon moi, le premier 赤 *tch'e* en 亦 *yi* et lire Qaraïγač-buïruq) est dit originaire du royaume de 唆里迷 So-li-mi. Je ne doute guère que M. H. ait raison, et qu'il s'agisse du même endroit; bien que la situation

de ce So-li-mi = Solmï ne soit pas précisée, il paraît être à l'Est de Beš-balïq. Comme on le voit, il s'agit là, avec Qamïl et Solmï, de noms qui existaient aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, bien qu'ils puissent naturellement remonter pas mal plus haut. Dans ces conditions, je suis d'accord avec M. H. pour retrouver dans le dernier individu cité au colophon, l'homme de Küsän, un homme de Kučā, puisqu'aussi bien Küsän a été une forme usuelle du nom de Kučā en pays turc et mongol pendant tout le Moyen Age (cf. *JA*, 1920, I, 181, et *T'oung Pao*, 1923, 127; Kāšγarī donne les deux formes Küsän et Küčä). Mais alors il n'y a pas de raison pour ne pas chercher aussi Kučā dans les "quatre Küšän" que le colophon ouigour nomme à côté des "trois Solmi", et si Küsän est Kučā dans ce cas, pourquoi ne le serait-il pas dans les autres textes où Müller l'a signalé? M. H. ne recule pas devant cette solution. C'est une hypothèse que, familier avec la forme Küsän du nom de Kuča, j'ai envisagée moi-même depuis longtemps. Si j'ai eu quelque hésitation à la proposer, c'est qu'un des colophons de Müller parle d'une traduction faite de la langue de Küsän en langue *toχrī* (= tokharienne) et un autre d'une traduction faite de la langue de Küsän en langue de Barčuq; d'autres enfin mentionnent des traductions faites directement d'une langue de l'Inde (Änätkäk) en tokharien. Ainsi la langue de Küsän est distinguée du tokharien; or nous savons qu'à Kučā on parlait ce que nous appelons le tokharien B. La langue de Barčuq semble, d'après le contexte, être le ouigour, comme Müller l'a supposé; peut-être, après tout, n'est-ce pas simplement une coïncidence si le prince ouigour de la région de Turfan, au moment des conquêtes de Gengis-khan, s'appelle Barčuq-art-tegin. Mais il faudrait alors admettre que *toχrī*, "tokharien", était seulement le nom de notre "tokharien A", celui parlé à Qarašahr et à Turfan, et que notre prétendu "tokharien B" s'appelait vraiment "langue de Küsän" ou de Kučā, autrement dit

le "koutchéen", comme M. S. Lévi l'a déjà baptisé. La question ne peut pas ne pas se poser aussi du كوشان Kūšān de Masʿūdī, peut-être à lire كوسان Kūsān, et qui, phonétiquement, répondrait bien mieux à Küsän qu'à Kao-tch'ang; pour Kao-tch'ang, on attendrait قوجو Qočo, qui est bien d'ailleurs la forme qu'on trouve chez Kāšγarī; Kučā, au temps de l'informateur de Masʿūdī, a donc dû jouer un rôle particulièrement important chez les "Toγuzγuz". Mais, si M. H. et moi-même avons raison, en voit que le Küsän des colophons ouigours ne donne directement aucune information sur la question du Kouei-chang ou des Kušan, puisqu'il faudrait avant tout établir le rapport que Küsän, désignation de Kučā, a éventuellement avec ces noms.]

— Haneda Tōru, *Fragments de vœux de Manichéens en ouigour, trouvés à Turfan*, 24 pages et 1 planche. [Tir. à part des *Mél. orient. en l'honneur du prof. Kuwabara.* Ce sont les documents dont il vient d'être question et qui, de M. Wang Chou-nan, sont passés à l'Institut de recherches d'histoire orientale de l'Université de Kyōto. M. H. en donne ici une transcription, suivie de notes et d'un commentaire où on retrouve la plupart des arguments et des solutions proposés dans l'article précédent. Les deux documents, qui ne sont, semble-t-il, que deux fragments d'une même pièce, sont une liste de titres et de noms, à mettre en parallèle avec celles publiées par F. W. K. Müller dans la *Festschrift V. Thomsen* et dans *Zwei Pfahlinschriften.* Titres et noms, souvent fort intéressants, vaudront de nouvelles recherches dans plusieurs cas.]

— Haneda Torū, *A propos d'un rouleau fragmentaire d'une Description de* 沙州 *Cha-tcheou et de* 伊州 *Yi-tcheou écrit la 1re année kouang-k'i des T'ang* (885, ou plus précisément le 9 février 886), 22 pages et 1 planche. [Réimprimé du *Shigaku chirigaku ronsō* offert au prof. Ogawa. Il s'agit d'un document rapporté de Touen-houang par Sir A. Stein; j'en ai déjà cité et traduit

quelques passages dans *JA*, 1916, I, 120—122; M. H. l'édite ici intégralement en y joignant des notes souvent précieuses. Outre ce que j'ai tiré autrefois de ce texte sur les colonies sogdiennes du Lop-nōr, bien des données en sont importantes, par exemple ce qui concerne le temple mazdéen de la région de Qomul et ses images; ou encore le dieu 阿覽 A-lan; ou la tribu (*pou-lo*) des 龍 Long, gens originaires de la région de Qarašahr et qui, dispersés au Kansou et dans la région de Qomul, étaient célèbres par leur bravoure; M. H. cite trois autres textes qui les concernent, et met naturellement leur nom en relation avec le nom de famille de Long prêté par les textes chinois aux anciens rois de Qarašahr. Pour la sous-préfecture de 蒲昌 P'ou-tch'ang, je montrerai prochainement que, sous les T'ang, c'était simplement le nom de Pičan ou Pijan, à l'Est de Turfan, malgré toutes les confusions qui se sont produites avec l'ancien nom du Lop-nōr.]

— Yoshito HARADA [原田淑人], *Lo-lang, A Report on the excavation of Wang Hsüi's tomb in the "Lo-lang" province of ancient Chinese colony in Korea*, avec la collaboration de M. Kingo TAZAWA [田澤金吾] et un appendice sur les os, dents, et cheveux par Dr K. KIYONO [清野謙次], Tokyo, The Toko-Shoin [刀江書院], 1930, gr. in-4, XI et 53 pages en anglais, 3 pages en allemand, 2 + 2 + 5 + 5 + 77 + 2 + 19 pages en japonais, et 1 + 8 + 126 + 2 pl. (dont 8 en couleurs); 35 *yen*. [Cette publication admirable, parue sous les auspices de la Faculté des Lettres de l'Université impériale de Tōkyō, reproduit et étudie en détail des trouvailles faites à l'ancienne nécropole de 樂浪 Lo-lang, près du 土城里 Dojō-ri actuel (dans la région de 平壤 P'ing-jang, cor. Hpyeng-yang, jap. Heijō). Les premières fouilles de tombes dans cette région furent exécutées en 1909, 1910 et 1916, principalement par le prof. Sekino; une autre campagne, en 1924, fit découvrir des laques datés; les fouilles décrites ici sont de la fin

de 1925, et ont été rendues possibles par la générosité du marquis Hosokawa. Tout ce magnifique butin de 1925 est le produit de deux tombes seulement, alors que l'enquête faite sur le site en 1925—1926 a relevé 1386 tumuli funéraires, auxquels il faut ajouter un nombre indéterminé, mais sûrement considérable, de tombes qu'aucun tertre ne signale plus; c'est dire tout ce qu'on peut encore attendre de campagnes futures. Un sceau trouvé dans l'une des deux tombes ouvertes en 1925 a montré que c'était là la sépulture familiale d'un certain 王旰 Wang Hiu, petit fonctionnaire de Lo-lang sous les Han postérieurs. Les chambres funéraires en bois et les cercueils offrent de grandes analogies avec ceux découverts par Kozlov à Noin-ūla, sans leur être toutefois identiques; le bois des cercueils de la tombe de Wang Hiu semble bien avoir été importé du Sud du Yang-tseu. Parmi les objets trouvés, les bols et autres objets de laque sont du plus haut intérêt; certains sont datés de 45, 52 et 69 de notre ère. Un tableau pour la divination astrologique selon le 式占 *che-tchan* (pl. CXII et pp. 39—40) a été ingénieusement reconstitué d'après un fragment. De la verroterie confirme que le verre était bien fabriqué en Chine au 1er siècle de notre ère. Les fragments de soieries, dont nos confrères japonais ont fait une étude technique remarquable, donnent de précieux éléments de comparaison avec les textiles découverts en Mongolie par Kozlov et au Turkestan chinois par Sir A. Stein.]

— William Hung [= 洪業 Hong Ye), *Indexing Chinese books*, *slnd* (1931), in-8, 13 pages et 2 planches. [Travail lu le 12 déc. 1930 à la Chin. Polit. and Soc. Sc. Association. La littérature chinoise n'est pas indexée, et ce sont les Européens qui ont ici ouvert la voie aux Chinois eux-mêmes. M. H. en convient volontiers, et dit qu'un Chinois, s'il sait les langues étrangères, a avantage actuellement à recourir aux index de Legge pour retrouver un passage des livres canoniques ou à ceux de Chavannes pour la

première moitié de Sseu-ma Ts'ien; "thus we have to read foreign languages in order to read Chinese books". En un temps où les connaissances s'élargissent et se précisent et où les Chinois eux-mêmes ne peuvent d'ailleurs plus apprendre leurs textes presque par cœur comme autrefois, ce besoin d'index se fait sentir de plus en plus. Grâce à Fraser et à Sir J. H. Stewart Lockhart, l'index du *Tso tchouan* vient de paraître; par l'initiative de M. H. Maspero, l'EFEO a fait mettre naguère sur fiches tous les noms propres des *Histoires des Han* et des *Histoires des T'ang*; le dernier n° d'*Asia Major* (VII, 486—489) nous fait connaître l'énorme travail d'index entrepris à Leipzig. Mais il est bien évident que le nombre des sinologues en Europe et leurs moyens matériels sont très limités; les gros bataillons de travailleurs sont en Chine, et c'est là que des index qui nécessiteraient des milliers et des milliers de pages bourrées de caractères chinois pourront s'imprimer à des conditions qui ne soient pas prohibitives (rien que les index des noms propres des *Histoires des T'ang* demanderaient environ 4000 pages d'impression). Un mouvement se dessine heureusement dans ce sens, grâce à l'activité, d'une part, de l'"Index Society" (索引委員會) de la Library Association of China (qui indexe les 九通 *Kieou t'ong*), d'autre part de M. W. H. et à des subsides du Harvard-Yenching Institute. Le présent article expose le plan de travaux qui ne sont d'ailleurs plus simplement à l'état de projets, car les deux premiers fascicules d'index, celui du 說苑 *Chouo yuan* et celui du 白虎通 *Po-hou t'ong*, ont déjà paru (cf. *infra*, sous le titre 引得 *Yin-tö*). Mais un index de texte chinois ne s'établit pas d'office, comme un index européen, suivant des règles qui, en quelque sorte, vont de soi; et il faut avant tout décider du mode de classement. Les index de Legge, du *Li ki* de Couvreur, du *Tso tchouan* de Fraser sont disposés selon les 214 clefs; certains, dont je suis, trouvent plus commode de classer les fiches, à leur

usage personnel, selon l'ordre alphabétique des termes chinois romanisés. Le second système est forcément hors de cause ici, du moins comme système principal, à raison de la diversité des systèmes nationaux et même individuels de romanisation; et l'expérience nous a montré en outre combien il est difficile d'astreindre des étudiants chinois à une transcription régulière de leur langue dans un système quelconque. Le classement par clefs a lui aussi ses inconvénients; il est assez souvent impossible de dire *a priori* si un caractère est classé sous une clef ou sous une autre dans le dictionnaire; en outre, les Chinois, qui apprennent leur écriture en caractères complets, sans une décomposition qui n'intervient qu'ensuite et presque secondairement, sont souvent moins familiers avec les clefs que les sinologues européens; c'est un fait qu'un Européen trouve souvent un mot dans un dictionnaire rangé par clefs plus vite qu'un Chinois; de plus, à l'intérieur de chaque clef, il faut encore compter le nombre des traits, et il y a en outre beaucoup de caractères ayant même clef et même nombre de traits et que les dictionnaires rangent alors au hasard (on pourrait d'ailleurs obvier assez facilement à ce désordre). Bref, on se préoccupe en Chine, depuis une vingtaine d'années, de trouver un système de classement non phonétique, mais différent des 214 clefs, et qui, sans avoir à analyser les caractères ni à en compter les traits, assure leur classement presque automatique. Sans m'arrêter ici à des séries de tentatives avortées, je rappellerai que le système le plus en vogue actuellement est le "revised four-corner system" imaginé par le Dr "Wong" (Wang Yun-wou) qui, directeur des publications de la Commercial Press de Changhai, a jeté dans la balance, en faveur de son invention, tout le poids de cette institution extraordinairement active et puissante. M. Duyvendak a fait sur ce système, qui range les caractères chinois suivant des valeurs purement numériques (芹 = 4422_1; 明 = 6702_0), des objections aux-

quelles je m'associe en majeure partie, tout en admettant que le classement des caractères puisse être facilité par là dans certains cas (cf. *supra*, p. 71); beaucoup de jeunes Chinois se sont montrés favorables au "four-corner system"; les expériences que j'ai tentées avec mes étudiants ont été moins favorables, et de nombreuses possibilités d'erreurs ont paru difficiles à éliminer. Quoiqu'il en soit, c'est en faveur du principe du "four-corner system" que M. H. et ses collaborateurs se sont décidés, mais un "four-corner system" qui n'est plus celui du Dr "Wong", parce qu'eux-mêmes en ont bien vu certaines insuffisances. M. H. a baptisé son système 皮揭, qu'il lit "*kuei-hsieh*", mais qui pourrait aussi bien se lire "*chi-hsieh*", sinon même "*chi-yeh*"; le second caractère a en outre l'inconvénient d'être de graphie assez variable; telle quelle, l'expression signifie "insérer et retirer", et M. H. l'a choisie parce qu'elle a une sorte de valeur mnémonique, au point de vue graphique, pour le trait le plus original de son système. Ce trait consiste à placer devant les chiffres du "four-corner system" un indice allant de 1 à 5 et basé sur la forme générale du caractère; sans entrer dans le détail, je dois dire que cette addition me paraît heureuse, et réduit considérablement les chances d'erreurs graves ou les doubles-emplois dans la numérotation. Comme exemple de résultats, 户 *hou*, qui est 3027_7 pour M. "Wong", devient $^1/08281$ pour M. H.; mais les amphibologies subsistent; ainsi la vraie forme typographique de ce caractère est 戶 *hou*, qui serait, j'imagine, 2027_7 pour M. "Wong" (son dictionnaire de 1930 ne donne que la rubrique de la 1re forme, p. 481, bien que, typographiquement, il n'emploie que la seconde dans les exemples), et qui est $^1/82281$ pour M. H.; mais M. "Wong", et M. H. à sa suite, adoptent en principe, dans leur numérotation, les formes de l'usage manuscrit, et cet usage comporte des variantes individuelles qui seront peut-être, dans l'utilisation des index, la source de pas mal d'hésitations.

Heureusement pour nous, M. H. a eu la bonne idée de faire suivre les index classés d'après la valeur numérique des caractères dans le système "*kuei hsieh*" d'un second index où les premiers caractères de chaque nom ou de chaque expression sont rangés alphabétiquement d'après la romanisation employée dans le dictionnaire de Giles. A la p. 11, M. H. dit hésiter encore s'il doit adopter, dans cet index romanisé, la prononciation moderne (en fait celle de Giles) ou les prononciations anciennes; cette seconde solution eût entraîné une confusion inextricable, puisqu'il aurait fallu adopter la prononciation du temps où écrivait chaque auteur et qu'ainsi un même nom eût été transcrit différemment selon qu'il était cité par un auteur des Han, des T'ang ou des Ts'ing; en fait, M. H. a suivi la romanisation de Giles dans les deux premiers index publiés, et je sais, par une communication qu'il a bien voulu me faire, que c'est à cette solution qu'il se tiendra. Il ne s'agit d'ailleurs encore que d'une expérience, et d'une impulsion. Quel que soit l'accueil fait à l'entreprise, M. H. pense que le Harvard-Yenching Institute ne la continuera pas longtemps, car, si elle réussit, des maisons d'édition devraient prendre la chose en mains. Je souhaite bien vivement qu'il se trouve en effet des maisons d'édition qui sentent la valeur de ces index. Mais, même — et surtout — si la publication d'index ne devait pas être un succès au point de vue commercial, leur utilité scientifique est incontestable, et il me semble qu'une institution comme le Harvard-Yenching Institute doit précisément consacrer une part de ses puissants moyens à des œuvres scientifiquement utiles, mais que d'autres ne pourraient poursuivre parce que, commercialement, elles ne paient pas.]

— **國立北平圖書館月刊** *Kouo-li Pei-p'ing t'ou-chou-kouan yue-k'an, Bulletin of the National Library of Peiping.* [Cf. *T'oung Pao*, 1930, 222, où ma note s'arrêtait au t. III, n° 3; j'ai

reçu depuis t. III, nos 4—6 (oct.-déc. 1929), et t. IV, 1—2 et 4—5 (janv.-oct. 1930); le n0 3 du t. IV, consacré à la littérature *si-hia*, n'a pas paru à son rang et je ne l'ai pas encore reçu. Le périodique se maintient à un niveau excellent. Dans III, 3, 457, note de M. 羅福成 Lo Fou-tch'eng (avec 1 pl.) sur une courte inscription rupestre en *jučen* dont il déchiffre la date *jučen* comme correspondant au 17 juin 1116; cette lecture, qui semble correcte, implique que les caractères *jučen* aient été connus avant 1119, date ordinairement indiquée par les textes pour leur création. Dans III, 5, en frontispice, deux miroirs T'ang trouvés sur la rive Nord du lac Baïkal en 1926; l'un représente quatre enfants volants, chacun tenant un rameau, dans un champ de fouillages; l'autre porte l'inscription 清曉雲河。橫皎月波。 En frontispice de III, 6, une planche de fiches divinatoires des Han (?) trouvées à 衛輝 Wei-houei. Dans IV, 1 (et IV, 2), notices de M. 傅增湘 Fou Tseng-siang sur les livres rares qu'il a vus dans la Bibliothèque du Palais à Tōkyō. Dans IV, 4, pp. 139—140, je vois que le Tchong-houa chou-kiu a publié en 1928 un 圓明園考 *Yuan-ming-yuan k'ao* ("Recherches sur le Yuan-ming-yuan"), de M. 程演生 Tch'eng Yen-cheng, 0$40. Dans la notice qui lui est consacrée, il est question de "missionnaires" dont les noms chinois sont indiqués comme suit: 郎世寧 Lang Che-ning = Castiglione; 王致誠 Wang Tche-tch'eng = Attiret; 何國宗 Ho Kouo-tsong = M. Benoist; 蔣友仁 Tsiang Yeou-jen = Gherardini. Chacun sait que Lang Che-ning est en effet Castiglione, et j'ai montré dans le *T'oung Pao* de 1922 qu'Attiret s'appelait bien Wang Tche-tch'eng, et non Pa Tö-ni comme on le dit généralement; mais Ho Kouo-tsong, pour autant que je sache, n'est pas le nom chinois d'un missionnaire; je ne connais, comme Ho Kouo-tsong, qu'un Chinois de Chouen-t'ien, docteur de 1712, qui accompagna en 1756 les Jésuites chargés d'aller lever la carte du Sin-kiang et mourut en 1766; le nom chinois du P. M. Benoist

est ce Tsiang Yeou-jen, dont la notice fait à tort Gherardini; quant à Gherardini, il appartient à une génération antérieure; ce n'est pas un missionnaire, mais un peintre modénois venu sur l'*Amphitrite* en 1698, et son nom chinois était "Nien" (cf. Pelliot, *Le premier voyage de l'"Amphitrite" en Chine*, pp. 61, 63). Dans IV, 5, pp. 1—3, M. 吳其昌 Wou K'i-tch'ang montre que la grande stèle de 孟琁 Mong Siuan découverte au Yunnan en 1901 ne doit pas être de 25 av. J.-C. comme l'avait cru M. Lo Tchen-yu (et comme Chavannes l'a répété d'après lui dans *JA*, 1909, II, 9, 11), mais de 156 de notre ère; M. Wou ne cite sur cette inscription que la notice de M. Lo, mais j'en connais au moins trois autres.]

— **安陽發掘報告** *Ngan-yang fa-kiue pao-kao* ("Rapport sur les fouilles de Ngan-yang"), n^0 2, Peiping, 1930 [le titre anglais a par erreur 1929], in-8, pp. 219—421; n^0 3, Peiping, 1931, in-8, pp. 423—558, tous deux abondamment illustrés de planches et cartes hors texte. [Pour le n^0 1, cf. *T'oung Pao*, 1930, 227—228. **N^0 2:** 1^0 (pp. 219—252): Li Tsi, *Les fouilles et les trouvailles importantes de l'automne de 1929.* Montre que le terrain au Nord du village de Siao-t'ouen jusqu'à la rivière Yuan n'est pas toujours resté dans l'état vierge depuis les Yin; étudie à ce propos les conditions de ce terrain à l'endroit où on a trouvé une tombe, avec épitaphe, de 603 de notre ère. Parmi les objets de bronze trouvés, il y a des pointes de flèches variées, et surtout un beau fer de lame (矛 *mao*) à douille ronde, et une herminette (鍤 *pen*) creuse d'un type que M. Andersson a déjà rencontré à Louan-p'ing; j'ajouterai que j'en ai rapporté à Paris un exemplaire que j'ai acheté à Singanfou en 1909; cette herminette se rencontre largement dans le 4^e âge du bronze de la préhistoire occidentale, c'est-à-dire à partir du XIV^e siècle av. J.-C.; un synchronisme avec Ngan-yang n'est pas exclu, sans qu'on puisse encore l'affirmer. Parmi les objets en pierre, le plus important est

le fragment de statuette en pierre (bassin) d'un homme accroupi ou assis, les genoux un peu écartés, les deux mains embrassant les jambes un peu au-dessous des genoux (une planche le reproduit sous quatre aspects), les vêtements ayant un décor sobre et archaïque de lignes, de courbes et de spirales analogue à celui des bronzes les plus anciens; si on excepte la figurine animale publiée par M. Andersson, de travail assez sommaire, c'est le plus ancien spécimen connu de sculpture chinoise en ronde bosse; il semble que ce soit une base de colonne; M. Li Tsi lui trouve des analogies océaniennes. Dans la céramique, on a recueilli une piéce du type coloré de Yang-chao; tout le reste est d'un même style, une céramique à engobe caractéristique des Yin. 2⁰ (pp. 253—285): 張蔚然 Tchang Wei-jan, *La stratification du site des Yin.* 3⁰ (pp. 287—336): Tong Tso-pin, *Explication de "on captura une licorne blanche"* (獲白麟 *houo po-lin*). En 1929, M. Li Tsi avait rapporté de Ngan-yang un crâne de grand animal, qui porte une inscription de deux lignes. M. Tong propose de lire *lin*, "licorne", un caractère qui apparaît à maintes reprises sur les inscriptions divinatoires des Yin; et c'est le nom de l'animal qui serait inscrit sur son crâne. La question de la "licorne" (*lin*) est débattue en Chine depuis plus de vingt siècles, à raison d'un passage bien connu du *Tch'ouen-ts'ieou.* Comme le crâne est celui d'un bovidé (Teilhard de Chardin, "德日進 Tö Je-tsin"), et que les reliefs assyriens montrent de profil des bœufs dont on ne voit qu'une corne, M. Tong est convaincu qu'il y a eu réellement autrefois des bœufs à une corne en Mésopotamie, et que c'est d'animaux de cette espèce qu'il est question aussi bien dans les inscriptions des Yin que dans les textes postérieurs, sauf sous les Ming où le nom de *k'i-lin* fut appliqué à tort aux giraffes importées d'Afrique (ce dernier point est exact). La bête dont le crâne a été retrouvé aurait été capturée par un empereur Yin dans le

Chànsi ou même au Kansou. Le mémoire a bien des remarques intéressantes, mais je ne puis en accepter les thèses essentielles sur le "bœuf à une corne", et je crois que mieux aurait valu ne pas le publier. Incidemment, M. Tong donne ses raisons pour faire occuper le "site de Yin", c'est-à-dire Siao-t'ouen près Ngan-yang, par les souverains Yin depuis P'an-keng jusqu'à Ti-Yi, c'est-à-dire, dans la chronologie des *Annales écrites sur bambou, grosso modo* de 1300 à 1100 av. J.-C.; c'est aussi là une question qui demandera à être étudiée du très près. 4⁰ (pp. 337—347): Li Tsi, *Siao-t'ouen et Yang-chao* (avec 2 pl., dont 1 en couleurs). Reproduit le fragment de céramique colorée, manifestement du type de Yang-chao, qu'il a trouvé dans la couche d'os inscrits à Ngan-yang. M. Li envisage deux hypothéses: ou bien cette céramique du type de Yang-chao est une importation, ou bien c'est un objet ancien qu'on conservait comme curiosité à la capitale des Yin, comme "nos contemporains conservent des porcelaines des Song et des Yuan", et il incline à la seconde hypothèse; j'avoue ne pas attribuer volontiers ces goûts de collectionneurs aux habitants de la capitale des Yin; le fragment pose en tout cas un problème important. 5⁰ (pp. 349—386): 傅斯年 Fou Sseu-nien, *Notice finale sur le Sin-houo pou-ts'eu sie-pen heou-ki* (il s'agit d'un article publié par M. Tong Tso-pin dans le 1er fascicule, pp. 183—213); dans cette notice, M. Fou étudie les origines du royaume de 楚 Tch'ou. 6⁰ (pp. 387—404): Fou Sseu-nien, *Les conditions dans lesquelles l'Institut de recherche fait des fouilles à Ngan-yang*; a paru également comme brochure indépendante. 7⁰ (pp. 405—410): Li Tsi, *L'archéologie contemporaine et les fouilles de Ngan-yang.* 8⁰ (pp. 411—421): Tong Tso-pin, *Le développement des recherches concernant les inscriptions sur écaille et sur os.* Rappelle ce qui a été fait, et expose un programme très raisonnable pour les recherches futures. — **N⁰ 3**: 1⁰ (pp. 423—442): Tong Tso-pin, *Etude de*

quatre carapaces de grandes tortues. Etude excellente sur quatre carapaces plus ou moins complètes et sur les points de brûlure de chacune d'elles; distingue déjà 13 sujets de divination, plus une 14e catégorie de "divinations diverses". 2° (pp. 443—446): 秉志 Ping Tche, *Les carapaces de tortues de Ngan-yang au Honan.* Conclut que, bien qu'analogues à la *Testudo graeca*, les carapaces de tortues de Ngan-yang appartiennent à une espèce nouvelle qu'il baptise *Testudo Anyangensis.* 3° (pp. 447—480): Li Tsi, *Sur l'enterrement dans la position couchée sur le ventre* (avec nombreuses planches). La conclusion de M. Li est que ce mode d'enterrement n'est pas contemporain de la "civilisation du site de Yin", c'est-à-dire des écailles et os inscrits, mais ne lui est pas très postérieur et se place avant l'avènement des Tcheou; les corps couchés sur le ventre avaient été enveloppés dans une natte et non mis dans un cercueil; le corps était parfois enduit de rouge. 4° (pp. 481—522): Tong Tso-pin, *Le calendrier des Yin tel qu'il apparaît dans les inscriptions divinatoires.* Relève soigneusement les modes d'indication des jours, des décades, des mois, des années; c'est un article calendérique, où la chronologie n'est pas abordée. 5° (pp. 523—557): 徐中舒 Siu Tchong-chou, *Encore à propos de Siao-t'ouen et de Yang-chao.* Partant de l'antériorité de la civilisation de Yang-chao par rapport à celle de Siao-t'ouen, M. Siu dit que les Yin (= civilisation de Siao-t'ouen) doivent être une civilisation venue du Chantong et qui avait des attaches maritimes. Quant à la civilisation de Yang-chao, ce serait celle des 夏 Hia ou 大夏 Ta-hia; les 月氏 Yue-tche (ou Ta-Yue-tche) seraient des 虞氏 Yu-che, c'est-à-dire se rattacheraient à l'empereur Chouen, et ont vécu longtemps au Nord de la Chine, avant de passer au Nord-Ouest; les Hia ou 大夏 Ta-Hia, "grands Hia", dont le nom serait aussi à reconnaître dans la rubrique 大雅 Ta-Ya du *Che-king*, avaient fini par vivre dans la Chine occidentale. Les Ta-Hia auraient

émigré au Turkestan russe au IIe siècle avant notre ère, une vingtaine d'années avant les Ta-Yue-tche. Ces deux noms de peuples seraient purement chinois; c'est cependant ce nom chinois de Ta-Hia, remontant à la dynastie Hia, qui aurait donné le nom de Tukhara et survivrait dans celui de "Takla[-makan]". L'article est bourré de textes intéressants, mais la linguistique y est, à mon avis, fort mal-traitée, et beaucoup de rapprochements sont à écarter décidément. Ainsi, à la p. 546, le texte du *Kouang Hong-ming tsi* sur l'Inde qui est 中國 *tchong-kouo*, le "royaume du Centre", n'a rien à voir avec les conceptions chinoises puisque c'est alors seulement la traduction de la notion indienne du *madhyadeśa*. L'application du nom de Ta-Hia à une partie de la Bactriane me paraît s'expliquer tout autrement que ne le pense M. Siu (cf. d'ailleurs le mémoire de M. Haloun, et la discussion de M. H. Maspero dans *JA*, 1927, I, 144). De même encore, la présence de cauries, coquillages marins, au site des Yin est bien connue, et c'est un fait intéressant pour les relations des Yin avec la mer, mais il faudrait alors surtout le signaler pour les Hia de M. Tong, où il est d'un intérêt encore plus grand, puisqu'on a retrouvé de ces cauries jusque dans les stations du Kansou occidental. Les problèmes soulevés par le néolithique chinois et par le site des Yin sont en réalité encore très obscurs. On doit néanmoins féliciter grandement les savants chinois qui les abordent avec tant de zèle, et surtout ceux qui, comme M. Li Tsi, font de l'archéologie militante et arrachent pour la première fois, au sol de la Chine proprement dite, des matériaux sûrs et dont l'état civil est dûment établi.]

— Oswald Sirén, *Chinese and Japanese sculptures and paintings in the National Museum, Stockholm,* Londres, E. Goldston, 1931, in-4, 48 pages et 63 planches. [La plupart des pièces importantes d'art extrême-oriental qui appartiennent au Musée National de Stockholm sont d'acquisition toute récente, car elles ont été réunies par M. O. S.

au cours de son voyage de 1929—1930; cet enrichissement est dû surtout à l'actif intérêt de S.A. le prince royal de Suède et à la générosité de quelques amis du Musée, en particulier de M. Emil Hultmark. Parmi les sculptures, la plus ancienne est entrée au Musée en 1920 et provient de ce qu'on a appelé la "collection de Li Hong-tchang"; c'est une des dalles du Wou-Leang-ts'eu, la seule de cet ensemble, avec une autre acquise à Paris par le marquis Hosokawa, qu'on sache actuellement se trouver hors de Chine. La sculpture bouddhique et taoïque est représentée par des monuments de bonne date. Pour la peinture, M. S. me paraît avoir procédé avec sagesse en faisant assez large la part d'œuvres relativement modernes; mieux vaut une bonne peinture authentique des Ming ou des Ts'ing que de pseudo-T'ang et Song, fussent-ils mis sous de grands noms. M. S. n'est pas autrement responsable des traductions d'inscriptions chinoises; beaucoup sont peu satisfaisantes. Le livre, qui a paru simultanément en suédois et en anglais, est édité somptueusement; les reproductions sont excellentes. P. 29: Lire "*Li hsü*", non "*Li Hsiu*". P. 36: Bonten est la prononciation japonaise de 梵天 Fan-t'ien, Brahma; je ne vois pas qu'on puisse lui donner comme équivalent le bodhisattva Sūryaprabha. Pp. 40—41: La peinture est belle, mais les dates me semblent pratiquement exclure que les inscriptions puissent être vraiment dues à Ni Tsan et à Yang Wei-tcheng. P. 44: Le poème me paraît perdre son sens si les huîtres perlières "did not open their eyes"; elles ont dû au contraire s'ouvrir à la pleine lune. P. 45, pl. 56: Dans la traduction même, il faudrait "Wang Hsi-chih", si ce calligraphe était nommé; mais je ne vois pas qu'il soit question de lui dans le texte. P. 46: "Shih T'ao-chi", lire 石濤濟 Che-t'ao Tsi; mais a-t-on d'autres exemples que 道濟 Tao-tsi, *tseu* Che-t'ao, ait signé comme sur cette peinture? P. 47: "Hua Chih-hui"; lire "Hua-chih-seng" (花之僧).]

— 徐旭生西遊日記 *Siu Hiu-cheng Si-yeou je-ki* ("Journal du Voyage dans l'Ouest de Siu Hiu-cheng"), Pékin, 1930, 3 *pen* in-8 de 5 + 14 + 126, 124 et 168 + 28 pages, avec 51 photogr. hors texte; $ 3.00. [= 西北科學考查團叢刊 *Si-pei k'o-hio k'ao-tch'a-t'ouan ts'ong-k'an* ("Collection du Groupe de recherches scientifiques dans le Nord-Ouest"), n⁰ 1. Siu Hiu-cheng est le *tseu* de l'auteur, 徐炳昶 Siu Ping-tch'ang, né en 1906, et qui fut un des membres de l'expédition du Dr Sven Hedin en Asie Centrale de 1927 à 1929. Le "Groupe" comprenait: 1⁰ dix Chinois, parmi lesquels, en dehors de M. Siu, je citerai surtout M. 黃文弼 Houang Wen-pi, *tseu* 仲良 Tchong-leang, qui était spécialement chargé des études archéologiques et dont nous avons un premier rapport dans *Kouo-hio ki-k'an*, II, n⁰ 3 (sept. 1930); 2⁰ cinq Suédois, dont Sven Hedin et un vieux résidant de Chine, M. Larsson; 3⁰ onze Allemands, dont la majorité repartirent pour l'Allemagne dès l'arrivée au Turkestan chinois. L'appendice du 3e *pen* reproduit le contrat qui fut signé entre Sven Hedin et les Chinois pour cette expédition. Il est curieux de voir, dans le récit de M. Siu, comment le gouverneur du Sin-kiang, le Yunnanais 楊增新 Yang Tseng-sin, tout-puissant dans cette province depuis la révolution, mais qui fut assassiné en 1928, fit obstacle à l'entrée des savants chinois sur son territoire parce qu'il les soupçonnait d'être des émissaires d'abord de Fong Yu-siang, puis de Tchang Tso-lin. L'archéologie tient peu de place dans ce *Journal*; c'est M. Houang Wen-pi qui nous renseigne ailleurs à ce sujet. Dans le *Journal* de M. Siu, les noms indigènes d'Asie Centrale sont transcrits non pas en caractères chinois, mais selon le syllabaire assez incommode fixé il y a une dizaine d'années; puisque les noms européens sont donnés en romanisation, autant eût valu faire de même pour les noms mongols et turcs. A la fin de sa préface, M. Siu réfute un passage du 新疆游記 *Sin-*

kiang yeou-ki de M. 謝彬 Sie Pin (je ne connais pas cet ouvrage); d'après M. Sie Pin, la coutume existerait, chez les Musulmans du Turkestan chinois, d'appeler un prêtre (*axund*) pour déflorer les filles parvenues à la puberté; M. Siu dit s'être enquis diligemment sur ce *jus primae noctis*, et pouvoir assurer que c'est un faux bruit; même les Musulmans en voudraient aux Chinois de la calomnie lancée par M. Sie. Il n'en serait pas moins intéressant de connaître l'origine du racontar dont M. Sie s'était fait l'écho; on sait que cette coutume est connue à l'aube des temps modernes chez bien des peuples de l'Asie méridionale; Tcheou Ta-kouan, entre autres, la signalait au Cambodge.]

— B. Vladimircov, *Arabskie slova v mongol'skom* ("Mots arabes en mongol"). [= *Zap. Koll. Vostokov.*, V (1930), 73—82. Quelques uns de ces mots avaient déjà été étudiés par M. Laufer dans le *T'oung Pao* de 1916 et dans ses *Sino-Iranica*; Vl. en enrichit beaucoup la liste, en partie d'ailleurs avec des noms propres. Pour deux mots, les solutions proposées me paraissent douteuses: Pp. 74—75, le mo. écrit *almurad*, "nom d'un fruit de couleur rouge, analogue à la pomme", qui serait, d'après Vl., la *Momordica monadelpha*, donc une cucurbitacée, serait issu de l'arabe *murād*, *al-* étant très probablement le mot turco-mo. *al*, "rouge", "vermeil". Vl. ne donne aucune référence, ni pour le mot mo., ni pour le mot arabe. L'arabe *murād* ne m'est connu qu'au sens de "désiré", "désir", et je ne trouve pas de nom de plante *murād* dans le *Traité des simples* traduit par Leclerc. J'ignore également si la valeur précise de *Momordica monadelpha* provient d'une identification d'*almurad* même ou est déduite d'une valeur éventuelle de l'arabe *murād*. Mais il n'est pas très vraisemblable qu'un mot arabe pratiquement inconnu ait pénétré en mongol, alors qu'il ne semble attesté ni en turc ni en persan. A ma connaissance, *almurat* n'est fourni que par les dictionnaires chinois, où il est donné comme le nom du 蘋果

p'in-kouo, c'est-à-dire de la pomme, avec l'indication que le goût en est doux (cf. les dictionnaires de Kovalevskiï et de Golstunskiï); rien n'indique là qu'il s'agisse d'une cucurbitacée, bien au contraire. Dans ces conditions, et tout en admettant une confusion partielle éventuelle avec turc *alma*, mo. *alima,* "pomme", il me semble que mo. *almurad* (ou *almurat*) n'est qu'une des nombreuses formes prises par le persan *amrūd*, *amrūt*, *armūd*, *armūt*, *anbrūt* (= **ambrūt*), "poire"; le dictionnaire de Radlov enregistre turc *armut*, *armud*, *amrut*; Shaw a noté *amut* et *amurut*; Grenard (II, 177) et moi-même avons entendu à Kāšγar *almurt*, presque identique à mo. *almurat*. P. 77: Si le mot *čitun*, "olive", est vraiment vivant en mo., il a dû y venir directement de la Perse, peut-être par un intermédiaire ouigour; la vieille transcription *ts'i-touen* reprise par les lexicographes chinois du XVIII^{e} siècle ne peut guère être en effet qu'un archaïsme livresque.]

— *Vostočnye zapiski* ("Mémoires orientaux"), t. I, Leningrad, 1927, in-8, 2 ffnch + 328 pages, avec 1 pl.; 4 r. 50. [= *Izd. Len. Inst. Živ. Vost. Yaz.*, vol. hors série; le t. II n'a pas paru. Ce volume est déjà épuisé; je dois de l'avoir reçu à l'amitié du prof. V. Alekseev. Les articles concernant l'Inde ont été signalés dans le *JA*, 1927, II, 178—181; M. Gaspardone a de son côté donné la table complète du recueil et analysé les mémoires de sinologie, dus à MM. Ščuckiï et Alekseev, dans *BEFEO*, XXVIII, 541—547 (le 令孤 Ling-kou de M. Šč., p. 237, est sûrement fautif pour 令狐 Ling-hou), et a résumé également le travail de M. Samoïlovič sur le cycle des douze animaux (mais lire "inscriptions turques" de l'Iénisséi et de l'Orkhon, et non "manuscrits turcs"). Trois autres articles intéressent encore nos études: 1^{0} S. Malov, *L'étude des dialectes turcs vivants de la Chine occidentale* (pp. 163—172); c'est une revue des travaux qui ont été publiés sur les dialectes turcs du Turkestan chinois et du Kansou; il y a là beaucoup d'indications

importantes. 2⁰ N. Poppe, *Nouveaux chapitres du "Geser Khan"* (pp. 190—200). L'édition de Schmidt, basée sur l'édition de Pékin, ne contient que 7 chapitres; or il y en a 15 en tout; tous sont déjà retrouvés, sauf les ch. 11 et 14, et on a le droit d'admettre qu'il y a aussi une version kalmouke de l'œuvre entière. M. P. donne une analyse des chapitres nouveaux. 3⁰ B. Vladimircov, *Légendes mongoles sur Amursana* (pp. 271—282). Ce sont des traditions assez altérées sur le chef khoït qui se révolta contre les Chinois en 1755. P. 277: Vl. identifie à bon droit le Saral de la tradition mongole au Salar de Courant, *L'Asie Centrale*, 98, etc., et paraît admettre que Salar est la forme correcte; il me paraît plus probable que la tradition mongole ait raison dans le cas présent; cf. d'ailleurs Haenisch, dans *Ostas. Zeitschr.*, VII, 68.]

— **引得** *Yin-tö*, n⁰ 1, *Harvard-Yenching Institute Sinological Index Series*, No. 1: **說苑引得** *Chouo-yuan yin-tö* ("Index du *Chouo-yuan*), Pékin, févr. 1931, in-8, vi + 58 pages; $ 0.80. [Ceci est le 1er fascicule des "Index" préparés et publiés par le Harvard Yenching Institute sous la direction du Dr "William Hung" (Hong Ye); le mot *yin-tö* est un néologisme créé par analogie phonétique et sémantique avec "index" et par lequel le Dr H. remplace l'expression jusqu'ici employée de **索引** *so-yin*. Sur les principes généraux de l'entreprise, cf. *supra*, pp. 497—501. Le choix du *Chouo-yuan* a été déterminé par le caractère discursif de cet ouvrage important et par ses dimensions assez restreintes qui se prêtaient à un premier essai. Je me hâte de dire qu'à mon avis cet essai est pleinement réussi. Une préface retrace brièvement l'histoire de l'œuvre et signale des passages qui ne peuvent être conformes à la vérité historique. Les auteurs de l'index, tout en prenant pour base l'édition du *Sseu-pou ts'ong-k'an*, donnent à la p. ii une concordance qui permet de retrouver facilement chaque passage dans onze autres éditions et dans le mss.

établi pour le *Sseu-k'ou ts'iuan-chou*; en outre, ils renvoient, le cas échéant, aux notes critiques du *K'iun-chou che-pou* de Lou Wen-tch'ao. Pour les personnages qui apparaissent dans le texte sous diverses appellations, les citations sont réunies sous la forme principale, et les autres formes y renvoient. Ce n'est pas un index de tous les mots, comme c'est le cas dans les index de Legge par exemple, mais tous les termes, noms propres ou noms communs, qui offrent un intérêt à un point de vue quelconque ont été enregistrés avec grand soin. Il y a là évidemment un critérium un peu individuel, une question de bon sens et de mesure; mais les œuvres de l'esprit ne sont pas purement mécaniques, et, pour les sondages auxquels j'ai procédé, j'estime que les auteurs de l'index ont procédé très judicieusement. Bien que j'aie reçu deux exemplaires, dont un corrigé, j'ai relevé une ou deux inadvertances: P. II: Ed. Tch'ong-wen; lire "576" mots, et non "676"; p. III, § 4, au lieu de 印 "II" 以代 "2", lire 印 "III" 以代 "3".]

— **引得** *Yin-tö*, n° 2, *Harvard-Yenching Institute Sinological Index Series*, n° 2: **白虎通引得** *Po-hou t'ong yin-tö* ("Index du *Po-hou t'ong*"), Pékin, juin 1931, in-8, XVI + 33 pages. [Cet index a été établi par le Dr "William Hung" et ses collaborateurs sur les mêmes principes que celui du *Chouo-yuan*. Le *Po-hou t'ong* (le titre a également d'autres formes; aucune n'est assurée) est soi-disant le récit de discussions de 79 de notre ère, et il est généralement mis sous le nom de l'historien **班固** Pan Kou (32—92). Dans une préface très étudiée, le Dr H. donne de bonnes raisons pour penser que l'œuvre que nous avons n'a vraisemblablement rien à voir avec Pan Kou et qu'elle a été probablement rédigée autour de l'an 200. Le texte suivi dans l'*Index* est celui de l'édition de 1305 reproduite dans le *Sseu-pou ts'ong-k'an*, mais une table de la préface donne la concordance avec 16 autres éditions, et les variantes importantes sont signalées sous les mots correspondants de

l'*Index*. Le texte de 1305, qui remonte à une édition des Song, n'est pas aussi complet que celui qui avait cours sous les Six Dynasties, et des passages sont cités dans le *T'ai-p'ing yu-lan* qui manquent au texte actuel. M. H. en conclut que le texte était plus complet à la fin du X^e^ siècle que celui qui nous est parvenu; sur ce point je diffère d'avis avec lui. On soupçonnait en effet depuis longtemps et un mss. de Touen-houang a définitivement établi que, pour la période antérieure aux T'ang, les compilateurs du *T'ai-p'ing yu-lan* ont en général copié purement et simplement des citations qu'ils trouvaient dans le 修文殿御覽 *Sieou-wen-tien yu-lan* de 572; c'est donc bien probablement à ce dernier ouvrage qu'il faut rapporter les citations du *Po-hou t'ong* et elles ne prouvent rien pour l'état du texte complet au X^e^ siècle. Puissent de nouveaux *Index* suivre rapidement ceux du *Chouo-yuan* et du *Po-hou t'ong*!]

NÉCROLOGIE.

Raymond KOECHLIN.

La disparition de Raymond Koechlin, mort le 9 novembre 1931 à Paris, laissera un grand vide dans le monde des amateurs d'art, quels qu'ils soient; car Koechlin s'est intéressé à tous les temps et à tous les pays.

Alsacien de Mulhouse, Raymond Koechlin appartenait à cette famille d'industriels qui s'est scindée en Koechlin, Koechlin-Schlumberger, Koechlin-Steinbach, Koechlin-Schwartz. Après Sainte-Barbe et Condorcet, il était allé aux Sciences Politiques et était entré dans le journalisme: de 1887 à 1902, îl dirigea le service de la politique étrangère au *Journal des Débats*. Il reprit alors sa liberté pour se consacrer uniquement à l'histoire de l'art. Je n'ai pas à parler ici de ses travaux sur la sculpture gothique ou sur les ivoires français du Moyen Age. Mais cet homme, qui savait aussi bien jouir d'un primitif du Quattrocento que d'un impressionniste, fut aussi du groupe qui, à la suite des Goncourt, vint à l'Extrême-Orient par l'estampe japonaise. Son goût naturel lui fit bientôt rechercher des pièces plus anciennes, en particulier des céramiques chinoises et japonaises, voire coréennes. Il a conté récemment ses émotions de collectionneur dans ses *Souvenirs d'un vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient* (1930). En même temps il faisait autorité pour la céramique musulmane du Moyen Age, et a donné sur elle, dans *Syria*, des articles remarqués.

L'un des fondateurs de l'Union des Arts Décoratifs, président de la Société des Amis du Louvre, président du Conseil des Musées Nationaux, Koechlin aura été un des derniers représentants d'une espèce que la dureté des temps voue à s'éteindre, celle de l'«honnête homme» érudit qui donne son principal effort à la chose publique sans briguer de fonction rétribuée. Au début de l'année encore, remarquablement svelte et vif, il inaugurait l'Exposition d'art persan de Londres où il avait assuré une participation française digne des collections qui se trouvent dans notre pays. Très éprouvé au cours de l'été, il s'affaiblit progressivement, jusqu'au coup qui le terrassa. Fidèle à la règle généreuse de sa vie, il a laissé à l'Etat la majeure partie des belles œuvres qu'il avait su rassembler. Nous garderons tous le souvenir fidèle de cet homme de goût qui fut aussi un homme de bien.

Paul Pelliot.

Albert POUYANNE.

Albert Armand Pouyanne, inspecteur général des Ponts-et-Chassées, inspecteur général des Travaux Publics de l'Indochine, s'est éteint à Paris le 28 décembre 1931, victime d'un mal sournois qui, en quelques mois, avait décharné cet homme naturellement corpulent; il n'était âgé que de 58 ans.

Pouyanne était né en Algérie, où son père, venu comme ingénieur et géologue, a fait et laissé de grands travaux; mais lui-même a eu une carrière surtout indochinoise. Elle ne nous appartient que dans la mesure où l'inspecteur général des Travaux Publies sut profiter des facilités exceptionnelles que lui donnaient ses déplacements de service pour acquérir des séries remarquables de bronzes et de pièces de céramique exhumés dans le Haut-Annam. Cette année même, le Musée Guimet avait organisé une exposition spéciale de cette collection, la plus riche uprès celle du Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Hanoi. Après la clôture de l'exposition, Pouyanne offrit au Musée quelques belles pièces; c'est presque à la veille de sa mort que ce don généreux fut sanctionné par le vote du Conseil des Musées.

Paul Pelliot.

Boris Yakovlovič VLADIMIRCOV.

Les études mongoles ont fait une grande perte dans la personne de Boris Yakovlovič Vladimircov, enlevé le 17 août 1931 à l'âge de 47 ans. Une notice de ses travaux sera donnée dans le prochain numéro du *T'oung Pao*.

P. P.

ERRATA.

P. 369, l. 5: Au lieu de "*tche-tcheng*", lire "*tche-tchong*".
P. 380, l. 15: Au lieu de "Tong K'ang", lire "Chen Kia-pen".
P. 423, l. 14: Au lieu de "J. Suelly", lire "J. Scully".
P. 424, l. 14: Au lieu de "Ko-la-po-tö", lire "Ho-la-po-tö".
P. 426, l. 5: Au lieu de "Ubuqa", lire "Abuqa".
P. 460, l. 24: Au lieu de "Qum-singir", lire "Qum-sängir".

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

Page

A propos d'un rouleau fragmentaire d'une Description de Cha-tcheou et de Yi-tcheou, par Haneda Tōru 495
A propos des Ta-Yue-tche et des Kouei-chouang, par Haneda Tōru . . . 493
Academia Sinica, *Bulletin of the National Research Institute of History and Philology*, I, 2—4; II, 1—2 479
Academia Sinica, First Annual Report, 1928—1929 478
Academia Sinica, Second Annual Report, 1929—1930 479
Adam (Maurice), Us et coutumes de la région de Péking 129
Addenda à la bibliographie des publications de G. Bouillard, par P. Pelliot 87
Adorno (Girolamo); ses voyages 89
Amalthée, t. I et II, par Salomon Reinach 200
Ancient Buddhism in Japan, t. I, par M. W. de Visser 428
Aoyagi Tanenobu, Studies on the prehistoric sites at Okamoto 206
Art (L') chinois, par Daisy Goldschmidt 154
Asie des moussons, par Jules Sion 208
Aus den Beständen des Rautenstrauch-Joest-Museums, par Ed. Erkes . . 146

B

Bang (W.) et A. von Gabain, Uigurische Studien, I 132
Bartol'd (V.), Ḥudūd al-ʿālem, rukopis' Tumanskogo 132
Bétel; histoire de son emploi 438
Bibliografiya finansov Kitaya, par N. G. Tretčikov 221
Bogdanov (A. K.), K značeniyu slov ǰigür-ē aγułγan 136
Bonifacy (Auguste); nécrologie par P. Pelliot 241
Borovka (G. L.) et B. Vladimircov, Rapports préliminaires sur les travaux de 1925 228
Bouillard; addenda à la bibliographie de ses publications 87
Boxer (C. R.), A Portuguese Embassy to Japan (1644—1647) 138
Bronzeguss und Nomadenkunst auf Grund der ungarländischer Denkmäler, par N. Fettich 148
Buddhist monuments in China, Text, part II, par D. Tokiwa et T. Sekino 220
Buron (Edmond), Ymago mundi de Pierre d'Ailly 450

C

Page
Capus (Guillaume); nécrologie par P. Pelliot 241
Catalogue des périodiques slaves et relatifs aux études slaves dans les bibliothèques de Paris, par Boris Ungebaun 225
Catalogue of a Collection of Chinese paintings in the possession of Dr. Fr. Peterson, par B. Laufer 175
Catalogue (A) of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein, par A. Waley 383
Che-leao pen-ts'ao de Mong Chen et Tchang Ting 190
Che wang king ("Sūtra des Dix rois"); sa date 384
Chen k'o Yuan tien-tchang kiao-pou, par Tch'en Yuan 491
Chevalier (Stanislas); nécrologie par P. Pelliot 242
Chinese and Japanese sculptures and paintings in the National Museum, Stockholm, par O. Sirén 507
Chinese-Hebrew (A) manuscript, par B. Laufer 125, 176
Chinesische (Die) Malerei der Han-Dynastie, par Otto Fischer 452
Chiu Bien-ming, The phonetic structure and tone-behaviour in Hagu 245, 343
Chouo-wen ki-kou p'ien, par Tch'eng Chou-tö 213
Chouo-yuan; son index 512
Clauson (G. L. M.), The geographical names in the Staël-Holstein scroll 139
Codex Cumanicus; notes sur lui, par S. E. Malov 183
Comparative (A) analytical Catalogue of the Kanjur division of the Tibetan Tripiṭaka, par la Ōtani Daigaku Library 104
Conti (Nicolò de'); ses voyages 89
Contributions aux études altaïques, par W. Kotwicz 171
Coxinga (Tcheng Tch'eng-kong) 157
Croix (Usage de la) chez les Nestoriens 78

D

Dagurskoe narečie, par N. N. Poppe 111
Daridan (J. J.) et S. Stelling-Michaud, La peinture séfévide d'Ispahan 143
Dariganga (Statues et enceintes funéraires à) 166
Dichtungen der T'ang- und Sung-Zeit, par A. Forke 151
Duyvendak (J. J. L.), Wong's system for arranging Chinese characters 71

E

Early (The) history of felt, par B. Laufer 175
Eckardt (Andreas), Koreanische Musik 145
Eliot (Sir Charles); nécrologie par P. Pelliot 243
Erkes (Eduard), A neolithic Chinese idol? 146
— Aus den Beständen des Rautenstrauch-Joest-Museums 146
— Spuren chinesischer Weltschöpfungsmythen 355

F

Page

Fettich (N.), Bronzeguss und Nomadenkunst 148
Fin (La) du Moyen Age, I, La désagrégation du monde médiéval, par L. Halphen 158
Fischer (Otto), Die chinesische Malerei der Han-Dynastie 452
Flug (K. K.), Očerk istorii Daosskogo kanona 150
Feng Mong-long; ses œuvres 346
Forke (Alfred), Dichtungen der T'ang- und Sung-Zeit 151
"Four-corner" system de Y. W. Wong 71
Frage (Die) des Mutterrechts und des Totemismus im alten China, par W. Koppers 169
Fragments de vœux de Manichéens en ouigour, trouvés à Tourfan, par Haneda Tōru 495

G

Gabain (A. von) et W. Bang, Uigurische Studien, I 132
Gandon (Armand) et Tchou Kia-kien, Ombres de fleurs 215
Gaspardone (E.), Matériaux pour servir à l'histoire d'Annam, I . . . 153
Geographical (The) names in the Staël-Holstein Scroll, par G. L. M. Clauson 139
Geophagy, par B. Laufer 177
Goldschmidt (Daisy), L'art chinois 154
Groot-Indië, par J. Rahder 199

H

Haenisch (Erich), Das Ts'ing-shi-kao 155
— Untersuchungen über das Yuan-ch'ao pi-shi 156
Haguenauer (M. C.), Mélanges critiques 157
Halphen (Louis), La fin du Moyen Age, I. La désagrégation du monde médiéval 158
Haneda Tōru, A propos des Ta-Yue-tche et des Kouei-chouang . . . 493
— Fragments de vœux de Manichéens en ouigour 495
— A propos d'un rouleau fragmentaire d'une Description de Cha-tcheou et de Yi-tcheou 495
Harada (Yoshito), Lo-lang 496
Hôbôgirin, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme, 2e fascicule . . . 95
Hou Che, Hou Che wen-ts'ouen, 3e série 160
Hou Che wen-ts'ouen, 3e série, par Hou Che 160
"Hu Shih"; voir Hou Che 160
Ḥudūd al-ʿālem, rukopis' Tumanskogo, par V. Bartol'd 132
Hund (Der) in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker, par W. Koppers 463
Hung (William), Indexing Chinese books 497
Huo Kuang och hans tid, par A. Jongchell 164

I

Page

Ikonographie des Chinesischen Maitreya, par Max Wegner 234
Indexing Chinese books, par William Hung 497
Izvestiya Yuridičeskogo Fakulteta de Harbin, t. VI et VII 163

J

Japanische Frühgeschichte, par A. Wedemeyer 118
Johann de Plano Carpini, par Fried. Risch 201
Jongchell (Arvid), Huo Kuang och hans tid 164

K

K značeniyu slov jigür-ē ayuɬyan, par A. K. Bogdanov 136
Kanjur (A comparative Analytical Catalogue of the) 104
Kano (N.), O fragmente staroï rukopisi "Literaturnogo Sbornika" . . 165
Karlgren (B.), Tibetan and Chinese 25
Kātantra und Kaumaralāta, par H. Lüders 183
Kazakevič (V. A.), Namogil'nye statui v Darigange; Poezdka v Darigangu 166
K'ieou Tch'ou-ki (K'ieou Tch'ang-tch'ouen); récit de son voyage traduit par A. Waley 413
Kin Cheng-t'an; sa vie et ses œuvres 352
K'iu Yuan ("Ch'ü Yüan"); son *Li sao* 92
Koechlin (Raymond); nécrologie par P. Pelliot 515
Koppers (W.), Tungusen und Miao 168
— Die Frage des Mutterrechts und des Totemismus im alten China . 169
— Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker 463
Koreanische Musik, par A. Eckardt 145
Kotwicz (Władysław), Contributions aux études altaïques, I—III . . . 171
Kouo-li Pei-p'ing t'ou-chou-kouan yue-k'an, III, 4—6; IV, 1—2 et 4—5 . 501
Kozlov (P. K.), Kratkiï otčët o Mongolo-Tibetckoï êkspedicii 172
Kratkïi otčët o Mongolo-Tibetckoï ėkspedicii, par P. K. Kozlov 172

L

Laṅkāvatārasūtra, étudié par T. Suzuki 210
Laufer (B.), A Chinese-Hebrew Manuscript 125, 176
— Catalogue of a Collection of Chinese paintings in the possession of Dr. Fr. Peterson 175
— The early history of felt 175
— Geophagy 177
Li Kia-jouei et Lieou Fou, Song Yuan yi-lai sou-tseu p'ou 181
Li Sao (The), an Elegy on encountering sorrows, by Ch'ü Yüan, par Lim Boon Keng 92
Li Wen-fong; sa Géographie 153
Library of Congress, Division of Chinese literature 1929—30 180

Page

Lieou Fou, Touen-houang to-so 181
Lieou Fou et Li Kia-jouei, Song Yuan yi-lai sou-tseu p'ou 181
Lim Boon Keng (= Lin Wen-k'ing), The Li-Sao 92
Lo-lang, A Report on the excavation of Wang Hsü's tomb, par Yoshito Hamada 496
Lolo (Dialecte) étudié par S. M. Shirokogoroff 207
Longhena (Mario), Viaggi in Persia, India e Giava dì Nicolò de' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo-Stefano 89
Lüders (Heinrich), Weitere Beiträge zur Geographie und Geschichte von Ostturkestan 182
— Kātantra und Kaumaralāta 183

M

Malov (S. E.), K istorii i kritiki Codex Comanicus 183
Mančžuro-mongol'skie yazykovye paralleli, par G. D. Sanžeev 113
Matériaux pour servir à l'histoire d'Annam, I. La Géographie de Li Wen-fong, par E. Gaspardone 153
Matriarcat en Chine 169
Meisa yoin, par Yabuki Keiki 236
Mélanges critiques, par M. C. Haguenauer 157
Ming Ts'ing che-leao, I—IV 187
Mironov (N. D.), Nyāyapraveśa, I 1
Mōko-shi kenkyū, par Yanai Wataru 239
Moso; les mss. moso du Dr Rock 180
Mostaert (Antoine), Le dialecte des Mongols Urdus (Sud) 472
Moule (A. C.), The use of the Cross among the Nestorians in China . 78
— Singing sands 86
— Notice sur: A Chinese-Hebrew manuscript, par B. Laufer 125
Mus (Paul), Etudes indiennes et indochinoises, III: Les balistes du Bayon 189
Musique étrangère en Chine 95

N

Nakao Manzo, Shokuryō honzō no kōsatsu 190
Nan-Ming ye-che 191
Németh (Gyula), Die petschenegischen Stammesnamen 191
— A honfoglaló magyarság kialakulása 192
Neolithic (A) Chinese idol?, par Ed. Erkes 146
Neolithische (Eine) Menschendarstellung in China, par A. Salmony . . 204
Nestorienne (L'Eglise), par Mgr. Tisserant 218
Nestorienne (L'inscription) de Si-ngan-fou 369
Nestoriens (Usage de la croix chez les) 78
Ngan-yang fa-kiue pao-kao, nos 2 et 3 303
Notes on the history of popular literature in China, par A. Waley . . . 346
Nuzhatu-l-Qulūb; étude de ses sections zoologiques par J. Stephenson . 209
Nyāyapraveśa, I, Sanskrit text, par N. D. Mironov 1

O

Page

Ocean of story, vol. VI—X, par N. M. Penzer 436
Očerk istorii Daosskogo kanona, par K. K. Flug 150
Ombres de fleurs, par Tchou Kia-kien et A. Gandon 215
Ōtani Daigaku Library, A comparative analytical Catalogue of the Kanjur, I—II 104
Outlines of Tibeto-Burman linguistic morphology, par Stuart N. Wolfenden 235

P

P'an-hou (Le chien) et Pan-kou. 463
Peinture (La) séfévide d'Ispahan, par J. Daridan et S. Stelling-Michaud 143
Pelliot, Paul, Addenda à la bibliographie des publications de G. Bouillard 87
— Brèves remarques sur l'article de M. Chiu Bien-ming 343
— Une phrase obscure de l'inscription de Si-ngan-fou 369
— Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole 378
— Une statue de Maitreya de 705. 380
— Nécrologie d'Auguste Bonifacy 241
— — de Guillaume Capus. 241
— — de Stanislas Chevalier 242
— — de Sir Charles Eliot. 243
— — de Louis Wannieck 244
— — de Raymond Koechlin 515
— — d'Albert Pouyanne 516
— — de Boris Yakovlović Vladimircov 516
— Notice sur Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò de' Conti, Girolamo Aderno e Girolamo da Santo Stefano, par Mario Longhena. . 90
— — The Li Sao... by Ch'ü Yüan, par Lim Boon Keng 92
— — Hôbôgirin, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme, 2e fascicule 95
— — A comparative analytical Catalogue of the Kanjur division of the Tibetan Tripiṭaka, par la Ōtani Daigaku Library, fasc. I et II . . 105
— — Social organization of the Northern Tungus, par S. M. Shirokogoroff 108
— — Mančžuro-mongol'skie yazykovye paralleli, par G. D. Sanžeev . . 113
— — Japanische Frühgeschichte, par A. Wedemeyer. 119
— — Us et coutumes de la région de Peking, par Maurice Adam. . . 129
— — Uigurische Studien, I, par W. Bang et A. von Gabain. 132
— — Huḍūd al-ʿālem, rukopis' Tumanskogo, édité par V. Bartol'd. . . 132
— — K značeniyu slov ǰigür-ē aγułγan, par A. K. Bogdanov. 136
— — A Portuguese embassy to Japan (1644—1647), par A. C. Boxer. . 138
— — The Geographical Names in the Staël-Holstein Scroll, par G. L. M. Clauson 139
— — La peinture séfévide d'Ispahan, par J. Daridan et S. Stelling-Michaud 143
— — Koreanische Musik, par Andreas Eckardt 145
— — A neolithic Chinese idol, par Eduard Erkes 146

Page

Pelliot, Paul, Notice sur Aus den Beständen des Rautenstrauch-Joest-Museums, par Ed. Erkes 146
— — Bronzeguss und Nomadenkunst, par N. Fettich 148
— — Očerk istorii Daosskogo kanona, par K. K. Flug 150
— — Dichtungen der T'ang- und Sung-Zeit, par A. Forke. 151
— — Matériaux pour servir à l'histoire d'Annam, I, par E. Gaspardone 153
— — L'art chinois, par Daisy Goldschmidt 154
— — Das Ts'ing-shi-kao, par Erich Haenisch 155
— — Untersuchungen über das Yuan-ch'ao pi-shi, par Erich Haenisch . 156
— — Mélanges critiques, par M. C. Haguenauer 157
— — La fin du Moyen Age, I, La désagrégation du monde médiéval, par L. Halphen 158
— — Hou Che wen-ts'ouen, 3e tsi, par Hou Che ("Hu Shih") 160
— — Izvestiya Yuridičeskogo Fakulteta de Harbin, t. VI et VII . . . 163
— — Huo Kuang och hans tid, par Arvid Jongchell 164
— — O fragmente staroï rukopisi "Literaturnogo sbornika", par N. Kano 165
— — Namogil'nye statui v Darigange, et Poezdka v Darigangu, par V. A. Kazakevič 166
— — Tungusen und Miao, par W. Koppers 168
— — Der Frage des Mutterrechts und des Totemismus im alten China, par W. Koppers 169
— — Contributions aux études altaïques, par W. Kotwicz 171
— — Kratkiï otčët o Mongolo-Tibetckoï ekspedicii, par P. K. Kozlov. . 172
— — Catalogue of ... Chinese paintings ... of Dr. Fred. Peterson, par B. Laufer 175
— — The early history of felt, par B. Laufer 175
— — A Chinese-Hebrew manuscript, par B. Laufer 176
— — Geophagy, par B. Laufer 177
— — The Library of Congress, Division of Chinese litterature 1929—30 180
— — Touen-houang to-so, par Lieou Fou 180
— — Song Yuan yi-lai sou-tseu p'ou, par Lieou Fou et Li Kia-jouei . 181
— — Weitere Beiträge zur Geschichte und Geographie von Ostturkestan, par H. Lüders. 182
— — Kātantra und Kaumāralāta, par H. Lüders 183
— — K istorii i kritike Codex Cumanicus, par S. E. Malov 183
— — Ming Ts'ing che-kao, fasc. 1—4 187
— — Etudes indiennes et indochinoises, III. Les balistes du Bâyon, par P. Mus 189
— — Shokuryō honzō no kōsatsu, par Nakao Manzo. 190
— — Nan-Ming ye-che. 191
— — Die petschenegischen Stammesnamen, par J. Németh 191
— — A honfoglaló magyarság kialakulása, par Németh Gyula 192
— — Per la storia del testo di Marco Polo 194
— — La croyance au Messie dans l'Inde et dans l'Iran, par J. Przyluski 196
— — Viaggi a' Tartari di frate Giovanni da Pian del Carpine, par G. Pullé 197

Page

Pelliot, Paul, Notice sur Zur Heilkunde der Uiguren, par G. Rachmati 198
— — Groot-Indië, par J. Rahder 199
— — Amalthée, t. I et II, par Salomon Reinach 200
— — Mongol'skoe pravo, par V. Riasanovsky. 201
— — Johann de Plano Carpini, par Friedrich Risch 201
— — Sumérien et Océanien, par P. Rivet. 202
— — Le porte-épée des Iraniens et des Chinois, par Michel Rostovcev . 203
— — Eine neolithische Menschendarstellung in China 204
— — Fonetičeskie osobennosti govora nižneudinskikh Buryat, par G. D. Sanžeev 205
— — Darkhaty, par G. D. Sanžeev 205
— — Studies on the prehistoric sites at Okamoto, par S. Shimada, S. Umehara et T. Aoyagi 206
— — Phonetic notes on a Lolo dialect and consonant L, par S. M. Shirokogoroff 207
— — L'Asie des moussons, par Jules Sion. 208
— — Les sectes bouddhiques japonaises, par Steinilber-Oberlin. 209
— — The zoological sections of the Nuzhatu-l-Qulūb, par J. Stephenson 209
— — Studies in the Lankavatara sutra, par T. Suzuki. 210
— — Seleucid-Parthian stations, par W. W. Tarn. 212
— — Chouo-wen ki-kou p'ien, par Tch'eng Chou-tö 213
— — Le prêt sur récolte, par Tcheou Houan 214
— — Amitié amoureuse, par Tcheou Tsong-fan. 215
— — Tchong-kouo tchö-hio che, par Tchong T'ai 215
— — Ombres de fleurs, par Tchou Kia Kien et Armand Gandon . . . 215
— — Une importante découverte en paléontologie humaine: le Sinanthropus Pekinensis, par P. Teilhard de Chardin 216
— — Preliminary observations on the Pre-Loessic and Post-Pontian formations, etc., P. Teilhard de Chardin et C. C. Young. 217
— — Tibetan Documents concerning Chinese Turkestan, IV: The Khotan Region, par F. W. Thomas 217
— — L'Eglise nestorienne, par Mgr. E. Tisserant 218
— — Buddhist Monuments in China, Text, Part II, par D. Tokiwa et T. Sekino 220
— — Bibliografiya finansov Kitaya, par N. G. Tretčikov 221
— — Tchong-kouo wen-tseu tche yuan-che ki k'i keou-tsao, par Tsiang Chan-kouo 222
— — Pre-Diṅāga Buddhist Texts on Logic from Chinese sources, par G. Tucci 224
— — Catalogue de périodiques slaves, par B. Ungebaun 225
— — Predvaritel'nye otčëty... êkspedicii... v 1925 godu, par B. Vladimircov et G. Borovka. 228
— — Mongol'skoe nökür, par B. Vladimircov. 229
— — Po povodu drevne-tyurskogo Ötüken-yïš, par B. Vladimircov. . . 229
— — Geografičeskie imena orkhonskikh nadpiseï, etc., par B. Vladimircov 230
— — Zametki k drevnetyurskim i staromongol'skim tekstam, par B. Vladimircov 230

Page

Pelliot, Paul, Notice sur Mongol'skie tituly beki i begi, par B. Vladimircov 231
— — Popravki k čteniyu mongol'skoï nadpisi iz Erdeni-dzu, par B. Vladimircov 231
— — Ikonographie des chinesischen Maitreya, par Max Wegner . . . 234
— — Outlines of Tibeto-Burman Linguistic Morphology, par St. N. Wolfenden 235
— — Meisa yoin, par Yabuki Keiki 236
— — Razvaliny Urgenča, par A. Yu. Yakubovskiï 237
— — Mōko-shi kenkyū, par Yanai Wataru 239
— — Chinese Tomb figures in silver, par W. Perceval Yetts. 239
— — A note on the "Ying tsao fa shih", par W. Perceval Yetts . . . 239
— — A Catalogue of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein, par Arthur Waley. 383
— — The Travels of an Alchemist, par Arthur Waley 413
— — Ancient Buddhism in Japau, I, par M. W. de Visser 428
— — The Ocean of Story, t. VI—X, par N. M. Penzer 436
— — Tocharische Grammatik, par E. Sieg et W. Siegling. 444
— — Ymago Mundi de Pierre d'Ailly, par Edmond Buron 450
— — Die Chinesische Malerei der Han-Dynastie, par Otto Fischer . . 452
— — Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums, II, par H. Reichelt 457
— — Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker, par W. Koppers. 463
— — Academia Sinica, First Annual Report, 1928—1929 478
— — Academia Sinica, Second Annual Report, 1929—1930 479
— — Academia Sinica, Bull. of the Nat. Research Institute of History and Philology, I, 2—4, et II, 1—2 479
— — Chen k'o Yuan tien-tchang kiao-pou, par Tch'en Yuan. 491
— — A propos des Ta-yue-tche et des Kouei-chouang, par Haneda Tōru 493
— — Fragments de vœux manichéens en ouigour, par Haneda Tōru . . 495
— — A propos d'un rouleau fragmentaire d'une Description de Cha-tcheou et de Yi-tcheou, par Haneda Tōru 495
— — Lo-lang, par Yoshito Harada 496
— — Indexing Chinese books, par William Hung 497
— — Kouo-li Pei-p'ing t'ou-chou-kouan yue-k'an. III, 4—6; IV, 1—2 et 4—5 502
— — Ngan-yang fa-kiue pao-kao, nos 2 et 3. 503
— — Chinese and Japanese sculptures and paintings in the National Museum, Stockholm, par O. Sirén 507
— — Siu Hiu-cheng Si-yeou je-ki, par Siu Ping-tch'ang 509
— — Arabskie slova v mongol'skom 510
— — Vostočnye zapiski, t. I. 511
— — Yin-tö, nº 1: Chouo-yuan yin-tö 512
— — Yin-tö, nº 2: Po-hou t'ong yin-tö. 513
Penzer (N. M.), The Ocean of story, VI—X 436

Page

Peretti (Aurelio), Per la storia del testo di Marco Polo 194
Peterson (Dr. Fr.); le Catalogue de sa collection de peintures chinoises. 175
Petschenegisch'en (Die) Stammesnamen, par G. Németh 192
Phonetic (The) structure and tone behaviour in Hagu, par Chiu Bien-Ming 245
Phrase (Une) obscure de l'inscription de Si-ngan-fou, par P. Pelliot . . 369
Plan Carpin (Jean du); ses voyages 197, 201
Po-hou t'ong; son histoire et son index 513
Polo (Marco) 134, 135, 194
Poppe (N. N.), Dagurskoe narečie. 111, 471
— Alarskiĭ govor 474
Porte-épée (Le) des Iraniens et des Chinois, par M. Rostovcev 203
Portuguese (A) Embassy to Japan (1644—1647), par C. R. Boxer . . . 138
Pouyanne (Albert); nécrologie par P. Pelliot 516
Pre-Diṅnāga Buddhist Texts on Logic from Chinese sources, par G. Tucci 224
Prêt (Le) sur récolte institué en Chine au XI^e siècle, par Tcheou Houan 214
Przyluski (J.), La croyance au Messie dans l'Inde et dans l'Iran . . . 196
Pullé (G.), Viaggi a' Tartari del frate Giovanni da Pian del Carpine . 197

R

Rachmati (G. R.), Zur Heilkunde der Uiguren 198
Rahder (J.), Groot-Indië 199
Razvaliny Urgenča, par A. Yu. Yakubovskiĭ 237
Reichelt (Hans), Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums, II 457
Reinach (Salomon), Amalthée, I—II 200
Risch (Fr.), Johann de Plano Carpini 201
Rivet (Paul), Sumérien et Océanien 202
Rock (D^r); ses mss. moso 180
Rostovcev (Michel), Le porte-épée des Iraniens et des Chinois. . . . 203
Ryazanovskiĭ (Riasanovsky), Mongol'skoe pravo 163, 201

S

Salmony (A.), Eine neolithische Menschendarstellung in China . . . 204
Sanžeev (G. D.), Mančžuro-mongol'skie yazykovye paralleli 113
— Darkhaty 205
— Fonetičeskie osobennosti govora nižneudinskikh Buryat 205
— Notice sur Dagurskoe narečie, par N. N. Poppe. 471
— — Le dialecte des Mongols Urdus (Sud), par A. Mostaert. 472
— — Alarskiĭ govor, par N. N. Poppe 474
Santo-Stefano (Girolamo da); ses voyages 89
Sekino (Tadashi) et Tokiwa Daijō, Buddhist Monuments in China, Texte, 2^e partie 220
Seleucid-Parthian studies, par W. W. Tarn 212
Shikuryō honzō no kōsatsu, par Nakao Manzo 190
Shimada (Sadahiro), Studies on the prehistoric sites et Okamato. . . . 206

Page

Shirokogoroff (S. M.), Social organization of the Northern Tungus . . 108
— Phonetic notes on a Lolo dialect and consonant L 207
Si-ngan-fou (L'inscription de) 369
Si-yeou je-ki de Siu Ping-tch'ang 509
Sieg (Emil) et Wilhelm Siegling, Tocharische Grammatik. 444
Siegling (Wilhelm) et Emil Sieg, Tocharische Grammatik 444
Sinanthropus Pekinensis. 216
Singing sands, par A. C. Moule. 86
Sion (Jules), L'Asie des moussons. 208
Sirén (Oswald), Chinese and Japanese sculptures and paintings in the National Museum, Stockholm 507
Siu Ping-tch'ang, Siu Hiu-cheng Si-yeou je-ki 509
Social organization of the Northern Tungus, par S. M. Shirokogoroff . . 108
Soghdischen (Die) Handschriftenreste des Britischen Museums, II, par Hans Reichelt. 457
Song Yuan yi-lai sou-tseu p'ou, par Lieou Fou et Li Kia-jouei 181
Spuren chinesischer Weltschöpfungsmythen, par Ed. Erkes. 355
Staël-Holstein Scroll 139
Statue (Une) de Maitreya de 705, par P. Pelliot 380
Steinilder-Oberlin, Les sectes bouddhiques japonaises. 209
Stelling-Michaud (S.) et J. Daridan, La peinture séfévide d'Ispahan . 143
Stephenson (J.), The zoological sections of the Nuzhatu-l-Qulūb . . . 209
Studies in the Lankavatara sutra, par T. Suzuki 210
Sumérien et Océanien, par Paul Rivet 202
Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole, par P. Pelliot. 378
Suzuki (Daisetz Teitaro), Studies in the Lankavatara sutra. 210

T

Tafur (Pero) et Nicolò de' Conti 89
Takakusu (J.); son article sur la danse et la musique dans le Hôbôgirin 95
Tanka (Les) de Canton 159
Tarn (W. W.), Seleucid-Parthian studies 212
Tch'en Yuan, Chen k'o Yuan tien-tchang kiao-pou 491
Tch'eng Chou-tö, Chouo-wen ki-kou p'ien. 213
Tcheou Houan, Le prêt sur récolte institué en Chine au XI[e] siècle . . 214
Tchong-kouo tchö-hio che, par Tchong T'ai. 215
Tchong-kouo wen-tseu tche yuan-che ki k'i keou-tsao, par Tsiang Chan-kouo 222
Tchong T'ai, Tchong-kouo tchö-hio che 215
Tchou Kia-kien et A. Gandon, Ombres de fleurs 215
Teilhard de Chardin, Le Sinanthropus pekinensis 216
Thomas (F. W.), Tibetan documents concerning Chinese Turkestan, IV: The Khotan region 207
Tibetan and Chinese, par B. Karlgren 25

Page

Tibetan documents concerning Chinese Turkestan, IV: The Khotan region, par F. W. Thomas 207
Tisserant (Mgr. E.), L'Eglise nestorienne 218
Tocharische Grammatik, par E. Sieg et W. Siegling 444
Tokiwa Daijō et Sekino Tadashi, Buddhist Monuments in China, Text, partie II 220
Tomb-figures in silver, par W. P. Yetts. 239
Totémisme en Chine 169
Touen-houang to-so, par Lieou Fou 180
Travels (The) of an alchemist, par A. Waley. 413
Tretčikoff (N. G.), Bibliografiya finansov Kitaya 221
Tsiang Chan-kouo, Tchong-kouo wen-tseu tche yuan-che ki k'i keou-tsao 222
Ts'ing-shi-kao und die sonstige chinesische Literatur zur Geschichte der letzten 300 Jahre, par E. Haenisch 155
Tucci (G.), Pre-Diṅnāga Buddhist Texts on Logic from Chinese sources 224
Tungus 108, 168

U

Uigurische Studien I, par W. Bang et A. von Gabain 132
Umehara, Sueji, Studies on the prehistoric sites at Okamoto 206
Ungebaun (Boris), Catalogue des périodiques slaves et relatifs aux études slaves des bibliothèques de Paris. 225
Untersuchungen über das Yuan-ch'ao pi-shi, par E. Haenisch. 156
Us et coutumes de Pékin d'après le Je sia kieou wen k'ao, par M. Adam 129
Use (The) of the Cross among the Nestorians in China, par A. C. Moule 78

V

Viaggi a' Tartari del frate Giovanni da Pian del Carpine, par G. Pullé 197
Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò de' Conti..., par Mario Longhena 89
Visser (M. W. de), Ancient Buddhism in Japan, I 428
Vladimircov (B. Ya.), Mongol'skoe nökür 229
— Po povodu drevne-tyurskogo Ötükän-yïš 229
— Geografičeskie imena orkhonskikh nadpisei 230
— Mongol'skie tituly beki i begi 231
— Arabskie slova v mongol'skom 510
— Popravki k čteniyu mongol'skoï nadpisi iz Erdeni-dzu 231
— Nécrologie, par P. Pelliot 516

W

Waley (Arthur), Notes on the history of Chinese popular literature. . 346
— A Catalogue of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein 383
— The Travels of an alchemist. 413
Wang Ngan-che; son organisation du prêt sur récolte 214
Wang Yun-wou; cf. Wong's system.

Page

Wannieck (Louis); nécrologie, par Paul Pelliot 244
Wedemeyer (A.), Japanische Frühgeschichte 118
Wegner (Max), Ikonographie des chinesischen Maitreya 234
Weitere Beiträge zur Geschichte und Geographie von Ostturkestan, par H. Lüders 182
Wen siuan; fragment manuscrit 165
Wolfenden (Stuart N.), Outlines of Tibeto-Burman linguistic morphology 245
Wong's system for arranging Chinese characters, par J. J. L. Duyvendak 71

Y

Yabuki Keiki, Meisa yoin 236
Yakubovskiĭ (A. Yu.), Razvaliny Urgenča 237
Yanai Wataru, Mōko-shi kenkyū 239
Yetts (W. P.), Tomb-figures in silver 239
— A note on the "Ying tsao fa shih" 239
Yin-tö, n° 1: *Chouo-yuan yin-tö* 512
— n° 2: *Po-hou t'ong yin-tö* 513
Ying-tsao fa-che 239
Ymago mundì de Pierre d'Ailly, par Edmond Buron 450
Yuan che kao de Ts'ien Ta-hin 379
Yuan che si-pei ti-li k'ao de Siu Song 379
Yuan tien-tchang annoté par Ts'ien Ta-hin 380
— collationné par Tch'en Yuan 491
Yuan-tch'ao pi-che, étudié par E. Haenisch 156
Yuan-tch'ao pi-che chou-tcheng de Houang P'ei-lie 379
Yue-kiao chou de Li Wen-fong 153

Z

Zur Heilkunde der Uiguren, par G. R. Rachmati 198

Verlagsbuchhandlung vormals E. J. BRILL A.G. Leiden (Holland)

WÖRTERBUCH DER WELTSPRACHE.

SECHSTE AUFLAGE

BEARBEITET VON

Dr. ARIE DE JONG.

ACQUISITION

Gebunden f 9.75

Nach einer langen Unterbrechung erscheint jetzt wieder eine Ausgabe des Wörterbuches der Weltsprache und können diejenigen, die die Verwirklichung des Ideals, neben den bestehenden Sprachen eine Sprache zu besitzen, welche als Mittel für den zwischenvölkischen Verkehr würde dienen können, anstreben, wieder verfügen über ein Werk, womit sie ihren Zweck erreichen können.

Diese lange Zeit der Arbeitslosigkeit war die Folge davon, dasz das Interesse, dasz man am Volapük nahm, nachliesz. Die Gründe, die zu dieser Verminderung des Interesses führten, sind mit einigen Worten im Vorbericht erwähnt worden. Es versteht sich jedoch, dasz die treuen Anhänger und Bewunderer des Volapük sich mit diesem Sachverhalte nicht zufrieden gaben. Besitzt doch das Volapük nach ihrer Überzeugung solche vorzügliche Eigenschaften und verfügt es trotz seines einfachen Baues über einen solchen Reichtum an grammatikalischen Formen, dasz es sich ganz besonders dazu eignete alle erdenklichen Ausdrücke, welcher Sprache auch entnommen, richtig wieder zu geben und also als internationale Sprache dienlich zu sein. Die Grammatik der Weltsprache ist so einfach und als Ganzes so vorzüglich, dasz sie von keiner einzigen der vielen anderen Weltsprachen, die nach ihr kamen, übertroffen werden konnte.

Auszerdem hat die Erfahrung gelehrt, dasz Volapük für den zwischenvölkischen Verkehr vollkommen brauchbar ist. In einer 1927 herausgegebenen Broschüre über „Interlingua" (einen der vielen Wettbewerber des Volapük) steht z.B. folgende Mitteilung: „Im Jahre 1889 bestanden in Europa, Asien, Afrika, Amerika und Australien 283 Volapükgesellschaften. Es gab mehr als 1600 geprüfte Volapüklehrer, 316 Volapükleitfäden und 25 Zeitschriften in Volapük.

Weiter musz es von grószter Wichtigkeit für die Einführung eines allgemeinen zwischenvölkischen Hilfsmittels sein, dasz man sich nur an ein einziges bewährtes System hält. Zu diesem

Zwecke kann nach der Überzeugung der Volapükisten keine andere Kunstsprache in Betracht kommen als eben das Volapük. Ist doch das Volapük nach jahrhundertelangen vergeblichen Versuchen die *erste* künstliche Sprache, die sich für den zwischenstaatlichen Verkehr als wirklich brauchbar erwiesen hat und die völlig neutral den Natursprachen gegenüber steht.

Auch der augenblickliche Mangel an Interesse für das Volapük soll kein Hindernis sein die Aufmerksamkeit wieder darauf zu lenken. Ist es doch öfters in der Geschichte der Wissenschaften vorgekommen, dasz ein wissenschaftlicher Fund nach Jahren der Vergessenheit gleichsam aufs neue entdeckt werden muszte, um endlich die Anerkennung zu finden, die ihm gebührte.

Als ein glückliches Vorzeichen kann dem vorstehenden zugefügt werden, dasz, infolge dessen, dasz es bekannt war, dasz eine neue Ausgabe des Wörterbuches der Weltsprache bearbeitet wurde, noch vor dem Erscheinen dieses Werkes hier und dort schon gröszeres Interesse für dieses internationale Hilfsmittel entsteht.

Vorne im Wörterbuche ist eine kurze Übersicht der Volapük-Grammatik aufgenommen worden, damit der interessierte Leser mit Hilfe des Wörterbuches imstande sein werde, das gleichzeitig damit erscheinende Werk: „Gramat Volapüka", welches die vollständige Grammatik des Volapük enthält, zu studieren.

GRAMAT VOLAPÜKA

FA

Dr. ARIE DE JONG.

Kartonniert f 2.25

Dieses Werk ist völlig im Volapük geschrieben, kann aber mit Hilfe der kleinen, im Wörterbuch aufgenommenen Grammatik studiert werden. Diese Grammatik enthält nach einer kurzen Einleitung folgende Abschnitte.

I. Lafabs e malüls (Alphabete und Lesezeichen),
II. Fomir (Formenlehre),
III. Tümolog (Etymologie),
IV. Süntag (Satzbau),
V. Natapüks (Natursprachen),
VI. Vödeds jäfüdik (Fachausdrücke).

abbrennen [ápbrą̈nĕn] nel. 1. = felefilön (nel.) 2. defilön (nel.) 3. lov. = defilükön (lov.).
Abbrennen [ápbrą̈nĕn] n. 1. = felefilam 2. = defilam 3. = defilükam.
Abbrenner [ápbrą̈nĕr] m. = defilükan.
Abbrennung [áp-brą̈nuŋ] v. = defilükam.
Abbreviatur [ábreviatùr] v. = brefod.
abbringen [ápbriŋĕn] lov. = deblinön (lov.).
Abbringen [ápbriŋĕn] n. = deblin.
Abbringung [áp-brį̈nuŋ] v. = deblin.
Abbruch [ápbrų̆q̆] 1. m. (das Abbrechen) = debreik, **auf den —** = debreiko 2. (Abgebrochenes) = debreikot 3. m. = däm, ludäm, **— tun** = dämükön (lov.).
abbürsten [ápbų̈rštĕn] lov. = dekefön (lov.).
Abbürsten [ápbų̈rštĕn] n. = dekefam.
Abbürster [ápbų̈rštĕr] m. = dekefan.
Abbürstung [áp-bų̈rstuŋ] = dekefam.
Abc [abeže] (Alphabet) = lafab.
Abcbuch [abežèbų̆q̆] n. = lafababuk.
Abchasen [ápqàsĕn] pl. = labgadans.
abclernen [abežèlärnĕn] = lärnön (lov.) lafabi.
Abdach [áp-dáq̆] n. = nufül.
abdachen [áp-dáq̆ĕn] lov. = sänufön (lov.).
Abdachung [áp-dáq̆uŋ] v. 1. (Abhang) = kliv 2. (Schirmdach) = nufül 3. = sänufam.
abdämmen [ápdą̈mĕn] lov. = damön (lov.).
Abdämmung [áp-dą̈muŋ] v. = damam.
abdanken [áp-dáŋkĕn] lov. (entlassen) = sädünükön (lov.).
Abdankung [áp-dáŋkuŋ] v. 1. = sädün 2. = sädünükam.
abdarben [áp-dárbĕn] (ersparen) = spälön (lov.).
Abdarbung [áp-dárbuŋ] v. = späl.
abdecken [ápdą̈kĕn] 1. (das Dach wegnehmen) = sänufön (lov.) 2. (die Decke abnehmen, wegnehmen) = sätegedön (lov.) 3. (schinden) = säskinön (lov.).
Abdecker [áp-dą̈kĕr] m. (Schinder) = säskinan.
abdrängen [ápdräŋĕn] 1. = depedön (lov.) 2. dedränön (lov.) 3. (abnötigen) = mütogetön (lov.).
abdringen [ápdriŋĕn] = mütogetön (lov.).
abdringerisch [áp-drį̈ŋĕriĭ] = mütogetik.
Abdringung [áp-drį̈ŋuŋ] v. = mütoget.
Abdruck [ápdrų̆k] m. 1. (das Abdrucken) = debük 2. (das Abgedruckte) = debükot.
abdrucken [ápdrų̆kĕn] = debükön (lov.).
Abdrucken [ápdrų̆kĕn] n. = debük.
abdrücken [ápdrų̈kĕn] lov. (durch Drücken entfernen) = depedön (lov).
Abdrückung [áp-drų̈kuŋ] v. = deped.
Abecedarius [abežedą̀riuš] m. = lepriman.
Abeceling [abežèliŋ] m. = lepriman.
Abeceschüler [abežèjülĕr] m. = lepriman.
Abeceschütz [abežèjüž] m. = lepriman.
abend [abĕnt]: **heute —** = asoaro, **vorgestern —** = esoaro, **— werden** = soarikön (nel.).
Abend [abĕnt] m. = soar.
Abendbrot [àbĕntbrot] n. = säned, **— essen** = sänedön (nel.).
Abenddämmerung [àbĕnt-dą̈mĕruŋ] v. = soaralulit.
Abendessen [àbĕnt-ą̈šĕn] n. = säned.
Abendgebet [àbĕntgĕbet] n. = soaraplek.
Abendgesellschaft [àbĕnt-gĕsą̀ljáft] v. = sc zälül.
Abendland [àbĕntlánt] n. (Okzident) = dän.
abendländisch [àbĕnt-lą̀ndiĭ] = vesüdäni
abendländischerweise [àbĕnt-lą̀ndiĭĕrváĭsĕ vesüdäno.
abendlich [àbĕntliq] = soarik.
Abendmahl [àbĕntma̲l] n. = säned, **das h —**, rom. (Eucharistie) = köarist, **das lige) —**, prot. = säned saludik.
Abendmahlzeit [àbĕnt-ma̲lžáĭt] v. = säne
Abendröte [àbĕntrötĕ] v. = soarared.
abends [abĕnž] = soaro, **gestern —** = äs **morgen —** = osoaro, **übermorgen** usoaro.
Abendstern [àbĕnt=jtärn] m. = soarastel.
Abendunterhaltung [àbĕnt=untĕrháltuŋ] soarazälül.
Abenteuer [àbĕntóŭĕr] n. = ventür.
abenteuerlich [àbĕntóŭĕrliq] = ventürik.
Abenteuer [àbĕntóŭrĕr] m. = ventüran.
aber [abĕr] 1. = ab 2. (sondern) = a (wieder) = dönu (ladv.), **tausend tausend** = mil e dönu mil, milat e dönu **— und abermals** = ai dönu 4. (noch — nogna 5. (jedoch) = ye.
Aber [abĕr] n.: **es ist immer ein — da** ai dod seimik läbinon.
aberaber [abĕr abĕr] = güä.
Aberglaube [àbĕrgláŭbĕ] m. = lukred.
abergläubisch [àbĕrglóŭbiĭ] = lukredi **glauben** = lukredön (lov.).
abermal [abĕr mal] (wiederum) = dönu.
abermalig [abĕr ma̲liq] = dönuik.
abermals [abĕr malš] = dönu.
Aberwitz [àbĕrviž] m. = lusap.
aberwitzig [àbĕr-vi̲žiq] = lusapik.
Aberwitzigkeit [àbĕr-vi̲žiqkáĭt] v. = lusa
Abessinien [abą̈siniĕn] n. = Habäjän.
Abessinier [abą̈šiniĕr] m. = Habäjänan.
abessinisch [abą̈šiniĭ] = Habäjänik, **— m** = Habäjänön (lov.), **auf abessinische** = Habäjäno.
abfahren [ápfarĕn] 1. nel. = devegön (n nel. (fortfahren) = movegön (nel.) = deveigön (lov.).
Abfahrt [ápfart] v. = devegam.
Abfall [áp-fál] m. 1. = defal, **der — der ter** = defal bledas 2. (Abtrünnigkei säslop 3. (Abfällsel) = defälot.
abfallen [áp-fálĕn] 1. = defalön (nel.) 2 treu werden) = säslopön (lov.) 3. hangen) = klivön (nel.).
abfangen [áp-fáŋĕn] 1. = defanön (lo **..einem den Bal —** = defanädön (lov glöpi.
Abfangen [áp-fáŋĕn] n. = defan.
abfassen [áp-fą̆šĕn] (schreiben) = (lov.).
Abfassung [áp-fą̆šuŋ] v. (Schriftstellere laut.
abfällig [ápfą̈liq] 1. = defalik 2. = s" 3. = klivik 4. = nenlobülik.

E. J. BRILL, LTD - PUBLISHER - LEIDEN (HOLLAND)

L. S.

We beg to announce the publication of:

SINICA LEIDENSIA

edidit

INSTITUTUM SINOLOGICUM LUGDUNO-BATAVUM

Vol. I. The Autobiography of a Chinese Historian, being the Preface to a Symposium on Ancient Chinese History (Ku Shih Pien) translated and annotated by ARTHUR W. HUMMEL, Ph. D. (Leyden), Chief of the division of Chinese literature, Library of Congress.

1931. (XLII. 199 pp.) gr. 8°. Price $ 4.—

This book shows the intellectual development of one of China's leading historians, Mr. Ku Chieh-kang.

Apart from being full of intense human interest it gives a critical survey of the work done by Chinese scholars in the field of historical criticism.

Vol. II. Discourses on Salt and Iron. A debate on State Control of Commerce and Industry in Ancient China, chapters I—XIX. Translated from the Chinese of Huan K'uan with introduction and notes by ESSON M. GALE Ph. D. (Leyden), Lecturer in Oriental languages, University of California.

1931. (LVI. 165 pp.) gr. 8°. Price $ 4.—

The struggle between various economic schools in ancient China and their bearing upon the formation of the Chinese State are discussed in this book.

Bruin, A. G. de, Introduction to modern Chinese. 8°. 3 Vol. . . Fl. 14.

Ching-Shan. — Diary, being a Chinese account of the boxer trouble Published and translated by J. J. L. DUYVENDAK. 1925. 8° . . . „ 7.

Fêng-Shên-Yên-I. — Die Metamorphosen der Goetter. Historisch-Mythol gischer Roman aus dem Chinesischen. Uebersetzung der Kapittel 1 bis 4 von WILHELM GRUBE, durch eine Inhaltsangabe der Kap. 47 bis 100 ergänz eingeleitet und herausgegeben von HERBERT MUELLER. Band I 1er und 2 Halbband. 1912. gr. in-4° . . . . . „ 17.

Harlez, C. de, Vocabulaire Bouddhique Sanscrit-Chinois 漢梵集 Han-Fan Tsih-yao. Précis de doctrine bouddhique. 8° . . . . . „ 1.

Hoffmann, J. J., Japanische Sprachlehre. 1877. gr. 8° . . . . . „ 11.
Leinwand „ 12.

— A Japanese grammar. 2d edit. 1876. gr. 8°. *cloth* . . . . . „ 12.

— Japanische Studien. Erster Nachtrag zur Japanischen Sprachlehre. 187 gr. 8° . . . . . „ 2

賣油郎獨占花魁 Mai Yu lang toú tchen hoa koueï. — Le ve deur d'huile qui seul possède la reine-de-beauté, ou splendeurs et misèr des courtisanes Chinoises. Roman Chinois. Trad. sur le texte original p G. SCHLEGEL. 8° . . . . . „ 6.

Pierson Jr., J. L., 10.000 Chinese-Japanese Characters. 1926. (XI—746). in-4° . . . . . bound „ 46.

— The Manyóśú translated and annotated. Book I. 1929. (X—238). 8° „ 4.
bound „ 6.

Schlegel, G., Problèmes géographiques. Les peuples étrangers chez les h toriens Chinois. 1—20. . . . . „ 9

— La loi du Parallélisme en Style chinois, démontrée par la préface Si-Yü-Ki (西域記). La traduction de cette préface par feu Stanis Yulien défendue contre la nouvelle traduction du Père A. Gueluy. 8° „ 6

通報 **T'OUNG PAO,** Archives pour servir à l'Etude de l'Histoire Langues, de la Géographie et de l'Ethnographie de l'Asie Orientale (Chi Japon, Corée, Indo-Chine, Asie centrale et Malaisie). Rédigées par M GUST. SCHLEGEL, H. CORDIER, ED. CHAVANNES et PAUL PELLIOT. **1e Sé** Vol. I—X; **2me Série.** Vol. I—XIII . . . . . *L'année* „ 1'
2e Série, Vol. XIV—XVII . . . . . „ „ 1'
„ Vol. XVIII—XXV. . . . . „ „ 1(
Les vols. VIII et XI de la 2e Série ne se vendend pas séparément.

Vissering, W., On Chinese currency. Coin and paper money. gr. 8°. „

Vissière, A., Premières leçons de Chinois. Langue mandarine de Pé Accompagnées de Thèmes et de Versions et suivies d'un exposé somm de la Langue écrite. 3me éd. revisée. 1928. gr. in-8°. . . . . „

Oriental Books, Indian & Persian Art, MSS., Bronzes, etc.

Inspect our GALLERY of ORIENTAL ART.

All the books prescribed for students at the School of Oriental Studies and the Universities are kept in stock.

SOME RECENT PUBLICATIONS.

BOROBUDUR
(Six original Etchings) by JAN POORTENAAR. In portfolio $15\frac{1}{4} \times 11\frac{1}{2}$. Explanatory introduction by Dr. N. J. KROM with foreword by LAURENCE BINYON.
Edition strictly limited to 200 copies . . . . . Price £ 6/6/—
Edition-de-Luxe limited to 12 copies . . . . . „ £ 8/8/—
All copies are numbered and signed by the artist.

LUSTRE ON GLASS AND POTTERY IN EGYPT
From the period of Hadrian to Saladin, by F. R. MARTIN. Illustrated with 14 plates. 4vo sewn, pp. 48 . . . . . Price 10/6
(Collana di studi d'Arte Ceramica III.)

A CENTURY OF EXPLORATION AT NINEVEH
by R. CAMPBELL THOMPSON, M.A. and R. W. HUTCHINSON, M.A. Illustrated with 5 plates and 9 plans. 8vo cloth, pp. 146 . . . . . Price 7/6

A SCHEME OF BABYLONIAN CHRONOLOGY
From the Flood to the Fall of Nineveh with notes thereon, including notes on Egyptian and Biblical Chronology by DUNCAN MACNAUGHTON. Cr. 8vo. cloth, pp. XII, 189 . . . . . Price 7/6

THE BANDLET OF RICHTEOUSNESS
An Ethiopian Book of the Dead. The Ethiopic text of the "Lefâfa Sedek" in facsimile from two manuscripts in the British Museum. Edited with an English translation by Sir E. A. WALLIS BUDGE, Kt., with 67 plates. (Luzac's Semitic Text and Translation Series, vol. xix). 8vo cloth, pp. xvi. 140 . . . . . Price £ 1/1/—

THE VISION OF KWANNON SAMA
A Story of Faith and Love of long ago by B. L. BROUGHTON, M.A. (Oxon.) Cr. 8vo, cloth, pp. 154 . . . . . Price 5s.

HISTORY OF ARABIAN MUSIC TO THE XIIIth CENTURY
by Dr. HENRY FARMER with a foreword by Prof. D. S. MARGOLIOUTH. Illustrated. 8vo, cloth, pp. XV. 264 . . . . . Price 15/—

THE SPIRIT OF BUDDHISM
being an Examination—Analytical, Explanatory and Critical of the life of the founder of Buddhism. His religion and philosophy, its influence upon other religions, philosophies, and on the ancient and modern social and ethical schools, social upheavals and revolutionary movements. By Sir HARI SINGH GOUR, M.A., D. Litt., with 24 illustrations. Roy. 8vo, cloth, pp. 600 . . . . . Price £ 1/10/—

LATEST CATALOGUE ISSUED: BIBLIOTHECA ORIENTALIS XXXII.

New and second-hand books and manuscripts in and on the Persian language including books on Persia and Afghanistan. — Gratis on application.

LUZAC & Co.

ORIENTAL AND FOREIGN BOOKSELLERS.

Agents to the India Office; Royal Asiatic Society; School of Oriental Studies, London; Asiatic Society of Bengal, Calcutta; Bihar and Orissa Research Society, India; Society of Oriental Research, Chicago; Siam Society, Bangkok; etc. etc.

46 GREAT RUSSELL STREET, LONDON, W. C. 1.
(OPPOSITE THE BRITISH MUSEUM).

7-1.

Nº 3–5. Année 1931.

T'OUNG PAO

通報

OU

ARCHIVES

CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,
LA GÉOGRAPHIE, L'ETHNOGRAPHIE ET LES ARTS
DE
L'ASIE ORIENTALE

Revue dirigée par

Paul PELLIOT
Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France.

VOL. XXVIII.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL S. A.
LEIDE — 1932.

SOMMAIRE.

Pages

CHIU BIEN-MING, Tone behaviour in Hagu 245
Paul PELLIOT, Brèves remarques sur l'article de M. Chiu Bien-ming . . 343
A. WALEY, Notes on the history of Chinese popular literature 346
Eduard ERKES, Spuren chinesischer Weltschöpfungsmythen 355

Mélanges: Une phrase obscure de l'inscription de Si-ngan-fou, par Paul Pelliot. 369
Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole, par P. Pelliot 378
Une statue de Maitreya de 705, par P. Pelliot 380

Bibliographie: Arthur Waley, *A Catalogue of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein*; Arthur Waley, *The Travels of an Alchemist*; Dr M. W. de Visser, *Ancient Buddhism in Japan*; *The Ocean of story.....*, by M Penzer; Emil Sieg et Wilhelm Siegling, *Tocharische Grammatik*; Edmond Buron, *Ymago mundi de Pierre d'Ailly*; Otto Fischer, *Die chinesische Malerei der Han-Dynastie*; Hans Reichelt, *Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums in Umschrift und Uebersetzung*; W. Koppers, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*, par Paul Pelliot. N. Poppe, *Dialecte dahur*; Antoine Mostaert, *Le Dialecte des Mongols Urdus (Sud)*; N. Poppe, *Dialecte alar*, par Garma Sanžeev 383
Livres reçus 478
Nécrologie: Raymond Koechlin, Albert Pouyanne, Boris Yakovlovič Vladimircov, par Paul Pelliot 515
Errata 517
Index alphabétique 518

AVIS.

— Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire aura été envoyé au Directeur.

— Le Directeur ne prend pas la responsabilité des opinions émises par les collaborateurs de la Revue.

— Les Auteurs ont droit à un tirage à part à 25 exemplaires de leurs articles. Ils peuvent obtenir des exemplaires supplémentaires au prix de 10 cents par feuille d'impression et par exemplaire pourvu que l'imprimeur soit avisé avec le bon à tirer.

— Prière d'écrire les articles en gros caractères latins et d'une manière très lisible, si possible à la machine à écrire.

Le T'OUNG-PAO paraît en cinq livraisons.

Prix de l'abonnement **16 florins** le volume, franc de port pour tous les pays appartenant à l'Union postale. Pour les autres pays le port en sus.

S'adresser:

Pour les *abonnements*, à la maison E. J. BRILL, 33*a* Oude Rijn, Leide, à laquelle doivent être envoyés les mandats sur la poste ou les chèques.

Pour la *rédaction*, à

M. Paul PELLIOT, Professeur au Collège de France, 38 Rue de Varenne, *Paris* (VII).

Bruin, A. G. de, Introduction to modern Chinese. 8°. 3 Vol. . . Fl. 14.—

Ching-Shan. — Diary, being a Chinese account of the boxer troubles. Published and translated by J. J. L. DUYVENDAK. 1925. 8° . . . „ 7.50

Fêng-Shên-Yên-I. — Die Metamorphosen der Goetter. Historisch-Mythologischer Roman aus dem Chinesischen. Uebersetzung der Kapittel 1 bis 46, von WILHELM GRUBE, durch eine Inhaltsangabe der Kap. 47 bis 100 ergänzt, eingeleitet und herausgegeben von HERBERT MUELLER. Band I 1er und 2er Halbband. 1912. gr. in-4° . . . . . „ 17.50

Harlez, C. de, Vocabulaire Bouddhique Sanscrit-Chinois **漢梵集要** Han-Fan Tsih-yao. Précis de doctrine bouddhique. 8° . . . . . „ 1.75

賣油郎獨占花魁 Mai Yu lang toú tchen hoa kouei. — Le vendeur d'huile qui seul possède la reine-de-beauté, ou splendeurs et misères des courtisanes Chinoises. Roman Chinois. Trad. sur le texte original par G. SCHLEGEL. 8° . . . . . „ 6.—

Pierson Jr., J. L., 10.000 Chinese-Japanese Characters. 1926. (XI—746). gr. in-4° . . . . . bound „ 46.—

— The Manyóshû translated and annotated. Book I. 1929. (X—238). 8° „ 4.80
bound „ 6.—

— Idem. Book II. 1931. (XVII—281) . . . . . „ 5,80
bound „ 7.—

Sinica Leidensia, edidit Institutum Sinologicum Lugduno-Batavum.

Vol. I. The autobiography of a Chinese Historian. being the Preface to a Symposium on Ancient Chinese History (Ku Shih Pien), translated and annotated by ARTHUR W. HUMMEL. 1931. (XLIII. 199). gr. in-8°. „ 10.—

Vol. II. Discourses on Salt and Iron. A Debate on State Control of commerce and industry in Ancient China. Chapters I—XIX, translated from the Chinese of Huan K'uan, with Introduction and Notes by ESSON M. GALE. 1931. (LVI. 165). gr. in-8°. . . . . „ 10.—

通報 T'OUNG PAO, Archives pour servir à l'Etude de l'Histoire des Langues, de la Géographie et de l'Ethnographie de l'Asie Orientale (Chine, Japon, Corée, Indo-Chine, Asie centrale et Malaisie). Rédigées par MM. GUST. SCHLEGEL, H. CORDIER, ED. CHAVANNES et PAUL PELLIOT. **1e Série.** Vol. I—X; **2me Série.** Vol. I—XIII . . . . . *L'année* „ 12.—
2e Série, Vol. XIV—XVII . . . . . „ „ 14.—
„ Vol. XVIII—XXVIII. . . . . „ „ 16.—
Les vols. VIII et XI de la 2e Série ne se vendent pas séparément.

Vissering, W., On Chinese currency. Coin and paper money. gr. 8°. „ 9.—

Vissière, A., Premières leçons de Chinois. Langue mandarine de Pékin. Accompagnées de Thèmes et de Versions et suivies d'un exposé sommaire de la Langue écrite. 3me éd. revisée. 1928. gr. in-8°. . . . . „ 6.50

S. 2nd Ge

Oriental Books, Indian & Persian Art, MSS., Bronzes, etc.

Inspect our GALLERY of ORIENTAL ART.

All the books prescribed for Students at the School of Oriental Studies and the Universities are kept in Stock.

JUST PUBLISHED:

THE ETHIOPIC TEXT OF THE

BOOK OF ECCLESIASTES

Edited by

SAMUEL A. B. MERCER,

M.A., Ph.D., D.D.

Professor of Semitic Languages and Egyptology in Trinity College, University of Toronto, Lauréat de l'Académie Française, Fellow of the Royal Asiatic Society, Rector of the Society of Oriental Research.

With Four Plates. 8vo, cloth, pp. xi, 11, 93. Price 8*s.* 6*d.*

(ORIENTAL RESEARCH SERIES, 6.)

Recently Published:

GŪI U CHAUGĀN YĀ HĀLNĀMA-I-ᶜĀRIFĪ. "The Ball and the Polo Stick" or "Book of Ecstasy," by ᶜĀRIFĪ. Persian text based on a collation of fourteen MSS. Edited by R. S. GREENSHIELDS, I.C.S. (Ret.), M.R.A.S.
Demy 8vo, cloth, pp. 32. 3*s.* 6*d.* Paper covers, 2*s.* 6*d.*

HANLEY (MAURICE P.). The Rubaiyat of Heart's Delight; and other poems of Hafiz-ud-Deen Mahomed Isfahani. Translated from the Persian.
Crown 8vo, cloth, pp. 47. Price 3*s.* 6*d.*

In the Press:

ESSAYS IN ZEN BUDDHISM, Second Series. By DAISETZ TEITARO SUZUKI.

LUZAC & Co.

ORIENTAL AND FOREIGN BOOKSELLERS.

Agents to the India Office; Royal Asiatic Society; School of Oriental Studies, London; Asiatic Society of Bengal, Calcutta; Bihar and Orissa Research Society, India; Society of Oriental Research, Chicago; Siam Society, Bangkok; etc. etc.

46 GREAT RUSSELL STREET, LONDON, W. C. 1.

(OPPOSITE THE BRITISH MUSEUM).

Telegrams:
Obfirmate, Westcent, London. Telephone: MUSEUM 1462.

SOMMAIRE.

N. D. MIRONOV, Nyayapravesa
Bernhard KARLGREN, Tibetan and Chinese
J. J. L. DUYVENDAK, Wong's system for arranging Chinese characters
Mélanges: The use of the Cross among the Nestorians in China, by A. C. Moule
Singing sands, by A. C. Moule
Addenda à la bibliographie des publications de G. Bouillard, par P. Pelliot
Bibliographie: Mario Longhena, Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo de' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano; Lim Boon Keng, The Li Sao, an Elegy on encountering sorrows, by Ch'ü Yüan; Hôbôgirin, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises; Otani Daigaku Library, *A comparative analytical Catalogue of the Kanjur division of the Tibetan Tripitaka,* etc.; S. M. Shirokogoroff, Social organization of the Northern Tungus, etc.; N. N. Poppe, Dagurskoe narecie; G. D. Sanzeev, Manczuro-Mongol'skie yazykovye paralleli; A. Wedemeyer, Japanische Frühgeschichte, par P. Pelliot. Berthold Laufer, Chinese-Hebrew manuscript, par A. C. Moule
Livres reçus
Nécrologie: Auguste Bonifacy, Guillaume Capus, Stanislas Chevalier, Sir Charles Eliot, Louis Wannieck, par P. Pelliot

SOMMAIRE.

Articles de Fond.
N. D. MIRONOV, Nyayapravesa
Bernhard KARLGREN, Tibetan and Chinese
J. J. L. DUYVENDAK, Wong's system for arranging Chinese characters
CHIU BIEN-MING, Tone behaviour in Hagu
Paul PELLIOT, Brèves remarques sur l'article de M. Chiu Bien-ming
A. WALEY, Notes on the history of Chinese popular literature
Eduard ERKES, Spuren chinesischer Weltschöpfungsmythen
Mélanges.
A. C. MOULE, The use of the Cross among the Nestorians in China
A. C. MOULE, Singing sands
P. PELLIOT, Addenda à la bibliographie des publications de G. Bouillard
P. PELLIOT, Une phrase obscure de l'inscription de Si-ngan-fou
P. PELLIOT, Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole
P. PELLIOT, Une statue de Maitreya de 705
Bibliographie.
Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo de' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano, par Mario Longhena; The Li Sao, an Elegy on encountering sorrows, by Ch'ü Yüan, par Lim Boon Keng; Hôbôgirin, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises; A comparative analytical Catalogue of the Kanjur division of the Tibetan Tripitaka, etc., par Otani Daigaku Library; *Social organization of the Northern Tungus*, par S. M. Shirokogoroff; Dagurskoe narecie, par N. N. Poppe; Manezuro-Mongol'skie yazykovye paralleli, par G. D. Sanzeev; Japanische Frühgeschichte, par A. Wedemeyer (P. PELLIOT); Chinese-Hebrew manuscript, par Berthold Laufer (A. C. MOULE)
A Catalogue of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein, par Arthur Waley; The Travels of an Alchemist, par Arthur Waley; Ancient Buddhism in Japan, par M. W. de Visser; The Ocean of Story, par N. M. Penzer; Tocharische Grammatik, par E. Sieg et W. Siegling; Ymago mundi de Pierre d'Ailly, par Edmond Buron; Die chinesische Malerei der Han-Dynastie, par Otto Fischer; Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums, par Hans Reichelt; Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker, par W. Koppers (P. PELLIOT); Dialecte dahur, par N. Poppe; Le Dialecte des Mongols Urdus (Sud), par Antoine Mostaert; Dialecte alar, par N. Poppe (Garma SANZEEV)
Livres reçus.
Livres reçus
Nécrologie.
Auguste Bonifacy, par Paul Pelliot
Guillaume Capus, par Paul Pelliot
Stanislas Chevalier, par Paul Pelliot
Sir Charles Eliot, par Paul Pelliot
Louis Wannieck, par Paul Pelliot
Raymond Koechlin, par Paul Pelliot
Albert Pouyanne, par Paul Pelliot
Boris Yakovlovic Vladimircov, par Paul Pelliot
Errata
Index alphabétique

CONTENTS.

INTRODUCTION
Definition of Hagu
Meaning of reconstruction
Hagu and Sino-foreign dialects
Hagu and the old dialects
Aboriginal, colloquial and literary words
I. THE PHONETIC STRUCTURE
a. Initial consonants
b. Final consonants
c. Vowels and sonants
d. Diphthongs and triphthongs
e. Nasalization
f. Distribution of nasalized rimes
g. Distribution of the sonants m and ng
h. Distribution of rimes with glottal stop
i. Rime correspondences in sub-Hagu dialects
j. Tones and their transcription
II. TONE BEHAVIOUR IN HAGU
a. Tones in single syllables
b. Tones in disyllables
c. The glottal stop tone-shift
d. Tones of triplets
e. The enclitic tone
f. Tones in connected speech
Summary
III. HAGU AND THE TS'IE-YUN
The rimes and the alphabetists
a. Comparative table of initials in Ts'ie-yün and Hagu
b. Comparative tables of rimes in Ts'ie-yün and Hagu
c. Pre-Ts'ie-yün characteristics in Hagu
IV. OTHER RELATED QUESTIONS
The historical tone 6
The question of nasal initials
The question of *ts'ing* [...] and *chuo* [...]
Roconstruction of ancient tones

V. CONCLUSIONS
APPENDICES.
I. Tone curves. Fig. 1 - Fig. 11. 40 sheets of drawings. [This has been left out of the present publication to be published elsewhere separately.]
II. List of all the initials used in the fan-ts'ie spellings, with Hagu readings
III. List of all the rimes used in the fan-ts'ie spellings, with Hagu readings
IV. List of words which have changed their historical tone classes in Hagu

INDEX ALPHABETIQUE.

A

A propos d'un rouleau fragmentaire d'une Description de Cha-tcheou et de Yi-tcheou, par Haneda Toru
A propos des Ta-Yue-tche et des Kouei-chouang, par Haneda Toru
Academia Sinica, *Bulletin of the National Research Institute of History and Philology,* I, 2-4; II, 1-2
Academia Sinica, First Annual Report, 1928-1929
Academia Sinica, Second Annual Report, 1929-1930
Adam (Maurice), Us et coutumes de la région de Péking
Addenda à la bibliographie des publications de G. Bouillard, par P. Pelliot
Adorno (Girolamo); ses voyages
Amalthée, t. I et II, par Salomon Reinach
Ancient Buddhism in Japan, t. I, par M. W. de Visser
Aoyagi Tanenobu, Studies on the prehistoric sites at Okamoto
Art (L') chinois, par Daisy Goldschmidt
Asie des moussons, par Jules Sion
Aus den Beständen des Rautenstrauch-Joest-Museums, par Ed. Erkes

B

Bang (W.) et A. von Gabain, Uigurische Studien, I
Bartol'd (V.), Hudud al-alem, rukopis' Tumanskogo
Bétel; histoire de son emploi
Bibliografiya finansov Kitaya, par N. G. Tretcikov
Bogdanov (A. K.), K znaceniyu slov jigür-e [...]
Bonifacy (Auguste); nécrologie par P. Pelliot
Borovka (G. L.) et B. Vladimircov, Rapports préliminaires sur les travaux de 1925
Bouillard; addenda à la bibliographie de ses publications
Boxer (C. R.), A Portuguese Embassy to Japan (1644-1647)
Bronzeguss und Nomadenkunst auf Grund der ungarländischer Denkmäler, par N. Fettich
Buddhist monuments in China, Text, part II, par D. Tokiwa et T. Sekino
Buron (Edmond), Ymago mundi de Pierre d'Ailly

C

Capus (Guillaume); nécrologie par P. Pelliot
Catalogue des périodiques slaves et relatifs aux études slaves dans les bibliothèques de Paris, par Boris Ungebaun
Catalogue of a Collection of Chinese paintings in the possession of Dr. Fr. Peterson, par B. Laufer
Catalogue (A) of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein, par A. Waley
Che-leao pen-ts'ao de Mong Chen et Tchang Ting
Che wang king ("Sutra des Dix rois"); sa date
Chen k'o Yuan tien-tchang kiao-pou, par Tch'en Yuan
Chevalier (Stanislas); nécrologie par P. Pelliot
Chinese and Japanese sculptures and paintings in the National Museum, Stockholm, par O. Sirén
Chinese-Hebrew (A) manuscript, par B. Laufer
Chinesische (Die) Malerei der Han-Dynastie, par Otto Fischer
Chiu Bien-ming, The phonetic structure and tone-behaviour in Hagu
Chouo-wen ki-kou p'ien, par Tch'eng Chou-tö
Chouo-yuan; son index
Clauson (G. L. M.), The geographical names in the Staël-Holstein scroll
Codex Cumanicus; notes sur lui, par S. E. Malov
Comparative (A) analytical Catalogue of the Kanjur division of the Tibetan Tripitaka, par la Otani Daigaku Library
Conti (Nicolo de'); ses voyages
Contributions aux études altaïques, par W. Kotwicz
Coxinga (Tcheng Tch'eng-kong)
Croix (Usage de la) chez les Nestoriens

D

Dagurskoe narecie, par N. N. Poppe
Daridan (J. J.) et S. Stelling-Michaud, La peinture séfévide d'Ispahan
Dariganga (Statues et enceintes funéraires à)
Dichtungen der T'ang-und Sung-Zeit, par A. Forke
Duyvendak (J. J. L.), Wong's system for arranging Chinese characters

E

Early (The) history of felt, par B. Laufer
Eckardt (Andreas), Koreanische Musik
Eliot (Sir Charles); nécrologie par P. Pelliot
Erkes (Eduard), A neolithic Chinese idol?
Erkes (Eduard), Aus den Beständen des Rautenstrauch-Joest-Museums
Erkes (Eduard), Spuren chinesischer Weltschöpfungsmythen

F

Fettich (N.), Bronzeguss und Nomadenkunst
Fin (La) du Moyen Age, I, La désagrégation du monde médiéval, par L. Halphen
Fischer (Otto), Die chinesische Malerei der Han-Dynastie
Flug (K. K.), Ocerk istorii Daosskogo kanona
Feng Mong-long; ses oeuvres
Forke (Alfred), Dichtungen der T'ang-und Sung-Zeit
"Four-corner" system de Y. W. Wong
Frage (Die) des Mutterrechts und des Totemismus im alten China, par W. Koppers
Fragments de voeux de Manichéens en ouigour, trouvés à Tourfan, par Haneda Toru

G

Gabain (A. von) et W. Bang, Uigurische Studien, I
Gandon (Armand) et Tchou Kia-kien, Ombres de fleurs
Gaspardone (E.), Matériaux pour servir à l'histoire d'Annam, I
Geographical (The) names in the Staël-Holstein Scroll, par G. L. M. Clauson
Geophagy, par B. Laufer
Goldschmidt (Daisy), L'art chinois
Groot-Indië, par J. Rahder

H

Haenisch (Erich), Das Ts'ing-shi-kao

Haenisch (Erich), Untersuchungen über das Yuan-ch'ao pi-shi
Haguenauer (M. C.), Mélanges critiques
Halphen (Louis), La fin du Moyen Age, I. La désagrégation du monde médiéval
Haneda Toru, A propos des Ta-Yue-tche et des Kouei-chouang
Haneda Toru, Fragments de voeux de Manichéens en ouigour
Haneda Toru, A propos d'un rouleau fragmentaire d'une Description de Cha-tcheou et de Yi-tcheou
Harada (Yoshito), Lo-lang
Hôbôgirin, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme, 2e fascicule
Hou Che, Hou Che wen-ts'ouen, 3e série
Hou Che wen-ts'ouen, 3e série, par Hou Che
"Hu Shih"; voir Hou Che
Hudud al-alem, rukopis' Tumanskogo, par V. Bartol'd
Hund (Der) in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker, par W. Koppers
Hung (William), Indexing Chinese books
Huo Kuang och hans tid, par A. Jongchell

I

Ikonographie des Chinesischen Maitreya, par Max Wegner
Indexing Chinese books, par William Hung
Izvestiya Yuridiceskogo Fakulteta de Harbin, t. VI et VII

J

Japanische Frühgeschichte, par A. Wedemeyer
Johann de Plano Carpini, par Fried Risch
Jongchell (Arvid), Huo Kuang och hans tid

K

K znaceniyu slov jigür-e [...], par A. K. Bogdanov
Kanjur (A comparative Analytical Catalogue of the)
Kano (N.), O fragmente staroï rukopisi "Literaturnogo Sbornika"
Karlgren (B.), Tibetan and Chinese
Katantra und Kaumaralata, par H. Lüders
Kazakevic (V. A.), Namogil'nye statui v Darigange; Poezdka v Darigangu
K'ieou Tch'ou-ki (K'ieou Tch'ang-tch'ouen); récit de son voyage traduit par A. Waley
Kin Cheng-t'an; sa vie et ses oeuvres
K'iu Yuan ("Ch'ü Yüan"); son *Li* sao
Koechlin (Raymond); nécrologie par P. Pelliot
Koppers (W.), Tungusen und Miao
Koppers (W.), Die Frage des Mutterrechts und des Totemismus im alten China
Koppers (W.), Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker
Koreanische Musik, par A. Eckardt
Kotwicz (Wladyslaw), Contributions aux études altaïques, I-III
Kouo-li Pei-p'ing t'ou-chou-kouan yue-k'an, III, 4-6; IV, 1-2 et 4-5.
Kozlov (P. K.), Kratkii otcët o Mongolo-Tibetckoï êkspedicii
Kratkiï otcët o Mongolo-Tibetckoï êkspedicii, par P. K. Kozlov

L

Lankavatarasutra, étudié par T. Suzuki
Laufer (B.), A Chinese-Hebrew Manuscript
Laufer (B.), Catalogue of a Collection of Chinese paintings in the possession of Dr. Fr. Peterson
Laufer (B.), The early history of felt
Laufer (B.), Geophagy
Li Kia-jouei et Lieou Fou, Song Yuan yi-lai sou-tseu p'ou
Li Sao (The), an Elegy on encountering sorrows, by Ch'ü Yüan, par Lim Boon Keng
Li Wen-fong; sa Géographie
Library of Congress, Division of Chinese literature 1929-30
Lieou Fou, Touen-houang to-so
Lieou Fou et Li Kia-jouei, Song Yuan yi-lai sou-tseu p'ou
Lim Boon Keng (= Lin Wen-k'ing), The Li-Sao
Lo-lang, A Report on the excavation of Wang Hsü's tomb, par Yoshito Hamada
Lolo (Dialecte) étudié par S. M. Shirokogoroff
Longhena (Mario), Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo de' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo-Stefano
Lüders (Heinrich), Weitere Beiträge zur Geographie und Geschichte von Ostturkestan
Lüders (Heinrich), Katantra und Kaumaralata

M

Malov (S. E.), K istorii i kritiki Codex Comanicus
Manczuro-mongol'skie yazykovye paralleli, par G. D. Sanzeev
Matériaux pour servir à l'histoire d'Annam, I. La Géographie de Li Wenfong, par E. Gaspardone
Matriarcat en Chine
Meisa yoin, par Yabuki Keiki
Mélanges critiques, par M. C. Haguenauer
Ming Ts'ing che-leao, I - IV
Mironov (N. D.), Nyayapravesa, I
Moko-shi kenkyu, par Yanai Wataru
Moso; les mss. moso du Dr Rock
Mostaert (Antoine), Le dialecte des Mongols Urdus (Sud)
Moule (A. C.), The use of the Cross among the Nestorians in China
Moule (A. C.), Singing sands
Moule (A. C.), Notice sur: A Chinese-Hebrew manuscript, par B. Laufer
Mus (Paul), Etudes indiennes et indochinoises, III: Les balistes du Bayon
Musique étrangère en Chine

N

Nakao Manzo, Shokuryo honzo no kosatsu
Nan-Ming ye-che
Németh (Gyula), Die petschenegischen Stammesnamen
Németh (Gyula), A honfoglalo magyarsag kialakulasa
Neolithic (A) Chinese idol?, par Ed. Erkes
Neolithische (Eine) Menschendarstellung in China, par A. Salmony
Nestorienne (L'Eglise), par Mgr. Tisserant
Nestorienne (L'inscription) de Si-ngan-fou
Nestoriens (Usage de la croix chez les)
Ngan-yang fa-kiue pao-kao, nos 2 et 3
Notes on the history of popular literature in China, par A. Waley
Nuzhatu-l-Qulub; étude de ses sections zoologiques par J. Stephenson

Nyayapravesa, I, Sanskrit text, par N. D. Mironov

O

Ocean of story, vol. VI-X, par N. M. Penzer
Ocerk istorii Daosskogo kanona, par K. K. Flug
Ombres de fleurs, par Tchou Kia-kien et A. Gandon
Otani Daigaku Library, A comparative analytical Catalogue of the Kanjur, I-II
Outlines of Tibeto-Burman linguistic morphology, par Stuart N. Wolfenden

P

P'an-hou (Le chien) et Pan-kou
Peinture (La) séfévide d'Ispahan, par J. Daridan et S. Stelling-Michaud
Pelliot, Paul, Addenda à la bibliographie des publications de G. Bouillard
Pelliot, Paul, Brèves remarques sur l'article de M. Chiu Bien-ming
Pelliot, Paul, Une phrase obscure de l'inscription de Si-ngan-fou
Pelliot, Paul, Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole
Pelliot, Paul, Une statue de Maitreya de 705
Pelliot, Paul, Nécrologie d'Auguste Bonifacy
Pelliot, Paul, Nécrologie de Guillaume Capus
Pelliot, Paul, Nécrologie de Stanislas Chevalier
Pelliot, Paul, Nécrologie de Sir Charles Eliot
Pelliot, Paul, Nécrologie de Louis Wannieck
Pelliot, Paul, Nécrologie de Raymond Koechlin
Pelliot, Paul, Nécrologie d'Albert Pouyanne
Pelliot, Paul, Nécrologie de Boris Yakovlovic Vladimircov
Pelliot, Paul, Notice sur Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo de' Conti, Girolamo Aderno e Girolamo da Santo Stefano, par Mario Longhena
Pelliot, Paul, Notice sur The Li Sao... by Ch'ü Yüan, par Lim Boon Keng
Pelliot, Paul, Notice sur Hôbôgirin, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme, 2^{e} fascicule
Pelliot, Paul, Notice sur A comparative analytical Catalogue of the Kanjur division of the Tibetan Tripitaka, par la Otani Daigaku Library, fasc. I et II
Pelliot, Paul, Notice sur Social organization of the Northern Tungus, par S. M. Shirokogoroff
Pelliot, Paul, Notice sur Manczuro-mongol'skie yazykovye paralleli, par G. D. Sanzeev
Pelliot, Paul, Notice sur Japanische Frühgeschichte, par A. Wedemeyer
Pelliot, Paul, Notice sur Us et coutumes de la région de Peking, par Maurice Adam
Pelliot, Paul, Notice sur Uigurische Studien, I, par W. Bang et A. von Gabain
Pelliot, Paul, Notice sur Hudud al-alem, rukopis' Tumanskogo, édité par V. Bartol'd
Pelliot, Paul, Notice sur K znaceniyu slov jigür-e a [...] ul [...] an, par A. K. Bogdanov
Pelliot, Paul, Notice sur A Portuguese embassy to Japan (1644-1647), par A. C. Boxer
Pelliot, Paul, Notice sur The Geographical Names in the Stael-Holstein Scroll, par G. L. M. Clauson
Pelliot, Paul, Notice sur La peinture séfévide d'Ispahan, par J. Daridan et S. Stelling-Michaud
Pelliot, Paul, Notice sur Koreanische Musik, par Andreas Eckardt
Pelliot, Paul, Notice sur A neolithic Chinese idol, par Eduard Erkes
Pelliot, Paul, Notice sur Aus den Beständen des Rautenstrauch-Joest-Museums, par Ed. Erkes
Pelliot, Paul, Notice sur Bronzeguss und Nomadenkunst, par N. Fettich
Pelliot, Paul, Notice sur Ocerk istorii Daosskogo kanona, par K. K. Flug
Pelliot, Paul, Notice sur Dichtungen der T'ang- und Sung-Zeit, par A. Forke
Pelliot, Paul, Notice sur Matériaux pour servir à l'histoire d'Annam, I, par E. Gaspardone
Pelliot, Paul, Notice sur L'art chinois, par Daisy Goldschmidt
Pelliot, Paul, Notice sur Das Ts'ing-shi-kao, par Erich Haenisch
Pelliot, Paul, Notice sur Untersuchungen über das Yuan-ch'ao pi-shi, par Erich Haenisch
Pelliot, Paul, Notice sur Mélanges critiques, par M. C. Haguenauer
Pelliot, Paul, Notice sur La fin du Moyen Age, I, La désagrégation du monde médiéval, par L. Halphen
Pelliot, Paul, Notice sur Hou Che wen-ts'ouen, 3^{e} tsi, par Hou Che ("Hu Shih")
Pelliot , Paul, Notice sur Izvestiya Yuridiceskogo Fakulteta de Harbin, t. VI et VII
Pelliot, Paul, Notice sur Huo Kuang och hans tid, par Arvid Jongchell
Pelliot, Paul, Notice sur O fragmente staroï rukopisi "Literaturnogo sbornika", par N. Kano
Pelliot, Paul, Notice sur Namogil'nye statui v Darigange, et Poezdka v Darigangu, par V. A. Kazakevic
Pelliot, Paul, Notice sur Tungusen und Miao, par W. Koppers
Pelliot, Paul, Notice sur Der Frage des Mutterrechts und des Totemismus im alten China, par W. Koppers
Pelliot, Paul, Notice sur Contributions aux études altaïques, par W. Kotwicz
Pelliot, Paul, Notice sur Kratkiï otcët o Mongolo-Tibetckoï ekspedicii, par P. K. Kozlov
Pelliot, Paul, Notice sur Catalogue of ... Chinese paintings... of Dr. Fred. Peterson, par B. Laufer
Pelliot, Paul, Notice sur The early history of felt, par B. Lauter
Pelliot, Paul, Notice sur A Chinese-Hebrew manuscript, par B. Laufer
Pelliot, Paul, Notice sur Geophagy, par B. Laufer
Pelliot, Paul, Notice sur The Library of Congress, Division of Chinese litterature 1929-30
Pelliot, Paul, Notice sur Touen-houang to-so, par Lieou Fou
Pelliot, Paul, Notice sur Song Yuan yi-lai sou-tseu p'ou, par Lieou Fou et Li Kia-jouei
Pelliot, Paul, **Notice sur Weitere Beiträge zur Geschichte und Geographie von Ostturkestan**, par H. Lüders
Pelliot, Paul, Notice sur Katantra und Kaumaralata, par H. Lüders
Pelliot, Paul, Notice sur K istorii i kritike Codex Cumanicus, par S. E. Malov
Pelliot, Paul, Notice sur Ming Ts'ing che-kao, fasc. 1 - 4
Pelliot, Paul, Notice sur Études indiennes et indochinoises, III. Les balistes du Bâyon, par P. Mus
Pelliot, Paul, Notice sur Shokuryo honzo no kosatsu, par Nakao Manzo
Pelliot, Paul, Notice sur Nan-Ming ye-che
Pelliot, Paul, Notice sur Die petschenegischen Stammesnamen, par J. Németh
Pelliot, Paul, Notice sur A honfoglalo magyarsag kialakulasa, par Németh Gyula
Pelliot, Paul, Notice sur Per la storia del testo di Marco Polo
Pelliot, Paul, Notice sur La croyance au Messie dans l'Inde et dans l'Iran, par J. Przyluski
Pelliot, Paul, Notice sur Viaggi a' Tartari di frate Giovanni da Pian del Carpine, par G. Pullé
Pelliot, Paul, Notice sur Zur Heilkunde der Uiguren, par G. Rachmati
Pelliot, Paul, Notice sur Groot-Indië, par J. Rahder
Pelliot, Paul, Notice sur Amalthée, t. I et II, par Salomon Reinach
Pelliot, Paul, Notice sur Mongol'skoe pravo, par V. Riasanovsky
Pelliot, Paul, Notice sur Johann de Plano Carpini, par Friedrich Risch
Pelliot, Paul, Notice sur Sumérien et Océanien, par P. Rivet
Pelliot, Paul, Notice sur Le porte-épée des Iraniens et des Chinois, par Michel Rostovcev
Pelliot, Paul, Notice sur Eine neolithische Menschendarstellung in China
Pelliot, Paul, Notice sur Foneticeskie osobennosti govora nizneudinskikh Buryat, par G. D. Sanzeev
Pelliot, Paul, Notice sur Darkhaty, par G. D. Sanzeev
Pelliot, Paul, Notice sur Studies on the prehistoric sites at Okamoto, par S. Shimada, S. Umehara et T. Aoyagi
Pelliot, Paul, Notice sur Phonetic notes on a Lolo dialect and consonant L, par S. M. Shirokogoroff
Pelliot, Paul, Notice sur L'Asie des moussons, par Jules Sion

Pelliot, Paul, Notice sur Les sectes bouddhiques japonaises, par Steinilber-Oberlin
Pelliot, Paul, Notice sur The zoological sections of the Nuzhatu-l-Qulub, par J. Stephenson
Pelliot, Paul, Notice sur Studies in the Lankavatara sutra, par T. Suzuki
Pelliot, Paul, Notice sur Seleucid-Parthian stations, par W. W. Tarn
Pelliot, Paul, Notice sur Chouo-wen ki-kou p'ien, par Tch'eng Chou-tö
Pelliot, Paul, Notice sur Le prêt sur récolte, par Tcheou Houan
Pelliot, Paul, Notice sur Amitié amoureuse, par Tcheou Tsong-fan
Pelliot, Paul, Notice sur Tchong-kouo tchö-hio che, par Tchong T'ai
Pelliot, Paul, Notice sur Ombres de fleurs, par Tchou Kia Kien et Armand Gandon
Pelliot, Paul, Notice sur Une importante découverte en paléontologie humaine: le Sinanthropus Pekinensis, par P. Teilhard de Chardin
Pelliot, Paul, Notice sur Preliminary observations on the Pre-Loessic and Post-Pontian formations, etc., P. Teilhard de Chardin et C. C. Young
Pelliot, Paul, Notice sur Tibetan Documents concerning Chinese Turkestan, IV: The Khotan Region, par F. W. Thomas
Pelliot, Paul, Notice sur L'Eglise nestorienne, par Mgr. E. Tisserant
Pelliot, Paul, Notice sur Buddhist Monuments in China, Text, Part II, par D. Tokiwa et T. Sekino
Pelliot, Paul, Notice sur Bibliografiya finansov Kitaya, par N. G. Tretcikov
Pelliot, Paul, Notice sur Tchong-kouo wen-tseu tche yuan-che ki k'i keou-tsao, par Tsiang Chan-kouo
Pelliot, Paul, Notice sur Pre-Dinaga Buddhist Texts on Logic from Chinese sources, par G. Tucci
Pelliot, Paul, Notice sur Catalogue de périodiques slaves, par B. Ungebaun
Pelliot, Paul, Notice sur Predvaritel'nye otcëty... êkspedicii... v 1925 godu, par B. Vladimircov et G. Borovka
Pelliot, Paul, Notice sur Mongol'skoe nökür, par B. Vladimircov
Pelliot, Paul, Notice sur Po povodu drevne-tyurskogo Otüken-yïs, par B. Vladimircov
Pelliot, Paul, Notice sur Geograficeskie imena orkhonskikh nadpiseï, etc., par B. Vladimircov
Pelliot, Paul, Notice sur Zametki k drevnetyurskim i staromongol'skim tekstam, par B. Vladimircov
Pelliot, Paul, Notice sur Mongol'skie tituly beki i begi, par B. Vladimircov
Pelliot, Paul, Notice sur Popravki k cteniyu mongol'skoï nadpisi iz Erdeni-dzu, par B. Vladimircov
Pelliot, Paul, Notice sur Ikonographie des chinesischen Maitreya, par Max Wegner
Pelliot, Paul, Notice sur Outlines of Tibeto-Burman Linguistic Morphology, par St. N. Wolfenden
Pelliot, Paul, Notice sur Meisa yoin, par Yabuki Keiki
Pelliot, Paul, Notice sur Razvaliny Urgenca, par A. Yu. Yakubovskii
Pelliot, Paul, Notice sur Moko-shi kenkyu, par Yanai Wataru
Pelliot, Paul, Notice sur Chinese Tomb figures in silver, par W. Perceval Yetts
Pelliot, Paul, Notice sur A note on the "Ying tsao fa shih", par W. Perceval Yetts
Pelliot, Paul, Notice sur A Catalogue of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein, par Arthur Waley
Pelliot, Paul, Notice sur The Travels of an Alchemist, par Arthur Waley
Pelliot, Paul, Notice sur Ancient Buddhism in Japau, I, par M. W. de Visser
Pelliot, Paul, Notice sur The Ocean of Story, t. VI - X, par N. M. Penzer
Pelliot, Paul, Notice sur Tocharische Grammatik, par E. Sieg et W. Siegling
Pelliot, Paul, Notice sur Ymago Mundi de Pierre d'Ailly, par Edmond Buron
Pelliot, Paul, Notice sur Die Chinesische Malerei der Han-Dynastie, par Otto Fischer
Pelliot, Paul, Notice sur Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums, II, par H. Reichelt
Pelliot, Paul, Notice sur Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker, par W. Koppers
Pelliot, Paul, Notice sur Academia Sinica, First Annual Report, 1928 - 1929
Pelliot, Paul, Notice sur Academia Sinica, Second Annual Report, 1929 - 1930
Pelliot, Paul, Notice sur Academia Sinica, Bull. of the Nat. Research Institute of History and Philology, I, 2 - 4, et II, 1 - 2
Pelliot, Paul, Notice sur Chen k'o Yuan tien-tchang kiao-pou, par Tch'en Yuan
Pelliot, Paul, Notice sur A propos des Ta-yue-tche et des Kouei-chouang, par Haneda Toru
Pelliot, Paul, Notice sur Fragments de voeux manichéens en ouigour, par Haneda Toru
Pelliot, Paul, Notice sur A propos d'un rouleau fragmentaire d'une Description de Cha-tcheou et de Yi-tcheou, par Haneda Toru
Pelliot, Paul, Notice sur Lo-lang, par Yoshito Harada
Pelliot, Paul, Notice sur Indexing Chinese books, par William Hung
Pelliot, Paul, Notice sur Kouo-li Pei-p'ing t'ou-chou-kouan yue-k'an. III, 4 - 6; IV, 1 - 2 et 4 - 5
Pelliot, Paul, Notice sur Ngan-yang fa-kiue pao-kao, n^{os} 2 et 3
Pelliot, Paul, Notice sur Chinese and Japanese sculptures and paintings in the National Museum, Stockholm, par O. Sirén
Pelliot, Paul, Notice sur Siu Hiu-cheng Si-yeou je-ki, par Siu Ping-tch'ang
Pelliot, Paul, Notice sur Arabskie slova v mongol'skom
Pelliot, Paul, Notice sur Vostocnye zapiski, t. I
Pelliot, Paul, Notice sur Yin-tö, n° 1: Chouo-yuan yin-tö
Pelliot, Paul, Notice sur Yin-tö, n° 2: Po-hou t'ong yin-tö
Penzer (N. M.), The Ocean of story, VI - X
Peretti (Aurelio), Per la storia del testo di Marco Polo
Peterson (D^{r}. Fr.); le Catalogue de sa collection de peintures chinoises
Petschenegisch'en (Die) Stammesnamen, par G. Németh
Phonetic (The) structure and tone behaviour in Hagu, par Chiu Bien-Ming
Phrase (Une) obscure de l'inscription de Si-ngan-fou, par P. Pelliot
Plan Carpin (Jean du); ses voyages
Po-hou t'ong; son histoire et son index
Polo (Marco)
Poppe (N. N.), Dagurskoe narecie
Poppe (N. N.), Alarskii govor
Porte-épée (Le) des Iraniens et des Chinois, par M. Rostovcev
Portuguese (A) Embassy to Japan (1644 - 1647), par C. R. Boxer
Pouyanne (Albert); nécrologie par P. Pelliot
Pre-Dinnaga Buddhist Texts on Logic from Chinese sources, par G. Tucci
Prêt (Le) sur récolte institué en Chine au XI^{e} siècle, par Tcheou Houan
Przyluski (J.), La croyance au Messie dans l'Inde et dans l'Iran
Pullé (G.), Viaggi a' Tartari del frate Giovanni da Pian del Carpine

R

Rachmati (G. R.), Zur Heilkunde der Uiguren
Rahder (J.), Groot-Indië
Razvaliny Urgenca, par A. Yu. Yakubovskiï
Reichelt (Hans), Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums, II
Reinach (Salomon), Amalthée, I - II
Risch (Fr.), Johann de Plano Carpini
Rivet (Paul), Sumérien et Océanien
Rock (D^{r}); ses mss. moso
Rostovcev (Michel), Le porte-épée des Iraniens et des Chinois
Ryazanovskiï (Riasanovsky), Mongol'skoe pravo

S

Salmony (A.), Eine neolithische Menschendarstellung in China
Sanzeev (G. D.), Manczuro-mongol'skie yazykovye paralleli

Sanzeev (G. D.), Darkhaty
Sanzeev (G. D.), Foneticeskie osobennosti govora nizneudinskikh Buryat
Sanzeev (G. D.), Notice sur Dagurskoe narecie, par N. N. Poppe
Sanzeev (G. D.), Notice sur Le dialecte des Mongols Urdus (Sud), par A. Mostaert
Sanzeev (G. D.), Notice sur Alarskiï govor, par N. N. Poppe
Santo-Stefano (Girolamo da); ses voyages
Sekino (Tadashi) et Tokiwa Daijo, Buddhist Monuments in China, Texte, 2e partie
Seleucid-Parthian studies, par W. W. Tarn
Shikuryo honzo no kosatsu, par Nakao Manzo
Shimada (Sadahiro), Studies on the prehistoric sites et Okamato
Shirokogoroff (S. M.), Social organization of the Northern Tungus
Shirokogoroff (S. M.), Phonetic notes on a Lolo dialect and consonant L.
Si-ngan-fou (L'inscription de)
Si-yeou je-ki de Siu Ping-tch'ang
Sieg (Emil) et Wilhelm Siegling, Tocharische Grammatik
Siegling (Wilhelm) et Emil Sieg, Tocharische Grammatik
Sinanthropus Pekinensis
Singing sands, par A. C. Moule
Sion (Jules), L'Asie des moussons
Sirén (Oswald), Chinese and Japanese sculptures and paintings in the National Museum, Stockholm
Siu Ping-tch'ang, Siu Hiu-cheng Si-yeou je-ki
Social organization of the Northern Tungus, par S. M. Shirokogoroff
Soghdischen (Die) Handschriftenreste des Britischen Museums, II, par Hans Reichelt
Song Yuan yi-lai sou-tseu p'ou, par Lieou Fou et Li Kia-jouei
Spuren chinesischer Weltschöpfungsmythen, par Ed. Erkes
Staël-Holstein Scroll
Statue (Une) de Maitreya de 705, par P. Pelliot
Steinilder-Oberlin, Les sectes bouddhiques japonaises
Stelling-Michaud (S.) et J. Daridan, La peinture séfévide d'Ispahan
Stephenson (J.), The zoological sections of the Nuzhatu-l-Qulub
Studies in the Lankavatara sutra, par T. Suzuki
Sumérien el Océanien, par Paul Rivet
Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole, par P. Pelliot
Suzuki (Daisetz Teitaro), Studies in the Lankavatara sutra

T

Tafur (Pero) et Nicolo de' Conti
Takakusu (J.); son article sur la danse et la musique dans le Hôbôgirin
Tanka (Les) de Canton
Tarn (W. W.), Seleucid-Parthian studies
Tch'en Yuan, Chen k'o Yuan tien-tchang kiao-pou
Tch'eng Chou-tö, Chouo-wen ki-kou p'ien
Tcheou Houan, Le prêt sur récolte institué en Chine au XIe siècle
Tchong-kouo tchö-hio che, par Tchong T'ai
Tchong-kouo wen-tseu tche yuan-che ki k'i keou-tsao, par Tsiang Chan-kouo
Tchong T'ai, Tchong-kouo tchö-hio che
Tchou Kia-kien et A. Gandon, Ombres de fleurs
Teilhard de Chardin, Le Sinanthropus pekinensis
Thomas (F. W.), Tibetan documents concerning Chinese Turkestan, IV: The Khotan region
Tibetan and Chinese, par B. Karlgren
Tibetan documents concerning Chinese Turkestan, IV: The Khotan region, par F. W. Thomas
Tisserant (Mgr. E.), L'Eglise nestorienne
Tocharische Grammatik, par E. Sieg et W. Siegling
Tokiwa Daijo et Sekino Tadashi, Buddhist Monuments in China, Text, partie II
Tomb-figures in silver, par W. P. Yetts
Totémisme en Chine
Touen-houang to-so, par Lieou Fou
Travels (The) of an alchemist, par A. Waley
Tretcikoff (N. G.), Bibliografiya finansov Kitaya
Tsiang Chan-kouo, Tchong-kouo wen-tseu tche yuan-che ki k'i keou-tsao
Ts'ing-shi-kao und die sonstige chinesische Lîteratur zur Geschichte der letzten 300 Jahre, par E. Haenisch
Tucci (G.), Pre-Dinnaga Buddhist Texts on Logic from Chinese sources
Tungus

U

Uigurische Studien I, par W. Bang et A. von Gabain
Umehara, Sueji, Studies on the prehistoric sites at Okamoto
Ungebaun (Boris), Catalogue des périodiques slaves et relatifs aux études slaves des bibliothèques de Paris
Untersuchungen über das Yuan-ch'ao pi-shi, par E. Haenisch
Us et coutumes de Pékin d'après le Je sia kieou wen k'ao, par M. Adam
Use (The) of the Cross among the Nestorians in China, par A. C. Moule

V

Viaggi a' Tartari del frate Giovanni da Pian del Carpine, par G. Pullé
Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo de' Conti..., par Mario Longhena
Visser (M. W. de), Ancient Buddhism in Japan, I
Vladimircov (B. Ya.), Mongol'skoe nökür
Vladimircov (B. Ya.), Po povodu drevne-tyurskogo Otükän-yïs
Vladimircov (B. Ya.), Geograficeskie imena orkhonskikh nadpisei
Vladimircov (B. Ya.), Mongol'skie tituly beki i begi
Vladimircov (B. Ya.), Arabskie slova v mongol'skom
Vladimircov (B. Ya.), Popravki k cteniyu mongol'skoï nadpisi iz Erdeni-dzu
Vladimircov (B. Ya.), Nécrologie, par P. Pelliot

W

Waley (Arthur), Notes on the history of Chinese popular literature
Waley (Arthur), A Catalogue of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein
Waley (Arthur), The Travels of an alchemist
Wang Ngan-che; son organisation du prêt sur récolte
Wang Yun-wou; cf. Wong's system.
Wannieck (Louis); nécrologie, par Paul Pelliot
Wedemeyer (A.), Japanische Frühgeschichte
Wegner (Max), Ikonographie des chinesischen Maitreya
Weitere Beiträge zur Geschichte und Geographie von Ostturkestan, par H. Lüders

Wen siuan; fragment manuscrit
Wolfenden (Stuart N.), Outlines of Tibeto-Burman linguistic morphology
Wong's system for arranging Chinese characters, par J. J. L. Duyvendak
Y
Yabuki Keiki, Meisa yoin
Yakubovskiï (A. Yu.), Razvaliny Urgenca
Yanai Wataru, Moko-shi kenkyu
Yetts (W. P.), Tomb-figures in silver
Yetts (W. P.), A note on the "Ying tsao fa shih"
Yin-tö, n° 1: *Chouo-yuan yin-tö*
Yin-tö n° 2: *Po-hou t'ong yin-tö*
Ying-tsao fa-che
Ymago mundi de Pierre d'Ailly, par Edmond Buron
Yuan che kao de Ts'ien Ta-hin
Yuan che si-pei ti-li k'ao de Siu Song
Yuan tien-tchang annoté par Ts'ien Ta-hin
Yuan collationné par Tch'en Yuan
Yuan-tch'ao pi-che, étudié par E. Haenisch
Yuan-tch'ao pi-che chou-tcheng de Houang P'ei-lie
Yue-kiao chou de Li Wen-fong
Z
Zur Heilkunde der Uiguren, par G. R. Rachmati

SOMMAIRE.

CHIU BIEN-MING, Tone behaviour in Hagu
Paul PELLIOT, Brèves remarques sur l'article de M. Chiu Bien-ming
A. WALEY, Notes on the history of Chinese popular literature
Eduard ERKES, Spuren chinesischer Weltschöpfungsmythen
Mélanges: Une phrase obscure de l'inscription de Si-ngan-fou, par Paul Pelliot
Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole, par P. Pelliot
Une statue de Maitreya de 705, par P. Pelliot
Bibliographie: Arthur Waley, A Catalogue of paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein; Arthur Waley, The Travels of an Alchemist; D^{r} M. W. de Visser, Ancient Buddhism in Japan; The Ocean of story....., by M Penzer; Emil Sieg et Wilhelm Siegling, Tocharische Grammatik; Edmond Buron, Ymago mundi de Pierre d'Ailly; Otto Fischer, Die chinesische Malerei der Han-Dynastie; Hans Reichelt, Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums in Umschrift und Uebersetzung; W. Koppers, Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker, par Paul Pelliot. N. Poppe, Dialecte dahur; Antoine Mostaert, Le Dialecte des Mongols Urdus (Sud); N. Poppe, Dialecte alar, par Garma Sanzeev
Livres reçus
Nécrologie: Raymond Koechlin, Albert Pouyanne, Boris Yakovlovic Vladimircov, par Paul Pelliot
Errata
Index alphabétique